

**Regarde,
j'ai tant à te dire...**

**CENTENAIRE DE LA MUNICIPALITÉ
DE ST-BRUNO-DE-GUIGUES 1897-1997**

**Le comité du livre de St-Bruno-de-Guigues
et Daniel Côté**



À propos de la page couverture

J'ai peint cette aquarelle à partir d'une photo prise du mariage double de Oscar Lacroix et Marie-Jeanne Paquin ainsi que de Joseph Lacroix et de Rhéa Robert, célébré le 17 avril 1917. Cette photo a retenu mon attention par son cachet historique. Mais surtout du fait qu'elle illustre bien la vie des gens du passé ; ceux qui ont fondé une paroisse, une famille et qui sont à l'origine des générations passées, présentes et à venir.

Huguette Vaillancourt

Remarques aux lecteurs

L'identification des personnes sur les photos, se fait toujours de gauche à droite et de l'avant vers l'arrière. Les extraits de journaux, les anecdotes et certains textes ou tableaux sont placés dans des encadrés à fond rosé, gris ou blanc. Des listes de noms sont disposées en marge de plusieurs pages pour souligner l'implication de nombreuses personnes dans tous les secteurs d'activité.

Recherche : Le comité du livre

Écriture, mise en page et conception : Daniel Côté et Normand Olivier

Production : Le comité du centenaire de St-Bruno-de-Guigues

Reproduction interdite sans le consentement écrit du comité du centenaire de St-Bruno-de-Guigues

Composantes du logo du Centenaire

Oeuvre de Fleur-Ange Paquin

1. Relique importante de notre patrimoine, le pont couvert Dénommé, qui traverse la rivière La Loutre.

2. L'eau qui coule sous le pont couvert et se déverse dans le lac Témiscamingue rappelle le principal moyen de transport de nos ancêtres ainsi que le flottage du bois.

3. La première mine d'argent au Canada datant de 1877 se trouve dans les limites de notre paroisse, au bord du lac Témiscamingue.

4. La famille en costume d'époque rappelle le dur labeur des pionniers qui ont défriché nos terres.

5. L'église et sa croix pointant au ciel fut bâtie par nos pionniers qui la fréquentaient toutes les semaines, implorant Dieu de leur venir en aide. Elle est toujours là pour ceux qui veulent s'y recueillir et se rappeler leurs ancêtres.

6. St-Bruno-de-Guigues, écrit tout au long, en souvenir de Mgr Bruno-Eugène Guigues, qui visita la mission et fut le premier évêque à donner la confirmation au Témiscamingue.

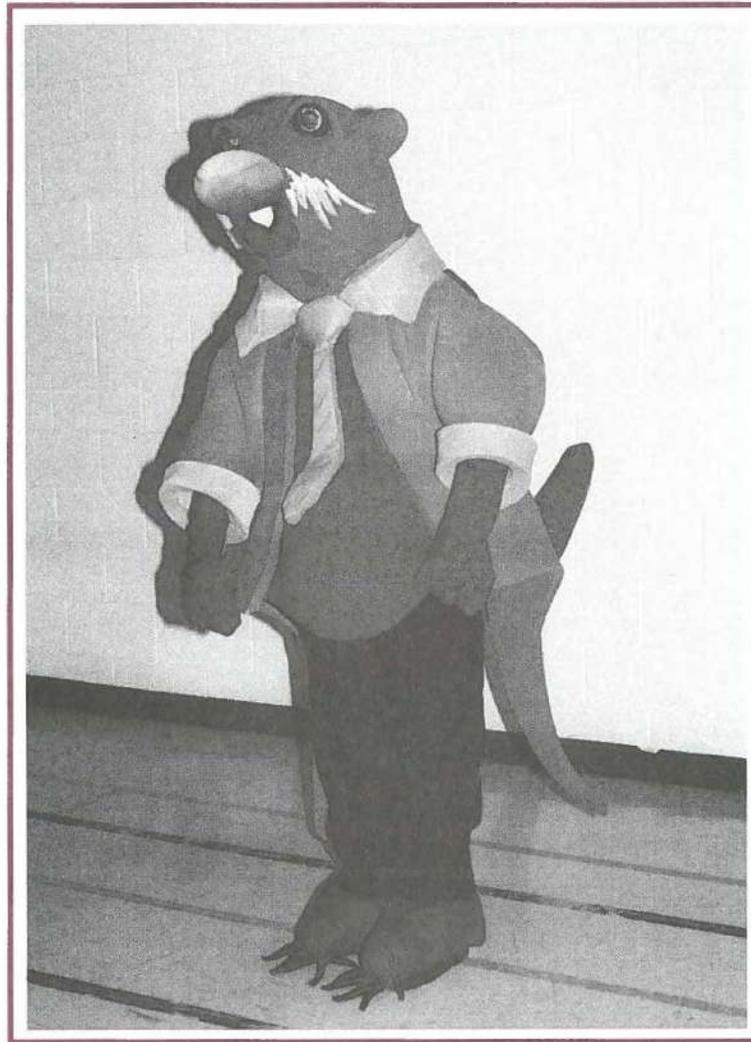
7. Les arbres et les montagnes à l'horizon pour évoquer nos paysages.

8. Les petites maisons construites autour de l'église illustrent notre communauté.

9. L'inscription « 1897-1997 » témoigne d'une paroisse dont l'histoire centenaire doit être racontée.

10. La loutre, mascotte officielle de notre centenaire.





« LA LOUTRE »

par Ginette Jubinville

La petite, la grande,
Tout le monde à Guigues la connaît bien.
Qui n'a pas eu affaire à elle,
De près ou de loin ?
On l'a cotoyée, courtisée,
Agriculteur comme pêcheur,
Si tu n'es pas allé à elle,
Elle est venue à toi,
T'apportant labeur ou plaisir...
Mais toi, étranger, la connais-tu
« LA LOUTRE » ?
Viens, je vais te la présenter
Depuis cent ans, elle en a à raconter,
C'est qu'il en a coulé de l'eau dans la rivière
Et puis elle saura te charmer.



Textes de la chanson thème

“Une Histoire, un héritage”

Refrain

Unis au coeur de notre histoire,
fier héritage de nos parents
Doux plaisir de se revoir,
revivre ensemble le bon vieux temps
Viens à la fête, Guigues a cent ans

Couplet 1

Quelques bagages, armés de courage
Bravant rivières, pour un vent de liberté
Piché, Brien, Lebevre, Gagnon et les autres
De nos gens d’hier, nous sommes fiers

Couplet 2

Voir sur ton visage, la beauté de l’âge
Sentir tes bras, supporter mes peines
Trouver dans tes yeux, le reflet de gens heureux
Et dans tes enfants, l’avenir

Rigodon 1

Quand nous étions filles et garçons
cachés sous le petit pont
Cigarette ou bois fumant,
à l’abri de nos parents
La ruelle et ses baisers,
figés dans l’obscurité
Menu péché, rien à comparer,
au petit bois du curé

Rigodon 2

Les soirées assis su’l perron,
du Clou et d’Omer Lafond
Des soirées à rêvasser
ou encore à comploter
Aller voir les gars à l’arène,
voler les pommettes à Eva
Qui le saura? Qui le dira?
allez demander aux chats

Guigues a cents ans!

Paroles

Réjean Gauthier, Christine Laperle, Guy Marchand,
Yves Marchand

Musique : Guy Marchand

Arrangements : Guy Marchand, & la Turlutte

Voix

Josée Drolet, Réjean Gauthier, Christine Laperle, Guy
Marchand, Vicky Marchand, Yves Marchand, Christine
Meunier, Linda Rocheleau, Élise Roy, Jascithe Roy

Accordéon : Guy Marchand

Basse : Sylvain Drapeau

Batterie et percussions : Alain Quirion

Guitares : Réjean Gauthier

Piano : Guy Marchand

Violon : Chantal Lajeunesse

Mixage : Sylvain Drapeau

Enregistrement Janvier ‘97

Studio Sylvain Drapeau

ingénieur : Sylvain Drapeau

* sauf rigodon 2

Studio Production DUNR inc.

Ingénieur : André Gougeon

Conception graphique de la pochette : Simagré inc.



Première rangée : Denise Guimond, Denise Herbet, Élise Roy

deuxième rangée : Guy Marchand, Côme Marchand, Normand Olivier, Benoit Drolet, président, Pierre Lavallée, Serge Côté, Christian Paquin, Gilles Paquin.



Assis : Carmen Rocheleau-Lemire, Laurianne Paquin-Routhier, Estelle Paquin-Laperle, Georgette Moreau-Beauvais, Marquerite Trépanier-Lavallée, Jeannine Demers-Gauthier, Jocelyne Bergeron-Gauthier,

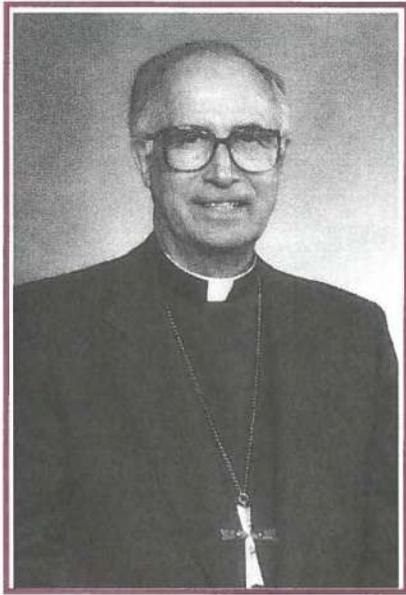
Deuxième rangée : Louisa Légaré-Baril, Joanne Lafond, Jacqueline Julien-Gauthier, Jean Paul Cardinal, Cécile Bergeron, Henri-Bérubé, Jacqueline Bélliard-Marchand, Fleurette Barrette-Côté

Troisième rangée : Julien Drolet, Normand Olivier, Roger Lance, Antonin Herbet, Côme Marchand.

En médaillon : Ghislaine Chartier- Paquin et Carmen Roy-Bouffard



Lettre de Jean-Guy Hamelin, évêque de Rouyn-Noranda



Une plante qui n'a pas de fortes racines risque de ne pas grandir et de produire bien peu de fruits.

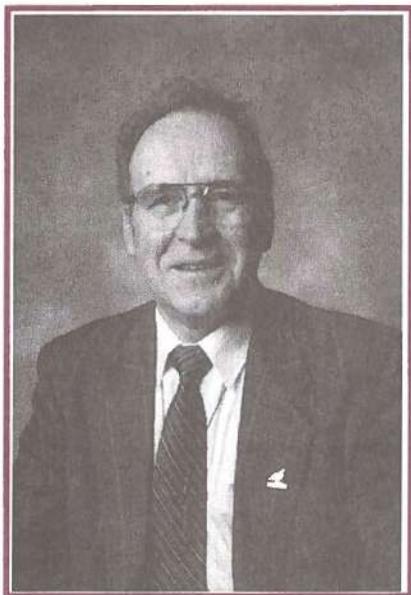
St-Bruno-de-Guigues célèbre son centenaire. C'est l'occasion de revenir aux sources et de rendre hommage à tous ceux et à toutes celles qui ont justement donné des racines solides et profondes à ce grand arbre qu'est devenue la famille des citoyens et des citoyennes de Guigues. Au nombre de ceux-là et de celles-là, il y a des personnes qui ont fait fleurir la foi chrétienne dans ce coin du Témiscamingue, une foi qui a éclairé les projets humains et qui a alimenté l'espérance dans les moments plus difficiles.

Je m'unis à vous tous et à vous toutes pour célébrer le valeureux travail des pionniers et des pionnières. Pour admirer aussi l'esprit de solidarité et de créativité qui règne au sein de la population. Et pour rendre grâce au Seigneur de tous ses bienfaits au cours de ces cent années de vie commune.

Jean-Guy Hamelin
Évêque de Rouyn-Noranda

Lettre de notre curé, Gérard Lecomte

Chers concitoyens et concitoyennes de St-Bruno-de-Guigues,



quelle richesse pour la municipalité de Guigues de célébrer son centenaire!

Célébrer un centenaire, c'est d'abord se rappeler notre passé; c'est faire mémoire de ce qui a marqué et construit la communauté d'aujourd'hui. Mais célébrer n'est pas seulement jeter un regard en arrière; c'est aussi saisir toute la dynamique de notre présent. En célébrant le centenaire de fondation de notre conseil municipal, nous fêtons un événement qui dure et qui promet. C'est donc dire, que notre centenaire revêt un caractère de continuité, de persévérance et d'épanouissement car nous pourrions vérifier nos habitudes et nos orientations afin de répondre aux besoins d'aujourd'hui et nous ouvrir sur demain.

Nous avons donc l'occasion de nous arrêter, de réfléchir et de prendre conscience de notre passé afin de voir où nous allons. Nous avons l'opportunité de prendre le temps d'exprimer notre reconnaissance à nos bâtisseurs et aussi de faire appel à notre créativité pour une plus grande qualité de vie aujourd'hui et dans l'avenir.

En fêtant le centenaire du premier conseil municipal, nous souhaitons faire jaillir des forces neuves chez nous car nous abreuverons à l'enthousiasme, à la débrouillardise, à l'ingéniosité et à la détermination de nos ancêtres qui ont su faire beaucoup avec peu de moyens. Fêter ce centenaire, c'est aussi fêter notre communauté qui a su se donner des leaders avec qui elle a accepté de relever des défis énormes.

Quel enseignement riche de vie pour nous aujourd'hui et pour une communauté qui connaît de grands bouleversements sociaux! Alors que nous sommes inquiets et parfois désemparés pour notre avenir et celui de nos jeunes, nos ancêtres nous invitent à relever la tête et à retrousser nos manches car c'est la vie qui nous appelle. Nos défis sont grands et ils exigent des hommes et des femmes qui voient grand et qui ont un grand cœur. Acceptons cette invitation et osons; alors on parlera de nous comme des bâtisseurs courageux et audacieux qui ont répondu généreusement à la vie.

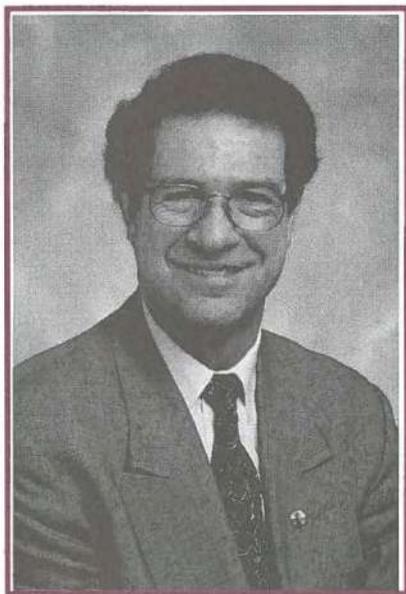
Entrons dans le deuxième centenaire avec confiance et fierté et soyons les dignes héritiers de nos valeureux ancêtres.

Joyeux centenaire à toutes et à tous.

Gérard Lecomte ptre curé



Message du ministre des affaires municipales



St-Bruno-de-Guigues a grandi par la persévérance des hommes et des femmes qui ont su apprivoiser la terre et en exploiter ses richesses. Pionnière nord-américaine de l'exploitation minière, St-Bruno-de-Guigues a donné à la région sa première mine.

Cent ans après sa fondation, St-Bruno-de-Guigues est toujours prospère. L'agriculture occupe une place prépondérante, à un tel point que la municipalité compte le plus grand nombre de fermes au Témiscamingue. Enfin, l'exploitation de carrières de chaux et de silice a succédé à l'activité minière.

St-Bruno-de-Guigues peut être fière du chemin parcouru. Prenons le temps de rendre hommage aux bâtisseurs et de les remercier de l'héritage qu'ils nous ont laissé.

À vous tous qui participez à ces retrouvailles, Joyeux centenaire !

Rémy Trudel

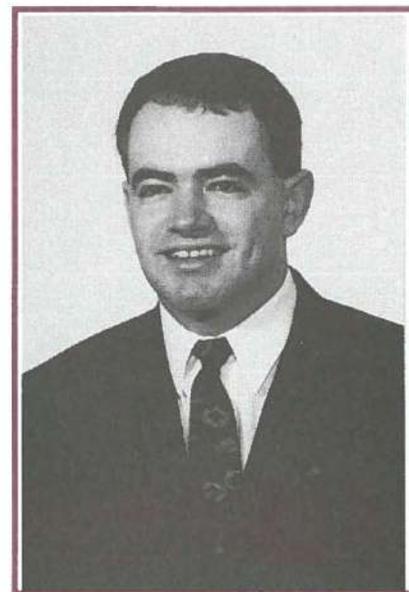
Message du député fédéral du Témiscamingue

Les généreux efforts déployés par les premiers arrivants et les premières arrivantes sur les terres de St-Bruno-de-Guigues ont ouvert le premier sillon d'une histoire maintenant et déjà à la fois jeune et vieille de 100 ans.

Leur vaillance et leur ténacité commandent notre respect et notre admiration car ces hommes et ces femmes ont légué un héritage sans prix aux Guiguois et Guiguoises d'aujourd'hui. Ces sentiments que nous éprouvons à leur égard sont d'ailleurs bien au centre des festivités du centenaire.

Les enfants de ces bâtisseurs et de ces bâtisseuses ont mis, à leur tour, tout autant de cœur et d'énergie à garder leur communauté sur la voie de la prospérité. Ils ont ainsi largement enrichi l'héritage qui leur a été transmis par leurs pères et leurs mères. Leur détermination assurera un bel avenir à St-Bruno-de-Guigues.

Bon et merveilleux 100^e anniversaire !





Message du directeur général de la CSLT

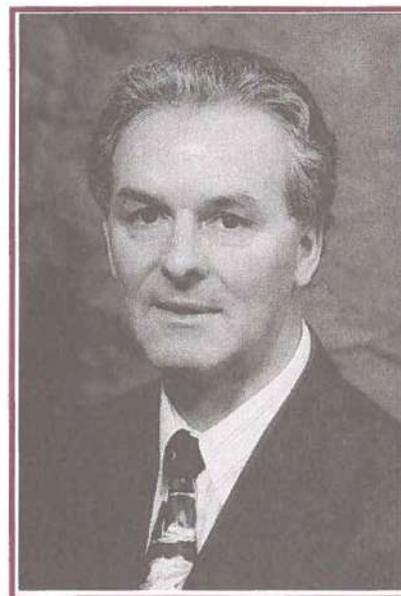
Il me fait extrêmement plaisir d'offrir mes meilleurs voeux à toutes les citoyennes et à tous les citoyens de St-Bruno-de-Guigues à l'occasion du centenaire de votre communauté.

Cen ans d'existence, c'est un jalon important dans la vie d'une collectivité. C'est un retour obligé vers votre histoire, vers vos racines profondes pour vous permettre d'envisager l'avenir avec fierté, courage et détermination.

Si l'on reconnaît l'arbre à ses fruits, nous avons l'assurance que les pionniers de Guigues croyaient certainement que l'éducation aux valeurs, appuyée d'une solide instruction, était le moyen de développer une race de gens fiers et responsables qui savent respecter les personnes et les choses.

À tous, mes meilleurs souhaits de bonheur.

Rémi Barette



Adresse et réflexion de Anny Roy, commissaire de la CSLT



Un centenaire est un moment idéal pour faire le point dans une communauté. Un temps propice à la réflexion, nécessaire pour continuer la route. Les « Guizous » de toutes les générations ont dû faire preuve d'ingéniosité, de ténacité et de solidarité pour franchir tout le chemin déjà parcouru. Le sentiment d'appartenance s'est transmis au fil des générations. Mais avec les années, il semble que Guigues perd des plumes.

Pour bien comprendre, prenons un exemple. Les oies sauvages volent en formation pour permettre à chaque membre du groupe d'économiser ses forces. Quand l'oie de tête est fatiguée, elle cède sa place. Les oies s'encouragent par leurs cris. Elles n'abandonnent pas l'oie malade ou blessée. Nous pouvons en tirer de grandes vérités.

Ceux et celles qui partagent une même destination et un même sens d'appartenance progressent avec d'autant plus d'aisance, s'ils s'entraident. Et si nous avons le bon sens des oies, nous resterons solidaires les uns des autres en toutes circonstances.

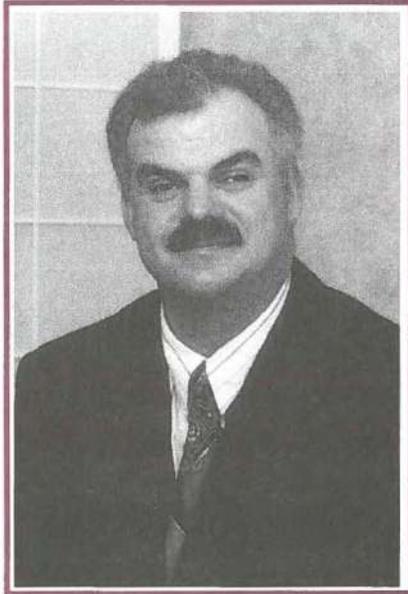
Les années à venir seront toutes aussi difficiles que celles des colons du début. Mais la solidarité nous aidera, comme les oies, à bâtir et à grandir ensemble.

Anny Roy

Commissaire



Mot du maire



Au nom du Conseil Municipal, c'est avec beaucoup de fierté que j'exprime tous mes remerciements au comité organisateur des Fêtes du Centenaire, et plus spécialement au comité du Livre.

Cet ouvrage marque une étape pour les gens de St-Bruno de Guigues. Il faut en être fier. Cent ans déjà ! Ce livre restera un souvenir à la mémoire de nos pionniers défricheurs. Beaucoup de réalisations ont marqué notre histoire, résultat de l'acharnement de nos citoyens qui n'avaient qu'un but : un avenir meilleur pour eux et leurs descendants.

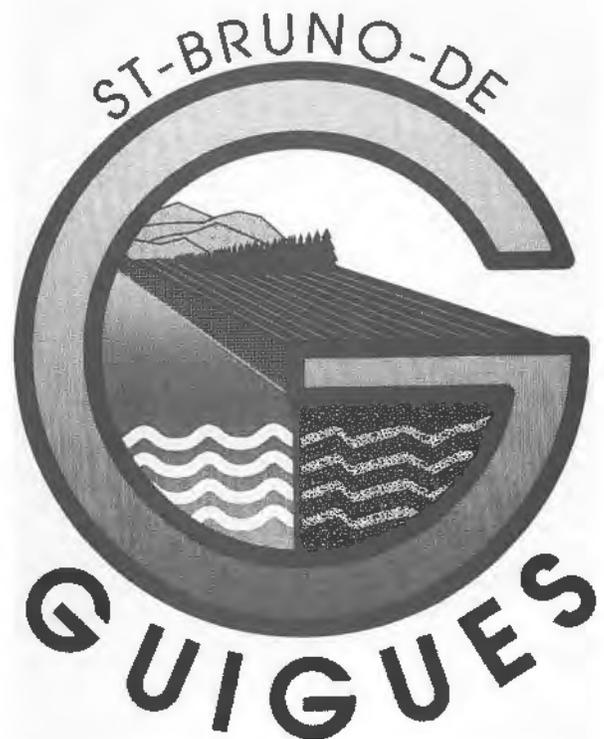
Profitez de ces retrouvailles pour vous souvenir et fraternisez avec vos amis. Bonne Fête du Centenaire de St-Bruno de Guigues !

Gérard Pétrin

Maire

Logo de la municipalité

1. Le G majuscule rappelle que, localement, c'est plutôt l'appellation « Guigues » que l'on utilise.
2. Les montagnes au loin évoquent notre relief accidenté.
3. Les arbres symbolisent la superficie importante de notre territoire occupé par la forêt.
4. Les labours rappellent que l'agriculture est une activité économique importante à Guigues.
5. La vague, en bas à gauche du logo, évoque le lac Témiscamingue, limite ouest de notre municipalité.
6. En bas, à droite du logo, se trouve figurée la richesse du sous-sol de Guigues (chaux et silice).



« On a grandi ensemble »

La Caisse populaire de Guigues est un partenaire impliqué dans son milieu depuis 1936. Elle y est profondément enracinée et connaît les besoins de ses membres et les défis qu'ils doivent relever.

Une coopérative est un modèle de solidarité, un exemple de responsabilité mutuelle et de force collective. La Caisse populaire de Guigues étant une coopérative de services financiers, elle est fière d'encourager et d'appuyer le développement au sein de sa communauté.



Desjardins pour s'aider soi-même.



Tembec

MESSAGE DU PRÉSIDENT DE TEMBEC



Lorsqu'une collectivité atteint son 100^e anniversaire, c'est qu'elle a atteint une certaine maturité et a su s'adapter tout au long de son histoire. Le courage, l'audace et l'acharnement des pionnières et des pionniers d'hier ont permis au village de Guigues d'être ce qu'il est aujourd'hui. À la suite de leur exemple, c'est à la génération actuelle de relever les difficultés et les défis nouveaux afin que ceux et celles qui lui succéderont soient également fiers de vivre dans ce beau coin de pays.

En mon nom personnel et en celui de Tembec, il me fait plaisir de partager avec vous ces moments de fierté et de remercier tous ceux qui ont collaboré à bâtir votre beau village.

Félicitations à tous les organisateurs et je vous souhaite de belles célébrations à tous!

Frank A. Dottori

Président et chef de la direction



Le comité du centenaire de St-Bruno-de-Guigues remercie chaleureusement tous les organismes bénévoles de la municipalité qui ont contribué financièrement aux activités des fêtes du centenaire.



Le comité récréatif



La chorale



Le comité de la fête nationale



Les pompiers volontaires et le comité de la bibliothèque



Le tournoi Défi Joël Paquin



Le club de l'âge d'or



Le Festival Western



Les Chevaliers de Colomb



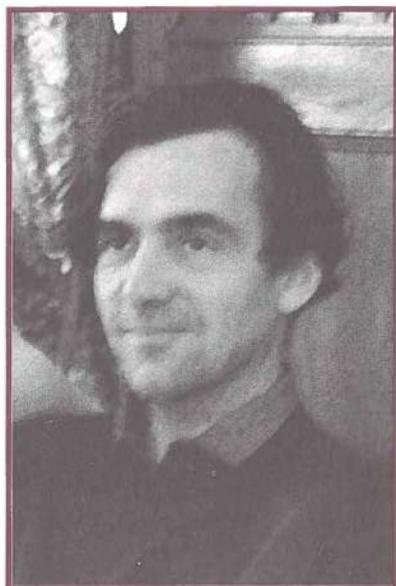
L'AFÉAS de Guigues



Le club de motoneige les Gais Lurons



“Histoire du livre de l’histoire de Guigues”.



Daniel Côté

Alors que j’avais presque terminé ce livre, un violent incendie a rasé en moins d’une heure la maison voisine, une construction neuve. La chaleur radiante était si forte que, chez nous, le papier couverture a fondu et les fenêtres craquaient. Ma première pensée en voyant ce sinistre a été : “ Le livre de Guigues ! ”

J’ai couru débrancher l’ordinateur et j’ai placé le disque dur dans une valise avec les textes des familles qui n’étaient pas encore entrés dans l’ouvrage. Et j’étais sur le bord de la porte, me dandinant avec ma valise en me demandant : quoi d’autre sauver ? Les dessins de mes filles et les photos ? Les meubles de ma blonde ? Mes disques ? Mes livres ? J’étais incapable de décider ! Pendant ce temps, les pompiers venaient de constater que la borne-fontaine à proximité était défectueuse et qu’elle ne donnait pas d’eau... Une bonbonne de propane utilisée par les couvreurs passait comme une fusée devant ma fenêtre...

D’autres personnes ont contribué de près à la réalisation de ce livre. Je désire souligner l’appui indéfectible de Jalily Dionne, une femme qui n’a vraiment pas peur de ça une souris (d’ordinateur) et, comme adjoints indispensables à la rédaction : Pierre Lebleu, Benoît-Michel Emond, ainsi que Karine Lamarre. Je désire aussi remercier ma soeur Sylvie Côté chez qui je résidais durant mes séjours à Guigues ainsi que son époux Normand Olivier, vrai dynamo de bonne humeur et d’entrain, responsable de ce projet de livre. Enfin, la maman qui repasse toujours derrière son Dany pour relever ses fautes...

Croiriez-vous que durant la rédaction de votre livre, qui a duré presque deux ans, j’ai rêvé régulièrement des gens de Guigues, ceux du passé et du présent ? J’ai réalisé d’autres contrats d’écriture pour des groupes et des associations mais là, j’ai rarement vu une communauté aussi dynamique que la vôtre... J’ai beaucoup apprécié la simplicité et l’implication soutenue des membres du comité du livre et de la Société historique de Guigues.

Malheureusement, je ne serai peut-être pas disponible pour écrire le livre commémorant le bicentenaire de Guigues. C’est bien dommage!

Daniel Côté.



Avant-propos

Ce livre célèbre les artisans de notre sol, ceux qui ont donné la grandeur d'homme à notre paysage. Ce livre salue aussi l'oeuvre des femmes qui ont su donner face humaine à notre terre. Il est dédié à tous ceux et celles qui ont fait de Guigues une municipalité prospère et bien organisée, dont nous fêtons le centenaire en 1997.

Comme l'histoire de Guigues, ce livre a été le fruit d'un travail collectif où les auteurs ont voulu donner, sans prétention et bénévolement, une histoire aussi détaillée que possible de Guigues, de ses gens et de leurs oeuvres.

L'histoire de Guigues touche à plusieurs épisodes anciens dans l'histoire du Canada. On verra que la traite des fourrures, l'exploitation de la mine d'argent sur notre rive et les chantiers forestiers du Témiscamingue ont préparé la venue de nos pionniers et la colonisation agricole de la vallée de la Loutre. Là commençait l'histoire proprement dite de notre municipalité, la première officiellement érigée au Témiscamingue.

Afin d'offrir une représentation aussi juste que possible des projets, des réalisations et des familles de Guigues tout au long de ces 100 ans d'histoire, nous présentons aussi une sélection abondante de textes d'époque. Ces textes proviennent de témoignages, de lettres et de récits de nos pionniers, de journaux, de discours officiels, de brochures et de livres. Chaque famille établie sur notre terroir était invitée à contribuer à ce recueil de souvenirs, d'anecdotes et de faits. Il y avait tant à dire qu'il a fallu faire deux volumes : un pour l'histoire ; et un pour l'album de famille.

Les citations tirées des procès-verbaux du Conseil municipal de Guigues feront voir l'implication de nos 31 maires et 210 conseillers depuis 100 ans. De concert avec nos agriculteurs, ils ont fait de notre municipalité ce qu'elle est aujourd'hui, en donnant sans compter leur énergie, leur temps et en exerçant au mieux leur jugement. Le conseil municipal est sans doute le palier de gouvernement qui comprends le mieux les besoins locaux, parce qu'il est le plus près des Guiguois et des Guiguoises.

Pour écrire l'histoire de notre municipalité qui remonte à plus d'un siècle, la Société d'Histoire de Guigues recueille depuis plusieurs années les souvenirs des doyens de la paroisse, que nous désirons spécialement remercier : Mesdames Anne Lorrain-Cardinal, Hortense Dupuis-Lacroix, Éliane Bélanger-Gagnon, ainsi que Mlle Marthe Vézina, sans oublier les Messieurs : Omer Lafond, Aldège Cyr, Mercier Gauthier, Rhéaume Lacroix, Sylvio Bouffard, Donat Lachapelle, Zéphirin Giroux, Paul Lemire et Roger Lavallée.

À tous les « *Guizous* » de souche ou d'adoption, nous souhaitons un joyeux Centenaire.

Daniel Côté pour

Le Comité du Livre du Centenaire



Artiste : *Sinette Brien*
Titre : *Paysage d'antan*
Médium : *Peinture à l'huile*



Chapitre 1

GUIGUES DANS L'HISTOIRE DU CANADA 1610 - 1880

Histoire naturelle de Guigues

Situé à 47° 28' de latitude par rapport à l'équateur (hémisphère nord) et à 79° 26' de longitude à l'ouest de Greenwich, le soleil se lève à St-Bruno-de Guigues 5 h 17 min 44 sec après qu'il s'est levé à Greenwich. Les eaux du lac Témiscamingue sont à 585 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais elles étaient 17 pieds plus basses avant que le gouvernement fédéral n'érige le barrage de Temiskaming en 1910.

La pierre à chaux qu'on trouve sur les berges du lac et jusque sur nos montagnes sont les restes calcaires d'une très ancienne mer. Cette mer remonte à l'ère Paléozoïque ; elle recouvrait le pays il y a 410 à 500 millions d'années, entre deux âges appelés l'Ordovicien et le Silurien. Nos fossiles locaux, dont une variété de Siphons unique en Amérique, appartiennent à l'âge Silurien. Ils sont âgés de 410 à 435 millions d'années.

Cette plaque de calcaire marin du Paléozoïque a subi une fracture et s'est effondrée dans une fosse de 700 à 1100 pieds, matrice de notre lac Témiscamingue. Le calcaire repose sur une roche beaucoup plus ancienne, datant du Précambrien. Mais le glacier continental Wisconsin, épais de 1 km. allait raboter le Témiscamingue. En descendant de la Baie d'Hudson durant l'ère Pléistocène, il arrondissait le sommet de nos montagnes.

Lorsque le glacier se retira vers le nord, suite à un réchauffement du climat, l'eau douce du glacier s'accumula dans l'ancien lit de la mer Paléozoïque, formant la mer intérieure Barlow-Odjibway qui recouvrait l'Abitibi-Témiscamingue. La mer Barlow-Odjibway accumula 6 à 8 pouces de limon fertile par-dessus l'ancienne argile marine. Récemment, il y a 8 700 ans, la mer intérieure Barlow-Odjibway se draina dans l'Atlantique, laissant la Ceinture d'argile fertile autour du lac Témiscamingue.

Des noms indiens désignent encore nos lieux familiers. Ces toponymes témoignent d'une occupation ancienne ; ils sont souvent forgés en décrivant la caractéristique principale d'un lieu. Ainsi « Témiscamingue » signifie « eau profonde » ; « algonquin » veut dire « là-où-l'on-pêche-au-harpon » (rapides de la rivière Outaouais). La Société d'Histoire de Guigues n'a pas trouvé le sens de *Onabatongas*, appellation désignant précisément le site de notre mine d'argent.

Si les Algonquins ont donné ce nom à un rocher pelé, sur le bord du lac Témiscamingue, c'est qu'ils connaissaient le gisement de plomb argentifère, même s'ils n'étaient pas en mesure de l'exploiter. Selon le Père Vimont (1640) notre vaste territoire était sillonné par diverses tribus algonquines : les Nipissing, les Timiscimi, les Outinagami, les Ouachegami, les Mitchitamou, les Kotakoutouemis, les Outurbi et quelques Kiristinons (Cris). Ils étaient 3,000 environ, avant la venue des Européens.

Le peuple algonquin contrôlait une bonne part des échanges au Canada grâce au réseau hydrographique étendu de la rivière Outaouais. L'Outaouais et ses tributaires permettent de relier la Baie d'Hudson avec le St-Laurent et le lac St-Jean avec les Grands Lacs, si on emprunte des portages pour franchir la ligne de partage des eaux. D'ailleurs, les Algonquins appelaient l'Outaouais la *Mahamoucébé*, c'est-à-dire « la rivière du commerce ». Avant 1600, ces « chemins d'eau » sont empruntés par de rares aventuriers, guidés par des Algonquins, alliés des Hurons et ennemis des Iroquois.

Champlain explore l'Outaouais en 1613 dans le but de trouver le passage du nord-ouest et c'est alors qu'il entend parler du Témiscamingue. Un chef Algonquin lui avait fait cadeau d'une lame de cuivre d'un pied de longueur, ce qui éveille l'intérêt de Champlain sur le potentiel minier du Nord. Ce fait a probablement contribué à faire la renommée de « l'Anse à la Mine », futur site de Guigues, car « on a toujours dit, en ce pays, qu'il y avait une mine ». Il y avait aussi des fourrures abondantes et de bonne qualité, ainsi que du bois.

Trois moteurs puissants vont donc contribuer à la colonisation du canton Guigues : 1- la traite des fourrures, 2- la mine d'argent et 3- l'extraordinaire quantité de pins qui boisaient les rives du lac Témiscamingue et de l'Outaouais. C'est dans cette foulée que nos premiers colons arrivèrent et commencèrent à tirer parti du sol.



Nous allons d'abord traiter séparément de ces trois secteurs économiques pour nous consacrer ensuite exclusivement, au prochain chapitre, à la colonisation du canton Guigues et ensuite, à l'histoire de la municipalité proprement dite. Bien entendu, le découpage de l'histoire n'est pas aussi net dans la réalité, telle que vécue par nos pionniers. Nous utilisons ce découpage uniquement pour faciliter l'exposé et la lecture.

1. Traite des fourrures

La traite des fourrures a une importance vitale pour la nouvelle Nouvelle-France. La nouvelle colonie n'a pas d'autre budget que celui des profits tirés du castor. Ces profits seront considérables, qu'on en juge : En 1747, les bénéfices du Fort Témiscamingue servent à payer la dépense annuelle des Forges du St-Maurice. Les Français ont alors le monopole du commerce avec les Indiens qui descendent eux-même à Tadoussac, Trois-Rivières et Ville-Marie (Montréal).

Mais les explorateurs Anglais, à la recherche du passage du nord-ouest, découvrent la Baie d'Hudson en 1610. Ils établissent quatre postes de traite à la Baie James. Les Français seront obligés d'aller au devant des Algonquins qui risquent de se rapprocher des Anglais.

Des marchands Français fondent la Compagnie du Nord en 1668. En 1679, un poste fortifié de la Compagnie du Nord – le premier Fort Témiscamingue – est bâti par des coureurs des bois sur une île, à l'embouchure de la rivière Montréal, vis-à-vis du canton Fabre. Cette année-là, les Français évaluent à 300 000 livres (300 000 \$ de 1940) leurs pertes en fourrures au main des Anglais.

En 1668, le Chevalier de Troyes conduit un groupe d'assaut sur les postes de traite de la *Hudson Bay Company*. La troupe est composée de 30 soldats réguliers et de 70 Canadiens. Sainte-Hélène est lieutenant et Pierre Le Moyne d'Iberville, sous-lieutenant de cette expédition qui reviendra victorieuse, ayant détruit les quatre postes anglais. Pareil déploiement de force donne une idée de l'importance du trafic des pelleteries dans notre région et plus au Nord.

Partis le 20 mars 1686 de Montréal et remontant l'Outaouais, les premiers canots arrivent à Mattawa le 12 mai 1686 où le guide Coignac offre au Chevalier de Troyes de le conduire jusqu'à *Onabatongas*, site de la mine d'argent de Guigues. Le 17 mai, la troupe campe aux rapides du Long Sault, site actuel de la ville de Témiscamingue. Le 18 mai, on navigue sur le lac et le soir, la troupe campe au Fort de la Compagnie du Nord, où elle est retenue trois jours à cause

d'une tempête. Le 22, on campe sur l'île du Collège et le lendemain à la Baie Trépanier. Le 24 mai 1686, le guide Coignac retrouve le site de la mine et le Chevalier de Troyes prélève de petits échantillons de métal. En 1688, le cartographe du roi de France, J. B. Franquelin, indique sur la carte des possessions françaises en Amérique du Nord « l'Anse de la Mine », au lac Témiscamingue.

Le 26 mai 1686, le Père Sylvie, jésuite et aumônier de l'expédition Troyes, célèbre la messe sur des îles du lac Témiscamingue, dont une sur l'île du Chef, probablement la première messe sur le territoire de Guigues.

À peine deux ans plus tard, en 1688, le fort de la compagnie du Nord est attaqué et détruit par les Iroquois, alliés des Anglais. La Compagnie du Nord abandonne le poste, attend 1720 pour le reconstruire au même endroit. Ce sont des particuliers qui gèrent l'établissement en obtenant un permis de l'administration royale. Ce fort à l'embouchure de la rivière Montréal est abandonné en 1758, peu avant la conquête de la Nouvelle-France par les Anglais, laquelle s'achève en 1763.

Peu après la conquête du Canada, la Cie de la Baie d'Hudson perd le monopole du commerce des fourrures. Les Anglais ont instauré la liberté du commerce. C'est pourquoi en 1785, la Compagnie du Nord-Ouest construit le Fort Témiscamingue sur la pointe québécoise de « La Passe », étranglement du lac situé à trois milles au sud de Ville-Marie.

En 1821, la Compagnie de la Baie d'Hudson exploite tous les postes de traite, y compris le Fort de la Compagnie du Nord-Ouest, que nous appelons le Vieux-Fort. Une petite chapelle est bâtie en 1836, à côté du magasin de traite et un missionnaire ambulant évangélise les Indiens sur les rives du lac.

2 . Mine d'argent 1686-1952

Le site de l'une des premières mines découvertes au Canada (1686) se trouve donc à l'intérieur des limites actuelles de la municipalité de Guigues, à la frontière des cantons Guigues et Duhamel. Ce site est « reconnu » par le Chevalier de Troyes, 60 ans après que Champlain en ait entendu parler pour la première fois. Deux mois plus tard, le marquis de Denonville, gouverneur de Nouvelle-France, a chargé le Chevalier de Tonty d'explorer plus à fond la mine. L'explorateur écrit au gouverneur que le site lui apparaît plein de promesses.

L'emplacement de la mine figure sur une carte française de 1688, c'est « l'Anse à la Mine » au Témiscamingue, future



« Cette mine à 130 lieues de Ville-Marie (Montréal), en un lieu nommé *Onabatongas*, près de Témiscamingue. Elle est au bord d'un lac, provenant d'une montagne pelée. Ce métal est d'un beau jaune et très dur, et l'on ne doute pas que cette mine soit considérable ». (Juillet 1686)

baie Joannes.

1850 - E.V. Wright s'affaire à sortir du bois de sa concession forestière. Des hommes de Wright parviennent à un rocher où ils aperçoivent comme des tentatives de forage. Wright ignore qu'elle est aussi le site d'une mine d'argent. Les crampons de ses bottes détachent des fragments de galène qui reposeront sur son bureau, à Hull, durant 20 ans.

1870 - Wright fait analyser ces fragments. Le titrage révèle leur richesse. Wright devient propriétaire de la mine le 26 novembre 1877.

1877 - Les travaux d'exploration débutent. Dix tonnes de minerai sont envoyées sur un radeau à Ottawa. Un chargement coule dans les rapides de Deux-Rivières.

1878 - Jos. Marston (L'Orignal, Ont.) s'associe à Wright. Les travaux continuent.

1881 - Mgr J.-T. Duhamel visite les mineurs.

1885 - Wright redevient seul propriétaire.

1886 - Goodwin et Brophy (Ottawa) s'associent à Wright. Le puits est creusé jusqu'à environ 65 pieds. Mgr Duhamel et Mgr N.-Z. Lorrain visitent la mine en pleine activité.

1889 - W.R. Chapin (New-York, U.S.A.) achète la mine et approfondit le puits jusqu'à 250 pieds. Il utilise pour ce faire la première foreuse à air au Canada.

1890 - Pierre Beauvais du rang 5 de Guigues travaille comme cuisinier à la mine d'argent. On suppose qu'il y avait plusieurs mineurs parmi nos pionniers, mais il reste peu de noms.

1891 - Chapin fait des placements malheureux. Wright rachète la mine.

1896 - La " Petroleum Oil Trust" (Londres) devient propriétaire et creuse le puits jusqu'à 330 pieds. Du minerai est envoyé à Swansea, Pays de Galles, en Grande-Bretagne.

1902 - Une centaine d'ouvriers sont à l'oeuvre sur le site de la mine sous la direction de la British American Lead Co.

1903 - Les travaux sont arrêtés jusqu'en 1915.

1915 - La Hollinger Consolidated entreprend des travaux exploratoires, que poursuit Noé Timmins en 1927. Une fissure sous le lac l'oblige à renoncer.

D'autres propriétaires se succèdent : McMartin (1918, Cornwall), Dunlop & Holden (1918, Toronto). T.E.Oakley

(1930, Londres), Lee & Mason (1930, Londres).

1925 - On a asséché la mine en vue d'en reprendre l'exploitation. Le géologue H.C. Cooke en a fait l'exploration et remet le rapport qui suit (traduction) :

« La roche autour de la mine est un conglomérat, épais de plus de 450 pieds, de rhyolite acide dans une matrice grisâtre. Les cailloux qu'elle contient sont bien ronds. Au sud-est se trouve une colline de quartzite et d'arkose. Au sud, du calcaire affleure sur la rive du lac.

« Le minerai est une brèche de fragments de conglomérat, liés par de la calcite blanche, de la galène et de la blende de zinc. Le minerai affleure sur la rive du lac, circonscrit par du conglomérat formant un horst jusqu'au puits de la mine, profonde de 330'. Le corps de minerai, correspondant à une zone de brèche de forme extraordinaire, est une colonne de coupe ovale dont le plus grand diamètre se trouve à mi-hauteur. L'introduction du minerai dans le conglomérat a dû engendrer une augmentation du volume global et des pressions qui ont entraîné la cristallisation du minerai et davantage de brèchiation. Quelques petites fissures, qui pénètrent aussi la roche indigène, se trouvent en bordure du corps; leur remplissage, par du quartz accompagné de galène, de sphalérite et de calcite, est un phénomène ultérieur.

« Les couches supérieures du minerai sont de la galène argentifère et de la sphalérite. La quantité de cette dernière atteint son maximum à mi-hauteur de la colonne. Les sulfures décroissent en quantité au dessous de 179'. On trouve de la pyrite au fond du puits.

« La qualité du minerai est uniforme. Les valeurs, pour le

Moyennes des titrages de la mine

Niveau	Argent oz/tonne	Plomb %	Zinc %
50'	1.72	9.62	0
100'	0.63	0.2	0.8
179'	0.86	3.16	1.63
230'	1.1	2.25	0.95
330'	0.36	0.36	0.77

plomb, décroissent uniformément; celles de l'argent atteignent leur minimum à 330'; celles du zinc s'accroissent



de 50' à 179' puis décroissent.

« L'origine du minéral serait le calcaire ordovicien, disparu, qui couvrirait probablement la région de la mine. Le dépôt aurait été formé par des eaux de pluie descendantes. Sa

est composé de fragments de dacite, dont le diamètre varie de 4 ou 5 pouces à plus d'un pied, inclus dans une pâte de matière analogue mais de grain plus fin. La dacite est une roche gris clair, de grain fin, contenant de petits cristaux de quartz et de feldspath. Le minéral, tel qu'on le voit à la



La mine d'argent

concentration en ce lieu reste à expliquer. Comment plomb et zinc se retrouvent dans la roche paléozoïque est matière à spéculation ».

Un autre géologue du ministère des Mines du Canada, J.-F. Henderson, produisait le rapport suivant sur la mine d'argent de Guigues. Il résume les informations qu'on possédait sur la mine en 1937 :

« La mine Wright est le seul gîte d'argent de la région. Elle est située sur la rive Est du lac Témiscamingue, au nord de la baie Joannes, sur le lot 62, rang 2 du canton de Duhamel. La propriété est particulièrement intéressante parce qu'elle a été découverte en 1686 par des explorateurs français, de sorte que ce fut le premier dépôt minéral trouvé dans le nord du Canada. Ce dépôt affleure sur la rive du lac dans un agglomérat volcanique de l'ère keewatinienne. L'agglomérat

surface, consiste en une brèche composée de fragments angulaires d'agglomérat de dacite, cimentés par une pâte de calcite grossièrement cristalline et de galène argentifère, avec de la pyrite et du quartz. La zone exposée sur la rive du lac a environ 31 pieds sur 65. On n'a pas travaillé sur la propriété pendant des années et le puits et les galeries sont inondés ».

En 1935, la mine est vendue pour recouvrement de taxes à Donat Goulet, avocat à Ville-Marie. À partir de ce moment, on retrouvera les noms de plusieurs citoyens et entreprises de la région associés à la mine : Paul Pétrin, Veuve O. Racette, Elzéar Marseille, Émile et Joseph Racette, Angelo Petosa, A.H.Wells, Villa Lead Mining, Cobalt Badger Silver Mines, Albontec Development Company.

La mine d'argent était un excellent débouché pour le bois de



chauffage produit par nos cultivateurs. Exploitée pendant 15 ans, la mine brûlait 400 cordes de bois par an. Il s'agissait de cordes de bois de quatre pieds de longueur. S'il en fallait autant, c'était pour alimenter les bouilloires à vapeur, lesquelles actionnaient une machinerie importante. Il y avait le treuil, servant à descendre les hommes et à remonter le minerai. Ensuite ce minerai devait être convoyé au concasseur puis tamisé pour le séparer de la poudre de roche.

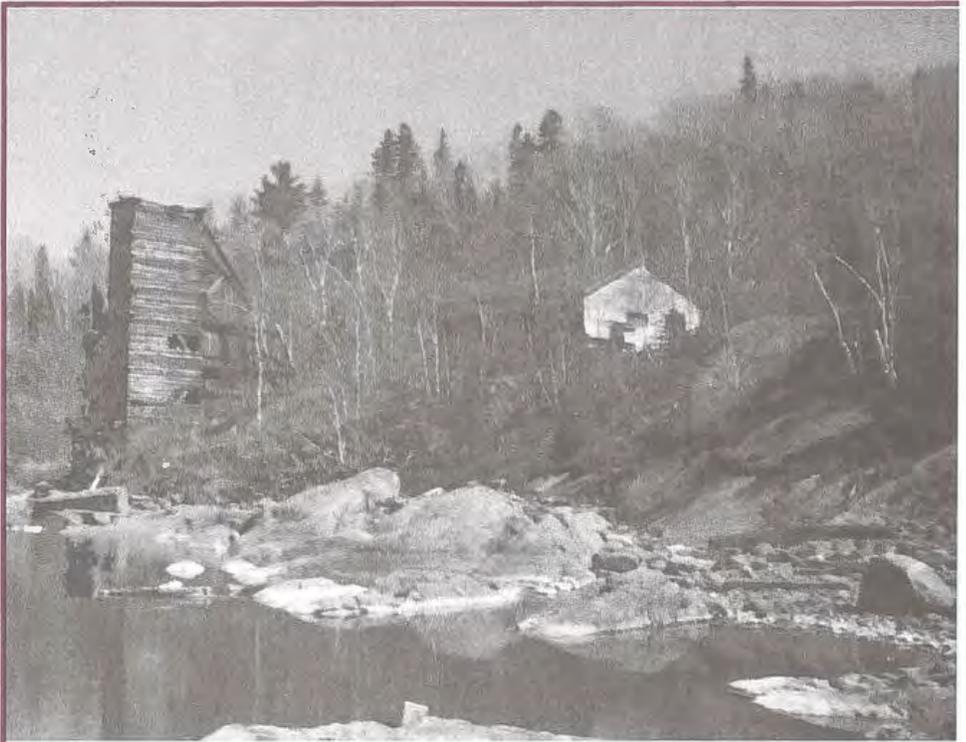
De plus, il semble qu'au début de notre paroisse, on transformait beaucoup de bois en charbon de bois. Ce charbon était utilisé à la forge de la mine d'argent. Les forgerons étaient continuellement occupés à forger, à tremper et à affiler les pointes, les barres et les forets qui servaient aux mineurs pour percer le roc, en plus de réparer bien d'autres outils. Il subsiste encore aujourd'hui un meulon de charbon de bois près de la plage publique. Bien sûr, l'herbe s'est implanté sur ce meulon, ce qui lui confère l'apparence d'un monticule de terre.

Dernière tentative d'exploitation

En 1951-52, la « Cobalt-Badger Silver Mines » reconstruit les bâtisses et réinstalle l'équipement mécanique nécessaires à l'exploitation de la mine, laissée à l'abandon depuis de nombreuses années. Une rumeur court quant à la présence dans la mine de sacs pleins d'argent, abandonnés lors de la dernière fermeture. C'était faux.

L'entreprise de drainage est lente et coûteuse. Le moteur de la pompe tombe en panne. Il faut vider le puits de nombreux déchets jetés là par des citoyens: pièces d'automobiles, vieilles planches, etc.

Pour colmater les nombreuses fissures d'où jaillit l'eau d'inondation, on coule minutieusement 35 tonnes de ciment. Il faut installer une valve à 330 pieds de profondeur sur un trou de foreuse qui a crevé une veine d'eau sous 150 livres de pression. Ces travaux préparatoires s'achèvent quand les cours de l'argent s'effondrent brutalement en bourse. Il faut renoncer à l'exploitation d'une mine qui ne saurait être profitable.



"Shaft" de la mine d'argent

La Cobalt Badger Mines confie quand même à la compagnie Continental Diamond Drilling de Noranda le soin de faire un dernier forage estimatif du gisement. Il resterait environ 100 000 tonnes de minerai d'une teneur de 5% en plomb, 1.8% en zinc et 1.5 once d'argent par tonne. Un jour, peut-être...

Récit de Roger Lavallée, *hoist-man*

« Voici un aperçu de ce qui s'est passé à la plus vieille mine d'argent du pays lorsque j'y ai travaillé au début des années 1950. La Cobalt Badger Mine venait d'acheter la mine. Le surintendant était un nommé Cowley et l'ingénieur Gordon Wilson. La construction des bâtiments fut confiée aux deux frères Olivier et Hugues Beauchemin. Ils commencèrent la construction des bâtiments par le chevalet au dessus du puits de 350 pieds de profondeur lequel était rempli d'eau jusqu'à la surface.

« On installa une grande poulie au dessus du puits dans laquelle passait un câble d'acier qui supportait une cage d'acier, laquelle allait servir à sortir l'eau de la mine. Cette cage contenait 300 gallons, le plein se faisait par en-dessous et on la vidait par le côté. Toutes ces actions se faisaient automatiquement, grâce au gros moteur du treuil. Robert Desjardins fut l'électricien qui a broché le réseau électrique de la mine, grâce auquel on pouvait vider le puits.



« Les responsables firent aussi bâtir la chambre du treuil qui logeait également le compresseur. Pour exploiter une mine, il faut un chemin. C'est ainsi que, en 1950, l'Union Nationale faisait bâtir le chemin de la mine par le contracteur Charles Hérroux de Ville-Marie. Le surintendant de la mine engageait alors sept hommes, les *hoist-men* pour vider la mine, travail qui se poursuivait 24 heures par jour. Ceux qui travaillèrent en même temps que moi (Roger Lavallée) furent : Antonio Cadieux, Maurice Mongeau, Georges Roy, Philippe Roy, Rhéaume Lacroix, Philippe Racette ainsi que Émile Racette.

« Nous devons vider l'eau en un mois, il en fallut quatre. Ensuite nous avons soufflé environ 500 sacs de ciment avec une pompe dans toutes les fissures qui se présentaient, afin d'éliminer l'eau de surface qui pénétrait encore, mais ce fut peine perdue. L'eau venait d'un trou au fond de la mine, qu'il a fallu cimenter et sur lequel nous avons posé une valve.

« La mine avait trois planchers ou *levels* en langage de mineur. Nous avons travaillé pour la Badger jusqu'en 1952. Comme le prix de l'argent et du plomb ne cessait de baisser, un bon matin, nous nous sommes tous retrouvés au chômage ».

75 ans d'espoirs

Des 75 années comprises entre 1877 et 1952, seulement une quinzaine auront vu s'effectuer des travaux concrets d'exploration et d'exploitation. Ceux-ci seront affligés par les problèmes de transport du minerai, les incendies à répétition des installations de forage, les inondations du puits, les problèmes financiers des investisseurs et le transfert incessant des titres de propriété entre Canada, Etats-Unis et Angleterre.

Recherche d'une nouvelle vocation

De 1977 à 1988, plusieurs démarches sont faites par l'agent culturel André Chartier afin que la mine d'argent soit déclarée site historique, notamment auprès de la Direction générale du patrimoine du Québec. Un comité local pour la mise en valeur du site de la mine Wright ne suffit pas à émouvoir les décideurs. Une évaluation du potentiel touristique de la mine d'argent est commandé à la Société technique d'aménagement régional de Laval.

Le rapport de la SOTAR souligne l'absence presque totale de vestiges sur le site. L'expert met en doute l'appellation, pour le site, de « première mine au Canada » qui reviendrait plutôt aux dépôts de mica du Cap-Diamant découverts par Jacques Cartier.

La mine d'argent a eu une grande importance pour le développement de Guigues. Plusieurs de nos pionniers y travaillent, parmi lesquels Stanislas Beaudry, Rock Allard, Pierre Beauvais, mais nous avons peu de noms, faute de sources. On sait, par les Mémoires de Éva Cotnoir, que son père Joseph Cotnoir vendait 400 cordes de quatre pieds de bois de chauffage par hiver pour alimenter les bouilloires à vapeur.

3. Aperçu de l'exploitation forestière au Témiscamingue

Le passage de l'économie de fourrure vers l'économie forestière s'effectue entre 1860 et 1880 dans la région de Guigues. Ce sont les compagnies forestières qui vont ouvrir la région au peuplement agricole. En effet, les chantiers fournissent un revenu d'appoint indispensable à nos pionniers qui travaillent comme bûcherons, jobbers, ou qui vendent leurs surplus agricoles de foin, pois, lard, patates. Il faut aussi considérer qu'on doit aux chantiers le développement de la navigation à vapeur sur le lac Témiscamingue.

Dès 1853, des petits chantiers opèrent autour du lac Témiscamingue et dans la région du lac Kipawa. On compte cinq chantiers en opération en 1863. En 1872, les marchands de bois ouvrent des chantiers dans le nord du Témiscamingue, à la suite de Philémon Wright, magnat du bois dans l'Outaouais, fondateur de Hull et premier propriétaire de la mine d'argent de Guigues.

Comme en témoignent les textes de nos familles, presque tous les pionniers de Guigues, souvent accompagnés de leurs fils aînés et parfois de leurs femmes qui travaillent comme cuisinières, vont passer l'hiver dans les chantiers forestiers du Témiscamingue. On verra plus loin le travail qu'ils y accomplissaient et le salaire qu'ils en tiraient. On peut mesurer indirectement l'importance des chantiers pour les habitants de Guigues en examinant les rendements annuels totaux des chantiers du Témiscamingue que cite Arthur Buies dans son livre : *L'Outaouais Supérieur*, publié en 1889.

1885 : 1 608 281 billots de pin blanc ;
 1886 : 1 783 522 billots de pin blanc et 100 583 billots d'épinette ;
 1888 : 600 000 000 de pieds linéaire de bois de pin.

Les profits des compagnies forestières devaient être énormes, puisque, de 1867 à 1880, elles ont payé 3 338 087 \$ au gouvernement du Québec seulement pour les permis d'exploitation forestière au Témiscamingue. Autre



indice des richesses forestières de notre comté : en 1889, la perte annuelle due aux incendies de forêt au Témiscamingue est évaluée à 5 000 000 \$.

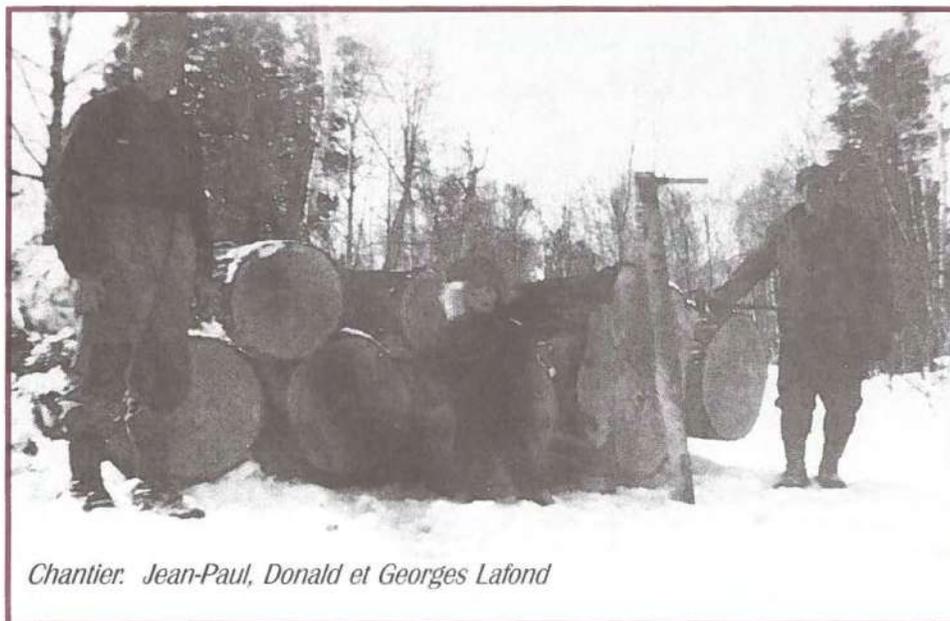
Compagnies forestières

Les compagnies forestières Colonial Lumber Co., Gillies Bros., Hull Lumber Co. obtiennent de larges concessions du gouvernement du Québec dans les secteurs du lac Témiscamingue et de la rivière des Quinze. Ces compagnies disposent de moyens puissants. Elles ouvrent des sentiers forestiers, aménagent des scieries près des cours d'eau pouvant fournir une force motrice. En 1900, au moins dix

1920 et plusieurs travailleurs trouvaient à se loger non loin de la rivière à la Loutre. Ainsi, Napoléon St-Jean a tenu une maison de chambres au bout de la terre qui appartient actuellement à Ghislain Plante. Les travailleurs pouvaient aussi loger chez Jos St-Germain qui offrait la pension au bout du rang 3 nord, sur le lot 38. Des hommes logeaient aussi dans des petits camps alentour.

Ces travailleurs entassaient le bois qui descendait sur la rivière. Ils le montaient sur des chalands. Il s'agissait de radeaux faits de gros troncs d'arbres. Ces troncs étaient retenus par des madriers cloués avec des *spikes*, c'est-à-dire des clous de 18 pouces. Ces radeaux étaient assemblés en convois qu'on appelait des *raffles*.

Les *raffles* étaient remorquées par des bateaux plats appelés alligators, mûs par un engin à vapeur. Suivant la force et la direction du vent, le voyage pouvait prendre 3 à 4 heures pour se rendre à petite vitesse jusqu'à Notre-Dame-du-Nord, à un endroit qu'on appelait la *gap*. Les billots étaient parqués dans une estacade qu'on appelait *boom*. Mais ce n'est là qu'un aspect des travaux forestiers accomplis par nos cultivateurs.



Chantier: Jean-Paul, Donald et Georges Lafond

Vie dans les chantiers

compagnies exploitent la forêt témiscamiennne, employant 5,000 ouvriers répartis dans 40 chantiers forestiers. Plusieurs des colons de Guigues ont suivi les marchands de bois et, pendant longtemps, nos agriculteurs devaient bien monter aux chantiers pour rejoindre les deux bouts. Il faut mentionner que la coupe de bois à pulpe se pratiquait intensivement vers 1917 dans le canton Guigues et ailleurs.

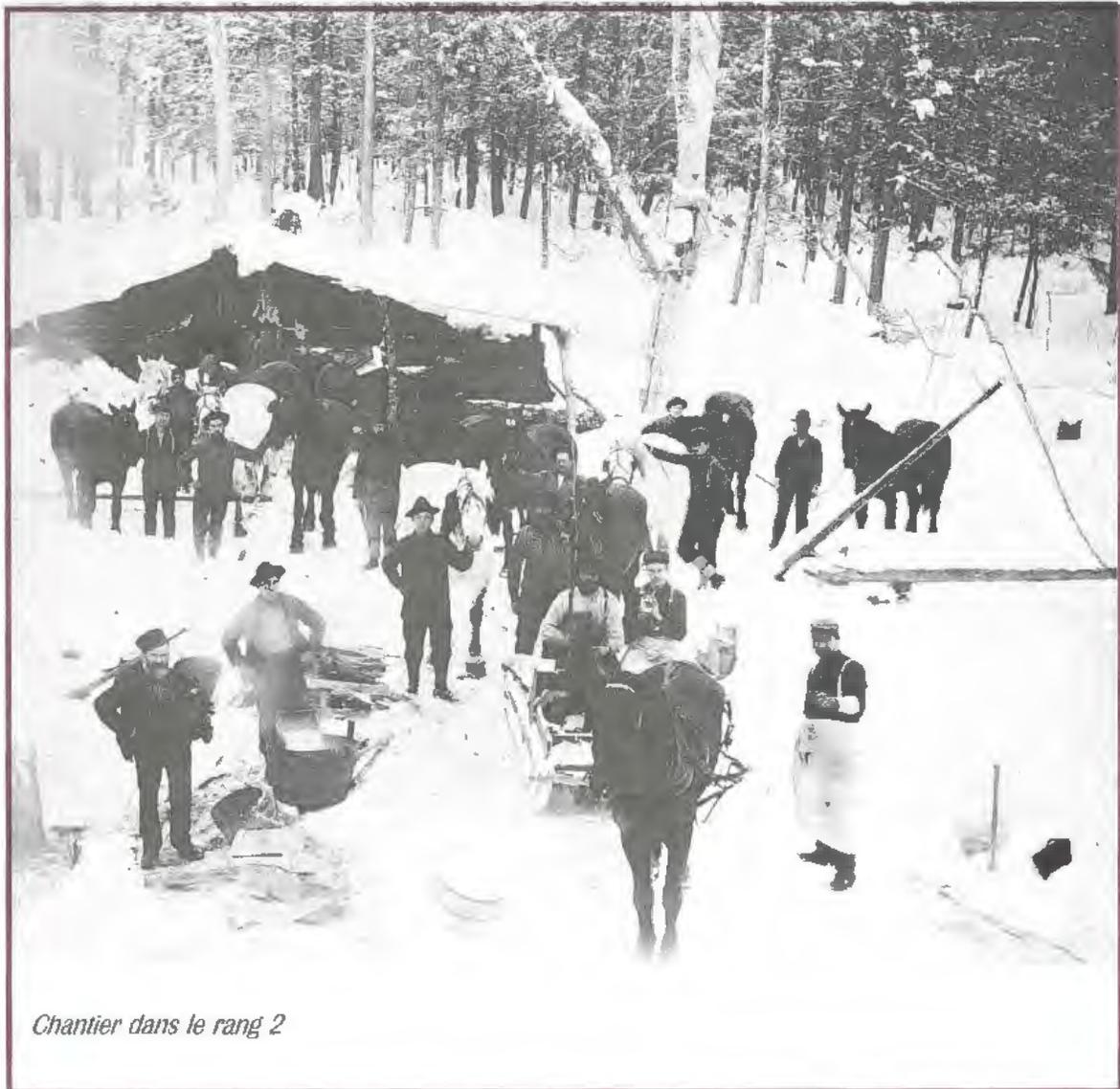
La Riordon Pulp and Paper vient en effet de construire un moulin à pâte et une centrale hydro-électrique à Temiscaming. Elle a été l'employeur principal de nos agriculteurs qui, n'avaient pas tellement le choix de leurs conditions de travail. Nos cultivateurs vendaient l'épinette et le sapin à la Riordon. Ils transportaient leur bois jusque sur les bords de la rivière à la Loutre, qui était dravé entre les rangs 3-4-5-6 du canton de Guigues ou chargé sur des chalands. Aldège Cyr et Euclide Roy se souviennent avoir aidé leur père à transporter des billots à cet endroit.

L'activité forestière était intense dans ce coin du canton vers

Les compagnies forestières, entre 1880 et 1940, donnaient les coupes à contrats à des contracteurs forestiers appelés *jobbers*, qui devaient s'arranger pour comprimer leurs dépenses. On exigeait du *jobber* qu'il fasse abattre et transporter telle quantité de billots jusqu'à l'endroit où ce bois pouvait être flotté. Si par malchance la température empêchait qu'on sorte le bois scié, la compagnie ne payait pas le *jobber*. En conséquence, les bûcherons n'étaient pas payés.

Il y eut plusieurs *jobbers* à Guigues qui signaient des contrats de coupe ou de transport du bois avec les compagnies forestières. Nos témoins ont retenu les noms de : Fusèbe Boucher, Auguste Lavallée, Alfred Lavallée, Vital Lavallée, Léonel Paquin, Azarie Guimond, Pit Auger, Stanislas Brien, Thomas Breen, Moïse Julien, Lorenzo Routhier, Émile Gauthier et Narcisse Paquin.

Presque tous les pionniers de Guigues ont travaillé à la



Chantier dans le rang 2

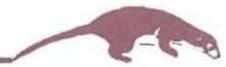
coupe, au transport du bois, ou comme entrepreneurs forestiers (*jobbers*) durant l'hiver, dans des conditions très difficiles et à de vils salaires. Rappelons qu'au temps de la colonisation, vers 1885, l'activité forestière est intense au Témiscamingue, on dénombre pas moins de 40 chantiers.

Vers 1890, les familles sont nombreuses et l'argent circule peu. Les revenus de la terre fraîchement défrichée ne suffisent pas toujours pour acheter les aliments qu'on ne produit pas encore à la ferme au moment de l'installation. Le prix de la farine au magasin de la Baie d'Hudson du Vieux Fort est alors de 5 \$ la poche de 100 livres ; le lard est à 25 sous la livre et le sel, 9 sous la livre ; le minot d'avoine est détaillé à 80 sous, le minot de patates à 1.50 \$ et le minot de fèves à 3 \$. En outre, un soutien de famille doit faire face aux inévitables dépenses de la vie à la ferme : les chaussures, les vêtements, les soins médicaux éventuels, les outils, la quincaillerie, les instruments aratoires, l'achat

d'animaux, etc.

En 1900, ces grosses compagnies exploitent d'immenses concessions forestières au Témiscamingue : J.-R. Booth, E.B. Eddy, W.-C. Edwards, Fraser & Cie, McLaren, Sheppard & Morse, Gillies Bros., Hawkesbury Lumber, Brownson, Klock, McLaghlin et d'autres plus petits exploitants. Plus tard, viendront l'I.C.O, qui se chargeait du flottage du bois et la Riordon Pulp & Paper Co. qui construit en 1918 le premier moulin à pâte chimique de Témiskaming. Plus tard, la C.I.P. allait s'établir à cet endroit. Les propriétaires des droits de coupe sont donc très majoritairement anglophones. C'est ce qui explique l'utilisation courante et généralisée d'un vocabulaire technique anglophone par nos travailleurs forestiers.

En 1900, les chantiers de la région emploient 5 000 hommes, 2 000 chevaux et nos colons abattent, cette année-



là, 150 millions de pieds de bois, en plus des dormants de chemins de fer et du bois de pulpe. Le pionnier n'a guère le choix. Son seul revenu régulier lui vient de son travail aux chantiers, d'octobre à mai. Son salaire net est de 1.25 \$ par jour s'il possède une *team* de chevaux ou de 60 cents par jour comme simple bûcheron. Le bûcheron doit payer sa nourriture et sa pension au contracteur forestier, ce qui lui revenait à 60 cents par jour. Pour gagner ce salaire et payer sa pension, le bûcheron doit couper environ 100 billots par jour. Le fils et le père montent aux chantiers pour gagner entre 80 \$ et 210 \$ par hiver. L'épouse reste à la maison avec les jeunes enfants et a soin des animaux de ferme, quand elle ne monte pas aussi pour faire la cuisine pour 40 hommes, suivie de toute sa marmaille.

Témoignage de Mercier Gauthier

Le récit de Mercier Gauthier, né à Saint-Eugène, mais qui a vécu plusieurs années à Guigues, est significatif pour l'histoire de Guigues, car la majorité des pionniers de notre municipalité montaient eux aussi aux chantiers, souvent accompagnés de leurs garçons de treize ans et plus. Mercier Gauthier raconte avoir travaillé aux chantiers pendant vingt-quatre hivers. Il montait aux chantiers dès la fin septembre. Il revenait à la fin mars avec 190 \$, parfois 210 \$ dans ses poches. Le bûchage proprement dit commençait à la fin octobre.

Mercier Gauthier montait en septembre avec le *jobber* et quelques hommes pour installer le chantier. Le transport du matériel lourd se faisait par bateau ou chaland : farine, fèves, barils de mélasse et de lard salé, quincaillerie, outils et meule à eau, batterie de cuisine, le grain et le foin pour les chevaux, ainsi que les animaux de boucherie. Mercier Gauthier était *charretier*, c'est-à-dire conducteur de chevaux.

Le bateau accostait le plus près possible du site choisi pour installer le chantier. Généralement, le *jobber* l'avait repéré l'automne précédent. Un endroit élevé et sec, non loin d'une source pour alimenter la cuisine, les hommes et les animaux. Mercier Gauthier raconte que la première chose à laquelle travaillait l'équipe d'installation, c'était au chemin de portage qui permettrait de se rendre au chantier.

Ensuite, on bâtissait la *cookerie* et les dortoirs appelés *sleep camps*, puis l'étable pour les chevaux et les animaux de boucherie et une boutique de forge. Enfin, on montait un autre camp pour le *jobber*, le commis qui tenait les livres et les mesureurs, appelés *scalers*. Tout chantier avait aussi son homme à tout faire, appelé le *show-boy*. On creusait aussi une cache où seraient gardées les provisions ainsi qu'une réserve de vêtements pour les hommes. Bientôt le froid



Chantier de bois

prenait pour de bon. Les bûcherons commencent à arriver.

Les exigences du travail de bûcheron étaient grandes à l'époque des pionniers. Voici les conditions qu'on faisait aux bûcherons. Ils devaient abattre les arbres avec des godendards et des haches. Aidé du cheval, il fallait sortir le bois au bord d'un chemin de pénétration. Là, chaque tronc était estampillé trois fois aux deux bouts par le bûcheron, avec un marteau spécial qui imprimait un « K », ces trois « K » formant le sigle de la C.I.P. Un tronc mal estampillé n'était pas compté par le *scaler*. Ce tronc revenait de droit à la compagnie, qui n'avait pas à payer la coupe, ni le transport, ni la drave.

Méthode de coupe

Les colons travaillaient par groupes de trois hommes aidés d'un cheval. Les jambes dans la neige, ils bûchaient, halaient, marquaient et empilaient les troncs au bord du chemin. On attendait le passage du *scaler* en mangeant des sandwiches au lard qu'on faisait dégeler sur un feu dehors. Ceux qui bûchaient à forfait, comme Mercier Gauthier et bien d'autres, recevaient 2 cents 1/2 du billot de 12 et 16 pieds pour abattre, ébrancher et estampiller le bois. Une



Chantier. En bas à gauche, Alexandre Cardinal.

autre équipe chargeait les troncs sur une *sleigh* tirée par deux chevaux. On charroyait les billes sur la glace d'une rivière ou du lac, en attente du flottage.

Cuisiniers

Pas de chantier sans un bon cuisinier. Il sauve le moral des hommes. L'ouvrage est lourd et pénible. Les bûcherons veulent des repas soutenant, avec de la tarte pour dessert et des tasses de thé fumant.

Voici les noms des cuisiniers de chantiers qui sont originaires de Guigues : Alfred Marchand, Bertha Lavallée, Jeanne-D'Arc Lavallée, Urbain Guimond, son épouse Gabrielle Gagnon, Léonie Paquin, Jos Blais, Dianis Paquin, Isaac Paquin, ainsi que Fernand Lacroix, dit « la Jaquette » ont veillé aux fourneaux des chantiers témiscamiens. Ce n'était pas une mince tâche, que secondait le *cookie*, l'aide-cuisinier. Le cuisinier devait se lever à 5 h du matin car les hommes déjeunaient à 6 h. Si les hommes travaillaient loin du camp, on devait leur préparer le lunch du midi qu'ils prenaient sur place, dans le bois. Le *cook* et le *cookie* se

reposaient rarement durant la journée. Par contre, ils étaient couchés dès 9 h. le soir.

À tous les quinze jours, on abattait une des vaches amenées en septembre pour s'assurer de la viande fraîche. Une bonne part de l'ordinaire reposait aussi sur le lard salé et les pois à soupe dont Guigues fournissait une part importante. Par ailleurs, de nombreux cultivateurs vendaient leurs produits agricoles aux chantiers, le frère Moffet servant au début d'intermédiaire entre les colons et les acheteurs anglophones. Comme en témoignent les textes de nos familles, il arrivait souvent que toute une famille montait au chantier, mari, épouse et enfants trouvant à s'employer aux nombreuses tâches du camp.

Les Tiguidis

Le *jobber* employait cinq ou six garçons, les *tiguidis*, sous la conduite d'un homme expérimenté pour taper la neige des chemins de pénétration. Les *tiguidis*, garçons de treize ou quatorze ans, glaçaient aussi les chemins, facilitant ainsi le transport du bois par traîneau vers le lac, en attente du



Camp des bûcherons à Guigues. À l'avant, Moïse Julien et ses trois fils : Alfred, Albert et Ernest. Herméline Lafond Julien et sa fille Lydia. À l'arrière, des travailleurs.

flottage. Ce travail se faisait les nuits de grand froid. On puisait de l'eau et on emplissait des réservoirs montés sur des patins. On allait répandre cette eau sur les chemins forestiers. Les *teams* de chevaux traînaient ainsi plus facilement les *sleighs*, chargées de billes de pin jusqu'à une hauteur de cinq pieds. On estime que la charge devait être de plusieurs tonnes, d'où la nécessité de ralentir les traîneaux forestiers dans les descentes.

Pour éviter des accidents dans les pentes, les *tiguidis* se levaient très tôt pour balayer le frimas, aplanir les cahots, et surtout sabler les pentes afin de freiner les *sleighs*. Lorsqu'il n'y avait pas de sable, les *tiguidis* répandaient de la paille. On dit que la descente était plus périlleuse avec la paille et on rapporte plusieurs accidents survenus dans les chantiers. La largeur des lourds traîneaux forestiers ne devait jamais excéder



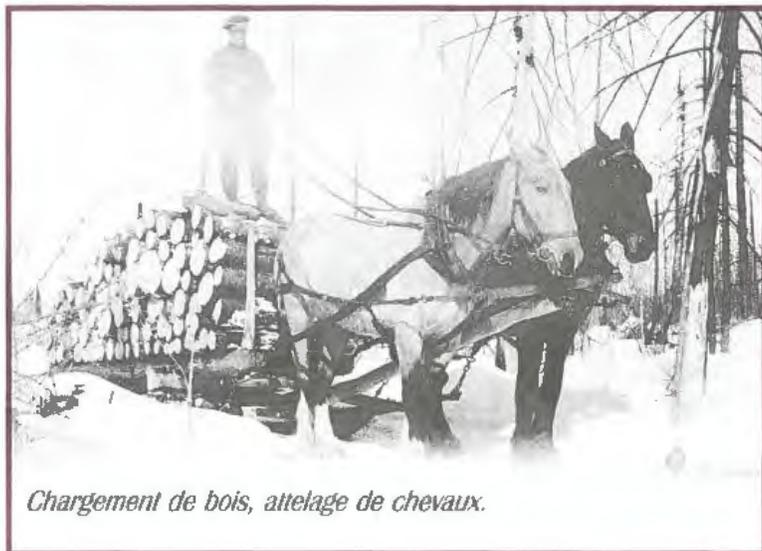
Chantier.



onze pieds et onze pouces. Cette précaution évitait que les bêtes ne se blessent lorsqu'on croisait un autre attelage.

Évacuation d'un blessé

Mercier Gauthier racontait que, lorsque par malheur un



Chargement de bois, attelage de chevaux.

homme se blessait au début de l'hiver ou au printemps, il fallait l'évacuer à pied, à travers bois. L'état de la glace à ces périodes de gel ou de dégel empêchait le bateau de venir le chercher, alors qu'elle n'était pas assez solide pour supporter les chevaux.

On bandait le blessé du mieux qu'on pouvait. On formait une équipe de six hommes. Quatre portaient le blessé sur un brancard, tandis que deux autres couraient en avant. Ils allaient préparer un relais : allumer un feu pour réchauffer le blessé et préparer du thé.

Après quelques relais, l'équipe atteignait un poste d'où on assurait le transport du blessé vers un dispensaire. Il est à noter que l'équipe de porteurs était attendue au camp le même jour.

Drave

À la fonte des neiges, vers la fin mai, un autre travail commençait. Les rivières et lacs dégelés, gonflés par la fonte des neiges, favorisaient la drave, c'est-à-dire le flottage du bois. On commençait par jeter à l'eau les piles de billots se trouvant près des ruisseaux. Comme plusieurs de ces billes

s'échouaient dans les méandres des ruisseaux ou à travers les branchages, il fallait les repousser au milieu du courant à l'aide de gaffes. Parfois, on élevait des barrages pour hausser le niveau de l'eau provisoirement.

Quand les billes s'amoncelaient, il fallait dynamiter l'embâcle. Nous n'avons plus idée de ce que représentait ce dangereux travail de flottage ; dans l'eau printanière jusqu'à la ceinture, à pousser les billots à la gaffe jusqu'à ce qu'ils reprennent le courant. Parmi les disparus pour cause de noyade, le draveur Welly Bouffard de notre paroisse est décédé à 21 ans. Des tentes suivaient les déplacements des draveurs qui ne disposaient pas d'un camp, avec la chaleur du poêle, pour sécher leurs vêtements. Ici prend fin le témoignage de Mercier Gauthier.

Flottage du bois sur le lac Témiscamingue

Rhéaume Lacroix a travaillé 44 ans pour l'ICO et il nous raconte les techniques du flottage du bois sur le lac Témiscamingue, lequel a aussi donné de l'emploi à plusieurs résidents de Guigues. Alban Perreault qui, à seize ans, travaillait l'hiver dans les chantiers et



La drave sur "pitoune". Noël Chartier et Elie Caron.

l'été pour l'I.C.O., confirme le récit de Rhéaume Lacroix.

Rappelons que le niveau du lac Témiscamingue a été haussé de 17 pieds à partir de 1910. Le barrage de Temiskaming était destiné à régulariser les crues de la rivière Outaouais et prévenir les inondations à Ottawa et dans la région de Montréal, mais il favorisait aussi le flottage du bois pour les grosses compagnies forestières comme l'I.C.O et la CIP. C'est la raison qui explique cette résolution du conseil



municipal de Guigues adoptée le 4 avril 1911 : « que la requête des contribuables du haut du canton Guigues au gouv. fédéral pour obtenir une indemnité plus raisonnable à l'occasion des terrains baignés par l'élévation des eaux sur le Témiscamingue soit acceptée ». En effet, une trentaine de lots riverains sont affectés par la hausse du niveau du lac

donc qu'en une saison de bûchage dans le Témiscamingue, on récoltait 27,4 millions de billes. Le soir, deux hommes se rendaient en chaloupe au bout de la dernière cage, à laquelle ils accrochaient un fanal. Ainsi, le pilote pouvait estimer la dérive de la *tow* d'après la position du fanal. Il dirigeait le bateau en conséquence pour éviter d'échouer le train de bois sur la rive. Plus de 100 hommes travaillaient de près ou de loin à ce convoi.



Le *pointeur*. Noël Chartier, 2ème à partir de la droite.

Témiscamingue.

Le bois bûché au nord du Témiscamingue suivait le courant jusqu'à Notre-Dame-du-Nord (alors appelée North-Temiskaming), à trois milles au sud du pont, en aval du lac Témiscamingue. Cet endroit s'appellait la *gap* et servait de port d'arrêt pour la compagnie ICO (Upper-Ottawa Boom Improvement), chargée du flottage du bois. C'est là que les billots, poussés par le courant et aidés par les hommes à partir d'un trottoir flottant, aboutissaient dans une estacade appelée *boom*. Le *boom* était constitué de 100 pièces de bois ayant 18 pouces de côté et 30 à 40 pieds de long. Chacune de ces pièces était chaînée à l'autre. Une fois refermé, le *boom* contenait environ 250 000 billes ou 2 500 cordes de quatre pieds de bois de pulpe. On le remorquait jusqu'à l'île du Chef où il était retenu à des piliers de roches et de ciment.

Rhéaume Lacroix raconte qu'on attelait trois de ces *booms* pour former une *tow*. La *tow* était remorquée par le Lady Minto, bateau à vapeur construit en 1904, qui faisait 146 pieds de longueur. Au début, le Lady Minto était mû par deux roues à aubes. On lui installa par la suite une hélice de onze pieds de diamètre tournant à 120 tours par minute.

L'engin à vapeur brûlait 60 à 70 tonnes de charbon pour faire le voyage d'une semaine depuis l'île du Chef jusqu'à Openican. Il est dit que le Lady Minto pouvait faire 37 voyages du début de l'été à la fin de l'automne. On estime

La *sweep*

Deux équipes de 32 hommes travaillaient chaque année à la *sweep*. Ils étaient chargés de récupérer les billes qui s'échappaient de la *tow*. Ces billes allaient s'échouer sur les rives, tout autour du lac Témiscamingue. Un *boom* suivait les déplacement des hommes chargés de la *sweep*. Cette estacade était ancrée non loin du bord où ils travaillaient. Les hommes repoussaient les billes échouées à l'aide de gaffes. Au

début, les billes étaient remorquées jusqu'à l'estacade avec un *pointeur*, une chaloupe propulsée par huit rameurs. Par la suite, de petits remorqueurs à vapeur, les *alligators*, ont été employés : le Harrison (1940-1960), le Pembroke et le Wabis qui tirait le camp flottant.

Les travailleurs de la *sweep* étaient suivis de trois chalands, solidement attachés ensemble. Ces chalands constituaient un véritable camp flottant. L'un servait de cuisine, le second de dortoir où couchaient les 32 hommes et le troisième chaland servait de magasin pour l'équipement et les vêtements. Deux équipes de ramasseurs de *sweep* faisaient le tour du lac Témiscamingue à tous les ans.

La grève du Clérion

Nombreux sont les récits d'habitants qui, partis travailler tout l'hiver aux chantiers, reviennent à la maison sans un sou, parce que la température n'avait pas permis de sortir le bois bûché. La question du salaire fut aussi la raison de la grève de deux semaines qui éclata aux chantiers du lac Clérion et du long de la rivière Kinojévis, en 1932. De 700 à 900 bûcherons du Témiscamingue et de l'Abitibi marchèrent vers Rouyn, une trentaine de milles à pied dans le froid et la neige. La grève du Clérion fut réprimée par la police provinciale qui arrêta 77 grévistes, parmi lesquels des résidents de Guigues : Aimé Cyr, Alfred Bouffard, Alfred Lavallée et Louis Beaulé.



On raconte qu'un procédé déloyal fut employé par la police. Les grévistes bloquaient les chemins forestiers. La police ordonnait aux grévistes de laisser passer une voiture à chevaux qui ne semblait avoir rien de spécial. Cependant, on avait caché un sac postal sous les couvertures. On pouvait ainsi accuser les grévistes d'empêcher le courrier de passer et cela autorisa les forces de l'ordre à employer la matraque et les gaz lacrymogènes. On arrêta bon nombre de ces grévistes, qui étaient envoyés en avion à la prison de Ville-Marie pour passer en jugement, en vertu de la loi contre

que lors des réparations faites au pont de la route 6, entre les lots 24 & 25, le conseil a dû payer 3.50 \$ par jour aux ouvriers, à ses frais, parce que la main-d'oeuvre étant excessivement rare à cette époque, à cause des travaux dans les nombreux chantiers, il lui a été impossible d'avoir des menuisiers à un prix inférieur à celui fixé par la municipalité ». (avril 1923)

Après 1932, la pratique de congédier un employé durant la fin de semaine avait été abolie. Avant la grève du Clérion, un



Chaland de la sweep.

les émeutes. Après avoir purgé leur peine, ces hommes étaient renvoyés chez eux à pied, sans le sou, quêtant leur nourriture et le gîte en chemin.

Par la suite, les conditions des petits travailleurs des chantiers se sont un peu améliorées. Ils pouvaient compter sur une paye garantie de 1 \$ par jour, une fois payés la nourriture et le coucher. Chose certaine, il y a une majorité de cultivateurs aux chantiers dans les années '20, à tel point qu'on trouve difficilement des ouvriers qualifiés au village de Guigues pour effectuer des travaux municipaux : « que le secrétaire écrive à T. Simard (député au provincial) lui disant

homme congédié le samedi soir n'avait plus sa place pour coucher ou manger à la table commune. Il devait partir aussitôt et marcher 30 à 50 milles avant de pouvoir trouver du transport pour redescendre au village. Mais les cultivateurs de Guigues pouvaient aussi compter sur d'autres revenus tirés de leur travail forestier.

Le tremble pleumé

Une compagnie de papier établie entre New-Liskeard et Haileybury fit en 1941 les installations nécessaires pour la



fabrication d'allumettes. La compagnie achetait le tremble des cultivateurs de Guigues, mais exigeait qu'il soit écorcé au printemps, entre mai et juillet, après les semences, quand la sève montait. On appelait cela le tremble *pleumé*, le cultivateur se servant d'une plane. L'écorçage est plus facile au printemps et le bois sèche bien.

Plus tard, cette usine allait vendre des bâtons d'allumettes qui étaient exportés en Angleterre. Le bois n'avait plus besoin d'être écorcé. Il était déroulé comme un contreplaqué et découpé en bâtonnets. L'embout souffré était posé en Angleterre. Les cultivateurs allaient déposer les billes de tremble sur la glace dans une baie, près de l'usine. On payait 11 \$ pour la corde de quatre pieds.

Bois de pulpe

La CIP a fait couper le bois le long de plusieurs lacs et rivières. D'abord, tout autour du lac Simard, puis en remontant la rivière Ottawa, le rapide Turgeon ainsi que la Kinojévis. On en vint à bûcher sur les rives de toutes les petites rivières qui se jetaient dans ces lacs et cours d'eaux. Les cultivateurs vendaient le bois de pulpe qu'ils récoltaient sur leur terre.

En 1936, les compagnies suivantes possédaient des droits de coupe dans le Comté de Témiscamingue : la J.R. Booth, la Canadian International Paper, la Consolidated Pulp Corporation (ancienne Colonial Lumber puis Laurentide Ottawa Co.), la Lumsden Estate, la James B. Klock, la McLaghlin Bros. la J.-J. McFadden, la Haward Smith Paper Mills, la Temiskaming Pulp & Paper Co., et la Compagnie du Canadien Pacifique. En 1935, ces compagnies avaient fait couper 51 415 711 pieds de bois. Il y avait alors 65 chantiers au Témiscamingue qui employaient 1 587 hommes et 498 chevaux. Notez que nous sommes alors en pleine Crise et que les chantiers tournent au ralenti.

Le travail aux chantiers a permis aux pionniers de Guigues et à leurs successeurs de subvenir aux besoins de leurs familles et d'acheter l'équipement agricole nécessaire à l'exploitation de leurs fermes. En outre, les chantiers de la région, gérés par des contracteurs forestiers, achetaient de grosses quantités de produits agricoles pour nourrir les hommes et les chevaux.

En plus des fourrures, de la mine d'argent, de l'industrie forestière, la présence d'Édouard Piché et de sa famille a beaucoup contribué, humainement parlant, à la colonisation de Guigues.

Première famille établie à Guigues

La première famille à s'établir de façon permanente à Guigues est celle d'Édouard Piché et Margaret Mc Adam, en 1864. Durant l'hiver 1862-1863, Édouard Piché, natif de l'île aux Allumettes, était venu bûcher dans le canton de Guigues pour le compte de Thomas Murray, un marchand de bois de Pembroke. Durant l'été 1863, Édouard Piché s'installe provisoirement sur l'emplacement du lot 20, rang 1, à un mille au nord du quai de Guigues, pour commercer la fourrure.

Pour répliquer à ce nouveau concurrent, la Cie de la Baie d'Hudson établit un nouveau magasin à cet endroit, le Fort Roth. Édouard abandonne sa première installation et vient s'établir à l'endroit qu'on allait désormais appeler : la pointe à Piché avec sa famille et son commerce.

C'est ainsi qu'en 1864, Édouard Piché commence à défricher et à dresser des bâtiments sur le lot 14 du rang 1 de Guigues. Tout en s'occupant de sa famille et de son commerce de fourrure, Édouard coupa le bois sur sa propriété, dressa des bâtiments, défricha la terre et rendit le sol guiguois propre à l'agriculture.

L'hospitalité de la maison Piché était reconnue. On disait de l'homme qu'il aimait aider tous ceux qui recouraient à lui et il semble que les voyageurs et les premiers colons aient été nombreux à se réfugier à la pointe Piché. En effet, on rapporte qu'Édouard avait bâti une grande annexe à sa maison. Comme on voyageait alors principalement en canot, le vent rendait souvent l'expédition périlleuse ou impraticable pour quelques jours. Avant de rallier Haileybury, de descendre la rivière des Outaouais ou de repérer son lot, on trouvait l'abri et la table mise chez les Piché.

On dit que des familles de colons y ont demeuré quelques semaines. Le temps que le mari défriche une parcelle et bâtit sa cabane en rondins. Édouard Piché, qui connaissait le cadastre, aidait les colons à trouver leur lot et à identifier le meilleur emplacement pour le camp en bois rond.

Le premier sentier entre la Pointe-à-Piché et le village est aussi l'oeuvre d'Édouard Piché. Le chemin de nos jours s'est beaucoup amélioré. Cependant, il suit encore le tracé original. Joseph Brien raconte que lorsque les provisions manquaient, chacun se dirigeait chez le père Piché. Il accueillait les colons comme ses enfants. Les filles Piché servaient à manger et on leur donnait des provisions pour trois semaines.

Édouard Piché était pour tous « le père Piché ». Il continua



à vivre sur sa ferme jusqu'en 1901. Il vend alors son lot à Odilon Lemire et se retire à Ville-Marie puis à Notre-Dame-du-Nord, chez sa fille Annie, mariée à Adam Burnwash. C'est là qu'il s'éteint en 1903.

l'énorme déficit du canal. La mauvaise récolte de 1834-35 amène des agriculteurs à s'associer à la rébellion de 1837-38. Par mesure punitive, on enlève leurs industries aux petits propriétaires canadiens-français.

Après 1840, l'agriculture québécoise n'est plus en état de concurrencer les grands producteurs de blé de l'ouest. Les sols sont épuisés dans les vieilles paroisses. Les agriculteurs



Ce qui reste en 1955 de l'établissement Edouard Piché, no 14 -- R-I—Guigues

Ce qui reste de l'établissement Piché en 1955 — no 14 R-1 — Guigues

Situation de la classe agricole canadienne-française

Pour comprendre ce qui a poussé plusieurs de nos pionniers à quitter leurs anciennes paroisses et à venir s'établir dans le canton Guigues, il faut brosser un tableau du contexte agricole canadien à partir de 1800. Suite aux guerres contre Napoléon Bonaparte et aux mauvaises récoltes, l'Angleterre manque de blé. Elle se tourne vers le Québec pour s'approvisionner. Une partie des cultivateurs québécois commencent à produire du blé, ce qui favorise plusieurs industries dans la province en plus des moulins à farine. L'Angleterre achète la potasse, résidu de bois brûlé après le défrichage, le cuir des tanneries, des bières, des alcools etc.

Pendant ce temps, le Canada anglais travaille à développer la canalisation du Saint-Laurent entre Montréal et le lac Ontario. Ce projet va permettre d'exporter les produits agricoles de l'Ontario, de l'ouest canadien et du Mid-Est américain. En plus, les agriculteurs québécois déjà appauvris par la concurrence du Haut-Canada doivent contribuer à

sont trop pauvres pour mécaniser leur production. Le régime seigneurial est lent à ouvrir des chemins vers de nouvelles terres.

À partir de 1850, les agriculteurs doivent aussi contribuer à payer le déficit du chemin de fer national, lequel avantage surtout les industriels canadiens-anglais et les producteurs agricoles de l'ouest. Si bien qu'en 1874, le Québec n'exporte plus de blé en Angleterre. La majorité des cultivateurs canadiens-français pratique une culture d'auto-suffisance, tandis que l'Ontario agricole se consolide.

Vers 1880, le chemin de fer transcontinental du Canadien Pacifique est terminé. Montréal et les villes avoisinantes commencent à s'industrialiser. Un nouveau marché s'ouvre aux agriculteurs et la culture maraîchère, les oeufs, la volaille et le porc s'ajoutent à l'élevage laitier pour faire l'objet d'une production commerciale grandissante. Partout, surgissent des beurreries, fromageries et laiteries. Il n'y avait que 21 entreprises de transformation du lait au Québec en 1875. On en dénombre près de 2000 en 1901.

Grâce à ces nouveaux débouchés, le niveau de production dans les fermes québécoises s'élève. On commence à utiliser les engrais, à se préoccuper de l'amélioration



Quelques jours à la pointe à Piché 1889 L'Outaouais Supérieur par Arthur Buies

« Lorsqu'après être parvenu à la hauteur du lac Témiscamingue, on veut rebrousser chemin et descendre l'Outaouais, on passe devant la réserve des indiens, puis devant l'embouchure de la rivière Blanche, en suivant un chenal étroit et peu profond, le long de prairies à fleur d'eau. On laisse à sa droite la pointe Wabeek, riche en excellente pierre à chaux ; on dépasse, à gauche, l'embouchure de la Loutre et l'île de M. Bonaparte-Wyse, à laquelle on a donné le nom de Sainte-Hélène ; on longe les emplacements que se sont réservés sur le bord du lac les actionnaires de la future colonie française, et l'instant d'après, on est tout surpris de voir le bateau accoster le long d'un petit quai naturel, formé de roches de granit qui semblent s'être placées les unes à côté des autres avec une symétrie préméditée. Au bout de ce quai, l'on descend sur une espèce d'apponement, en forme de chevalet, qui a été installé pour faciliter le débarquement des voyageurs, depuis qu'un bateau à vapeur parcourt le Témiscamingue.

« Tout le paysage, depuis le rapide des Quinze, n'a fait que glisser comme un rêve sous les yeux, et le voyageur se trouve déposé sur une petite pointe de rochers granitiques qui s'avance d'une centaine de pieds tout au plus dans le lac, et, devant lui, flotte et se déploie au loin un orbe de forêts et de coteaux aux nuances mobiles, vaste panorama d'une grâce de contours exquise et d'une majestueuse harmonie.

« C'est ici la pointe Piché, fameuse parmi les chasseurs et les Indiens, à cause de l'homme qui lui a donné son nom, le père Piché, type le plus parfait de ces traiteurs d'autrefois qui s'aventuraient seuls jusqu'aux dernières limites habitables du nord, et y vivaient des années entières, sans communion possible avec leurs semblables et n'ayant de rapport, deux fois l'an qu'avec les Indiens en route pour les pays de chasse, et à leur retour, aux premiers jours du printemps.

« Mais le père Piché, lui, n'était pas seul, contrairement à l'antique usage. Il avait une femme pour remplir les longues et accablantes heures de solitude. Petit à petit les enfants, augmentant en nombre et grandissant tour à tour, avaient formé une famille qui était tout un petit monde dans le désert. L'ancienne chaumière, qui n'avait été d'abord qu'un abri contre les rigueurs des saisons, s'était transformée insensiblement en une demeure de campagne semblable à celles des bords du Saint-Laurent, grande, bien divisée, bien aménagée, confortable, offrant les images et les ressources de la civilisation.

« Relativement enrichi par son commerce de fourrure avec les Indiens, le père Piché avait réussi à faire donner une éducation complète et parfaite à quatre de ses filles, dont les deux dernières, qui habitent encore aujourd'hui le toit paternel, en charment et en ennoblissent l'intérieur, par l'hospitalité affable, la courtoisie digne qu'elles exercent envers l'étranger, et par une distinction de manières, une sûreté et une élégance de langage qu'on ne rencontre que dans la meilleure société des villes.

« Voilà plus que vingt ans que le père Piché habite la pointe et qu'il y fait avec les Indiens le commerce de fourrure, en opposition à la compagnie de la baie d'Hudson, qui avait autrefois le privilège exclusif de la traite. Son magasin, rempli d'effets, de vêtements et de provisions, qu'il troque contre des peaux, est une espèce de hutte noire, à moitié ensevelie, dont on ne voit guère que le toit hors de terre, et, dans le pignon, une porte solidement cadenassée. C'est dans ce réduit obscur et ténébreux, que le père Piché a gagné laborieusement une honnête fortune, qui lui a permis de s'entourer de tout le luxe que comporte un séjour loin des hommes et des commodités les plus délicates de la vie ».



génétique des troupeaux et à mécaniser certains secteurs de l'agriculture (centrifugeuse pour l'extraction de la crème). On note aussi que l'endettement des agriculteurs s'accroît à mesure qu'ils intègrent les nouvelles technologies ; ce qui posait déjà le problème du crédit agricole. Malgré ce début d'industrialisation dans le sud du Québec, entre 500 000 et 700 000 canadiens-français vont émigrer aux États-Unis ou dans l'ouest du Canada entre 1850 et 1900. Les textes de nos familles en témoignent.

C'est pour endiguer cet exode que le clergé organise durant les années 1880 un premier mouvement de colonisation dont va bénéficier le canton Guigues et qui se poursuit jusque dans les années 1920. La crise économique de 1929 va amener une autre vague *d'hommes sans terres*. Officiellement, la colonisation du Québec prend fin en 1948, mais le canton Guigues était déjà bien développé en 1920 et même avant. Voyons maintenant en détail l'époque héroïque de la colonisation de Guigues.



Artiste : Josée Herbet
Titre : Quai de Guigues
Médium : Peinture à l'huile



Chapitre 2

1887-1911 LA COLONISATION DU CANTON GUIGUES

Hommage à nos pionniers 1863 - 1890

par Virginie Dussault-Petosa

Le Seigneur a daigné dans Sa Toute-Puissance,
Comblé de tous les dons de Sa munificence
Cette terre bénie, au seuil du renouveau.
Terre prédestinée, ouverte à l'espérance,
Dans l'attente des blés et celle des berceaux.

Or, la tâche s'impose en des âmes vaillantes
Capables d'accomplir la mission ardente
À l'appel obsédé de riches lendemains.
L'irrésistible élan de leur foi palpitante
A surmonté pour Dieu l'âpreté des chemins.

Et ce sont les Piché, les Brien, les Lefebvre,
Les Foisy, les Lacroix, les Beauvais qui s'enfièvrèrent
Entraînant les Paquin, les Côté, les Lafond
À « défricher des lots » où déjà sont à l'oeuvre
Les Lorrain, les Ranger, les Dussault, les Gagnon.

Dans les taillis épais où la hache résonne
Sous les coups redoublés de ces bras qui frissonnent,
L'ombre des pins touffus désertent « l'abattis » ;
Laisse le défricheur sous un ciel qui rayonne
Préparer le sillon pour les premiers semis.

L'effort persévérant de sa rude énergie
Assouvit son grand rêve et de pain et de vie,
Se révèle et s'infiltré aux charmes des saisons ;
Et le coeur inondé d'une joie infinie
Il voit mûrir l'épi, s'éloigner l'horizon.

Et l'épouse chrétienne, aimante, dévouée,
Promène ses regards vers la moisson dorée
Dont les parfums légers sont gages d'avenir.
Confiante elle dit quand frappe la cognée :
« C'est le geste sauveur qui fait tout reflourir ».

Puis d'autres sont venus seconder leur courage,
Revivre des aïeux le plus beau des adages :
« Tailler son fier domaine à même la forêt ».
Transportant sur l'épaule et farine et bagage
Ils marchent droit au but, résolus, sans regrets.

C'est alors qu'ont surgi près des routes nouvelles
De rustiques maisons, une école-chapelle,
Un magasin, un pont, orgueil des alentours ;
Une campagne en fleurs, une cloche fidèle
Qui répercute au loin le triomphe des jours !

Vos enfants à genoux dans l'éclat de ces fêtes,
En propos attendris exaltent vos conquêtes,
Guigues, ce sol aimé qu'ont entouré vos bras :
Précieux héritage où partout se reflète



Les Oblats, missionnaires du Nord

En octobre 1863, juste en face du Fort Témiscamingue, le Père Pian bâtit la première maison de ce qui deviendra la Mission St-Claude. Cette Mission aura une grande importance pour la colonisation agricole du Témiscamingue. Mgr Joseph-Eugène-Bruno Guigues, o.m.i. né en France et arrivé au Canada en 1844, a visité le Témiscamingue au mois d'août 1864. Il est accueilli par les Pères Pian, Leuret et Mourier. Le premier évêque Oblat du Canada donne la confirmation aux Algonquins du Témiscamingue.

C'est aussi à la mission St-Claude qu'arrive, en 1872, celui qui va démontrer par la pratique que l'agriculture est viable au Témiscamingue. Le frère Moffet sème six ans plus tard le premier champ de blé au Témiscamingue. Le 8 février 1874, les journaux d'Ottawa annoncent la mort de Mgr Guigues, âgé de 69 ans.

En 1875, James Kelly, l'ermite de la Baie-des-Pères, a incendié par accident les cantons Duhamel et Guigues. Ce feu aurait consumé plusieurs hectares de forêt pour laisser dans la Vallée de la Loutre une savane aux troncs renversés. On dit aussi que les chariots à grandes roues s'y enlisaient facilement. L'incendie a pourtant facilité le travail des premiers défricheurs de Guigues. On rapporte qu'un homme seul avait défriché environ cinq acres de terre en un peu plus de deux semaines, alors que sur un lot boisé on mettait deux mois pour défricher deux acres de terre.

Arpentage du canton Guigues

En 1882, on compte 11 familles au Témiscamingue et 222 habitants. Le canton Guigues est érigé en 1882. L'arpentage du canton Guigues débutait la même année. Quatre arpenteurs vont cadastrer le territoire actuel de notre municipalité. Roney est le premier arrivé, en 1882, suivi de Morency en 1885, Dumais et Sullivan en 1888.

L'arpentage du Canton Guigues s'est pratiqué l'hiver, comme il est coutume, puisque l'accès et la traversée des lacs et rivières sont beaucoup plus faciles. L'arpenteur est venu une première fois observer le terrain, prendre les notes, afin de dresser un plan du lotissement. Il fallait en effet déterminer par où passeraient les lignes de rang.

L'arpenteur revient l'hiver suivant et trace la ligne du rang 1 qui fait face au lac Témiscamingue. Cette ligne centrale est balisée par des bornes de fer, qu'on trouve aussi aux quatre

coins du canton. Par la suite, l'arpenteur tirait une perpendiculaire à partir du milieu de la ligne centrale du rang 1 pour déterminer par où passeront les autres lignes de rang.

Ensuite, l'arpenteur a *coupé la ligne*, c'est-à-dire qu'il défrichait toutes les lignes de rang et plantait des piquets de bois aux coins de chaque lot. L'arpenteur avait soin aussi de poser des balises sur la ligne de division entre les lots, de simples baguettes de bois plantées à tous les 100 pieds. Ainsi, aidé par Édouard Piché ou par Joseph Brien, le nouveau colon pourrait connaître les bornes de son lot et, plus tard, dresser ses clôtures de branches ou de perches.

Société de Colonisation du Lac Témiscamingue

Le Père Gendreau visite pour la première fois le Témiscamingue en juillet 1883. Il connaît la colonisation puisqu'il a fondé dix paroisses dans le diocèse de Sherbrooke. Il revient à Ottawa convaincu des qualités du sol et du climat au Témiscamingue. Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, soumet à des personnes intéressées l'idée de coloniser le Pontiac-Nord.

Les Oblats fondent La Société de Colonisation du Lac Témiscamingue (SCLT), en 1884. Le but de la Société est de coloniser le haut de la région du lac Témiscamingue, en particulier les cantons de Duhamel et de Guigues, en venant au secours des colons pauvres qui voudraient s'y établir.

Les Oblats mènent une vigoureuse campagne de propagande partout dans la province, appuyée par le Ministère de la Colonisation. À l'époque, nos élites canadiennes-françaises s'inquiètent pour le sort de la race, de la langue et de la religion. En effet, entre 500 000 et 700 000 canadiens-français ont émigré aux États-Unis pour trouver du travail. En 1884, Mgr Duhamel envoie le Père Paradis faire l'inspection du Témiscamingue.

« Le sol est d'une richesse sans égale dans toute la vallée de l'Outaouais. Terre grise, noire et jaune ; pas une seule pierre sur des étendues de 20 milles carrés. D'autres étendues ne sont que de vastes brûlés où les arbres déracinés sont jetés à la renverse. En très peu d'endroits, la terre paraît avoir souffert des ardeurs de l'incendie (feu de Kelly-1875). L'humus y est parfaitement intact et d'une profondeur dépassant partout 6 à 8 pouces. Cette riche couche de terre noire repose toujours sur une terre grise très friable, elle-même d'une grande fertilité ».

Rapport du Père Paradis, o.m.i. à Mgr Duhamel, mars 1884.



Remués par les discours du curé Labelle en tournée dans leurs pays, des actionnaires français s'intéressent aussitôt à la colonisation du canton Guigues. Les mérites vantés de notre sol et notre climat convainquent 64 investisseurs européens dès 1886. Parmi eux, Onésime Reclus, géographe et ingénieur ayant travaillé au percement du canal de Panama avec Lucien- Napoléon Bonaparte-Wise, petit-neveu de Napoléon 1er, acquéreur de l'Île du Chef qu'on rebaptise aussitôt Île Ste-Hélène. Cependant, la SCLT ne peut tenir ses promesses aux actionnaires français. Le défrichement des dix acres promis sur leurs lots et la construction d'une *cabane à la mode du pays* ne se concrétisent pas, parce que les colons canadiens chargés de l'ouvrage préfèrent travailler sur leurs propres lots. La SCLT est dissoute en 1903, les actionnaires outre-mer ayant tous été remboursés.

Entretemps, la Société de colonisation des marchands de Montréal, fondée par L.E. Beauchamp, achète en 1887 des

lots des Oblats dans le canton Guigues, déjà arpentés en grande partie. La même année, l'Association des marchands de Montréal appuyée par la Société St-Jean-Baptiste, envoient une trentaine de colons qui reçoivent des lots dans le canton Guigues.

Les actionnaires Français ne se sont pas établis dans notre région, mais d'autres émigrants de France, d'Italie, de Belgique, se sont établis ou ont fait souche à Guigues : les Belliard, les Herbet, Del Guidice, Pétouza, les Doum.

La plupart des lots d'abord concédés aux actionnaires français sont allés à des colons de paroisses voisines de Montréal. Pour devenir propriétaire, le colon doit d'abord prendre un billet de location et remplir les conditions énoncées sur ce billet à l'intérieur d'un terme de cinq ans. Entre 1887 et 1920, la Société d'Histoire de Guigues a répertorié 247 de ses pionniers ayant obtenu un billet de location, dont voici celui de Napoléon Lorrain, un colon de la

No. 124 Agence des Terres de la Couronne.

\$ 7.20

Recu de Napoléon Lorrain la somme de sept piastres, étant le premier versement d'un cinquième du prix d'achat de 100 acres de terre contenus dans le lot No. 8 dans le 5^e rang du Township de Guigues P. Q., la balance étant payable en quatre versements égaux annuels avec intérêt de cette date.

Baye des Poirs 21 juillet 1891

Alfred Agent.

AVIS.—Lorsque le Commissaire des Terres de la Couronne est convaincu qu'un acquéreur de terres publiques ou son cessionnaire, représentant ou ayant cause s'est rendu coupable d'aucun fraude ou abus, ou a enfreint ou négligé d'accomplir quelque condition de la vente ; aussi lorsqu'une vente a été faite par méprise ou erreur, il peut annuler telle vente, reprendre la terre y désignée, et en disposer de même que si elle n'eût jamais été vendue. (Voir l'article 1383 des Statuts Refondus de la Province de Québec.)

Billet de location



première heure.

Pour obtenir ses *lettres patentes*, le colon devait prendre possession de son lot dans les six mois et résider deux ans

Population du canton Guigues au temps de la colonisation 1897-1911

1887 -	20 familles
1897 -	au moins 300 personnes
1901 -	104 familles et 603 personnes
1905 -	166 familles et 821 personnes
1911 -	859 personnes

sur cette terre. Il devait défricher au moins dix acres de terre, se construire une maison d'au moins 16 x 20 pieds, avoir une grange-étable pour ses animaux. Si le colon répondait à toutes ces exigences, il obtenait ses lettres patentes, c'est-à-dire son titre de propriété après cinq ans.

Ces lettres patentes lui permettaient de couper du bois sur son lot et de le vendre. Autrement, le colon ne pouvait utiliser ce bois que pour se chauffer, se construire une maison, des bâtiments et lever des clôtures. En effet, tant que le colon était détenteur d'un billet de location, le bois appartenait aux compagnies forestières qui détenaient les droits de coupe au Témiscamingue. Tout le bois utile susceptible d'être vendu tombant sous la hache du défricheur et ne servant pas aux constructions de la ferme, devait obligatoirement être brûlé, sous peine de poursuites judiciaires.

Certains colons de Guigues, parents de familles ayant plus de douze enfants, reçoivent un lot gratuit, au nom de la dame : Mme Veuve Jules Beaudry, Marie Magnan et Charles Crépeau, Marie Gauthier et Onésime Lacroix, ainsi que Éloïse Pothier, épouse de W.H. Whitford.

Chemins de la colonisation

Le chemin de fer transcontinental du Canadien Pacifique a été achevé en 1880 et arrive à North Bay. Ce fut longtemps le seul moyen d'accès au Témiscamingue pour nos colons de la première heure. Le tronçon qui relie North Bay à Mattawa est achevé en 1894. La gare la plus proche se trouve donc à cent milles de Guigues. Le tronçon de chemin de fer entre Mattawa et Long-Sault, actuelle Témiskaming, sera complété en 1904. La Société de Colonisation du lac Témiscamingue obtient des prix de faveur pour le transport des colons et de leurs bagages par train : De Montréal à Ottawa, 3 \$ et de

Ottawa à Mattawa 2.55 \$.

À partir de Mattawa, il fallait remonter cinq rapides tumultueux pour atteindre le lac Témiscamingue, lesquels représentent le principal obstacle à la colonisation de notre région. Avant 1884, on louait des canots à Mattawa ou on empruntait les barges des compagnies forestières, en portageant le long des cinq rapides, ou en remorquant les canots à la cordelle. Pour lever cet obstacle à la colonisation, la Société aménage en 1884 un premier chemin de portage le long des rapides du Long Sault, près de l'actuelle ville Témiskaming. En 1885, le gouvernement d'Ontario construisait un chemin de 15 milles entre Mattawa et le pied du lac Sept Lieues (La Cave).

En 1885, le père Gendreau obtient une charte fédérale pour incorporer « la Cie de chemin de fer de Témiscamingue » qui installera le long de ces cinq portages autant de tramways sur lisses, les plus courts tirés par des chevaux. Ces tronçons de rails étroits totalisent 38.1 milles, plus un tronçon de 9.13 milles jusqu'à Kipawa. Il aura fallu une centaine d'hommes et 3 000 \$ pour installer ces tramways. Entre les rapides, on emprunte des bateaux (le Charlotte, le Lotti, l'Émérillon). Le 12 août 1886, la locomotive Gendreau, haletante et bruyante, qui tire le tramway de 8.1 milles longeant les rapides du Long Sault, arrive pour la première fois au pied du lac Témiscamingue. Le Canadien Pacifique achètera la ligne de tramways Gendreau en 1891.

Donc, de Mattawa à la Vieille Mission, le transport par tramways et par bateaux coûte 3 \$. Lorsqu'ils débarquent du tramway Gendreau, nos pionniers empruntent le bateau à vapeur sur le lac Témiscamingue. La saison de navigation ouvre en mai et se termine au mois de décembre. Le Mattawan a commencé à naviguer sur le lac Témiscamingue en 1882, suivi de l'Argo en 1883. Ils appartiennent à des exploitants forestiers. Plus tard, en 1887, la Minerve, propriété de la Société de Colonisation du lac Témiscamingue, sert uniquement au transport de nos pionniers et de leurs effets. La Minerve prend le nom de Météor en 1889 lorsque le bateau est vendu à Alex Lundsem. Cette même année, deux nouveaux bateaux sillonnent notre lac : l'Étoile du Nord, du capitaine Bergeron et le Clyde de la Cie Gillies Brothers. En 1898, Alex Lundsem construit le Témiskaming, qu'il vendra en 1904 à la Temiskaming Navigation Company. En 1904, la Cie I.C.O. achète l'Argo et installe ses machines dans l'Alexandra, doté d'une coque d'acier, qui naviguera jusqu'en 1950. L'I.C.O. possède aussi le Lady Minto.

L'eau franchie, il reste encore à nos pionniers arrivés à Baies-des-Pères à atteindre leurs lots dans le canton Guigues, à dix milles de là. En 1889, le Conseil Municipal de



Témiscamingue fait tracer un chemin de portage entre Baies-des-Pères et la Loutre, ce sentier primitif passe par les rangs 4 et 5 du canton Guigues. Le gouvernement du Québec a envoyé l'ingénieur Bureau pour procéder à ces travaux. L'ingénieur supervise aussi le prolongement de ce chemin de colonisation jusqu'à la Tête du lac, (North Temiskaming et aujourd'hui Notre-Dame-du-Nord), qui sera grandement amélioré en 1891.

Enfin, avec l'égouttement du chemin, nos colons peuvent traverser cette vallée de la Loutre où, avant cela, un homme seul avait peine à se déprendre au printemps. Toujours en 1889, le gouvernement provincial finance la construction d'un autre chemin qui part de la mine d'argent et va rejoindre le chemin de colonisation de Guigues.

Ce Conseil — sur lequel siège notre premier colon, Joseph Brien — fait également construire le premier pont flottant sur la Loutre, en 1890. Le Conseil Municipal de Témiscamingue ouvre encore plusieurs chemins de rangs en 1891, grâce à des octrois du gouvernement. Il ouvre aussi un chemin de terre de Long Sault à Kipawa, que beaucoup des familles pionnières de Guigues empruntèrent.

Les autres chemins qu'empruntent les premiers colons de Guigues pour se rendre sur leurs lots ne sont que des sentiers forestiers qu'ouvraient les compagnies forestières pour sortir leur bois. Comme ce transport difficile et lourd se faisait toujours l'hiver, la compagnie ne faisait aucuns travaux de terrassement. Cependant, les déplacements de nos pionniers ne se faisaient pas seulement l'hiver. On s'est longtemps accommodé de ces sentiers. Augustin Chénier rapporte que des pionniers de Guigues ont transporté leurs effets sur leur dos ou sur des brouettes. Au fil des ans, les colons amélioraient les chemins accédant à leurs lots. Les souches trop rapprochées du sentier d'origine sont arrachées à l'occasion. Un trait de charrue ouvre un égouttement aux côtés du sentier.

La première femme de colon, Mme Procule Lefebvre, arrive à Guigues durant l'hiver 1886 avec son mari et son jeune enfant. Nos colons sont à 515 milles de Montréal et à 700 milles de Québec. Le train s'arrête à Mattawa. Comme il est impossible de naviguer durant l'hiver, les Lefebvre parcourent en traîneau à cheval les 100 milles qui séparent Mattawa de la Baie des Pères, en empruntant le chemin de portage ouvert en 1884 par la Société de Colonisation du Témiscamingue.

Arrivée de Joseph Brien

texte adapté par le curé Moreau

Notre premier colon a écrit un récit coloré de son arrivée à Guigues, dont le récit avait été conservé dans nos archives paroissiales. Malheureusement, la Société d'Histoire de Guigues ne l'a pas retrouvé. Nous en reproduisons ici l'adaptation qu'en a fait le curé Moreau pour illustrer les conditions de vie des premiers défricheurs. Joseph Brien est parti de St-Lin le 10 mai 1886 avec son père, José Brien, et cinq autres compagnons.

« Le 11 mai, à Ottawa, ils rejoignent les Pères Gendreau et Poitras, qui partent pour notre région avec un groupe où l'on trouve Arnoldi Riopel ; M. Laperrière et ses trois fils; un prêtre, un notaire et un forgeron venant de l'Ange-Gardien (Rouville). À Mattawa, un boulanger dit à Joseph Brien, qui veut acheter quatre pains : « Si vous voulez retourner chez vous je vous les donne ; si vous allez au Témiscamingue, c'est une piastre pour les pains ». Pas découragé, il part avec la troupe qui campe le soir dans un portage après un jour sur un bateau à rames. On réserve les tentes pour les deux



Famille Procule et Malvina Lefebvre



Oblats et le vieux père Brien ; les autres couchent dehors par une nuit très froide. On fait du feu, on chante, tout va bien. Un autre jour, après le portage du Long-Sault, on arrive au lac Témiscamingue. La troupe monte sur le bateau du capitaine Olivier Latour et on aborde, un samedi soir, à la Vieille Mission où le Père Fafard, supérieur, et le Père Mourier et les Soeurs Grises, les accueillent cordialement. Le lendemain, dimanche, à la Baie des Pères (Ville-Marie), messe célébrée par le Père Mourier, beau sermon par le Père Fafard. La chapelle : un petit chantier de 25 x 25 pieds, propriété de M. le notaire Guay, et assez grand pour loger tout le Témiscamingue de cette époque.

« Le lundi, ils sont 18 hommes qui arrivent au rang 6,



Jos Brien et Marie Auger

Duhamel, chez Louis Dupuis, dont le campement mesure 10 x 16 pieds. Il met ses chevaux dehors et reçoit à coucher les visiteurs.

« Après trois jours à visiter les lots qui sont déjà pris, on décide, sur le conseil du Père Gendreau, d'aller au Canton Guigues, où il n'existe aucun colon. Ils partent, un matin, marchent à travers bois et arrivent à Guigues à six heures du soir. Le pain a été oublié ; on soupe de bouillon de perdrix et on campe sur le lot no 3, rang 4 et 5. Le lendemain sur les mêmes rangs, on choisit les lots 6 à 16 de chaque côté, et l'on part à la recherche de provisions. On va à la mine d'argent, mais là, pas de pain ni farine ; on marche cinq milles sur la rive du lac pour rejoindre le chantier de John Hébert. Ici, bon repas. Cinq milles encore, et c'est le retour à la Baie des Pères.

« Le lendemain, avec des provisions, et montés sur un bateau emprunté du Frère Moffet, nous ramons, sur une distance de 12 milles, et campons le soir à la Pointe Piché. Après une bonne nuit, avec M. Édouard Piché comme guide, nous marchons à travers les bois, sur une distance de cinq milles jusqu'aux rangs 4 et 5. Et voilà que pendant le dîner, vers deux heures, nos 16 compagnons découragés parlent de s'en aller. Ébranlé par leurs discours, je prends mon père à l'écart dans une coulée et je demande son conseil. Il m'encourage, propose que nous restions à faire du défrichement sur nos lots, ici, dans ce canton, qui sera une bonne place plus tard, où la terre est bonne. Nous revenons à nos 16 amis, qui bouclent déjà leurs valises et décident de partir. Quand je leur dis que je reste, ils me montrent les misères qui nous attendent : deux hommes dont l'un âgé, seuls dans la grande forêt, sans chemin pour sortir ; danger d'être dévorés par les ours qui rôdent la nuit autour de nos tentes, danger de s'égarer, sans guide dans les grands bois, etc. J'ai forte tentation de les suivre, mais je me reprends, fort du conseil de mon vieux père et de ma confiance en ma Mère du Ciel.

« Les seize amis et compagnons retournent à leur bateau. Ce départ en ce 23 mai 1886, restera la grande épreuve de ma vie. Le même jour, je plante ma tente sur un des lots choisis, 6,7,8,9, rang 4 : un pour mon père, un pour mon fils Stanislas, deux pour moi. Quand je prépare le campement, mon père s'en va abattre le premier arbre et arracher la première souche, et je conserve encore sa hache comme souvenir. Durant trois semaines, nous travaillons à défricher. Comme les provisions manquent, nous allons chez M. Piché qui nous reçoit comme ses enfants. Ses filles nous présentent lait, crème, etc.

Nous prenons sur notre dos des provisions pour trois semaines et repartons dans le bois.

« Le 24 juin 1886, dans un discours de la St-Jean Baptiste



au Vieux Fort, le Père Fafard annonce que tous les colons de Guigues sont partis, mais M. Piché fait savoir qu'il y a encore les deux Brien. Sans retard, on s'organise pour venir nous voir. Un beau jour, vers 4 heures de l'après-midi, nous voyons arriver le Père Fafard, le Frère Moffet, M. le notaire Guay, M. le Dr Dubé, M. Joseph Gauthier, tous guidés par M. Édouard Piché. Agréable surprise, après six semaines de solitude. J'ai, comme batterie de cuisine, une poêle. Je fais des crêpes sans sel, mais mon sucre de St-Lin compense. Nous veillons près d'un feu qui éloigne les mouches. Le lendemain, départ et bons souhaits des visiteurs. Après cette date, souvent des colons, guidés par des sauvages, sont venus nous visiter.

« Mon père et moi, nous partons un dimanche matin pour aller à la messe à la Baie des Pères et, en route, nous nous perdons dans le bois. Mon père me dit : « Reposons-nous en disant le chapelet ». Sur l'heure, nous avons retrouvé notre route.

« Le 5 août 1886, nous retournons à St-Lin avec décision de revenir quand d'autres familles seraient établies.

« Le 26 mars 1888, j'arrive à Baie des Pères avec mon fils Stanislas, âgé de 13 ans. Vers la fin de mai 1888, à l'ouverture de la navigation, mon père et ma femme sont venus me rejoindre ».

Pionniers de la première heure

En 1886, il y a 69 familles inscrites auprès de l'Agent des Terre de Ville-Marie, paroisse nouvellement fondée. Plusieurs célibataires et quelques familles se sont établies dans les rangs 4 et 5 de Guigues à partir de l'hiver 1886, après le départ temporaire de Joseph Brien et de son père. Ce sont : Israël Foisy (célibataire), Joseph Foisy (célibataire), Anthyme Lorrain (célibataire), Napoléon Lorrain (célibataire), M. et Mme Damas Lefebvre, père, Damas Lefebvre, fils (célibataire), M. et Mme Procule Lefebvre, Joseph Lefebvre (marié), Thomas Gagnon (marié), Michel Ranger (marié). Nos pionniers de la première heure venaient de Saint-Lin, de St-Paulin, de St-Didace, de St-Charles. Ils venaient défricher des terres et y établir leur descendance.

Jusqu'en 1886, le Vieux-Fort, exploité par la Compagnie de la Baie d'Hudson, continue d'approvisionner les missionnaires, les Algonquins, les voyageurs et nos quelques familles pionnières qui commencent à cultiver le sol, en travaillant l'hiver aux chantiers. La même année, le premier bureau de poste ouvre à la Baie-des-Pères. La navigation assure le service des postes une fois par semaine. En 1887, le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson est

déménagé à la Baie des Pères et la même année, le notaire Guay ouvre un magasin à Ville-Marie.

En 1887, il y a 632 personnes au Témiscamingue et on compte 92 familles. La famille Brien passe l'hiver 1888-1889 sous le toit de Procule Lefebvre. En 1888, les Oblats fondent la mission de St-Bruno-de-Guigues. D'autres colons continuent à venir s'établir des deux côtés des rangs 4 et 5 en 1889 : Pierre Beauvais (marié), Auguste Voucault (célibataire), Onésime Lacroix (marié), Louis Rousseau (veuf), Simon St-Onge (veuf), Noé Antaya (célibataire), Nestor Denis (marié), Arnoldi Riopel (veuf), François-Xavier Dussault (marié). En mai 1887, la première messe pour les colons de St-Bruno-de-Guigues était chantée par le Père Calixte Mourier dans la maison de Procule Lefebvre.

Conseil Municipal de Témiscamingue 1888-1896

Le 12 juillet 1888, en vertu de la loi Victoria 51-52, Ch. 34, les cantons de Duhamel, Guigues et Laverlochère sont érigés en municipalité de comté et ils forment le Conseil Municipal de Témiscamingue, lequel remplira les mêmes tâches qu'un conseil municipal. Les conseillers se réunissent dans la maison de Joseph Bémusse à Ville-Marie, parmi lesquels on trouve des gens des trois cantons, dont Joseph Brien, futur premier maire de Guigues, qui siège comme conseiller.

Ce Conseil Municipal de Témiscamingue ne doit pas être confondu avec le Conseil de Comté du Témiscamingue, qui ne verra le jour que le 10 mars 1899, après que plusieurs municipalités de canton aient été érigées sur notre territoire et que l'actuel Témiscamingue soit formé en comté indépendant : on l'appelait alors le Pontiac-nord. Avant cette date, le Témiscamingue n'avait pas d'existence juridique. C'est ce qui explique que Joseph Brien siégeait au Conseil Municipal de Témiscamingue, avant de devenir maire de la Municipalité du canton Guigues. Par la suite, le maire Joseph Brien siégera d'office au Conseil de Comté du Témiscamingue, ainsi que tous les maires des autres municipalités du Témiscamingue. Il en est encore ainsi de nos jours.

Les « 35 » de St-Paulin

d'après des témoignages recueillis par le curé Moreau

À la fin d'avril 1890, un groupe de 35 personnes partent de St-Paulin pour venir rejoindre nos colons déjà installés ici. Ils attendent durant trois jours, à Mattawa, l'arrivée de leurs bagages par chemin de fer. Par petits bateaux sur la rivière

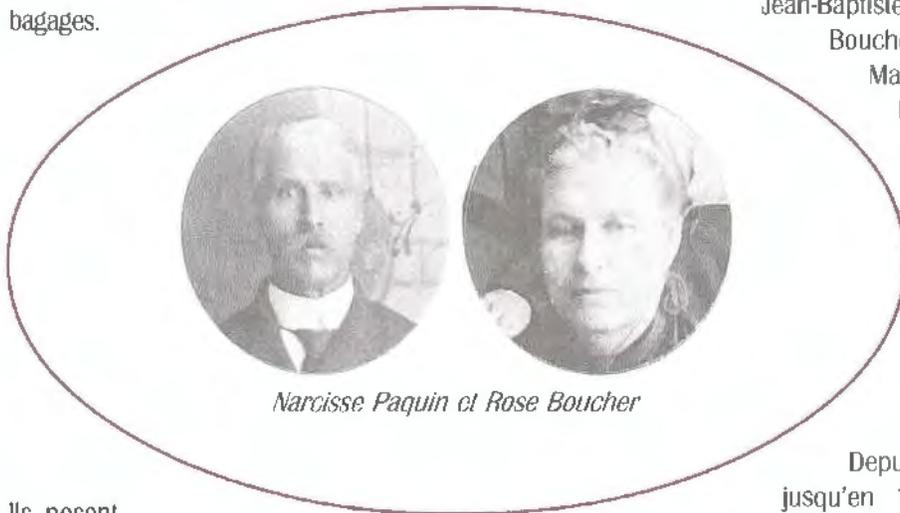


Famille François Julien :

1er rang : Pierre Julien - Aldéa Lafond, Victor Julien - Céline Masson, Jean Baptiste Julien - Mariame Auger, 2ème rang : Nestor Côté - Émiline Julien, François Julien, Caroline Julien - Léonidas Marchand. 3ème rang : Moïse Julien - Herméline Lafond, Joseph Richard - Alexina Julien, Joseph Côté - Elzéma Julien



Outaouais et par tramway dans les portages le long des rapides, ils se rendent au Long-Sault, où ils passent la nuit du 2 mai 1890. Le lendemain, ils s'embarquent sur le Météor et le soir, ils sont au quai de Ville-Marie. Le 4 mai, ils prennent, dans les hangars, les wagons démontés qui font partie de leurs bagages.



Narcisse Paquin et Rose Boucher

Ils posent les roues et attendent les trois chevaux à ces voitures qui cahotent toute la journée dans le terrible portage de Ville-Marie à Guigues. Les familles qui arrivent seront reçues cordialement chez les colons établis. Les hommes feront plusieurs fois le voyage Ville-Marie et retour en vue de rendre sur place les bagages de tout le groupe. Les survivants nous racontaient (en 1955) leur déception, quand leurs effets arrivent détériorés par l'eau qui avait noyé les hangars du quai de Ville-Marie.

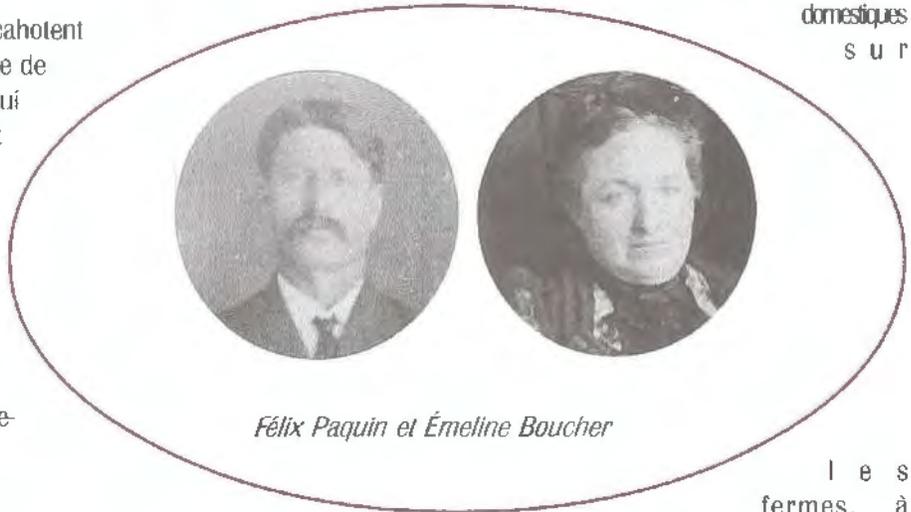
Ceux qui arrivent à Guigues le 4 mai

1890 sont : Jean-Baptiste Lafond, son épouse Sophie Pichette ; leurs huit enfants : Olivier, Édouard, Aldéa, Émeline, Moïse, Méthaïde, Jean-Baptiste et Rosée. Narcisse Paquin arrive avec son épouse, Rose Boucher et leurs six enfants : Évelina, Émiline, Arthur, Charles-Édouard, Aldéa, Jean-Baptiste. Félix Paquin et son épouse Émeline

Boucher arrivent avec leurs quatre enfants : Marie-Jeanne, Félix, Extéria et Albert.

Édouard Paquin est accompagné de son épouse Azilda Lescardre et de leurs quatre filles : Clarendia, Armédia, Valida, et Lucienda. Alphonse Côté est avec son épouse, Salomé Lafond. Élie Béliand monte aussi à Guigues avec son épouse. Deux célibataires se sont joints aux 35 de St-Paulin : Isaac Paquin et Louis Paquin.

Depuis le début de la colonisation de Guigues jusqu'en 1890, il n'y aura pratiquement pas d'animaux domestiques sur



Félix Paquin et Émeline Boucher

les fermes, à l'exception des chevaux

ou des boeufs.



*Edouard Paquin, 1ère épouse Azilda Lescardre
2e épouse Elisabeth Lavallée*

En 1890, il y a 16 familles de colons à Guigues et 12 célibataires et veufs, tous établis sur les rangs 4 et 5 du canton Guigues, sans compter Édouard Piché, sa femme et ses six enfants. Edouard pratique la traite des fourrures. Il n'y a pas encore de chemin de la Loutre à la Tête du Lac, où se trouve la réserve indienne. Le seul chemin n'est qu'un sentier qui



Isaac Paquin et M.-Louise Masson

conduit à Ville-Marie. À Guigues, il n'y a pas d'église, pas d'école et aucun magasin.

De 1890 à 1900, dans le même rang 4 et 5 de Guigues, viennent ensuite s'établir : Cléophas Gravel, Martin Lacroix, Abraham Patrice, Wilfrid Lacroix, Camille Lacroix, Jules Bourgeois, Nestor Côté, Onézime Boucher, François Champagne, Jean-Baptiste Guinard, Elzéar Guimond, Eusèbe Boucher, Maxime Masson, Joseph Côté. Puis, d'autres défricheurs colonisent la vallée de la Loutré, c'est-à-dire les rangs 4 et 5 du côté nord ; ce sont : Émile Périard, Oscar Drolet, Samuel St-Jean, Antoine Rochon, Joseph Bélanger, Sam Bouchard, Jean-Baptiste Lozeau, Napoléon Jubinville et Joseph Lévesque. En 1893, 30 familles habitent Guigues.

Les premiers colons des rangs 2 et 3 établis en 1894 sont : Louis Gauthier, Eusèbe Gauthier, Joseph Marin, Pierre Julien, Moïse Julien, Rodrigue Lemire, Joseph Lemire, David Cadieux, Gilbert Dansereau, Uldéric Croteau, Joseph Berthiaume, Hilaire Roy, Maxime Mattieu, Jos. Millette, Liboire Cyr, Isaïe Lafrenière, Joseph Grenier, Albert Leblanc, Stanislas Beaudry et Jean-Baptiste Brisson.

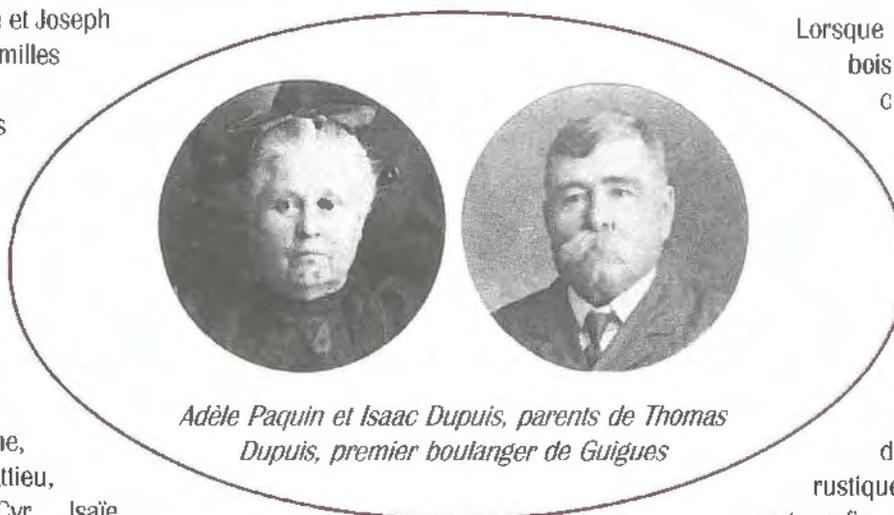
Les premiers défricheurs établis dans le rang 6 depuis 1894 sont : Honoré Blais, Johnny Fleury, Pacifique Morin, Philius Côté et Albert Dénomé.

L'occupation et la mise en valeur de notre territoire agricole

fut extrêmement rapide. En 1912, il y a près de 200 terres en culture, écrit notre premier curé. On estime qu'il reste une quinzaine de terres en disponibilité. On peut dire que la colonisation du territoire municipal est pratiquement achevée.

Vie des premiers colons

La ferveur des premiers colons nous étonne aujourd'hui. Ils venaient de si loin ! Ils quittaient tout, le confort de paroisses bien organisées où vivaient parents et amis, pour venir défricher un lot dans le lointain Témiscamingue. La première étape, souvent accomplie par l'homme seul dans une même année, consistait à bûcher une parcelle de son lot et à bâtir un premier camp en bois rond. La maison familiale ne serait bâtie que dans les années suivantes. Toutefois, on voyait souvent arriver des familles entières qui n'avaient aucun toit pour s'abriter. L'entraide occupait une grande place dans ces débuts. Des textes de nos familles témoignent de la cohabitation durant l'hiver de deux familles dans un camp de 16 x 20 pieds. Deux membres de la Société d'Histoire de Guigues rapportent que le premier camp de certaines familles pionnières n'avaient qu'un plancher de terre battue. On imagine, l'hiver...



Adèle Paquin et Isaac Dupuis, parents de Thomas Dupuis, premier boulanger de Guigues

Lorsque le camp en bois rond est couvert, calfeutré avec de la mousse, muni d'un plancher de pièces équarries à la hache et d'un mobilier rustique, la famille peut enfin rejoindre le

colon. On montait du même coup les ustensiles ménagers nécessaires : le poêle, la batterie de cuisine et les cuves, les ustensiles, la literie, le linge et de la nourriture sèche, le tout souvent porté à dos d'homme ou avec un cheval et un tombereau. La plupart des pionniers de la première heure n'avaient pas d'animaux, sauf un cheval ou un boeuf.

Ensuite, le colon commençait à « faire de la terre » dès que possible. Tout le travail de défrichage se faisait à la hache,



Les 35 de St-Paulin, les survivants en 1955.

1^{ère} rangée : Lucie Paquin (épouse de Josaphat Chartier), Aurore Lefebvre (veuve Joseph Grenier), Méthaide Lafond (épouse de Azarie Guimond), Mgr. L. Z. Moreau, P.D. Curé, Aldéa Paquin (veuve Auguste Lavallée), Marie Jeanne Paquin (veuve J. Bte Guimond).

2^{ème} rangée : Josaphat Lacroix, Moïse Lafond, Arthur Paquin, Chs-Edouard Paquin, Albert Paquin, Félix Paquin.

Thomas Gagnon, rang 4 de Guigues :

— « Je suis arrivé ici, au mois de décembre 1892, avec ma femme et 50 \$ dans ma poche. Nous avions tous deux 52 ans. Lorsque j'ai commencé mes défrichements, je n'avais plus un sou. L'automne suivant j'ai récolté 6 minots d'avoine et 52 de pois. Cela a suffi à notre subsistance, pour la première année. Quatre ans plus tard, j'avais 12 acres en culture et, sur une semence de 20 minots, j'en ai récolté 323. La semence de quatre poches de patates

au godendard et à la sciote. Il y avait tant de mouches noires dans la vallée de la Loutre, paraît-il, qu'on devait faire attention quand on parlait ou qu'on respirait. On n'a pas idée aujourd'hui de tout l'ouvrage accompli par les pionniers du canton de Guigues. Ou plutôt, il faut le mesurer à la grandeur du paysage de Guigues.

m'en a rapporté 71. La culture du tabac est un succès dans notre canton. Cette année j'en ai récolté 96 livres sur un morceau de terre de 18' x 150'. Ma terre a toujours produit en abondance jusqu'à ce jour et j'ai refusé, pour cent arpents, la somme de 3 000 \$. Je puis avoir ce montant tous les jours ».

Témoignages des pionniers

En 1906, Alfred Pelland, publiciste du département de la colonisation à Québec, adressait un questionnaire aux colons du Témiscamingue. Voici les réponses que firent quelques pionniers de Guigues déjà établis :

Joseph Brien :

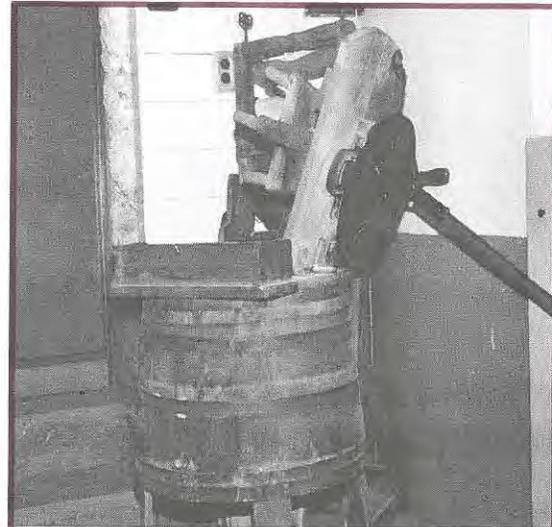
— « Je suis parti de Saint-Lin, Comté de l'Assomption, il y a 18 ans. Pour me rendre au Témiscamingue, il m'a fallu emprunter 100 \$. J'avais acheté deux lots. Il ne m'en reste plus qu'un, sur lequel j'ai établi mon fils, et que j'évalue à 5 000 \$; l'autre, je l'ai vendu 4 000 \$. Mon fils et moi, nous avons environ 90 acres en culture. Il me reste un lot, près d'une scierie, que j'évalue à 600 \$. Ma terre était fertile ayant toujours donné un rendement de 30 minots de l'acre en moyenne. Tous les ans, depuis dix ans, nous récoltons pour une valeur de 700 \$ à 800 \$. J'ai maintenant abandonné la culture pour vivre de mes rentes ».

« Elzéar Guimond, de Saint-Bruno de Guigues, originaire de Saint-Paulin est venu s'établir au Témiscamingue avec un capital de 200 \$. Il acheta 200 acres de terre et en défricha 65. Valeur de la ferme : 9 000 \$. Sept vaches lui ont rapporté 280 \$ et la valeur de la récolte est de 975 \$. Rendement de la ferme par acre : 35 minots de blé ; 200 sacs de patates pour 3/4 d'acre ; 20 acres en foin ont produit 34 tonnes ».

Le capital que possèdent les premiers colons de Guigues est très variable. Nestor Côté arrive avec 1 300 \$; Félix Paquin a 100 \$; David Cadieux a emprunté 88 \$ d'Élie Béland ;



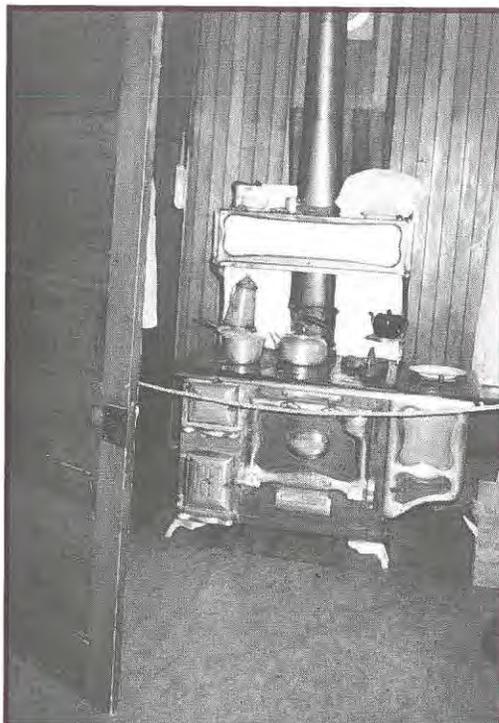
Rose-Alma Bastien et son rouet



Machine à laver le linge.



Planches à laver et cuve.



Poêle à bois



Outils.



Elzéar Guimond possède 200 \$; Samuel St-Jean, 400 \$;
Eusèbe Gauthier, 1 500 \$; Damas Lefebvre (père) 12 \$;
Eusèbe Boucher, 800 \$.

Édouard Paquin, François Champagne, Thomas Gagnon,
Nestor Denis, Norbert St-Onge, Frank Dussault, Pierre
Beauvais, Étienne Brisson, David Quévillon, Xavier Boulay,
Charles St-Jean, P.-I. Crevier, Ed. Brisseau.



Maison de la famille Bouffard

Rang 5 : Abraham Patrice, Pierre Lacombe, Anthime et Napoléon Lorrain, Onésime et Narcisse Boucher, Théo. Jubinville, Louis Rousseau, Paul Antaya, Michel Ranger, James England, L.-D. Dusseault, J. Legrand, Célestin Amesse, Joseph Labelle.

Rang 6 : Arsène Gagnon, Siméon Comtois, Moïse et Olivier Lafond, Joseph Gratton.

Rang 7 : Arthur Gélineau, Nazaire Dallaire, Honoré Blais, John et Thomas Kirwin, Joseph Archambault, Hormidas Mantha.

Rang 8 : Joseph Barrette, Wm. Clermont, Fortunat Fillion, Joseph Cardinal, Julien et William Bourdeau, Joseph Rondeau, Onésime Bonin, Alphonse et Xéminée Bélanger, David Cauchon, Léandre Bergeron, Léandre Frappier, Adolphe Robert, Bénonie

Autres pionniers du canton Guigues

Le registre de l'agent des Terres de la Couronne cite d'autres noms de pionniers qui vinrent s'établir à Guigues durant les années 1886 à 1900. Le capitaine Louis Gendreau qui a construit un hôtel à Ville-Marie, occupait cette fonction d'agent des terres vers 1888.

Rang 1 : Joseph Foisy, Édouard Piché

Rang 2 : Stanislas Beaudry, R. Vigneault, Pierre et François Julien.

Rang 3 : I.-C. Beauchamp, Arthur Robitaille, Jules Beaudry, Narcisse et Ovila Brien, Louis Gauthier, Joseph Nadeau, Thomas Piché, Narcisse Paquin, David Cadieux, Joseph Pelletier, J.-B. Guénard, Olivier Lafond, Damase Lefebvre, André et Ulric Croteau, Gilbert Dansereau, J.-B. Serrurier, Ovila Dupuis, Ben McKenzie, Abraham Miller, James King, Adam Burwash (gendre d'Édouard Piché).

Rang 4 : Élie Béland, Israël Foisy, Joseph et Stanislas Brien, Procule et Joseph Lefebvre, Camille et Onésime Lacroix.

Lacroix.

Rang 9 : Victor Dagenais, John Hull, Théophile Jacob, Dosithée Turgeon, Rodrigue Chartier, Joseph Cardinal, Hormidas Bessette, Fabien et Ovide Bélanger, Joseph



Famille Bouffard, gros plan.



Notre belle vieille maison que j'aimais tant, maman près de la porte et Grégoire sur une chaise. Aussi de gauche à droite le français Joseph Descaille, papa, Germaine, moi (Emilienne), Germaine Charlebois qui venait de perdre son père et Marie-Jeanne Landry fille du voisin. En bas Fernande et Bertrand.

Maison Phydime Bolduc, lot 31, rang 2, Guigues. Mai 1920

Ouimet, Jean Tanguay, Agapit et Joseph Cauchon, William Pichette, William Bélisle.

Une trentaine de lots du canton Duhamel sont rattachés à la Mission St-Bruno-de-Guigues dès le début de la colonisation. Ils sont naturellement compris à l'intérieur des limites de notre paroisse en 1905 et, lorsque sera faite la *délimitation* des limites de notre municipalité, en 1912, cette situation devint officielle.

Les quatre lots riverains, du rang 1 Duhamel, au nord de la Baie Joannes, sont le site de la mine d'argent. Le premier détenteur de billet de location pour ces lots est Ed. V. Wright. J.T. Hamel a colonisé les lots 62 et 63 du rang 1 Duhamel. Les pionniers du rang 2 de Duhamel sont Azelas Morin, Gabriel Manod, Arnoldi Riopel, J.F. Dionne et Octave Dionne. Les premiers détenteurs de billets de location dans le rang

3 de Duhamel sont Joseph Pétrin en 1925, Ovide Lacroix en 1918, et enfin Eugène St-Pierre en 1928 et Zénon Plante en 1929. L'histoire de l'île Lalande, autrefois appelée île Brulé ou île Mann est plus obscure. Des recherches restent à faire à ce sujet.

Comment on faisait la terre

témoignage de Jos Bélanger

Dans les premières années, la famille du pionnier devait se contenter de patates, d'avoine et de pois comme le rapporte Thomas Gagnon du rang 4 de Guigues. On rapporte qu'un cultivateur parvenait à combler les besoins de sa famille en viande, pain, beurre, légumes, oeufs, lait après 10 à 15 ans de travail acharné. Pour cela, il devait faire 2 acres de terre

à chaque année en travaillant sur plusieurs secteurs à différentes saisons. Voici comment procédait le colonus du canton Guigues pour *faire de la terre* lorsque son lot était boisé. La Société d'Histoire de Guigues a recueilli à cette fin le témoignage de Jos Bélanger.

D'abord, il abattait tous les arbres sur une section d'environ deux acres. Il empilait le bois indésirable en tas qui étaient laissés à sécher. Tout le bois utile qui pouvait être tiré de cette section de deux acres était débité, soit en bûches pour le chauffage, soit en pièces à équarrir, soit en billots qu'on transporterait au moulin à scie près de la Loutre. Le bois de chauffage était transporté, cordé et mis à sécher près du *chantier*, tandis que les pièces destinées à la construction des bâtiments et de la future maison étaient équarrées le même été, pendant



Les Bolduc et amis, gros plan.



Maison Phydime Bolduc, 1996

que le bois était encore vert.

Ensuite, dès que possible, le colon faisait ses feux d'abattis. Puis, il semait à la volée du mil et du trèfle entre les souches. Bientôt cette section de deux acres servait de pâturage aux animaux. Le piétinement des bêtes allait empêcher les repousses d'arbres et hâtait la détérioration des souches qui devenaient plus faciles à arracher. On se servait de chevaux, de boeufs, de chaînes, de palans et de treuils pour ce travail et on brûlait ensuite les souches et les racines. Le premier labour profond sur cette section de deux acres pouvait être fait après trois ans de travaux environ. Les pacages étaient fermés avec des clôtures à perche.

Dans les premiers temps de Guigues, on battait le grain avec un fléau, bâton de cinq à six pieds au bout duquel est fixé un bâton de deux pieds avec de solides lanières de cuir. On frappait violemment les gerbes sèches. Le blé tombait sur le sol de la grange. On se servait aussi du fléau pour battre les autres grains destinés à nourrir les animaux.

On couvrait la maison et les dépendance avec du bardeau taillé à la main. Le colon utilisait un ciseau semblable à une plane et une masse. On prenait pour cela des bûches de cèdre de deux pieds de long, sans noeuds. Les bardeaux finis avaient à peu près un demi pouce d'épaisseur. On dit que le bardeau fendu à la main pouvait durer beaucoup plus longtemps que le bardeau scié au moulin à

scie.

En 1905, Jos Bélanger se construisit une maison en bois carré de quatre pouces. Entre ces pièces, il enfonçait de la mousse et de la glaise détrempées pour calfeutrer les fissures, tâche qu'on appelait le *bousillage*. Le toit était couvert en bardeaux de cèdre. Cette maison reposait sur un solage de poteaux de cèdre. Quoique recouverte de matériaux modernes, cette maison existe toujours en 1997, sur le lot 51 du rang 5.

Puis Jos Bélanger fit ce que faisaient tous les autres colons de Guigues : Bûcher, brûler, pâturer, essoucher, labourer, ensemercer. En quarante ans de travail, il s'était fait une terre de cent

acres, toute en culture. Joseph et son épouse ont élevé une famille de treize enfants.

On raconte que le creusage d'un puits était un événement dont on jasait dans la paroisse. Au début, on tirait l'eau avec une chaudière. Plus tard, vers 1906, on creusait des tranchées pour enfouir des tuyaux et on installait la pompe à bras dans l'étable et dans la maison. Plusieurs fermiers dans le canton de Guigues installent des moulins à vent (éoliennes) pour pomper l'eau. D'autres cultivateurs possédaient une grande roue creuse dans laquelle trottait le chien de la maison. Cette roue entraînait une pompe aspirant l'eau dans un réservoir placé dans le grenier de la grange. Ainsi, on avait de l'eau courante au robinet, par



Puits près de la maison de Léonidas Marchand.



Porteur d'eau, Isidore Ménard, aide cuisinier.

gravité.

Bois de construction et de chauffage

Tout le bois utilisable provenant du défrichement des terres était transformé. Les billes assez grosses qui pouvaient être débitées en bois de charpente, madriers ou planches étaient transportées au moulin à Gauthier.

Au tout début, le bois de

construction n'était utilisé que par les cultivateurs eux-mêmes, puisque les concessions forestières appartenaient aux compagnies forestières qui seules pouvaient en faire le commerce. Les camps en bois rond et les bâtiments du début étaient devenus trop petits ; les familles et le cheptel s'agrandissaient.

C'est ainsi que plusieurs nouveaux bâtiments furent érigés autour de 1900 dans le canton de Guigues. Vers 1915, nos pionniers, devenus propriétaires de leurs lot peuvent désormais vendre le bois de construction. Le sciage coûtait 3.50 \$ du mille pieds et le bois de sciage se vendait 12.50 \$ du mille pieds.

Une autre partie du bois coupé, quand on défrichait les terres, était transformée en bois de chauffage. On voyait aux besoins domestiques d'abord, on vendait le surplus à l'extérieur de la paroisse.

Le commerce du bois de chauffage de Guigues avec Haileybury, North Cobalt et Cobalt était intense à cette époque. Les gens, en effet, ne possédaient pas de cuisinières électriques, mais des poêles à bois, bien qu'on employât un peu le charbon. Cependant, la plupart des maisons et des édifices publics étaient chauffés au bois. On rapporte qu'il pouvait se vendre entre 2 000 à 3 000 cordes de bois par année dans les villes ontariennes à proximité de Guigues.

Au meilleur de cette industrie domestique, la corde de bouleau (4' x 8' x 16") se vendait 3 \$; la corde de tremble se vendait 2 \$ et la corde de bois de quatre pieds, 5 \$. Ces prix sont demeurés stables assez longtemps, contribuant à la relative prospérité de nos cultivateurs. La coupe du bois



Moulin à vent pour transporter l'eau à l'étable (mais il faut du vent)



Horse Power



Deux voyages de bois sur le lac gelé. Vers 1940-1942.

de chauffage était un travail exigeant, qui se faisait à la main et avec un attelage de chevaux. Le bois sorti était coupé, fendu et mis à sécher durant un an au moins.

Certains cultivateurs disposaient de banc de scie. Dans les premiers temps, la scie ronde était actionnée par des chevaux que l'on faisait monter sur un pont roulant, relié par



Georges Lemire avec un voyage de bois pour Haileybury.

une courroie à un système de poulies. Cet engin s'appelait un *horse-power* ou encore, un *west-port*. Plus tard, on adopta le moteur à essence que nos gens appelaient *engin stationnaire*, lequel entraînait aussi le moulin à battre. La mine d'argent était aussi un excellent débouché pour le bois de chauffage produit par les cultivateurs. Exploitée pendant 15 ans, la mine d'argent brûlait 400 cordes de bois par an pour actionner ses machines à vapeur. Il s'agissait de cordes de quatre pieds.

Mémoires d'Éva Cotnoir

La fille aînée de Joseph Cotnoir a laissé un témoignage détaillé sur l'installation de cette famille pionnière dans notre

paroisse. Nous en reproduisons ici un large extrait qui documente la vie des premiers colons à Guigues.

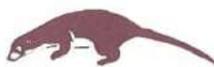
« Vers les années 1885-86, les Américains, ayant un grand besoin de main-d'oeuvre pour leur filature, ont ouvert leurs portes aux Canadiens. Ce fut ce qu'on a appelé l'exode des Canadiens vers les États-Unis. Une manne s'offrait aux habitants de Saint-Thomas de Joliette. Ils ne pouvaient pas la laisser passer, parce qu'ils ne parvenaient plus à vivre sur leurs terres avec leurs nombreuses familles. Des familles entières ont laissé leur terre pour quelques années. On allait *waver dans les factories aux États*, plus précisément à Lowell, au Massachusset.

« Papa faisait partie d'une famille de 8 enfants. Il est devenu orphelin de mère très jeune. Je sais peu de chose de ses frères et soeurs. Ils ont dû partir eux aussi pour les États parce que papa nous a raconté qu'à l'âge de 7 ans, il labourait la terre. Cela n'a pas dû être toujours rose pour lui. Un jour, lui aussi est parti pour Lowell. Il a rencontré maman et se sont mariés le 25 mai 1896. Ils n'avaient pas encore leur 22 ans.

« Après 4 ans de ménage, papa, qui rêvait d'une grosse famille, trouvait que les États n'étaient pas une place idéale pour élever des enfants. Il décida donc de devenir colonisateur.

Départ de Lowell pour le Témiscamingue

« Papa, qui rêvait d'une nombreuse famille, estimait qu'il n'y avait pas d'avenir pour les enfants aux États. À l'époque, il



se faisait une grosse publicité pour vanter les avantages et encourager les gens à aller s'installer dans les régions ouvertes à la colonisation. Papa était jeune, grand, fort et les défis ne lui faisaient pas peur. Je suis certaine qu'il se voyait déjà propriétaire d'une belle terre avec tous ses enfants installés autour de lui. C'est un rêve qu'il a caressé toute sa vie d'ailleurs.

« Il avait choisi trois régions : Le lac St-Jean, le Manitoba et le Témiscamingue. Après renseignements pris, au lac St-Jean, c'était le barrage qu'on avait érigé sur le lac qui inondait les terres. Au Manitoba, la rivière Rouge faisait des siennes à tous les printemps. Son idée était faite : il irait au Témiscamingue.

« Au printemps 1901, papa part pour le Témiscamingue en passant par Saint-Thomas de Joliette, histoire de revoir la parenté. Là, il apprend qu'une des soeurs de maman y est déjà installée avec son mari, Bébé Lafond, et ses enfants. Je ne lui ai jamais connu d'autre nom, et je n'ai jamais su pourquoi on l'appelait ainsi. Quand il est décédé, il s'appelait encore Bébé Lafond.

« Il y avait une terre voisine de chez mon oncle Lafond qui avait déjà été occupée, qui était toute en longueur et sur laquelle il y avait un *shack* en bois rond de construit. C'est là qu'on devrait vivre environ un an et demi.

« Papa de retour à Lowell, ce fut les préparatifs pour le grand départ pour ne plus y revenir. À l'été 1901, papa quitte Lowell avec ménage, femme et ses trois enfants pour sa nouvelle terre d'adoption, le Témiscamingue.

« Le trajet par train jusqu'au Témiscamingue Sud, à l'entrée du lac Témiscamingue. Par bateau, jusqu'à Ville-Marie et de là, par voiture jusqu'à notre lot. Je n'avais pas encore trois ans.

« À quatre milles de notre terre, il y avait une mine de plomb en opération sur les bords du lac Témiscamingue. C'était le gagne-pain des colons des environs. Une marche de 4 milles le matin par un petit sentier à travers la forêt, une journée de 10 heures de travail et un autre 4 milles pour revenir et pas de grève s'il vous plaît.

« Un jour la mine a fermé ses portes et oncle Lafond a décidé de retourner à Saint-Thomas de Joliette. Alors, papa a vendu la terre tout en longueur pour acheter celle de l'oncle Lafond qui était plus belle, plus pratique et beaucoup plus avantageuse. Même le *shack* était mieux, 2 pièces en bas, 2 en haut et une cave en plus.

« Et nous voilà installés sur notre nouvelle terre. Pas pour

longtemps cependant. L'année suivante, papa loue la terre des Riopel. Angéline est née dans cette maison en 1904.

« En 1905, papa prend à moitié la terre des Soeurs Grises de Ville-Marie et la famille déménage à Ville-Marie. La maison terminée, c'est le retour sur notre terre pour y rester définitivement.

« À l'époque le village de Ville-Marie avait sa propre municipalité et les colons en formaient une autre, celle de Duhamel Ouest. Papa en a fait partie jusqu'à sa dissolution. En 1906 quand la paroisse de Guigues a été fondée, la majorité des colons a été annexée à Ville-Marie et les autres à Guigues.

« Quand papa est venu en 1901, tous les lots étaient pratiquement occupés par les colons. À dix milles de Ville-Marie, en 1887, les colons étaient déjà groupés. Aussi en 1901, lorsque nous sommes arrivés à Guigues, il y avait déjà un magasin général, un bureau de poste, une fromagerie, une forge, deux écoles et une église en construction. Le service religieux était assuré par les Pères Oblats de Ville-Marie. Ce n'est qu'en 1906 que la paroisse qui a reçu le nom de Saint-Bruno-de-Guigues a été fondée, mais elle n'a réellement jamais porté d'autre nom que Guigues.

« Georges a été le dernier à naître dans un *shack* en 1905. Entre 1906 et 1907, à l'aide d'un emprunt obtenu d'une agence de finance de l'ouest, papa a fait construire une grange-étable et une maison familiale près du chemin.

« Une grande maison à deux étages plus un grenier et une cave. C'est dans cette maison que papa, maman et les onze enfants ont vécu. Les enfants ne l'ont laissée que pour se marier.

« À l'automne 1906, on prenait possession de la nouvelle maison. Elle n'était pas finie intérieurement mais très confortable. Aucun regret pour le *shack* en bois rond. À l'hiver 1906, papa ouvre un chantier sur sa terre pour la coupe d'une grande quantité de cordes de bois de quatre pieds pour chauffer la mine de plomb qui venait de réouvrir ses portes. Les colons venaient de partout pour travailler. Les plus près retournaient chez-eux le soir, les autres couchaient à la maison. Avec des madriers et des branches de sapin, les colons s'étaient fabriqués des lits dans une pièce que papa avait mise à leur disposition. Chacun apportait oreillers et couvertures, etc. Tous repartaient le samedi soir pour revenir le lundi. Maman n'avait pas à s'occuper d'eux sauf pour la nourriture.



« Tout l'hiver, elle a dû cuisiner pour nourrir tout ce monde, une douzaine d'homme en plus de sa famille de six enfants.

« Vers les années 1909-1910, le catalogue d'Eaton de Toronto a fait son apparition dans la région. Une aubaine pour les colons. Il y avait de tout dans ce catalogue tout en anglais, mais très bien illustré, bon service, le client avait toujours raison et les prix de beaucoup inférieurs à ceux du magasin général ».

Deuxième maison du colon

Le cinquième curé de Guigues, Stanislas Dubois, avait été missionnaire colonisateur durant les années de la Crise. Les souvenirs qu'il relatait en 1974 nous apportent un complément d'information sur la vie matérielle des colons.

« Les colons de la première heure, arrivés au Témiscamingue entre 1900 et 1929, se regroupaient et plusieurs demandaient l'incorporation d'une municipalité après deux ou trois ans de travail sur leurs lots. On n'observait pas le même empressement chez les colons issus de la Crise, entre 1929 et 1939. Les missionnaires habitués discernaient aisément le colon qui allait demeurer sur son lot :

« Quand je faisais la visite de paroisse dans les colonies à chaque automne, je rentrais le plus souvent du côté des bâtiments. J'allais voir. Si le gars avait creusé son puits, construit un hangar, il allait rester. Il était stable, il avait engagé ses économies. Mais les autres, tu pouvais pas les organiser en municipalité. Ils étaient instables. La municipalité engage des résidents. »

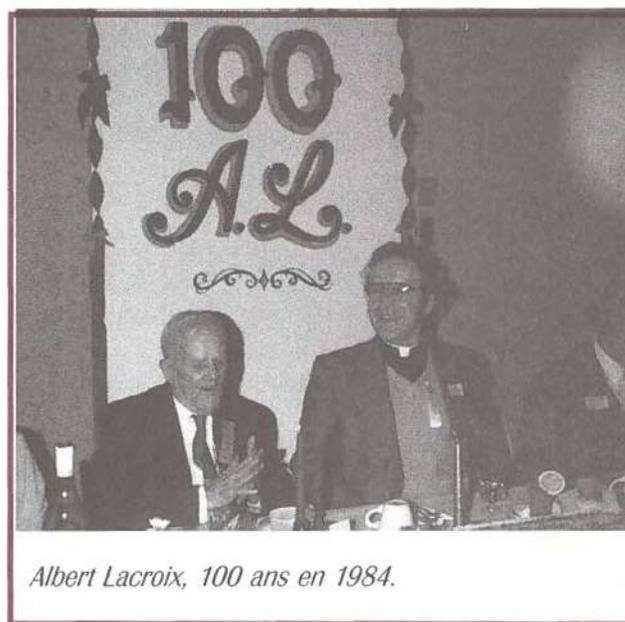
« Le signe le plus certain de la résidence stable c'était la construction de la deuxième maison du colon. Le carré mesure 24' X 24'. Il n'y a pas de solage. Le plancher du rez-de-chaussée repose sur quatre grosses pièces de bois appuyées sur des pilotis. Le plafond a une hauteur moyenne de huit pieds et huit pouces. La grande pièce sert de cuisine, deux autres petites pièces attenantes servent de chambre et de salon. Un escalier de 14 marches mène au deuxième étage en soupente, qui a une hauteur de sept pieds. On y trouve normalement quatre chambres, deux de 8' x 10' et deux de 11' x 11'. Les combles sont en planches planées. Certaines de ces maisons existent encore dans notre paroisse. Celles qui n'ont pas été rénovées sont pour la plupart abandonnées ou on les utilise comme remises.

« Les murs sont faits de deux rangs de planches entre

lesquels on a mis du bran de scie comme isolant. Un rang de papier goudronné est recouvert à l'extérieur par un rang de planche. Sur les côtés nord, sud et est, ce dernier rang de planche est posé en diagonale, sur le côté ouest, à l'horizontale. Le toit du côté nord est percé de trois fenêtres ; une en haut et deux en bas. »

La nièce d'Albert Lacroix nous a laissé cette description de la maison paternelle Camille Lacroix, bâtie en 1894, dans laquelle Albert a vécu pendant 78 ans. Son père Camille décède en 1940 et Albert, resté célibataire, hérite de la terre paternellesans rien changer à l'ameublement de cette maison de cultivateur aisé.

« Il continue son travail de cultivateur : quelques animaux : chevaux, vaches, poules, plusieurs moutons ; il ne vit pas riche, il a au moins le nécessaire. L'été, il cultive sa terre et l'hiver, il va dans les chantiers pour Félix Paquin et Euzèbe Boucher. Comme on sait bien, Albert est demeuré célibataire. Disons que l'été, il vivait dans la petite cuisine arrière. Nous revoyons le gros poêle de fonte noire, les grandes armoires blanches, le *sink* jaune orange, puis la grosse pompe à eau.



Albert Lacroix, 100 ans en 1984.

« Durant l'hiver, il fallait s'abriter plus chaudement, alors on restait dans la grande salle. Ho ! là, c'était vraiment historique : le *graphophone* (gramophone) le *side board* (buffet) les grands cadres des grands-parents et des parents, le *gros set* de salle à manger.



« Si nous visitons les autres appartements, nous remarquons l'ensemble de salon recouvert de velours rouge, avec des pieds sculptés en pattes de lion. Dans un coin de la pièce et au centre, nous admirons des petites tables construites avec des fuseaux de fil.

« Traversons maintenant la chambre à coucher : Un matelas de plume bien lissé sur son lit, le beau couvre-pied blanc qui nous rappelait la propreté de grand-mère. N'oublions pas le chiffonnier avec le grand plat et le pot à l'eau.

« Grand-mère Athala était, comme nous l'avons dit, une femme très propre ; elle était aussi très minutieuse. Son linge toujours blanc, bien empesé et garni de dentelles était déposé avec précaution dans ses tiroirs de bureau.

« Tous les ans, au temps des Fêtes, Albert reçoit sa famille. Vous vous souvenez du bon rôti de lard, des tourtières, du ragoût de pattes préparés par grand-mère ? Dès leur arrivée, les femmes se font un plaisir de l'aider aux derniers préparatifs. Combien de fois, nous, les neveux et nièces, sommes allés lui rendre visite ? Oncle Albert était toujours prêt à nous recevoir et savait se faire aimer. Tout était à notre disposition : les cartes, les pommes dans un gros plat sur pied, les pinottes et les bonbons mélangés, sans oublier sa petite bière faite à la mitaine.

« Les dernières années, il se retirait dans sa chaise berçante, bien adossé sur sa peau de mouton, fumant sa pipe, oui, fumant du bon tabac en feuilles qu'il envoie chercher chez le Pot Hallé ou aux Agences.

« Nous n'avons pas parlé de la foi d'oncle Albert. Pourtant, sa vie en a été toute imprégnée. Il ne manquait jamais la messe du dimanche ; pour lui, ça a toujours été très important. Et tout au cours de la célébration, les lèvres ne lui arrêtaient pas, tant il aimait égrener son chapelet. Et ses dévotions ? Le livre de prières qu'il garde précieusement sur la table de sa chambre pourrait nous en dire long. C'est à se demander s'il n'a pas l'âge de son maître.

« Cette époque fut

une grande expérience pour ceux qui l'ont vécue mais malheureusement ces valeurs, ces traditions, ces coutumes tendent à disparaître. Cela fait toujours un peu de mal à ceux qui ont travaillé à les implanter. »

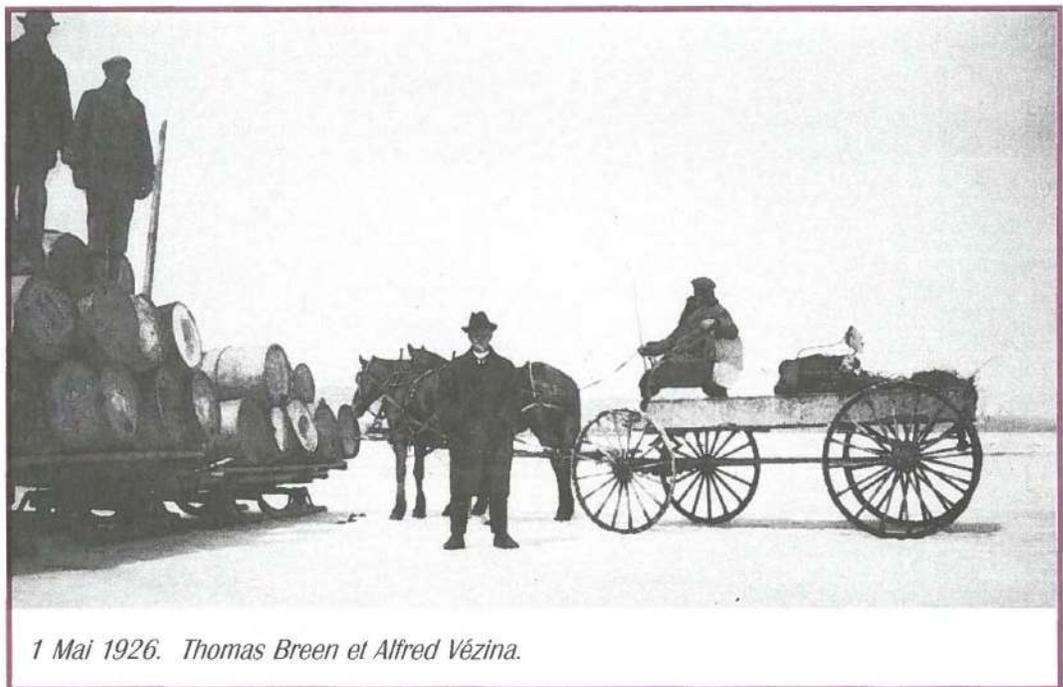
Bilan de la colonisation de Guigues

En 1911, on compte déjà 859 résidents dans les limites de notre municipalité. Le défrichement des terres du canton Guigues est déjà bien avancé et les rendements de nos sols sont excellents. Nos cultivateurs écoulent les produits de leurs fermes dans les villes minières et industrielles de Haileybury et Cobalt. Toutefois, l'agriculture commence à se développer du côté ontarien du lac Témiscamingue, favorisée par l'arrivée du chemin de fer à Cobalt en 1904 et à Cochrane en 1912. Plusieurs fermes de Guigues s'orientent alors vers l'industrie laitière, tandis que nos gens des marchés se tournent vers Rouyn.

En 1911, la colonisation de Guigues est pratiquement achevée, car presque tous les lots sont occupés, si bien que la deuxième vague de colonisation du début des années '30 – le plan Gordon – ne touche pratiquement pas Guigues. Le chemin de fer entre Témiscaming, Ville-Marie et Angliers sera achevé en 1924 et le vieux Témiscamingue agricole pourra enfin bénéficier directement des avantages du transport lourd. Ceux qui, comme Stanislas St-Amant, viennent s'établir par la suite dans notre paroisse, au cours des années '30, achètent des fermes déjà bien organisées.

Vers la municipalisation du Canton

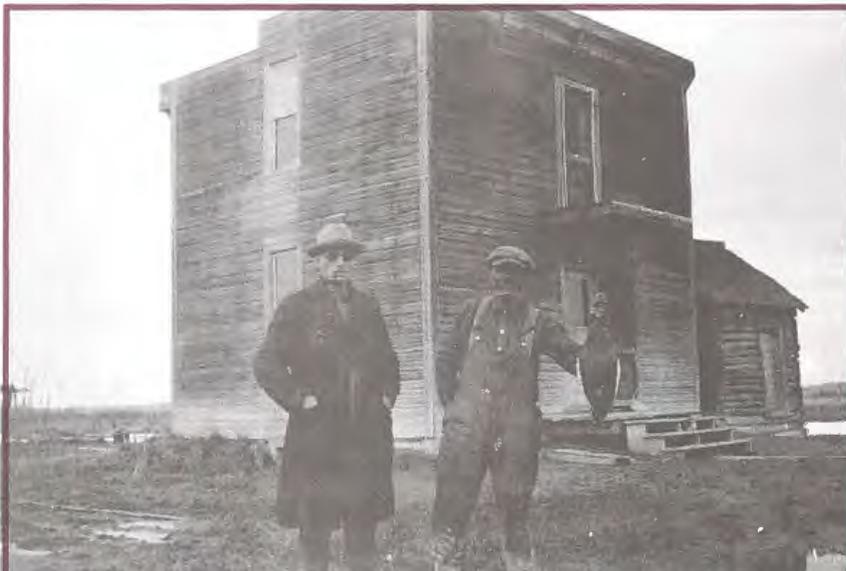
Que de durs travaux accomplis depuis l'établissement de notre



1 Mai 1926. Thomas Breen et Alfred Vézina.



premier colon, Joseph Brien, dans les rangs 4 et 5 de Guigues en 1886. Pourlant, l'ampleur des tâches de chacun n'empêche pas que, onze ans plus tard, en 1897, on procède à l'incorporation municipale du canton Guigues. Comme l'a dit le curé Dubois, *la municipalité engage les colons*; ce qu'on peut comprendre de deux façons, tout aussi vraies : la municipalité donne de l'ouvrage, mais elle procure aussi un fort sentiment d'appartenance. Nos gens sont bien établis et, malgré toutes leurs obligations et tous les travaux d'amélioration à apporter à leurs fermes et à leurs terres, ils ont à coeur de se donner les services dont bénéficient les paroisses bien organisées. Le prochain chapitre fait état des réalisations de nos élus municipaux et des nombreux problèmes qu'a affrontés, et résolus, le conseil municipal de St-Bruno-de-Guigues depuis 1897 jusqu'à aujourd'hui.



1926. *Euzèbe Boucher et Joseph St-Germain.*

Pour clore l'histoire de la colonisation du canton Guigues, mentionnons que certaines fermes de notre municipalité sont restées aux mains des mêmes familles depuis plus de cent ans. Ainsi en est-il des Lacroix, établis sur le lot 13 du rang 4 ; des Leblond, du lot 40 dans le rang 4 ; des Beauvais, du lot 5, rang 5 et des Paquin, du lot 20, rang 5.



Bruno Vachon, William Bouffard et Euclide Vachon. William vient de décharger un voyage de foin et de faire un mulon. (Les boeufs appartiennent à Joseph Vachon).



Photo 1902. Maison de Narcisse Paquin et de son épouse, Rose Boucher avec leurs enfants. Évelina, William, Amédé, Rose Anna, Émelina et Aldéa. Enfants Laura : Rose, Narcisse, Charles Edouard, Jean-Baptiste et Arthur. Noé et Pierre Antaya, maris d'Évelina et d'Émelina.



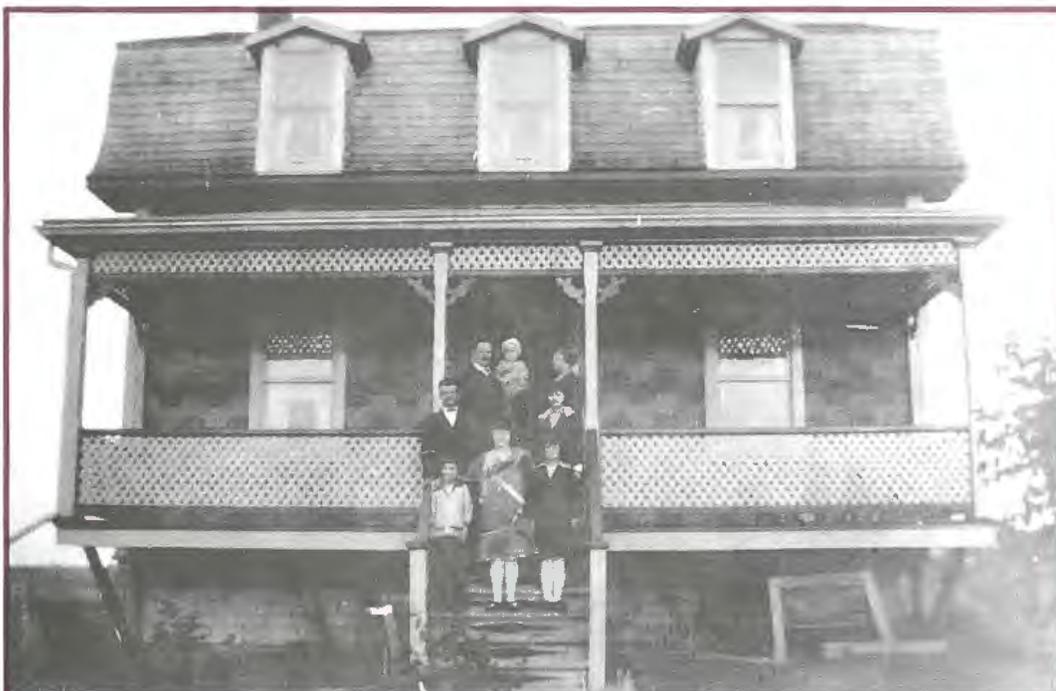
Maison de Edmond Leblond.



Maison Édouard Piché. L'année 1906 orne la façade.



Photo 1912 environ. Maison Elzéar Guimond. (Aujourd'hui M. Mc Fadden). M. et Mme Elzéard Guimond, Azarie, Dianis, Diana, Jean-Baptiste, Marie-Jeanne, Eddy, Ernest, Hervé, Alcide, Edwina, Régine, Engelbert, Léo, Bernadette, Laurette.



Maison de Léonidas Lemire et de Agnésias Guilbault (soeur de Gustave). (Aujourd'hui, maison de René Vachon)



Famille Léonidas Lemire, gros plan.



Artiste : *Gaétan Royer*
Titre : *Rue Principale de Suiges*
Médium : *Peinture à l'huile*



Chapitre 3

1897-1997 LA MUNICIPALITÉ DE ST-BRUNO-DE-GUIGUES

Le conseil municipal est le palier de gouvernement le plus proche des citoyens. La chose publique et la politique locale ne sont pas de vains mots et, pour s'en convaincre, il suffit peut-être d'un peu de recul, celui, notamment, de l'histoire centenaire de la municipalité de St-Bruno-de-Guigues. La première partie de ce chapitre couvre l'époque héroïque de 1897 à 1940, pendant laquelle la municipalité du Canton de Guigues deviendra la Municipalité de Guigues. Cette première partie est émaillée de résolutions, tirées des minutes de notre conseil municipal. Certaines sont touchantes, pleines d'humanité et de bon sens, tandis que d'autres étonnent, mais renseignent sur la condition, la mentalité et les réalisations de nos ancêtres et de ceux qui nous ont précédés sur notre terroir.

L'époque intermédiaire, de 1940 à 1960, marque, pour notre municipalité, l'ère de la jeune maturité, de la prospérité et des premières grandes réalisations, au sortir de la deuxième guerre. La troisième période va de 1960 à aujourd'hui et relate le passage de la prospérité vers une économie municipale prudente, où la participation, l'implication communautaire et bénévole font toute la différence.

Ces tâches innombrables, accomplies par nos maires et conseillers, n'allaient pas sans obstacles, ni conflits, ni difficultés de toutes sortes, comme on le devine. Toutefois, les disputes sont choses humaines que nous oublions à cette heure, puisqu'un centenaire est aussi un moment de retrouvailles, de fraternité et de festivités. C'est pourquoi nous avons omis les noms des personnes en conflit avec le Conseil Municipal de Guigues, sans que le sens ou l'intérêt historique des résolutions citées ou paraphrasées soient affecté.

C'est aussi pour alléger la présentation visuelle des résolutions du Conseil Municipal ou d'autres documents que nous n'avons pas signalé par des parenthèses (...) les passages supprimés, car nos secrétaires municipaux ont toujours eu soin de donner un caractère rigoureusement officiel aux propositions débattues par nos élus. L'amateur féru d'histoire municipale parcourera d'ailleurs avec profit les procès-verbaux originaux pour juger l'exactitude du sens de nos extraits, admirer la calligraphie et la saveur du style, que nous avons tenté de conserver malgré tout.

Nous ne prétendons donc pas peindre une histoire exhaustive des réalisations municipales. Nous avons choisi de donner une vision d'ensemble, où la citation choisie donne la couleur du tableau et permet d'imaginer le reste, fort volumineux.

Entrée nord du village vers 1915





De la Municipalité de canton 1897 à la municipalité locale 1912

On ne peut chiffrer avec précision la population locale en 1896, au moment où le Conseil Municipal de Témiscamingue fait parvenir, au gouvernement du Québec, la demande d'incorporation municipale du canton Guigues. On sait que, par règlement, la population du canton Guigues devait dépasser 300 âmes. Le recensement canadien de 1891 ne distingue pas les populations respectives des cantons Guigues et Duhamel qui totalisent 677 habitants, alors que tout le Pontiac Nord compte 1,900 habitants. On ne connaît avec certitude le nombre de résidents sur le territoire de notre municipalité qu'en 1901 : il y a 104 familles dans le canton Guigues et, plus précisément, 603 personnes.

Toutefois, la Municipalité du canton Guigues couvre en 1897 un territoire beaucoup plus vaste que les limites actuelles de la Municipalité de St-Bruno-de-Guigues. On rapporte que certains conseillers du nord du canton Guigues (North-Temiskaming ; Notre-Dame-du-Nord) ou de l'Est du canton Guigues (St-Eugène) doivent marcher plusieurs heures, dans des sentiers rudimentaires, pour venir siéger aux premières réunions du conseil municipal.

La Municipalité du Canton Guigues change de nom en juillet 1912 et devient la Municipalité de St-Bruno-de-Guigues, qui comprend, on l'a dit, une trentaine de lots dans le canton Duhamel, lesquels étaient déjà rattachés en 1886 à la mission, puis à la paroisse de St-Bruno-de-Guigues depuis 1905. Ce fait souligne que la religion et la chose publique sont intimement liées à l'époque, comme en témoigne cette résolution d'octobre 1918 : « que le Conseil se consacre et soit consacré dans toutes ses oeuvres au Sacré-Coeur de Jésus, qu'il soit acheté et exposé dans la salle des délibérations ».

En octobre 1912, St-Eugène-de-Guigues est érigé en municipalité et, quelques mois plus tard, en novembre 1912, c'est au tour de la partie nord du canton Guigues d'être érigée en municipalité, qui change de nom en juillet 1913

pour devenir Notre-Dame-des-Quinze. Rappelons que le canton Guigues est érigé en municipalité un peu avant le village de Ville-Marie, tandis que le canton Duhamel se municipalise en 1899, ce qui témoigne de la vitalité et du sens de l'organisation de nos gens.

1. L'époque héroïque 1897 - 1940

Le conseil de la Municipalité du canton Guigues se réunit pour la première fois à « la maison d'école » du 4e rang, le 22 novembre 1897, un « samedi » comme on l'écrira longtemps dans les minutes des procès-verbaux. À cette réunion, Joseph Brien est élu maire et Israël Foisy, secrétaire-trésorier. Les premiers conseillers municipaux du canton Guigues sont : Eusèbe Gauthier, Jean-Baptiste Guimond, Narcisse Paquin, Adam Burnwash, Thomas



*Le premier conseil municipal de St-Bruno-de-Guigues. photo 1900.
Première rangée : Samuel St-jean ; Joseph Brien, maire ; Israël Foisy, sec. trésorier ;
Deuxième rangée : David Cadieux ; Adrien Cartier ; Joseph Lefebvre.*

Sullivan et John Kenvan. C'est pourquoi on procède tout de suite à l'achat de codes municipaux, en français et en anglais.

Chaque conseiller municipal élu s'engage solennellement et signe ce serment : « Nous, soussignés, tous de St-Bruno-de-Guigues, ayant été élus conseillers de cette municipalité, faisons serment de bien et fidèlement accomplir les obligations de notre charge et ce, au meilleur de notre



L'intégral des minutes du premier conseil municipal de la municipalité du canton Guigues, le 22 novembre 1897. Textes écrits de la main du premier secrétaire-trésorier, Louis Israël Foisy.

Province de Québec

Municipalité du canton Guigues ce 22^e jour
de Novembre 1897

X Sont présent
Joseph Brien
Eusèbe Gauthier
J. B. Guinard
Narcisse Paquin
Adam Durvaak
John G. Kerrvan
Thomas Sullivan
tous conseillers
de cette Municipalité

H. B.
L. G. F.
S. P.

Proposé par Joseph Brien
secondé par Eusèbe Gauthier.

Que Monsieur Narcisse Paquin soit élu
président de cette assemblée pour presider
la nomination du maire

Adopté Unanimentement

Proposé par J. B. Guinard

Secondé par Eusèbe Gauthier

Que Joseph Brien soit élu maire de cette
Municipalité

Adopté Unanimentement

Proposé par Eusèbe Gauthier

Secondé par J. B. Guinard

Que Louis Israël Foisy soit engagé
Secrétaire-Trésorier de cette Municipalité
à raison de soixante et quinze piastres
(\$ 75.00) par année

Adopté Unanimentement

Proposé par Narcisse Paquin

Secondé par J. B. Guinard

Que copie du rôle d'évaluation concernant
le canton Guigues soit demandé au Secré-
taire-Trésorier de Belle Marie par le Secré-
taire de cette Municipalité

Adopté Unanimentement

Proposé par Thomas Sullivan

Secondé par John G. Kerrvan

Que le Secrétaire-Trésorier soit autorisé



décrire au Secrétaire Provincial pour lui
faire la demande de huit codes municipals
dont cinq copie française et trois copies
anglaises

adopté Unanimement

Proposé par J. B. Guinard
Seconde par Narcisse Paquin

Que St. R. Dussault soit nommé ins-
pecteur de voirie à partir des lots N^{os} 16 in-
clusivement du 4^{ème} et 5^{ème} Rang à aller
jusqu'à la rivière la Loure comme étant
son arrondissement

adopté Unanimement

Proposé par J. B. Guinard
Seconde par Adam Samuash

Que Emile Periard soit nommé inspec-
teur de voirie à partir du côté sud de la
rivière la Loure (y compris le pont) en
allant du côté nord jusqu'aux lots N^{os} 58
du 4^{ème} et 5^{ème} rangs inclusivement

adopté Unanimement

Proposé par N. Paquin
Seconde par G. Gauthier

Que Anthime Larrain soit nommé
inspecteur de voirie à partir des lots N^{os}
15 du 4^{ème} et 5^{ème} rangs inclusivement
à aller aux bornes du côté sud du canton des
mêmes rangs

adopté Unanimement



Proposé par John Kerwan
 Seconde par Thomas Sullivan

Que Julien Bourdeau soit nommé inspecteur de voirie à partir des lots N^{os} 1^{ers} des rangs 8^{ème} et 9^{ème} jusqu'au lot N^o 16 inclusivement des mêmes rangs

adopté Unanimement

Proposé par N. Paquin

Seconde par G. Gauthier

Que Camille Lacroix soit nommé inspecteur de voirie pour la route 4^{ème} rang longeant entre les 15^{ème} et 16^{ème} lots du ^{dit} rang

adopté Unanimement

Proposé par N. Paquin

Seconde par J. B. Guinard

Que Isaac Bazinet soit nommé inspecteur de voirie pour le 3^{ème} rang à partir du lot N^o 1^{er} jusqu'au lot N^o 8 inclusivement.

adopté Unanimement

Proposé par N. Paquin

Seconde par G. Gauthier

Que David Gadiou soit nommé inspecteur de voirie pour la route du 3^{ème} rang longeant entre les 15^{ème} et 16^{ème} lots du même rang

adopté Unanimement

Proposé par G. Gauthier

Seconde par N. Paquin

Que Joseph Grenier soit nommé inspecteur



de voirie pour la frontière du 2^{ème} et 3^{ème}
rangs à partir du 7^{ème} lot des deux rangs à aller
du côté nord jusqu'à la rivière la Loutré
adopté Unanimement

Proposé par N. Paquin
Secondé par G. Gauthier

Que les avis publics de cette municipalité soient affichés à deux endroits différents
l'un sera au bureau de poste et l'autre à la
maison d'école des 4^{ème} rang près de la porte
comme cette même maison d'école est le lieu
là où le service divin a lieu pour le culte
catholique

adopté Unanimement

Proposé par N. Paquin
Secondé par A. Jaurwoach

Que le Secrétaire-Trésorier soit auto-
risé à acheter tous les livres et papeteries
nécessaires pour les besoins du bureau
de cette municipalité

Adopté Unanimement

Proposé par Adam Jaurwoach
Secondé par Thomas Sullivan

Que cette assemblée se réunisse samedi le
4^{ème} jour de Décembre prochain à la maison
d'école du 4^{ème} rang à dix heures à M.

adopté Unanimement

Joseph Brien Maire
L. G. Frisoy Secrétaire Trésorier



connaissance. Ainsi, que Dieu nous soit en aide ».

Réalisations du conseil municipal de Guigues de 1897 à 1940

On peut affirmer, qu'à l'époque de nos pionniers, le conseil municipal voit à tous les aspects matériels, sociaux, culturels et politiques impliqués dans la vie d'une jeune communauté, pour laquelle tout – ou presque tout – est encore à bâtir. D'ailleurs, comme on le verra, les travaux municipaux procurent de l'emploi à plusieurs de nos cultivateurs, en fait, presque à tous. On notera aussi que le poste de secrétaire-trésorier a toujours été bien rémunéré, compte tenu des nombreuses tâches cléricales et des déplacements fréquents liés à cette responsabilité. Pour la commodité des lectrices et lecteurs, nous avons classé les différents champs

Population : débuts de la municipalité 1897-1931

1887 -	20 familles
1897 -	au moins 300 personnes
1901 -	104 familles - 603 personnes
1905 -	166 familles - 821 personnes
1911 -	859 personnes
1921 -	1 426 personnes
1931 -	1 312 personnes
1941 -	1 199 personnes

Budget municipal

Rapport financier pour 1900 à la fin 1904 : revenus = 4 581 \$ dépenses = 4 570 \$ « Audition faite par Gustave Drolet et Jules Dumais, qui ont reçu pour ce travail chacun 19.50 \$ ».

d'intervention du Conseil Municipal de Guigues en plusieurs catégories. Nous les expliquons à mesure et nous citons aussitôt les résolutions tirées des procès-verbaux des 43 premières années de notre municipalité.

On peut donc affirmer que, entre 1897 et 1940, le Conseil Municipal de Guigues assumait, sans broncher, presque toutes les responsabilités qui sont aujourd'hui du ressort des gouvernements provincial et fédéral. Il est curieux d'assister aujourd'hui, après la réforme Ryan, à un désengagement des paliers supérieurs de gouvernements et à un retour du balancier vers la responsabilisation municipale.

Cadastre, évaluation, taxation, recensement et votation

En 1882, le gouvernement envoyait Paul Dumais faire l'arpentage des cantons Guigues et Duhamel. Dans son rapport, on peut lire : « Jamais je n'ai vu une terre aussi riche que celle du canton Guigues. La vallée de la rivière La Loutre est incomparable pour la culture des grains et principalement du foin ». L'arpentage du canton est bien entamé en 1885, suivant Augustin Chénier. Lorsque, la même année, la Société de Colonisation du Lac Témiscamingue obtient la permission du gouvernement d'ouvrir les cantons Guigues et Duhamel à la colonisation, c'est « à condition de faire compléter l'arpentage ».

Suivant les recherches de la Société d'Histoire de Guigues, quatre arpenteurs auraient travaillé successivement au lotissement du Canton Guigues : Roney en 1882 ; Morency en 1885 ; Dumais et Sullivan en 1888. Notons que les terrains au village ne sont cadastrés qu'en 1911 et subdivisés de façon à permettre la vente de parcelles de lots pour l'érection de commerces et de maisons le long de la rue Principale.

C'est pourquoi, dès 1898, on voit le Conseil guiguois demander le transfert des documents de cadastre et

L'entrée sud du village vers 1915





Les maires de l'époque héroïque 1897-1940

Liste des conseillers qui ont siégé au conseil entre 1897 et 1940.

Eusèbe Gauthier (1897-1900)
(1914)
Jean-Baptiste Guinard (1897-1900)
Narcisse Paquin (1897-1899)
Adam Burwash (1897-1899)
John G. Kerwan (1897-1898)
Thomas Sullivan (1897-1899)
David Cadieux (1899-1901)
Samuel St-Jean (1900-1903)
Élie Bêland (1900-1902)
Thomas Gagnon (1900-1902)
Adrien Cartier (1901-1902)
Camille Lacroix (1901-1906)
(1913-1915)
Joseph Mathieu (1902-1904)
Elzéar Guimond (1903-1904)
Nestor Côté (1903-1905)(1921-1922)
H. Bélanger (1903-1904)
Nestor Denis (1904-1906)

Émile Periard (1905-1907)
Liboire Cyr (1905-1907)
Adolph Robert (1905-1908)
Rodrigue Lemire (1906-1908)
J.B. Lacasse (1907-1910)
François-Xavier Lafrenière
(1907-1910)
Joseph Grenier (1908-1910)(1920-1923)
(1930-1931)
Napoléon St-Jean (1908)

Pierre Falardeau (1909)
Maurice Mongeau (1909-1911)
Thomas Breen (1910-1912)
Jean-Baptiste Brisson (1911-1913)
Édouard Champoux (1911-1912)
Antonio Poitras (1911-1912)
Pierre Falardeau (1911)
Eusèbe Boucher (1912-1915)
Wilfrid Cadieux (1912-1913)
Edmond Leblond (1913-1914)
Joseph Bouffard (1913)(1917-1920)
Hilaire Gauthier (1914-1916)
Gilbert Danserau (1914)
Arthur Drolet (1916)
Stanislas Brien (1916-1918)(1925-1926)
Félix Paquin (père) (1915-



Joseph Brien
Joseph Brien 1897



A Côté
Alphonse Côté 1912



Elzéar Guimond
Elzéar Guimond 1905



Eusèbe Gauthier
Eusèbe Gauthier 1915 et 1921



Narcisse Paquin
Narcisse Paquin 1909



Edmond Leblond
Edmond Leblond 1917



Joseph Drolet

Joseph Drolet 1919 et 1921



Élie Bergeron

Élie Bergeron 1931-34



Avila Lachapelle

Avila Lachapelle 1925 et 1929



Joseph Grenier

Joseph Grenier 1935



Arthur Drolet

Arthur Drolet, 1927



Rodrigue Gagné

Rodrigue Gagné 1939

- 1916)
- Norbert Cyr (1915-1916)
- Edmond Leblond (1916)
- Albert Dénomme (1917-1918)(1923-1924)
- (1926-1927)(1951-1952)
- Olivier Lafond (1917)
- Albert Leblanc (1917)
- Wilfrid Beaulé (1917-1919)
- Adélard Gauthier (1918-1919)(1928-1929)
- Georges Gauthier (1918-1919)(1936-1937)
- Joseph Robert (1919-1920)
- Élie Bergeron (1919-1920)
- Auguste Lavallée (1920-1923)(1931-1932)
- Honoré Labre (1920-1921)
- Joseph Colnoir (1921-1922)(1926-1927)
- Victor Julien (1921-1922)
- Arsène Gagnon (1922-1923)(1927-1928)
- Adélard Lefebvre (1923-1926)
- Maxime Béland (1923-1924)
- Arthur Gélineau (1924-1925)(1931)
- Ovila Bergeron (1924-1925)
- Yves Legrand (1924-1925)
- Willy Roy (1925-1926)(1930-1931)
- Joseph Gauthier (1926-1927)(1934-1935)
- Siméon Côté (1927-1928)
- Joseph Robert (père) (1927-1930)
- Dianis Lafrenière (1928-1929)
- Roméo Colnoir (1928-1929)
- Louis Rocheleau (1929-1930)
- J. Albert Lemire (1929-1934)
- William Bouffard (1930-1931)
- Roméo Bastien (1932-1933)
- Jean Baptiste Dupuis (1932-1933)
- Rodrigue Gagné (1932-1935)
- Joseph Lemire (1932-1934)
- Roméo Lafrenière (1933-1934)
- Paul Hébert (1934-1935)
- Félix Paquin (fils) (1935-1936)
- Joseph Lavallée (1935-1936)
- Jean Legrand (1935-1936)
- Alfred Côté (1936-1937)
- Lucien Beauvais (1937-1944)
- Adonias Marseille (1937-1938)
- Joseph Siméon Côté (1937-1938)
- Anselme Brien (1938-1939)(1953-1954)
- Lorenzo Routhier (1938-1941)
- Wilbrod Côté (1938-1943)
- Josaphat Cadotte (1939-1941)



d'évaluation au Conseil Municipal de Témiscamingue. Dans le même esprit, notre conseil municipal acquitte dès 1899 la dette municipale qui lui échoit : « que le secr.-trés. Louis-Israël Foisy soit autorisé de se rendre à Ville-Marie pour payer et régler la dette municipale acceptée dans la division de la municipalité du canton Guigues de l'ancienne municipalité de Témiscamingue, à même les fonds disponibles de cette municipalité ».

Vers 1900, il y a peu d'argent en circulation chez nos cultivateurs. Le budget municipal annuel est de 915 \$. Il provient d'octrois du gouvernement, d'emprunts et de taxes imposées sur le fond de propriété et les biens immeubles des colons établis. Comme la plupart des lots du canton Guigues sont de bonne terre arable, exempte de roches, ils sont évalués à 100 \$ environ. Un lot de roche est évalué à 20 \$. L'île Lafande est évaluée à 3 500 \$ et les bâtisses à 500 \$. À l'époque, le taux de taxation est de 40 *centins* — comme on dira jusqu'en 1940 pour parler de sous et de cents — par 100 \$ d'évaluation foncière. Les taxes municipales annuelles d'un colon oscillent entre 30 et 60 centins selon que le lot est plus ou moins défriché et bâti. Les estimateurs sont des gens de la place : « que Christophe Laliberté fils, Gilbert Dansereau et Arché Lavallée soient tous trois nommés conjointement estimateurs de cette municipalité ». mai 1908

Les registres municipaux signalent par ailleurs des dizaines de colons qui ont des arrérages de taxes municipales. Il s'agit de montants de l'ordre de 51 ou 56 centins. Lorsque la date du paiement des taxes était passée, le secrétaire du conseil municipal était autorisé à réclamer les montants dus et, le cas échéant, à faire saisir certaines propriétés et ce, dès 1899 : « que le compte des arrérages de taxes soit remis au conseil de comté pour qu'il en fasse la collection suivant la loi, en faisant vendre tous les lots endettés envers la municipalité, attendu que c'est la seule ressource à la disposition de ce conseil pour la collection des sommes dues par les propriétaires des dits lots ».

Toutefois, lorsqu'il en a les moyens, le Conseil Municipal de Guigues fait montre d'humanité et de compassion. On retrouve des résolutions qui créent des précédents, ainsi : « que remise de tous arrérages municipaux et taxes pour l'année 1910-11 soit faite à ..., propriétaire du lot ..., rang ..., de Guigues, attendu qu'il est très pauvre et à la condition

qu'il reste propriétaire du lot ».

Du reste, la charité n'est pas le seul motif d'exemption de taxes aux yeux de notre Conseil Municipal, mais aussi le mérite. Ainsi, cette résolution du 4 nov. 1912 qui suit l'incendie de la manufacture de boîtes à fromage : « qu'une exemption de taxes, pour cinq ans, soit accordée à Thomas Breen, vu les services rendus à la paroisse dans le passé par son industrie et pour l'encourager à continuer son oeuvre de progrès parmi nous, malgré son malheur récent ».

Le feu de Haileybury a ravagé les lots de Maxime Béland et



Entrée nord du village vers 1915

de Adam Bergeron en 1922, et le conseil leur concède une exemption de taxes pour l'année suivante, exemption qui est annulée à la réunion suivante « attendu que ce conseil n'avait pas le droit de passer semblable résolution ».

Lorsque des travaux spéciaux l'exigent, comme l'ouverture d'un chemin desservant quelques colons regroupés dans un « arrondissement », ou pour la construction d'un pont, le Conseil Municipal du Canton Guigues pratique une « répartition » des coûts de l'ouvrage, ce qui signifie que : « tous les travaux à faire sont à la charge de tous les propriétaires et occupants des lots ». Cette pratique touche même l'érection des clôtures qui longent les chemins de rang, passant sur des lots déjà occupés : « que le compte de Rodrigue Lemire du montant de 128 piastres et 80 centins pour la construction de la clôture de la route établie entre les lots 12 et 13 du rang 2 soit accepté en faisant la répartition sur tous les lots obligés aux travaux de la dite route ».

«... que le compte de Alphonse Côté, marchand, pour le montant de 32 piastres et 18 centins pour broche barbelée et crampes fournies à cette municipalité pour la clôture de



la route du rang 5 à la charge des obligés de la dite route soit accepté ».

Enfin, signalons que les *règlements spéciaux* pour lever de nouvelles taxes sont fréquents, compte tenu de l'urgence de certains travaux d'immobilisation et de voirie : « que soit prélevée sur tous les biens-fonds imposables de cette municipalité, une taxe spéciale de 18 centins par 100 piastres d'évaluation pour l'emprunt municipal de 2 000 piastres ».

Le conseil doit suivre une procédure rigoureuse pour les règlements d'emprunts. D'abord, afficher les *avis publics* qui informent la population de Guigues de ces nouveaux règlements, à des endroits différents : « l'un sera au bureau de poste et l'autre à la maison d'école du 4e rang, près de la porte, comme cette maison d'école est le lieu du service divin pour le culte catholique ». (nov.1897)

Enfin, le conseil municipal est tenu de faire des recensements pour diverses raisons légales, taxation, élections municipales, provinciales ou fédérales. Ainsi, en 1903 : « que la liste des électeurs parlementaires devant ce conseil pour examen est trouvée correcte et approuvée ». À propos des élections municipales, le règlement # 135 de 1916 nous apprend que « dorénavant, la votation aux élections se fera au scrutin secret en cette municipalité ». Nous en déduisons qu'avant cette date on votait à main levée à Guigues.

Les chemins, grand souci de la colonisation

Dès 1897 et durant plusieurs décennies, l'aménagement des chemins est le principal souci et la principale dépense de nos conseils municipaux. Au début du siècle, la plupart des chemins du canton Guigues sont tracés directement sur notre sol fertile, mais glaiseux. L'automne et le printemps, le sol est détrempeé. Une grosse *waginne* peut facilement s'enliser jusqu'aux essieux et le Conseil Municipal recevra, durant plusieurs années, des factures pour des voitures brisées, ou même des chevaux morts. Les grandes roues de ces tombereaux creusent des ornières si profondes qu'en bien des endroits, la municipalité doit *pont* le chemin. On

dispose alors un lit de troncs d'arbres qui fait office de *pont flottant* sur les passages marécageux.

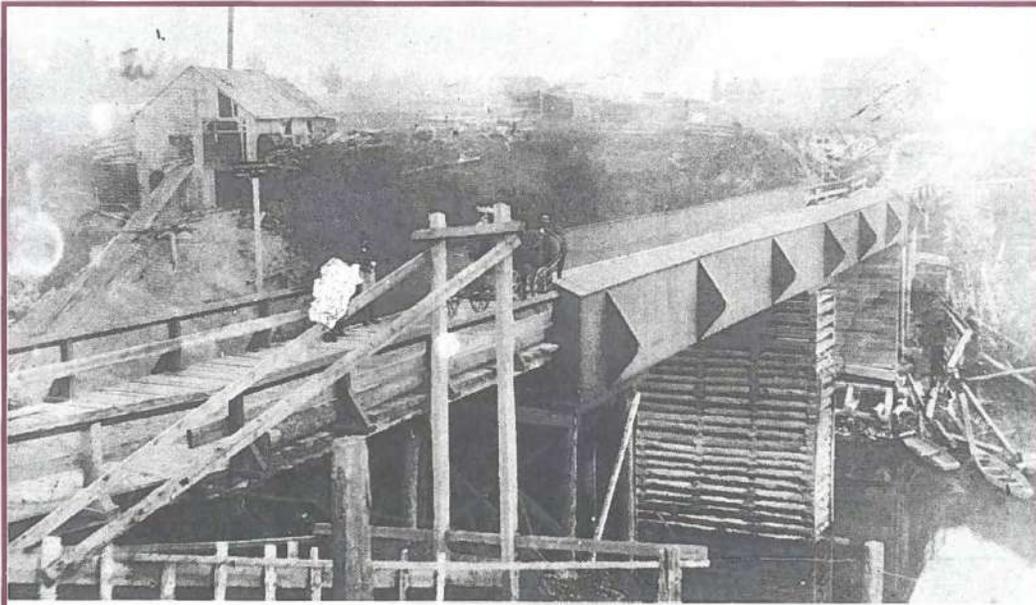
Ainsi, en 1906, un bout du chemin menant au moulin Lemay est « ponté en croûtes et déchets de moulin à scie depuis le pont du côté Est de la Loutre », comme quoi, tout était bon pour assécher nos chemins, même s'il fallait prendre des précautions spéciales : « la municipalité devra faire couvrir le bout de chemin ponté en croûtes d'une couche de terre afin de prévenir autant que possible le feu qui pourrait arriver par accident ». Comme ce sont les propriétaires du moulin qui pontent le chemin à leurs frais, on les exempte de taxes pour trois ans.

Mais le travail de voirie est toujours précédé de nombreuses délibérations et d'obligations légales à remplir. Dès mars 1898, notre Conseil demandait au Conseil de Comté « de bien vouloir livrer tous les originaux de règlements et de procès-verbaux se rattachant aux chemins et routes de cette municipalité ». Ce n'est pas une mince tâche qui attend nos maires et conseillers, car il faut décider par où passeront les chemins de rang, entre les lots déjà achetés, ce qui, d'après les Notes historiques sur la campagne d'Antonin Herbet, était un véritable casse-tête. En effet, certains propriétaires s'objectent à voir le chemin passer sur leurs terres, dont un couloir est exproprié, quand d'autres s'estiment lésés de l'éloignement ou du retard du chemin de rang à venir jusque chez eux.

Les résolutions touchant à la *verbalisation*, c'est-à-dire au futur tracé des chemins, sont innombrables. Le conseil municipal doit donner des avis publics aux Guiguois « aux fins de passer un règlement établissant le chemin de front du 3e rang sur les 8 premiers lots du susdit rang », ce qui suppose des expropriations, ou des décisions qui engendrent des insatisfactions, des pétitions et même des poursuites judiciaires contre le Conseil, cela, dès août 1898. Le Conseil doit alors déboursier 25 \$ pour l'avocat D.R. Barry de Bryson qui défend la municipalité dans une cause touchant à la verbalisation d'un chemin. Sans parler de notre secr.-trés. qui doit se rendre à Ville-Marie pour faire traduire les règlements en anglais, pour fin de publication légale dans les journaux au coût de 25 \$ dont témoigne la

Autre vue de la sortie sud du village





Le pont de la Loure bâti entre 1900 et 1902. La photo a été prise chez Arsène Julien vers 1920. Derrière, à gauche, on voit le moulin de Pit Dusseault, bâti en 1918.

facture du *Spectateur de Hull*, datant de 1899, journal aujourd'hui disparu.

Il faut, en outre, écrire fréquemment « au gouvernement s'il va être accordé quelques argents sur la demande faite par ce conseil le 4 déc. 1897, pour les travaux du chemin de colonisation passant entre le 4^e et le 5^e rang ». Cette résolution est adoptée en date du 4 juin 1898 soit, six mois après la première demande... Il est vrai que la poste était un peu lente car on écrivait aussi à Ottawa, en mars 1898 : « de vouloir bien nous allouer deux malles par semaine et de faire partir le courrier de Ville-Marie au lieu de North-Témiskaming, ce qui réduira le temps des correspondances à deux semaines au lieu qu'il est de trois semaines dans le service actuel ».

C'est pourquoi notre Conseil s'y prend d'avance lorsqu'il prévoit le pire. On écrit au département de la colonisation pour affirmer : « que le pont bâti par le gouv. du Québec sur la rivière La Loure entre les rangs 4 et 5 est en danger de s'écrouler entre cette date (7 juillet 1900) et le printemps prochain ».

Enfin, après toutes ces démarches, l'ouvrage de voirie pouvait commencer. Toutes les résolutions touchant à la *verbalisation*, à l'attribution de contrats à nos cultivateurs et à la construction des chemins et des ponts entre 1897 et 1940 rempliraient aisément un petit volume. C'est pourquoi nous n'en donnons qu'un aperçu. Chose certaine, le Conseil

Municipal fait confiance aux personnes chargées de *verbaliser* le tracé d'un chemin. Nombreux sont nos cultivateurs ou conseillers municipaux ayant le titre *d'inspecteur de voirie*, de *cantonnier*, autrement dit de *conducteur de travaux de réparation sur les chemins*, ou encore, de *surintendant spécial*, comme dans cet extrait datant du 7 mai 1904 : « que Louis-Israël Foisly soit nommé surintendant spécial pour verbaliser une route dans les rangs 1 et 2, là où la chose sera praticable, et là où la chose sera trop difficile, le tracé devra être fait pour le mieux ».

Les travaux de voirie sont donnés à contrat à nos cultivateurs, véritables entrepreneurs locaux, mais il faut donner un aperçu succinct du travail à effectuer, en regard des salaires de l'époque : « que la soumission de Stanislas Brien pour la confection de la partie ouest de la route du 7^e rang à aller jusqu'au haut de la côte de la rivière La Loure du côté Est, pour le montant de 425 piastres, soit acceptée ».

À l'époque, la construction d'un chemin, à travers la vallée de la Loure, n'était pas une mince tâche. Une fois le tracé défini, on devait bûcher, essoucher, ramasser le bois mort sur une largeur de 40 pieds soit, d'une clôture à l'autre de chaque côté du rang. Le roulant proprement dit avait une largeur de 15 pieds et une hauteur de 18 pouces au centre, les fossés entre deux et trois pieds de profondeur. Cela suppose qu'on devait labourer et, souvent, déplacer de la terre pour maintenir l'élévation de la route. Tout ce travail se fait au pic et à la pelle et à l'aide de *scrapers* trainés par des chevaux. Cela, sans parler des ponceaux et calvettes nécessaires au drainage des chemins.

L'inspecteur en charge des travaux pouvait requérir de tout contribuable l'obligation de fournir un ou des chevaux pour terrasser ou charroyer des matériaux. La municipalité, devenue prospère au début des années '20, pourra penser à graver nos chemins : « que le Conseil passe un règlement à l'effet d'emprunter 50 000 piastres du gouv.



provincial pour le gravelage des routes de la municipalité, laquelle somme est remboursable en payant 3 % d'intérêts pendant 41 ans ».

En 1907, un homme embauché aux travaux municipaux gagne 1.75 \$ par jour comme manoeuvre, au pic et à la pelle. Un charretier gagne aussi 1.75 \$ par jour et il reçoit 4 \$ par jour pour sa *team* de chevaux. En mai 1917 : « il est alloué 25 centins chaque heure d'ouvrage à toute personne travaillant pour le compte de la municipalité et 10 centins par chaque heure d'ouvrage à tout cheval ». Mais le salaire des hommes diminuent en 1919, vraisemblablement en raison de la guerre car alors un homme gagne 1 \$ par jour pour l'entretien des chemins. Par contre, le travail d'un attelage est payé 6 \$ par jour.

Des citoyens de Guigues déposent assez souvent des requêtes pour des travaux de voirie. Ainsi, en mai 1907, des cultivateurs des rang 2 et 3 demandent au conseil municipal d'améliorer la route du rang 3 au village. La requête est entendue et on abat la côte de quatre à cinq pieds, on refait en neuf le tablier du pont sur la petite Loutre, « avec des pièces neuves et bien équarries, recouvertes d'une couche de terre pour le roulement des voitures et aussi installer des garde-fous de chaque côté du pont ».

Sur les photos d'époque, les rues du village, tracées directement sur la glaise, paraissent larges. Elles sont souvent en très mauvais état. Après quelques années, on a recouvert le tracé de quelques couches de gravier. Les chemins deviennent plus carrossables. Des clôtures s'élèvent le long de la route et l'on plante des arbres devant les maisons. Ce n'est là qu'un aperçu sommaire des réalisations



Construction de la rue principale. Deux paires (teams) de chevaux attelés à une gralle. On reconnaît Albéric et Albert Paquin.



Maison Piché, maison Brien et maison Roy, vers 1908. La route était en terre.

« Cette paroisse fondée en 1886, où le prêtre réside depuis 1905, a été érigée en fabrique en 1911. Le curé de St-Bruno-de-Guigues est l'abbé J.A Beauchamps. St-Bruno-de-Guigues est située à 10 milles de Ville-Marie par voie fluviale et à 10 milles de Haileybury, sur le chemin de fer Temiskaming and Northern Ontario. Bureau de poste « Guigues » dans le comté et le Vicariat Apostolique de Témiscamingue. On trouve plusieurs bons pouvoirs hydrauliques sur la rivière La Loutre ». Monographies paroissiales, Colonisation, Mines et Pêcheries, 1913.

du conseil municipal de Guigues, au chapitre des chemins, qu'il nous faut abrégé pour considérer d'autres aspects de la vie municipale.

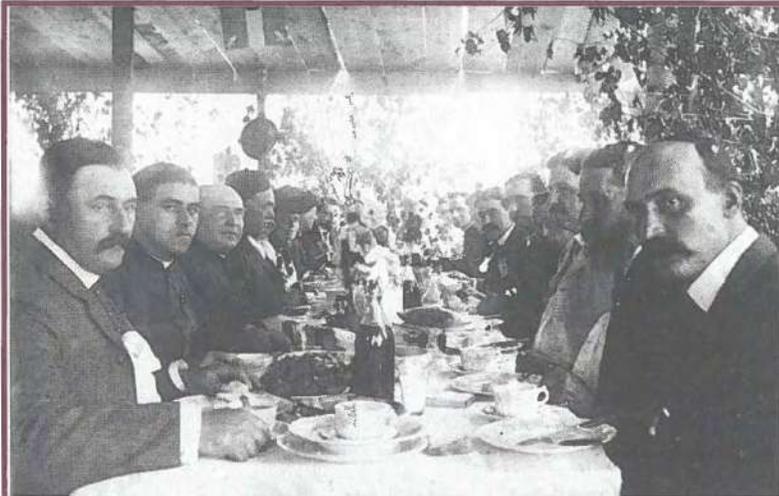
L'importance du chemin et du quai de Guigues

Le chemin du quai est l'objet de plaintes incessantes ; on n'arrive pas toujours à l'égoutter correctement. Des sections de ce chemin sont reconnues pour leurs *panses-de-boeuf*. De nombreuses voitures s'y enlisent jusqu'aux moyeux. Là encore, le conseil municipal reçoit plusieurs comptes pour des voitures brisées. C'est que plusieurs cultivateurs de Guigues, sans compter les fermiers des paroisses voisines,



empruntent le chemin du quai chaque jour, hiver comme été, de même que le service de la *malle*, deux fois la semaine. Pas étonnant que la première maison de pension à Guigues soit bâtie près du quai et non au village.

Le 8 juillet 1906, grand banquet sous une tente comptant 500 convives. À cette occasion, le ministre de la



Banquet organisé lors de la visite du ministre de la colonisation le 8 juillet 1906

Colonisation, Jean Prévost, promet une somme de 1 000 \$ pour améliorer la route des rangs 1-2-3 vers la pointe Piché.

On rapporte que c'était routine, l'hiver, de voir trente à quarante attelages revenir de Haileybury dans l'après-midi, chaque jour de la semaine, sauf le dimanche. Le 31 mars 1907, le gouvernement d'Ottawa attribue un montant de 8 450 \$ pour la construction du quai à la pointe Piché. Le trafic n'était pas moins intense l'été, puisque dès la construction du quai, les bateaux à vapeur font la traverse quotidienne. À ce moment, la *malle* arrive tous les jours. Il y a même un gérant, au quai, qui supervise le transbordement des marchandises.

Le quai de Guigues et l'état du chemin vers le village sont d'une importance capitale pour la communauté, la poste, l'approvisionnement des magasins, ainsi que pour les cultivateurs de Guigues et des paroisses environnantes qui vont vendre leurs produits agricoles et leur bois de chauffage dans les villes ontariennes ou qui ramènent des marchandises, des animaux, etc. Constatant ce trafic, le conseil municipal demande aux paroisses voisines de faire leur part pour l'entretien du chemin d'hiver sur la glace.

Cependant, le chemin du quai est toujours difficile à égoutter puisque le secr.-trés. de la municipalité est mandaté, en juillet 1910, pour : « écrire au ministère de la colonisation pour nous accorder un subside de 200 \$ pour améliorer la route qui conduit à notre quai vue que nous avons le bateau qui vient tous les jours qui nous apporte la malle et que ce

Village de Guigues en 1910





Budget municipal

Audition des livres pour l'année 1918, 1919 et 1920 :
 Surplus de 1 407.50 \$. Année 1919 : budget municipal :
 4 422.52 \$. En caisse : 126.13 \$. Dépenses de la
 corporation : 704.17 \$. Dépenses pour les chemins 2
 475.43 \$. Autres dépenses 706.54 \$.

chemin est impraticable ».

Le conseil municipal de Guigues a soin de faire apporter des améliorations au quai, en s'adressant au député Cahill en nov. 1921. En effet, le quai : « tel que construit rend l'abordage des bateaux difficile à cause du vent ; il est proposé que les travaux publics du Canada construisent, du côté sud du quai, une allonge en fausse équerre pour que le bateau ne soit pas exposé à se briser par la force du vent ».

Mais les ennuis sont loin d'être finis, si l'on en croit cette résolution de mai 1922 : « Attendu que le quai a été complètement détruit par la glace et qu'il est impossible d'avoir le service de la malle et de recevoir les marchandises destinées pour Guigues et les paroisses en arrière de Guigues ; il est proposé que le conseil demande au ministère de la Marine à Ottawa de faire des travaux temporaires le plus tôt possible pour permettre d'avoir un service de navigation passable cet été ».

Il semble que cet appel n'ait pas été entendu, puisque le secrétaire doit encore écrire, en janvier 1923, à Frank Cahorn, député au fédéral « pour obtenir la construction du quai de Guigues immédiatement, pour ne pas être privé du service de la Cie de Navigation encore cette année ».

La navigation prendra fin en 1932. À ce moment, les routes de terre reliant Guigues à New-Liskeard sont suffisamment carrossables pour livrer le passage aux autos et aux camions, mais l'hiver on continue à transporter des marchandises et même de l'essence en traversant le lac sur la glace et ce, jusqu'en 1942.

La traverse d'hiver sur le lac

En 1911, le conseil municipal de Guigues prend en main l'entretien du chemin sur la glace entre la pointe Piché et Haileybury. Outre les voyageurs, les *gens des marchés*, fermiers de Guigues et des environs, vont écouler leurs produits au marché de Haileybury ou magasiner à Cobalt. Pour éviter que des voyageurs ne se perdent, ou que leurs traîneaux ne s'enlisent dans la *slush* à cause de la *craque*, il faut balliser le chemin avec des petits sapins de 8 à 10 pieds et laisser du bois sur la glace pour ponter la *craque*. À cet effet, Herménégilde Cadieux est payé : « un montant de 5 piastres pour planter 125 balises dans la glace, une à chaque acre environ, sur un côté du chemin de la traverse, pour aider les passants à suivre ce chemin en temps de tempête ».

Bientôt, on demande à la corporation municipale de Haileybury de faire sa part et de payer la moitié de l'entretien de la traverse. Le règne de la traverse sur le lac se poursuivra jusqu'en 1942, puisque l'hiver, les chemins vers Rouyn et New-Liskeard ne sont pas ouverts aux automobiles avant cette date.

Les ponts

Comme pour les chemins, nombreux sont les cultivateurs qui travaillent aux ponts. Cet extrait est d'ailleurs représentatif des résolutions du Conseil au sujet des paiements d'ouvriers de voirie; ce sera donc le seul exemple de cette nature, daté d'avril 1899 : « pour les réparages du pont sur les lots 28 des rangs 2 & 3 couvrant le ruisseau connu sous le nom de Petite Loure aux noms des personnes qui arrivent avec le crédit de chacun en regard de leur nom : Victor Julien 50 centins ; Hilaire Roy 1 \$; Joseph Grenier père 2.25 \$; Liboire Cyr 2.38 \$; Ulric Croteau 1.34 \$; Gilbert Dansereau 2.88 \$; Odilon Roy 0.50 \$; Joseph Berthiaume 0.50 \$; Moïse Julien 0.50 \$; François Trudel 0.50 \$; Hilaire Gauthier 0.38 \$; Léonidas Lemire 0.50 \$; Albert Marin

Traversée du lac Témiscamingue en hiver. Des petits sapins bordent le tracé du chemin de glace.





0.50 \$; David Cadieux 1.50 \$ soient tous acceptés par ce Conseil ».

Le premier pont construit sur la rivière la Loutre était un pont flottant. Il se trouvait au sud du moulin Lemay, sur les rochers, près des rapides. Cet emplacement est connu aujourd'hui sous le nom de moulin Gauthier. Le pont flottant était retenu par des chaînes. On voit nos conseillers municipaux chargés d'aller discuter sur place l'emplacement du futur pont. On se fie aussi à leur expertise : « que Narcisse Paquin et Narcisse Boucher soient délégués au moulin Lemay aux fins d'examiner la rivière La Loutre en vue de la construction d'un pont dans les environs du dit moulin aux fins de relier la route du rang 7 à cet endroit de chaque côté de la rivière et de faire un plan de pont en rapport à leur examen ».

Puis on passe aussitôt à l'action, la municipalité s'arrangeant à l'amiable pour comprimer les coûts de l'ouvrage : « qu'il soit payé à Eusèbe Boucher la somme de 25 piastres et 49 centins pour la construction d'un pont flottant sur la Loutre près du moulin Lemay. Du moment que ce pont flottant cessera d'être utile, cette municipalité devra faire la remise de toutes chaînes servant au dit pont flottant à Bernard Lemay, qui en est le propriétaire et le prêteur ».

Plus tard, le 16 septembre 1904, une soumission de 395 \$ est accordée à Arsène Gagnon pour construire un pont permanent sur la Loutre, lequel fera l'objet de plusieurs améliorations et transformations jusque dans les années

'40, et même après.

Comme pour la construction des chemins, les coûts de construction et d'entretien de certains ponts, par exemple sur le ruisseau Apika (la petite loutre), sont à la charge des propriétaires de l'arrondissement, tandis que des octrois sont demandés pour les ponts les plus importants. « Répartition pour le coût de la construction et l'entretien du pont dans le chemin de front des rangs 2 & 3 sur les lots 28 soit fait pour 104 piastres 80 centins. Le montant du contrat est de 99 piastres ».

Plusieurs colons de Guigues, habiles en charpenterie ou en terrassement, déposent des soumissions pour la construction de ponts, de chemins, de clôtures. La plupart du temps, ils fournissent le bois, tandis que le conseil paye la quincaillerie. Plusieurs résolutions ressemblent d'ailleurs à des devis de construction : « le conseil passe contrat avec J.-B. Guinard pour la construction de la caisse sous le pont de la rivière La Loutre entre les rangs 4 & 5. Les coins de la dite caisse devront être chevillés en fer de 3/4 de pouce qui devra pénétrer au moins trois rangs de bois d'épaisseur ».

Il y eut deux ponts couverts sur le territoire de Guigues. Il en existe encore un dans le rang 6, qu'on nommait *le pont chez Émile Paquin*. Il est reconnu officiellement par la Commission de toponymie du Québec depuis le 25 janvier 1990 et se nomme pont Dénommé. Pour que les tabliers

Le pont couvert Dénommé, dans le rang 6





des ponts faits d'épinette rouge durent plus longtemps, nos ancêtres avaient eu l'idée de les protéger avec un toit. Ces ponts couverts qui s'intègrent si bien au paysage ont souvent inspiré nos poètes.

L'entretien des chemins

En 1902, le cultivateur payait un dollar pour l'entretien du chemin qui passe devant son lot. C'est l'entrepreneur qui recueille le paiement. Son travail consiste, l'hiver, à passer le rouleau pour aplanir et durcir la neige. Il devait également dégager à la pelle les bancs de neige qui obstruaient les chemins durant les tempêtes. L'entrepreneur devait aussi aménager des jetées, c'est-à-dire une portion de chemin où deux attelages pouvaient se croiser, car les chemins d'hiver n'avaient ordinairement qu'une seule voie. Il fallait baliser ces jetées pour les retrouver après une tempête de neige, comme cela se pratique en 1903 : « qu'il soit payé à Camille Lacroix la somme de 4 piastres et 13 centins pour travaux d'entretien d'hiver dans la route du rang 5 ».

La Corporation modernise l'entretien des chemins d'été en juin 1913 : « Odilon Lacroix est nommé conducteur de la machine à chemin. Qu'il aille la chercher chez Auguste Lavallée. Qu'il voit si elle a besoin de réparation et qu'il la transporte chez lui. Que son salaire soit de 2 \$ par jour, nourri et logé, chez les intéressés ».

Avant la deuxième guerre, la pratique courante de notre municipalité consiste à vendre à l'enchère les travaux municipaux d'entretien ou de réfection : « vente au plus bas enchérisseur de l'entretien des chemins d'hiver à la salle du conseil après la messe; les entrepreneurs, en plus de l'entretien du chemin, devront baliser les jetées à tous les quatre acres ».

En août 1919, « tous les chemins de front et les ponceaux d'été » passent à la charge de la municipalité. En 1920, « tous les chemins d'été municipaux, locaux et de comté situés dans les limites de la paroisse St-Bruno-de-Guigues seront

faits, améliorés et entretenus aux frais de cette corporation, au moyen de deniers prélevés par voie de taxation directe sur tous les biens imposables ».

En 1927, on apprend que le gouvernement « va prendre à sa charge tous les chemins de gravelle qui répondent aux normes ». Après inspection, on constate que les chemins de la municipalité ne répondent pas à la norme du gouvernement, mais l'affaire se règle finalement. La taxe foncière est grimpée à 1.50 \$ par 100 \$ d'évaluation.

La réglementation des transports

À plusieurs égards, le Conseil Municipal du Canton Guigues est un promoteur du développement régional, soucieux de l'efficacité des communications sur un vaste territoire. Comme il n'y a pas encore de pont pour rallier North-Témiskaming (l'actuelle Notre-Dame-du-Nord), le Conseil accorde en février 1908 : « une licence de batelier pour faire la traverse de la rivière des Quinze, accordée à Pierre Lapointe avec le tarif qui sera comme suit ; pour une paire de chevaux avec une voiture chargée ou non, aller et retour le même jour, 50 centins ».

D'un autre côté, le Conseil émet des règlements plus sévères, sans doute parce que la sécurité des citoyens avait déjà eu à souffrir de certains abus, et que les normes facilitent la circulation : « toutes les voitures d'hiver de charge double doivent avoir une même largeur uniforme de 44 pouces en dehors des patins. Il sera permis des voitures avec leur largeur première pour les quatre prochaines années, après quoi toutes les voitures de lourde charge devront être de largeur uniforme sinon, les propriétaires de ces voitures ne pourront s'en servir sur tout chemin public ». (février 1905)

« La circulation des bicyclettes sur les trottoirs est prohibée. Quiconque enfreindra le présent règlement sera passible d'une amende de 1.00 \$ par jour ». (juin 1922)

« Le conseil passera un règlement réglant la vitesse des automobiles dans le village et la campagne ». (août 1923)

Inversement, certaines lois provinciales sur le transport indisposent le conseil de notre municipalité à vocation agricole; ainsi, la « loi qui oblige tout conducteur de voiture hippomobile au port de lumières », débattue en février 1940, suscite ce plaidoyer : « le cultivateur est dans l'obligation de circuler sur les routes avec toutes sortes de machines et de voitures qu'il coûterait cher de

Budget municipal

1913 Valeur de la propriété imposable : 100 000 \$.
Évaluation totale année 1914 : 410 597 \$
Évaluation imposable en 1914 : 392 442 \$
taxe municipale 0.15 \$; taxe spéciale 0.04 \$
La taxe foncière atteint 1 \$ du 100 \$ d'évaluation en 1920.



munir toutes d'un feu blanc à l'avant et d'un feu rouge à l'arrière ; et que le plus grand nombre des accidents est imputable à la négligence et à l'imprudence des automobilistes ».

La sécurité publique, la moralité, la réglementation des commerces

L'ordre public est sous la juridication municipale. On décrète : « que Bastien Bélanger soit nommé gardien public (police) de cette municipalité » (mai 1908) ; « que Roméo Cotnoir soit nommé constable, qu'il soit autorisé à trouver les personnes qui ont causé du désordre au couvent des Révérendes Soeurs de l'Assomption, le 5 mars dernier, et que le maire s'arrange avec le constable quant au prix ». (mars 1921) Une prison est même aménagée : « que Albert Dénomme soit autorisé à faire faire deux cellules dans la remise, en arrière de la salle publique ». (mars 1927) Ce gardien de la paix était armé d'une matraque appelée *garcette*.

Il semble que les mandataires ou membres du Conseil Municipal étaient dotés de pouvoirs d'enquêteurs, lesquels étonnent aujourd'hui. Ainsi : « que Joseph Bouffard soit autorisé à découvrir la personne qui vend de la boisson en cette municipalité et que sur plainte assermentée par M. Bouffard, ce dernier soit autorisé de porter plainte au percepteur du revenu ». (mai 1913)

« Que le maire soit autorisé à porter plainte au nom de la municipalité contre tout vendeur de boisson sans licence, et contre toute personne troublant le bon ordre dans cette municipalité, lorsqu'il aura, d'après son jugement, des preuves suffisantes, que le maire soit autorisé à prendre toutes les procédures requises ». (mai 1936)

On ne s'étonnera donc pas que la réglementation des commerces locaux soit teintée de valeurs morales bien affirmées. En voici des exemples éloquentes. Cette résolution est passée un an avant l'adoption du règlement sur la prohibition dans le comté : « que soit donné avis public au fin d'accepter la licence de Vénérand Lacroix pour un hôtel de tempérance dans le village de Guigues » (mai 1910). Il est difficile de comprendre aujourd'hui ce qui justifie, aux yeux du conseil, la première condition de cette seconde résolution : « que la demande de Aurèle Mayer pour l'installation d'une tannerie dans le Témiscamingue soit acceptée, à condition qu'il puisse fournir de bonnes références sur son caractère et sa capacité » (juillet 1918).

Chose certaine, le Conseil municipal a une haute idée des devoirs religieux pour ce qui touche les heures d'ouverture

des commerces : « avertir tous les marchands, boucher et boulanger, d'avoir à ne pas vendre le dimanche et fêtes pour observer la loi du dimanche et qu'un avis public en soit donné » (mai 1918). « Règlement ordonnant la fermeture des magasins du village un soir par semaine, le vendredi à 7 hres pm. et la fermeture des restaurants, salon de barbier, salles de *pool*, le premier vendredi du mois durant l'office religieux du soir ». (sept. 1931)

Le conseil municipal décrète même, en avril 1924, un couvre-feu pour les enfants : « Il est interdit à tout enfant de 15 ans et moins de séjourner dans les magasins, restaurants ou dans les rues après 8 heures du soir à compter du 1er nov. jusqu'au 1er mai, et après 19 heures à compter du 1er mai, à moins d'être accompagnés par leurs parents ou d'être envoyés en commission par eux. En cas d'infraction, il sera imposé une amende de 1.00 \$ pour la première offense et 2 piastres en cas de récidive ».

La sécurité publique dans les limites de la municipalité de Guigues est aussi basée sur la prévention des accidents. L'expérience parle ici : « que Eusèbe Gauthier et Pacifique Morin examinent le pont du moulin Gauthier et fassent rapport au conseil établissant ce qui devrait être fait sur ce pont pour garantir de tout accident ». (juillet 1912)

« Toute manufacture mue par la vapeur devra être bâtie à une certaine distance des bâtisses aux environs de l'église paroissiale de Guigues et que tout propriétaire de manufacture devra faire approuver les plans ». (avril 1913)

Dernier retour sur les règlements commerciaux dans la localité, qui rappelleront peut-être de bons souvenirs à nos aînés. Notez le partage de l'amende en cas d'infraction dans le premier extrait : « règlement concernant les colporteurs. Que Siméon Courtois soit autorisé de percevoir l'amende et la licence de celui en défaut ou de le faire arrêter, et que le conseil paie au dit Courtois la moitié de l'amende perçue ». (sept. 1914)

« Le Conseil accordera une licence pour tenir une salle de *pool* dans cette municipalité, moyennant une somme de 15 piastres pour une table, et 10 piastres pour chaque table additionnelle. Le dimanche et les jours de fêtes d'obligation, la salle ne sera ouverte qu'à 1 h p.m. et devra être fermée 15 minutes avant l'office des vêpres. La salle devra être fermée de 10 h p.m. à 8 h a.m. Aucun enfant au-dessous de 16 ans révolus ne sera admis dans la salle sans affaires. La vente de liqueurs enivrantes et tout jeu à l'argent sont prohibés. Si le propriétaire d'une salle de *pool* permet à quelqu'un de jouer à crédit, il en subira tout le risque, les parents du joueur mineur n'étant pas tenus responsables



des dettes de leur enfant ». (avril 1921)

« Que la demande de Vital Marcil d'obtenir une licence de colporteur soit accordée pour vendre du tabac dans les limites de cette municipalité au prix de 50 \$ pour la période du 30 mai 1933 au 29 mai 1934 ».

La prohibition

Le premier règlement concernant la prohibition est approuvé en 1911 par le Conseil de Comté du Témiscamingue, à la suite d'un premier référendum populaire. La vente de boissons alcoolisées est interdite sur le territoire. Le Conseil de Comté fait face à des poursuites judiciaires de la part de tenanciers d'hôtels. Il doit abroger son règlement en 1915, à cause d'erreurs de procédures.

En 1917, le conseil de Comté adopte un nouveau règlement prohibant la vente d'alcool et l'émission de permis. En 1925, on embauche un constable spécial chargé de faire respecter la loi de prohibition.

Ce règlement est plus ou moins respecté par la population et, à plusieurs reprises, on demande au gouvernement d'être plus sévère. Bientôt, d'autres citoyens demandent l'abolition de ce règlement. Quelques référendums se tiennent sur ces questions. Ils sont toujours remportés par le groupe favorable au maintien de la prohibition fortement soutenue par le clergé. Ce règlement ne sera définitivement abrogé qu'en 1961.

Toutefois, bien des familles de Guigues et d'ailleurs brassent la *bière à mitaine* à la maison. Il existe des contrebandiers qu'on appelle *bootleggers*, qui détaillent la caisse de 24 bières pour 12 \$ et le 10 onces d'alcool pour 3 \$. Comme la vente de l'alcool était légale en Ontario, beaucoup en achètent. Pendant les Fêtes, la police provinciale venait faire de la surveillance au quai de Guigues, afin que les québécois n'en importent pas.

Cet interdit favorisait peut-être la consommation, car toutes les occasions semblaient bonnes pour prendre un coup : lors d'un bis ou corvée, après une dure journée de travail, on relaxait en prenant un verre. Cela arrivait aussi lors d'un tirage ou *raffe* ou simplement lors d'une veillée chez les familles du voisinage, comme c'était la coutume du temps. À

Recette de la bière à mitaine, d'après Roger Lavallée

« Pour faire la bière à mitaine, comme nous l'appellions, il fallait mettre 7 à 8 livres d'orge dans une poche de jute qu'on faisait bouillir une couple d'heures. On mettait le tout dans un baril de bois, on ajoutait du sucre blanc à volonté, du houblon, du malt ainsi que de la levure. On gardait le tout à la température de la maison pendant trois semaines en écumant la broue qui se formait à la surface. Quand la broue cessait de se former, c'est que la bière était prête à embouteiller. On filtrait alors le mélange en le passant au travers d'un coton à fromage ou d'un chapeau de feutre, afin de lui donner une belle couleur claire. On s'assurait aussi de boucher soigneusement les bouteilles, sinon la bière n'était pas pétillante. Ce kik était très recherché par les buveurs de bière. On donnait le grain fermenté aux cochons ».

l'automne, nombreux étaient les cultivateurs de Guigues à acheter un baril de pommes (2 \$ pour 3 minots) et on jouait aux cartes avec des pommes plutôt qu'avec de l'argent.

La protection contre l'incendie

Plusieurs années avant de mettre sur pied un service d'incendie adéquatement équipé — car la dépense faite en 1933 sera considérable — le Conseil Municipal adopte des dispositions préventives, assorties d'amendes assez élevées. On voit aussi notre Conseil indemniser les bénévoles qui se sont dévoués lors d'un sinistre : « payer à A. V. Bélanger la somme de 18 \$ pour avoir été garder le pont du ruisseau Cameron contre le feu en juin 1907 avec une équipe d'hommes dont il a payé le salaire de ses deniers. Payer la somme de 1.50 \$ à Jean Tanguay fils, qui n'a rien reçu de A. V. Bélanger, faisant partie de l'équipe d'hommes ». (1909)

« Que Jos. Allard avise ceux qui n'ont pas d'échelles en conformité du règlement contre l'incendie et qui n'ont pas ramoné leurs cheminées d'avoir à se conformer au règlement ou, à défaut, payer une amende de 5.00 \$ ». (déc. 1912)

La mise sur pied d'une brigade de pompiers volontaires nécessite un déboursé important, que la municipalité de Guigues n'est en mesure de faire qu'en déc. 1933, bien que la Crise sévisse encore, affectant aussi le budget municipal. On voit cet équipement acheté en janv. 1935, de façon à pouvoir répondre aux urgences en toutes saisons : « que le secrétaire-trésorier soit autorisé d'acheter : 1 pompe à incendie Canadian Fairbanks Morse Portable Forest Fire Pump à 448.50 \$; 50 pieds de boyaux à succion avec

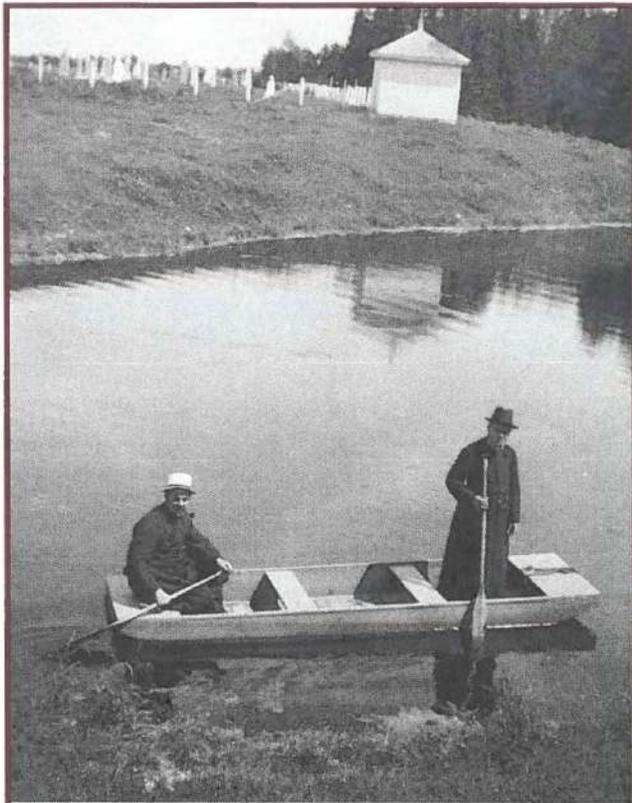


accouplement à 1.10 \$ le pied linéaire ; 1 filtreur pour boyau à succion à 3.75 \$; 1000 pieds de boyaux en toile 1 1/2 pouce diamètre à 21 \$ le 100 pieds ; 2 lances en cuivre avec ajustements de 1/2, 3/8 et 1/4 à 4 \$ chaque, et que ces marchandises seront payées sur le budget de l'année 1934, mais livrées au conseil pour le 31 décembre 1933 ».

« Que le maire soit autorisé de faire construire une voiture d'hiver et d'été pour la pompe à incendie ».

Dès lors, il reste à constituer le noyau de la première brigade officielle de pompiers volontaires. Si l'on en juge par la seconde résolution ci-dessous, il faut penser que les services de ces braves étaient fréquemment sollicités durant les années '30, justifiant un salaire pour le chef de brigade. Le sens pratique de nos élus municipaux apparaît d'ailleurs dans le barème établissant ce salaire : « que Hermas Gauthier soit autorisé de former une équipe volontaire de pompiers et qu'il en sera le chef et cela, sans aucun salaire pour aucun ». « Que Hermas Gauthier, chef pompier, sera payé pour son travail lors de démarches concernant un feu quelconque le prix dont il est payé comme garagiste et cela, pour chaque travail fait ». (oct.1935)

L'expérience dicte certains figinolages techniques apportés



Le petit lac du curé est une réserve d'eau essentielle en cas d'incendie.

en février 1938. Un tocsin permet de rassembler les volontaires. Le Conseil s'occupe, comme un bon père de famille, de la formation de son corps de sapeurs-pompiers : « le conseil nomme Anselme Brien pour s'occuper de faire placer des *sleighs* à la pompe à incendie, et de s'entendre avec Hermas Gauthier afin qu'il montre à 3 ou 4 personnes comment faire fonctionner l'engin de la pompe à incendie, et d'installer un avertisseur pour donner l'alarme en cas d'incendie ».

Gestion du territoire municipal

Ne faut-il pas admirer le bon sens terrien de nos conseillers municipaux lorsqu'ils décrètent, en se souciant de motiver leurs règlements à leurs électeurs de Guigues : « que le Conseil passera un règlement imposant une taxe de 1.00 \$ par an sur tout chien mâle et 2.00 \$ pour une femelle, et que le produit de cette taxe servira à indemniser les propriétaires de moutons étranglés par ces chiens ». (oct.1920) « Alphonse Côté est nommé gardien d'enclos pour cette municipalité ». (1903)

Ce bon sens va parfois à l'encontre des décrets rédigés à Québec, qu'il faut bien adapter à la réalité quotidienne du milieu rural : « les délais, pour dénoncer un accident entraînant des blessures corporelles arrivées dans les chemins ou sur les trottoirs d'une municipalité, sont trop longs. Le délai de 60 jours ne permet pas à la municipalité de contrôler l'état de la rue ou du trottoir où est arrivé l'accident ». (sept. 1921)

La santé, le « secours aux indigents », l'adoption d'un enfant

Nous affirmons qu'à l'époque héroïque, le Conseil Municipal de Guigues exerce avec discernement des responsabilités qui, aujourd'hui, ne sont plus directement de son ressort, notamment dans le cas de la santé. Nous ajouterons que ce discernement naturel se nuance d'un profond humanisme et d'une charité sans faille qui ne survivent, dans nos institutions modernes, que grâce à des préposés exceptionnels ou des bénévoles. Cette résolution datée de mars 1915 est particulièrement suggestive à cet égard. Par exception, nous la citons au long : « que pour venir en aide à Joseph Cadieux dont la santé est ébranlée par la maladie depuis une couple d'années et qui ne peut vaquer à ses occupations habituelles, et attendu que la Corporation est tenue de venir en aide à ses contribuables pour leur permettre de gagner leur vie, ce Conseil autorise et permet à M. Cadieux de vendre de l'huile à pétrole pour l'éclairage



en cette municipalité pour le terme d'un an à compter de ce jour ».

Deux ans après l'incorporation de notre municipalité, le Conseil prend en charge les soins donnés à un aliéné. Nos élus doivent, pour « pour la descente de l'aliéné à l'asile St-Jean-de-Dieu-longue-pointe », déboursier « la somme de 60 piastres courantes », fortune que ne possède pas le Conseil. On signe alors « un billet promissoire en faveur des Rév. P. Oblats de Ville-Marie pour l'emprunt de 50 piastres pour besoins d'urgence dans cette cause ». Il restera au Conseil Municipal du Canton Guigues à acquitter trois autres comptes : « le compte de H. Landreville, hôtelier, pour pension & soins donnés à l'aliéné de 10 piastres & 50 centins ». « Le compte de F. Desrochers de 3 piastres pour voyages fait à Ville-Marie pour les passages du Dr A.J. Aubin et Aimée Boucher dans l'affaire de (nom), aliéné ». « Le compte de Pierre Beauvais au montant de 8 piastres & 75 centins pour soins donnés à l'aliéné (nom).

Considérons maintenant un autre volet de la santé publique, à une époque où on commençait à combattre les maladies infectieuses, cause des premières mortalités à survenir dans la Mission St-Bruno-de-Guigues. Nos premières victimes de la diphtérie, une mère et son enfant, reposent au cimetière de Ville-Marie, car nous n'en avons pas encore à cette époque. Cela explique la constitution précoce en janv. 1899 d'un comité d'hygiène local : « les membres du bureau d'hygiène doivent rendre la vaccination obligatoire dans les limites de cette municipalité ».

« Que le compte du Dr. J. A. Ayotte du montant de 14 piastres et 75 centins, pour services professionnels rendus dans les cas de diphtérie qui ont sévi dans cette municipalité, soit payé ». (mars 1908) « Que le compte de F. Champagne du montant de 3.10 \$ pour avoir fait la désinfection de maisons là où la diphtérie a sévi soit accepté ». (juin 1908)

Le budget municipal voté en juillet 1915 mentionne le paiement « d'un lit à l'hôpital Canadien à Paris pour 150 \$ », comme quoi, la responsabilité à l'endroit de ses citoyens imprègne fortement les décisions administratives de la municipalité, tout comme ses initiatives : « que le sec.-trés. de Guigues demande un médecin pour la localité sur les journaux suivants : L'Action Catholique, Le Droit, La Presse et la Patrie ». (fév. 1916) Le sens civique de nos élus va même plus loin : « que la Corporation de Guigues vote et souscrive une somme de 100 piastres à l'Ordre de St-Jean et pour la Société de la Croix rouge de Londres ». (nov.1915)

Cette attitude de bon père de famille caractérisant la politique municipale de Guigues n'est pas une affaire de

prestige : « que le maire soit autorisé à voir à la subsistance de M. et Mme Desrochers, Dame Labre et les enfants sinistrés du feu d'Haileybury, en octobre 1922 ». On sait que ce feu s'était propagé jusque sur des lots de notre canton. N'empêche que l'aide humanitaire est un devoir pour le Conseil Municipal qui rembourse à « T. Dupuis, 3.35 \$ pour pain aux réfugiés du feu d'Haileybury, Ont ».

Le civisme de nos élus va-t-il plus loin ? Il semble bien que oui, suivant le texte de cet arrêté, dont nous reproduisons les passages les plus significatifs : « Considérant que la tuberculose humaine a atteint un développement défavorable dans nos populations ; que l'une des principales causes de contagion provient du lait de vaches tuberculeuses ; vu l'expansion de l'industrie laitière dans notre comté à cause de nos pâturages abondants et de la qualité spéciale de nos fourrages ; il est demandé au ministère de l'Agriculture que les troupeaux possédés dans les limites de cette municipalité soient éprouvés à la tuberculine afin d'éliminer le plus tôt possible cette tuberculose bovine dans notre municipalité ». (juin 1929)

Nous venons de voir des cas d'exceptions. Mais qu'en est-il du « système de santé » à l'époque héroïque ? Il nous faut consacrer une page à l'oeuvre des soeurs soignantes de Ville-Marie pour comprendre l'autonomie régionale en matière de santé.

Par décret provincial, la Municipalité paye un tiers des frais engagés dans le *Secours direct* aux indigents, malades et nécessiteux, contribution que notre Conseil estime ruineuse pour les municipalités à l'époque de la Crise. On verra que la santé de nos prédécesseurs à Guigues doit beaucoup à l'oeuvre des Soeurs soignantes de Ville-Marie. Que grâce leur en soit rendue. Nous cédon la parole à Augustin Chénier qui brosse un tableau vivant du mérite des Soeurs hospitalières à l'époque héroïque de Guigues : « Jusqu'en 1935 les religieuses de l'hôpital de Ville-Marie ne se prévalent pas de la loi de l'Assistance publique. Cette loi accorde, pour chaque hospitalisé indigent, les deux-tiers de 1.33 \$ par jour, soit 88 sous dont une moitié est payée par le gouvernement, l'autre par la municipalité où réside le malade. Le dernier tiers est supposé être payé par le patient. Naturellement, il demeure perte nette. En 1935, l'hôpital avait près de 20 000 \$ de comptes impayés, considérés comme perdus. Le seul déficit de caisse accumulé au 31 décembre 1936 était de 8 713 \$.

« J'appris par hasard que depuis deux ans, les dépenses étaient supportées par la maison. Pour ne pas dévoiler à Ottawa la précarité de la situation, les religieuses s'étaient imposé un régime de légumes et de pain sec. La petite



provision de beurre, d'oeufs et de viande était réservée aux malades. Pendant ces mois, infirmières, de jour comme de nuit, supérieure comme cuisinière s'astreignirent à ce jeûne rigoureux. L'hôpital de Ville-Marie est une oeuvre régionale. Sur les 447 hospitalisés de 1936, 82 étaient de Ville-Marie et 365 venaient des autres paroisses du vieux Témiscamingue ».

Jusqu'au début des années 1960, les municipalités financeront une partie du système de santé du Québec. Le conseil de comté gardera une partie de son budget — auquel le Conseil Municipal de Guigues contribue pour un montant de 595 \$ en 1933, en plein milieu de la Crise — pour rembourser le gouvernement pour l'entretien des aliénés, des indigents et des malades de Guigues. La municipalité est donc en partie responsable financièrement de ses citoyens, mais pour nos élus, comme on la vu, la responsabilité morale prime sur les gros sous.

Nous concluons ce panorama des services locaux de santé communautaire à Guigues entre 1897 et 1940 par un écrit qui suscitera peut-être un frisson rétrospectif : « que les contribuables qui désirent que les membres de leurs familles se fassent enlever les dents ou des amygdales par le médecin de l'Unité Sanitaire donnent leurs noms. Si le maire juge le nombre suffisant, on fera l'extraction ». (juin 1932) Une famille de Guigues nous rapporte que cette opération se pratiquait dans le logement de la maîtresse d'école, contigu à la salle de classe où les autres jeunes patients attendaient leur tour, non sans ronger leur frein ou s'évanouir ...

Pour terminer, mentionnons qu'à l'époque, la juridiction du Conseil Municipal de Guigues s'étend même à l'adoption. Nous omettons volontairement la date et les noms pour respecter la confidentialité d'une résolution qui n'est pas unique dans les annales de la municipalité : « faire signer par ... une donation de son enfant et un acte d'adoption de cet enfant par ... et faire préparer les papiers en conséquence ».

La lutte contre le chômage durant la grande Crise

Toute la population de Guigues subira le contrecoup de la Crise de 1929 à 1935. Nos élus feront preuve d'imagination et de débrouillardise, commençant par dresser un bilan qui dépeint l'étendue du désastre économique au début de 1930. C'est le prélude de longues années noires : « Population de Guigues : 1283 personnes. Familles : 215. Nombre de chômeurs actuels : 100 soutiens de famille et 200 hommes non mariés. L'an dernier, il y avait environ 10

chômeurs ».

Immédiatement, la municipalité entreprend un vaste programme de travaux d'utilité publique « dans le but de soulager les chômeurs » en y consacrant une première mise de 35 000 \$, consécutive à un emprunt. Par la suite, les demandes « d'octrois remédiateurs au chômage » sont abondantes et détaillées. Ce fut l'occasion d'améliorer grandement nos chemins de rang, notamment au chapitre du gravelage. Un projet est également déposé en déc. 1931 pour « système d'aqueduc, canaux d'égoûts, protection contre l'incendie dans une partie de la municipalité au coût de 30 000 \$ », mais ne sera pas réalisé.

La description minutieuse des conditions d'embauche des cultivateurs et jeunes chômeurs de Guigues montre à quel point l'ouvrage était rare. Le Conseil fait plusieurs recommandations à Joseph Robert père, contremaître des conducteurs de travaux des arrondissements du rang 6 : « 1- S'il y a trop de charretiers à la fois, le conducteur devra en employer une partie durant un certain temps et ensuite une autre partie, en donnant le même nombre de journées d'ouvrage à tous. 2- Le conducteur ne devra employer que les chevaux de son arrondissement. 3- Les propriétaires de plusieurs paires de chevaux n'en feront travailler qu'une paire. 4- Les charges devront contenir 1 1/2 verge de gravier, faire autant de voyages que possible dans les 8 heures d'ouvrage. 5- Le conducteur devra employer les personnes qui n'ont pas de chevaux, en premier ».

Nos conseillers rivalisent d'imagination pour « enrayer la crise du chômage dans le comté » en proposant au gouvernement fédéral plusieurs projets importants d'amélioration, dont peu seront réalisés : « Réparer la digue à Témiscaming Sud pour le bénéfice des nombreuses industries et un transport plus facile du bois sur le lac ; Échelle à poisson. Le poisson a peine à remonter les digues construites sur les lacs Témiscamingue et Des Quinze. C'est pourquoi il a beaucoup diminué dans ces lacs; Construction d'une ligne ferrée à partir de la ligne du CP à Ville-Marie, jusqu'au lot 20, rang 2, au dépôt de sable de silicium d'une très haute qualité ».

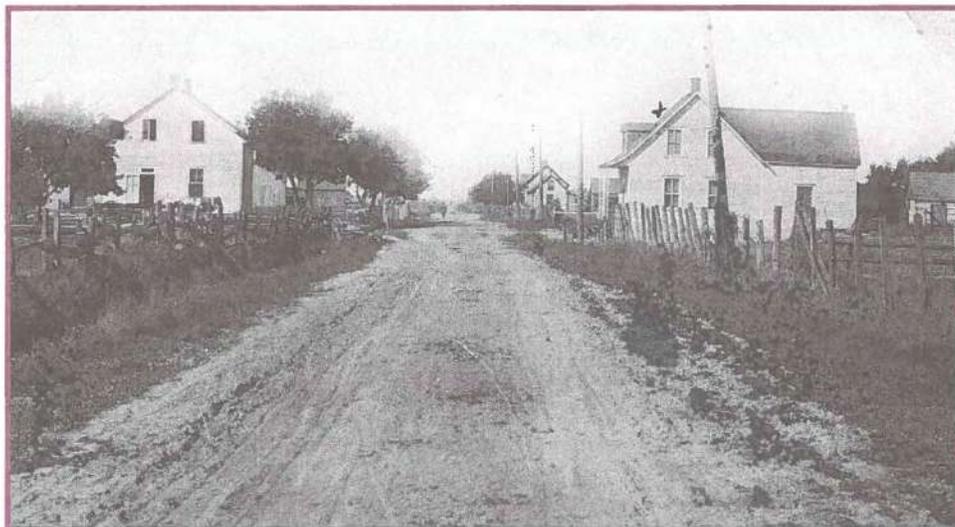
Ces recommandations s'ajoutent à la : « demande de recenser des fils de cultivateurs et des chômeurs aptes à s'établir sur des terres nouvelles, de préparer un plan de colonisation couvrant toute la Province, d'agrandir notre domaine au moyen d'échange avec les Cies forestières, d'arpenter ces terres et d'ouvrir des chemins pour y pénétrer ». (1935)



« Le crédit agricole » et l'aide aux agriculteurs

Déjà, suite à la mauvaise récolte de 1914, le Conseil Municipal de Guigues achète pour 1 998 \$ de « graines de semences : 1329 minots d'avoine Bannes ; 152 minots de blé hâtif ; 78 minots de pois vigne dorée ; 108 minots d'orge à 6 rangs etc ». Un comité est formé pour administrer l'achat et la livraison des graines. Les cultivateurs doivent rembourser le prix des semences l'année suivante, après les récoltes.

Mais la situation en sept. 1930 est d'autant plus grave que le Conseil écrit au gouvernement : « la récolte est nulle dans la région, les contribuables n'ont pas de produits à vendre. Il est probable que le conseil soit obligé le printemps prochain d'avancer de l'argent aux cultivateurs pour qu'ils puissent acheter leur grain de semence. Les contribuables sont si peu argentés que le montant des arrérages de taxes est de 4 112,72 \$ ».



Sortie nord du village 13 août 1913, à gauche la résidence de Georges Lafond (aujourd'hui Gilles Dorion) et à droite celle de Georges Gauthier

Incidentement, nous pouvons mesurer l'importance des compagnies forestières pour les cultivateurs de Guigues puisque le Conseil ajoute : « la cause du chômage vient du fait qu'il ne se fait pas chantiers ». On est donc autorisé à dire que le Conseil agit comme un véritable crédit agricole et même qu'il assume la couverture d'une moderne assurance-récolte.

Lorsque tout va bien pour nos fermiers, le souci d'encadrer ou de développer de nouveaux secteurs de production agricole est l'objet de nombreuses initiatives locales de la part de la municipalité, soit à même le budget municipal, soit au moyen d'emprunts ou même, de contribution volontaire à l'exposition agricole : « William Bélisle est nommé inspecteur agraire de la municipalité ». (mai 1908) « Règlement pour emprunter 3 000 \$ au taux d'intérêt le moins élevé, pour acheter des vaches laitières ». (juin 1912) « Que ce conseil décide de payer les dépenses qui seront occasionnées par l'exposition agricole de cette paroisse ». (août 1929)

Cette lettre du Conseil Municipal à la Cie de Navigation de Ville-Marie, datée de mai 1920 témoigne de l'importance

économique des *gens des marchés* à Guigues. La municipalité prend à coeur les intérêts privés de ses citoyens : « la requête qui suit expose : que la Cie de Navigation a mis un bateau à l'usage des personnes qui conduisent leurs produits au marché de Haileybury ; que la Cie a promis un service satisfaisant ; que le bateau est toujours en retard et que samedi dernier le bateau n'a laissé le quai de Guigues qu'à 9 h a.m. ; que ces retards causent de graves dommages

aux cultivateurs ; sachez que le Conseil vous demande que le bateau quitte le quai de Guigues à 6:45 h a.m. le samedi et, qu'à défaut de le faire, le Conseil s'adressera ailleurs pour obtenir un service convenable ».

Évidemment, ces initiatives municipales sont forts coûteuses et encore, ce n'est là qu'un aperçu sommaire des réalisations de notre Conseil à ce sujet. C'est pourquoi l'on se tourne vers Québec en 1932. Cette résolution signale la conscience en milieu rural de l'importance de la coopération économique ; la Caisse Populaire est ici invoquée naturellement : « ce conseil demande au gouv. provincial d'étudier et de soumettre à la ratification du Parlement le projet d'un crédit agricole par l'entremise des Caisses populaires ».

Bien avant cela, l'exemption de taxe est pratiquée pour favoriser l'industrie locale : « que Narcisse Boucher et Cie (moulin à scie) soient exemptés de la taxe municipale sur leur propriété, machineries et bâtisses étant situés sur une partie du lot 32, 5e rang, pour le temps du nombre de trois ans ». (août 1898)



Les démarches auprès des gouvernements, la politique internationale

Nos élus municipaux ne se font pas de complexes. Les grands du monde sont à la même hauteur que les gens d'ici. Le secr.-trés. de Guigues écrit en Angleterre, à l'O.N.U. et transmet l'indignation des conseillers devant la répression religieuse qui sévit en Russie, en Espagne, au Mexique. On envoie 5 \$ aux catholiques de Russie bafoués par la Révolution d'Octobre 1917. « Ce conseil a appris avec chagrin le décès de sa très gracieuse Majesté la reine Victoria. Ce conseil prie le Gouverneur Général de transmettre à la famille Royale l'expression de ses sympathies à l'occasion de cette grande douleur qui est vivement ressentie par tous les sujets de sa majesté ». (nov. 1900) « Que le Conseil de Guigues fasse chanter un service de première classe pour le repos de l'âme de feu Sir Wilfrid Laurier ». (mars 1919)

Mais la première guerre divise la nation et les Canadiens-français protestent. Ceux de Guigues en tout cas n'ont pas leur langue dans la poche : « qu'il soit connu que les contribuables de Guigues sont entièrement opposés à la conscription telle que proposée par Sir Robert Borden. Ce projet est contraire à la tradition canadienne, le Canada a assez fait et Sir Robert Borden n'a pas l'autorité exigée ». (juin 1917)

Mais les Canadiens-français devront se plier à la loi de la conscription. Dès lors, notre conseil municipal s'engage dans diverses démarches, pour éviter à des jeunes hommes l'entraînement militaire. Cette requête un peu longue envoyée au ministère de la guerre, en mai 1918, est néanmoins touchante et elle donne un bon portrait de notre secteur de la transformation agricole.

« Attendu que le moulin Gauthier comprend une scierie, une carderie, des moulanges pour la moulée et la fleur de sarrazin et un moulin à rouleaux pour faire la fleur, excellente pour le pain et les pâtisseries, est d'une nécessité première pour les cultivateurs qui n'achètent plus leur fleur et leurs engrais ; que ce moulin fonctionne depuis 1911 continuellement et à la satisfaction entière de toute la population ;

que depuis l'établissement de ce moulin, la culture du blé et de tous les grains s'est accrue considérablement à l'avantage de tous, et que les cultivateurs mangent le pain fait de leur blé et nourrissent leurs animaux de leurs grains préparés en moulée ; attendu qu'un tel moulin, jugé d'intérêt régional et national exige un expert et que de fait il l'est sous la direction habile de Hermas Gauthier, conscrit, dont exemption a été rappelée, jeune homme qui a l'expérience et la connaissance voulues depuis son jeune âge dans chacune des machines de ce moulin et qui peut travailler sur chacune ; attendu qu'un tel jeune homme ne puisse être remplacé ; en conséquence, il est proposé que le Conseil demande l'exemption définitive de Hermas Gauthier du Service militaire obligatoire pour qu'il continue à servir toute la région ».

La culture, l'instruction, l'embellissement

Quoique le Conseil ait eu beaucoup à faire pour mettre en place les infrastructures matérielles de notre Municipalité, on le voit se préoccuper dès 1903 de culture et d'instruction pratique : « demander au département d'Agriculture et de colonisation l'envoi de quelques volumes de livres afin de nous aider à partir une petite bibliothèque pour cette municipalité ». La musique est aussi appréciée à sa valeur : « remerciement au Père Lambert pour être venu rehausser notre exposition agricole avec les membres de la fanfare et lui faire parvenir un chèque de 50 \$ ». Plus tard, en janv. 1938 « ce conseil met gratuitement l'usage de la salle publique pour les cours post-scolaires ».

Bien avant que notre Comité d'Embellissement ne voit le jour, c'est la Municipalité qui voyait à « la plantation d'arbres le long des grands chemins », affirmant qu'elle « contribue considérablement à l'embellissement de notre province ». Notre conseil « recommande que le gouv. donne des primes aux municipalités pour la plantation d'arbres d'ombrage et

La nouvelle salle bâtie en 1937 accueille plusieurs manifestations comme :

- 31 août 1937, « vues parlantes » présentées par le département des Terres et Forêts sur les moyens à prendre pour sauvegarder nos belles forêts canadiennes. La salle était remplie à pleine capacité.
- 18 novembre 1937, le curé Moreau bénit la nouvelle salle. La valeur de l'assurance s'élève à 4 500 \$ pour la bâtisse et à 500 \$ pour le mobilier.
- 9 décembre 1937. Partie de cartes à la salle paroissiale, organisée par les jeunes gens.
- 29 décembre 1937. Séance dramatique sous la direction de Arthur Drolet.
- février 1938. Cours post-scolaires offerts à 28 élèves sous les auspices de la SSJB.



d'ornementation sur la voie publique ». (sept. 1921)
 Bon tonique, la propreté ranime les courages durant la Crise : « la dernière semaine d'avril et la première semaine de mai sont déclarées semaines du nettoyage dans les limites de cette municipalité ». (fév 1931)

Les services à la population

L'installation du téléphone comme de l'électricité à Guigues allaient se faire attendre longtemps avant de se réaliser. Nous ne pouvons ici tenir compte de toutes les démarches entreprises par notre Conseil Municipal, ni évoquer toutes les déceptions encourues.

Tentatives pour obtenir le téléphone

Le procès-verbal du 3 février 1906 fait mention d'une demande de permis de passage pour la construction d'une ligne téléphonique. La compagnie de Téléphone de Haileybury and Cobalt est représentée par A. Y. Joy. Cette ligne relierait North Temiscaming, Guigues et Ville-Marie. Cette résolution est toutefois annulée le 19 février 1906 parce que « son représentant a fait de fausses déclarations ».

Cependant, à la réunion du 24 mars 1906, le conseil municipal accorde un permis à la compagnie de téléphone Temiscaming and New Liskeard, pour relier Notre-Dame-du-Nord, Guigues et Ville-Marie. Les conditions sont les suivantes : Les frais fixes seront de 12 \$ annuellement par « boîte de téléphone ». Chaque appel coûtera 25 cents la première année. Le curé a déjà le téléphone en 1910.

En 1920, la municipalité de Guigues demande à la compagnie d'installer le téléphone partout dans la paroisse, mais il faudra attendre encore pour que tous les usagers de la campagne de Guigues bénéficient du réseau téléphonique. La compagnie de



Carmen Roy, opératrice au central de Guigues en 1961.



Téléphone à manivelle

Téléphone du Nord voyait le jour cette année-là ; le siège social est à Notre-Dame-du-Nord. Cette compagnie construit une ligne qui se rend à Fabre, en passant par Guigues et Ville-Marie. St-Eugène-de-Guigues est desservi à partir de Guigues.

Le service était bien différent de celui en vigueur aujourd'hui. Par exemple, un résident du rang 3 qui voulait appeler un autre résident du même rang, devait signaler un petit et un grand coup. Pour téléphoner au village ou dans un autre rang, on signalait un grand coup et le central nous donnait la communication.

En 1922, Joseph-Édouard Piché de Guigues se porte acquéreur, avec d'autres partenaires, de la partie québécoise du réseau de la Temiscaming Telephone Company et, en particulier, des circuits interurbains



et les circonscriptions de Ville-Marie et Lorrainville. Plus tard, le fils de Joseph-Édouard, Alphonse, prendra la succession de son père, jusqu'en 1972. Cette compagnie portera le nom de : Compagnie du Nord Ltée.

En février 1924, le conseil municipal demande à la compagnie de Téléphone du Nord Ltée d'installer le téléphone dans tous les rangs de la paroisse. Dès 1925, le conseil accorde un octroi de 500 \$ à la compagnie « pour qu'elle assure le service téléphonique pendant la nuit », donc, 24 heures par jour. Les subventions augmentent avec les années, atteignant 1500 \$ dans les années 1940. Le conseil cesse de verser cette subvention en 1950.

La première personne qui tiendra la centrale est Germaine Piché, fille de Joseph Édouard Piché qui, pendant 13 ans, donnera le service. Elle aura comme employée entre autres: Rolande Lafrenière, Henriette Robitaille, Jeanne Trépanier. Marthe Vézina prendra le service pendant 5 ans et ensuite Éva Breen aura le central téléphonique. Édith, soeur d'Éva, fera la demande mais c'est Éva qui s'occupera du central pendant 17 ans. Elle aura elle aussi des employées: Thérèse Chenette, Simone Brassard, Les filles Malo, Laurette Rivard, Claudette Lafrenière et Rachel Beaudoin. Lorsqu'on centralisera le système téléphonique, ce sera la fin des petites centrales de paroisse. Ville-Marie deviendra le centre de l'activité téléphonique pour plusieurs années.

Éva loge et pensionne ses employées. Celles-ci reçoivent un salaire de 25.00\$ à 30.00\$ par mois, logées, nourries. À l'intérieur de la maison on retrouve une cabine téléphonique. Vers les années 1940, pour faire un appel, on doit payer 0.05\$ la minute. Au tout début, ce n'est pas tous les foyers qui possèdent soit un téléphone ou un appareil radio; alors les gens se servent donc de la centrale pour avoir différentes informations; vérifier l'heure, savoir qui vient de décéder, enfin mille et une choses. Le téléphone était un bon moyen de communication. Dans les années 1940, pour faire un appel à l'extérieur on se sert surtout du télégramme et cela par l'entremise de la centrale de téléphone. On achemine notre message; par téléphone ou en personne et la réceptionniste du centrale envoie le message à la gare. Les télégrammes pouvaient être envoyés entre huit heures le matin et huit heures le soir seulement. Ce service était utilisé seulement pour des messages très importants. Il en coûte .05\$ la lettre pour télégraphier un message, alors un télégramme pouvait coûter entre 2.00\$ et 5.00\$ en moyenne. La compagnie de Téléphone donne 40.00\$ par mois pour le local et les employées. La personne en charge doit assurer un service 24\24 hrs. Le gérant, Alphonse Piché passe à tous les mois pour ramasser le revenu du mois. Ce revenu pouvait aller jusqu'à 125.00\$. Pour avoir le téléphone à la maison, vers les années 1964, il en coûte

36.00\$ par année.

La population de Guigues n'a jamais été choyée par le service de la téléphonie. Au début de notre municipalité, celle-ci s'est acharnée pendant plusieurs années pour avoir le service; lequel nous aurons sur tout le territoire que vers 1925. Le service connu très peu de développement pendant plusieurs décennies, à notre grand désarroi. Malgré des revendications de part et d'autre, les quelques améliorations au système et à l'accessibilité des nouveautés nous furent offertes qu'à la miette. Étant une des municipalités les plus peuplées du Témiscamingue, jamais elle ne sera sur un même pied d'égalité que les municipalités environnantes. Pourquoi? Question sans réponse, mais ce n'est pas par manque d'intérêt de nos représentants municipaux, ni des concitoyens. En 1997, la compagnie qui dessert notre territoire, nous donne l'accessibilité à quelques services et aussi la possibilité de communiquer sans frais avec une autre municipalité voisine; Lorrainville. Mais du travail reste à faire pour pouvoir dire que nous les "Guizous" avons la chance d'être branchés avec le reste de la région et du Québec. Alors serrons-nous les coudes!

Tentatives pour obtenir l'électricité à Guigues

Très tôt, comme on le voit dans les procès-verbaux du Conseil Municipal, on fait des démarches pour obtenir l'électricité dans Guigues. Il semble qu'à l'époque de la lampe à l'huile, c'est l'éclairage qui apparaît comme le principal avantage de cette forme d'énergie. Dès janvier 1910, la municipalité de Guigues accorde un permis autorisant la pose d'une ligne électrique assurant l'éclairage des résidences de Guigues jusqu'à Ville-Marie. Ce projet n'a pas de suite.

En 1940 un groupe de St-Eugène qui comptait également des résidents de Guigues se réunissent autour du curé Jubinville. De nombreuses demandes sont déposées à la Northern Québec Power qui refuse d'alimenter les cultivateurs. Ce groupe décide d'ériger son propre barrage hydro-électrique sur la rivière Cameron, à St-Eugène. On recueille de l'argent, de la ferraille et on commence les travaux de construction. Des poteaux avaient même été plantés le long de la route du rang 6, en prévision de ce projet. Le barrage de la Cameron reste inachevé, faute d'argent. « Il est rumeur, rapporte La Frontière d'avril 1940, que les travaux, au pouvoir électrique du Cameron, sont sur le point de recommencer».

D'autres municipalités de la région comme Lorrainville, Angliers, Ville-Marie, Belleterre et Temiscaming bénéficient



déjà de l'électricité fournie par des compagnies privées. En effet, jusqu'en 1952, la centrale d'Angliers (1916), de même que le barrage Rivière-des-Quinze (1923) du côté québécois, ne produisent que du 25 cycles qui convient aux industries minières et forestières.

C'est pourquoi la Compagnie Électrique de Ville-Marie s'était tournée vers l'Ontario en 1925. La ligne de transmission en provenance de la centrale sur la rivière Montréal traversait le lac à l'emplacement du Vieux Fort. Cette ligne de transmission a été abandonnée au moment où les centrales de Rapide-des-Iles (1967) et de la Première-Chute (1968) ont été construites pour produire du 60 cycles. Cependant, avant 1945, les compagnies d'électricité boudent la population rurale éloignée de leurs centrales.

Il faudra attendre le 1er novembre 1947 pour que la Coopérative d'électricité du Témiscamingue, dont le siège social et l'atelier sont à Guigues, amène les bienfaits de l'électricité dans toutes les maisons de notre municipalité, laquelle, par la voix et l'action de ses élus, a vraiment contribué au bien-être de nos familles, tout en facilitant les travaux à la ferme. Il sera plus amplement traité de cette entreprise démocratique et bien de chez-nous, plus bas, dans ce chapitre.

Projet d'aqueduc et d'égouts

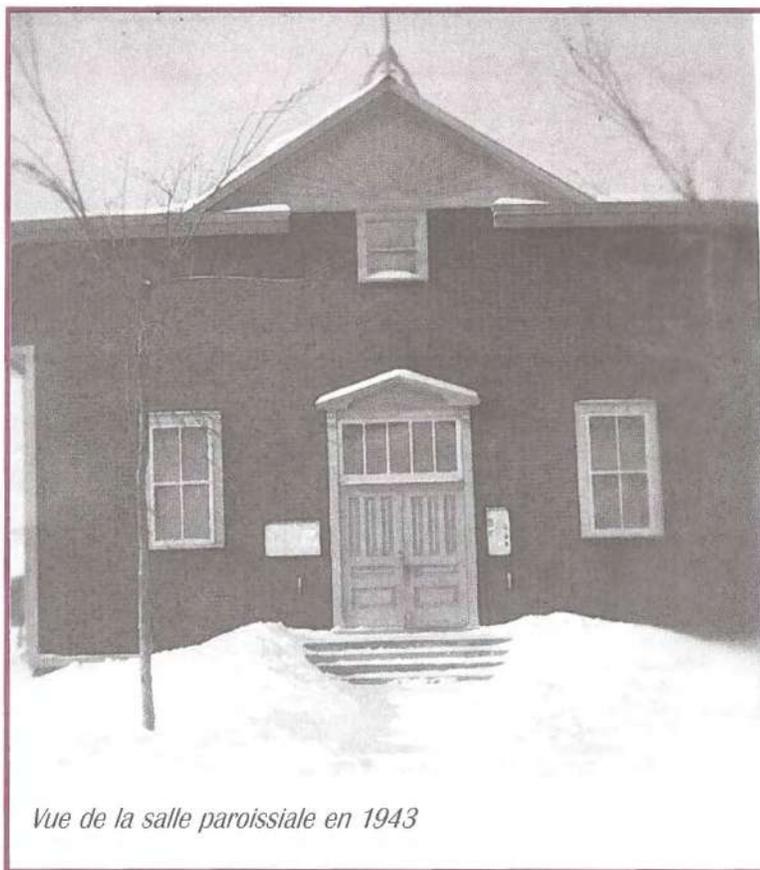
D'autres améliorations locales furent aussi longues à venir comme en témoigne ce projet (mai 1930) de « règlement accordant une franchise à la Cie Industrielle de Guigues pour la construction d'un système d'aqueduc et d'un canal d'égout dans une partie de cette municipalité ». Ce projet devra, lui aussi, attendre avant de se voir réaliser.

Salle du conseil

En 1899, on payait 10 \$ à la commission scolaire de Guigues « pour l'usage de la salle de classe et de la maison d'école no. 2 pour les séances de ce conseil ». On imagine ces hommes bien découplés, habitués aux durs travaux de la ferme, siégeant sur des bancs d'école... Vraisemblablement, d'autres problèmes que leur confort préoccupent nos élus puisque c'est seulement en fév. 1931 qu'on décide de « faire venir 8 fauteuils pour les membres de ce conseil »... En juillet 1922 on décidait « qu'à l'avenir, les sessions du conseil soient tenues dans la nouvelle salle du conseil, en face de l'église ». Il s'agissait de la chapelle-école. Joséphat

Lacroix assure l'entretien de la salle municipale; son travail consiste à : « laver le plancher 2 fois par année, l'automne et le printemps, allumer le poêle tous les dimanches matin avant la messe basse et pour les assemblées du conseil ; balayer et nettoyer la salle pour chaque assemblée ; allumer la lampe et cela pour la somme de 20 \$ par année ». (nov. 1934)

Si Joséphat allumait le poêle le dimanche matin avant la messe basse, c'était pour permettre aux gens, arrivés en voiture, de se réchauffer avant la messe et de manger après, car, à cette époque, on devait être à jeûn pour communier.



Vue de la salle paroissiale en 1943

En septembre 1936, la municipalité de Guigues se dote d'une salle publique, Arthur Paquin en réalise la construction pour 3 600 \$. Le devis comporte « un lambris extérieur en imitation de brique comme chez Omer Lafond, un plancher de merisier. La rippe placée dans les murs sera foulée. Les portes, chassiss, seront en pin blanc, clair de noeuds. Il y aura deux *éventilateurs* de 12 "x 12" ».

Ces précisions sont apportées en janvier 1937, qui préfigurent les actuels règlements contre la fumée de



cigarettes dans les endroits publics : « Ce conseil décide d'ouvrir la salle municipale au public à partir de dimanche prochain. Il sera défendu de fumer dans la salle et de cracher sur le plancher, et qu'on demande à M. le Curé de bien vouloir aviser les gens à cet effet ».

2. L'époque intermédiaire 1940 à 1960

L'époque de la deuxième guerre et la prospérité qui suivit ont laissé bien des traces concrètes à Guigues : Les moeurs de nos gens subissent une évolution rapide, à mesure que les communications routières et téléphoniques se développent et que l'économie se remet de la grande Crise. Nos maires et conseillers démarrent ou appuient de grands

Population : époque 1940-1960

1941 - 1199 personnes
 1951 - 1364
 1956 - 1428 - 276 familles
 1961 - 1476

Budget municipal

Évaluation totale en 1955 = 882 980 \$
 Évaluation imposable 746 480 \$

projets, émanants de l'esprit d'entreprise de nos concitoyens, dont plusieurs se concrétiseront. Nous avons sélectionné les résolutions les plus caractéristiques du Conseil Municipal de Guigues durant ces vingt années, qui rappelleront de bons souvenirs à nos aînés, et dont certains aspects étonneront peut-être les plus jeunes de nos concitoyens.

Salaires des employés municipaux

Apparemment, rien n'est changé en mars 1942, tandis que la guerre gronde de l'autre côté de l'Atlantique. Bien que l'économie se porte mieux, les salaires ne sont guère plus élevés qu'autrefois et les techniques sont les mêmes : « le conseil paiera à l'avenir les salaires suivants : aux journaliers, 25 cents de l'heure & 45 cents avec 2 chevaux ; 30 cents de l'heure aux inspecteurs et 32 cents 1/2 de l'heure à l'inspecteur général ». Le salaire du secrétaire est alors de 600 \$ par année. On note sensiblement la même administration du territoire municipal qu'avant, ainsi : « les personnes suivantes sont nommées gardiens d'enclos publics, savoir : Rosaire Landry, Albert Leblanc, Ligouri Dussault, Wilfrid Lacroix, Hervé Robert, Joseph Lavallée ».

La Frontière, jeudi 2 octobre 1941

Les travaux du pont sur la Loutre avancent rapidement sous l'habile direction de Paul Hallé ingénieur de Québec et d'Hormidas Ouellette, contremaître. Le vieux pont a été réinstallé plus bas pour donner libre cours à la circulation. Le nouveau pont sera en béton et en fer avec passerelles piétonnières de chaque côté.

Même chose pour les « inspecteurs de voirie : Odilon Lacroix, E. A. Lemire, Georges Cotnoir, Joseph Allard, Norbert Cyr, Toussaint Barrette, William Bouffard, Joseph Vachon ».

Le soutien aux agriculteurs

L'agriculture, principale industrie de Guigues, restera une préoccupation constante de nos maires et échevins durant ces vingt ans. Si l'on en croit ces résolutions et ce règlement, les ovins constituaient une partie importante du cheptel guiguois : « que les personnes suivantes soient nommées inspecteurs pour les dommages causés aux moutons par les chiens : Joseph Lemire, Stanislas Brien, Moïse Julien ».

Les dédommagements accordés à des cultivateurs par la municipalité entre octobre et décembre 1943 sont nombreux : « que ce conseil paye à Joseph Allard, la somme de 18 \$ représentant les 3/4 des dommages causés à ses moutons par les chiens, suivant le rapport de Joseph Lemire ; à Bruno Brien la somme de 36 \$; à Euclide Roy la somme de 67.50 \$ ». Tout à fait logiquement, le « conseil, à une autre séance, passera un règlement amendant le règlement des chiens, à l'effet que tous les chiens devront être attachés de 6 h du soir à 5 h du matin et amende sera imposée pour infraction ».

Ce sens du détail concret nous rappelle que nos maires et échevins étaient eux-mêmes agriculteurs, aux prises avec des fléaux que seule la prévention pouvait contrôler dans une certaine mesure, à cette époque où, à peu près personne, n'épandait ni engrais, ni pesticides, ni herbicides : « que les personnes suivantes soient nommées inspecteurs des mauvaises herbes : Napoléon Laperle, Elizée Bergeron, Emile Malo, E.A. Lemire, Toussaint Barrette, Joseph Lemire ». (mars 1942). C'est la conversion des usines chimiques de guerre en usines d'engrais qui allait rendre ces produits accessibles aux fermiers.

Règlementation du transport

Mais bientôt les techniques agricoles se moderniseront,



Les maires de l'époque 1940-1960



Jean Meilleur

Jean Meilleur, 1945



Joseph Lavallée

Joseph Lavallée, 1949



Lucien Beauvais

Lucien Beauvais, 1951



Jean-Philippe Vézina

Jean-Philippe Vézina, 1953



Wilbrod Côté

Wilbrod Côté, 1954-57

Liste des conseillers qui ont siégés durant la période de 1940 à 1960

- Albert Paquin (1939-1942)
- Eugène Gagnon (1940-1943)
- Oscar Lacroix (1941-1942)
- Omer Lafond (1943-1946)
- Sylvio Bouffard (1943-1948)
- Joseph Rocheleau (1944-1945)
- Joseph Allard (1944-1947)
- Bruno Gêlinas (1945-1946)
- Angelo Petosa (1946-1947)
- Antonio Cadieux (1946-1947)
- Georges Cotnoir (1947-1950)
- Léonel Côté (1947-1950)
- Ernest Julien (1948-1949)
- Viateur Leblond (1948-1953)
- Sylvio Bérubé (1948-1951)
- Rosaire Landry (1950-1953)
- François Beauvais (1951-1956)
- Léo Julien (1952-1955)(1965-1967)
- Émile Paquin (1953-1954)
- Philippe Roy (1954-1955)
- Jean-Rock Laperle (1954-1965)
- Léon-Gaston Gauthier (1955-1956)
- Léopold Lacroix (1955)(1966-1967)
- Elzéar Marseille (1956)
- Lucien Vachon (1956-1958)(1967-1975)
- Lucien Cyr (1956-1961)
- Jean-Louis Paquin (1957)
- Henri Bérubé (1957-1959)
- Vincent Guindon (1957-1962)
- Léo Paquin (1958)
- Edmond Drolet (1959-1962)
- Georges Bouffard (1959-1962)



tandis que, déjà, les instruments du progrès sillonnent nos routes de campagnes, pourtant mieux adaptées à la vitesse du cheval : « que la requête de Léonel Lacroix pour bris d'automobile, dans la route du Quai, soit rejetée, attendu que les automobilistes circulent à leurs risques sur les chemins de terre ». (déc. 1943)

Défense de la classe agricole durant la guerre

À l'occasion de la conscription, nos maires et conseillers entretenirent une correspondance suivie et ... musclée avec le gouvernement canadien : « ce conseil proteste vigoureusement contre l'appel à l'entraînement militaire des fils de cultivateurs indispensables aux travaux de la ferme et demande que les travailleurs agricoles ne soient pas soumis au service militaire et puissent continuer à produire la nourriture et les matières premières dont ont besoin le Canada, l'Empire et ses alliés ».

De nombreuses autres lettres sont envoyées à Ottawa. Les arguments de nos maires et conseillers sont d'ailleurs pleins



Jean Colnoir

de bon sens, qu'on en juge : « nos dirigeants demandent aux agriculteurs d'augmenter le plus possible la production de lait, de bacon, d'oeufs, et, comme l'automne dernier, l'agriculteur n'a pu trouver l'aide nécessaire pour faire sa récolte à cause du départ d'un grand nombre de jeunes gens partis soit pour leur entraînement militaire, soit pour aller travailler dans les usines de guerre : les agriculteurs ne pourront augmenter leur

production s'ils n'ont pas la main-d'oeuvre dont ils ont besoin ».



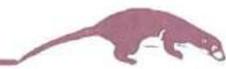
Personnes qui ont fait leur service militaire. Eugène Côté, Aurélien Lacroix, Léonel Lacroix, Paul-Émile Leblond.

À Guigues comme ailleurs au Canada-français, l'indépendance de pensée frise la rébellion. Le Conseil oriente même le sens du vote : « il est unanimement résolu par le conseil de la municipalité de St-Bruno de Guigues ; 1- De s'opposer à toute conscription pour service outre-mer. 2- De recommander un "non" au plébiscite, une croix (x) en regard du mot "non" sur le bulletin de vote au plébiscite et d'inviter la population à voter en ce sens, le 27 avril 1942. 3- Donner à la présente résolution le plus de publicité possible pour renseigner le public ».

La consternation de nos gens au lendemain de la loi sur la conscription, le 26 nov. 1943, motive sans doute cette résolution : « Attendu que le gouv. d'Ottawa vient de passer un arrêt ministériel imposant la conscription pour le service outre-mer ; que cette mesure est : 1- tout à fait opposée aux convictions des gens de notre région ; 2- reniement pur et simple des promesses faites au Québec ; 3- met en danger l'unité nationale du pays : Aussi, le conseil



Noël Chartier



de la paroisse de Guigues, réuni dans la salle paroissiale remplie des contribuables de cette municipalité, proteste énergiquement contre la décision prise par Ottawa. Ce conseil ne reconnaît pas le droit à notre représentant aux Communes d'appuyer une telle mesure et lui demande de s'y opposer avec fermeté ».

Entretien des chemins d'hiver

La route nationale et les chemins publics ne seront déblayés l'hiver, qu'à partir de 1947. Il faudra attendre 1951 pour voir le Conseil proposer d'ouvrir les chemins de rangs l'hiver. Mais la vie continue et, au début des années '40, on remédie aux problèmes courants avec des solutions qui ont fait leurs preuves. « Moi, J.P. Vezina, ai vendu, au plus bas et dernier enchérisseur, l'entretien des chemins d'hiver 1943-44, aux personnes dont le nom figure ci-après, aux conditions suivantes : La mise à l'enchère est de 75¢ de l'heure pour 1 homme et 2 chevaux ; la moitié pour un homme seul. L'entrepreneur devra ouvrir son chemin immédiatement après chaque tempête, faire des jetées de 50 pieds de longueur à tous les 2 acres. Le travail consiste à rouler le chemin 1 1/2 rouleau de largeur, les bancs de neige devront être pelletés avant le roulage. Les entrepreneurs, qui roulent et grattent le chemin, devront faire les deux opérations en même temps.

- 1- Gabriel Allard pour 50¢
- 2- Bruno Lemire pour 55¢
- 3- Arsène Lemire à 75¢
- 4- Norbert Cyr pour 75¢
- 5- Eugène Gauthier pour 75¢
- 6- Oscar Lacroix pour 75¢
- 7- Georges Cotnoir pour 54¢
- 8- Oscar Lacroix pour 75¢
- 9- Paul Lemire pour 75¢

Et quand on parle de traditions, le chemin le plus court pour gagner l'Ontario, c'est encore la traverse sur le lac gelé : « que la requête d'Antonin Herbert, demandant 5 \$ par voyage pour l'entretien du chemin sur le lac Témiscamingue, soit rejetée et qu'il soit alloué 4.50 \$ par voyage, comme l'hiver dernier ». (janv 1946)

Services aux contribuables

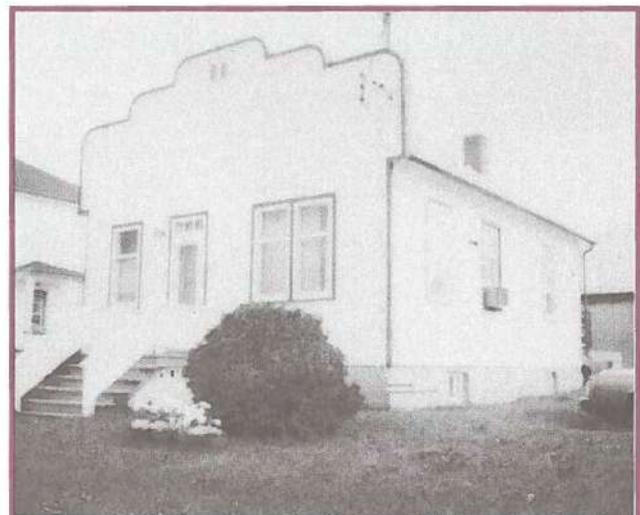
Ces deux décennies, comprises entre 1940 et 1960, verront d'importantes améliorations au chapitre des services aux citoyens et résidents de Guigues, notamment en ce qui concerne le réseau et les tarifs de téléphone. On voit ici l'intérêt de la communauté coïncider avec les intérêts de

l'entreprise privée, gérée par un des résidents de Guigues, J.-E. Piché : « que la requête de la Cie de téléphone du Nord Ltée., en date du 26 mars 1942, à la Régie des services publics, pour l'uniformisation de taux pour communications interurbaines de personne à personne, pour distance à vol d'oiseau, 3 minutes soit approuvée ».

La résolution suivante datée de sept. 1945 — deux ans avant la mise en service de l'électricité dans nos campagnes — démontre que la coopérative d'électricité du Témiscamingue, dont le siège social sera à Guigues, est clairement issue de la rencontre de la volonté municipale et de l'intérêt des citoyens : « que cette municipalité souscrive 10 actions de 10 \$ chacune à la Coopérative d'électricité de Témiscamingue ».

La coopérative d'électricité de Guigues

Il faut attendre 1945 pour que, sous la pression de délégations provinciales dont font partie le curé Moreau, le notaire Vézina et plusieurs autres citoyens ou élus de



Premier bureau de la coopérative

Guigues, le gouvernement du Québec proclame la Loi de l'électrification rurale. Cette loi permet la création de coopératives d'électricité et autorise l'Office de l'électrification rurale à avancer des fonds pour l'électrification des campagnes québécoises. La même année, en 1945, la Coopérative d'électricité du Témiscamingue voit le jour. Elle est la deuxième à naître dans la province de Québec après celle de St-Jean-Baptiste de Rouville.

Le siège social de la Coopérative est situé à Guigues, dans un



Personnel Coop. Électricité

Gérance

Jean Meilleur
Roger Tessier
Albert Lacasse
Roger Cotnoir

Personnel du bureau

Claudette Vézina
Gisèle Gauthier
Julienne Guilbeau
Huguette Lafrenière
Michel Gauthier
Magella Beauvais
Jacqueline Belliard
Jeannine Lafond
Jeannette Julien
Lucille Bouffard
Julien Drolet

Construction et d'entretien

Roger et Jean Cotnoir
Louis-Philippe Meilleur
Camille Barrette
Roméo Lafrenière
Georges Simard
Edmond Drolet
Wilfrid Lemire
Joseph Larivière
Anatole Larocque

Relève

Henri Girard
Jules Dugré
Roland Laliberté
Sylvio Pleau
Paul Vincent
Yvon Beaudoin

Ouvriers de la onzième heure

André Brien
Réai Roy
Fernand Audet
André Audet
Urbain Guimond
Jean-Luc Paquin
Donald Paquin

local à l'arrière du magasin d'Alfred Vézina. La Coopérative est sous la direction d'un conseil d'administration composé de directeurs provenant des municipalités membres du réseau électrique. Bruno Gélinas représente alors Guigues. Le notaire Vézina est élu président, Jean Meilleur est nommé gérant et le personnel est embauché. Il y a beaucoup de travail à faire : la Coopérative doit desservir tous les villages du Témiscamingue qui ne jouissent pas encore des bienfaits de l'électricité.

La Coopérative procède à la construction de son réseau à 60 cycles. La Coopérative vend également du matériel électrique aux futurs abonnés, et son personnel procède au *brochage* de leurs résidences, fermes et dépendances. Tous ces travaux se déroulent rondement et, le 1er novembre 1947, le réseau de la Coopérative d'électricité du



Les premiers employés de la coopérative d'Électricité, photo 1955.

En avant : Roger Cotnoir, Jean Cotnoir, Philippe Meilleur, Camille Barrette, Roméo Lafrenière,

En arrière : Jean Meilleur, Edmond Drolet, Wilfrid Lemire, Joseph Larivière, Anatole Larocque

Témiscamingue est mis sous tension. Les 700 abonnés de la Coopérative voient, pour la première fois, la lumière électrique briller dans leur foyer. « Les manifestations de joie et de reconnaissance, dont font preuve certains abonnés, lors de leur raccordement, procurent aux ouvriers la plus forte source de motivation et de fierté » déclare Roger Cotnoir.

La coopérative d'Électricité du Témiscamingue distribue du 60 cycles, car cette fréquence convient mieux aux besoins domestiques des cultivateurs. C'est la raison pour laquelle l'électricité distribuée par la Coopérative était produite en Ontario, plus précisément à partir de la centrale de la Northern Ontario Power, bâtie sur la rivière Montréal.

Le financement du réseau de la Coopérative d'électricité est assuré à 90 % par des emprunts de l'Office de l'électrification rurale et à 10



Jean Meilleur, premier Gérant.



Roger Cotnoir, dernier gérant.

Deux terribles tragédies viennent assombrir les jours heureux de cette brillante équipe. Le 1^{er} juillet 1955, lors d'un pique-nique des employés avec leur famille, au lac Prévost, près de Guérin, Camille Barrette 32 ans et Jean Cotnoir, 37 ans, se sont noyés sous les yeux éplorés de près de 50 personnes rassemblées sur le rivage. En plus de son épouse, Camille laisse dans le deuil deux enfants. Quant à Jean, il laisse son épouse et cinq enfants.

% par du capital social souscrit par les membres propriétaires. Au début, pour assurer leur quote-part, les futurs abonnés doivent souscrire une part sociale de 25 \$. Mais on se rend vite compte que ce montant est insuffisant et, au cours d'une assemblée générale des plus houleuses, la part sociale est augmentée à 100 \$. Le curé Moreau doit faire appel à tout son prestige pour faire accepter cette résolution. De plus, si le 10 % n'est pas compensé en totalité par le capital social souscrit, une contribution est exigible pour la différence. Le remboursement de l'emprunt à l'Office de l'électrification rurale se fait à raison de 3 % par année. Aucun intérêt n'est exigible, de sorte que la dette doit s'effacer dans un peu plus de 33 ans.

Deux ans plus tard, le 2 juillet 1957, deux employés sont électrocutés sur les lieux de leur travail, à la suite d'une fausse manoeuvre. Anatole Larocque laisse dans le deuil son épouse et 10 enfants, tandis que Henri Girard laisse son épouse et un enfant. Le souvenir de ces quatre disparus demeure bien vivant dans la mémoire de leur famille, de leurs amis et de leurs concitoyens quelque 40 ans après ces douloureux événements.

Nationalisation de la Coopérative d'Électricité

La nationalisation des compagnies privées et des coopératives d'électricité marque le début

Personnel Hydro-Québec

Contremaître

Réjean Gauthier

Monteurs de ligne

Antony Peluso

Jean-Guy Bouffard

Louis Côté

Ghislain Perron

Pierre Trudel

Ghislain Robert

Steve Lapierre

Luc Lepage

Magasinier

Darcy Loïselle

Releveurs de compteurs

Gaétan Barette

Daniel Beaulieu

La Frontière, jeudi 4 juillet 1957

Accident fatal « Deux employés de la Coopérative d'Électricité de Guigues ont été électrocutés hier après-midi, le 2 juillet 1957, durant leur travail, vers 5:45 h. Il s'agit de M. Anatole Larocque, 41 ans, de Guigues, père de dix enfants et de son compagnon de travail, M. Henri Girard, 32 ans, père d'une fillette. L'accident est survenu alors que ces employés étaient en train d'effectuer des réparations sur les lignes desservies par la compagnie. L'accident fatal s'est produit sur la route 46, à deux milles de Ville-Marie, soit sur le chemin Ville-Marie-Témiscamingue-Sud. Le courant électrique a été mis par inadvertance et M. Anatole Larocque qui se trouvait à ce moment-là au haut du poteau, a été électrocuté sur le champ. Son compagnon de travail, M. Henri Girard, voulant sans doute lui porter secours, a été brûlé à mort. Les derniers sacrements leur furent donnés sous conditions par le Rév. Père curé de Ville-Marie et M. Naud, vicaire de Guigues ».



Groupe de travailleurs en 1981.

En avant : Anthony Peluso, Paul Vincent, André Audet, Fernand Audet, André Brien. En arrière : Jean-Guy Bouffard, Alfred Beauregard, Rolland Gignac, Réjean Gauthier, Albert Marseille, Donald Paquin.

Le gouvernement du Québec achète les installations de la Northern Quebec Power. On achève alors de convertir les centrales québécoises qui produisent encore du 25 cycles. Toutefois, il faut attendre 1980 pour que l'Abitibi-Témiscamingue soit reliée au réseau national d'Hydro-Québec.

Hydro-Québec prend donc la relève et continue à assurer un service efficace, voire même, amélioré. En 1991, l'Hydro-Québec érige un nouveau centre de services au coût de 3 millions de dollars à la sortie Sud du village de Guigues. Cet immeuble moderne remplace ceux de la coopérative devenus désuets, et on y

d'une ère nouvelle dans le développement et l'exploitation de l'énergie électrique au Québec. En février 1964, lors d'une assemblée générale spéciale, les sociétaires de la Coopérative d'Électricité du Témiscamingue votent, à la grande majorité, pour la nationalisation de leur coopérative. Ils recouvrent alors leur capital social augmenté ; la part sociale payée 100 \$ vaut entre 300 \$ et 400 \$, selon la durée de la souscription. Les sociétaires recouvrent également leur contribution exigée, mais sans intérêt ni plus-value. Le personnel de la Coopérative est intégré à celui de Hydro-Québec. Les tarifs d'électricité sont normalisés à ceux de la province.



Nouveau centre de service construit par Hydro Québec, en 1991, à l'entrée sud du village.



Équipe au travail en 1991. Donald Paquin dans la nacelle, Louis Côté près du Camion



Employés en 1996.

En avant : Réjean Gauthier (contremaitre), Luc Lepage, Darcy Loiselle et Jean-Guy Bouffard. En arrière : Louis Côté, Pierre Trudel, Ghislain Perron, Gaétan Barrette, Steve Lapierre, Anthony Peluso.

Avant 1947, chaque résident de Guigues avait son puits. Chez Albéric Paquin, Paul Hébert et d'autres, c'était l'éolienne (moulin à vent) qui emplissait un réservoir parfois situé dans le grenier de la grange. De là, l'eau était distribuée par gravité dans la maison. D'autres disposaient d'une installation plus modeste. Une pompe manuelle aspirait l'eau du puits. Enfin, on avait toujours la ressource de tirer l'eau du puits à la chaudière. Alors on comprend l'importance de cette simple résolution pour nos gens : « que demande soit faite au député de nous obtenir une aide substantielle pour la construction d'un aqueduc ». (nov.1947)

Vers 1947, l'électrification rurale permettait d'envisager un projet d'aqueduc municipal, auquel s'ajoutera le service d'égoûts pour le village. Il y eut un référendum qui opposa la paroisse et le village. C'est pourquoi on

retrouve sous un même toit le matériel, l'équipement, l'outillage et la flotte de véhicules.

Hydro-Québec compte toujours, pour l'exploitation et l'entretien des anciens réseaux des coopératives d'électricité du Témiscamingue, de Kippawa, de Belleterre et ceux de la Northern Quebec Power, sur une équipe compétente et dévouée.

forma au village un comité de l'aqueduc, qui serait responsable de la construction et de l'entretien du réseau. Un montant serait chargé aux usagers. Le 17 octobre 1949, la municipalité accepte la soumission de Olivier Beauchemin pour la construction d'un réservoir de 100 000 gallons et d'une station de pompage au montant de 8 000 \$. Le site choisi, appelé la Source de la Montagne, se trouve à trois milles du village, sur la route 101 sud, sur les terres d'Yvain Beauvais.

Service d'aqueduc

« Le conseil, pour fin de construction de l'aqueduc



Réserve d'eau située sur la terre de Roger Trahan, au sud du village.



La première usine de filtration, annexée à la caserne des pompiers.



municipal, achète, sur le lot 4 du rang 6, un espace de terrain de 3 acres comprenant les sources qui alimenteront l'aqueduc, ainsi qu'un droit de passage sur le lot 5 du rang 5, pour y installer la conduite d'eau, le tout pour la somme de 1 300 \$. La municipalité s'engage à fournir l'eau au propriétaire de ces lots, aussi longtemps que les sources ci-dessus alimenteront le dit système d'aqueduc ».

Legault et Legault soumissionnent pour le creusage et l'installation de la tuyauterie depuis la source jusque chez les usagers de Guigues, au coût de 1.05 \$ du pied linéaire.

Cependant, le débit de la source est insuffisant. On creusera donc un nouveau puits chez Estève Lavallée. L'emprunt s'élève à 45 200 \$. Comme l'eau du puits était très dure, on fit l'acquisition d'un système d'adoucisseur d'eau au coût de 20 000 \$.

Service d'incendie

Au cours des années 1940-1960, la municipalité dotera notre corps de pompiers volontaires d'équipements modernes et adéquats. Il s'agit parfois de simples notes au budget municipal, comme celle-ci : « Protection contre le feu: Boulet et Bastien (échelles): 56.31 \$ » (oct 1949) Notez dans la résolution suivante que la brigade est divisée en équipes spécialisées, et qu'on a soin de prévoir des remplaçants, de façon à faire face aux sinistres avec méthode et sang-froid : « qu'une brigade de pompiers volontaires soit formée des personnes ci-dessous mentionnées ou de toutes autres personnes qui pourront les

La Frontière, mai 1942

« Mardi de la semaine dernière, le feu a complètement rasé la demeure de M. Ernest Roy. Un vent violent étendit la menace à plusieurs habitations environnantes, car les bardeaux emflammés volaient à une grande distance, mais grâce à notre appareil à combattre les incendies et au dévouement des voisins, on parvint à éviter un plus grand malheur. La famille Roy put sauver ce qui se trouvait au rez-de-chaussée de la maison. Un autre incendie se déclara à la grange de M. Donat Lachapelle, mais on parvint à le maîtriser avant que les flammes eussent causé de gros dommages ».

remplacer:

Chefs: Albéric Paquin et Jean Meilleur

Mécaniciens: Hermas Gauthier et Gaston Gauthier

Boyaux: René Chatel, Alfred Côté et Paul Emile Dupuis

Unions: Aurèle Marchand, Omer Lafond et Jérémie Guimond

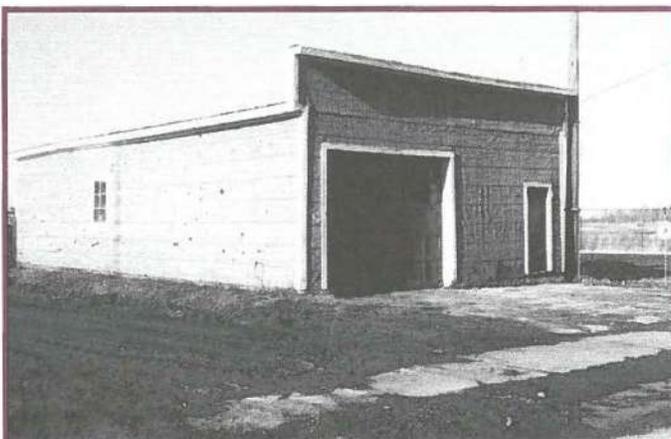
Lance: Aimé Michaud et Gaston Gauthier » (fév. 1945)

L'implication de la Caisse populaire, à l'endroit de la Municipalité de Guigues, ne s'est jamais démentie depuis sa fondation, comme lorsque le conseil emprunte la somme de 4 521.53 \$ pour payer le coût d'achat du camion à incendie. Bien vite, en juillet 1950, on se rend compte que les alertes fréquentes occasionnent des pertes de salaire pour les pompiers bénévoles. On décide de les rémunérer :

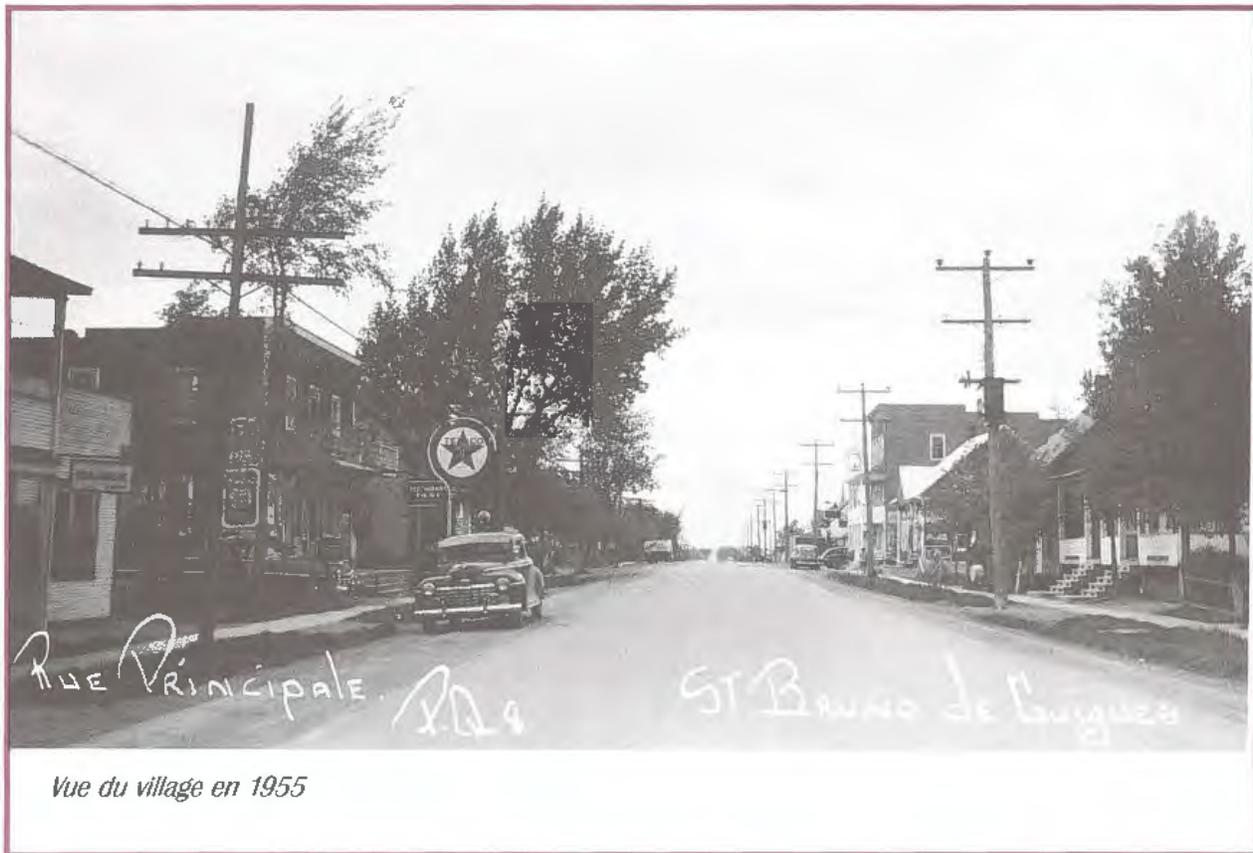
« que les salaires suivants soient payés aux personnes préposées au service d'incendie : 1.50 \$ par heure pour le chef et 1 \$ par heure pour les autres pompiers qui prêteront leurs services dans les cas d'appel pour incendie ; que les montants ci-dessus leur soient payés, même si leurs services n'ont été requis que pour moins d'une heure ». Mais l'administration municipale de Guigues veille sur l'argent des contribuables : « que le chef des pompiers soit chargé de tenir le temps des pompiers et de présenter les comptes ».

Cueillette des ordures

En 1950, « le conseil achète 4 acres de terrain sur la partie ouest du lot 12, dans le rang 6, au prix de 100 \$, pour en faire un dépotoir ». Les ordures ménagères étaient portées à un endroit nommé *le pit à Eusèbe Boucher*, dépotoir situé en face de l'actuel aéroport de Guigues. Le service d'enlèvement coûtait alors 25 sous par maison. L'homme chargé de la collecte des ordures devait aussi réclamer le paiement aux citoyens, c'est pourquoi il arrivait qu'on se débarrasse de ses vidanges,



Première caserne des pompiers située en arrière de la Mercerie Bouchard, en 1955. Elle, devient ensuite le garage municipal



Vue du village en 1955

chez le voisin, pour éviter de payer. Martin Herbet fait la cueillette des ordures à partir de novembre 1960.

Constable

Le représentant de l'ordre public, même quand il est municipal, a son uniforme : « que le conseil autorise Ernest Routhier à se procurer les habits et accessoires nécessaires à l'accomplissement de ses fonctions de constable ». (fév. 1948) « Qu'Henri Girard soit engagé comme police de cette municipalité, avec un traitement de 15 \$ par mois, en remplacement de Ernest Routhier, démissionnaire ». (mai 1950)

Contre les communistes et le travail de nuit des femmes mariées

Cet article, paru dans La Frontière du Jeudi 18 mars 1943, apporte un complément d'information sur la mentalité de l'époque, au moment de la guerre

« Des résolutions ont été adoptées par des Conseils municipaux de la région demandant que les autorités fédérales maintiennent l'interdit sur le parti communiste et que des mesures efficaces soient prises pour empêcher toute propagande communiste au Canada. De même, ces municipalités demandent la prohibition du travail de nuit aux

femmes mariées ayant des enfants de moins de seize ans, la journée de huit heures et la semaine de quarante heures pour ces mêmes personnes. Ces pétitions sont adressées au premier ministre du Canada, au ministre de la Justice et au premier ministre de la province de Québec (Adélard Godbout). Parmi les Conseils municipaux qui ont adopté ces résolutions, Authier, Royal-Roussillon (Macamic), Poularie et Guigues sont au nombre des premiers. Leur exemple sera vraisemblablement suivi par d'autres municipalités qui ont également à coeur le bien du pays et de ses habitants ».

Jeunesser au temps de la prohibition

d'après Roger Lavallée

« Marcel Côté avait reçu de son futur oncle, Tancrede Payette, une automobile de marque Starrs Mc Larens 1924, qui donna du bon temps à plusieurs jeunes hommes de Guigues, à la fin de la deuxième guerre mondiale. Un bon samedi soir de 1945, alors que la boisson était prohibée dans le comté, nous partons pour fêter, mais il nous fallait trouver quelque chose pour nous rendre « joyeux ». Nous passons par le magasin de Léonel Côté pour acheter tout le B-Tonic qui se trouvait sur les étagères.

Ce B-Tonic, fabriqué avec des produits naturels, était destiné



à fortifier les gens, mais c'est surtout le vin qui entrainait dans sa composition qui nous intéressait. Après avoir vidé quelques bouteilles, nous décidons de monter dans le rang 5 de Lorrainville où la blonde de Marcel habitait. Nous autres jeunes hommes, il fallait nous trouver une place où veiller avec des filles. On nous accueille en face de chez Gilbert Lefebvre où il y avait une grosse famille comptant plusieurs filles que nous connaissions.

Après une belle soirée passée au salon, notre chauffeur venait nous ramasser, satisfait de tout ce qui s'était passé. Ce ne fut pas la seule fois où la Starrs fut mise à contribution pour jeunesser. C'est ainsi que la vie se passe ».

Langue, formation agricole et radio francophone

Des initiatives en faveur de la culture, de la langue française et de la formation agricole en français sont aussi à mettre au crédit de nos échevins et maire. Ainsi : « attendu que le régisseur de la ferme expérimentale de Kapuskasing a pris sa retraite et doit être remplacé sous peu, il est proposé que le conseil de Guigues demande, pour donner satisfaction à la majorité de la population agricole de la région, qu'un Canadien-français soit nommé régisseur au poste ». (janv. 1946)

Ce nationalisme, avant la lettre, trouve son expression dans la parade de la St-Jean où le Conseil dépense de ses deniers (14.35 \$) pour la construction d'un char allégorique réalisé par Albert Bouffard, mais il dépasse les frontières municipales et Guigues n'oublie pas que le peuple Canadien-français est dispersé sur un vaste territoire : « qu'une somme de 1 \$ soit envoyée à l'association des éducateurs bilingues de l'Alberta ». (mai 1950) Le montant paraît dérisoire aujourd'hui, mais le geste, lui, ne l'était pas.

La radio avait déjà fait son entrée dans nos foyers, mais on captait les postes ontariens. La résolution suivante, datée de janvier 1946, souligne encore l'importance de la langue pour notre Conseil Municipal : « Attendu que la population

du Témiscamingue est desservie par le poste de radio CKRN et qu'il n'y a pas d'autre poste français dans la région ; Attendu que la population est souvent privée des émissions de ce poste parce qu'il n'est pas assez puissant ; Attendu que la faiblesse d'émission de ce poste, en plus de priver les gens de la satisfaction d'écouter les programmes français, leur enlève un avantageux moyen de publication; ce conseil demande aux propriétaires du poste de radio CKRN, H. Arthur et R. Beaudry, de bien vouloir augmenter la force de ce poste jusqu'à 2,500 watts, afin de pouvoir être entendu facilement dans notre région ».

Équipements sportifs municipaux

L'époque dorée du sport à Guigues correspond à ces décennies de 1940 à 1960. La Municipalité commence à se doter d'équipements sportifs complets « pour encourager les jeux dans la paroisse », à commencer par un terrain de balle, en septembre 1945 : « ce conseil décide d'acheter un terrain de jeu, mesurant 2 acres de profondeur par la largeur non vendue, sur le lot 16 A du rang 5 du canton de Guigues, appartenant à Alberic Paquin, pour la somme de 1 000 \$ comptant ». Comme la municipalité vient d'acheter un terrain, « Lorenzo Routhier propose, secondé par Bruno Gélinas, que le conseil charge, à l'organisation des jeux un loyer annuel de 25 \$ jusqu'à ce que le prix d'achat du terrain soit remboursé; ce loyer devra être payé le 1er mai chaque année ».

Liste des habitants de la rue Principale en 1950 :

Numéros impairs (Côté Est de la route), à partir du sud

Hermas Gauthier, Filature de laine
 Arsène Gagnon, Coopérative d'électricité
 Adarie Royer, Commerçant
 Henri-Paul Royer, Transport de maisons
 Yvon Côté, Magasin de meubles
 Léon-Gaston Gauthier, Transport scolaire.
 Mme Paul Hébert, Épicerie
 Gérard Caron, Électricien
 Henri Routhier
 Horace Paquin, Garagiste
 Antonio Paquin, Garagiste
 Mme Guilbeault, Cordonnier
 Omer Lafond, Barbier et restaurateur
 Albert Julien, Épicerie
 Félix Paquin
 Garage Paquin
 Prospère Lavallée, Cordonnier
 Couvent des Soeurs de l'Assomption

« Notes historiques sur le village » recueillies par Antonin Herbet

En 1932, il y avait environ 37 propriétaires au village.
 En 1950, on dénombrait 62 propriétaires environ.
 En 1992, les propriétaires au village se chiffrent à 205 environ.



Église
Presbytère
Maison de la Fabrique

Numéros pairs (Côté Ouest de la route)

Lucien Lebel
Albert Bouffard, Usine de portes et chassis
Paul Paquin, Taxi
Succession Georges Gauthier
Arthur Paquin, Menuisier
Pierre Éthier
Wilfrid Lafrenière
Alphonse Bastien
Léonel Côté, Magasin général
Mme Thomas Dupuis, Maison de pension
Paul-Émile Dupuis, Boulangerie
Marcel Paquin, Restaurant
Omer Marchand, Commerçant de chevaux
Herma Gauthier, Garage
Azarie Guimond
Marcel Paquin, Hôtel
Joseph Lavallée
Jérémie Guimond, Magasin général
J.P. Vézina, Notaire
Jean Meilleur, Gérant
Thomas Breen, Usine
Johnny Lysight, Forgeron
Alfred Côté, Commis
Nestor et Alphonse Côté, Magasin général
Thomas Lemire, Forgeron
Stanislas St-Amand, Secrétaire
Pierre Bergeron, Usine de portes et chassis
Ildio Larose
Philippe Charette, Commis

La Frontière, vendredi 26 mai 1950

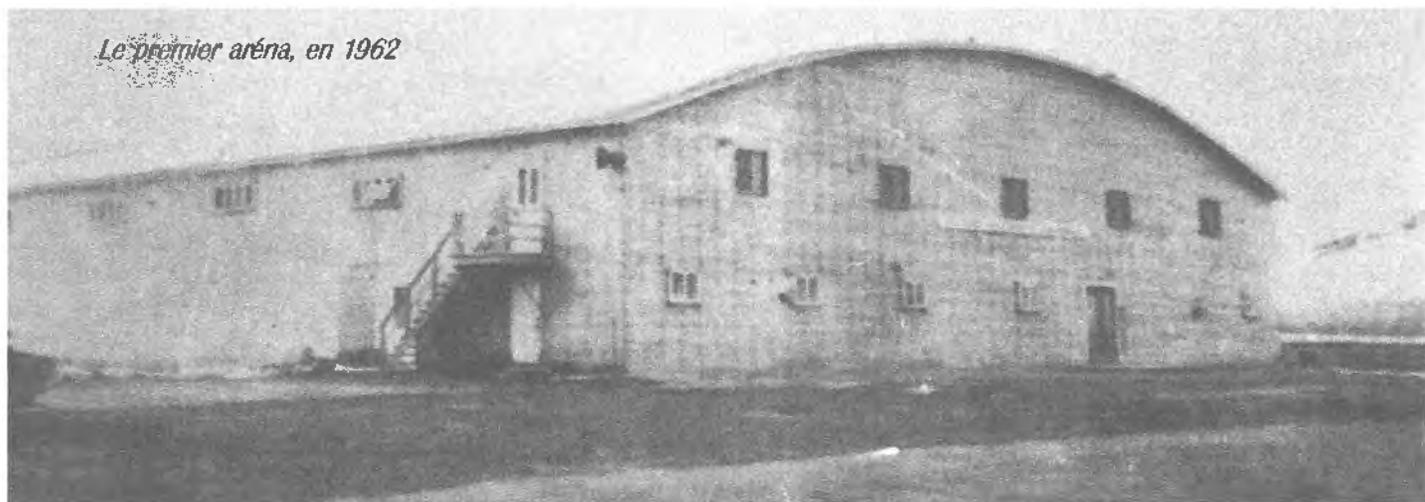
Octrois du gouvernement

Le député du Témiscamingue Nil-E. Larivière s'est rendu passer quelques jours dans son comté. À Guigues, il dit quelques mots à la salle paroissiale après la grand'messe. Le député déclare n'avoir pas préparé de discours, il ne s'attendait pas à rencontrer d'autres personnes que les membres du Conseil et de la Commission Scolaire. Il rappelle que depuis qu'il est député, on a vu arriver l'électricité, on a fait construire de nouvelles écoles, on a refait le réseau routier, dont plus de 22 milles de pavage, etc. M. Larivière remet un chèque de 24 800 \$ à Omer Lafond, président de la Commission Scolaire, un chèque de 3 000 \$ à Joseph Lavallée maire, ainsi que la première tranche d'un octroi de 15 000 \$ pour l'aqueduc. Le curé L.-Z. Moreau remercie le député d'avoir toujours travaillé en collaboration avec l'U.C.C. et les organismes coopératifs.

Le Centre sportif du Témiscamingue... à Guigues

À la fin des années '50, un projet audacieux, presque utopique, commence à germer dans quelques esprits : une patinoire couverte à Guigues. Gérald Côté, alors président de la chambre de commerce locale, prit l'initiative du projet, lequel éveilla l'intérêt de plusieurs citoyens en plus de recevoir l'appui du Conseil Municipal. Ces quelques braves s'étaient fixé comme but de construire une aréna à Guigues dans un avenir rapproché, de trois à cinq ans. Le projet de construction est gardé secret. Pour la financer, les promoteurs avaient choisi le moyen suivant : grouper une centaine de gens sérieux et désireux de réaliser ce projet chez nous.

Ce fut l'origine du Club des Cents. Ils autorisèrent le gérant de la Caisse Populaire à tirer 1 \$ par semaine de leur compte personnel, et à déposer la somme dans un compte commun. Après un an, le Club des Cent avait amassé 5 200 \$. Après trois ans, 15 600 \$ plus les intérêts. Le montant



Le premier aréna, en 1962



atteignait 26 000 \$ au bout de cinq ans.

Entre l'assemblée préliminaire du Club des Cent tenue en 1958 et la construction de l'aréna en 1961, il s'est écoulé un peu plus de trois ans. À ce moment là, on avait en main, 18 000 \$ et une quantité importante de matériaux : planche, bois franc, plomberie, provenant de la démolition du couvent de Guigues en 1960. Les Cent étaient prêts.

La construction de l'aréna fut réalisée par corvées au cours d'un automne particulièrement clément. Et le rêve, cher aux gens de Guigues, est devenu réalité. Les Cent avaient doté le Témiscamingue de sa première aréna, si l'on fait abstraction de celle de la ville de Témiscaming. L'aréna prit le nom de « Centre des Loisirs du Témiscamingue ».

Ouverture officielle de l'aréna

L'ouverture officielle de l'aréna en mars 1962 avait été soulignée avec éclat. L'aréna n'était pas dotée à l'époque de la glace artificielle. Pour que le soleil de mars n'ait pas raison de notre glace, les pompiers de Guigues avaient passé l'après-midi à arroser le toit de l'aréna. Il n'était pas question de remettre l'ouverture. Maurice Richard était arrivé en après-midi pour arbitrer la partie qui aurait lieu le soir.

Salle municipale

- novembre 1941. Séance intitulée « La Panthère », présentée par les amicalistes du couvent.
- 1944-1945. La salle sert d'école pour deux classes primaires, une 6e année et une 7e année.
- 1949-1950. On y joue au badminton.
- octobre 1950. Séance pour souligner la nomination du curé Moreau au titre de prélat romain.



La salle municipale de Guigues, au début des années 60

Tous les sportifs du comté étaient réunis pour voir Maurice et, bien sûr, les deux équipes qui s'affrontaient : les Étoiles du Témiscamingue contre le Rouyn Dow. Les Étoiles ne devaient pas gagner contre une équipe de ce calibre. Mais le gardien des Étoiles, Gaétan Boileau, allait goaler la partie de sa vie, en repoussant pas moins de 50 lancers. Les Étoiles sortaient vainqueurs 2 à 1 grâce à Gaétan. Sans aucun doute, une des belles parties jouées dans notre aréna. Les vrais sportifs s'en rappellent encore et on ne pouvait espérer mieux pour une ouverture officielle.

Au début des années '60, on installe un système de chauffage à l'huile. Yvain Lafrenière et Gilbert Paquin font aménager deux allées de quille au sous-sol de la salle municipale. La salle est souvent louée pour des fêtes de famille, noces etc. Le loyer s'élève à 15 \$ en 1964 pour les assemblées populaires ou politiques. Pour les autres réunions qui durent une journée complète, le prix de la location est de 20 \$.

Chambre de commerce de Guigues

La chambre de commerce de Guigues fut fondée en décembre 1956. Le président fondateur était Gérald Côté. Philibert Guay était vice-président, Julien Drolet secrétaire et Roger Cotnoir trésorier. Les directeurs étaient Yvon Côté, Georges Cotnoir, Albert Julien, Émile Routhier et Léo Vachon.

La chambre fut incorporée le 9 mai 1957. Dès lors, la Chambre fit la promotion des commerces locaux et présenta des projets intéressant la localité, au conseil municipal. Ainsi, la chambre demanda un médecin résidant à Guigues, et qu'elle appuyait la demande d'un diffuseur télévisuel pour le Témiscamingue.

Au congrès des Chambres de Commerce de 1957, c'est le projet du chemin Belleterre O'Connell qui s'affirme. Les membres travailleront durant plusieurs années sur ce projet. En 1959, la chambre de commerce de Guigues fait la demande pour l'obtention d'un aéroport local. Plusieurs présidents locaux se sont succédé de 1956 à 1966. Ce sont Julien Drolet, Roger Cotnoir, Edmond Drolet, Philibert Guay et Martial Dupuis. Cependant, la chambre interrompt ses activités entre 1964 et 1969.

Les activités de la chambre de commerce reprennent en 1969, sous la présidence de Léon Légaré. Emmanuel Pétrin est alors vice-président et René Dupuis secrétaire. On fait des pressions pour conserver les bureaux d'Hydro-



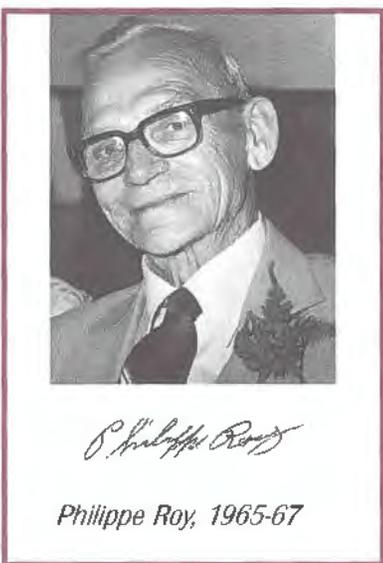
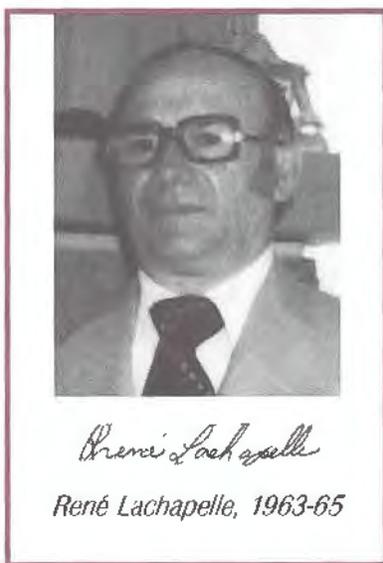
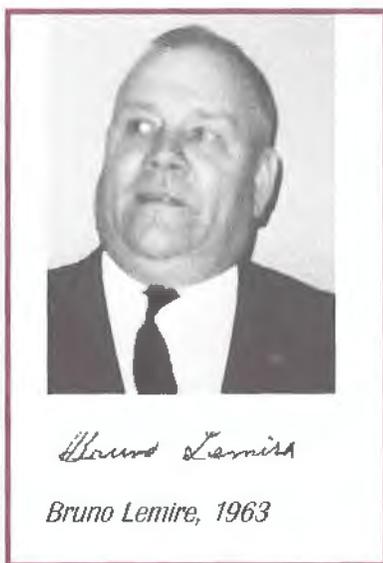
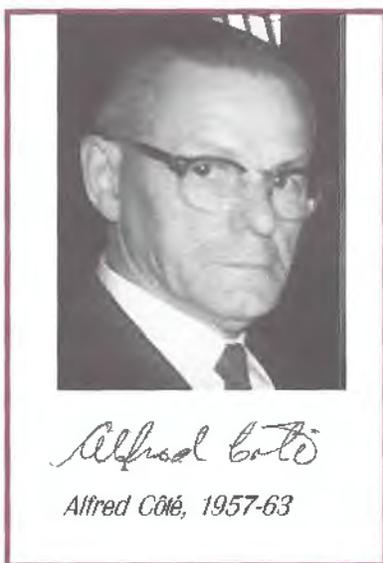
Québec à Guigues, car la direction désire les déménager à Notre-Dame-du-Nord. Par la suite, les activités déclinent.

En janvier 1987, cinq personnes remettent l'organisation sur pied. Il s'agit de Martial Dupuis, Marc Côté, Gilbert Paquin et Ghislaine Charette. Ils réussissent à regrouper 80 membres. Les actions visent à obtenir l'épuration des eaux, à développer le site de la mine d'argent, à stimuler le tourisme et à militer pour conserver l'Éducation des Adultes à Guigues. La dernière réunion de la chambre de commerce de Guigues eut lieu en février 1989.

3. L'époque moderne 1960-1997

Entre 1960 et 1997, la municipalité de St-Bruno-de-Guigues procède à l'aménagement d'équipements majeurs et à d'importantes améliorations, tant du point de vue des services que

Les maires et mairesse de la période 1960 à 1997



Liste des secrétaires qui ont travaillé à la municipalité depuis 100 ans.

- Joseph Israël Foisy (1897-1909)
- F. Cervaux (1909)
- Henry Côté (1910)
- Avila Beauchamps (1910-1920)
- Jean-Philippe Vézina (1920-1932)(1936-1946)
- Joseph Arthur Piché (1932-1935)
- Stanislas St-Amand(1946-1967)
- Ghislain Gauthier (1967-1974)
- Jean-Paul Massicote (1974-1975)
- Luc Marchand (1975-1976)
- Jean-Jacques Paquin (1976)
- Huguette Drolet (1977-1981)
- Gaétane Marcoux (1979)
- André Julien (1981-1984)
- Serge Côté (1984-1988)
- Denise Vaillancourt (1988-1989)
- Lyne Gilbert (1989)
- Serge Côté (1989-)



**Liste des conseillers qui ont
siégé au conseil entre 1960 et
1997**

Gabriel Allard (1960-1964)
Alfred Vachon (1962-1964)
Horace Marseille (1963-1965)
Victorin Paquin (1963-1965)
Pierre Bergeron (1963-1965)
Claude Côté (1965-1967)
Aurélien Lacroix (1965-1967)
Bernardin Guimond (1966-1967)
Léonel Éthier (1966-1967)
Raymond Gauthier (1967)
Yvain Beauvais (1967-1968)(1977-1978)
Philippe Charrette (1967-1969)
Renald Landry (1967-1977)
Gérald Guimond (1967)
Émilien Côté (1968-1971)
Camille Lacroix (1969-1975)
Fernand Audet (1969-1975)
Antonio Paquin (1970-1971)
Gilles Lacasse (1972-1973)
Roger Paquin (1972-1975)
Emmanuel Pétrin (1974-1975)
Gérard Drolet (1976-1977)
Eugène Marcotte (1976-1977)
Martial Dupuis (1976-1977)
Jean Lemire (1977-1978)
Léodor Guimond (1977-1978)(1981-1982)
Rolland Robert (1978-1980)
Gérald Jollette (1978-1979)
Maurice Vachon (1978-1981)
Jean-Guy Roy (1979-1980)
Richard Badeau (1979-1992)
Gilbert Paquin (1979-1980)
Georgette Beauvais (1980-



Roger Cotnoir

Roger Cotnoir, 1967-71



Côme Marchand

Côme Marchand, 1971-76
1983-85



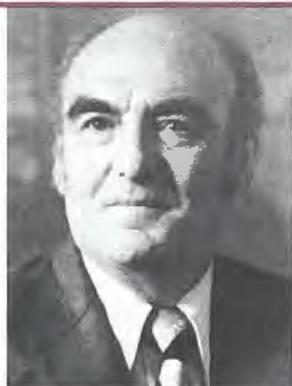
Emmanuel Pétrin

Emmanuel Pétrin, 1976-78



Lucien Vachon

Lucien Vachon, 1977-78



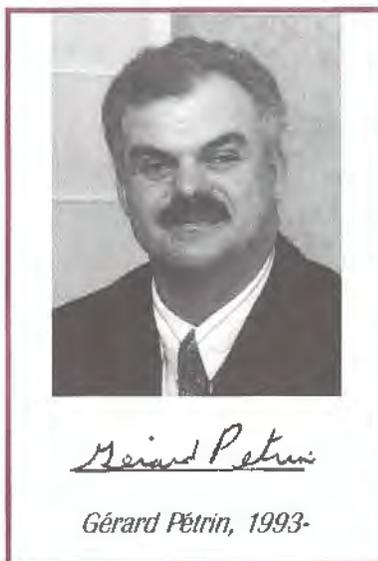
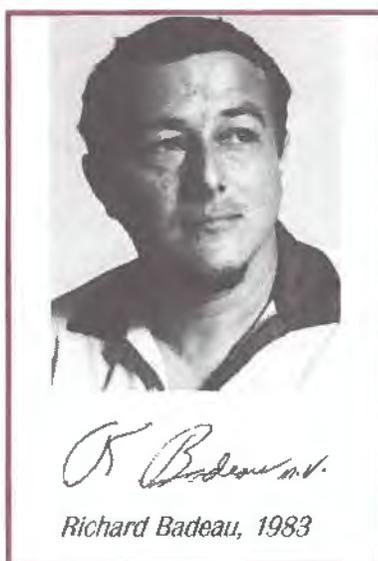
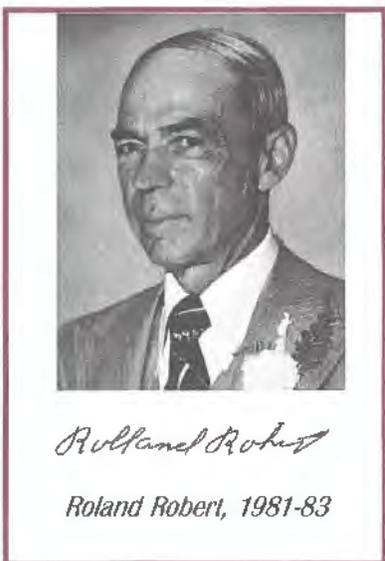
Léodor Guimond

Léodor Guimond, 1978-79



Rhéo Trudel

Rhéo Trudel, 1979-81



1984)
Conrad Charette (1981-1988)
Lucien Côté (1981-1988)
Roger Lacroix (1982)
Diane Allen-Lafond (1983-1984)
Gérald Robert (1983-1984)
Imelda Bérubé (1985-1987)
Jean-Guy Bouffard (1985-1988)
Michel Lemire (1985-1986)
Donald Lemire (1987-1988)
Gérard Pétrin (1989-1992)
Noël Gauthier (1989-1992)
Jean-Louis Bergeron (1989-1992)
Denis Paquin (1989-1997)
Ghislain Plante (1993-1994)
Normand Olivier (1993-1997)
Réjean Trudel (1993-1994)
René Beauvais (1993-1997)
Luc Desforges (1993-1997)
Luc Aylwin (1994-1997)
Joanne Larochelle (1995-1997)



Budget municipal 1981-1986

Évaluation non-imposable en 1981 :

- terrain 308 900 \$
- bâtiment 4 197 500 \$
- total 4 506 400 \$

Évaluation totale imposable

23 033 600 \$.

Évaluation totale en 1984 :

17 003 700 \$.

Évaluation imposable :

14 998 600 \$.

Budget municipal en 1986

349 750 \$;

taux de taxe foncière : 1.20%.

Population : 1960 à 1994

1961 - 1476 personnes

1963 - 1482

1966 - 1519

1971 - 1323

1973 - 1269

1976 - 1148

1981 - 1134

1986 - 1059

1994 - 1101

de l'environnement. L'autonomie du Conseil Municipal et l'initiative des citoyens,nes de Guigues prennent des formes différentes et plus encadrées qu'à l'époque héroïque et intermédiaire.

En particulier, les initiatives communautaires de nos citoyens,es s'investissent dans des comités qui prennent en charge bien des anciennes attributions municipales, dans un esprit de collaboration avec le Conseil. Cet intéressant déplacement du bénévolat et du sens communautaire, à l'époque moderne, est sans doute la réponse la plus appropriée à un contexte de rationalisations et de coupures souvent imposées, on sait pourquoi, par les autres paliers de gouvernement.

Procédures concernant les élections municipales

Selon le projet de loi no. 66, adopté en juin 1982, les

électeurs, pour présenter un candidat au poste de maire ou de conseiller, devront présenter au président d'élection, le consentement *écrit* du candidat. Depuis 1983, la municipalité est divisée en 6 districts électoraux et fait l'objet d'une élection en bloc.

L'ancienne salle municipale

Comme avant, les équipements municipaux de Guigues sont au service de la communauté et des individus. Ces services, parfois gratuits, impliquent des frais d'entretien, qui doivent bien suivre le coût de la vie. En août 1964 le prix du loyer de la salle municipale est porté à 15 \$ pour les assemblées et à 20 \$ pour les noces ou autres réunions qui durent une journée entière.

Cette dimension communautaire s'affirmera de plus en plus par la suite. Le sous-sol de la salle paroissiale logeait un salon funéraire à partir de 1967. On y a aussi aménagé un local pour les membres de l'Âge d'Or. La salle possède une cuisine bien équipée. On y sert les repas de funérailles, les majorettes y pratiquent et les dames profitent d'une salle réservée aux métiers à tisser.

La dernière grande manifestation tenue dans l'ancienne salle paroissiale a été la revue Richelieu tenue lors du 75e anniversaire de la paroisse de St-Bruno, en 1980. La salle paroissiale a été démolie vers 1985, remplacée par le Centre communautaire. Le terrain récupéré fait maintenant partie des aménagements du H.L.M.

Cueillette des ordures



Nouvelle caserne des pompiers dans l'ancienne beurrerie, 1967



Ernest Routhier et Ghislain Lemire, dans les années 50

En 1961, la municipalité prend à sa charge l'enlèvement des ordures. Elle fait l'acquisition d'un terrain de 8 acres sur le lot 14, rang 1 de la succession Émery Herbet au prix de 1 \$ en vue d'en faire un dépotoir. C'est Martin Herbet qui est engagé pour faire la cueillette des ordures au salaire de 300 \$ par année. Il fait ce travail pendant cinq ans, comme

employé municipal, puis est remplacé par Léonel Lacroix.

En 1990, la municipalité met cet ancien dépotoir à la disposition de la paroisse, comme dépôt pour les ferrailles d'automobiles et de camions. Lorsqu'il y en a assez, on vient les ramasser pour les transporter aux fonderies.

Nouvelle brigade de pompiers

Un nouveau corps de pompiers est formé en 1967. Le 20 septembre 1967, la bâtisse qui abritait la beurrerie est vendue au prix de 6 000 \$ à la municipalité de Guigues pour être transformée en poste d'incendie.

Les chefs - pompiers seront : de 1967 à 1971 Claude Héroux ;
de 1971 à 1975 Michel Dupuis ;
de 1975 à 1978 André Brien ;
de 1978 à 1982 Réal Robert ;
de 1982 à 1995 Harmel Paquin ;
de 1995 à maintenant Réjean Landry.

Nos vaillants pompiers sont désormais équipés d'habits sécuritaires ignifuges et d'un système de communication moderne, leur permettant de coordonner leurs efforts



La brigade des pompiers volontaires de Guigues, en 1997.

*Premier rang : Réal Robert, Gilles Paquin, Réjean Landry, Martial Côté, Richard Jacques, Yvan Herbet,
Deuxième Rang : Michel Lemire, Luc Aylwin, Viateur Lemire, Richard Julien,
Troisième rang : Guylain Paquin, Nil Gauthier, Gaston Bergeron, Alain Mayer, Rénaud Guimond, Daniel Vachon, Réjean Lemire, Michel Julien, Sylvain Girard*



pendant les sinistres.

Aqueduc, égouts

En 1975, le ministère des Transports effectuait des travaux de réfection sur la route 101, entre Ville-Marie et Guigues. L'aqueduc, construit en 1947, se trouvant sous la route, le conseil municipal demande et obtient du ministère que l'aqueduc soit exproprié. L'indemnité pour l'expropriation s'éleva à 194 000 \$, alors que l'ancien comité de l'aqueduc avait une dette de 96 000 \$.

On délaissa la Source de la Montagne, dont les réserves étaient insuffisantes, pour utiliser davantage le puits Lavallée qui servait de source d'alimentation secondaire ou pour dépanner. En fait, les deux systèmes d'aqueduc ont fonctionné ensemble pendant cinq ou six ans. Le vieux système avait des problèmes de coliformes, alors que l'eau du nouveau puits était rouillée et dure. La Corporation municipale dut prendre, en 1976, des mesures pour la rendre potable en faisant installer un système de filtration au charbon activé. Un comité de l'aqueduc et de l'égout, en fonction en 1976, était composé des membres suivants : Antonin Herbet, président, Paul Vincent, Donald Paquin, Horace Paquin. Côme Marchand, maire, Maurice Vachon, conseiller. On décida d'agrandir la Station de Feu pour y loger un système de filtration au charbon actif, un adoucisseur et un bassin de réserve pouvant contenir 100,000 gallons d'eau. Ces travaux furent réalisés en 1976, au coût de 110 000 \$.

Après la construction, le comité d'aqueduc et d'égouts était aboli. Le conseil municipal se chargerait dorénavant de toutes les décisions relatives à l'aqueduc et aux égouts.

Colisée de Guigues

En 1969, on installa la glace artificielle dans notre patinoire

intérieure au coût de 29 787 \$. Cinq ans plus tard, le 22 mars 1974, c'est la consternation dans le village : l'aréna brûle. Les pertes matérielles sont évaluées à 300 000 \$ mais, sentimentalement parlant, c'est beaucoup plus ; disparues toutes les heures de bénévolat, disparues les murales de Bertrand Gagnon, exécutées tout un hiver durant. Ces panneaux publicitaires étaient de véritables oeuvres d'art.

Dès le lundi suivant l'incendie, le maire de la municipalité et les conseillers se réunissent avec les membres de la Commission des Loisirs et des citoyens intéressés. Tous étudient la possibilité de reconstruire l'aréna. Le comité formé à cet effet se compose de cinq membres : Côme Marchand maire, Martial Dupuis, gérant de l'équipe juvénile majeur Les Broncos du Témiscamingue, Bernardin Côté, entrepreneur, Vincent Guindon gérant de l'aréna, Roger Lance de la Caisse populaire faisait office de secrétaire du comité.

Lors d'une assemblée tenue le 10 avril 1974, le Club des Cents cédera tous ses biens immobiliers et l'argent de l'assurance, environ 9 000 \$ à la Corporation Municipale de Guigues. La condition était que l'aréna soit reconstruite. Dès les premiers jours après le feu, les gens de Guigues ouvrent leur bourse pour la reconstruction de l'aréna. On recueille ainsi 32 000 \$. Une souscription à l'extérieur de la municipalité rapporte 10 000 \$. Avant de faire appel à l'aide gouvernementale, l'actif obtenu était de 51 000 \$ sans compter les nombreux dons en matériel, temps, etc. Une plaque souvenir à l'entrée de l'aréna rappelle les noms des donateurs. Cette nouvelle aréna prendra le nom de Colisée.

L'ingénieur Donald Lamarre, confrère de classe du maire, était venu de Québec à ses frais, avec un dessinateur. L'ingénieur examina les lieux du sinistre et fit une ébauche des plans pour la nouvelle bâtisse. Ces plans, indispensables à une demande d'octroi au gouvernement, nous ont été offerts gratuitement.



Le colisée en 1997



Sur cette photo on peut voir les étagères style "valise", qui pouvaient se fermer.

Centrale de Prêt lui décerne le titre de « Bibliothèque de l'année 1985 ».

Notre bibliothèque offre plus que des livres. Le comité de bénévoles a largement contribué à donner une vie culturelle diversifiée à la communauté de Guigues. Des spectacles de marionnettes, des marathons de lecture ou des rallyes ont été organisés pour le plaisir des enfants. Le comité a offert aux adultes des expositions d'artisanat et des soirées d'informations sur des sujets variés : chasse, cuisson micro-ondes, impôts etc.

Rappelons aussi les fameux « soupers au poisson », préparés par Yvonne et Gérard Vaillancourt. Ces soupers furent la principale source de revenus de la bibliothèque, de 1982 à 1986 et bon nombre de nos concitoyens de Guigues

Guigues jouit d'une aréna depuis 35 ans au grand plaisir des jeunes. L'aréna répond aux besoins des loisirs sportifs de nos jeunes, qu'il s'agisse des équipes intermédiaires, du hockey mineur, des ligues de ballon-balai, de pitoune, de ringuette, ou du club de patinage artistique.

L'été, l'aréna offre sa salle de réception pour les noces, fêtes et spectacles. Les manifestations les plus importantes sont : divers tournois sportifs, l'Exposition agricole, organisée par la Société d'Agriculture du Témiscamingue et le Festival Western de Guigues qui est devenu une attraction provinciale d'envergure.



Intérieur de la première bibliothèque. Cécile Herbet et Denise Herbet.

Bibliothèque municipale

La bibliothèque municipale ouvre ses portes en 1979 et St-Bruno-de-Guigues compte parmi les premières municipalités du Témiscamingue à se doter d'une bibliothèque. À cette époque, les volumes sont disposés dans des *valises* (sortes d'étagères qui se ferment) et on partage le local des pompiers, situé dans l'ancienne beurrerie. En 1981, on aménage plus adéquatement un petit local à l'étage et la bibliothèque reçoit la distinction de « Bibliothèque par excellence » pour une activité innovatrice, l'expo-conférence.

La bibliothèque déménage au Centre communautaire de Guigues en 1985. L'aménagement du local, l'originalité de sa disposition et l'implication croissante des bénévoles distinguent la bibliothèque de Guigues. La Bibliothèque



Le coin des jeunes dans la bibliothèque de 1997



Vue de la bibliothèque en 1997. (Johanne Lafond, bénévole)

participèrent aux soirées dynamiques qui les suivaient.

On soulignait le dixième anniversaire de la bibliothèque en 1989 par une journée « porte ouverte » et un brunch. Régulièrement, le comité participe aux activités paroissiales. C'est ainsi que le comité de la bibliothèque a contribué au financement des Fêtes du Centenaire de Guigues en organisant, de concert avec les pompiers, une fondue chinoise. Cet événement, fort réussi, deviendra sûrement

Bénévoles de la bibliothèque Municipale de Guigues

Ghislaine Marseille 18 ans
 Louise Gervais 18 ans
 Carole Aylwin 13 ans
 Danielle Paquin-Vachon 11 ans
 Desneiges Roy-Bergeron 11 ans
 Ghislaine Guimond 11 ans
 Monic Delisle 11 ans
 Jacinthe Côté 10 ans
 Marie Boucher 14 ans
 Ghislaine Dupuis 13 ans
 Germaine Guindon 12 ans
 Denise Roy 13 ans
 Nicole Barrette 7 ans
 Jacqueline Gauthier 9 ans
 Denise Simard 9 ans
 Marie Vincent 9 ans
 Carmen Bouffard 10 ans
 Lucie Burgoyne 6 ans
 Diane Houle 5 ans
 Lyne Gilbert 2 ans
 Josette Gaudet 2 ans
 Céline Cousineau 5 ans
 Estelle Laperle, 4 ans

Georgette Beauvais a été déléguée officielle de la municipalité, de 1981 à 1994. Luc Desforges joue se rôle depuis 1994
 Merci à toutes les bénévoles de la bibliothèque de Guigues et que cette année du Centenaire ravive les souvenirs écrits et oraux de notre héritage.



Entré sud du village, rue principale en 1997



Le premier comité d'embellissement, 1979-80. Romuald Gagné, Rose Doucet, Hervé Robert, Imelda Bérubé, Jeanne d'Arc Lachapelle, Ghislaine Paquin et Rosalia Roberge.

une activité annuelle.

La bibliothèque de Guigues offre à sa population une collection d'environ 5,000 volumes, des périodiques, des cassettes et vidéo-cassettes et, depuis 1994, ses services sont informatisés.

Le conseil municipal de St-Bruno-de-Guigues a toujours soutenu financièrement la bibliothèque. Toutefois, la fondation, l'existence et la survie de la bibliothèque municipale dépendent de l'implication soutenue de son comité de bénévoles, dont nous désirons souligner les années de participation :

Comité d'Embellissement de St-Bruno-de-Guigues

"Embellir sa demeure, c'est embellir sa vie"

Le Comité d'Embellissement participe au Centenaire, en



Foire aux fleurs organisée par le comité d'embellissement

cette année 1997, en se rappelant des souvenirs depuis ses débuts.

C'est en 1979, que la municipalité de Guigues s'inscrit pour le concours provincial. En 1980, elle se classe deuxième et se voit attribuer un prix de 500.00\$; c'est une initiative, au Québec, du ministre Jean Garon.

Dans notre paroisse, plusieurs s'intéressent au concours Maisons-Fleuries et Campagne-Fleurie, un comité est fondé. Le premier comité se compose de : Imelda Bérubé (présidente), Hervé Robert (vice-président), Jeanne d'Arc Lachapelle (secrétaire-trésorière), Ghislaine Paquin, Rose Doucet, Rosalia Roberge, et Romuald Gagné (conseiller et conseillères).

Depuis ses débuts, le Comité d'Embellissement s'est donné commmandats de réaliser l'aménagement paysager devant les édifices publics de la municipalité, d'organiser le



La maison toute fleurie de Donat Lachapelle, 1995. Maison champêtre recouverte de roches des champs.

concours "Maisons fleuries" et d'inciter la municipalité à participer au concours "Villes et Villages fleuris".

Au fil des ans, parmi les réalisations importantes du comité, on retrouve l'embellissement pour les fêtes du 75^e de la paroisse ; plusieurs jardinières accrochées soulignent la fête. Il y a aussi l'aménagement du Parc Lavallée, situé dans le Carré Roberge, et aussi l'installation des panneaux lumineux aux entrées du village. Le comité a recouru longtemps à la vente de cartes de membres pour encourager les participants au concours Maisons-Fleuries et celui des décorations de Noël ; prix en argent, plaques souvenirs sont distribués aux gagnants.

Au printemps 1985 et 1986, une Foire aux fleurs est organisée et remporte beaucoup de succès. Plusieurs se rappellent les talents d'Yvan Guimond. En 1995, la municipalité nous octroie un montant de 5 000.00\$. Le Centenaire de la municipalité s'approchant, beaucoup de projets sont mis de l'avant et les besoins financiers du comité d'embellissement augmentent. Une parade de mode est organisée en 1994 et poursuivant cette idée, on fit tirer une garde-robe d'une valeur de 5 000.00\$ en 1995. La "Super parade de mode", organisée à cette occasion, et impliquant 13 commerçants témiscamiens, remporte un vif succès.

Le Comité d'Embellissement a dix huit ans d'existence, en cette année du "Centenaire", et se

compose de : Lisa Aylwin (présidente), Bertrand Guimond (vice-président), Jacques Roberge (secrétaire-trésorier), Marie-Claude Murray, Marie Boucher, Josée Drolet, Josée Paquin, Dominic Rivest et Rosalia Roberge (conseillers et conseillères). Le représentant de la municipalité est René Beauvais.

Guigues se doit de remercier Mme Rosalia Roberge qui fait partie du comité depuis ses débuts ainsi que Mme Imelda Bérubé qui a été présidente durant dix ans. Tous ceux et celles qui ont donné de leur temps méritent des



La construction du centre débute en septembre 1984.



Comité d'embellissement en 1996.

En avant : Marie-Claude Murray, Lisa Aylwin (présidente), Josée Paquin, En arrière : Jacques Roberge, Marie Boucher, Joanne Larochelle, Bertrand Guimond, Josée Drolet, Rosalia Roberge, En médaillon : Dominique Rivest

remerciements merci chaleureusement pour l'embellissement qui grandit d'une année à l'autre.

Nous avons raison d'être fiers, conservons notre devise : "Travailler pour embellir".

Centre communautaire

En 1980, notre vieille salle paroissiale avait plus de 40 ans d'existence. Un projet de réfection et d'agrandissement avait été soumis, mais jugé onéreux et risqué, vu l'âge de la bâtisse. Compte tenu des besoins grandissants de la population de Guigues, qui atteignait alors 1149 personnes, il devenait opportun de remplacer la salle paroissiale par un bâtiment plus grand. Rhéo Trudel, maire de l'époque, élabore un projet avec ses conseillers.

Conrad Charette sera responsable du dossier « centre communautaire ». On ne veut oublier



La construction du centre est terminée au mois d'août 85

Gouvernement provincial
200 000 \$
Gouvernement fédéral
146 000 \$
Participation municipalité
75 000 \$
C.S.L.T.
50 000 \$
Fête du 75ième de Guigues
22 400 \$
Plan Gendron (bibliothèque)
15 800 \$
Programme « Nouveaux Horizons »(Âge
d'Or) 7 600 \$
Caisse Populaire de Guigues
5 000 \$
Fédération des Caisses Populaires
5 000 \$
Revenus divers (vente de matériel et
terrain) 11 850 \$

aucune classe d'usagers. Chacun trouvera sa place dans ce centre : les 0 à 25 ans (42 % de la population), les 25 à 49 ans (28 %), ainsi que les 50 ans et plus (20 %).

La population est d'abord réticente devant la demande d'emprunt de la municipalité. L'idée fait pourtant son chemin, puis le projet démarre le 12 mars 1984. Le maire Côme Marchand et les conseillers accepteront la soumission de l'équipe Dubé et Roy pour réaliser la structure. Les plans ont été pensés par Côme Marchand. C'est un professionnel du Cégep de Rouyn, Gérard Marchand, qui les a ensuite dessinés. Toutefois, la municipalité doit payer une amende pour avoir érigé un bâtiment public dont les plans n'ont pas été dessinés par un architecte.

Au rez-de-chaussée, on trouve : les bureaux municipaux ; la salle polyvalente, pouvant servir de gymnase et de salle pour les réunions municipales et régionales ; la salle de l'âge d'or avec cuisine et atelier ; un vestiaire et un bar.

À l'étage du Centre Communautaire on trouve : la bibliothèque municipale ; la salle commune pour les loisirs culturels et les conférences ; la salle pour les sessions du conseil municipal ; le salon funéraire.

La construction du Centre Communautaire est réalisée de septembre 1984 à août 1985 au coût total de 538 650 \$. Divers programmes et organismes ont contribué à défrayer cette construction importante pour les résidents de la municipalité de Guigues :



Le H.L.M le Séjour de Guigues

Le 28 septembre 1985, le curé Gérard Lecomte bénissait le Centre Communautaire de Guigues.

H.L.M. Le Séjour

En 1980, une première demande est faite à la Société d'habitation du Québec (S.H.Q.) pour l'obtention d'un H.L.M. qui servirait de résidence pour les personnes âgées de Guigues. En 1982, une deuxième demande est faite. Finalement, le 5 octobre 1983, Gérard Jobin de la S.H.Q. vient à Guigues pour expliquer la procédure aux personnes présentes : Yvette Lavallée, présidente du comité H.L.M.,



Jeanne d'Arc Lavallée, directrice, Gérald Chartier, directeur, Georgette Beauvais et Léodor Guimond, membres du conseil

À la suite de cette réunion, le maire Côme Marchand et ses conseillers voient à préparer les résolutions nécessaires, rencontrer le député pour appuyer le projet, déterminer le site de la construction et procéder à la vente du terrain à la S.H.Q. Ce ne fut pas chose facile puisque une partie du terrain est contestée en justice. Falement, tout s'arrange. On procédait, en 1985, à la levée de la première pelletée de terre et, le 29 mai 1988, on procédait à l'inauguration officielle d'un projet d'habitation à loyers modiques de 15 unités de logement. Conrad Charette était le premier président de l'Office Municipal d'Habitation de Guigues.

Depuis ce temps, une trentaine de personnes âgées s'y sont succédé. C'est un endroit paisible où il fait bon vivre entourés de gens connus et où les retraités se sentent en sécurité. Ce sont en majorité des femmes, mais les hommes sont les bienvenus.

Parmi les résidents, nous comptons des musiciennes et un musicien. Ils jouent de l'accordéon, de l'harmonica, du piano et peuvent facilement animer toute une soirée en interprétant les chansons populaires de leur temps. Les résidentes se réunissent au salon communautaire pour jouer aux cartes, tricoter ou tout simplement jaser.

Le président actuel est Bruno Trépanier, secondé par Jacques Roberge, Marie-Lourdes Marchand, Juliette Gélinau, Armande Lacroix, Imelda Bérubé et Auréa Guimond. La directrice de l'Office est Ghislaine Dupuis.

La Société d'Histoire de Guigues

Depuis quelques années, un petit groupe cherchait à refaire l'histoire de Guigues. Nos valeureux ancêtres méritaient bien qu'on se souvienne d'eux, et de ce qu'ils ont accompli. Il fallait que quelqu'un prenne l'initiative. Après plusieurs démarches et sollicitations auprès d'organismes de la paroisse, rien à faire, on se retrouve toujours à la case départ.

En avril 1992, trois personnes se réunissent et décident, bon gré mal gré, d'entreprendre des recherches. Il s'agit de

Jean-Gaston Gauthier, Jean-Paul Cardinal, et Antonin Herbet. Nos joyeux compères commencent à glaner ici et là de l'information pour écrire un livre. Ils poussent leurs recherches jusqu'aux archives régionales de Rouyn, ils visitent les doyens de la paroisse et, de fil en aiguille, ils forment un groupe intéressé à fonder la Société d'Histoire de Guigues.

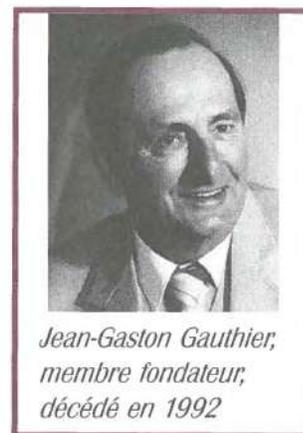
Après quelques mois, ce nouveau comité se voit ravir un de ses piliers en la personne de Jean-Gaston Gauthier. Nous tenons ici à souligner l'implication de ce membre qui, avec sa ténacité et sa détermination, a doté notre municipalité d'un nouvel organisme qui, sans nul doute, aura un impact positif dans l'avenir.

Après un an, tout est en marche. Les membres fondateurs de la Société d'Histoire de Guigues obtiennent leur charte, le 23 mars 1993. Il s'agit de Messieurs Antonin Herbet (président), Jean-Paul Cardinal (vice-président) et les directeurs, directrices suivants : Téléphore Brien, Jacques Roberge, Henri Bérubé, Aurèle Guimond, Yvain Beauvais, Laurent Béchamp et de Mesdames Aurore Roy et Carmen Bouffard, auxquels s'ajoutent par la suite, pour former le conseil, Mme Estelle Laperle et Jocelyne Bergeron-Gauthier, secrétaire-trésorière.

Le premier objectif de la Société d'Histoire de Guigues est de faire un livre retraçant l'histoire de la municipalité depuis ses débuts : quels furent les premiers arrivants, l'historique de



*Ghislaine Paquin-Dupuis,
directrice de l'office*



*Jean-Gaston Gauthier,
membre fondateur,
décédé en 1992*



Les membres fondateurs de la société d'histoire de Guigues.

Aurel Guimond, Jean-Paul Cardinal, Téléphore Brien, Jocelyne Bergeron, Estelle Laperle, Henri Bérubé, Antonin Herbet, Yvain Beauvais



Garage municipal, construit en 1979.

l'église, de la commission scolaire, etc. Un premier livre a été publié en 1993 pour amasser des fonds. On y retrouve tous les lots de la municipalité avec les noms de quelques-uns de leurs occupants et les résidents actuels du village.

C'est ainsi que notre municipalité s'est enrichie de ce nouvel organisme qui veut faire valoir notre beau coin de pays en préservant le patrimoine de nos ancêtres. Nous souhaitons la bienvenue à tous ceux et celles qui voudront se joindre à nous.

En faisant des recherches, nous constatons que la municipalité de Guigues a été érigée en 1897 et qu'elle comptera 100 ans d'existence en 1997. Belle occasion de souligner l'oeuvre de nos pionniers. L'année 1997 verra le temps de grandes réjouissances et de belles retrouvailles. La Société d'Histoire de Guigues désire souhaiter, à toute la population de Guigues et à tous ses visiteurs, de joyeuses célébrations pour ce centième anniversaire.

Les douze dernières années

Depuis 1980, selon la loi sur la fiscalité municipale, le maire doit faire rapport sur la situation financière de la municipalité. Il traite des derniers états financiers, des indications préliminaires de l'exercice en cours, et des grandes orientations pour le prochain budget. Le rapport annuel est habituellement produit à la fin novembre ou au début décembre.

Georgette Beauvais a été la première femme à occuper un poste de conseillère municipale à Guigues de

1980 à 1985. Elle est élue mairesse le 4 novembre 1985, une première au Témiscamingue. Une lourde tâche l'attend.

Chronique municipale 1985 à 1993

par Georgette Beauvais

Quelques semaines après l'élection de la mairesse Beauvais, le dossier du dépotoir de Guigues fait les manchettes des journaux, de la radio et de la télévision. L'affaire débute le 3 décembre 1985. La municipalité recevait alors l'autorisation de la Direction régionale du Ministère de l'environnement pour aménager un site de « dépôt en tranchée » des déchets solides, sur la côte à Perreault. Rebondissement le 9 janvier 1986 : le certificat d'autorisation est révoqué, certaines marges de recul prescrites n'étaient pas respectées.

Cette situation contraint le Conseil à prendre une entente de cueillette des ordures avec la municipalité de St-Eugène-de-Guigues. Cette décision s'est avérée être des plus profitable pour notre collectivité, compte tenu de la qualité du service qui nous est offert. Enfin, le 12 janvier 1987, la municipalité de Guigues annonce à ses contribuables ruraux que le service de cueillette des ordures ménagères s'étendra désormais à la campagne, au coût annuel de 50 \$.

Depuis 1983, la municipalité et un groupe de citoyens réclamaient une habitation de loyers à prix modiques (H.L.M.). Le projet de 15 logements est réalisé en 1986 au coût de 800 000 \$ grâce à la participation financière des gouvernements provincial et fédéral.

En décembre 1985, le Conseil adoptait un règlement pour la numérotation des maisons et bâtiments à l'extérieur des limites du village.

En 1986 : achat du système d'ordinateur ; on doit changer



La municipalité dispose maintenant d'une machinerie plus moderne, 1988



la résine du système de filtration de l'eau potable ; la municipalité doit payer une amende de 1 000 \$ puisque le centre communautaire a été réalisé en l'absence de plan d'architecte.

En février 1986, la municipalité reçoit une mise en demeure pour une affaire de clôture. Le demandeur (nom) refuse une entente à l'amiable. La mécontente fait couler beaucoup d'encre et se termine par un procès en 1990, lequel change peu de chose à la ligne de division. Selon le jugement, chaque partie assume ses propres dépenses. Elles comprennent la moitié des honoraires d'arpentage, la pose de bornes et les procédés d'homologation : les frais de la municipalité s'élèvent à 8 533 \$.

En 1987, l'implantation du nouveau centre de distribution d'Hydro-Québec fut également un dossier qui nous soutira beaucoup d'énergie. Il fallait convaincre la Protection du territoire agricole du Québec de la nécessité d'un tel projet, qui représentait un investissement de 3 500 000 \$. Le centre de distribution fut inauguré le 18 juin 1989. Entretemps, le 8 juillet 1987, règlement d'emprunt de 75 000 \$ pour la pose d'asphalte dans le Carré Roberge. La municipalité adopte aussi un règlement autorisant l'exploitation d'un service de transport pour personnes handicapées avec la Corporation de transport adapté du Témiscamingue. Le service débutait en octobre 1988.

Un règlement concernant le brûlage d'herbe est adopté en avril 1988 afin de prévenir les incendies. Il fut suivi d'une entente et d'un plan d'aide mutuelle pour la protection contre l'incendie entre les Municipalités du Témiscamingue. On procède à des travaux divers, notamment de peinture à l'aréna.

À l'automne 1988, le Conseil de Guigues négocie avec la

Commission de protection du territoire agricole (C.P.T.A.Q.) afin de mener à bien la révision de la zone agricole permanente mais, en 1989, le gouvernement impose un moratoire. La C.P.T.A.Q. fait une troisième proposition, la municipalité accepte 547,4 hectares, ajout d'une zone accommodant certains développements futurs.

D'autres problèmes difficiles à résoudre attendaient le Conseil Municipal en 1990 : les castors, le fossé d'Émile Paquin, la clôture et les chiens, les primes d'éloignement, etc. D'un autre côté, les services à la population sont accrus tandis que les conditions de travail des employés municipaux s'améliorent : acquisition de radio-émetteurs,



Vue de l'aéroport côté stationnement.

achats de rétrocaveuse, niveleuse, d'un épandeur d'abrasifs, d'un tracteur à l'aréna, d'un petit tracteur à pelouse, balai de rue, *dégeleuse*, habits sécuritaires pour nos pompiers, ainsi que *pagettes*. Le réseau de luminaires et la pose de luminaires à l'entrée des routes a contribué à la sécurité de tous et toutes.



Inauguration de l'aéroport de St-Bruno-de-Guigues, 25 octobre 1990

Inauguré le 25 octobre 1990, l'aéroport de St-Bruno-de-Guigues fut l'objet d'un travail de longue haleine, sur lequel Mme Beauvais travaillait depuis octobre 1983 en collaboration avec la Corporation de développement économique du Témiscamingue. La municipalité de Guigues est intervenue à quelques occasions, notamment sur les questions du zonage agricole, de l'impact sur



Contribution de 10 000\$ de la Caisse Populaire de Guigues, pour le revêtement d'asphalte du stationnement du centre communautaire, 1992.

l'environnement, dans le changement du nom *aéroport de Ville-Marie* pour celui de *aéroport de St-Bruno-de-Guigues*. Cet investissement important pour notre municipalité a été réalisé dans le cadre de l'entente auxiliaire Canada-Québec, au coût de 5,4 millions \$.

En 1991, le salaire annuel des conseillers-ères est de 1 195 \$ et celui de la mairesse 3 587 \$.

En août 1992, en collaboration avec le comité d'embellissement, on installe des panneaux annonçant St-Bruno-de-Guigues aux entrées du village. On embauche un brigadier scolaire.

Plusieurs dossiers d'importance pour notre municipalité sont entrepris au cours du dernier mandat de Mme Beauvais, dont nous ne citerons que les plus importants : pose du revêtement d'asphalte des rues Lorrain, Roy, Brien et du stationnement du centre communautaire ; réfection de la rue Mgr Moreau, de la portion de la route 101 correspondant à notre rue Principale et à la même occasion, réfection de l'égout pluvial, de l'aqueduc, déplacement des poteaux de Télébec, trottoirs neufs et asphaltage.

En outre le dossier de l'assainissement des eaux usées a requis plus de 5 ans de suivi de la part de notre Conseil Municipal. En effet, nous avons dû tenir plusieurs réunions avec la firme Lecompte et Associés, ainsi que des représentants de divers ministères du gouvernement afin d'implanter ce système de traitement des eaux usées avec étangs non-aérés. Cette réalisation, financée à 91,8% par le gouvernement du Québec (2 248 000 \$) et à 8,2% par la

municipalité de St-Bruno-de-Guigues (202 000 \$) a été inaugurée le 25 octobre 1993.

La pose d'un traitement de surface sur la route du quai, au montant de 105 000 \$, a aussi été favorisée par une subvention de 50 000 \$ émanant du gouvernement du Québec.

En 1993, le Témiscamingue vivait un moment historique en se faisant l'hôte, pour la première fois, des Jeux d'hiver du Québec qui furent une réussite partagée entre les municipalités de Notre-Dame-du-Nord, St-Bruno-de-Guigues, Ville-Marie et Lorrainville. Puis, Guigues se dote d'un logo municipal. En mai 1993, la municipalité et la Société d'Histoire de Guigues proposaient de former un comité organisateur pour la fête du centième anniversaire de la municipalité de Guigues, en 1997.

Mais la *réforme Ryan* fait des vagues en 1993. La municipalité de Guigues doit payer pour le service de la sûreté du Québec, et le transfert de la voirie locale, ce qui impose des coûts exorbitants aux contribuables.

En novembre 1993, Mme Beauvais ne sollicitera pas de quatrième mandat. Les finances se portent bien, malgré la dette à long terme, consécutive à l'assainissement des eaux.

Avant 1989, les mandats étaient de 2 ans, depuis ils sont de 4 ans.

Assainissement des eaux

Débutés au mois d'août 1991, les travaux d'assainissement des eaux usées de la municipalité visaient l'amélioration de la qualité de l'environnement. Les résidents des secteurs nord et sud du village, près des sites où se déversaient les égouts, étaient parfois incommodés par de fortes odeurs.

Les travaux consistaient à intercepter ces égouts et à les conduire par une canalisation, jusqu'aux étangs situés de l'autre côté du ruisseau Abika, sur la route du quai, à 2 kilomètres à l'ouest du village. Sommairement, les coûts relatifs à l'assainissement des eaux ont totalisé 3 021 000 \$. La municipalité a déboursé 315 000 \$.

Par la même occasion, la rue Principale (route 101) a entièrement été refaite aux frais du ministère des Transports, au coût de 1 500 000 \$. La municipalité en a profité pour rénover l'aqueduc de la rue Principale, en assumant des frais de 450 000 \$. Les rues Mouttet sud et Mgr Moreau est et ouest ont également été refaites à neuf.



Travaux d'assainissement des eaux, en 1994, sur la route 101. Pose des tuyaux d'égout et du pluvial.

d'épuration coûtent environ 5 000\$ pour les résidents qui ne sont pas raccordés au système d'égout.

Les années récentes 1993-1997

En feuilletant les rapports financiers depuis 1992, et jusqu'à la fin de l'année 1995, on peut se faire une idée générale des principaux postes de revenus et de dépenses de la municipalité à la fin de ce premier cent ans d'existence. Le tableau de l'encadré suivant vous en présente les grandes lignes.

Gérard Pétrin, maire élu en novembre 1993, écrivait dans son rapport du 15 novembre 1993 :

«Le village a repris du pic, mais ce n'est pas terminé : les rues Moutlet et Beauchamp seront améliorées. Nous tentons d'administrer, en tenant compte de la capacité de payer du contribuable, et en évitant d'abuser du pouvoir d'emprunt de la municipalité »,

En 1994 on prévoit l'achat d'un camion dix roues de 90 000 \$. Aucune taxe n'est augmentée. On améliore le bureau municipal, on l'équipe d'un nouveau système informatique et

Tous ces travaux étaient complétés à l'été 1992.

Les coûts de financement pour les travaux d'assainissement imposent une taxe supplémentaire de 200\$ annuellement, par logis du village, pour les usagers du service d'égout. Par comparaison, l'installation, selon les normes environnementales, d'une fosse septique et d'un champ

Quelques chiffres pour vous endormir!

Sommaire des rapports financiers de la municipalité (1992-1996)

Recettes	1992	1993	1994	1995	1996
Taxes	473 212\$	510 018\$	522 628\$	547 376\$	570 207\$
autres recettes	242 475\$	339 847\$	316 154\$	430 576\$	305 924\$
Total	715 687\$	849 865\$	838 782\$	977 952\$	876 231\$
Dépenses					
Administration	90 010\$	89 900\$	101 686\$	110 822\$	117 000\$
sécurité publique	32 389\$	34 201\$	36 345\$	40 840\$	39 330\$
Transport	143 933\$	205 963\$	209 976\$	299 315\$	288 354\$
Hygiène du milieu	88 215\$	106 623\$	85 290\$	74 559\$	87 311\$
Urbanisme, mise en valeur	11 746\$	12 946\$	15 444\$	24 580\$	32 371\$
Loisirs et culture	136 327\$	146 057\$	134 005\$	135 259\$	159 684\$
Frais de financement	47 506\$	91 620\$	80 970\$	87 001\$	86 167\$
Total	550 126\$	687 310\$	663 716\$	772 376\$	810 217\$
Marge	165 561\$	162 555\$	175 066\$	205 575\$	66 014\$
Évaluation municipal		29 236 400\$	29 574 000\$	31 409 200\$	31 815 400\$
Taux global de taxation		1.73\$/100\$	1.7453\$/100\$	1.7404\$/100\$	1.8776\$/100\$
Actif à long terme	7 187 333\$	7 504 018\$	7 674 700\$	8 181 532\$	8 358 321\$
Dettes à long terme	370 832\$	639 714\$	612 391\$	575 907\$	770 738\$



téléphonique, un bureau est aussi aménagé pour le maire. On installa une pompe d'appoint au puits. La bibliothèque municipale se met aussi à l'heure de informatique.

On améliore la route à Cotnoir et on achète une estrade pour le centre communautaire. On aménage un module au parc Richelieu. La rémunération du maire atteint alors 6 000 \$ et celle des membres du conseil 2 000 \$. Gérard Pétrin mentionne en parlant de 1995 : « soyez assurés que nous réinvestirons la totalité des subventions relatives au transfert de la voirie locale dans le réseau routier rural ». L'année 1995 se termine avec un surplus budgétaire de 20 000 \$. C'est également en 1995 que la municipalité a implanté la récupération sur son territoire.

1996 La réfection des rues Beauchamp et Piché Est s'achève avec l'été. La Municipalité investit plus de 75 000 \$

dans le réseau routier rural (drainage et rechargement du gravier sur les chemins), tout en réduisant sa flotte. Suite à l'achat du dix roues, on se départit du camion six roues et du camion épandant l'abrasif. Les travaux ont progressé dans le secteur du Royaume des Cèdres. La Municipalité acquiert des bacs supplémentaires, la population ayant bien répondu au programme de recyclage.

L'aménagement du centre communautaire et de l'aréna prépare les fêtes du Centenaire. Nous ferons notre possible pour accueillir nos visiteurs dans un village propre et fleuri, grâce au comité d'embellissement qui s'est distingué pour son dynamisme et ses réalisations à l'échelle de la province, lors du concours « villes et campagnes fleuries du Québec ».



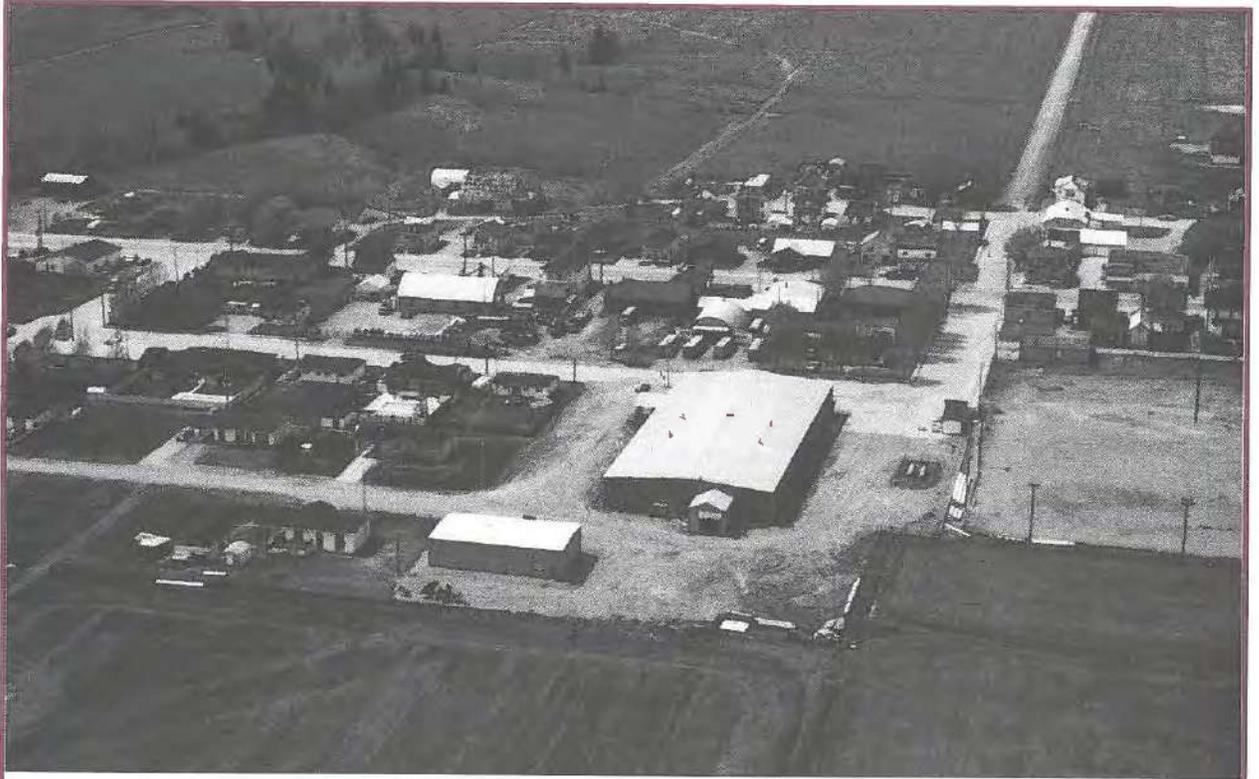
Vue aérienne, 1980



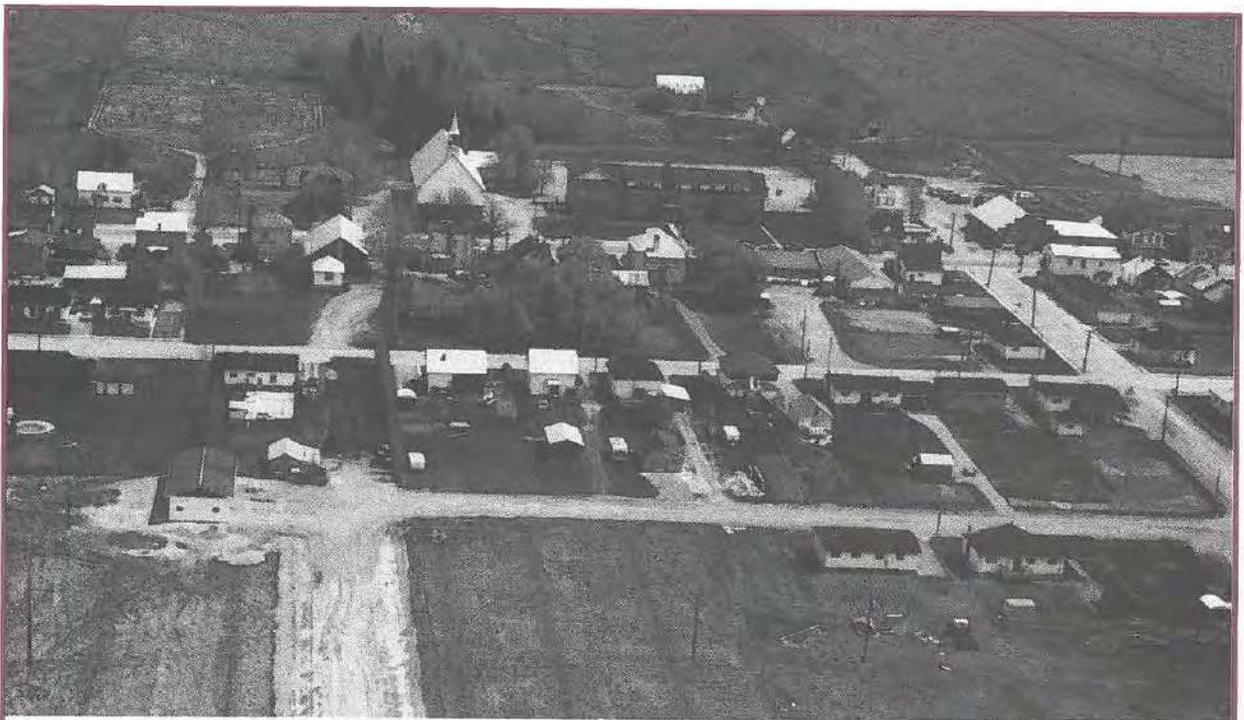
Les employés de la municipalité en 1996 : Réal Robert, Serge Côté (secrétaire), Lyne Gilbert, Jacques Pitre (contremaître), Nil Gauthier, Raymond Herbet, Richard Jacques



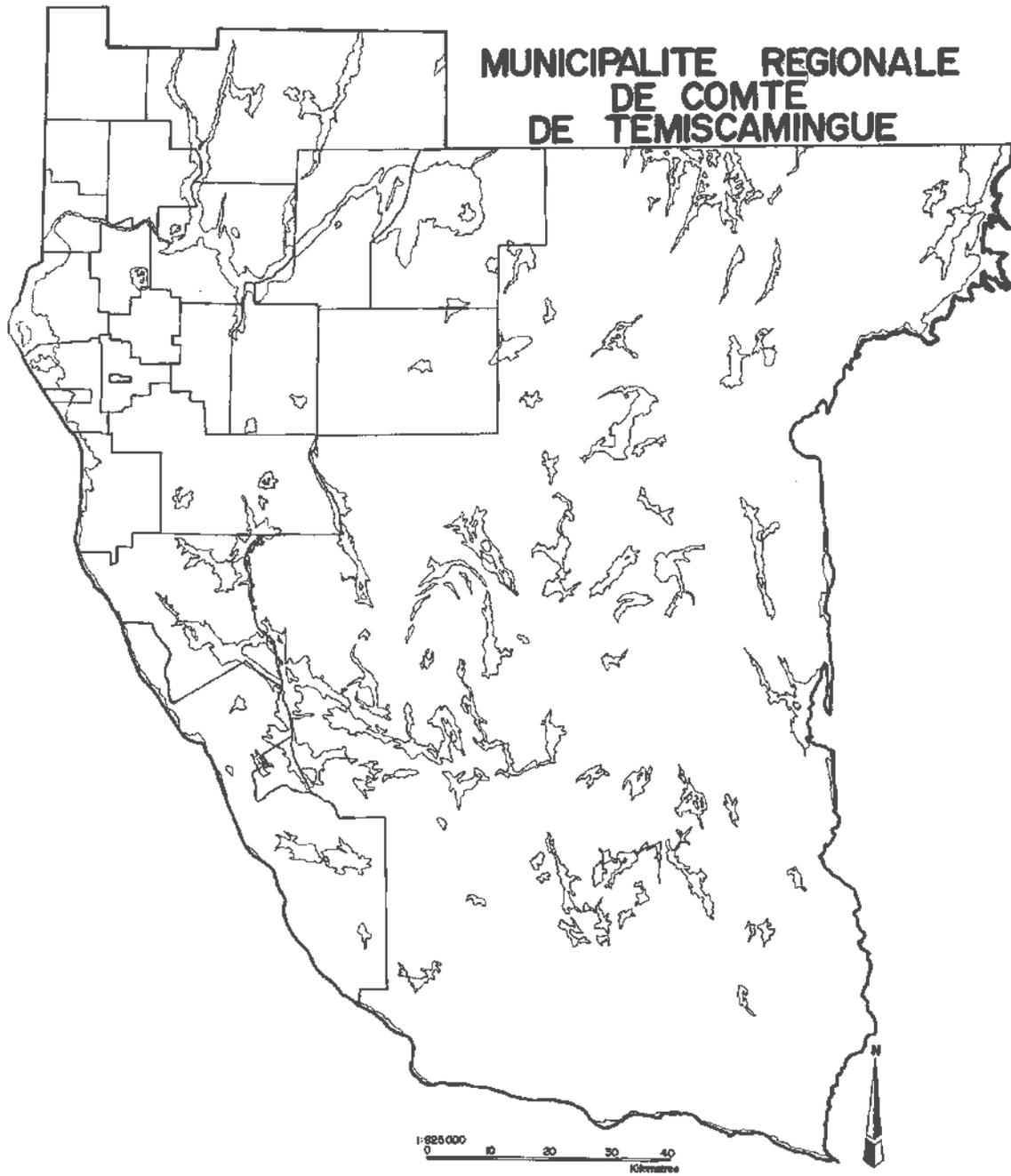
*Les membres du conseil en poste depuis novembre 1993.
René Beauvais, Johanne Larochelle, Normand Olivier, Denis Paquin, Gérard Pétrin (maire), Luc Desforges, Luc Aylwin*



Vue aérienne, 1980

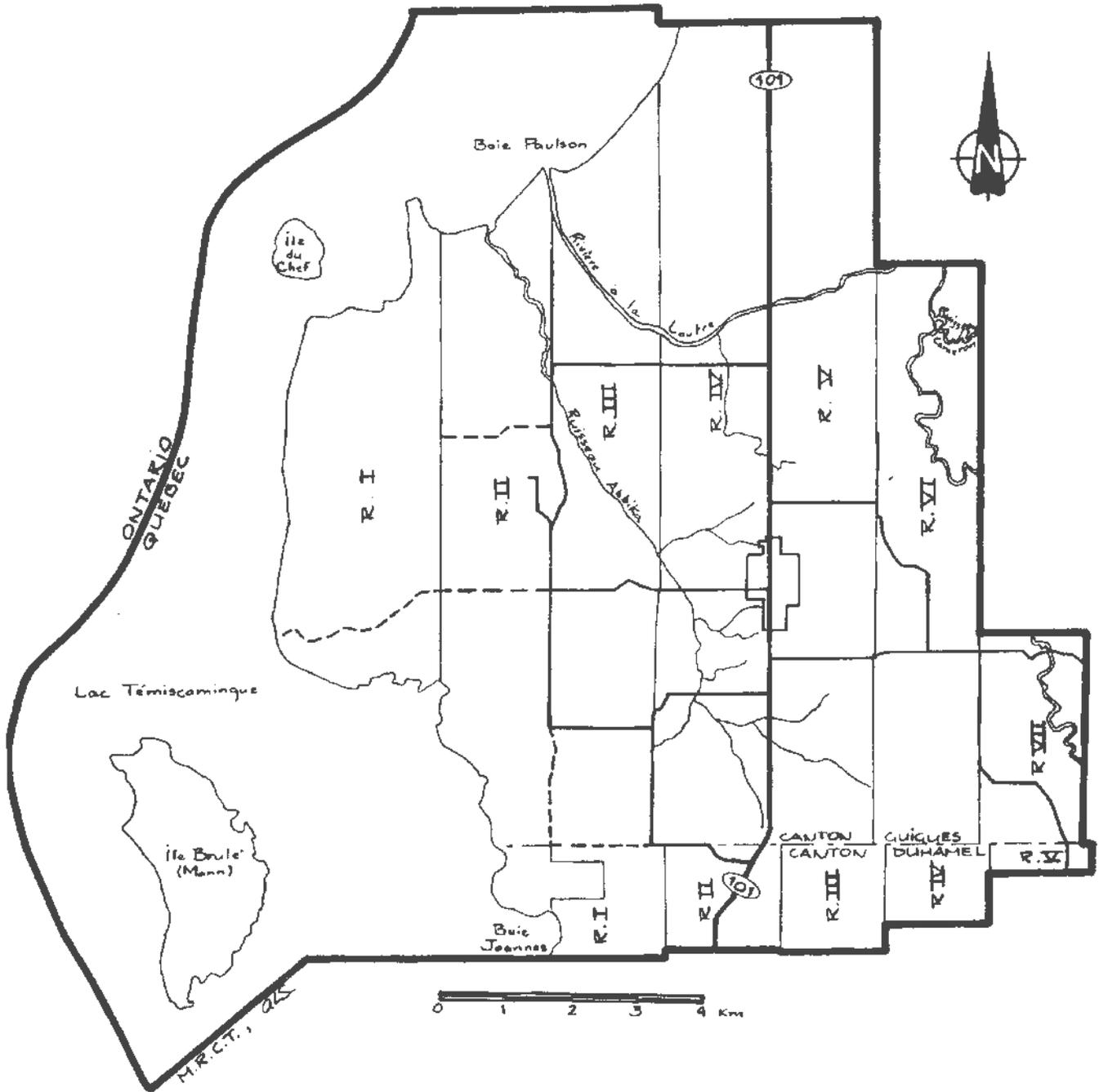


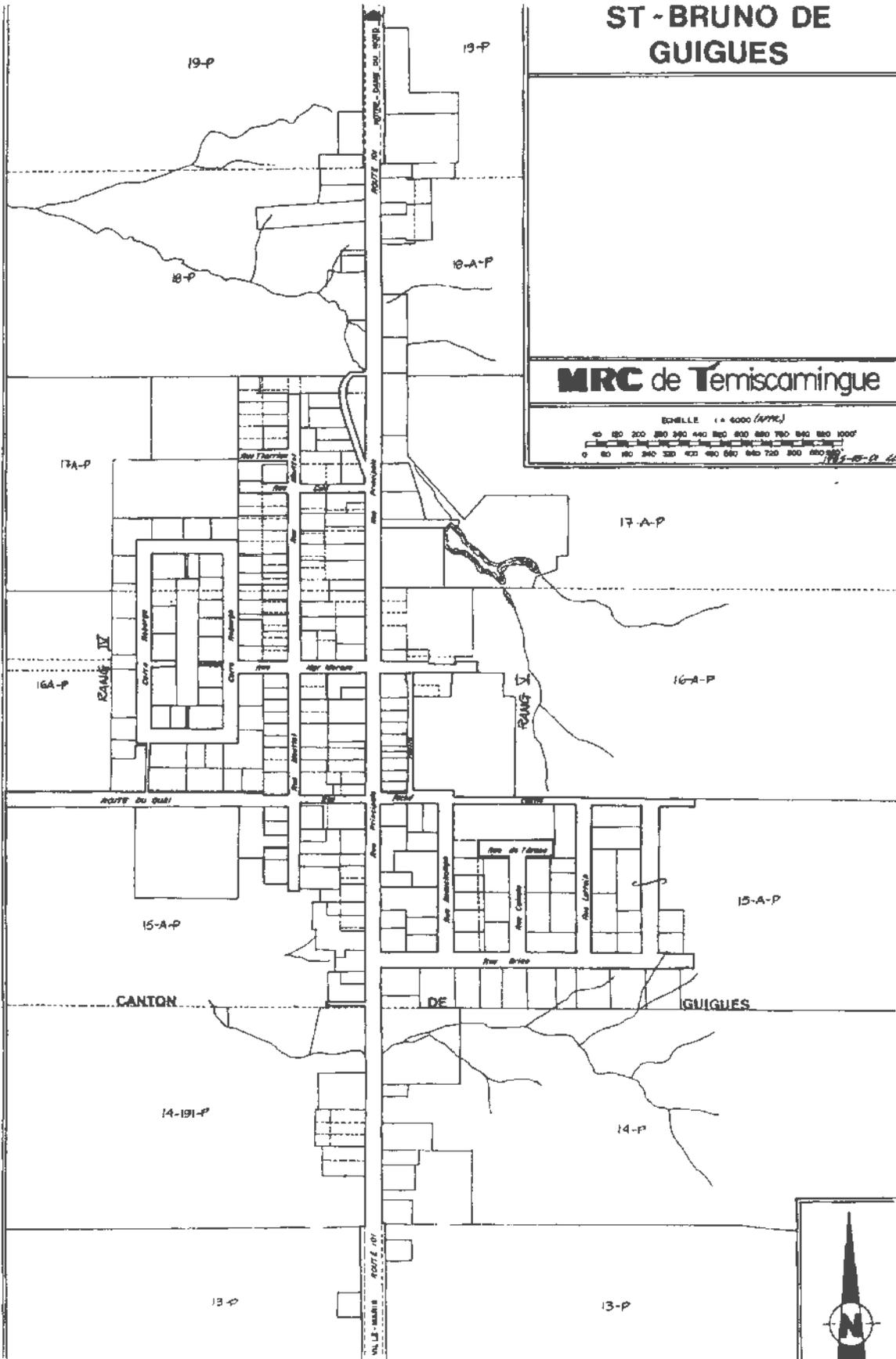
Vue aérienne, 1980





ST-BRUNO-DE-GUIGUES









Artiste : *Marielle Bergeron*
Titre : *Tout près du quai de Suigues*
Médium : *Aquarelle*



Chapitre 4

125 ANS D'AGRICULTURE À GUIGUES

L'histoire de l'agriculture, dans le canton Guigues, précède sa colonisation, puisque 20 ans de travaux agricoles à la pointe Piché avaient préparé la visite d'Arthur Buies en 1888, lequel décrit plus bas les produits du jardin familial. Nous avons suivi, pour l'histoire de l'agriculture à Guigues, le même découpage chronologique que pour l'histoire de notre municipalité, en la divisant en trois époques. L'époque héroïque de 1888 à 1940 expose les travaux, les techniques et la condition de nos pionniers du point de vue de l'agriculture. L'époque intermédiaire, de 1940 à 1960, illustre les débuts de la mécanisation sur nos fermes, ainsi que le développement d'industries locales de transformation des produits agricoles. L'époque moderne voit de nombreuses transformations affecter le paysage agricole et la gestion de nos entreprises familiales.



Récolte de foin en 1918, chez Jean-Louis Drolet.

Nos données, sur l'histoire agricole de Guigues, proviennent de plusieurs sources : les Chroniques agricoles d'Henri Bérubé, les Notes historiques sur la campagne d'Antonin Herbet qui, avec d'autres membres de la Société d'histoire de Guigues, ont recueilli plusieurs témoignages d'anciens résidents de la paroisse. Le Paysage agricole de Guigues par Normand Olivier décrit l'évolution des secteurs de la production agricole à Guigues. Ces textes principaux sont accompagnés de documents d'époque qui détaillent divers aspects du contexte agricole à ces trois époques.

1. L'époque héroïque 1888 - 1940

Arthur Buies ne tarit pas d'éloges sur l'excellence de notre sol et de notre climat. La culture de la terre et les talents de sa femme et de ses enfants ont assuré à la famille Édouard Piché bon nombre des commodités de la civilisation. Ici Arthur Buies décrit le jardin, le troupeau et les pâturages des Piché en 1888 :

« Un jardin spacieux s'étend derrière la maison Piché. Il renferme une variété surprenante de légumes, de fruits, de plantes et de fleurs. Nous y avons vu, un peu après la mi-juillet, des melons à la veille de mûrir, des citrouilles en abondance, plusieurs variétés de fèves, des oignons, des pruniers sauvages, des groseilliers d'une très belle

Climat

« Le Témiscamingue est situé à une latitude d'environ 100 milles plus au nord que Montréal. Le comté est favorisé d'étés chauds, d'une longue immunité à l'égard des gelées, d'une brève durée du suaire nival (manteau de neige). Son climat plutôt humide peut être tenu pour un des plus favorables de la province. La température retarde d'au plus quinze jours par rapport à celle de la plaine de Montréal. À la station météo de Ville-Marie, la température est plus basse que celle de Montréal de 6 degrés en été et de 8.2 degrés en hiver. Il y pleut 6.1 pouces moins qu'à Montréal et le manteau de neige y est moindre de 22.8 pouces ». in : Regard sur le Témiscamingue: visite des agronomes de la corporation en 1964

« Un dépôt d'argile lacustre... »

a modifié la topographie des couches rocheuses s'étendant à l'est du lac Témiscamingue. L'argile, déposée dans un grand lac post-glaciaire, a rempli les dépressions de la surface rocheuse qui, à l'origine, n'était pas unie, pour former des sortes de plaines doucement ondulées. Depuis le retrait des eaux du lac glaciaire, les rivières et cours d'eau ont découpé les couches argileuses, creusant de profonds ravins et faisant couler les méandres de leur lit entre des rives argileuses abruptes. La vallée argileuse du canton Guigues est défrichée et fait vivre un groupe agricole prospère. Outre l'industrie laitière, le foin ainsi que divers grains et racines réussissent bien. Les choux et la laitue donnent une récolte importante et rémunératrice, car ils mûrissent quelques semaines plus tard que dans le sud de Québec et d'Ontario ». Géologie et gisements minéraux des régions de Ville-Marie, 1937.



venue, des cerisiers à grappes, des pommiers, des rosiers chargés de roses, des pavots, des pensées, des lys de Pennsylvanie, et enfin, de vigoureux plants de maïs, des tomates et jusqu'à des melons-citronnelles, fruits qui mûrissent difficilement même sous des latitudes plus favorables.

« Au delà du jardin, on peut voir un beau champ de pommes de terres, et tout près, broutant l'herbe des enclos, les seules bêtes à cornes qu'il y ait encore dans toute la partie supérieure du Témiscamingue. Quelle admirable terre à pâturages que cette région si bien arrosée, si bien découpée, et comme il faudra peu de temps aux colons qui commencent seulement à pénétrer dans le canton Guigues, pour découvrir les sources de profits qu'ils pourront tirer de l'élevage des bestiaux et des industries variées qui en découlent ». Arthur Buies, L'Outaouais Supérieur, 1889

« Le sol de Guigues se prête bien à toutes les cultures : patates, maïs sucré, chou, carotte, tomate, concombre, chou de Siam, grains, foin, petits fruits, pois à soupe, mil, trèfle, sarrazin. On a aussi beaucoup cultivé des fleurs qui embellissaient nos demeures. En été, des cultivateurs de Guigues traversaient à Haileybury pour vendre des légumes variés, petits fruits, patates, pois, oeufs, volailles, crème, du beurre frais et de la viande dont on faisait boucherie à la ferme ». Plus bas, nous nous étendrons en détail sur les activités des gens des marchés.

« Les pois à soupe cultivés à Guigues étaient recherchés pour leur cuisson facile. Ils se vendaient bien partout : dans les chantiers du Témiscamingue et même dans des villes très éloignées. La récolte et le roulage des fanes en petits paquets, travail dur et pénible, se faisait à la petite faux ». Henri Bérubé a fait ce travail durant sa jeunesse pendant quelques années. Il poursuit ses Chroniques agricoles : « Le blé local était battu au fléau ou avec le moulin à battre, chez chaque cultivateur. Il était moulu en fleur (farine) aux moulins Gauthier ou Gagnon. Avec cette fleur, ma mère boulangait l'odorant pain de ménage qui a nourri mon enfance. On faisait aussi moudre le sarrazin en fleur, que nos mères tournaient en onctueuses galettes, servies avec un carré de beurre frais et de la mélasse ».



Voyage de pois chez Henri Lorrain, 1932

« En 1894, Joseph Brien remporte le premier prix du concours de fabrication domestique du beurre. Il se vendait à l'époque 25 sous la livre aux chantiers. Au début, Joseph Brien écrémait le lait à la cuillère, puis notre premier colon perfectionna sa technique. Il versait la crème dans un grand bol qu'il tournait rapidement sur la table.

« Puis arriva la petite merveille qui remplaça cette centrifugeuse primitive. Plusieurs gens de mon âge se souviennent avoir tourné la manivelle de la centrifugeuse et de la petite baratte à beurre, introduites vers 1900 à Guigues.

« Au début de la production laitière à Guigues, Élie Bêland et Jean-Baptiste Lafond, sur la route 101, sont les premiers à posséder des troupeaux de vaches à lait ». Rapidement, d'autres cultivateurs de la paroisse s'orientent aussi vers la production laitière, profitant de l'excellence de nos fourrages.

« Avant 1908, nos pionniers transportaient le lait, deux fois par semaine, à Ville-Marie, en voiture à grandes roues appelée *waginne*. Quand les chemins étaient impraticables, Elie employait son *jumper*, un gros tombereau sur lisses ».

Le foin bleu

« Avant la construction du barrage de Temiscaming en



Mulon de foin bleu



1910, le niveau du lac Témiscamingue était 17 pieds plus bas qu'aujourd'hui . Il y avait entre la Loutre et Notre-Dame-du-Nord une grande baie peu profonde, formant une prairie humide, où poussait le *foin bleu*, que les pionniers de Guigues appelaient aussi *foin plat* ou *foin de castor*, rapporte Antonin Herbet dans ses Notes historiques sur la campagne. Nos pionniers récoltaient ce foin bleu parce que les terres défrichées entre 1886 et 1920 ne produisaient pas toujours assez de foin pour nourrir les troupeaux ».

Cette graminée-roseau est identifiée comme étant le *calamagrostis du Canada*. C'est une plante de 80 à 160 cm. aux feuilles étroites et rudes qui fleurit l'été, occupant "à elle seule de vastes espaces dans les terrains d'alluvions humides, les deltas des rivières, etc. Elle pourrait permettre d'utiliser ces habitats pour la production fourragère", écrit le frère Marie-Victorin dans sa Flore Laurentienne.

Le prêtre Stanislas Dubois de Guigues nous relatait en 1974 : « On fauchait le foin bleu à la prairie Lachapelle ou près du lac Prévost. Les colons se rendaient là à travers les branches avec un boeuf sans voiture ; pour le retour, la noirceur les obligeait à tenir la queue du boeuf pour éviter les branches sur le nez et pour retrouver leur chemin ». Le foin bleu était laissé à sécher en meulons sur des chevalets posés sur ces prairies humides. On venait le chercher l'hiver avec un traîneau et un attelage.

À partir de 1920, nos cultivateurs cessent de récolter ce foin bleu. À cette date, les terres en culture suffisaient à nourrir le bétail domestique et on vendait même un surplus de foin aux *jobbers* qui avaient des chevaux dans les chantiers.

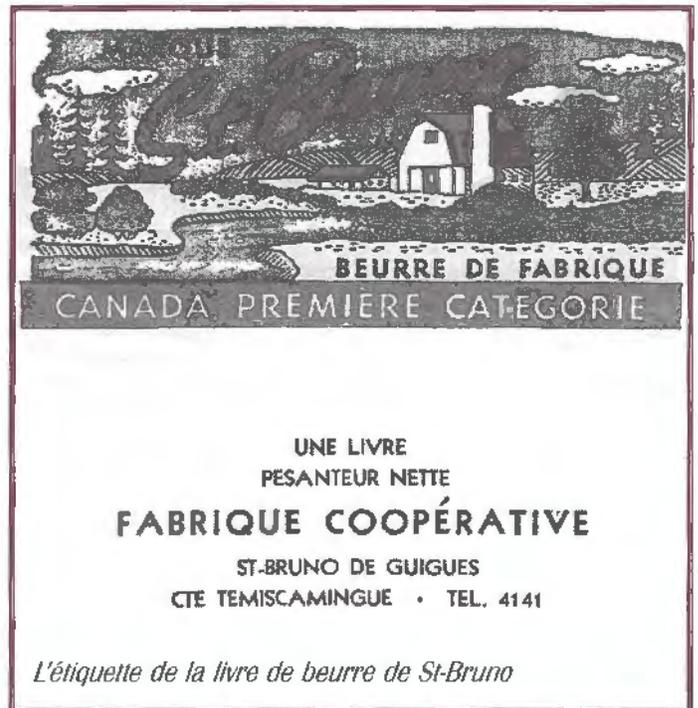
Beurrerie-fromagerie Paquin

La plupart des cultivateurs de Guigues soignent des vaches laitières. Des troupeaux assez importants commencent à se constituer. Cependant, il n'était pas facile d'écouler les produits laitiers. C'est pourquoi il devint nécessaire d'avoir une beurrerie ou crèmerie dans les environs.

En 1908, Félix Paquin père construisit une beurrerie-fromagerie à l'emplacement où se trouve aujourd'hui le poste d'incendie de Guigues. Le bâtiment se trouvait en plein



La beurrerie en 1908



champ, car les terrains du village n'étaient pas encore cadastrés à cette époque. Thomas Chagnon était beurrier et Antoine Rochon, fromager.

Au début, les cultivateurs apportaient leur lait à la beurrerie chaque jour, sauf le dimanche. À vrai dire, 7 ou 8 cultivateurs voisins convenaient de faire le transport du lait une fois par semaine, chacun leur tour, tant que durait la saison de traite, de mars à novembre. La beurrerie fermait ses portes l'hiver. Durant l'été, on faisait un voyage supplémentaire le samedi soir. Le lait était aussitôt passé au séparateur et le petit lait ramené dans les gros bidons chez les cultivateurs pour être donné aux veaux et aux cochons.

Les cultivateurs étaient payés à la livre de gras.

À mesure que les cultivateurs des environs s'équipent de séparateurs centrifuges, ils ne transportent au village que la crème. Le 9 mars 1912, Félix Paquin père vend pour 25 000 \$ les bâtisses de la beurrerie-fromagerie ainsi que tous les équipements, à la Société coopérative agricole de St-Bruno-de-Guigues.



Beurrerie Rocheleau

Deux ans plus tard, le 23 octobre 1914, la Société coopérative vend la beurrerie-fromagerie à Adélarde et Joseph Rocheleau pour 27 000 \$. Puis Joseph cède ses parts à Adélarde, avec charge de payer toutes les obligations et dettes affectant la propriété.

Les cultivateurs, qui ne possèdent pas encore de centrifugeuse, se regroupent pour transporter et faire écrémer leur lait à la beurrerie Rocheleau. Chacun leur tour, les cultivateurs charrient une vingtaine de gros bidons au village. Chaque bidon de 30 gallons pesait environ 140 livres. Il fallait deux hommes pour charger ces bidons sur une *waginne* à grandes roues. À ce propos, ouvrons une parenthèse pour décrire quelques-uns des véhicules qu'on retrouvait sur la plupart des fermes pionnières de Guigues.

Anciens véhicules agricoles en usage à Guigues

Les premiers colons, qui ne possédaient pas encore de chevaux, attelaient les boeufs pour essoucher, labourer et transporter des charges. À l'occasion, on se promenait aussi en char à boeuf.

Le *jumper* est un traîneau grossier fait de billes rondes



Les boeufs de William Bouffard. Euclide, Bruno, Béatrice et Rita en visite du dimanche.

effilées sur le devant qui servent de lisses, recouvertes de madriers. On s'en servait le printemps et l'automne, dans les sentiers primitifs et boueux de la vallée de la Loutre, d'où son nom qui évoque justement les épreuves qu'il faisait subir aux passagers.

Le *boggie* est une voiture qui, plus légère et plus élégante, gagne à être tirée avec un cheval fringant. On s'en servait pour se rendre à la messe du dimanche. Les amoureux s'en



Les boeufs de Joseph Rousseau

accommodaient aussi, de même que les jeunes hommes pour visiter les belles du canton. Lorsqu'un *boggie* avait deux sièges, c'était un express ; il y en avait même à trois sièges.

Durant les grands froids, les familles nombreuses s'emmitouflaient avec des peaux de mouton, au fond du *cutter*, les passagers ayant placé des briques chaudes à leurs pieds. Le *cutter*, traîneau léger, était également une voiture de promenade appréciée durant l'hiver.

Le *stage* était une voiture plus grosse que le *cutter* et



Le stage d'Alfred Vézina.

chauffée avec un poêle à bois. Elle était tirée par 2 chevaux et recouverte d'une toile pour garder la chaleur du poêle. Cet attelage conduisait tout son monde, sans risques d'engelures, à des distances respectables. Certains *stages* étaient fort spacieux. Il n'était pas rare qu'on parte en *stage* pour aller à la messe, en embarquant jusqu'à une vingtaine d'autres habitants du rang, en chemin.



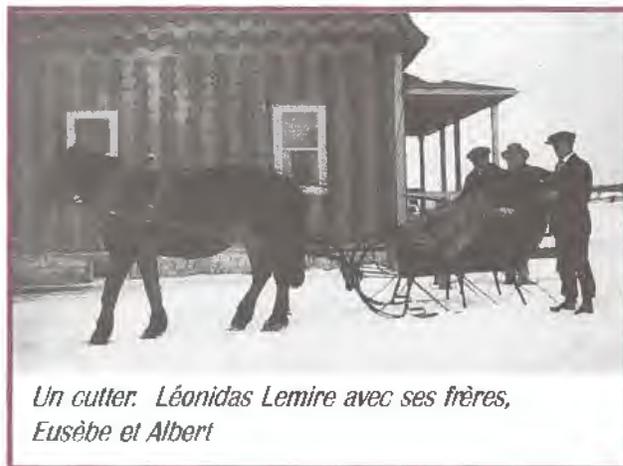
Une sleigh. Raymond Herbet.



Un boggie. Le français Joseph Descargues à la bride du cheval de Moïse Hébert. La famille Bolduc près du boggie. Phydime, Rose-Alma, Germaine, Grégoire, Emilienne, Fernande.



Un sulky. Georges Lefebvre, 1937.



Un cutter. Léonidas Lemire avec ses frères, Eusèbe et Albert



Georges Lemire ouvre le chemin avec un rouleau à neige sur lequel est installé un stage.



Engin stationnaire



*Presse à foin qui attache avec de la broche.
Devant, Jacques Leblanc et Camil Barrette.*



La famille Trahan s'affaire au battage des gerbes de céréales. Même les chevaux ont droit à leur part.



Tous les cultivateurs avaient des chiens. Ils aidaient à cerner les animaux lorsqu'on voulait les amener du pâturage à l'étable. L'hiver, on voyait souvent des attelages de deux chiens, l'un devant l'autre, qui tiraient deux ou trois enfants jusqu'à l'école de rang. Cet attelage servait aussi pour la promenade. On en voyait même qui traversaient le lac gelé. On sait que des chiens servaient à actionner une pompe à eau et même une centrifugeuse en trottant dans une roue creuse. Vers 1940, Roméo Paquin, fils d'Isaac, aurait délivré la poste dans les rangs, en traîneau à chiens. On en voit encore aujourd'hui sillonner les sentiers forestiers sur notre territoire.



Roger St-Jean et Éva Guilbault



Paul-Émile Dupuis, P, André Julien et Wilfrid Lafrenière avec leurs chiens qui transportent des provisions, 1947

Le *tombereau* est une voiture à deux grandes roues, attelée à un cheval pour le transport de matériel. On basculait la voiture pour décharger le matériel en vrac.

Un bon voyage de foin était chargé, selon l'art, jusque par-dessus les échelettes. Un tel chargement faisait l'orgueil des moissonneurs même s'il leur coûtait bien des sueurs, comme on s'en doute...

Le temps des récoltes était un temps d'entraide entre voisins, puisque c'était là un travail ardu, qu'on faisait en corvées. Il fallait ramasser les gerbes, les assembler en *stooks* pour faire sécher le grain. Les pionniers de Guigues rentraient telle quelle la récolte dans la grange et, à la fin de l'automne, ils battaient le grain à l'intérieur avec le moulin à battre. Cette technique survivra longtemps.

La plupart des machines agricoles fixes de l'époque (batteuses et banc de scie) sont entraînées par un *horse power*, tapis

La Frontière, décembre 1937

Alors que M. Ovide Drolet était à faire le battage de sa récolte à l'entrée de sa grange il vit tout à coup la flamme sortir du souffleur et se propager rapidement à tout le bâtiment. Malgré tous les efforts de ceux qui ont prêté assistance, il fut impossible de maîtriser l'élément destructeur. Tout a été détruit de fond en comble. Les assurances ne couvrent qu'une partie des pertes éprouvées.

P.S. La même épreuve est arrivée à Maurice Mongeau.



roulant sur lequel on fait marcher un cheval, qu'on appelle aussi un *west-port*. Par la suite, les moteurs à essence ont remplacé les horse power. Un moteur de 20 forces à essence actionnait les premières presses à foin. Albert Paquin s'équipe d'une presse à foin qui attachait des balles de 140 à 200 livres avec de la broche. Même l'hiver, il pressait le foin à l'intérieur des granges, transportant sa presse sur une *sleigh* attelée avec des chevaux. Ces balles qui se manipulaient plus facilement que le foin en vrac étaient vendues en grande partie aux chantiers qui opéraient en Ontario et vers Rouyn.

Registre de Maurice Mongeau-père

Ce *registre* donne un bon aperçu des dépenses, de l'équipement, et des revenus bruts d'une ferme pionnière à Guigues, entre 1899 et 1916.

	Dépenses	Revenus bruts
1899	acheté un crible 20 \$	109.62 \$
1901	vendu 180 lbs de beurre à 0.20/lbs \$	36 \$
1902	creusé le puits de la maison 12 \$	
1903	creusé le puits de la grange 10 \$	481.99 \$
1906	acheté le sarclureur à patates 7 \$	
	acheté le rouleau 18 \$	510.13 \$
1907	acheté attelage double 54 \$	
	acheté sleigh 30 \$	
	acheté 1 vache pur sang arshire 75\$	793.1 \$
1908	acheté moissonneuse-lieuse 75 \$	
	acheté le cutter et l'attelage 25 \$	
1909	acheté le centrifuge 75 \$	
1910	acheté la charrue assise 18 \$	
	retour de 18 \$ pour la charrue à deux oreilles	
	bâti la remise 50'x28' a coûté 100 \$	
	donné salaire pour les foins 36.50 \$	
	acheté voiture fine d'hiver 10 \$	
	retour de 10 \$ pour cutter	
	acheté moulin à faucher le foin 58 \$	
	acheté semeuse à patates 58 \$	
	acheté arracheuse à patates 80 \$	
	acheté broche piquante, du rouleau 3.50 \$	
	fait pressé 38 tonnes de foin 49.80 \$	
	taxes municipales 29.88 \$	
		1 342.00 \$
	Le marché de Haileybury s'est ouvert cette année	
1912	Le 24 juin, il a grêlé et il y a eu de la neige durant trois jours.	
1915	acheté moulin à battre le grain Moudé 240 \$ et une scie ronde	
	Marie-Louise s'est achetée des lunettes 9 \$	



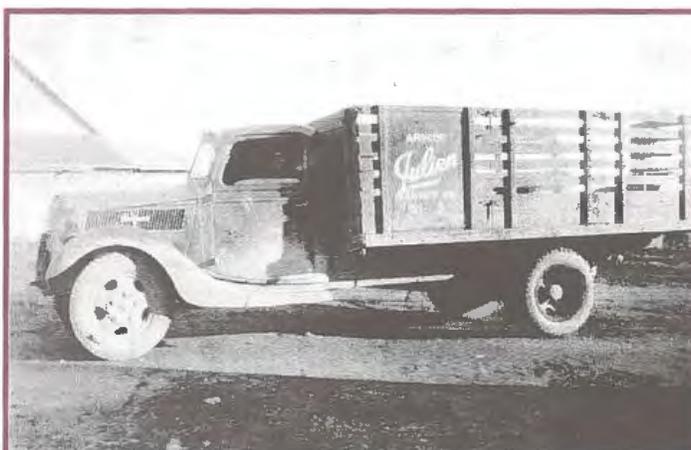
Maurice Mongeau père et fils, de chaque côté de Walter Soucy



Lucienne et Albert Côté, lors d'une récolte de patates Rg 4. (Albert est le frère de Joseph Siméon Côté)

Gens des marchés

Si l'industrie laitière a toujours été et reste encore aujourd'hui le principal secteur de production agricole à Guigues, bien des fermes familiales avaient aussi une vocation horticole. Comme nos cultivateurs prospéraient, ils eurent rapidement des surplus de patates, de légumes, d'œufs, de beurre, de viande de lard, de boeuf et d'agneau. Le grand jardin familial, la cueillette de bleuets avec les enfants, la coupe de bois de chauffage, tout était mis à contribution pour rapporter des revenus supplémentaires aux familles de Guigues qui, longtemps, traversèrent en Ontario pour écouler les surplus de leurs fermes ou vendre aux entrepreneurs forestiers. Nos cultivateurs se firent donc commerçants et on les appelaient *gens des marchés*.



Le camion d'Arsène Julien qui servait aussi pour le marché

Il y eut bon nombre de producteurs de Guigues qui ont écoulé les produits agricoles locaux sur les marchés de Haileybury, Cobalt et plus tard de Rouyn. On retrouve les noms de plusieurs d'entre eux dans la liste latérale.

Ces cultivateurs vendaient leurs produits, mais achetaient aussi les produits de leurs voisins. Ils allaient vendre ces produits, hiver comme été, sur les marchés de Haileybury et Cobalt. On trouvait, dans ces villes, des bâtisses aménagées en marché. Le marché de Haileybury était ouvert le vendredi et celui de Cobalt, le samedi.

Éva Cotnoir, fille de Joseph, a brossé un tableau coloré d'une matinée au marché d'Haileybury, suivie d'un magasinage à Cobalt en après-midi et retour à Guigues le soir, pour souper.

Mémoires d'Éva Cotnoir

« Quand mes parents sont arrivés au Témiscamingue en 1901, il y avait déjà une fromagerie en opération à Guigues. Vers 1908 environ, le *séparateur* ou *centrifuge* fit son apparition. L'appareil extrayait la crème du lait en utilisant la force centrifuge, il était mû à la manivelle. Ce fut là toute une merveille à l'avantage

Gens des marchés
M. et Mme Joseph Cadieux,
M. et Mme Albério Lemire,
Azellus Lemire,
Mme Roch Allard,
M. et Mme Lorenzo Routhier,
Émile Routhier,
M. et Mme Rozaire Landry,
Mme Phydime Bolduc
Paul Hébert,
Ernest et Willy Roy
Moïse Julien .
M. et Mme Adarie Royer,
M. et Mme Albert Julien,
Mme Auguste Lavallée
Pierre Éthier,
Odilon Lacroix,
Joseph Cotnoir,
Jos-Siméon Côté,
Angélo Pétosa,
Mme François-Xavier Dusseault,
Charles Paquin,
M. et Mme Olivier Lafond,
M. et Mme Bruno Brien,
Anselme et Téséphor Brien,
Joseph Lemire,
Joseph Bouffard,
Émilien et Eugène Côté,
Juliette Côté (Mme Sylvio Julien).



Pierre Éthier prêt à partir pour le marché



Baratte à beurre et centrifuge



des colons qui pouvaient vendre leur crème à la beurrerie et donner le petit lait aux veaux. La fromagerie ayant passé au feu et elle fut remplacée par une beurrerie.

« Je pense que mes parents ont toujours eu l'idée du commerce. Plutôt que de vendre leur crème à la beurrerie, ils constatèrent qu'ils pouvaient tirer un meilleur prix des produits de la ferme familiale en les écoulant eux-même, et c'est ainsi qu'ils devinrent des *gens du marché*.

« Mes parents n'étaient pas les premiers à commercer avec l'Ontario voisin. Rapidement, le frère Moffet et les Oblats fondateurs de Ville-Marie, autour de 1896, acquièrent de solides notions de navigation sur le lac Témiscamingue.

« Avant d'écouler leurs produits en Ontario, mes parents les vendaient de porte en porte à Ville-Marie, offrant des légumes en assez grande quantité, du beurre, de la crème et des oeufs. Si ce travail requérait de se lever bon matin et de passer toute la journée sur la route, il n'encourait pratiquement pas de dépenses, puisque la livraison des produits se faisait en voiture à cheval. C'était, somme toute, assez payant.

« Haileybury a été un débouché important pour les produits agricoles de la ferme Cotnoir. Cette petite ville résidentielle était alors occupée par des Anglais riches et, pour l'autre partie, par des travailleurs aux revenus plus modestes. Les autorités de Haileybury ouvrirent un marché où les cultivateurs québécois pouvaient écouler leurs produits, à condition qu'ils proviennent vraiment de la ferme familiale. Beaucoup de gens de Guigues et des environs en profitèrent, mais la majorité dut abandonner après quelques mois. Les dépenses occasionnées par le marché étaient devenues trop importantes.

« Pour ceux qui persévérèrent, comme mes parents, l'occasion était trop belle à saisir. Comment résister à la tentation d'acheter les produits des démissionnaires afin de les vendre à Haileybury ? Cependant, les autorités municipales ne tardèrent pas à se rendre compte du manège.

« Il y eut des pourparlers et,

enfin, les autorités acceptèrent, bien à regret, que des cultivateurs propriétaires de leurs terres, soient aussi des commerçants. Ce fut le début des gros marchés et le volume des ventes était tout à fait intéressant.

« Mes parents ont toujours eu le souci de n'offrir que de bons produits, bien propres et bien présentés. Ils pensaient que c'était la meilleure manière d'attirer la clientèle des riches anglais qui savaient ce qu'ils voulaient, mais qui ne regardaient pas trop au prix. Pour de la bonne crème, les riches anglais se rendaient au banc de Monsieur Cotnoir. Ce fut l'occasion d'utiliser le peu d'anglais que mes parents avaient rapporté de leur séjour aux Etats-Unis.

« Pour se rendre au marché de Haileybury l'été, il fallait se rendre au quai de Guigues, en voiture à cheval, avec les produits destinés à la vente. On laissait les chevaux pour la journée au quai, chez quelqu'un qui s'en occupait.

« Le petit Aileen nous attendait pour la traversée du lac jusqu'au quai de Haileybury, commodément situé à très peu de distance du marché proprement dit. Il fallait cependant être très matinal et faire vite puisque, à onze heures trente ou midi, tout était terminé.

« Après le dîner servi chez les Chinois à raison de 35 ou 50 cents du repas, il arrivait quelquefois que nous prenions le tramway électrique pour nous rendre à Cobalt, distante d'une dizaine de milles de Haileybury. Le trajet coûtait 5



Le Météor, sur le lac Témiscamingue



cents par personne. Nous y allions surtout pour le beau grand magasin *5-10-15* – c'était son nom. A trois heures, nous prenions le petit Aileen pour le retour et nous étions à Guigues pour souper.

« Le petit Aileen nous a servi une dizaine d'années. Un soir d'automne, durant une tempête, il sombra avec son capitaine, au large des côtes ontariennes. Pour plusieurs, ce fut la fin du marché de Haileybury. Pour mes parents, dont la terre était à mi-chemin entre Guigues et Ville-Marie, ils purent continuer leur commerce.

« Le Météor naviguait déjà avant le naufrage du petit Aileen, mais il passait trop tard au quai de Guigues pour accommoder les cultivateurs et marchands locaux. Par la suite, le Météor changea de trajet et les cultivateurs de Guigues pouvaient se rendre assez tôt au marché de Haileybury.

« Le Météor était un gros bateau, qui ne craignait pas les tempêtes du lac. Nous étions fiers à son bord ou bien sur le pont, bien assis dans les beaux fauteuils de la salle de réception où il y avait même un piano ; c'est tout dire.

« Le Météor a disparu du lac lorsque le gouvernement fédéral fit construire le pont de Notre-Dame-du-Nord, sur le lac Témiscamingue. À ce moment, de plus en plus de gens avaient une auto ou un camion. Tous les cultivateurs qui voulaient se rendre aux marchés ontariens passaient sur le pont.



Cueillette de bleuets : Joseph-Siméon Côté, ses enfants et quelques parents. Ils savaient, eux, où trouver les meilleures "talles". 1947.

« Le transport des marchandises à Haileybury occasionnait moins de dépenses durant l'hiver. Le 20 janvier ou environ, l'épaisseur de la glace permettait de passer avec les attelages. Le chemin était bien entretenu et régulièrement balisé. Toutefois, la *crack* était le cauchemar des voyages trop matinaux.

« A peu près à un demi-mille du quai de Haileybury, tous les ans et à peu près toujours à la même place, une brèche invisible se pratiquait dans le sens de la longueur du lac, comme s'il avait eu besoin de respirer. L'ouverture variait entre un pouce à deux pieds et demi.

« Les chevaux habitués flairaient la *crack*. Si votre attelage s'arrêtait, il fallait descendre de voiture et faire un pont avec du bois laissé sur la glace en permanence pour éviter d'enliser le traîneau dans la *slush*. La *crack* pouvait être ouverte le matin puis refermée le soir ou vice-versa. C'est un phénomène que personne n'a pu expliquer ».

Les bleuets

Depuis 1915, jusqu'à 1945, les montagnes étaient chargées de bleuets, surtout les montagnes le long du lac, et la "montagne à Patrice", vers Ville-Marie..

Durant ces années, comme la récolte de bleuets se faisait durant les vacances d'école, les parents amenaient leurs enfants qui pouvaient cueillir ces petits fruits. Pour se rendre à ces montagnes, on se déplaçait en voiture à chevaux (ce n'était pas vite). On voyait même des gens aller à plus de dix milles de leur demeure. Par exemple, M. Joseph Côté partait du "Flat" de la Loutré pour venir au quai, et se rendre sur les montagnes du bord du lac; d'autres qui étaient moins loin s'y rendaient à pied. Et s'ils se faisaient surprendre par une averse, ils revenaient tout



La famille Chartier après une belle cueillette de bleuets en août 1943



trepés.

Il y avait des gens qui s'occupaient d'acheter leur récolte pour la porter sur le marché, surtout de Toronto. Les bleuets étaient mis dans des paniers de bois de 11 pintes. On leur donnait 2 dollars du panier de cette grandeur. Il y en avait qui se rendaient jusque dans le Montreuil (entre Nédélec et Rollet) où il y avait eu de grands brûlés. Il y en avait même qui s'apportaient une tente pour demeurer sur place.

C'était un revenu d'appoint très apprécié pour ces familles dont les enfants pouvaient aider à apporter quelques sous par leur cueillette. Plus tard, on se rendra aux bleuets en auto ou en camion, ce sera plus vite, et moins dangereux de se faire surprendre par la pluie.

Agriculture à Guigues durant la Crise

La crise économique de 1929 se fit sentir pendant huit ans. Les paroisses de colonisation, dont Guigues, ne furent pas exemptées. Pourtant, la Commission du Prêt Agricole Canadien mentionnait dans son rapport que, pour toutes les régions du Canada, le Témiscamingue était la seule région à avoir satisfait complètement à ses obligations financières à la date d'échéance.

Toutefois, certains colons avaient dû emprunter de l'argent pour survivre. Ils s'étaient adressés à la société de finance Trust & Loan de Montréal qui prêtait à des taux exorbitants. On perdait sa maison et sa terre pour des montant de 150 \$ à 200 \$ dont on ne pouvait remettre le capital et l'intérêt. La compagnie fit saisir les propriétés de 40 cultivateurs de la région.

On ne peut passer sous silence l'évènement survenu à Albertine Julien et sa nièce Marie-Paule, lors d'une excursion en forêt pour cueillir des bleuets. Albertine avait sauté dans une belle étendue de bleuets non loin d'une ourse qui, subitement réveillée, s'était attaquée à Albertine. On peut dire qu'elle fut chanceuse dans sa malchance, Albertine s'en est tirée avec des plaies profondes au visage, aux épaules et aux jambes faites par les griffes de la bête épeurée. Albertine a été hospitalisée et a porté les marques de cet accident. Cet évènement a tenu la manchette dans les nouvelles. Tout le Témiscamingue prenait connaissance de cette attaque en lisant le journal du temps : **La Frontière du 21 juillet 1938**. Quel souvenir !

Nous possédons, dans les archives municipales de Guigues, un document intitulé : « Taxe foncière générale de 1932, Grains de Semence, Arrérages de Taxes, etc. dus à la Corporation municipale de St-Bruno-de-Guigues en date du 13 mai 1932 » où les propriétaires de 75 lots de Guigues ont des arrérages de taxes qui totalisent 6 093.40 \$. De plus, la municipalité a avancé à 47 de nos cultivateurs des grains de semence pour un montant total de 3 338.75 \$.

L'école d'agriculture de Ville-Marie est fondée en 1939. Elle a contribué à former 35 garçons et 27 filles de Guigues. Cet enseignement n'était pas négligeable et rejoignait plusieurs autres personnes indirectement, qui ont aussi pu profiter des conseils des agronomes sur :

- l'analyse du sol ;
- le chaulage des parcelles destinées à la production de luzerne ;
- la fertilisation aux engrais chimiques ;
- les nouvelles variétés de semis ;
- les moulées balancées (protéines et unités nutritives) ;
- contrôle laitier, amélioration du bétail (tout ceci était de la *bouillie* pour les anciens et plusieurs devenaient réticents devant les *patentes d'agronomes...*) ;
- La Terre de Chez Nous proposait des cours à domiciles via l'U.C.C. ;
- Le Bulletin des Agriculteurs ;
- Le Cercle des jeunes éleveurs ;
- les cours postsecondaires agricoles ;
- les concours du Mérite agricole ;
- informations sur le Crédit Agricole.

Qui se souvient de l'émission radiophonique **Le Réveil Rural** diffusée vers 1935 ? Elle commençait par cette chanson :

C'est le réveil de la nature
 Tout va revivre au grand soleil
 Ô la minute libre et pure
 De la campagne à son réveil
 Autour de toi l'instant proclame
 L'amour la joie, la liberté
 Au fils du sol ouvre ton âme
 Tourne tes yeux à la beauté



Paroisses	Beurre	Valeur
Ville-Marie	89 915 lbs	25 625.78 \$
Laverlochère	86 256 lbs	24 582.96 \$
Fugèreville	81 416 lbs	23 203.56 \$
Béarn	69 416 lbs	19 783.56 \$
Guigues	143 255 lbs	30 827.67 \$
St-Eugène	110 748 lbs	21 563.18 \$
Lorrainville R-6	38 605 lbs	
Lorrainville Village	126 468 lbs	36 043.38 \$
Fabre	87 503 lbs	24 938.36 \$
Notre-Dame du Nord	65 861 lbs	19 370.38 \$
Nédelec	37 384 lbs	10 654.64 \$
Production de beurre	936 827 lbs	247 595.90 \$
Production de crème expédiée à l'extérieur		30 000.00 \$

d'Antonin Herbet, on dénombrait 71 propriétaires de lots qui vivaient exclusivement des revenus de leurs terres à Guigues.

C'est le Curé Moreau qui préfaça le Recensement Agricole du Témiscamingue en 1931, d'où sont tirées les récoltes décrites plus bas. Citons un seul paragraphe de cette préface, qui apporte certains détails complémentaires sur la vie de nos cultivateurs au début de la Crise : « Il faut dire à l'éloge de notre monde agricole que, malgré les attirances d'une route nationale qui traverse la région, et celles de belles routes de gravier qui relient toutes les paroisses, nos cultivateurs possèdent seulement 144

Statistique de l'Industrie Laitière 1929-1930

Comme on le constatera en lisant ces statistiques du ministère de l'Agriculture, Guigues est devenu une grosse paroisse agricole en 1930. En fait, notre territoire agricole se trouve dans la tête du peloton des paroisses témiscamiennes pour la production laitière transformée en beurre :

Il faut également considérer d'autres résultats tout aussi intéressants, du côté de la production horticole et de l'élevage. Ces chiffres donnent aussi un bon aperçu de la variété des productions du secteur rural de Guigues. Les revenus globaux par item nous permettent de déduire le prix de vente au détail, par exemple 10 sous la livre de fraises de jardin. Mentionnons à titre indicatif qu'en 1932, selon les Notes historiques sur la campagne,

Récoltes à Guigues 1929-1930

5 371 tonnes de foin	53 710.00 \$
3 095 minots de blé	3 868.75 \$
7 058 minots d'orge	4 234.80 \$
49 507 minots d'avoine	24 753.50 \$
3 716 minots de pois	11 148.00 \$
202 minots de sarrasin	232.30 \$
1 052 minots de mélange	631.20 \$
6 740 livres de trèfle rouge	1 685.00 \$
4 470 de trèfle Alsike	983.40 \$
20 655 livres de mil	2 065.50 \$
39 880 minots de patates	35 892.00 \$
35 947 livres de choux	1 078.41 \$
198 685 livres de navets	1 986,85 \$
46 435 livres de carottes	928.70 \$
25 161 livres de bettraves	754.83 \$
19 145 livres de concombres	957.25 \$
21 895 livres de tomates	1 751.60 \$
5 351 douzaines de blé-d'Inde	1 605.30 \$
2 179 livres de fraises de jardin	217.90 \$
3 681 paniers de bleuets	3 681.00 \$
Autres produits des jardins	1 800.00 \$

Animaux de fermes à Guigues en 1929-1930

467 chevaux	65 380.00 \$
1 200 vaches laitières	90 000.00 \$
1 804 autres bêtes à cornes	63 140.00 \$
1 670 cochons	41 750.00 \$
1 001 moutons	8 008.00 \$
30 oies	45.00 \$
2 dindes	6.00 \$
2 canards	7.50 \$
119 lapins	59.50 \$
8 150 poules	8 150.00 \$

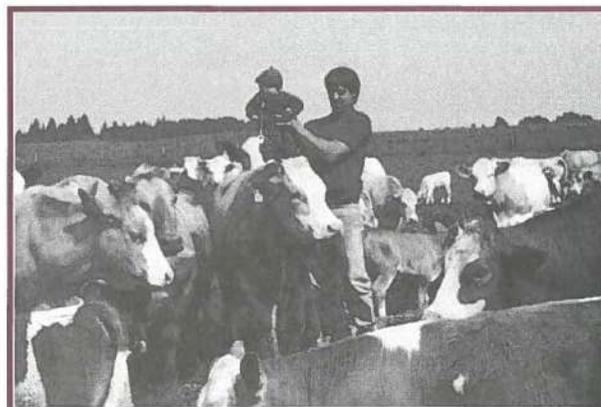


Voyage de foin bien chargé, Arsène Lemire et sa famille



L'encan

Lorsqu'un cultivateur devait vendre sa terre ou quitter définitivement la paroisse, il faisait un encan. Il se débarrassait alors de tout ce qu'il avait acquis durant son séjour à Guigues. On se souvient chez nous de trois encanteurs, reconnus pour leur humour et leur habileté à amuser la foule tout en obtenant un bon prix pour des articles de maison ou du roulant de ferme : Auguste Lavallée, Amédée Barette et Bruno Lemire. Des fois, on payait un article usagé plus cher qu'un neuf ... et c'est toujours vrai aujourd'hui...

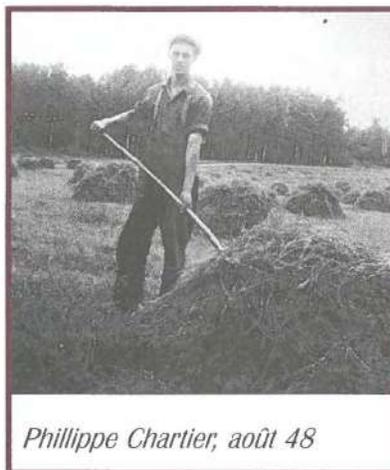


*Il faut commencer tôt à intéresser la relève,
Bernard Plante et son fils Marc-Olivier, 1994.*

automobiles des 692 qu'il y a dans le comté. Chez nos colons, pas d'enclos pour l'élevage du renard, pas un seul, pas de parts de mines non plus, malgré la proximité des villes minières. Chez nous, on vit de l'agriculture et le Témiscamingue est solide ». L.Z. Moreau, ptre, Missionnaire-Colonisateur, le 5 juin 1931.

Main-d'œuvre et jeunesse agricole

En 1930, jusque vers les années 1950, tous les cultivateurs qui n'avaient pas assez de main-d'œuvre parce que leurs enfants étaient trop jeunes ou étaient partis s'établir ailleurs, embauchaient un ou des aides-fermiers. Ces hommes mariés ou célibataires, qui arrivaient de partout dans la province, s'occupaient de la coupe du bois, de faire la terre neuve et de toutes les tâches de ferme. Certains s'offraient à travailler rien que pour la pension et le tabac. En 1930, les



Phillippe Chartier, août 48

D'un autre côté, il n'y a presque pas de terres disponibles à Guigues en 1930. La jeunesse locale commence à se tourner vers la mine Noranda qui alors est en pleine exploitation. Comme les travailleurs immigrés *font des troubles* à la mine entre 1930 et 1935, les jeunes hommes du canton de Guigues trouvent facilement de l'emploi à la *Noranda Mines*. Un mineur se voit offrir un salaire de 125 \$ par mois, tandis qu'un jeune homme, resté à Guigues, gagne à peine 1 \$ par jour à trimer sur la ferme.

La fermeture des mines de Cobalt en 1929, conjuguée au développement de l'agriculture ontarienne près du lac Témiscamigue ont fait aussi que nos gens des marchés se tournent vers Rouyn, alors en pleine expansion. Le marché de Rouyn était ouvert le vendredi soir et le samedi jusqu'à midi.



Roger Germain et Michel Bergeron à l'exposition agricole de 1979

cultivateurs de Guigues offraient à ces gens : 35 sous par jour, logés, nourris, tabac fourni. En 1950, il y aura encore des aides-fermiers dont le salaire journalier oscille entre 1 \$ et 1.50\$.

Récit de Zéphirin Giroux

l'importance de Rouyn pour les fermiers de Guigues

« Depuis 1925, Rouyn était en plein développement. On avait besoin de tout ce que les agriculteurs témiscamiens produisaient en surplus sur leurs fermes.

« La route que nous connaissons n'existait pas alors. Il fallait se rendre en voiture à cheval à Angliers. De là, on prenait le bateau sur le lac Simard, la rivière Ottawa jusqu'au rapide Turgeon. On prenait alors un chariot sur rails de bois, tiré par des chevaux, qui remontait le rapide Turgeon en le longeant, avec bagages et marchandises. Les rapides



franchis, un autre bateau vous amenait à deux milles de Rouyn par la rivière Kinojevis et le lac Rouyn ».

Zéphirin Giroux raconte que Frank Dusseault, autrefois de Guigues, avait un bateau et un chaland à Angliers. Cet équipage pouvait transporter vers Rouyn les gens du Témiscamingue, leurs marchandises et leurs bagages.

En hiver, Frank Dusseault équipait une *sleigh* où s'assoient les voyageurs, emmitouffés dans des peaux de mouton et ... en avant pour Rouyn ! Le voyage durait au moins deux jours.

Un monsieur Talbot offrait le gîte aux passants et à leurs bêtes au *crique* Noir, près de Rollet. Les voyageurs pouvaient aussi s'arrêter plus loin chez Adélard Lefebvre ou encore, à Monbeillard, chez Henry Cyr.

Gérard Jacques, anciennement de St-Eugène de Guigues, se souvient d'un autre itinéraire qui, par beau temps, l'hiver, pouvait prendre cinq jours aller-retour. En hiver, les gens partaient de Guigues ou d'ailleurs. Ils se rendaient à Angliers. Là, ils traversaient le barrage, remontaient vers Guérin en essayant d'atteindre le *crique* Noir à Rémigny, pour dormir. Le repas dans ces refuges coûtait 25 cents, le coucher 25 cents. La pension des chevaux des voyageurs coûtait 75 cents et cela ne comprenait pas le foin et l'avoine qui devaient être fournis par le voyageur. Du *crique* Noir, nos gens pouvaient rallier Rouyn en un jour.

Les agriculteurs témiscamiens qui allaient vendre leurs produits emportaient une tonne et demie à deux tonnes de marchandises. Ils offraient du lard, du boeuf, des patates, du beurre et des légumes. Les pois à soupe de Guigues étaient réputés dans la province. Le lard se vendait 5 cents la livre, le boeuf, 4 cents la livre et le sac de patates de 90 livres se vendait 39 cents. Au retour, il arrivait qu'on ramène de la boisson.

Il y avait encore un autre moyen de descendre à Rouyn. C'était de traverser le lac Témiscamingue sur la glace, d'aller prendre le train à Haileybury, lequel se rendait à Rouyn en 8 heures environ. Ce trajet sera utilisé longtemps encore, du moins jusqu'à ce que les chemins soient entretenus l'hiver, laissant le passage à l'automobile, vers les années '50.

Lettre de Stanislas St-Amant à sa famille

Les parents de Stanislas habitaient St-Ubalde, dans le comté de Portneuf. Cette lettre décrit l'arrivée à Guigues de notre premier agronome qui s'établit comme cultivateur. La

colonisation de Guigues est bien achevée, mais il y a quelques terres à vendre. Nous voyons le curé Moreau faire la promotion de notre région et s'occuper personnellement de l'établissement de Stanislas qui avait été précédé à Guigues par quatre de ses frères, dont les prénoms sont cités dans la lettre de Stanislas.

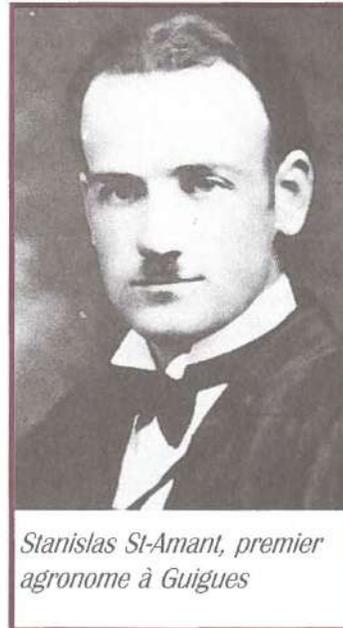
« Bien chers tous,
Guigues, 25 octobre 1935

« Eh bien, me voilà arrivé en pays de colonisation ; ou plutôt en pays de culture car la colonisation tire à sa fin dans le Témiscamingue.

« Mon trajet s'est effectué sans incident si ce n'est que j'ai oublié mon chapeau à la gare de Kippawa où j'étais entré pour le lunch, c'est qu'il ne faisait pas assez froid. J'ai pris le train à 10:15 h p.m. vendredi à Montréal pour descendre

vers 9 h.a.m. à Mattawa. Ce trajet ne m'a pas paru bien long car j'ai dormi par étapes. Ce qui m'a paru long, c'est le trajet de Mattawa à Ville-Marie : de 9:00 h a.m. à 5:00 h p.m. pour un trajet d'une centaine de milles.

« Heureusement que j'étais en compagnie de l'abbé Moreau et de quelques gros cultivateurs du Témiscamingue : tous revenaient du congrès de l'U.C.C à Montréal. Inutile de vous dire que nous avons causé en montant ; j'en avais la langue sèche. Tous ces gens connaissent le Témiscamingue d'un bout à l'autre.



Stanislas St-Amant, premier agronome à Guigues

« Dès mon arrivée à Ville-Marie, j'avais plusieurs priorités en vue. Je me suis rendu immédiatement à Guigues pour visiter une propriété à 2 milles du village. Je suis allé ensuite souper avec le curé Moreau, au presbytère ; nous avons téléphoné de là à Joseph qui est venu me chercher vers 8:00h.

« Nous avons causé longtemps au sujet d'une propriété à vendre en face de l'église. En revenant, nous sommes arrêtés réveiller Fulgence. Imaginez la surprise ! Dimanche matin, il s'est rendu ici à bonne heure avec ses chevaux. Nous sommes tous allés à l'église. C'est là que j'ai rencontré



Clovis. Imaginez encore là la surprise, il lui a fallu quelques secondes pour réaliser que c'était moi.

« Joseph Pleau est venu dans l'après-midi ; nous nous sommes tous rendus chez Clovis. Fulgence et moi sommes restés à souper là. Joseph et Albina sont revenus veiller. C'aurait dû être drôle pour quelqu'un qui aurait vu quatre grands St-Amant se racontant leurs petits incidents de jeunesse, dépensant de l'esprit et faisant de l'ironie au besoin.

« Lundi, je suis allé passer la journée chez Fulgence : nous avons mangé des fèves au lard et de la mélasse.

« Mardi, M. le curé de Guigues qui voudrait bien m'établir dans sa paroisse, m'a envoyé chercher en machine pour me faire visiter la propriété en question ; on vient ensuite me reconduire ici (il y a 20 milles pour aller à Guigues).

« Je suis revenu enchanté de mon voyage. Une terre de cent acres située en face de l'église. Il doit y avoir un peu plus de 60 acres en culture. Il y a une douzaine d'acres en bois de chauffage et de construction. Il y a une tourbière d'au moins une douzaine d'acres, il paraît y avoir une grande épaisseur de tourbe, c'est une véritable *swamp*. Le reste peut être fait assez facilement. La terre est un peu valonneuse, ce qui permet un bon égouttement sans nuire à la culture.

« La ferme comprend une grange-étable et une grange, elles sont réunies par une grainerie. Il y a un hangar à voiture renfermant une faucheuse, un tombereau, une charrue et un grand râteau ainsi qu'un grand *sleigh wagon*, tout cela avec la terre. Il y a une bonne porcherie munie d'une bouilloire en béton, puis un hangar à bois et un poulailler. Il y a une bonne grosse maison avec solage en béton, très bien finie à l'intérieur et à l'extérieur.

« Joseph et Clovis trouvent que le prix n'est pas élevé à 3 000 \$. Cependant, pour celui qui paie, c'est toujours suffisant. M. le Curé travaille pour arranger cette affaire le mieux possible. Voici à quelle entente nous en sommes venus.

« Il me faudrait une somme de 900 \$. M. le curé me fera avoir le 300 \$ du gouvernement provincial. J'aurai donc 100 \$ cette année, ce qui, avec les 900 \$, donnerait 1 000 \$, somme que demande le propriétaire pour passer le contrat. Si on tient compte des deux autres 100 \$ du gouvernement, ça fait en tout 1 200 \$, il restera 1 800 \$ à donner. Il sera facile d'obtenir 1 800 \$ du Prêt agricole sur une telle propriété, vu que le reste sera payé. Les paiements à faire pour un emprunt de 1 800 \$ sont d'environ 90 \$ à 100 \$ par année ; cela se paie ordinairement avec des

patates, car Guigues est la place aux patates.

« En attendant que je puisse emprunter du Prêt agricole, c'est M. Côté, le propriétaire qui sera le prêt agricole, c'est-à-dire qu'au lieu de payer 5 % par année à la commission, je payerai cela à M. Côté et la dette diminuera autant. Tout cela a été discuté hier devant M. le curé, le propriétaire, Joseph et Clovis. Le système paraît un peu compliqué mais il me paraît très bon et avantageux.

« J'écris ce matin à Léo Branan pour obtenir un emploi d'ici au printemps et M. Moreau travaille aussi pour moi dans ce but. J'ai hâte de recevoir la réponse de M. Branan, il aura peut-être quelque bonne suggestion à me faire, car il était très enchanté de me voir partir pour le Témiscamingue. Je n'entreprendrai pas une autre feuille car l'enveloppe ne pourra pas tout contenir. Je vous écrirai de nouveau sous peu ».

Bonjour, votre affectueux

Stanislas.

Saviez-vous que depuis le début des années 1980, 4 couples agronomes ont habité la municipalité et que 2 couples y habitent encore. Il s'agit de Normand Olivier et Sylvie Côté qui possèdent une ferme dans le rang 2 et Olivier Dunand et Marie-André Gagnon qui habitent dans le village et travaillent au Syndicat de Gestion Agricole et pour les Caisses Populaires.

L'Union Catholique des Cultivateurs et l'Union des Producteurs Agricoles.

Depuis longtemps, les agriculteurs ont su se regrouper pour faire entendre leurs revendications. En 1928, toutes les municipalités du Témiscamingue ont leur cercle local de l'U.C.C. (L'Union Catholique des Cultivateurs). Fondé en 1925, l'organisation représentait en 1930, 45% des agriculteurs de la région, soit 610 membres. C'était à l'époque, la région avec le plus haut pourcentage de membres de toutes les organisations de la province. L'adhésion à U.C.C. se faisait sur une base volontaire. Bruno Gélinas, Léo Vachon et Joseph Cotnoir de Guigues, ont présidé pendant plusieurs années les destinées de l'U.C.C. dans le comté.



En 1972, l'U.C.C. devient l'Union des Producteurs Agricoles (UPA). À partir de ce moment, tous les producteurs sont obligatoirement membres et doivent payer leur cotisation annuelle aux syndicats.

Union catholique des fermières

Le 13 décembre 1944, l'Union Catholique des Fermières (U.C.F.) voit le jour à Guigues. Ce groupe d'étude vise à faire l'éducation des membres sans utiliser les subventions gouvernementales. L'U.C.F. admet toutes les femmes de cultivateurs et peut accepter les femmes de journaliers des villages. La première présidente régionale et locale fut Mme Stanislas St-Amant. La deuxième présidente régionale et locale fut Mme Lorenzo Routhier. En 1957, à la suite d'une vaste consultation, l'Union Catholique des Fermières devient l'Union Catholique des Femmes Rurales. Cette association regroupe 93 membres en 1995.

La Frontière, daté du 3 février 1938

Lundi dernier à la salle paroissiale, eut lieu l'ouverture des cours post-scolaires. MM. J. Bégin, Émilien Houle, Paul Paquin et R. Lamontagne, agronomes du comté, secondés par Stanislas St-Amant, en sont les professeurs. M. Jos. Therrien donne les cours de français. Voici les noms des élèves inscrits : MM. Bruno Barette, Paul, Pierre, André & Julien Bergeron, Gérard Comtois, Noël & Anatole Chartier, Bruno Gélinas, Léodor Guimond, Alfred Gélinas, Séverin Lacroix, Roger Lavallé, Jules Drolet, Julien Lafontaine, Onésime Lacroix, Léonard Lafond, Aurélien Lacroix, Stolan Paquin, Marcel Routhier, Antonio Rocheleau, Jean Meilleur, Julien Vézina, Bernardin Guimond, Roméo et Charles-Edouard Rocheleau, ainsi qu'Aurèle Guimond.

La Frontière janvier 1939

Il est rumeur qu'un Cercle de Fermières soit bientôt fondé, ce qui prouve que les dames et les demoiselles veulent prendre une part active au bon travail qui est fait pour l'avancement de la classe agricole.

Le décès d'Adélarde Rocheleau à l'été 1939 aura pour conséquence de rallier la coopération des agriculteurs locaux autour de la Fabrique de beurre.

Décès La Frontière, 9 juin 1938

« Nous sommes au regret d'annoncer la mort de M. Adélarde Rocheleau, homme d'affaires bien connu et estimé de tous ; il s'est éteint à l'âge de 46 ans à la suite d'une opération chirurgicale. Né à Bedford, Maine, il vint s'établir à Guigues et fonda la crèmerie qu'il dirigeait depuis près de 23 ans, avec un esprit de justice et de probité. Son départ est un deuil non seulement pour sa famille mais aussi pour toute la paroisse ».

La Frontière, jeudi 7 octobre 1937

La magnifique température qui règne depuis quelques semaines a permis à nos braves cultivateurs de mettre en sûreté la belle récolte qui abonde partout.

Après la Crise

À partir de 1937, l'économie s'améliore beaucoup dans la province et la mécanisation de l'agriculture débute. Les débouchés pour nos produits agricoles sont toujours existants : foin, avoine, lard et pois à soupe pour les chantiers ; viande, patates, légumes, bois de poêle s'écoulent bien sur les marchés de Haileybury, Cobalt et Rouyn. Les récoltes sont bonnes.

En 1937, le gouvernement provincial institue le crédit agricole. Le gouvernement offre également une subvention aux cultivateurs qui installent un poulailler de 15' X 30' pour

100 poules et une éleveuse chauffée au bois de 12' X 12' pour 300 poussins, ce que feront Henri Routhier, Mme Chartier, comme bien d'autres gens de Guigues. Ces poussins arrivaient à Ville-Marie, par train.

Plus tard, les cultivateurs pouvaient obtenir les poussins au couvoir de la coopérative de Ville-Marie. Les oeufs trouvaient facilement preneurs dans les villes avoisinantes. L'automne, on saignait les poulets. Les familles se régalaient à bon compte et vendaient les chapons.



Imelda Richard-Bérubé à la préparation des chapons pour le congélateur

2. L'Agriculture, à Guigues, à l'époque intermédiaire 1940 - 1960

Ces deux décennies seront marquantes pour l'agriculture à Guigues. La mécanisation des entreprises familiales bat son plein et la fertilisation des pâturages prendra toute son importance chez nos cultivateurs qui adoptent de nouvelles méthodes pour accroître leurs rendements.

Coopérative agricole de St-Bruno-de-Guigues

Le 13 avril 1940, inspirés par le curé Moreau, les cultivateurs de Guigues forment une coopérative et rachètent la beurrerie à Mme Veuve Adélarde Rocheleau, née Bernadette Vaillant, pour 10 000 \$. La transaction est financée par Roméo St-Cyr de Ville-Marie, au taux de 4 1/2 % par année.

Qu'en est-il de la situation économique du cultivateur de Guigues, au début des années 1940 ? Ce rapport bien documenté du ministère de l'Agriculture fournit des indices détaillés sur le niveau de vie et les trois sources de revenus des familles de cultivateurs établies au Témiscamingue. On jugera de ces revenus en les comparant au salaire annuel

La Frontière, jeudi 13 mars 1941

« Mercredi dernier, la Crèmerie Coopérative a tenu sa première assemblée annuelle. D'après le rapport donné, les résultats sont très satisfaisants. Les personnes dont les noms suivent font partie du bureau de direction : Joseph Cotnoir, président ; M. Bruno Gélinas, Joseph Lavallée, Albert Denommé et Lorenzo Routhier, directeurs ».

L'agriculture se pratique dans la zone argilleuse...

le long du lac Témiscamingue. Le sol de la région se compose principalement d'argile très fine. Bien drainé, il est très fertile et convient parfaitement aux cultures de céréales et de foin et probablement aussi à celles de certaines plantes industrielles et d'un bon nombre de légumes. Les pâturages sont généralement abondants et luxuriants. L'industrie laitière, l'élevage des bestiaux et la production du porc réussissent très bien. L'aviculture et l'horticulture peuvent être intensifiées. Bulletin techn. du min. de l'Agriculture, 1947



Truie avec sa portée de 18 petits, chez Georges Bouffard.

moyen d'un mineur en Abitibi, qui s'élevait à 1 800 \$.

« D'après le recensement 1941, le revenu brut des fermes du Témiscamingue en 1940 était de 688 \$ par ferme, en moyenne. Ce revenu moyen des cultivateurs se répartit ainsi : 33 % des revenus annuels pour la vente des produits agricoles ; 12 % pour la vente des produits forestiers ; et 32 % des revenus annuels pour le travail accompli en dehors de la ferme. La balance, soit 23 % du revenu annuel par famille, représente la valeur estimée de tous les produits de la ferme consommés ou employés par la famille du cultivateur durant l'année.

« Un tel revenu n'est certes pas assez élevé pour répondre aux exigences de la ferme et aux besoins de la famille au Témiscamingue. Le revenu brut des fermes de la province en 1940 était de 896 \$ par ferme, en moyenne. Une production agricole plus abondante et plus diversifiée sur les fermes serait de nature à améliorer cette situation dans l'ouest du Québec. Moyenne du bétail par ferme du Témiscamingue : cheval 3 ; bêtes à cornes 6,1 ; moutons 1,8 ; porcs 2,2 ; volailles 21,7 ». tiré de Le Commerce des produits agricole dans le Nord-Ouest du Québec ». Bulletin technique du min. de l'Agriculture - janv. 1947.

Des négociations avec l'administration municipale de Rouyn



La Frontière, jeudi 19 décembre 1940

Les activités traditionnelles des cultivateurs de Guigues se poursuivent en ce début des années '40, en dépit de la température « Les routes sont maintenant fermées aux automobilistes. La neige a contraint les gens qui font le marché à Rouyn d'abandonner leur camion en route ». Ils ont fait le voyage par le lac, avec chevaux et prenaient le train à Haileybury vers Rouyn.

donnent une idée de la vitalité des cultivateurs de Guigues qui vont encore vendre leurs produits au marché de Rouyn en mai 1942 :

La Frontière, jeudi 28 octobre 1943

Catastrophe Dans l'avant-midi du 13 octobre 1943 la beurrerie de la Fabrique Coopérative de St-Bruno-de-Guigues a été rasée par les flammes. Apparemment, le feu se déclare le long d'un tuyau et se communique au toit. Les employés de la Fabrique n'en ont pas connaissance, occupés à leur travail, et ce sont les gens du voisinage qui viennent les avertir du commencement d'incendie. Il fut impossible d'arrêter le sinistre. Les dommages sont d'environ 10 000 \$, en partie couverts par les assurances.

On reconstruit la Fabrique, pendant le même hiver, pour un

La Frontière

« Tous les gens qui vont au marché de Rouyn sont enchantés du beau ménage qui y a été fait. Nous avons demandé à la ville qu'elle nous accorde la permission de commencer à vendre vers 3 heures. Nous croyons que cette demande n'est pas exagérée étant donné que nous ne partons jamais sans laisser plusieurs piastres à Rouyn, et nous avons bon espoir d'obtenir la permission que nous recherchons ».

La Frontière, jeudi, 8 octobre 1942

Le 28 septembre a eu lieu une retraite fermée pour les dames de la paroisse et surtout celles qui vont au marché de Rouyn. Cette retraite a été suivie avec une grande piété et grande distinction. En tout nous étions 43.

Fabrication de beurre à Guigues

Fabrication de 1943 - 254 199 livres de beurre.
 Fabrication de 1944 - 242 530 livres de beurre.
 Fabrication de 1953 - 331 000 livres de beurre.
 Fabrication de 1954 - 362 000 livres de beurre.
 En 1943, la production totale de beurre au Témiscamingue s'élevait à 1 780 238 livres, pour une valeur de 589 129 \$.
 En 1950, il y a 181 propriétaires de lots à Guigues qui vivent de la terre.
 En 1954, il y avait 145 éleveurs des environs de Guigues qui apportaient leur lait ou leur crème à la beurrerie.

montant de 25 000 \$. C'est une bâtisse moderne en blocs de ciment et pratiquement à l'épreuve du feu. Elle ouvre ses portes en mars 1944. La dette de la coopérative, un an après la reconstruction, est déjà réduite à 12 500 \$.

En mars 1944, la Beurrerie Coopérative de Guigues compte 125 membres-producteurs. À l'Assemblée générale de la Coopérative, M. le Curé et les agronomes Pelletier, Arcand et Bonin rapportent ces résultats encourageants : « Profits nets en 4 ans : 12 393.59 \$. Une ristourne de 1 sou par livre de beurre est créditée aux membres sur les opérations de 1944. Notre affiliation à la Coopérative Fédérée nous a rapporté 1 479.19 \$ en 1944 ».

Des jeunes de Guigues deviendront beurrier. Ils travaillent à la coopérative et apprennent le métier. Plusieurs trouveront à s'embaucher comme beurriers ou maîtres-fromagers ailleurs dans la région. Parmi eux : Ernest Routhier, Gabriel Rocheleau, Léon-Gaston Gauthier, Charles-Édouard Rocheleau, Victorin Trudel, Gaston Drolet, Gaston Rocheleau. De 1954 à 1965, Aurélien Lacroix est président la Coopérative de beurre, remplaçant Bruno Paquin.

Union Catholique des femmes rurales

L'Union Catholique des Fermières, fondée en 1945, compte 93 membres et est présidée par Mme Vve Lorenzo Routhier, née Ernestine Fleury. L'Union Catholique des Femmes Rurales, issue de l'U.C.F en 1957, se définit comme un mouvement d'étude et d'action. Ce mouvement veut donner



« Lors de la récente exposition tenue le 7 octobre dernier, à Toronto, M. Ernest Routhier, beurrier de la Coopérative, s'est vu octroyer un prix pour deux catégories de beurre ; il en avait reçu également à l'exposition de Rouyn ». La Frontière, jeudi, 1 novembre 1956

plus de confiance personnelle à la femme rurale en lui donnant la chance d'exprimer ses besoins, ses problèmes et d'y trouver des solutions. L'artisanat occupe une grande place dans les activités de l'U.C.F.R.. Les réunions du cercle local de l'Union se tiennent mensuellement. Les présidentes furent : Mme Viateur Leblond 1957-58-61 ; Mme Georges Léonard 1959-60 ; Mme Sylvio Bérubé 1962-63 ; Mme Flore Guimond 1964 ; Mme Philibert Guay 1965 ; Mme Philippe Roy 1966.

Progrès des transports et de la machinerie agricole

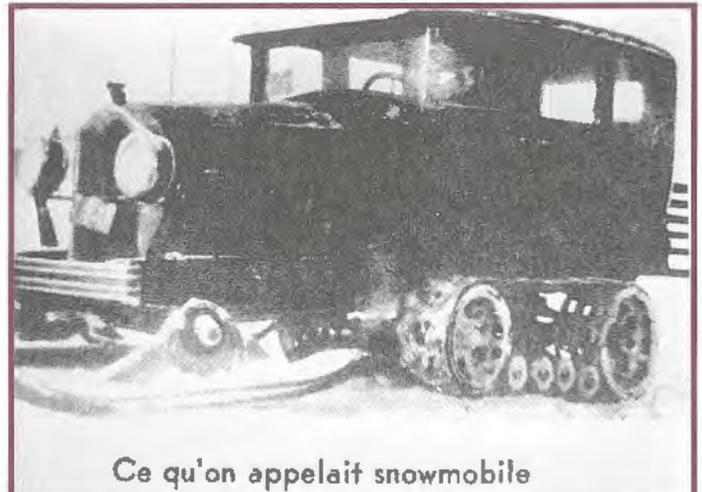
La mécanisation des transports et des travaux agricoles débute à la fin des années '30 et va s'imposer de plus en plus au cours des deux décennies suivantes, en modifiant profondément le paysage agricole de Guigues, de même que la gestion de nos entreprises familiales. La mécanisation permet de produire davantage, mais elle exige des investissements plus considérables, ce qui pose le problème du crédit agricole, mais il faut bien vivre avec son époque :

Les premières automobiles à rouler dans la paroisse firent sensation. Peu à peu, les familles qui du moins en avaient les moyens, adoptent ce mode de transport... sauf l'hiver, alors que les chemins étaient impraticables en automobile...

Le *snow-mobile* est un transport de luxe, utilisé pour les déplacements urgents. C'était le taxi d'hiver utilisé pour rallier l'hôpital de Ville-Marie ou ceux d'Ontario en passant sur le lac. Le *snow-mobile* ravitaillait également les villages isolés comme Belleterre, Latulipe et autres, à partir de Guigues.

Vers 1930, Bruno Brien achète le premier tracteur à essence équipé de roues de fer. Quelques années plus tard, Paul Lemire fait l'acquisition du premier tracteur à essence doté de pneumatiques. De 1940 à 1942, Albert Paquin et Élie Bergeron achètent des tracteurs Massey Harris; ces tracteurs coûtent 1,200\$. Désormais, les travaux de la

ferme peuvent se faire plus rapidement. Les propriétaires se munissent aussi de nouvelles machines aratoires telles que: herse et charrue au montant de 150\$ chacune et " batteux



Ce qu'on appelait snowmobile

Snowmobile de Hermas Gauthier, 1932

" au montant de 1,250\$. Ils vont faire des travaux à forfait chez les autres cultivateurs puisque, dans la paroisse, peu de gens possèdent de telle machinerie. Il en coûte 2.50\$ de l'heure pour faire les travaux comme le hersage, les battages



Deux vieux tracteurs à roues de fer lors de la parade du 75^e anniversaire de la paroisse à Guigues

Une anecdote datant de ces années rapporte qu'un employé d'Albert Paquin s'était endormi en labourant. Il se réveille après être passé à travers de la broche carreaillée, en train de labourer le champ du voisin.



Labour avec chevaux. Henri Bérubé. 1942



Ça c'est du travail d'équipe, la famille Bérubé.



Moulin à faucher



Râteau à foin



Râteau à foin de côté. 1955



Meulon de foin prêt à charger. William Bouffard, Georges Bouffard, Eveline et Rita.



Chargement du foin à la fourche. Courage, ça sera bientôt fini ! 1955.



Un beau voyage de foin



Chargeuse à foin



Le cheval est remplacé par le tracteur



Beaucoup moins d'efforts grâce à la presse à balles carrées avec cordes. Harmel Paquin, 1957.



Presse à foin avec broche



Récolte de foin en petites balles carrées



Ensilage de foin



Ensacheuse de balles rondes d'ensilage



Frédéric Barrette récoltant ses céréales avec ses 3 chevaux et son Badger



Albert Paquin avec sa moissonneuse attelée à 3 chevaux.



Le tracteur remplace les chevaux



Henri Bérubé et ses enfants au chargement à la main des quintaux d'avoine



Georges Lemire et sa batteuse Dion



Batteuse automotrice Massey Ferguson, Henri Bérubé



Batteuse John Deere de Jocelyn Lachapelle



Bruno Bergeron avec le tracteur Massey Harris de son père Élie. Acheté en 1942 pour 1 200\$.

et les labours. Durant ces travaux importants, les machines fonctionnaient pratiquement 24/24 hrs. Les propriétaires ont des employés qui se relayent à la tâche. Vers la fin des années 1940, la machinerie se modernise toujours et la majorité des fermes de Guigues possèdent leurs propres équipements.

En 1945, Paul Lemire et Sylvio Bouffard font l'acquisition d'un gros *bulldozer* à chenilles, utile pour arracher les souches, creuser les fossés, aplanir le terrain, couper des buttes et labourer. En quelques années, le nombre d'acres cultivés augmente considérablement. Par la suite, Henri-Paul Royer et Aurèle Marchand s'équipent de *bulldozer* à chenilles pour faire les mêmes travaux. Certains travaux étaient octroyés par le gouvernement provincial.

L'électrification des rangs de Guigues en 1947 suscite l'achat de trayeuses. Le nettoyeur d'étable, l'écrèmeuse, l'éclairage des bâtiments, la pompe à eau suivent en 1948. Les tâches domestiques sont nettement

La Frontière, jeudi, 24 juillet 1947

Le temps des foins est arrivé et les cultivateurs qui fauchent à pleine faux osent espérer que les jours de chaleurs tropicales qui nous ont brûlé l'épiderme soient choses du passé.

facilitées. Ceux qui ont connu les travaux et la vie sur la ferme avant l'électrification n'en oublieront jamais les bienfaits.

L'année 1952 marque l'avènement des trois premiers tracteurs de ferme au diesel dans la paroisse, propriétés d'Adarie Royer, de Zéphirin Giroux et de Josaphat Chartier. L'économie réalisée sur le coût du carburant est considérable.

Pierre Barette achetait une presse à foin à petites balles carrées et à broche de marque John Deere en 1953. Elle était actionnée par le tracteur. Son prix était raisonnable pour l'époque et ça sauvait tellement de travail que c'était avantageux.

Léon Paquin s'était muni d'une presse Massey-Harris à « corde de bois », actionnée par un moteur à essence Wisconsin, assez coûteux à faire rouler. La presse était aussi très lourde à traîner. « Je me suis équipé d'un monte-balles en 1953 (Henri Bérubé). Quelle merveille c'était là ! »

En 1960, Sylvio Bouffard et Zéphirin Giroux achètent les deux premières moissonneuses-batteuses utilisées à Guigues.

Les vendeurs de machines agricoles à Guigues

Nos cultivateurs devaient aussi acheter certains instruments aratoires, tels les semoirs, charrues, herses, faucheuses, batteuses et voitures de toutes sortes. Certains cultivateurs étaient agents pour les manufacturiers du temps. Le

premier fut Thomas Breen qui vendait pour Massey-Harris. Joseph Rocheleau était représentant pour la compagnie Jutras de Louiseville. Il vendait des machines agricoles et des équipements pour les cabanes à sucre ainsi que des chariots et des épandeurs à fumier Jutras. Anselme Brien a été représentant pour les moulins à vent Beatty, les fournaies à bois L'Islet, ainsi que les séparateurs centrifuges. Ensuite, durant les années '20, Paul-Émile Dupuis représenta Massey-Harris, Pitt Barette a été représentant pour Adam & Frost & Wood et Omer



Imelda Bérubé et son fils Michel sur un tracteur Massey tout neuf.



Roger Lacroix avec son tracteur Massey Ferguson, vers 1960, acheté au coût de 3 000\$



Imelda et Henri devant 2 de leurs tracteur John Deere, 1993, Valeur de 60 000\$

Marchand pour Cockshut.

Le garage Paquin est détaillant des machines agricoles Ford. Philippe Fournier de St-Eugène et Léonard Denis vendent aussi des équipements agricoles. Thomas Lemire a vendu des équipements John Deere et les Machineries Larose ont repris cette franchise qui est devenue la plus importante concession John Deere en Abitibi-Témiscamingue.



Le tracteur John Deere de Jocelyn Lachapelle, valeur de 90 000\$ en 1993

Filature de laine de Guigues

La filature de laine de Guigues voit le jour en octobre 1946, sur l'invitation de Mgr L.Z. Moreau, alors curé de la paroisse, lorsque Théophile Poulin, fait l'acquisition d'un terrain à la sortie-sud du village sur la côte de Maurice Drolet. Les travaux de construction du bâtiment débutent aussitôt et la machinerie prend place en 1947. Les cultivateurs de la région fournissent la matière première, la laine, et la production de couvertures débute.

L'épisode Poulin est de courte durée puisque ses biens sont cédés à la Caisse Populaire, créancier principal, en février 1948. Dès le mois suivant, Hermas Gauthier, jusqu'alors garagiste à Guigues, prend la relève. Malheureusement, deux ans plus tard, il doit à son tour céder ses biens à la Caisse Populaire.

En décembre 1951, les frères Cléroux, Glen et Norman, se portent acquéreurs de la filature. Natifs de Renfrew, en Ontario, ils y avaient appris tous les rudiments de leur métier, puis avaient travaillé dans les filatures de Sherbrooke et de Waterville.

La Frontière, Jeudi, 5 juillet 1947

« La Filature du Témiscamingue est maintenant en position de recevoir tous les travaux de lainages que vous voudrez bien lui confier, comme laines neuves et vieilles laines, comme cardage, filage des tissus, filage de chaînes, filage des échiffes, tissage des couvertures de lit et des étoffes, réparation des matelas, etc. Son propriétaire vient d'installer lui-même sa machinerie qu'il est allé chercher à Troy, New-York, la plus moderne sur le marché. Il a une expérience de 22 ans dans ce genre de travail. Pour tous renseignements, veuillez vous adresser à La Filature du Témiscamingue, Guigues ».

Forts de leur expérience, les frères Cléroux agrandissent le bâtiment, modifient et ajoutent de nouvelles machines. La production reprend de plus belle en mars 1952 et, pendant onze ans, quelque vingt employés se répartissent les tâches suivantes :

- déchiquetage et mixage de la laine brute :
Émilien Vachon, Lucien Bergeron, Philippe Fortier, Donald Paquin ;

La Frontière, vendredi le 22 février 1952

La manufacture de laine, fermée depuis un certain temps, réouvrira ses portes en mars prochain sous une nouvelle administration. Tout laisse prévoir que cette industrie sera très florissante.

- cardage de la laine : Michel Dupuis, Narcisse Paquin et Michel Gagnon ;
- filage :Yvan Drolet, Ruby Smith, Lucille Lafond et Hubert Paquin ;
- bobinage : Lucille et Normande Cléroux et Angèle Lachapelle ;
- mise en rouleaux ; grand-mère Élisabeth Cléroux et Rita Leclerc ;
- lavage, teinture et séchage : Glen et Normand Cléroux, Gérard et Yvan Drolet ;
- finition des coupes et bordures : Lucille Cléroux et Doreen Smith ;
- gérance : grand-père Alfred Cléroux ;
- administration : Glen et Norman Cléroux ;
- Alfred Cléroux, qui s'occupait de la vente, faisait du porte à porte en camion dans la région.

Une salle de montre dans la filature propose à la clientèle les produits finis, écheveaux et couvertures de laine. Durant l'hiver, la filature fonctionnait 24 heures par jour. Les cultivateurs de la région pouvaient faire transformer leur laine brute en produits finis. De plus, tout ce qui pouvait être transformé à la filature était récupéré, vieux manteaux, en fait, tous les vieux produits de laine ; on pratiquait déjà la récupération et le recyclage. En 1958, les frères Cléroux obtiennent un important contrat de Dennison Mine de Elliot Lake, pour le tissage de gros filtres utilisés dans le traitement de l'uranium. Par la suite, le marché devient plus difficile et



Côté ouest de la filature de laine, 1952

les frères Cléroux doivent faire cession de leurs biens à la Caisse Populaire, le 20 novembre 1962.

Dans les années qui suivent, 20 citoyens de Guigues forment un groupe connu sous le nom de Textile de Guigues Ltée. Ils investissent chacun 1 000 \$ pour tenter d'assurer la survie de la filature. Malheureusement, la filature ferme définitivement ses portes le 3 septembre 1976. L'aventure a duré deux ans.



Norman et Lucille Cléroux



Côté sud de la filature de laine, 1957. La partie arrière en blocs de béton, est encore présente en 1997.

Élevage d'animaux de boucherie

De 1947 à 1949, Zéphirin Giroux fera l'élevage de porcs ; il produit jusqu'à 50 porcs aux six mois avec trois truies qui auront en moyenne douze porcelets. Au moment de la vente ceux-ci pèsent environ 200 livres. Zéphirin Giroux est aussi l'un des premiers producteurs de boeuf à boucherie, à Guigues. Dès 1952, il soignera des troupeaux de 90 à 120 animaux.

Couvoir certifié de Guigues

Cette entreprise, propriété d'Henri Routhier a été en opération de 1954 à 1964, soit durant 10 ans. Le couvoir était déjà en marche à la Coopérative de Ville-Marie. À la suite de sa fermeture, Henri, qui travaillait là depuis deux ans comme opérateur et qui en connaissait tous les rouages, décida d'acheter l'équipement et de le



A tous ceux qui sont intéressés dans

L'ELEVAGE DE LA VOLAILLE

Le **COUVOIR CERTIFIE** de **GUIGUES** lance **UNE INVITATION** de placer
immédiatement leur commande de **POUSSINS** pour la mise en incubation
d'après les Fêtes

POUSSINS DE UN JOUR A TROIS SEMAINES
INCUBES SELON DES METHODES EXPERIMENTEES
ET CERTIFIES PAR LE GOUVERNEMENT



Henri Routhier

Production annuelle:
75,000 à 80,000 poussins
Expérience: 10 années
de production



pour un
**RESULTAT
VRAIMENT
SATISFAISANT**

IL FAUT DEBUTER AVEC LES POUSSINS
EN PLEINE VIGUEUR DU COUVOIR
DE GUIGUES

★ **DEMANDEZ SANS OBLIGATION. LA LISTE DES PRIX
ET BLANCS DE COMMANDE**
AU

COUVOIR CERTIFIE DE GUIGUES

GUIGUES TELEPHONE: 4401

Publicité du couvoir de Guigues en 1962, avec photo récente d'Henri

transporter à Guigues.

Pour ce faire, il dut agrandir les bâtiments à l'arrière de sa maison pour pouvoir loger deux gros incubateurs qui serviraient à l'éclosion des oeufs. Les oeufs fécondés étaient achetés chez les cultivateurs des paroisses avoisinantes. Les cultivateurs étaient payés suivant le pourcentage d'éclosion de leurs oeufs, soit de 1.50 \$ à 1.75 \$ la douzaine, alors que le prix des oeufs sur le marché était de 0.40 \$ à 0.50 \$ la douzaine.

Les poulettes et les coqs étaient séparés. Les poulettes pouvaient être vendues 0.25 \$ et les coqs valaient 0.05 \$; le surplus étant détruit. La saison débutait en janvier et se terminait en juin. Les poussins étaient vendus dans tout le Témiscamingue, ainsi qu'à Montbeillard et Rollet.

Ce couvoir était inspecté régulièrement par les agronomes. L'agronome Simard était délégué pour cette tâche. Les bonnes années, ce couvoir pouvait produire de 2 000 à 3 000 poussins par semaine. De plus, le gouvernement encourageait la production de la volaille, en octroyant un montant au Cercle des Fermières.

Une autre chambre servait pour le classement et le mirage des oeufs. Les cultivateurs apportaient leurs oeufs qui étaient mirés et classés par grosseur et vendus aux épiceries. Les meilleurs clients étaient encore ceux qui s'approvisionnaient en oeufs au marché de Rouyn.

Cette entreprise prenait de l'ampleur et nécessitait trop de travail pour un homme seul. Malgré l'aide de sa femme et de ses fillettes, Henri Routhier devait engager un homme, si bien que l'entreprise n'était plus rentable. Par l'intermédiaire des agronomes, il vendit son équipement à un entrepreneur de Beauce Station, le même prix qu'il l'avait payé, soit 4 000 \$.

La production de miel pendant la guerre

À l'époque, plusieurs cultivateurs de Guigues possédaient une ou deux ruches d'abeilles, dont ils extrayaient le miel pour leur usage personnel. Mais Gérard Vaillancourt nous rapporte que son père Hervé, possédait jusqu'à 125 ruches pendant la période de guerre 1939-45. Il y avait alors un

rationnement sur le sucre, mais grâce au miel produit par ses abeilles, les gens pouvaient toujours se sucrer le bec. Il n'avait pas de difficulté à écouler ses surplus à bon prix. Alcide Vachon aurait eu aussi une quarantaine de ruches à cette époque.



Une partie du rucher de Hervé Vaillancourt, 1946

Rubriques agricoles

Dans les années 1940 à 1950, à cinq milles de Rouyn, on ouvre la paroisse d'Évain à la colonisation. Plusieurs de nos gens vont s'y établir, de même qu'à Laforce. La raison en est qu'il n'y a plus de terres disponibles à Guigues pour les nouvelles familles. Les jeunes partaient vers d'autres lieux plus prometteurs, ou vers les grandes villes comme

À la fin de la deuxième guerre mondiale, les fournaises à l'huile firent leur apparition et eurent beaucoup de succès. Ce fut la fin, pour nos cultivateurs, du gros commerce de bois de chauffage dans notre région, quoique plusieurs hommes de Guigues travaillent encore à la coupe et au transport du bois de pulpe par camion, vers les gares ferroviaires.

désormais le travail du cultivateur. Après leur mariage, Henri, très bien secondé par Imelda commence des projets d'agrandissement avec l'achat de onze terres en 1949, et de vaches pur sang Holstein en 1955. En 1959, on passe de la crème au lait industriel. D'énormes progrès s'amorcent en agriculture, alors il faut suivre la vague. Les machineries sont de plus en plus perfectionnées, il faut s'équiper. En 1980, c'est la construction d'une étable de 36'x 240' et d'un silo qui permettent de garder cent vaches laitières. La ferme

Montréal. D'autres enfin, traversaient la frontière ontarienne pour s'établir à New-Liskeard ou même Sarnia.

Nombre de fermes à Guigues en 1952 : 158
Principales productions : laitière, porcine, grandes cultures.
Principaux débouchés : Abitibi-Témiscamingue, Ontario, Montréal, Joliette.

Réceptiendaires du mérite agricole à Guigues , dans la période 1940-60

1953 - Médaille de Bronze - Henri et Imelda Bérubé
1958 - Médaille d'Argent - Henri et Imelda Bérubé

La Frontière, jeudi, 27 novembre 1947

Il y eut ce même soir, inauguration d'une campagne intensive pour faire remplacer chez nous le pain blanc par le salubre pain fait de la farine de blé entier approuvé Canada.

La Frontière 1943

Pour répondre à la demande du gouvernement fédéral (temps de guerre) qui demande aux agriculteurs d'augmenter leur production. MM. les agronomes du Témiscamingue parcourent les diverses paroisses et donnent de précieux conseils aux cultivateurs. Mercredi dernier, c'était au tour de Guigues. De 10 hrs a.m. à 5.30 hrs p.m., nous avons pu entendre cinq techniciens agricoles nous exposer toutes les principales données qui ont trait à la production en ce temps de guerre.

continue de prendre de l'expansion, les garçons Bérubé sont, à leur tour, devenus agriculteurs. En 1990, un nouveau défi, on débute l'élevage d'animaux de boucherie; vingt taures de race simmental e et charolaise. En 1996, Imelda et Henri gèrent un troupeau de 45 vaches laitières et 45 animaux de boucherie. La maison familiale du petit rang 3 est vendue en 1994. La ferme est déménagée dans le rang 4, sur le lot 8 puis sur le lot 13.

Cet article daté de décembre 1959, écrit par l'agronome Philippe Lambert de la Commission du Mérite Agricole, porte sur la ferme Henri et Imelda Bérubé, mais il a pour l'histoire agricole de Guigues une portée exemplaire. Nous en citons de larges extraits. Ils décrivent en détails l'état du sol dans la plupart des fermes de notre municipalité. L'agronome mentionne également les nouvelles techniques qui allaient être adoptées par nos cultivateurs pour augmenter leurs rendements et leur niveau de vie, suite à la mécanisation de leurs entreprises.

« Le chemin du succès en agriculture »

Guigues est une municipalité agricole. De nombreuses familles se transmettent leur ferme de génération en génération. Le texte qui suit traite d'une famille, celle de Henri Bérubé, qui a vue 5 générations d'agriculteurs se succéder à Guigues. À travers ce récit, on peut comprendre l'évolution qui a marqué l'agriculture depuis les cinquante dernières années.

Henri débute en agriculture en achetant la ferme de son grand-père maternel. Il commence avec dix vaches à lait. La traite est faite à la main et le lait est écrémé au séparateur manuel. Pour écouler le petit-lait, Henri élève des veaux et des cochons. L'automne 1947, marque l'arrivée de l'électricité; la lumière, la trayeuse, la pompe à eau facilitent

La ferme de M. Bérubé en 1953

« M. Bérubé se classa dernier parmi les lauréats de la médaille de bronze au concours du mérite agricole de 1953. Sa ferme, au sol fertile, souffrait du même mal que bon nombre d'autres dans cette magnifique région agricole : l'épuisement par suite d'une culture abusive, sans



amendement du sol et sans restitution d'éléments de fertilité. Le foin et le grain y venaient si bien autrefois que beaucoup de cultivateurs laissaient perdre ce précieux engrais qu'est le fumier de ferme. L'épandre sur une pièce à ensemercer aurait sûrement causé la verse du grain. On oubliait qu'il n'y aurait eu aucun inconvénient de l'appliquer sur une vieille prairie, un pâturage ou sur le chaume, en vue de préserver de la gelée le semis printanier de légumineuses. À ce régime, un sol argileux perd vite sa réserve d'humus et les rendements diminuent à vue d'œil.

« M. Bérubé en était à ce point critique en 1953 ; ses récoltes avaient piètre apparence, les pâturages étaient dénudés et ses quatorze laitières croisées étaient loin de donner une production rentable de lait. Son culte de la terre, partagé par sa femme, lui interdisait de d'accepter de vivoter ou d'abandonner la ferme, mais améliorer et rénover dans tous les domaines, en vue de jouir d'un niveau de vie raisonnable.

« M. Bérubé eut la bonne idée de s'inscrire dans les concours des fermes du comté afin de profiter des directives des agronomes. Le programme de culture, rédigé chaque année, prévoit les traitements que requiert la sole ensemencée : drainage, amendement, fertilisation, sortes de grains et mélanges herbagers à mettre en terre.

« Des rendements de deux tonnes et plus de foin et de 65 à 70 minots de céréales à l'acre ne sont plus exceptionnels. Une acre par unité animale fournit plus d'herbe de bonne qualité que trois ou quatre acres de terrain épuisé et non fertilisé.

Amélioration du cheptel

« M. Bérubé trouve qu'il est tout aussi important d'améliorer les animaux que les champs. En 1953, il ne gardait que 14 vaches croisées, servies par un taureau Holstein. Leur production s'élevait à 5,500 livres de lait par tête. Le troupeau compte présentement 20 vaches, 30 jeunes d'élevage et 1 taureau. Celui-ci, 3 vaches et 6 génisses sont de race pure Holstein. Encore quelques années et tout le troupeau sera de race pure. La production des laitières a déjà atteint 8,000 livres par tête. Il est à remarquer que le lauréat alimente mieux ses bovins qu'autrefois, parce qu'il a amélioré ses pâturages et qu'il récolte deux fois plus de foin, riche en légumineuses. Bien que le lait soit transformé, il retire déjà de sa vacherie un revenu très convenable.

« Ce revenu s'arrondit passablement, si on ajoute ceux de la basse-cour et de la porcherie. Ces deux départements comprenaient, lors de notre visite, 150

poulets P.R.B., 50 dindonneaux, 4 truies Yorkshire et 32 porcelets. Trois mille douzaines d'œufs et 8,000 livres de porc furent vendues au cours de l'année 1957.

Outillage et dépendances

« La rareté et le coût de la main-d'œuvre imposent de plus en plus la mécanisation des travaux agricoles. Ce n'est pas un mal, à condition que la machinerie dispendieuse serve à faire mieux et à temps les opérations culturales et qu'elle contribue à intensifier la production.

« Parmi les nombreux instruments que possède M. Bérubé, mentionnons un tracteur, une pelle-ramasseuse, une chargeuse hydraulique, un tablier-élévateur, un camion, moteurs électriques, chariots, râteau, charrue, herses, etc., le tout représentant un investissement de plusieurs milliers de dollars. Ce serait exagéré si la ferme produisait aussi peu qu'en 1953, mais ce ne l'est plus aujourd'hui et ce le sera encore moins dans l'avenir quand le temps sera venu d'accroître la superficie du domaine. C'est ce qui arrivera un jour ou l'autre, si le lauréat veut utiliser son outillage à pleine capacité.

« Les dépendances de fermes représentent un fardeau de plus en plus onéreux. Elles sont malheureusement d'une nécessité absolue. Heureux le cultivateur assez adroit pour construire et réparer lui-même ses bâtisses. M. Bérubé a la chance d'être l'un de ceux-là, il a refait les fondations de l'étable, construit une grange et un poulailler ; installé dans la maison toutes les accommodations modernes ».

3. L'Agriculture guiguoise à l'époque moderne 1960 - 1996

Le territoire agricole de la municipalité de Guigues est le plus grand du comté de Témiscamingue. D'après les données de 1995 du ministère de l'Agriculture, il y avait chez nous environ 14 500 acres de terres en culture, comparativement à 91 000 acres pour l'ensemble du comté. La majorité des sols de la municipalité se sont développés sur un dépôt d'argile lourde, grise ou brune, qui est très souvent calcaire (pH élevé). Ces sols ont une excellente

Saviez vous qu'il existe une carte des sols agricoles du Témiscamingue. Celle-ci a été réalisée entre 1984 et 1989 et Normand Olivier, agronome de Guigues, était responsable de la prospection du territoire.



fertilité. Par endroits, ces dépôts sont recouverts d'une couche limoneuse. Nous retrouvons aussi, à l'intérieur des limites municipales, la plus grande superficie en sols sableux. Ces derniers se retrouvent surtout dans le secteur que l'on appelle le *plat* ou le *flat* de Guigues et aux abords de la rivière la Loutre. Du côté Est de la route 101, dans le *plat* de Guigues, nous remarquons aussi plusieurs gravières, en fait, des moraines laissées par le retrait des glaciers il y a plusieurs milliers d'années. Mais ça, c'est une autre histoire !

Beurrerie Lafrenière

En 1965, la beurrerie Lafrenière commence à acheter les beurreries locales et centralise toute la production laitière du Témiscamingue. Cependant, le nombre de vaches augmente dans les troupeaux de nos cultivateurs. La plupart vont au lait à Laverlochère. Cette nouvelle entreprise offre de meilleurs prix aux cultivateurs de Guigues et, comme on peut envoyer le lait brut, plus besoin de l'écramer à la ferme, tandis que la Fabrique de Guigues ne prend que la crème. Comme le transport du lait brut représente beaucoup moins de travail pour le cultivateur, la Coopérative de beurrerie établie à Guigues ne pouvait plus progresser.

La *Fabrique*, comme on l'appelait, ferme ses portes en novembre 1966 vu la faible quantité de crème livrée par les producteurs locaux. L'année 1966 marque aussi le début de l'instauration des quotas de lait. Le 20 septembre 1967, la bâtisse qui abritait la beurrerie est cédée à la municipalité de Guigues pour 6 000 \$. On y aménage une caserne d'incendie. Nos producteurs qui vont à la crème doivent se rendre à Notre-Dame-du-Nord

Mérite agricole à Guigues et contributions au développement de l'agriculture

1964 - André Cotnoir

1964 - André Cotnoir et Vincent Guindon

Damien Lafond et Diane Allen se présentent à deux reprises en 1984 et 1989. Ils se présentent encore en 1994 pour le concours de la médaille d'Or du mérite agricole et seront classés cinquième au Québec. C'est la première fois qu'une entreprise familiale de Guigues se présentait au concours pour obtenir la médaille d'Or du mérite agricole.

En 1995, le bal des agriculteurs et agricultrices, qui en était à sa quinzième édition, en profitait pour convier à son événement toutes les personnes qui ont reçu un hommage depuis le début de leur événement. Quatre couples de

Guigues avaient reçu des hommages pour leur contribution au développement du secteur agricole de notre région. Ce sont, Jacqueline et Côme Marchand en 1982, Gilberte et Emmanuel Pétrin en 1989, Rose-Annette et Roger Lacroix en 1991 et Imelda et Henri Bérubé en 1995. Le couple Bérubé a été présenté, en 1996, comme candidat au titre de Famille terrienne québécoise. Ils ont réussi à établir une cinquième génération de Bérubé, en agriculture. Il y a de quoi être fier.

Données diverses relatives à l'agriculture



Imelda et Henri Bérubé honorés au Bal des Agriculteurs, 1995. Avec le député Pierre Brien.

En 1960, Gérald Éthier et Maurice Royer sont représentants des machines agricoles David Brown, durant quatre ans environ. Guy Larose a été représentant pour John Deere et Aldas Cholette pour la marque Plessisville. Dans les années 1970, un épandeur à fumier coûtait 325 \$ et un chariot pour l'étable 75 \$. De nos jours, seules Les Machineries Larose vendent encore des machines agricoles à Guigues.

En 1972 a lieu un concours d'implantation de luzerne. On procède au chaulage, durant l'hiver, des bâtiments de ferme à Guigues, sous la direction de Henri Bérubé. Nos cultivateurs se rappellent qu'en 1977, les jeunes veaux se vendaient 75 cents à l'encan de New-Liskeard, alors que le transport et les frais de vente s'élevaient à 1 \$. Les cultivateurs indignés avaient creusé des tranchées où ils abattaient les veaux qu'on enterrait au *bulldozer*.

Mobilisation des agriculteurs de Guigues contre les coupures de quotas

En 1969, le gouvernement fédéral décrète des coupures de quotas de lait de l'ordre de 20 %. Nos cultivateurs se mobilisent pour aller protester à Ottawa. Ces *marches à*



Ottawa se répéteront trois fois entre 1970 et 1989.

La première fois, en mai 1970, on part à 4:00 h du matin en auto, afin de protester contre les coupures de quotas et les augmentations de prix du lait. En mai 1977, c'est en autobus qu'on part à 3:00 h du matin pour aller protester sur la colline parlementaire. Chacun de nous brandissait une pancarte sur laquelle était inscrit : « C'est 5 \$ par 100 livres qu'on veut ». Enfin, le 21 novembre 1989, on part à 2:00 h du matin pour rejoindre 15 000 autres agriculteurs.

En 1995, le gouvernement abandonne l'aide au transport du grain de l'ouest vers l'est. En conséquence, le prix du grain augmente de 80 \$ la tonne à 120 \$, puis à 200 \$ la tonne. Comme une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, nous voyions à l'automne 1995 et au printemps 1996 le prix de vente des animaux baisser de 30 à 40 sous la livre.

Être agricultrice, une profession remarquable

On ne pourrait passer sous silence, la présence du travail des femmes en agriculture à St-Bruno-de-Guigues. On connaît tous, une grand-mère, une tante, une mère qui a œuvré dans ce domaine, et qui nous en parle encore aujourd'hui avec enchantement et cœur. Une vie brodée de souvenirs, de jours à travailler à la sueur de son front, mais combien attachante et remplie de vrai bonheur.

Autrefois considéré comme un devoir, une obligation, le travail de l'agricultrice d'aujourd'hui s'avère de plus en plus valorisé. Heureusement, car pour ces agricultrices du début

du siècle, les responsabilités étaient nombreuses, surtout en l'absence des hommes partis travailler aux chantiers, en hiver. Pour survivre, avec plusieurs enfants à charge, les agricultrices s'occupaient des animaux de la ferme, traient 1 ou 2 vaches pour le lait des bébés et la fabrication du beurre. Elles "cannaient" la viande, confectionnaient les



Passe moi ton Boxsaw, je vais le couper ton billot

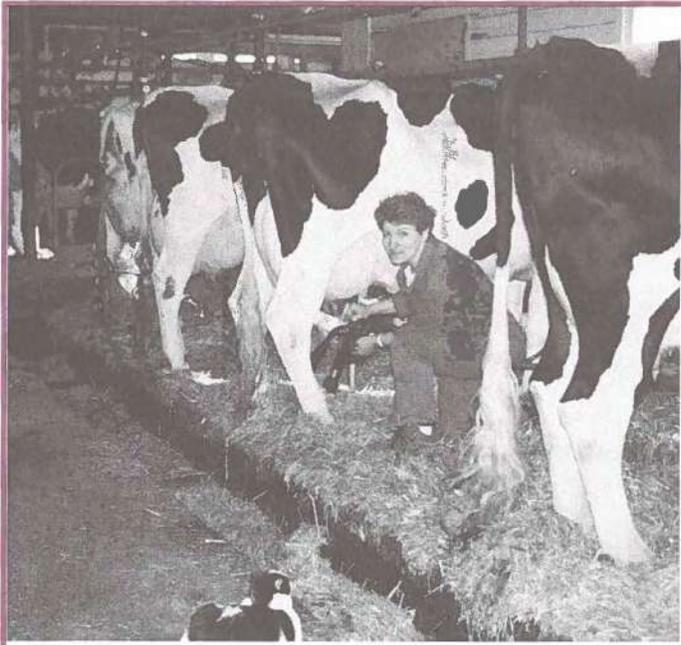


Il faut livrer la marchandise

vêtements des petits avec les sacs de farine, et même tout le trousseau nécessaire à l'entretien. Elles se levaient la nuit, pour chauffer le poêle à bois, ne pouvant pas compter sur l'énergie de l'électricité. Certes, ces femmes aimaient profondément la vie en agriculture; et celles, parmi elles, qui en vivent encore aujourd'hui, peuvent vous en parler longuement.

L'agricultrice d'aujourd'hui, une femme qui fait le choix librement de professer dans l'agriculture, peut importe sa forme: laitière, maraîchère, élevage d'animaux... Comme tout autre travail, on le choisit parce qu'on l'aime et que l'on se sait apte à y œuvrer aisément. Son travail peut toucher l'ensemble des tâches de l'entreprise, ou quelques-unes plus spécialisées. Elle sera gestionnaire, planificatrice, directrice du personnel, technicienne en tenue de livre, gérante de troupeaux d'animaux, jardinière, responsable de l'aménagement paysager, de l'entretien général des lieux, etc... Sans oublier, qu'en plus, elle est maman, cuisinière, infirmière, assurant l'ordre et la propreté...et surtout, de plus en plus copropriétaire de l'entreprise, jusqu'à femme d'affaires indépendante. D'ailleurs, ses implications ne s'arrêtent pas là. Des engagements sociaux viennent remplir les quelques heures encore disponibles. Elle travaille selon ses capacités, mais voit grand. Elle cherche sans cesse à se dépasser. Elle ne se contente pas seulement d'effectuer des tâches manuelles, elle prend des décisions et dirige les projets dans la meilleure voie. On a tout à gagner de lui laisser la place qui leur revient, et de l'écouter. Les jeunes femmes qui se lancent en agriculture, seront dorénavant, vues comme des femmes d'affaires, et ce, avec raison, vu la modernisation des marchés.

Les formations et spécialisations reliées au travail se font nombreux et très accessibles. Elles permettent aux agricultrices d'améliorer leur travail et les bénéfices de leur entreprise. Enfin, ce sont des objectifs vers lesquels on tend le plus possible, malgré le fait que l'agriculture reste "Un mode de vie". Encore aujourd'hui, on préconise le métier de



Diane Lafond, lors de la traite à la ferme Allfond.

Guigues ont été mises en nomination pour ce titre. Par ailleurs, il existe bon nombre de reconnaissances qui visent plus particulièrement l'ensemble de l'entreprise et qui soulignent tout autant la contribution de la femme en agriculture.

Comme une toute petite goutte d'eau se rend à la rivière pour atteindre l'océan, l'évolution de l'agricultrice restera toujours présente et essentielle. En travaillant en équipe, avec son conjoint, ou même de façon plus individuelle pour certaines, elles réussissent à faire de l'agriculture, le plus beau métier du monde. La terre sait être généreuse pour qui sait en être respectueux.

Si on fait la répartition des fermes de Guigues suivant les produits et les cultures, on obtient les chiffres suivants pour l'année 1985 : Nombre de fermes 57. Répartition des fermes en % suivant leurs produits : Lait 54,4 % ; Boeuf 26,3 % ; Autres 19,3 %. Répartition des cultures en % de superficie : Fourrages 79,1 % ; Céréales 20,5 % ; Autres 0,4 %. Céréales cultivées en acres : 1,900 ; Céréales cultivées en âres par fermes : 33,3.

l'agricultrice comme le milieu idéal parmi tous, pour vivre en famille. On véhicule cette valeur d'année en année à ses enfants. On tente de la responsabiliser le plus tôt possible, car on sait que son aide demeure essentielle au bon fonctionnement de l'entreprise. On encourage une bonne action quand on lui accorde de l'attention. Ces enfants qui grandissent auprès des parents qui, sans aucun doute, savourent la vie en agriculture, apprennent à en faire autant, et à trouver les outils essentiels à l'équilibre de leur propre vie. On voit couramment les femmes en agriculture, prendre cette responsabilité à deux mains. Mais l'appui du conjoint, son amour, sa motivation et son encouragement, seront vitaux, pour l'agricultrice qui en fait son métier à temps plein. D'autre part, l'implication plus prononcée des agricultrices vis-à-vis la société, a fait ses débuts avec l'A.F.E.A.S. Par la suite, sont venus l'U.P.A. et finalement, le syndicat des agricultrices en 1987.

Les reconnaissances sont toujours appréciées dans ce milieu. Notre municipalité a eu la chance d'honorer la première Agricultrice de l'année en Abitibi-Témiscamingue en 1991. Il s'agit de Mme Imelda Richard-Bérubé, qui comptait 42 ans de travail en agriculture à ce moment. Même si elles n'ont pu être toutes honorées, plusieurs agricultrices de

En 1980, l'âge moyen des producteurs laitiers au Témiscamingue est de 43 ans. En 1992, on dénombre 66 propriétaires de lots à Guigues qui vivent en cultivant leurs lots, mais la plupart exercent aussi un autre emploi en même temps ».

Évolution de la production laitière à Guigues

Le nombre d'entreprises laitières a beaucoup diminué depuis le milieu des années '50. Par exemple, en 1955 nous comptons 145 entreprises laitières à Guigues ; en 1971, il y en a 65 ; il en reste 39 en 1980 et en 1996 nous en comptons 19. En contrepartie, comme le montre le tableau suivant, la taille des entreprises a doublé depuis 1971 et une vache produit presque 60% plus de lait qu'il y a 25 ans.

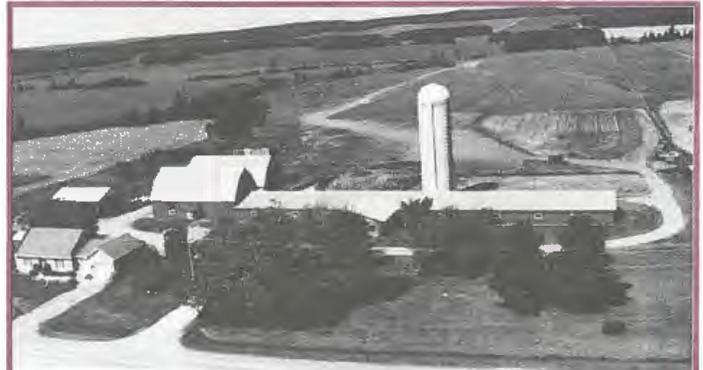
À Guigues, le plus petit producteur possède 11 vaches et le plus gros en a 58. Cinq entreprises soignaient plus de 45

Statistiques du ministère de l'Agriculture

Acres cultivés	fermes	lait	viande	vaches laitières	boeuf	brebis.
1974 : 8,983	68	52	16	1374	146	
1985 : 9 271	57	32	18	1162	320	106



Première ferme de Henri Bérubé, lot 6 rang petit 3. Ancien propriétaire Stanislas Beaudry.



Ferme Michel Bérubé, lot 8 rang 4. Ancien propriétaire, Ovide Drolet



Ferme de Yves Vachon. Ancien propriétaire, Maurice Vachon, lot 7 rg 5.



Ferme René Vachon, Ancien propriétaire, Alfred Vachon, lot 13 rg 3



Ferme Michel Roy, ancien propriétaire Euclide Roy, lot 25 rang 3



Ferme Margisya, Sylvain Girard et Angèle Marseille, lot 22 rang 6. Ancien propriétaire Hervé Robert



Ferme Rénald Gauthier, lot 20 rang 6. Ancien propriétaire Raymond Gauthier



Ferme Jean-Guy Guimond, lot 22 rang 5. Ancien propriétaire, Bernadin Guimond



Ferme Allfond, Damien, Diane et Benoit Lafond, lot 60 rg 3 canton Duhamel. Ancien propriétaire André Cotnoir.



Ferme au village, 13 rang 4, Henri Bérubé. Ancien propriétaire Roger Lacroix.



Ferme Pastelle, Gilles Dorion, lot 19 rang 4. Ancien propriétaire, Jean-Paul Lafond



Ferme Robert Barrette, lot 13 rang 6. Ancien propriétaire Frédéric Barrette.



Ferme Jean Bérubé, lot 62 rg 2 canton Duhamel. Ancien propriétaire Rénauld Cotnoir.



Ferme Gérard Pétrin, lot 23 rang 5, 1993. Ancien propriétaire, Joseph Rocheleau.



Ferme Lise Gélinas, lot 17 rang 6. 1990



*Ferme Rénauld Landry, lot 31 rang 3.
Maintenant, Mario Jacob et Johanne Larochelle*



Ferme Bruno Paquin, lot 48 rg 5.



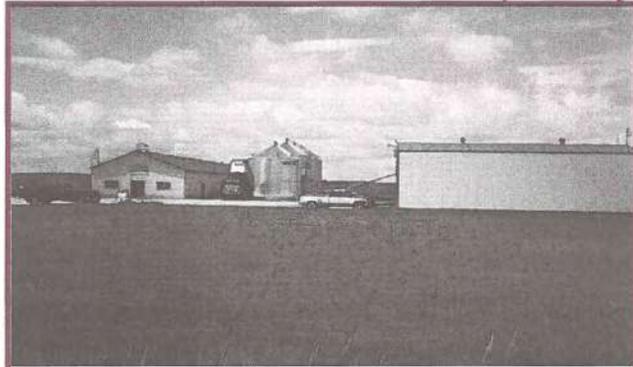
Ferme Denis Paquin, lot 16 rang 5. Ancien propriétaire, Jean-Guy Paquin



Ferme Jean-Paul Côté, lot 23 rang 6. Ancien propriétaire, Philippe Côté.



spécialisent dans la grande culture, comme Jocelyn Lachapelle de Guigues qui cultive chaque année environ 1000 acres de céréales et de canola.



Ferme céréalière de Jocelyn Lachapelle, 1996, Lot 27 rang 4.

Au gré des vents

Le 10 juin 1979, Louiselle et Raymond Herbet ont eu la peur de leur vie. À l'étable avec leurs deux jeunes enfants, Louiselle et Raymond voient le temps qui se gâte. Un orage violent survient, les vaches deviennent tellement nerveuses qu'ils les sortent de l'étable le temps que passe la tempête. À ce moment, personne ne se doute que les bêtes ne reviendraient dans cette étable que cinq mois plus tard. L'orage prend des proportions énormes. Chacun prend un enfant dans ses bras et cachés dans le passage de la laiterie, ils attendent que le calme revienne. Tout se retrouve en un clin d'oeil sans dessus dessous, quels dégâts! Le temps qui s'écoule, deux minutes ou moins peut-être, mais ce sont des minutes interminables. À leur sortie à l'extérieur les premiers mots qui leur viennent à l'esprit " on a été chanceux ". Installés sur cette ferme depuis à peine deux ans, Raymond et Louiselle décident de reconstruire. Chose certaine, après avoir vécu des moments pareils, les biens matériels ont beaucoup moins d'importance dans la vie.

Les animaux de boucherie (bovins et ovins)

Traditionnellement, le nombre de fermes laitières a toujours été plus important à Guigues que l'ensemble des autres productions. Cependant, depuis 10 ans, nous remarquons que la quantité de producteurs de bovins de boucherie dépasse le nombre de fermes laitières. À la fin de 1995, les éleveurs de bovins de boucherie de Guigues possédaient 907 animaux de boucherie soit, en moyenne, 41 bêtes par producteur. Le plus important éleveur, Patrick Smith, avait 145 bovins en 1995. Le nom des producteurs actuels apparaît dans la liste latérale.

D'autres entreprises spécialisées tentent de se développer. La production ovine commence à mieux s'organiser après avoir été boudée pendant 2 à 3 décennies par les producteurs agricoles. Actuellement, nous trouvons environ 600 brebis et agneaux sur les pâturages de 6 producteurs. Voir, dans notre liste latérale, les noms des producteurs.

Les producteurs d bovins de boucher

- Robert Barrette
- Henri Bérubé
- Ghislain Falardeau
- Alain Gironne
- Ethienne Girard
- Lise Gélinas
- Raymond Herbet
- Raymond Lalonde
- Marcelin Lemire
- Victorin Lemire
- Francine Gamelin
- Gaétan Malo
- Arthur Maurice
- Richard Marseille
- Denis Paquin
- Michel Perron
- Bernard Plante
- Ghislain Plante
- Roger Roy
- Patrick Smith

Les éleveurs de moutons

- Luc et Carole Bergeron
- Michel Bergeron
- La ferme l'Horizon de Claude et André Giard
- Claude et Louise Lemire
- Ghislain Morin
- Eric Smith et Franc Roy

Troupeau de boeufs de boucherie, Bernard Plante





*Boeufs de boucherie, chez Francine Gamelin,
1995*



*Des boeufs Highland, à la ferme du Geai Bleu.
Ghislain Falardeau*



Beau troupeau de moutons chez Luc Bergeron



Troupeau de bisons à la ferme de Roger Roy



Jeunes agneaux, chez Éric Smith et France Roy.



*Le troupeau de sangliers reproducteurs en semi-
liberté, chez Étienne et Céline Girard*



De beaux jeunes marcassins, à la ferme de Noël Gauthier

Autres élevages ou productions à Guigues

Depuis quelques années, nous voyons apparaître à Guigues de nouveaux élevages d'animaux "exotiques". Comme, les boeufs Highland de la ferme du Geai Bleu, propriété de Ghislain Falardeau, située à la limite sud de la municipalité. Le troupeau comprend actuellement près de 60 bêtes à grandes cornes et à longs poils.

Sur la ferme de Roger Roy, voisin de la ferme du Geai Bleu, une vingtaine de bisons occupent les pâturages. Deux entreprises de Guigues font aussi l'élevage de sangliers. Noël Gauthier du rang 3, possède une harde de 50 bêtes. Dans le rang 6, la ferme Paulannie, propriété d'Étienne et Céline Girard, élève du boeuf de boucherie en plus d'une harde d'environ 100 sangliers dont une partie, les animaux reproducteurs, pacagent en semi-liberté sur un terrain de 8

acres. La mise en marché des sangliers se fait par la vente à des restaurants de la région qui se spécialisent dans la cuisine des produits régionaux, et par des méchouis organisés par la ferme Paulannie.

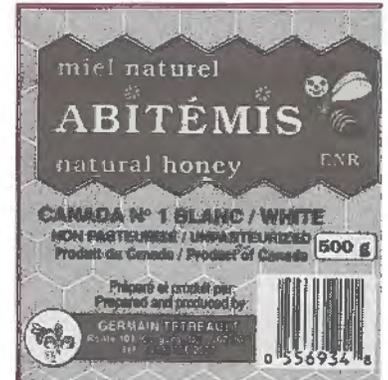
Depuis 2 ans, nous retrouvons dans le rang 3, sur le site de la ferme Nord-Vie, un élevage de nandous, oiseaux coureurs originaires d'Amérique du sud, cousins de l'autruche et de l'émeu. Le troupeau



Élevage de nandous, à la ferme Ravis, lot 28 rang 2.

se compose actuellement d'une vingtaine d'oiseaux. L'animal est élevé pour sa viande maigre, exempte de cholestérol, son cuir mince, ses longues plumes et son huile aux propriétés anti-inflammatoires.

En 1985, s'établissait à Guigues une entreprise maintenant majeure en Abitibi-Témiscamingue, la ferme apicole Miel Naturel Abitémis, propriété de Germain Têtreault. On y produit en moyenne 150 000 livres de miel par an avec près de 700 ruches. En 1997, l'entreprise augmentera le nombre de ruches à 1000. Il y a 1 employé permanent et 4 employés saisonniers. Il y a des ruchers (36 ruches par rucher) dans 9 localités du Témiscamingue, de Fabre à Nédelec en allant jusqu'à Laverlochère. Le miel Abitémis se retrouve dans toutes les épicereries de l'Abitibi-Témiscamingue et une partie est vendue en vrac, en barils de 45 gallons, sur d'autres marchés.



L'étiquette bien connue en région, du miel ABITÉMIS.

Nous retrouvons aussi à Guigues le plus grand nombre d'entreprises agricoles dans une même municipalité, soit 58 sur un total de 328, au Témiscamingue. Le tableau suivant montre le nombre et la localisation par rang de chacune de ces entreprises, en fonction de leur principale production, en date de janvier 97.

Trois entreprises sont vouées à l'horticulture chez nous. L'Éden Rouge, propriété de Gaston Robert et Denise Bournival, dans le rang 3 nord, produit depuis 1985, des légumes en serres. Pendant plusieurs années, ils ont produit des plants de fleurs, des tomates et concombres de serre, ainsi que des fraises et framboises. Les principaux légumes cultivés présentement sont la tomate et le concombre de serre. L'entreprise possède actuellement 6 serres qui couvrent environ 21000 pieds carrés. La production est écoulee à 70 % sur le marché témiscamien, au détail ou semi-gros et à 30 % auprès des grossistes de l'Abitibi.

La ferme Nord-vie, propriété de Sylvie Côté et Normand Olivier, toujours dans le rang 3, produit des fraises et du

Répartition des différentes entreprises agricoles sur le territoire de Guigues

Types d'entreprises	Rang 4 et 5 (route 101)			Total
	Rang 2 et 3		Rang 6	
Bovins de boucheries	5	11	4	20
Production laitière	4	11	5	20
Cultures de céréales ou de foin	1	5		6
Production ovine	2	3	1	6
Horticulture	1	1		2
Élevage de chevaux		2		2
Apiculture		1		1
Production en serre	1			1
Élevage de ratites	1			1
Total	15	34	10	59



Les belles tomates de serres d'Amélie, 1989

maïs sucré depuis 1985. La superficie en fraises est actuellement de 10 acres dont 2 acres en plasticulture et 15 acres en maïs sucré. L'Éden Rouge et la ferme Nord-Vie possédaient, en 1996, les plus grandes superficies au Témiscamingue dans leurs productions respectives.



L'entreprise serricole de l'Éden Rouge, rang 3 nord. Gaston Robert et Denise Bournival.

Sur la route 101 sud, près du garage des Machineries Larose, l'entreprise de Jean-Yves McFadden et Sherley Robinson produit des framboises sur environ 2 acres et des fraises sur environ 1 acre.

Plus au nord, Neuville Smith cultive aussi, depuis plus de 5 ans, quelques acres de maïs sucré. De 1970 à 1985, la paroisse comptait aussi des producteurs horticoles. Rose et Gérard Doucet, Rolland Côté et Emilien Côté ont garni nos tables de légumes de serre ou de champ, de fraises et nos jardins de plants de fleurs.



La framboisière de Sherley Robinson et Jean-Yves McFadden, en face des Machineries Larose

Comment expliquer tant de changement en agriculture depuis 1940 ?

À la fin des années '40, plusieurs modifications vont s'imposer à l'exploitant agricole du Témiscamingue. Avant cette période, plusieurs petites fermes, presque une par lot, produisaient toutes les denrées nécessaires aux familles qui les exploitaient. On vendait le surplus aux habitants de la paroisse et des localités avoisinantes. À cette époque, la main-d'oeuvre familiale était abondante et tous devaient participer aux tâches de la ferme. Le travail était difficile, souvent fait à force de bras.

Mais à la fin des années 40, plusieurs jeunes partent travailler à l'extérieur et délaissent la vie agricole. En même temps, nos fermes se mécanisent de plus en plus. Les trayeuses à vache, les écuriers d'étable, les tracteurs, les



presses à foin, les batteuses à grain et beaucoup d'autres machineries sont devenues les outils essentiels des fermes qui veulent prospérer. Mais ces équipements coûtent cher. Il faut gagner davantage pour se payer ces machineries, et faire vivre sa famille.

La production laitière est la base de l'agriculture à l'époque et, pour faire plus de lait, il faut plus de vaches. Pour avoir plus de vaches, il faut produire plus de fourrage et de grain. On cultive donc plus de terre et on cherche à améliorer les rendements. La taille des entreprises augmente et chevaux, cochons et poules disparaissent des fermes qui se spécialisent dans la production laitière.

En augmentant le volume de production, il fallait aussi organiser la mise en marché. Les consommateurs veulent des produits frais à longueur d'année et à prix stables. Les producteurs laitiers sont donc forcés de stabiliser la production pour éviter qu'il y ait des surplus l'été et des pénuries l'hiver.

C'est de là que vient le principe des quotas laitiers établis à la fin de l'année 1966. Le quota est un droit de produire et de mettre en marché un volume de lait. Les quotas obligent les producteurs à produire un volume donné de lait à chaque année, pas plus ni moins, sous peine d'être pénalisés. Un producteur peut envoyer son lait à la beurrerie, mais s'il dépasse son quota, il ne sera pas payé pour les litres de lait en surplus et il devra en payer le transport. Au milieu des années 1970, les producteurs ont subi une coupure unilatérale de 20 % de leur quota pour ajuster la production à la demande. Cela a créé beaucoup de remous chez les

Quelques chiffres sur la variation du prix des quotas.

1966	4.5\$/kg de matière grasse
1970 à 1980	11 à 17\$/kg
1980 à 1990	15 à 20\$/kg
1990 à 1997	25 à 40\$/kg

producteurs qui ont manifesté leur désaccord jusqu'à Ottawa. Les producteurs de lait se sont dotés d'un organisme de mise en marché efficace, si on se fie à toute la publicité qui entoure la vente des produits laitiers. Et cela leur procure un prix stable pour leur lait, qui est supérieur à celui des producteurs américains. Par contre, il doivent composer avec une réglementation de plus en plus stricte et avec une augmentation du coût des quotas. Les quotas sont établis provincialement en fonction de la demande en produits laitiers.

Une entreprise de 45 à 50 vaches laitières vaut entre 800 000\$ et 1 million de dollars, en 1996 ! Dans l'encadré de la page suivante, on peut se faire une idée du coût d'opération d'une ferme laitière en 1994. Le bénéfice net qui reste doit permettre de payer un salaire à la famille, et payer le financement à long terme des investissements. Le prix des quotas représente près de 50 % de la valeur actuelle des fermes laitières. Pour s'établir, les exigences de mise de fonds sont considérables puisqu'il est généralement reconnu que l'équité nécessaire correspond à la valeur du quota.

Il est de plus en plus difficile pour une personne qui n'est pas du milieu agricole de s'établir en production laitière ou dans d'autres types de productions agricoles. On ne peut plus s'improviser producteur ou productrice agricole. Gérer ce type d'entreprise demande de plus en plus de formation pour être à la fine pointe des techniques de production et pour développer de nouveaux marchés.

Il y a quelques mois, des amis de ma fille lui demandait : qui sont tes parents? Elle leur répondait : mon Père est à la fois agronome, ingénieur, administrateur, mécanicien et opérateur de machinerie. Ma mère est jardinière paysagiste, technicienne en tenue de livre, infirmière, éducatrice et opératrice de machinerie. Mais quel métier font-ils? Ils sont agriculteur et agricultrice et continuent à se perfectionner en informatique, car la technologie est de plus en plus présente sur l'entreprise.

La compétition pour la vente des produits est maintenant internationale et les entreprises qui veulent croître devront en tenir compte. À l'avenir, les entreprises sont condamnées à grossir et à se spécialiser pour pouvoir survivre. Elle devront s'ingénier à réduire leurs coûts de production et augmenter leur productivité. Le modèle des fermes familiales tel qu'on le connaît aura peut-être de la difficulté à se maintenir. Être gestionnaire d'une entreprise agricole est une profession complexe mais passionnante. Le paysage agricole de Guigues n'a pas fini de changer !



Voici un exemple de budget d'exploitation en production laitière, basé sur l'alimentation en ensilage d'herbe. Ces chiffres sont tirés du Conseil des Références Économiques en Agriculture du Québec (CRÉAQ) et date de 1994. Ils donnent une bonne idée des revenus, des coûts de production et des investissements nécessaires pour s'établir dans cette production.

C'est un budget type d'une entreprise de 47 vaches laitières, qui vend 3153 hectolitres de lait par année à 3.79 kilogrammes de matière grasse par hectolitre de lait. Le troupeau se compose de 30 % de vaches de race pure et 70 % de vaches croisées. L'entreprise produit tous les fourrages nécessaires et 25 % des concentrés utilisés.

Budget en production laitière, avec alimentation à base d'ensilage.

Revenus

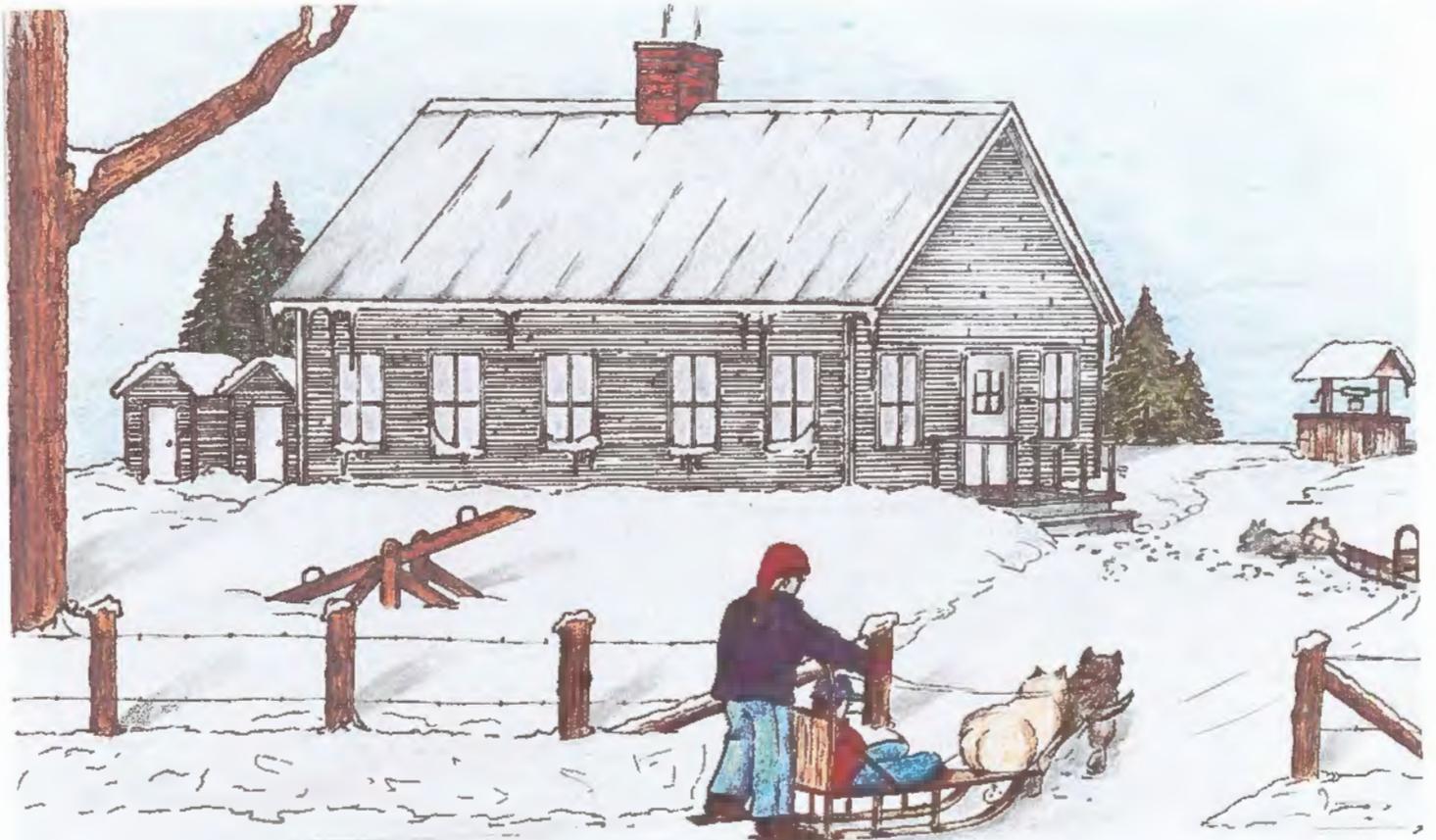
Vente de lait	170 421,00 \$	
Vente d'animaux	17 190,00 \$	
Vente de céréales	3 136,00 \$	
Compensation ASRA	3 394,00 \$	
Revenu total		194 146,00 \$

Coûts variables

Moulées et minéraux	29 741,00 \$	
Insémination et vétérinaire	6 157,00 \$	
Semences, fertilisants, pesticides,	8 038,00 \$	
Autres approvisionnements	2 565,00 \$	
Opérations culturales	15 640,00 \$	
Mise en marché	16 987,00 \$	
Autres coûts (salariés, assurances, intérêt court terme....	25 804,00 \$	
Total des coûts variables		105 046,00 \$

Coûts fixes

Amortissements		17 395,00 \$
Total des dépenses d'exploitation		146 587,00 \$
Bénéfice net (avant salaire de l'exploitant et financement à moyen long terme)		47 559,00 \$



École du Rang

Artiste : André Herbet
Titre : École de rang
Médium : Dessin au crayon



Chapitre 5

100 ANS D'INSTRUCTION PUBLIQUE À ST-BRUNO-DE-GUIGUES

On peut dire que l'instruction avait une grande importance pour nos familles pionnières. Il faut considérer ce respect pour l'éducation en se rappelant que plusieurs de nos pères de famille à l'époque ne savent pas signer leur nom. Ceux-là utilisaient des chèques spéciaux qui comportaient trois lignes. Sur la première, on traçait sa marque ou sa croix et Monsieur le Curé écrivait le nom du cultivateur. Les deux autres lignes servaient pour les témoins. Il faut donc admirer le zèle de nos pionniers à faire instruire leurs enfants. On ouvre officiellement la première classe à St-Bruno-de-Guigues, dans un camp en bois rond en 1891. Que de chemin parcouru depuis et que d'efforts déployés par notre personnel enseignant, sans oublier l'implication bénévole de nos commissaires d'école.

La matière de ce chapitre a été tiré d'un manuscrit remarquable à plus d'un titre, rédigé par Estelle Laperle et Laurianne Routhier au terme d'une recherche dans les archives de la Commission Scolaire de Guigues et grâce à des entrevues réalisées auprès de témoins du passé. Sans la collaboration discrètement efficace de ces dames, ce livre du centenaire de St-Bruno-de-Guigues n'eût pas eu la même teneur.

À l'occasion du centenaire de la municipalité de St-Bruno-de-Guigues, nous voulons aussi adresser un vibrant hommage de reconnaissance aux Soeurs de l'Assomption de Nicolet qui, comme les pionniers de notre paroisse, ont aussi été des « ouvrières de la première heure ». Elles ont connu la période difficile de la colonisation et elles ont œuvré dans notre milieu pendant plus de 80 ans. Pour leur persévérance et leur admirable renoncement, nous leur sommes redevables. Ces femmes de grande valeur et de haut savoir ont accompli un travail immense dans le domaine de l'éducation à Guigues. Elles ont droit à toute notre admiration.

Des classes en bois rond



Mme Philomène Vachon, première institutrice de Guigues,

Philomène Vachon (Mme Joseph Lefebvre) enseigne aux enfants dans un camp en bois rond, première classe élémentaire ouverte à Guigues en 1891, sur le lot 22, rang 4, propriété de Nestor Denis, puis de Albert Paquin. Son petit-fils, Guylain Paquin, travaille encore aujourd'hui cette terre. Par la suite, Azalie Beauvais et Hélène Bérubé ont enseigné dans cette maison et dans celle d'Isaac Paquin, bâtie sur le lot 20 du rang 5.

On ouvre une autre école en 1896, dans un campement de Pierre Julien, sur le lot 15 du rang 3, terre qui sera cultivée ensuite par Ovide Lacroix et par son fils Georges. Joséphine Latour, Anasthasie Gauthier et Adouilda Lemire (Mme Arsène Gagnon) furent les premières institutrices à cette école. On sait qu'elles insistèrent auprès des colons pour qu'on construise de *vraies* écoles ; la Commission scolaire du canton Guigues est instituée l'année suivante.

1897 - La Commission Scolaire du Canton Guigues

La fondation de la Commission scolaire du Canton Guigues coïncide avec la fondation de notre municipalité de canton en 1897. Il faut en effet percevoir des taxes scolaires pour assurer l'instruction des élèves. Le canton Guigues compte alors au moins 300 personnes. Eusèbe Gauthier est élu président et il y a quatre commissaires : Procule Lefebvre, Félix Paquin père, Pierre-Augustin Lavallée et Abraham Patrice. Louis-Israël Foisy est nommé secrétaire-trésorier.

**Institutrices 1901 à 1910**

(salaire de 175 \$ /an)

Mlle Joséphine Latour
 Angéline Payette
 M. David Archambault
 Mme Wilfrid Neveu
 Adouilda Lemire
 Marie-Anna Rhéaume
 Virginie Cloutier
 Mlle M. Hamel
 Élima Simard
 Mary Gauthier
 Bernadette Clermont
 Marguerite Boisvert
 M. L. Pépin
 Mary-Ann Mc Donald
 Marie-Antoinette Champagne
 Hermine Barette
 Ernestine Le Comte
 Marie-Anne Lemire
 Esther Mc Fadden
 Marie-Louise Richard
 Clara Lemay
 Virginie Dusseault
 H. Fontaine
 Laetitia Houle
 Joséphine Bélanger
 Mme Dieudonné Masson
 Mme Évangéline St-Cyr
 Mme Marie-Anna Bélanger
 Mme Jean-Baptiste Dénomme
 Mme Ubald Therrien
 Mlle Marie Grignon
 M. Cousineau (de Hull)
 Anne-Marie Labelle.

Institutrices 1910 à 1920

Marie Labbé
 Alice Gailloux
 Hélène Perreault
 Marie Therrien
 Emma Champagne
 Antoinette Gélinau
 Aldéa Robert
 Séraphine Grignon
 M. Carignan
 Joséphine Bélanger
 Maria Rny
 Marie-Louise Richard
 Agnès Lafond
 Marguerite Gauthier
 Véronique Lafond
 D. Deslauriers
 Délima Comptois
 Fabiola Robert
 Almondine Robert
 Jeannette Cartier
 Eldia Robert
 Rose-Anna Lavallée
 E. De Foy
 A. Cloutier
 Éva Cotnoir
 Georgette Dessureault
 Laurette Labre
 Cécile Cotnoir
 Elisabeth Baril
 Aglaé Lacombe
 Hélène Giroux

Le territoire de la commission scolaire est aussitôt divisé en trois arrondissements scolaires, lesquels auront chacun leur école sous la juridiction d'un commissaire. L'arrondissement no. 1 comprend les rangs 1-2-3 sur toute leur largeur, compte tenu qu'il y a 38 lots dans chaque rang. L'arrondissement no. 2 comprend les rangs no. 4 à 9. L'arrondissement no. 3 comprend tout le reste de la municipalité scolaire du canton de Guigues. À la même réunion du 5 septembre 1897, le Conseil scolaire mandate son secrétaire-trésorier, Israël Foisy, pour solliciter les services de Mme Cousineau de Hull, comme institutrice à l'école de Guigues.

À la même réunion on consigne : « que le secrétaire soit autorisé à engager Mlle Évangéline St-Cyr comme institutrice à l'école no. 2 à raison de 165 \$ pour l'année 1897-1898 et qu'elle aura à payer 7 \$ de pension par mois ». Les commissaires ajoutent qu'ils ont trouvé la perle rare... Le 30 octobre 1897 les commissaires proposent : « que le secrétaire soit autorisé d'acheter tous les livres de classe nécessaires et de les vendre à crédit et de collecter le prix avec les taxes ».

On s'était occupé au début du mois d'octobre de l'évaluation des propriétés du canton en vue de percevoir les premières taxes scolaires : « il est proposé par Félix Paquin que Alphonse Côté, Elzéar Guimond et Olivier Lafond soient tous trois nommés estimateurs pour la municipalité de Guigues pour faire un rôle d'évaluation pour les besoins scolaires ».

En conséquence, le conseil scolaire du canton adopte la proposition suivante le 5 décembre 1897, qui permet de lever des taxes scolaires et de payer les institutrices : « il est proposé par Eusèbe Gauthier que la rétribution mensuelle soit imposée au taux de 10 centins par mois payable pour huit mois par année pour chaque enfant ». Il est intéressant de noter que le barème de taxation n'est pas fondé sur la valeur imposable de la propriété, mais sur le nombre d'enfants qui fréquentent l'école.

Au village, l'école-chapelle et dans les rangs des écoles de fortune...

Au village, la chapelle est le seul local en état de servir de classe en 1897. Cette école no. 1, l'école-chapelle, sera utilisée jusqu'en 1910. On y ajoute une annexe, entre temps, pour ouvrir une seconde classe au village. Naturellement, les élèves qui fréquentent l'école-chapelle du village demeurent à proximité, c'est-à-dire qu'ils peuvent avoir à marcher 45 minutes, 3 à 4 kilomètres, dans le froid le plus rigoureux. C'est le climat hivernal qui explique, au temps de la colonisation, le nombre de classes de fortune dans nos rangs.



Mme Adouilda Lemire, institutrice de Guigues en 1896



En général, l'enseignement est dispensé dans des maisons privées jusqu'à ce qu'on bâtit l'école dans ce rang. Mlle Joséphine Bélanger enseigne en 1905 dans la maison de René Béland, bâtie sur le lot 41 dans le rang 4. En 1907, Mme Honoré Fontaine enseigne dans la maison de Pacifique Morin, établie dans le rang 6.

Le mobilier de classe est rustique, tables et bancs fabriqués par un menuisier de la paroisse et le matériel d'enseignement est acquis lentement. Le 12 février 1910, il est « proposé par Antoine Rochon qu'on demande au Département de l'Instruction publique, trois douzaines de *Mon premier livre*, deuxième partie ». Le 25 février 1911, les commissaires de Guigues reçoivent ce rapport de l'inspecteur d'écoles : « il faut des pupitres modernes pour remplacer des vieilles tables et un globe terrestre dans chaque école. Vous ne devez pas engager d'institutrice non-diplômée sans la permission du surintendant de l'Instruction Publique ».

Le 24 mars 1912, le Conseil scolaire de Guigues – qui s'est municipalisé lui aussi – adopte la résolution suivante : « que la soumission de Bernardin Desrochers au montant de 1 950 \$ pour la construction de l'école no. 4 pour filles soit acceptée ». Évidemment, toutes les écoles de rang ne sont pas bâties la même année. La classe est ouverte ensuite dans la maison d'Edmond Leblond, dans la maison d'Edgard Dussault et enfin, sur le lot 39, propriété d'Arthur Forget. La première école de rang à Guigues fut érigée à cet endroit. Cette bâtisse sera transportée en 1919 sur le lot 45 du rang 5, où elle sert de résidence à Neuville Smith. La première école de Guigues est bientôt remplacée par une école à deux classes, construite sur le lot de Jean-Roch Laperle, actuelle résidence de M. Ronald St-Jean.

Comme la population de Guigues augmente rapidement, la Commission scolaire de Guigues délimite de nouveaux arrondissements scolaires. À la réunion du 4 septembre 1927, Amédée Barette propose que la maison de Joseph Robert père, située sur le lot 21 du rang 6 « soit louée pour servir d'école à l'arrondissement no. 9 pour cette année scolaire à raison d'un loyer mensuel de 6 \$ ».

Rôle et responsabilités des commissaires d'écoles

Chaque arrondissement scolaire est représenté par un commissaire et possède une école sur son territoire. Ce sont les contribuables de l'arrondissement qui voient à son entretien. Les commissaires font respecter les lois du Département de l'Instruction publique et en appliquent les règlements. Ils administrent les écoles, s'occupent des réparations ou d'en faire construire de nouvelles. Les commissaires voient aussi à l'embauche des institutrices et fixent leurs salaires.

Antoinette Bergeron
Alice Comtois
Blanche Béliste
Thérèse Vézina
Mme Roch Allard.

Institutrices 1920 à 1930 (salaire de 350 - 400 \$ /an)

Lucienne Falardeau
Bernadette Gélinas
Ozina Richard
Laurette Culbert
Denise Richard
Laure Généreux
Angéline Colnoir
Cécile Culbert
Rose-Anna Fauché
Thérèse Béland
Gabrielle Belliard
Théodora Lafontaine
Éléonore Généreux
Colette Côté
Jeanne Ladouceur.

Institutrices 1930 à 1940 (salaire de 325 \$/an)

Rose-Anna Lavallée
Corona Comtois
Thérèse Béland
Colette Côté
Théodora Lafontaine
Émilienne Colnoir
Régina Lavallée
Solange Côté
Germaine Colnoir
Hélène Drolet
Thérèse Leblond
Bernadette St-Jean
Agnès Béland
Blanche Colnoir
Cécile Leblond
Colombe Lafontaine
Fernande Lysigh
Laurette Béland
Lucie Côté
Emma Dusseault
Rachel Drolet
Marguerite Gauthier
Thérèse Drolet
Marguerite Leblond
Jeanne-d'Arc Gauthier
Marguerite Allard
Lucienne Laverdière
Julienne Guilbault

Institutrices 1940 à 1950 (salaire de 850 -1 000 \$/an)

Estelle Paquin
Jeanne Bergeron
Rita St-Jean
Thérèse Bergeron
Gertrude Drolet
Gisèle Paquin
Suzanne Meilleur
Lucienne Lacroix
Laurianne Paquin
Noëlla Beauvais
Heurette Champagne



L'école chapelle, 1897-1910



Noëlla Lemire
 Rose-Alice Gauthier
 Antonine Gagnon
 Gisèle Gauthier
 Lorraine Champagne
 Colette Beauvais
 Solange Gauthier
 Yvette Côté
 Jacqueline Belliard
 Éva Guilbeault
 Gisèle Bèland
 Jacqueline Gauthier
 Rita Beaudry
 Isabelle Lacasse
 Thérèse Beaudry
 Ghislaine Cotnoir
 Estelle Bellemare
 Georgette Duelliel
 Héliène Lachevrotière
 Noëlla Brien
 Ghislaine Baril
 Marie-Paule Cotnoir
 Bruno Moreau
 Yvette Routhier
 Marie-Paule Julien
 Rachel Julien
 Lucille Brien
 Germaine Brien.

Institutrices 1950 à 1960

Thérèse Frappier
 Berthe Vincent
 Claire Carrière
 Estelle Gagnon
 Imelda Drolet
 Anita Dupuis
 Gertrude Cloutier
 Angèle Gauthier
 Noëlla Lacroix
 Eliette Mongeau
 Pierrette Bergeron
 Lucie Cotnoir
 Marielle Vaillancourt
 Huguette Cotnoir
 Brigitte Paquin
 Gillienne Gauthier
 Fleurette Chaumont
 Irène Bergeron
 Rosabelle St-Amand
 Henriette Mongeau
 Carmen Boucher
 Marie-Laure Lacasse
 Jeanne Denis
 Laure Julien
 Jeannine Cotnoir
 Dolores Lemire
 Denise Gagnon
 Monique Drolet
 Léon Légaré
 Carmelle Lafond
 Raymonde Côté
 Jeannette Julien
 Marie Lacroix
 Claircette Paquin
 Carmen Lemire
 Denise Paquin
 Ghislain Rocheleau
 Bernadette St-Jean
 Céline Boucher



École du rang 5 sud, vers 1948

Première Rangée : Pierrette Bergeron, Lucette Bergeron, Suzanne Beauvais, Rolande Brien, Réal Cotnoir, Simon Cotnoir,

Deuxième Rangée : Lucie Cotnoir, Monique Brien, Jeanine Cotnoir, Yvan Brien, Jacques Cardinal,

Troisième Rangée : Huguette Cotnoir, François Brien, Jean-Paul Cardinal,

Quatrième rangée : Clairette Cotnoir, Carmel Beauvais, Cécile Brien, Gérald Cotnoir, André Beauvais, Emmanuel Cardinal. Professeure : Yvette Côté

Chaque commissaire est élu pour deux ans. Ainsi, chaque année, deux ou trois commissaires sont appelés à se faire élire. Les cinq élus nomment un secrétaire-trésorier, lequel reçoit un salaire. « M. Henri Gauthier propose qu'à cause de l'augmentation du coût de la vie, le salaire du secrétaire soit porté à 30 \$ par mois en attendant que le prix de la vie redevienne normal ». (1940) En 1942, ce salaire montait à 345 \$ par année. Les commissaires ne reçoivent aucune rémunération.

Les responsabilités du secr.-trés. sont étendues. Il donne suite aux résolutions adoptées par les commissaires. Il transcrit au registre les minutes des assemblées. Il envoie les factures des taxes scolaires et en perçoit le paiement. Le secrétaire-trésorier fait signer les contrats des enseignantes dont les services ont été retenus par les commissaires. D'ailleurs, M. le Curé a son mot à dire dans l'embauche des institutrices de la paroisse. Les commissaires des trois arrondissements s'en remettent au jugement sûr de M. le Curé pour placer les nouvelles institutrices dans les écoles de rang.

« Le 3 août 1913, M. Joseph Cotnoir, commissaire, propose que le traitement soit payé aux institutrices, d'après le degré du diplôme :

1. Institutrice non-diplômée : un traitement de 200 \$ par année.
2. Institutrice ayant un diplôme élémentaire, au traitement de 210 \$ par année.
3. Institutrice ayant un diplôme modèle, traitement de 215 \$ par année.
4. Institutrice ayant un diplôme académique, au traitement de 220 \$ par année ».



Première année d'enseignement à l'école du rang 3 sud, 1951

Professeure : Marie-Paule Cotnoir

Rolande Vachon, Dolorès Guimond, Sylvain Guimond, Réal Julien, Réal Mongeau, Céline Boucher, Gilles Lacroix, Gérald Mongeau, Rose-Hélène Lacroix, Jeanine Cyr, Carmen Boucher, Clairette Lemire, Clairette Cotnoir, Murielle Mongeau, Rose-Hélène Lemire, Etienne Gauthier, Michel Lemire, Gil Julien, Jean-Claude Lemire, Antoine Lemire, Rénauld Cotnoir, Rachel Cadieux, Armande Boucher, Madeleine Lemire, Françoise Guimond, Jean-Louis Mongeau, Martial Lemire, Ghislaine Lemire.

Françoise Côté.

**Institutrices et instituteurs
1960 à 1970**

Lucette Charette
Jacqueline Bouffard
Béatrice Rocheleau
Céline Charette
Marguerite Trépanier
Réjeanne Drolet
Françoise Paquin
Monique Barie
Marguerite Baril
Hélène Lanouette
Marie-Berthe Vaillant
Lise Côté-Marchand
Hélène Massicotte
Denise Cotnoir
Fleurite Bergeron
Laurette Bouffard
Rachel Perron
Myriam Cotnoir
Ghislaine Charette
Marielle Paquin
Lise Côté-Bergeron)
Raymond Bastien
René Dupuis
Gérard Lecomte.

**Institutrices et instituteurs
1970 à 1980**

Lise Patoine
Lucie Lefort
Robert Baril
Gérard Bernatchez
Céline Clermont
Céline Hallé
Jacelyne Bérubé
Christiane Laperle
René Cloutier
Paulette Paquette
Clothilde Bergeron
Françoise Bélanger
Guylaine Lavallée
Gisèle Dussault
Marlyne Dubé
Jacques Girard
Jean-Paul Gosselin
Carmen Arseneault
Marcelle Ritchot
Évelyne Lafrenière
Alberte Éthier
Doris Perreault
Marie-Claire Lupien
Rosanne Jacques
Ginette Mayer
Gérald Côté
Lucien St-Germain.

**Institutrices et instituteur
1980 à 1995**

Nicole Routhier
Laurette Laliberté
Jacquelin Côté
Diane Robert
Suzanne Mongrain
Nicole Mailhot

Durant les années 1940 à 1955, le curé de Guigues, Mgr L.Z. Moreau, joue un rôle important dans l'administration des affaires courantes de la commission scolaire. Au mois de septembre, M. le Curé visite chaque école de rang. Il fait ses recommandations aux enfants, les bénit en leur souhaitant une heureuse et fructueuse année scolaire.

Au mois de juin M. le Curé, accompagné des commissaires, procède à l'examen général dans



Chantal Lajeunesse
Cécile Bergeron
Francine Valiquette
Jacques Turcotte
Suzelle Marleau
Fernande Lavallée
Chantal Pelletier.

es soeurs institutrices

1906 S. St-Jude, sup.1906-12
S.S. François d'Assise 1906 -09
S. Sainte-Brigitte 1906
S. Sainte-Hyacinthe 1906
S. Saint-Ulric 1907
S. Sainte-Prisque 1908 -11
S. Sainte-Madeleine 1908- 13
S. Marie-de-Lorette 1909- 10
S. Saint-Émilien 1909
S. Saint-Gaëtan 1909
S. Saint-Ludger 1910-11
S. Sainte-Sabine 1910
S. Saint-Venant 1911-18
S. Saint-Joachim 1911-18
S. Sainte-Hélène 1911-16
S. Saint-Honoré 1912-13
S. S.Pierre d'Alcantaral 1912
S. Marie-de-la-Foi, sup. 1913-15
S. Saint-Marcel 1913-17
S. Marie-Angéline 1913
S. Marie-des-Neiges 1914-16
S. Sainte-Léonide 1914
S. l'Ange-Gardien 1915-16
S. Saint-Jean-Berchmans 1915-
S. Marie Philémon 1915
S. Ste-Candide, sup. 1916-22
S. Saint-Éloi 1916-18
S. Claire-de-Jésus 1916-20
S. Sainte-Florentine 1916-18
S. Marie Christine 1916-17
S. Alphonse-de-Ligouri 1917-18
S. Sainte-Angèle 1917-19
S. Saint-Léonce 1918
S. Marie Albert 1918
S. Marie Émérentienne 1918-19
S. Saint-Auxence 1919-21
S. Gertrude-de-Nivelles 1919-21
S. Anne-de-Jésus 1919-25
S. Béatrix-de-Rome 1919-23
S. Catherine d'Alexandrie 1920-
22
S. Marie-Napoléon 1920-21
S. Aimé-de-Grenoble 1921-22
S. Marie Hermine 1922
S. Saint Élie 1922
S. Saint Auguste 1922
S. Jean-du-Sauveur 1922-23
S. Germain-de-Montford 1922-28
S. Jeanne-Thérèse 1922
Soeur St-Eugénien, sup. 1923-25
S. Saint Arthur 1923-24
S. Saint-Désiré 1923
S. Jean-Gabriel 1923-27
S. Élisabeth-de-Portugal 1924-25
S. Blanche de Castille 1924-26
S. Françoise-Romaine 1925-26
S. Saint-Maximin 1925-26
S. Marie-de-Béthanie, sup.1926-
31
S. Grégoire-de-Niziance 1926

chaque école de rang. Les questions portent sur toutes les matières au programme. On évalue la performance de l'institutrice d'après la vitesse et la justesse des réponses des élèves. Et puis, c'est la remise des prix, pour lesquels on a prévu : « une somme de 40 \$ pour l'acquisition de beaux livres de récompenses : 3 douzaines de beaux prix pour assiduité, 4 douzaines de livres de messe de valeur, 3 douzaines de livres de messe de moindre valeur, et la balance en prix ordinaires ». (16 mai 1915)

Le transport scolaire est aussi du ressort de nos commissaires : « Hervé Robert propose que la soumission de Eugène Gauthier de 400 \$ pour les transport des élèves de l'école no. 9 à l'école du village soit acceptée ». (1er juillet 1945)

Recrutement des institutrices

d'après Donat Martineau, o.m.i.

« Ces prêtres avaient facilement accès à leur diocèse d'origine. Ils y faisaient annuellement un voyage et revenaient à l'automne avec des institutrices. L'année écoulée, ils étaient heureux de bénir leur mariage avec une recrue de la colonisation. L'inévitable arriva au moins une fois. Au cours d'un voyage de recrutement d'institutrices au diocèse de Nicolet, le curé Moreau se vit un jour fermer gentiment les portes par les mamans qui en avaient assez de se faire voler leurs filles. Il dut revenir avec un contingent de cinq institutrices ayant de toute évidence dépassé la cinquantaine. Les septuagénaires d'aujourd'hui se rappellent les regards flamboyants que certains jeunes lancèrent à leur curé qui leur avait joué ce sale tour. Comme leurs devanciers, ils avaient prudemment retardé leur départ pour le chantier au premier dimanche de septembre. Après la messe, de l'église au presbytère, l'autoritaire curé Moreau, à la forte carrure, n'osa envisager personne et fila droit son chemin.

Il arriva que la déception n'était pas du seul côté des aspirants colons, mais du côté de la jeune institutrice qui réalisait à son arrivée qu'elle avait été prise au piège. Enlisée dans un rang éloigné du village, privée du confort familial, déracinée de sa paroisse d'origine, dans l'obligation d'enseigner à sept divisions et d'entretenir son école, la chauffer au bois, elle éprouvait une certaine angoisse ».

Les écoles de rang

Les plans servant à la construction des 10 écoles de rang dans les limites de la municipalité de Guigues provenaient du département de l'Instruction publique. Elles furent donc toutes construites suivant le même modèle entre les années 1915 et 1920 et on en trouvait une par rang, plus une au village. Nous possédons dans les archives de la Commission scolaire la description détaillée de deux pages qui servait de devis aux constructeurs de nos maisons d'école. Une description sommaire et plus imagée suffira à raviver les souvenirs des aîné(es) de Guigues.



École double du rang 4, 1963. Propriétaire actuel
Ronald St-Jean



L'école est divisée en deux parties. La plus grande sert de salle de classe. On aménage une cuisinette avec poêle à bois et une petite chambre à coucher dans l'autre partie. Certaines institutrices ne couchent pas à l'école. Elles dorment chez des voisins.

L'institutrice rentre tôt le matin, chauffe le poêle à deux ponts dans la salle de classe. Le mobilier est fourni par la Commission scolaire, qui achète le bois de chauffage des cultivateurs. Ce bois est cordé dans un hangar à proximité des toilettes à l'extérieur. Nos cultivateurs y trouvent d'ailleurs leur compte, en coupant du bois de chauffage qui sera acheté pendant longtemps par la commission scolaire : « J'ai vendu au dernier et plus bas enchérisseur le bois pour le chauffage des écoles pour l'année 1939-1940 aux conditions suivantes : bois sec et sain, pas charbonné, fendu assez petit pour l'allumage et cordé dans le hangar des écoles. Pour l'école du village du bouleau sain de deux pieds de long, pas seulement des rondins, livré dans la cour le plus tard le premier mai 1939 ». (29 janvier 1938)

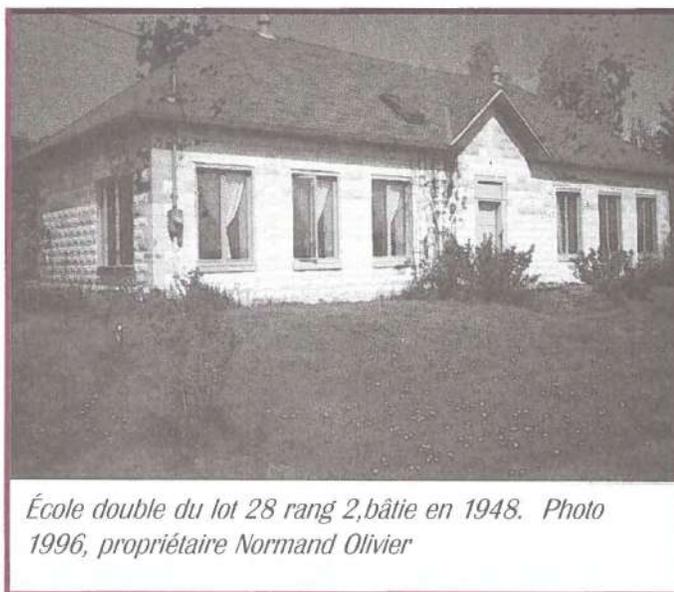
À l'arrière de l'école, il y a une toilette pour les filles et une autre pour les garçons. Ces toilettes sèches causent plusieurs inconvénients, dont l'obligation de se vêtir chaudement l'hiver pour aller aux toilettes.

Les élèves les plus doués étaient de corvée pour transporter la chaudière d'eau à boire depuis les puits du cultivateur voisin. Tous les élèves boivent au même gobelet de granit. Vers 1920, la fontaine commencera à remplacer la chaudière, nette amélioration du point de vue de l'hygiène.

Les élèves, qui habitent loin, dînent dans la salle de classe qui sert également aux récréations par temps maussade. Les cours reprennent après le dîner dans la même salle, chauffée au bois. On disait pour ces raisons que les salles de classe manquaient d'aération. Le chauffage au bois des maisons d'école demeura longtemps la norme. Émery Vézina, alors secrétaire-trésorier de la Commission scolaire de Guigues, écrit : « le 19 août 1923, j'ai vendu au dernier et plus bas enchérisseur, à la porte de l'église de la paroisse de St-Bruno-de-Guigues, à l'issue du service divin du matin, le chauffage des diverses écoles de cette municipalité pour un an. Savoir :

École no. 1 : Odilon Lacroix	88 \$
École no. 2 : Joseph Lacroix	44 \$
École no. 3 : Rodrigue Lemire	60 \$
École no. 5 : Avila Bergeron	48 \$
École no. 6 : Edmond Comtois	43.50 \$
École no. 7 : Joseph Vachon	35 \$
École no. 8 : Albert Lemire	50 \$

Ce n'est que dans les années 1948-1950 que des constructions beaucoup plus confortables



École double du lot 28 rang 2, bâtie en 1948. Photo 1996, propriétaire Normand Olivier

- S. Stanislas de l'Assomption 1928
- S. Joseph-Edouard 1927-29
- S. Sainte-Georgette 1927-30
- S. M. de l'Enfant Jésus 1927-29
- S. Sainte Paule 1928
- S. Marie Eugène 1928
- S. Joseph-Hermann 1929
- S. Marguerite-de-Bavières 1929
- S. Jeanne-de-Domrémy 1929-31
- S. Joseph-de-la-Providence 1929-36
- S. Jean-de-la-Lande 1929-34
- S. Marie-André 1929
- S. Saint-Roger 1930
- S. Aimée-du-Crucifix 1930-41
- S. Marie-Benjamin 1930
- S. Marie-du-Refuge 1931
- S. Sainte-Denise 1931-35
- S. Marie-Cécile 1931
- Soeur Saint Rémi, sup. 1932-34
- S. Madeleine-du-Sacré Coeur 1935
- S. Aristide-du-Sacré Coeur 1932
- S. Marie Élise 1932-37
- S. Saint-Roch 1932-35
- S. Albert-de-Rome 1933-34
- Soeur Sainte Candide, sup. 1933-36
- S. Armand-du-Sacré Coeur 1933-38
- Soeur Ste Alexandrine, sup. 1934-41
- S. Thérèse Martin 1936-39
- S. Saint-Nicéphore 1936-43
- S. Thérèse-du-Sacré-Coeur 1936
- S. Marie Réparatrice 1937-43
- S. Justine-de-Padoue 1937-40
- S. Marie-Julia 1937-40
- S. Germaine-du S. Sacrement 1939-42
- S. Saint Paul 1941-42
- S. Saint-Tharsicius 1941
- S. Saint-Jean-Bosco 1941-45
- S. Saint-Pierre-Célestin 1942
- Soeur Jean-de-Jésus, sup. 1942-44
- S. Saint-Pierre-Célestin 1942-44
- S. Louise-Marie 1942
- S. Saint-Léon-de-Rome 1943-43
- S. Calixte-du-Sauveur 1943-43
- S. Sainte-Pélagie 1943-46
- S. Sainte-Marguerite 1943-50
- S. Saint-Hortensius 1944-47
- S. Saint-Rosario 1944-46
- S. Joseph-du-Divin-Coeur 1945
- S. Jeanne-du-Rosaire 1945-49
- S. Jean-du-Bon-Pasteur 1946-47
- S. Marie-Lucille 1946-47
- S. Saint-Jean-Martyr 1947-1950
- S. Germain-Martyr 1947-48
- S. Aimée-du-Crucifix, sup. 1948
- S. Catherine d'Alexandrie 1948
- S. Jean-du-Thabor 1948
- S. Marie Ida 1948-50
- S. Germaine-de-l'Assomption 19
- S. Jeanne-du-Divin-Coeur 1949-
- S. Jeanne-Thérèse 1949-50
- S. Rose-de-Jésus 1949-51
- S. Marie-du-Bon-Secours 1949



S. Thérèse-de-la-Providence 1950-52
 S. Sainte-Espérance 1950
 Soeur Ste-Éliza, sup. 1951-56
 S. Marie François 1951
 S. Albert-du-Sacré-Coeur 1951-53
 S. Jean-du-Carmel 1951
 S. Réjeanne-Marie 1951-52
 S. Sainte-Claudia 1952-53
 S. Isabelle-de-Jésus 1952
 S. Sainte-Cécilienne 1952
 S. Alphonse-de-l'Eucharistie 1952-57
 S. Sainte-Jacqueline 1953-55
 S. Saint-Jean-de-la-Paix 1953-54
 S. Claire-Marguerite 1953
 S. Sainte-Myriam 1954-55
 S. Marie-de-Sainte-Cécile 1954-56
 S. Laura-Marie 1954-55
 S. Aline-Marie 1954
 S. Jeannine-de-Jésus 1955-56
 S. Gisèle-de-Marie 1956
 S. Élizabeth-de-Portugal 1956-57
 S. Anne-du-Sauveur 1956-57
 S. St-Pierre-de-la-Croix, sup. 1957
 S. Sainte-Flore-de-Rome 1957
 S. Gérard-de-la-Trinité 1957S.
 Sainte-Marie-des-Neiges 1957

Présidents et commissaires de la Commission scolaire de Gulgues 1897 à 1970

1897

Louis-Israël Foisy, sec-trés.
 Procuire Lefèvre
 Félix Paquin (père)
 Pierre-Augustin Lavallée
 Abraham Patrys
 Eusébe Gauthier, prés.

1898

Louis-Israël Foisy, sec-trés.
 Procuire Lefèvre
 Camille Lacroix
 Pierre-Augustin Lavallée, prés.
 Abraham Patrys
 Joseph Mathieu

1899

Louis-Israël Foisy, sec-trés.
 Procuire Lefèvre
 Camille Lacroix
 Olivier Lafond, prés.
 Joseph Mathieu
 Stanislas Beaudry

1900

Louis-Israël Foisy, sec-trés.
 Elzéar Guimond
 Camille Lacroix
 Olivier Lafond
 Joseph Mathieu, prés.
 Stanislas Beaudry

1901

Louis-Israël Foisy, sec-trés.
 Elzéar Guimond
 Nestor Côté

remplaceront les écoles de rang en bois. Normand Olivier et Sylvie Côté ont restauré une école en blocs *glacés* dans le rang 2 ; Lévis Gauthier habite une ancienne école de blocs de ciment et Ronald St-Jean habite l'autre école en blocs de ciment dans le rang 4, sur la route 101. D'autres écoles de bois ont été déménagées.

Rôle et fonction de l'enseignante

La classe commence à 9:00 h et se termine à 4:00 h le soir. En dehors de ces heures de classe, l'enseignante doit préparer ses cours du lendemain, corriger les travaux, balayer et laver le plancher de la classe, épousseter les pupitres, etc. Pour cette conciergerie, on rajoutait un supplément variant entre 5 \$ et 25 \$ par année au salaire de l'institutrice. Toutefois, en 1898, l'institutrice Anasthasie Gauthier est payée 100 \$ par année, « avec obligation d'allumer le poêle à ses frais ». En 1940, le salaire annuel d'une institutrice s'élèvera à 300 \$ et il atteindra 1 000 \$ annuellement en 1953.

La plupart des écoles de rang accueillent une trentaine d'élèves de la première à la septième année. Une classe comporte donc sept divisions. Qu'on imagine le tour de force de ces enseignantes : les jeunes élèves sont initiés aux rudiments de la lecture et de l'écriture, tandis que les grands se préparent en vue des très sérieux examens de septième année, supervisés par le Département de l'Instruction publique. Plus tard, dans les années '30, existera un « cours préparatoire » qui est l'équivalent de la maternelle aujourd'hui.

Dans son cahier de préparation de classe, l'institutrice trace le programme de la journée pour chaque division : c'est son plan de travail. Elle doit occuper utilement tout ce petit monde. Il est stipulé que l'institutrice doit accorder un temps égal à chaque division. Elle passe du catéchisme au français, des mathématiques à l'histoire du Canada, expose des notions de géographie, etc. On s'attend à ce que l'institutrice se montre sévère et qu'elle fasse respecter son autorité.

La visite de l'inspecteur d'écoles

Deux fois par année, l'inspecteur d'écoles fait une visite dans chaque classe. La première se fait



École du petit rang 6, 1939

Première rangée : Vianney Côté, Edmour Gauthier
 Deuxième rangée : Raymond Gauthier, Cécile Côté
 Troisième rangée : Julienne Guilbeault, professeure,
 Aurélien Gauthier, Herman Côté, Rita Côté



École du rang 3 sud (maison actuelle de Lévis Gauthier), 1954

*Première rangée : Réal Lacroix, Thérèse Cadieux, Réal Lemire, Rose-Hélène Lacroix, Jacinthe Lemire, Jeannette Lemire,
Deuxième rangée : Jean-Paul Roy, Denis Gauthier, Jean-Claude Lemire, Antoine Lemire, Jean-Luc Julien, Gilles Brien, Nil Lemire, Jasmin Gauthier, René Vachon
Troisième rangée : Lucien Lemire, Étienne Gauthier, Carmelle Cadieux, Ghislain Guimond, Denise Lemire, Yvette Vachon, Jean-Louis Mongeau
Quatrième rangée : Gil Julien, Rénaud Gauthier, François Guimond, Raymonde Lemire, Dolorès Guimond, Armande Bouvcher
Cinquième rangée : Michel Lemire, Rollande Vachon, Sylvain Guimond, Rachel Cadieux, Martial Lemire, Mme St-Amant (professeure), Ghislaine Lemire, Claire Roy*

en septembre ou octobre et dure un peu plus d'une heure. L'inspecteur donne des directives à l'enseignante et vérifie le soin qu'elle apporte à sa préparation de classe. « Toutes les matières des cours sont enseignées dans vos écoles. On fait usage du tableau d'emploi du temps. Les chaudières découvertes ne sont plus tolérées. Je serais très heureux de constater que vous les avez remplacées par des fontaines à robinet ». Lorenzo Côté, inspecteur d'écoles, 1923

La visite du printemps est beaucoup plus importante. Elle peut durer jusqu'à une demi-journée. L'inspecteur fait passer des examens écrits aux élèves et il les questionne oralement sur toutes les matières au programme. Les résultats des élèves déterminent directement l'évaluation de l'enseignante, notée par

La Frontière

Le 7 octobre 1939, l'Association Catholique des Institutrices Rurales (A.C.I.R.) du Témiscamingue va tenir sa quatrième assemblée à la salle paroissiale de St-Bruno-de-Guigues. À cette réunion, les institutrices devront jouer franc-jeu, c'est-à-dire exposer leurs misères, en étudier les causes et en chercher les remèdes et présenter ensuite aux autorités leurs justes revendications.

Olivier Lafond
Louis Gauthier, prés.
Stanislas Beaudry

1902
Louis-Israël Foisly, sec-trés.
Elzéar Guimond, prés.
Nestor Côté
Josephus Roy
Louis Gauthier
Milac Dénommié

1903
Louis-Israël Foisly, sec-trés.
Narcisse Boucher
Nestor Côté, prés.
Josephus Roy
Eusèbe Gauthier
Milac Dénommié

1904
Louis-Israël Foisly, sec-trés.
Narcisse Boucher, prés.
Narcisse Paquin
Josephus Roy
Eusèbe Gauthier
Milac Dénommié

1905
Louis-Israël Foisly, sec-trés.
Narcisse Boucher prés.
Narcisse Paquin
William Clermont
Eusèbe Gauthier
Wilfrid Forget

1906
Louis-Israël Foisly, sec-trés.
Arthur Drolet
Damasse Lefebvre
William Clermont
Eusèbe Gauthier
Wilfrid Forget

1907
Louis-Israël Foisly, sec-trés.
Arthur Drolet
Pierre Beauvais
Coneller Kirwan
Stanislas Beaudry
Wilfrid Forget

1908
Louis-Israël Foisly, sec-trés.
Arthur Drolet
Pierre Beauvais
Edmond Lebmond
Stanislas Beaudry
Joseph Bouffard

1909
Louis-Israël Foisly, sec. trés.
Nestor Côté
Pierre Beauvais
Joseph L. Bélanger
Stanislas Beaudry
Joseph Bouffard



1910

Nestor Côté, prés.
Antoine Rochon
Albert Marin
Stanislas Brien
Joseph Bouffard
Avila Beauchamp, sec. trés.

1911

Nestor Côté, prés.
Victor Julien
Albert Marin
Stanislas Brien
Achéa Lavallée
Avila Beauchamp, sec. trés.

1912

Félix Paquin père, prés.
Victor Julien
Albert Marin
Stanislas Brien
Achéa Lavallée
Avila Beauchamp, sec. trés.

1913

Félix Paquin père, prés.
Victor Julien
Joseph Grenier fils
Joseph Cotnoir
Achéa Lavallée
Avila Beauchamp, sec. trés.

1914

Félix Paquin père, prés.
Ubaldo Gamache
Joseph Grenier fils
Joseph Cotnoir
Adolphe Roy
Avila Beauchamp, sec. trés.

1915

Nunzio Del Guidice, prés.
Napoléon St-Jean
Joseph Grenier
Joseph Cotnoir
Adolphe Roy
Avila Beauchamp, sec. trés.

1916

Jean-Baptiste Brisson, prés.
Nunzio Del Guidice
Napoléon St-Jean
F. Xavier Lafrenière
Adolphe Roy
Avila Beauchamp, sec. trés.

1917

Jean-Baptiste Brisson, prés.
Nunzio Del Guidice
Jérémie Bédard
F. Xavier Lafrenière
Arthur Gélinau
Avila Beauchamp, sec. trés.

1918

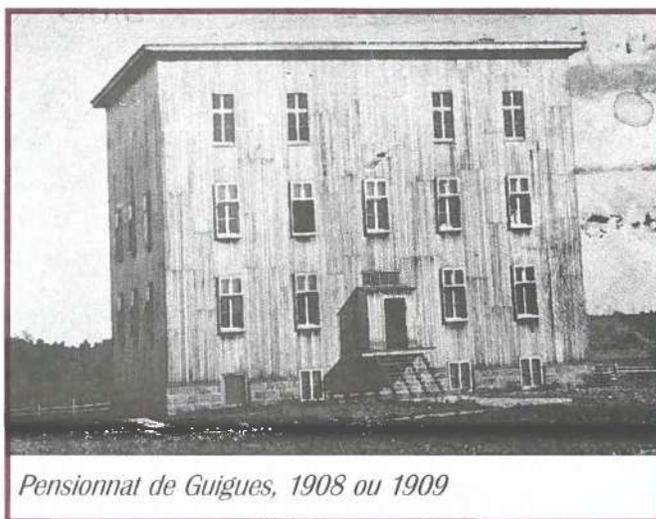
Willrid Forget, prés.
Jérémie Bédard

l'inspecteur. Si les élèves réussissent bien, la « note » de la maîtresse sera élevée. Si la classe est excellente, l'enseignante peut être gratifiée d'une prime de 25 \$, décernée par paroisse. Une mauvaise note par contre occasionnait le renvoi de l'enseignante.

« L'instruction des garçons de votre municipalité est très négligée, très peu dépassent la troisième année alors qu'ils devraient se rendre en sixième année. Je vous recommande l'engagement d'un instituteur ; ils le méritent bien ces chers grands garçons puisque c'est sur eux que repose l'avenir de la paroisse ». Rapport de l'inspecteur J.A. Royer, 10 février 1931

Longtemps, les institutrices ne pourront prendre la parole, ni se regrouper en association professionnelle. Nous assistons à la fondation, en 1937 de l'A.C.I.R., une union professionnelle des institutrices du Témiscamingue. « Depuis deux ans, nous avons obtenu un peu de soulagement à nos misères et plus de compréhension de la part des autorités ». Julienne Lefebvre (1939)

La centralisation des écoles en 1960 fera disparaître la fonction d'inspecteur. Il sera remplacé par le directeur d'école qui contrôle les apprentissages des élèves et l'enseignement des institutrices.



Pensionnat de Guigues, 1908 ou 1909



Pensionnat des soeurs de l'Assomption, 1935. Au loin, l'externat

Pensionnat de St-Bruno-de-Guigues

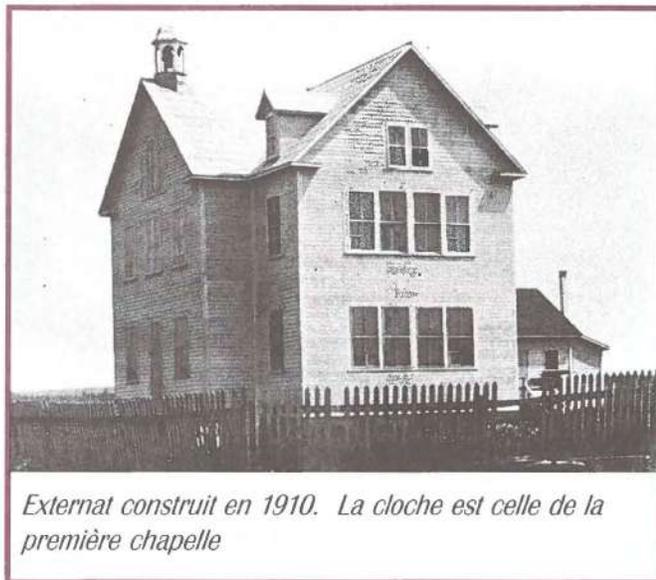
En 1906, notre premier curé, Joseph-Albert Beauchamp s'intéresse au recrutement des institutrices de la paroisse. Il se met également en quête d'une communauté religieuse d'enseignantes. Comme plusieurs pionnières de Guigues avaient fréquenté le couvent de St-Paulin en Mauricie, elles suggérèrent à leur curé de s'adresser aux Soeurs de l'Assomption de Nicolet.

Le curé Beauchamp écrit aux Soeurs de l'Assomption en juillet 1906 : « Il y a 105 enfants qui fréquentent l'école du village. Je suis certain que dans un ou deux ans, vous pourriez avoir une trentaine de pensionnaires. Il nous faudrait donc dès le début trois religieuses enseignantes. »



Le Conseil général des Soeurs de l'Assomption accepte. Le 29 août 1906 les quatre fondatrices de la mission quittent Nicolet pour Montréal. Elles prennent le train pour Témiscamingue. Elles s'embarquent ensuite sur le Météor qui navigue jusqu'à Ville-Marie.

Le 1er septembre 1906, quatre Soeurs de l'Assomption sont avec nous, apportant leurs expériences et leur dévouement : Soeur St-Jude, supérieure, Soeur St-Thomas d'Assise, Soeur Ste-Brigitte, Soeur St-Hyacinthe. Elles logeront d'abord au presbytère puis à l'étage de la maison de Joseph Brien jusqu'à ce que le pensionnat soit construit. Elles ne furent pas seulement éducatrices, mais aussi inspiratrices de spiritualité dans notre paroisse.



Externat construit en 1910. La cloche est celle de la première chapelle

Le 22 novembre 1907, on décide de construire le couvent des Soeurs de l'Assomption. La paroisse souscrit pour un montant de 3 000 \$. Après bien des difficultés, de nombreuses demandes d'argent sous forme d'aumônes, de dons, de demandes d'octrois les Soeurs rassemblent un autre 3 000 \$.

Un contrat au montant de 150 \$ est donné à Ovide Cadieux pour le transport de 20 voyages de sable et de pierres. Le terrain est un don de Israël Foisy. Le solage de pierre du futur pensionnat est monté par Joseph Cotnoir en juin 1908. En juillet, on lève la charpente.



Chapelle du couvent, ouvert en 1908

Le nouveau couvent reçoit ses premières élèves le 6 septembre 1908 et le pensionnat sera prêt le 10 janvier 1909. Il accueille une centaine de jeunes filles, dont une trentaine de pensionnaires. Les externes habitent à proximité et retournent chez elles chaque soir. Il y a trois classes et neuf divisions en 1931.

La clientèle du pensionnat se recrutait dans les familles de Guigues et du comté puisque, jusqu'en 1930, ce sera la seule institution au Témiscamingue à permettre aux jeunes filles de devenir institutrices. Presque toutes les jeunes filles de Guigues et des paroisses avoisinantes ont fréquenté le pensionnat au moins une année, entre 1908 et 1957. Elles n'y allaient pas toutes pour devenir institutrices, mais pour y parfaire leur éducation tout en augmentant

Roch Allard, décédé,
remplacé par
Honorius Charlebois
F. Xavier Lafrenière
Arthur Gélineau
Avila Beauchamp, sec. trés.

1919
Henry Côté, prés.
Jérémie Bédard
Philius Lamy
Roméo Cotnoir
Arthur Gélineau
Avila Beauchamp, sec. trés.

1920
Henry Côté
Roméo Cotnoir, prés.
Maxime Béland
Philius Lamy
Oscar Lacroix
J.P. Vézina, sec. trés.

1921
Roméo Cotnoir, prés.
Maxime Béland
Albert Dénomme
Philius Lamy
Oscar Lacroix
Émery Vézina, sec. trés.

1922
Roméo Cotnoir, prés.
Albert Dénomme
Albert Lemire
Oscar Lacroix
Ubaldo Gamache
Émery Vézina, sec. trés.

1923
Albert Dénomme, prés.
Albert Lemire
Joseph Robert (père)
Joseph Rousseau
Ubaldo Gamache
Émery Vézina, sec. trés.

1924
Adélarde Rocheleau, prés.
Albert Lemire
Joseph Robert (père)
Joseph Rousseau
Ubaldo Gamache
J.P. Vézina, sec. trés.

1925
Adélarde Rocheleau, prés.
Norbert Cyr
Ovide Drolet
Joseph Rousseau
Ubaldo Gamache
J.P. Vézina, sec. trés.

1926
Adélarde Rocheleau, prés.
Edgar Dussault
Norbert Cyr
Ovide Drolet
Amédée Barette



J.P. Vézina, sec. trés.

1927

Anselme Brien, prés.
Edgar Dussault
Norbert Cyr
Ovide Drolet
Amédée Barette
J.P. Vézina, sec. trés.

1928

Anselme Brien, prés.
Edgar Dussault
Roméo Bastien
Fortunat Cotnoir
Amédée Barette
J.P. Vézina, sec. trés.

1929

Anselme Brien, prés.
Wilbrod Côté
Roméo Bastien
Fortunat Cotnoir
Jos. Siméon Côté
J.P. Vézina, sec. trés.

1930

Hermas Gauthier, prés.
Wilbrod Côté
Roméo Bastien
Fortunat Cotnoir
Jos. Siméon Côté
J.P. Vézina, sec. trés.

1931

Georges Gauthier, prés.
Wilbrod Côté
Roméo Bastien
Fortunat Cotnoir
Jos. Siméon Côté
J.P. Vézina, sec. trés.

1932

Georges Gauthier, prés.
Joseph Rocheleau
Roméo Bastien
Fortunat Cotnoir
Dianis Lafrenière
J.P. Vézina, sec. trés.

1933

Dianis Lafrenière, prés.
Adonias Marseille
Joseph Rocheleau
Roméo Bastien
Fortunat Cotnoir
J.P. Vézina, sec. trés.

1934

Dianis Lafrenière, prés.
Adonias Marseille
Joseph Rocheleau
Ovide Drolet
Paul Hébert
J.P. Vézina, sec. trés.

1935

Ovide Drolet, prés.
Dianis Lafrenière

La Frontière, jeudi 25 janvier 1945

La Paroisse St-Bruno-de-Guigues en 1944 : 232 familles ; 1,332 âmes ; 320 élèves dans le couvent et les écoles ; 22 jeunes filles à l'école ménagère moyenne : 12 classes élémentaires, dont une classe spéciale pour garçons avec Bruno Moreau comme professeur. À l'extérieur de la paroisse : 1 garçon au Grand séminaire ; 19 élèves en dehors dans les collèges, couvents et Écoles Normales, 18 sépultures comprenant 8 adultes ; 35,000 communions. La Fabrique n'a aucune dette.

leurs connaissances. Les parents de ces jeunes filles attachaient beaucoup de prix à l'instruction ; les mères surtout qui pouvaient dire avec fierté : « mes filles sont toutes passées par le couvent ». Cela voulait dire beaucoup. Parmi ces jeunes filles, plusieurs centaines ont obtenu un brevet d'enseignante.

Pour y arriver, les familles nombreuses de l'époque devaient s'imposer de lourds sacrifices. D'abord, on se privait de l'aide d'une grande fille à la maison et on devait payer des frais de scolarité qui montaient à 15 \$ par mois pour les pensionnaires et à 3 \$ par mois pour les externes. Si les familles de cultivateurs n'étaient pas riches, on tenait malgré tout à éduquer les filles. On considérait cela comme un devoir ou mieux, comme un héritage à leur léguer. Plusieurs de ces jeunes filles ont trouvé leur vocation au pensionnat, et sont devenues religieuses chez les Soeurs de l'Assomption ou dans d'autres congrégations. Notre paroisse en compte un bon nombre, que nous énumérons au prochain chapitre.

Les religieuses accueillaient aussi des petites filles, pas toujours d'âge scolaire, qui avaient perdu un parent, surtout leur mère. Le pensionnat de Guigues avait un peu la vocation d'orphelinat. Les religieuses entouraient ces petites de soins maternels, suppléant ainsi au parent disparu. Nos gens ont apprécié et louangé les services rendus à ce titre, par les Soeurs de l'Assomption, aux familles frappées par la perte d'un être cher.

L'enseignement des Soeurs de l'Assomption

La communauté des Soeurs de l'Assomption de Nicolet s'est toujours montrée très généreuse pour notre paroisse. Notre pensionnat a bénéficié des services de neuf religieuses à temps plein durant de nombreuses années.

La Soeur Supérieure voit à la bonne marche de l'établissement. Elle suit de près les élèves confiées aux religieuses enseignantes et prend note de leur rendement scolaire.

La Frontière, jeudi 27 novembre 1941

Mardi dernier, les amicalistes du couvent ont présenté à la salle paroissiale sous le patronage de M. le curé Moreau, une séance dramatique et musicale qui fut un véritable succès. Programme : La Panthère, grand drame social, et Suzon en chemin de fer, comédie. Entre les actes, M. William Bouffard exécuta de jolies pièces de violon avec accompagnement au piano par Mlle Marie-Lourdes Marchand. Chanson : Mourir pour la patrie, par Mme Omer Marchand, accompagnée au piano par sa fille, Marie-Lourdes Marchand ; Mlle Gertrude Drolet chanta ensuite Reste petite, au piano, Mme Omer Marchand.



Groupe de religieuses qui ont assisté aux fêtes du cinquantenaire du couvent de Guigues, 1908-1958



Comité organisateur du cinquantenaire du couvent de Guigues, 1958 Clairette Lemire, Mme Drolet, Agnès Marchand, Agnès Côté, Gilberte Robert, Léda Drolet, Rose-Anna Lavallée, Ghislaine Paquin Dupuis

Adonias Marseille
Paul Hébert
Edmond Leblond, décédé,
remplacé par Ildiau Larose
J.P. Vézina, sec. trés.

1936
Léonel Côté, prés.
Ovide Drolet
Joseph Vachon
Ildiau Larose
Paul Hébert
J.P. Vézina, sec. trés.

1937
Léonel Côté, prés.
Oscar Lacroix
Ildiau Larose
Jean Legrand
Lorenzo Routhier
J.P. Vézina, sec. trés.

1938
Léonel Côté, prés.
Oscar Lacroix
Ildiau Larose
Jean Legrand
Lorenzo Routhier
J.P. Vézina, sec. trés.

1939
Léonel Côté, prés.
Joseph Lavallée
Ildiau Larose
Jean Legrand
Lorenzo Routhier
J.P. Vézina, sec. trés.

1940
Léonel Côté, prés.
Joseph Lavallée
Ildiau Larose
Jean Meilleur
Henri Gauthier
J.P. Vézina, sec. trés.

1941
Maurice Drolet, prés.
Joseph Lavallée
Jean Meilleur
Henri Gauthier
Auguste Lavallée
J.P. Vézina, sec. trés.

1942
Maurice Drolet, prés.
Joseph Lavallée
Jean Meilleur
Henri Gauthier
Auguste Lavallée
J.P. Vézina, sec. trés.

1943
Maurice Drolet, prés.
Joseph Lavallée
Florian Vachon
Rosaire Landry



Auguste Lavallée
J.P. Vézina, sec. trés.

1944

Maurice Drolet, prés.
Joseph Lavallée
Florian Vachon
Rosaire Landry
Auguste Lavallée
J.P. Vézina, sec. trés.

1945

Maurice Drolet, prés.
Hervé Robert
Florian Vachon
Rosaire Landry
Auguste Lavallée
J.P. Vézina, sec. trés.

1946

Maurice Drolet, prés.
Hervé Robert
Joseph Vachon
Arthur Boucher
Auguste Lavallée
J.P. Vézina, sec. trés.

1947

Omer Lafond, prés.
Hervé Robert
Joseph Vachon
Arthur Boucher
Zéphirin Giroux
J.P. Vézina, sec. trés.

1948

Omer Lafond, prés.
Émile Paquin
Joseph Vachon
Arthur Boucher
Zéphirin Giroux
J.P. Vézina, sec. trés.

1949

Omer Lafond, prés.
Émile Paquin
Aurèle Guimond
Paul Lemire
Zéphirin Giroux
J.P. Vézina, sec. trés.

1950

Gaston Gauthier, prés.
Émile Paquin
Aurèle Guimond
Paul Lemire
Welly Julien
J.P. Vézina, sec. trés.

1951

Idiau Larose, prés.
Philippe Côté
Aurèle Guimond
Paul Lemire
Welly Julien
J.P. Vézina, sec. trés.

La Frontière 26 août 1943

Le Témiscamingue n'avait pas d'école ménagère pour jeunes filles. Le 1er septembre 1908, au pensionnat de St-Bruno de Guigues, on ouvrira le cours régulier des écoles ménagères moyennes. Ce cours a pour but de donner aux jeunes filles une formation inspirée des vertus et des tâches d'une bonne mère de famille. La vie du foyer, complète et bien organisée, sera le centre d'intérêt qui inspirera toutes les études et tous les travaux de l'école. Cet enseignement oriente fortement vers les réalités de la vie, avec adaptation selon les régions, les milieux sociaux, les dispositions et les goûts personnels. L'essentiel est de donner l'amour des tâches féminines. Les élèves de l'école ménagère moyenne de Guigues feront le cours régulier de 8e et 9e en vue de l'École Normale. Elles auront en même temps des cours théoriques et pratiques de tricot, couture, broderie, raccommodage, tenue de maison, entretien du linge, art culinaire, horticulture. L'École ménagère de Guigues sera la 40e dans la province. Pour admission, s'adresser à la Rév. Soeur Supérieure, Guigues.

Trois religieuses enseignent au pensionnat et trois autres à l'externat, c'est-à-dire à l'école mixte du village. Les religieuses dispensent aussi des cours de dactylographie et de sténographie aux élèves qui désirent s'orienter dans le domaine du secrétariat.

Les religieuses travaillent aussi au développement des talents artistiques de leurs élèves : dessin, chant, art dramatique, etc. Chaque année, la fête de M. le Curé est l'occasion de présenter une pièce de théâtre suivie de chant choral. Un très grand nombre de paroissiens assistent à la « fête de l'année ». Cette tradition sera maintenue durant des années :

La religieuse musicienne dispense l'enseignement du piano et du solfège. Elle est aussi l'organiste du dimanche à l'église et en plusieurs autres occasions, comme pour les vêpres, les messes des funérailles, les chorales pour les grandes fêtes de Noël, de Pâques et les autres fêtes importantes. Ce sont d'ailleurs les religieuses qui voient à l'entretien de la sacristie et des décorations liturgiques exposées à l'occasion des fêtes religieuses.

Enfin, une autre religieuse a pour mission de nourrir toute cette communauté, soit 9 religieuses et 30 pensionnaires. Toutes ces religieuses réussissent à coordonner parfaitement toutes leurs responsabilités en partageant judicieusement les multiples tâches qu'elles accomplissent, au

La Frontière, jeudi, 9 septembre 1943

« Chacun sait que la guerre a donné lieu à une espèce de conspiration pour détacher la femme du foyer. On fait miroiter à ses yeux l'attrait du dehors, de la liberté, des gros salaires et de tout ce que vous savez. De notre seule région, il n'est probablement pas exagéré de dire que 300 jeunes filles se sont « transplantées » des paroisses agricoles et des colonies dans les centres industriels où l'on gagne des « grosses gages ». Ne commence-t-on pas à parler dans les milieux « win the war » (gagnons la guerre) de cette bêtise et de ce crime social que serait la conscription des femmes ?

Voilà toutes des raisons qui portent à accueillir avec plus de contentement qu'en temps normal la fondation de l'école ménagère de Guigues. Il importe, en effet, plus que jamais de trouver les moyens d'attacher les femmes à ses belles tâches féminines et de lui laisser la conviction que son royaume n'a jamais été et ne sera jamais ailleurs qu'au foyer ».
(Julien Morissette)



bénéfice de leur clientèle étudiante.

L'horaire d'une semaine de classe au couvent

Les cours débutaient à 8:00 h le matin. Ils se terminaient à 5:00 h le soir, tous les jours de la semaine y compris le dimanche, de septembre à juin chaque année. Il y avait un répit le samedi après-midi. Un court congé à Noël et à Pâques satisfaisait les élèves et les religieuses.

Les années de formation d'une enseignante étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui, mais quel emploi du temps ! Il ne restait pas une minute de libre pour les loisirs ou les activités

La Frontière, jeudi, 12 mars 1959
Centralisation

Mercredi le 25 février 1959, avait lieu une grande assemblée générale à laquelle ont participé plus de 150 personnes. M. André Boutet, inspecteur d'écoles de la région, a parlé de la « possibilité pour la paroisse de Guigues d'avoir une école Centrale au village ». M. Boutet insiste sur la nécessité pour la paroisse d'emboîter le pas, petit à petit, vers le système de la Centralisation des écoles paroissiales en une école communautaire, lequel système s'est avéré un franc succès partout où il a été mis en pratique. Au moyen de statistiques pour la région, le conférencier fait part des heureux changements apportés : l'élévation du niveau de l'enseignement ; l'amélioration du personnel, la fréquentation plus longue des écoles ; une direction plus ferme de l'école ; les professeurs masculins aux garçons de 6e année et autres classes supérieures.

parascolaires. Chaque instant était consacré à l'acquisition de connaissances et à parfaire sa culture ou son éducation.

L'école ménagère

En 1940, le Département de l'Instruction publique retire au pensionnat de Guigues et aux autres institutions privées le privilège de préparer leurs élèves pour l'obtention d'un brevet d'enseignement. Les jeunes filles du canton qui aspirent à devenir institutrices complètent leur neuvième année au pensionnat de Guigues et iront fréquenter l'École Normale de Ville-Marie pour obtenir leur Brevet Élémentaire au bout de deux ans. Les Soeurs de l'Assomption décident alors



L'école Marie-Assomption de Guigues

1952

Ildiau Larose, prés.
Philippe Côté
Georges Cotnoir
Urbain Julien
Welly Julien
J.P. Vézina, sec. trés.

1953

Philippe Charette, prés.
Philippe Côté
Georges Cotnoir
Urbain Julien
Maurice Royer
J.P. Vézina, sec. trés.

1954

Philippe Charette, prés.
Hervé Robert
Georges Cotnoir
Urbain Julien
Maurice Royer
Yvon Côté, sec. trés.

1955

Philippe Charette, prés.
Hervé Robert
Alfred Vachon
Eugène Gagnon
Maurice Royer
Yvon Côté, sec. trés.

1956

Jean-Louis Drolet, prés.
Hervé Robert
Alfred Vachon
Eugène Gagnon
Émilien Côté
Yvon Côté, sec. trés.

1957

Jean-Louis Drolet, prés.
Léopold Fleury
Alfred Vachon
Elzéar Marseille
Émilien Côté
Yvon Côté, sec. trés.

1958

Jean-Louis Drolet, prés.
Léopold Fleury
Télesphore Brien
Aurélien Lacroix
Émilien Côté
Yvon Côté, sec. trés.

1959

Aurèle Marchand, prés.
Léopold Fleury
Télesphore Brien
Aurélien Lacroix
Bernardin Guimond
Yvon Côté, sec. trés.

1960

Aurèle Marchand, prés.
Léopold Fleury
Mercier Gauthier
Aurélien Lacroix



Bernardin Guimond
Yvon Côté, sec. trés.

1961

Aurèle Marchand, prés.
Léopold Fleury
Julien Bergeron
Noël Chartier
Bernardin Guimond
Yvon Côté, sec. trés.

1962

Aurèle Marchand, prés.
Léopold Fleury
Julien Bergeron
Noël Chartier
Maurice Royer
Yvon Côté, sec. trés.

1963

Aurèle Marchand, prés.
Frédéric Barette
Julien Bergeron
Noël Chartier
Maurice Royer
Yvon Côté, sec. trés.

1964

Aurèle Marchand, prés.
Frédéric Barette
Noël Chartier
Philibert Guay
Léodor Guimont
Yvon Côté, sec. trés.

1965

Aurèle Marchand, prés.
Maurice Vachon
Noël Chartier
Philibert Guay
Léodor Guimont
Yvon Côté, sec. trés.

1966

Aurèle Marchand, prés.
Maurice Vachon
Noël Chartier
Philibert Guay
Léodor Guimont
Yvon Côté, sec. trés.

1967

Philibert Guay, prés.
Aurèle Marchand
Maurice Vachon
Noël Chartier
Léodor Guimont
Yvon Côté, sec. trés.

1968

Philibert Guay, prés.
Aurèle Marchand
Maurice Vachon
Noël Chartier
Léodor Guimont
Yvon Côté, sec. trés.

de desservir une autre clientèle.

L'orientation pratique de l'école ménagère ne néglige pas pour autant le programme régulier de l'Instruction publique ni l'acquisition de solides bases en français, calcul et enseignement religieux. Nous sommes alors en pleine guerre et l'ouverture de l'école ménagère de Guigues suscite bien des commentaires. Les Soeurs de l'Assomption poursuivront au pensionnat leur oeuvre éducative jusqu'en 1957. Entretemps, des réformes s'étaient mises en place et modifiaient considérablement le monde de l'éducation au Québec.

L'école Marie-Assomption

Le pensionnat ferme ses portes en 1957. La bâtisse est louée, puis vendue à la Commission scolaire pour loger les classes de l'externat – c'est ainsi qu'on appelle l'école du village – en attendant la construction d'une école centrale au village, destinée à remplacer les écoles de rangs. Cette école centrale, l'école Marie-Assomption, fut inaugurée en 1960. La même année, plusieurs femmes de notre paroisse assistent à la démolition du pensionnat de Guigues, non sans un pincement au coeur. À partir de 1962, la dixième et la onzième année ne sont plus enseignées à Guigues.

Quelques religieuses continueront d'enseigner à l'école Marie-Assomption. La présence des Soeurs de l'Assomption se perpétue chez-nous, puisque Soeur Marie-Berthe Therrien est encore l'organiste de la paroisse St-Bruno-de-Guigues en 1995, membre du comité de liturgie et enseigne toujours le piano. Soeur Lucille Lemire et Soeur Marguerite Bouchard sont également au service de la paroisse et s'occupent de l'entretien de la résidence des Soeurs.

En 1960, l'École Marie-de-l'Assomption devient l'école du village de Guigues. Les trois premières directrices furent Soeur Alphonse de l'Eucharistie, Soeur Marie de la Compassion et Soeur Bibiane Leclerc. Par la suite, Paul-Émile Larouche, Rhéo Trudel et Denis Lafrenière assument la direction de l'école Marie-de-l'Assomption, assistés des secrétaires suivantes : Soeur Anita Boucher, Ginette Cadieux et enfin, Jeannine Bouffard.

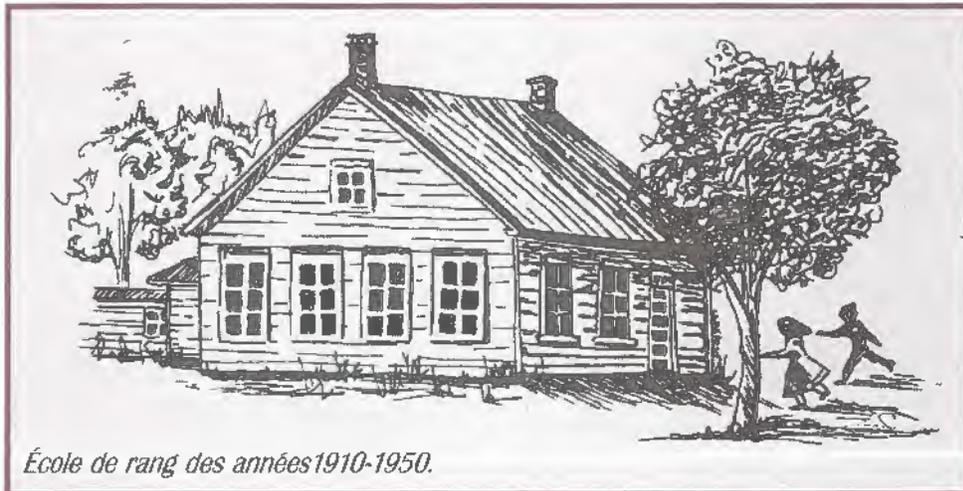
Vers la Commission Scolaire du Lac Témiscamingue (CSLT)

L'administration scolaire à Guigues est passée d'une structure paroissiale à une structure communautaire. Un dernier pas, celui de la régionalisation, restait à franchir en 1970. Cela ne signifie pas que la communauté n'a plus son mot à dire, puisque le territoire de Guigues sera désigné comme étant le quartier no. 7 de la CSLT, représenté par nos commissaires.

La dernière assemblée des commissaires de la Commission scolaire de Guigues a lieu le 28 juin 1970 et on y adopte cette proposition : « il est résolu à l'unanimité que la Commission scolaire de Guigues est en faveur d'une Commission scolaire au Témiscamingue, représentée par neuf commissaires. Elle se nommera : la Commission Scolaire du Lac Témiscamingue ».

Le personnel enseignant

Nous reconnaissons le travail immense accompli par les enseignantes qui se sont succédé à Guigues au profit de notre jeunesse. Nous avons tenté de recueillir les noms de toutes les enseignantes et des quelques enseignants qui ont oeuvré chez nous. Vous les avez sans doute remarqué dans nos listes latérales qui garnissent les pages de ce chapitre. Si quelque nom a été omis dans cette liste, c'est bien involontairement. Les noms de nos institutrices et des quelques instituteurs sont classés dans l'ordre chronologique d'embauche par la Commission scolaire de la municipalité de St-Bruno-de-Guigues. Le montant indiqué entre parenthèses fut le salaire annuel payé à l'une de ces institutrices durant cette décade.



École de rang des années 1910-1950.

Voici quelques photos de classes pour vous remémorer quelques bons souvenirs.



Photo prise chez Paul Lemire, en face de l'école du rang 6, 1959

Professeure : Dolorès Lemire

Gaétan Lemire, Nicole Barrette, Réjean Vachon, Ghislaine Bouffard, ?, Céline Vachon, Françoise Lemire, Claudette Vachon, Pauline Vachon, Claire Julien, Raymond et Ghislaine Charette, Noël Julien, Clémence Lacroix, Réal Fleury, Fleurette ?, Irène Bouffard, Jeanne d'Arc Rousseau, Michel Lacroix

1969

Philibert Guay, prés.
Aurèle Marchand
Maurice Vachon
Noël Chartier
Léodora Guilmont
Yvon Côté, sec. Irés.

Les secr.-irés.

1897 à 1909 : Louis Foisy
1910 : Henry Côté
1910 à 1919 : Ovíla Beauché
1920 à 1923 : Émery Vézina
1924 à 1953 : J.P. Vézina
1954 à 1970 : Yvon Côté

Les Commissaires

de la CSLT

de 1970-1980

Aurèle Marchand
Philibert Guay
Yvon Côté

Commissaires
après 1980

Fleur-Ange Rivard
Annie Roy-Guilmond



Une classe non identifiée du début du siècle. Le petit tableau nous indique la date du 22 juin, probablement 1903. Le professeur est David Archambault. Consultez les listes de noms pour deviner de qui il peut s'agir.





Professeure : Laure Julien

Première rangée : Réjean Lacroix, Ronald St-Jean, Gaston Lacroix, Denis Roy, Raymond Lachapelle, Jean-Claude Bouffard, Jean-Yves Lacroix,

Deuxième rangée : Serge Marseille, Rémi Giroux, Denis Laperle, Michel Côté, Jacques Lemire, Patrick Smith, Réal Lemire, Raymond Bergeron,

Troisième rangée : Ghislain Guimond, René Guimond, Gilles Brien, Gilles Gagnon, Marcel Royer, Réal Paquin, Daniel Colnoir, Pierre Allard

Quatrième rangée : Jean Ducharme, Jacques Laroque



Professeure : Marguerite Trépanier-Lavallée

Première rangée : Fernand Guimond, Raymond Lemire, Denis Côté, Robert Éthier, Luc Lacroix, Jocelyn Lemire, Pascal Royer, Pierre Lavallée, Christian Légaré, Jean-Jacques Paquin

Deuxième rangée : Magella Barrette, Roger Chartier, Réjean Landry, Gérard Marseille, Réal Racette, Louis Côté, Richard Julien, Gérald Bérubé, Gaétan Baril,

Troisième rangée : Paul Cyr, Gilbert Dusseault, Pierre Guay, Gérald Racette, Gérald Lacroix, Gaétan Paquin, Bertrand Lafrenière, Luc Éthier, Guy Brien

Quatrième rangée : Alain Charrette, André Gauthier, Gilbert Lacasse, Denis Trudel, Réjean Vachon, Claude Bilodeau



*Première rangée : Lise Routhier, Diane Robert, Ginette Lafond, Fleurette Bélanger, Marielle Bergeron, Nicole Routhier, Françoise Lemire
Deuxième rangée : Raymonde Lacroix, Micheline Routhier, Pierrette Côté, Nicole Carbonneau, Raymonde Paquin, Claire Bergeron
Troisième rangée : Ginette Roy, Paulette Gagnon, Denise Charette, Jocelyne Roy, Isabelle Bergeron, Janine Julien. Professeure : Françoise Paquin (n'apparaît pas sur la photo)*



*Professeure : Marie-Laure Cotnoir
Première rangée : Micheline Lavallée, Solange Bilodeau, Floriane Lacroix, Jacline Boucher, Christiane Larocque, Doris Roy, Nicole Lemire, Johanne Trahan
Deuxième rangée : France Gauthier, Lisette Barrette, Lucille Lacroix, Jocelyne Marseille, Diane Roy, Francine Rocheleau, Ginette Lachapelle
Troisième rangée : Vivianne Lemire, Françoise Gauthier, Christiane Cadieux, Jocelyne Robert, Suzanne Royer, Suzanne Carbonneau, Maria Côté
Quatrième rangée : Liliane Cyr, Christiane Côté, Lucie Marseille, Jocelyne Côté, Renée Drolet, Danielle Julien*



Chœur de l'année 62-63

Professeure : Estelle Paquin

Première rangée : Pascal Côté, Denis Routhier, Gilles Bergeron, Paul Guindon, Viateur Larocque, Marcel Bergeron, Alain Herbet, Jean-Guy Guimond, Richard Cyr

Deuxième rangée : Raymond Herbet, Gaétan Royer, Yves Marseille, Michel Barrette, Alcide Côté, Jacques Paquin, Richard Gauthier, Gilbert Lacroix

Troisième rangée : Michel Cyr, Yvon Paquin, Robert Lacroix, Jean-Paul Côté, Bertrand Gagnon, Robert Lachapelle, Denis Smith, Michel Racette

Quatrième rangée : Maurice Côté, Martial Côté, Noël Julien, André Marseille, Normand Bergeron



Classe de 6^e année, 1968, professeure Lise Côté

Première rangée : Clarisse Bélanger, Jacinthe Roy, Marcelle Latreille, Chantal Brien, Sylvianne Lafond, Gérard Drolet

Deuxième rangée : Jacinthe Leblond, Réjean Gauthier, Denis Beauvais, Marlène Dallaire, Guylaine Marseille, Jocelyne Bergeron, France Légaré

Troisième rangée : Mario Lafrenière, Daniel Guindon, Germain, Drolet, Denise Vaillancourt, Sylvain Gagnon, Pierre Dupuis, Francine Côté, Ginette Laperle

Quatrième rangée : Ginette Guimond, Victorin Lemire, Micheline Guay, Claudette Pêtrin, Carole Brien, Gilbert Robert, Jacques Lacasse, Suzie Boucher



Classe de 5^e année, 1968, professeure Estelle Laperte

Première rangée : Jean Paquin, Marcelle Lavallée, Carmen Routhier, Danielle Bérubé, Jocelyne Lemire

Deuxième rangée : Guy Marchand, Hubert Bergeron, Suzelle Barrette, Andrée Guimond, Ginette Lemire

Troisième rangée : Alain Paquin, Jean-Pierre Lafond, Daniel Vachon, Jean-Guy Vachon, Diane Vaillancourt, Jacinthe Lacroix, Pierrette Lacroix

Quatrième rangée : Marcel Pronovost, Claude Gauthier, Normand Boucher, Yves Gauthier, Michel Julien, Gisèle Herbet, Guytaine Julien, Gisèle Pétrin

Debout : Luc Gergeron, Daniel Côté, Lise Paquin, Danielle Routhier



Classe de 4^e année, 1968, professeure Laurianne Routhier

Première rangée : Guytaine Lemire, Gaston Barrette, Jocelyn Lachapelle, Chantal Guimond, Céline Latreille, Mario Gauthier

Deuxième rangée : Fleurette Marseille, Martial Vachon, Sylvie Lacroix, Jocelyne Cotnoir, Lyne Guimond, Micheline Paquin, Christiane Lacroix, Doris Éthier

Troisième rangée : André Marchand, Michel Lafrenière, Luc Bouffard, Danielle Cyr, Micheline Gauthier, Pierre Dupuis, Carole Gauthier, Denis Allard

Quatrième rangée : Régnald Gagnon, Luc Leblond, Danielle Dupuis



Professeure : Noëlla Rocheleau

Première rangée : Joël Boucher, Sylvie Lampron, Kathy Herbet, Patrick Cousineau, François Royer, Louis Pleau,

Deuxième rangée : Eric Bégin, Patrick Paquin, Annie Rivard, Rolland Bélanger, Maude Charlebois, Kathy Guimond, Marc Gauthier

Troisième rangée : Manon Chevrette, Marcel Cardinal, Éric Vachon, Martin Barrette, Kathia Drolet, Sylvie Rocheleau, Daniel Murrey



Professeure Rachel Trépanier

Première rangée : Josée Voynaud, Lyne Martel, Yves Bergeron, Claudie Charette, Guy Pitre, Nathalie Côté

Deuxième rangée : Guy Ritchie, Martine Dupuis, Sylvie Vachon, Martine Coulombe, Luc Paquin, Francis Rannou, Luc Alvarez

Troisième rangée : Denis Morrissette, Éric McFadden, Sylvie Royer, Pierre Pellerin, Estelle Baril, Annie Colnoir, Christine Herbet



Professeure Lauriane Routhier

Première rangée : Arrony Chantamout, Sylvie Manseau, Patrick Royer, Francine Lacroix, Benoît Lafond, Johanne Lafond, Mario Alvarez,

Deuxième rangée : Manon Cotnoir, Sylvain Landry, Marianne Durocher, Rosanne Cardinal, Hélène Charbonneau, Sophie Lance

Troisième rangée : Martin Leblond, Lévis Gélinas, Dave Bouffard, Dany Gaudet, Nancy Roy, Marco Vallières, Ghislain Gélinas



Professeure Estelle Laperle

Première rangée : Darquise Jolette, Luc Charbonneau, Guy Durand, Francis Gauthier, Louis Gironne, Nathalie Ducharme, Annie Bégin

Deuxième rangée : Vicky Marchand, Renald Girard, Alain Cousineau, Guylaine Jacob, Francis Jeanson, Jean Roy, Ginette Bernard, Sandra Beaudoin

Troisième rangée : Martin Gauthier, Stéphane Beaulé, Pierre Brouillard, Martin Paquin-Bergeron, Stella Chaussé, Jean-Stéphane Lefebvre, Patrice Vachon



Professeure : Marie-Berthe Bernèche

Première rangée : Christian Robert, Brian Mc Fadden, Yan Herbet, Serge Bellehumeur, Mélanie Roy, Christian Smith, Yannick, Boucher

Deuxième rangée : ?, Francis Durand, Alexandre Huard, Amélie Plante, Lyne Côté, Stéphanie Girard, Hugó Jollette



Professeure Doris Perreault

Première rangée : Louis Pleau, Luc Lampron, Patrick Éthier, Yves Simard, Pascal Larivière, Stéphane Tassé

Deuxième rangée : Stéphanie Pétrin, Martin Gaudet, Patrick Barrette, Martin Lachapelle, Anick, Marseille, Steve Vallière, Roland Bélanger

Troisième rangée : Annie Lamothe, Cyndy Bélanger, Christian Lacroix, Tom Sauvan, Dany Julien, Francine Robert, Véronique Bellehumeur



Professeur e : Laurette Smith

Première rangée : ?, Sonia Barrette, Anick Guimond, ?

Deuxième rangée : ?, Jessy Côté, Isabelle Aubé, ?, Giovanni Roy, Josianne Bergeron, Éric Langlois, Sébastien Lemire, Éric Marchand

Troisième rangée : Dany Gauthier, Karine Houle, Mireille Jacques, Kévin Plante, Patrice Aubé, Sandy Lachapelle, Simon Herbet



Professeure : Nicole Routhier

Première rangée : Stéphanie Roy, Francis Bégin, Nathalie Guimond, Nadine Lacroix, ?, Karine Ringuette, Chantal Lemire, Hugo Paquin

Deuxième rangée : Stéphanie Girard, Jenny Lacroix, Fabien Herbet, Maïti Girard, Nathalie Malo, Christian Roy, ?, Marc Chassé

Troisième rangée : Jannick St-Georges, Karine Charlebois, Claudie Gauthier, Nancy Drolet, France Guimond, Roxanne Bouffard, Nathalie Lefebvre, Yves Simard, Dave McFadden



Professeure Diane Robert, Directeur Denis Lafrenière

Première rangée : Nathalie Smith, Jonathan Guimond, Nancy Julien, Hugo Lafrenière, Julie Roy, Julie Bergeron, Paul Girard, Nancy Guimond

Deuxième rangée : Valerie Bouthillette, Josée Bédard, Lina Cousineau, Thomas Côté, Christine Robert, Véronique Girard, Nicolas Giguère, Éric Gauvin

Troisième rangée : Line Gélinas, Mélanie Guimond, Nadia Gauthier, Francis Durand, Yan Herbet, Lyne Côté, Christian Smith



Professeure Cécile Bergeron, directeur Denis Lafrenière

Première rangée : Marco Brouillard, Mathieu Robillard, Célyna Robert Paquin, Christian Fournier, Tommy Lacroix, Patricia Barrette, Martin Racine, Andrienne Jacques, Jonathan Girard

Deuxième rangée : Kévin Bergeron, Dany Cousineau, Mélissa Marseille, Michaël Tourigny, Katy Bellehumeur, Dany Paquin, Andréa Julien Paquin, François Leblond, David Arpin

Troisième rangée : Erika Aubé, Karine Barrette, Charles Fournier, Martin Julien, Jessica Lemire



Professeur Nicole Lacroix, Directeur Denis Lafrenière

Première rangée : Jonathan Bernard, Francis Brouillard, Mélanie Robillard, Anya Baumberger, Jacques Langlois, Pierre-Luc Guimond, Étienne Lacroix, Karil Schorderet, René Bélliard, Nathalie Lacroix, Caroline Bérubé, Amy Lachapelle

Deuxième rangée : Jean-François Aubé, Kevin Girard, Karine Guimond, Geneviève Aubé, Cynthia Roy Robert, Denise Pitre, Matine Houle, Jessy Schorderet

Troisième rangée : Lisia Paquin, Dany Brien, Madeleine Olivier, Stéphanie Jacques, Jessica Rivard, Marie-Ève Grenier, Rébecca Pétrin, Valérie Roy, Francis Gauthier



Professeure Béatrice Rocheleau Gilbert, Directeur Denis Lafrenière

Première rangée : Suzanne Boisvenue, Isabelle Aubé, Patsy Lacroix, Annie Couturier, Julie Bédard, Caroline Guimond, Kathy Paquin, Sonia Mc Fadden, Karine Gauthier.

Deuxième rangée : Jason Neuveu, Steve Girard, Billy Bergeron, Francis Pitre, Mélissa Paquin, Lise Bernard, Serge Royer, Guy Paquin, Caroline Gignac.

Troisième rangée : Catherine Ethler, Francis Roy, Stéphane Durant, Danny Lafond, Derik Léveillé, Marcelle Falardeau, Caroline Cloutier, Dominique Herbet.



Un groupe d'enseignantes retraitées des années 1982 à 1996 (34 à 39 années de service chacune).

Première rangée : Doris Perreault, Noëlla Rocheleau, Marie-Berthe Bernèche, Laurianne Routhier

Deuxième rangée : Rachel Trépanier, Gisèle Cormier, Béatrice Gilbert, Margot Lavallée, Estelle Laperle



Professeurs (res) et invités (es) lors du gala mérite où on soulignait les 25 ans d'enseignement de Marie-Berthe Bernèche (1989)

Première Rangée : Denis Lafrenière, Johanne Paquin, Fleurance Paquin, commissaire, Marie-Berthe Bernèche, Doris Perreault, Rémi Barrette, directeur général.

Deuxième rangée : Nicole Ringuette, directrice générale de l'enseignement C.S.L.T., Béatrice Gilbert, Margot Lavallée, Nicole Lacroix, Noëlla Rocheleau, Jeannine Bouffard, secrétaire, Gisèle Cormier

Troisième rangée : Jacquelin Côté, Laurette Smith, Ghislain Rivard



- Artiste* : Lucille Paquin-Houle
Titre : 100 ans de foi et d'amour. Évolution dans le siècle
Hier : 1) La Chapelle -École, 1893. 2) La première Église, 1902.
Aujourd'hui : Église de 1996
Médium : Aquarelle

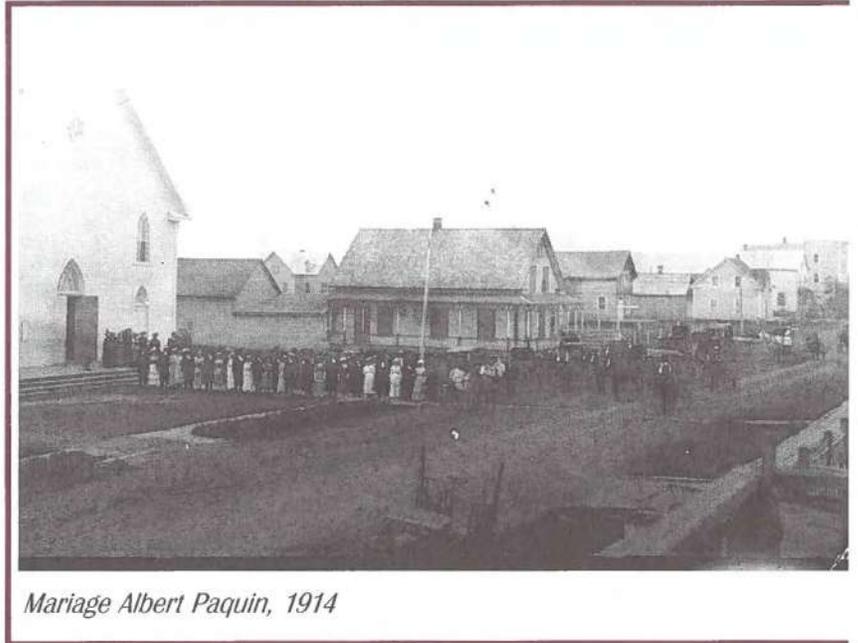


Chapitre 6

100 ANS DE VIE RELIGIEUSE À ST-BRUNO-DE-GUIGUES

Il est difficile de rendre compte de la vie religieuse proprement dite, car elle est intérieure, silencieuse et personnelle. Lorsque nous affirmons que bien des changements ont marqué la vie religieuse à St-Bruno-de-Guigues au cours des cent dernières années, c'est pour décrire le visible et non l'invisible, le corps et non le cœur de l'église. Les notes de la Fabrique fournissent ici de nombreux témoignages sur l'organisation matérielle de la communauté chrétienne à St-Bruno-de-Guigues, tandis que nous avons recueilli auprès de nos doyens le souvenirs des anciennes pratiques religieuses.

Ce centenaire de St-Bruno-de-Guigues est aussi l'occasion d'exprimer nos hommages pour le dévouement exemplaire des Oblats colonisateurs, de souligner l'appui et le réconfort prodigués sans compter aux paroissiens par nos curés et vicaires, de témoigner de la ferveur apostolique des Soeurs de l'Assomption parmi nous. Que leurs oeuvres impérissables subsistent en nous.



Mariage Albert Paquin, 1914

Le canton, la mission ainsi que la paroisse de St-Bruno-de-Guigues ont été nommés ainsi en l'honneur du révérend Père Joseph-Eugène-Bruno Guigues o.m.i., né à Gap, dans les Hautes-Alpes (France). Il fit ses études au séminaire de Marseille. Ordonné prêtre en 1828, il occupa des postes importants, dont celui de directeur d'un célèbre pèlerinage en France, celui de Notre-Dame du Laus. Il vint au Canada en 1844 comme supérieur provincial des missionnaires Oblats déjà à l'oeuvre chez-nous. Le 30 juillet 1848, l'épiscopat canadien le recommanda à Rome pour le siège épiscopal futur de Bytown, qui allait devenir Ottawa en 1866. Le collège de Bytown fut l'oeuvre principale de Mgr. Guigues, qui allait devenir la plus grande université bilingue du Canada, l'université d'Ottawa.

C'est Mgr Guigues qui décidait de fonder une mission permanente au Témiscamingue en 1863. Mgr Guigues visitait le Témiscamingue au mois d'août 1864 et il est le premier évêque à donner la confirmation chez-nous. Mgr Guigues décède le 8 février 1874.

La vie spirituelle et paroissiale

Mgr Landrieux, évêque de Dijon (France), pour écrire une lettre sur « la paroisse canadienne » a recueilli chez nous des témoignages unanimes : « Le clergé a fait ce peuple ». « La paroisse a fait le Canada et l'a conservé ». « La paroisse a déjoué tous les assauts de la politique. Elle a été une force de conservation nationale, sociale et religieuse. Elle a maintenu l'unité de vues et de croyances. Elle a été l'arche de salut pour l'âme canadienne ». « Sans le dévouement héroïque de ses prêtres, selon tous les calculs humains, le peuple canadien devait périr ». « Tout chez nous se rattache à la paroisse et part de la paroisse ».

L'époque de la « mission »

Par ses missionnaires et ses prêtres, l'Église a toujours été présente dans notre paroisse. Même quand les premiers défricheurs n'étaient que deux, aux premiers temps, le missionnaire s'empressait de les visiter pour les soutenir, les



encourager et leur apporter le secours moral, comme en fait foi le récit de notre premier colon, Joseph Brien.

Les premières messes célébrées sur les bords du lac Témiscamingue, il y a plus de 300 ans, furent chantées par le père Sylvie, jésuite, qui accompagnait les soldats et les mercenaires qui allaient à la Baie d'Hudson pour en déloger les Anglais. Le 26 mai 1686, la messe fut célébrée sur l'île du Chef, dans les limites de la paroisse de Guigues.

Le berceau du Témiscamingue religieux se trouvait à trois milles au sud de Ville-Marie, près du Vieux Fort, sur la rive ontarienne où furent érigées les premières résidences des missionnaires. Les premiers furent des Sulpiciens et des Jésuites. En 1844, ce furent les Oblats qui prirent la relève. Mais aucun missionnaire ne résidait au Témiscamingue avant 1863, année où Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, décida qu'il y aurait une mission permanente au Témiscamingue.

De là partaient ces valeureux hommes de Dieu pour visiter les colons, la plupart du temps à pied, dans des sentiers difficiles, devant marcher des milles et des milles. À Guigues, les premières messes étaient sûrement dites à la pointe Piché, chez Édouard Piché, où les missionnaires arrivaient en canot, l'été, ou en passant sur la glace du lac, l'hiver. Par la suite, la messe fut célébrée dans des maisons plus près du village.

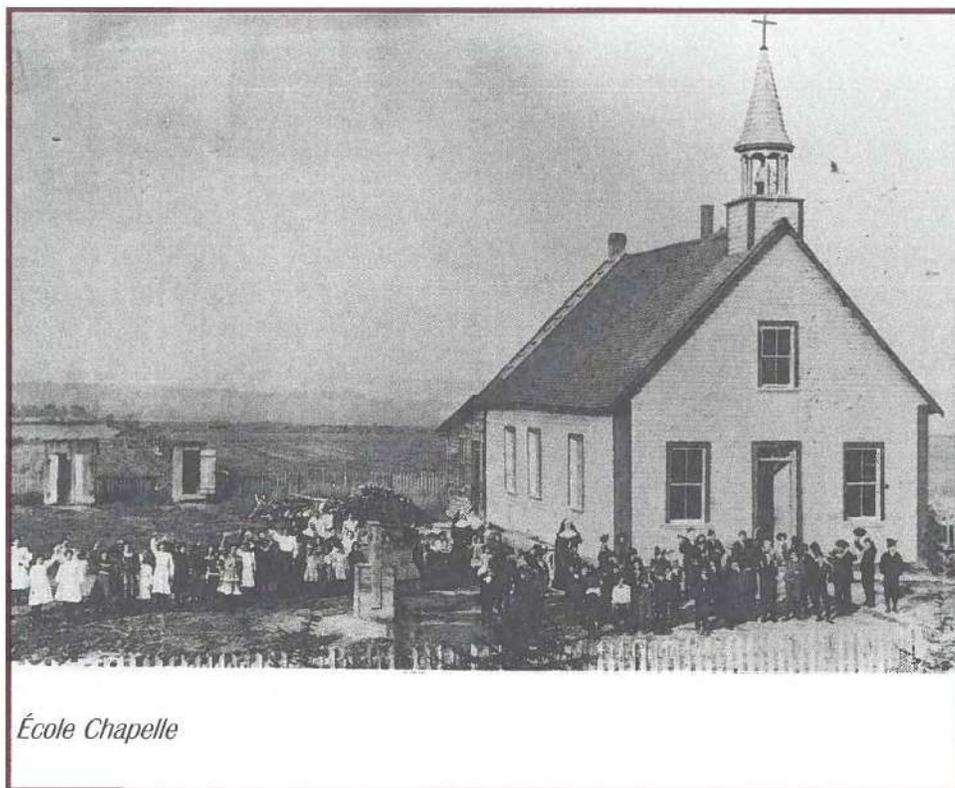
La première messe célébrée à Guigues est chantée par le père Mourier, dans la maison de Procule Lefebvre lot 10, rang 5, en mai 1887. Ensuite, à tour de rôle, la messe est chantée chez Joseph Brien, Nestor Denis, Thomas Gagnon et, le plus souvent, chez Alphonse Côté, dans la maison qui, en 1955, servait de bureau de poste et qui appartient en 1997 à Serge Brien.

Soulignons les noms de ces missionnaires qui, entre 1863 et 1905, affrontaient intempéries, mouches et mauvais chemins pour apporter le secours de la religion à nos valeureux colons. Plusieurs de leurs noms furent donnés

par la suite à des lieux du nord-ouest québécois : A. Mourier, F. Therrien, J.M. Desjardins, F.X. Fafard, J.M. Nédelec, M. Lacasse, N.S. Dozois, J.H. Perreault, S. Beaudry, J. Bernier, J. Évain, A. Gauthier, A. Héneault, J.M. Pian, J. V. Pelletier, P. Gagné, G.P. Guéguen, J. Jacob, Géo. Lemoine, A.J. Guertin, J.C. Decelles et L.A. Brochu.

L'école-chapelle

En 1893, on compte déjà 30 familles qui habitent à Guigues. On décide alors de construire une école-chapelle de 30' x 40' sur le lot 27 du rang 5, terre de Donat Lachapelle. C'est là le lot désigné par Mgr Lorrain pour construire l'église. Cependant, une majorité de citoyens souhaite que l'école-chapelle soit au village, lot 16, en face de l'église actuelle. Le bois est coupé par corvées dans la vallée de la Loutre et transporté sur le lot appartenant actuellement à Martial Dupuis. L'histoire dit que le bois a été déplacé durant la nuit par les partisans du village. Déjà, notre village vivait ses



École Chapelle

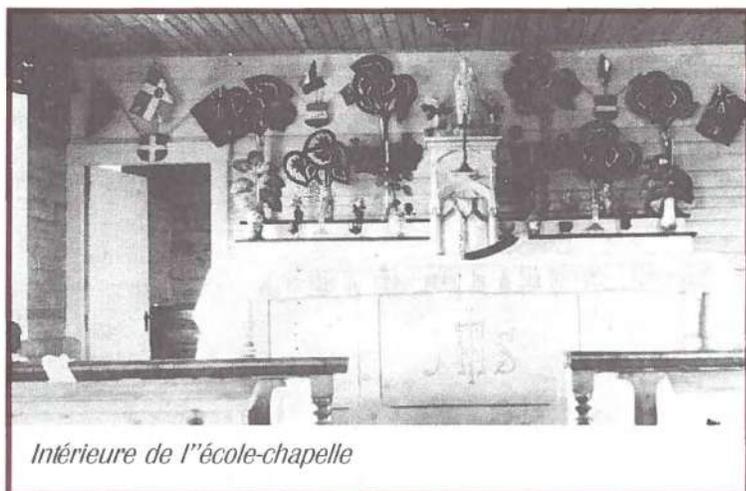
premières rivalités. Les frères Félix et Édouard Paquin reçoivent 350 \$ pour tailler les bardeaux à la plane et pour bâtir en pièces équarries à la hache cette chapelle de 30 x 40 pieds qui servira aussi d'école.

Avant les froids de l'hiver 1893, la chapelle est prête pour la première messe et la classe est ouverte dans l'école-



chapelle. De 1893 à 1899, la « mission » est donnée une fois par mois à Guigues ; de 1899 à 1905, une fois par quinze jours. Il n'y a pas encore de prêtre résident à Guigues. Ce sont les colons qui à tour de rôle vont chercher et reconduire le missionnaire, soit à Ville-Marie, soit à la Tête-du-Lac (c'est ainsi qu'on appelait Notre-Dame-du-Nord). Comme les chemins dans la Vallée de la Loutre ne sont encore que des sentiers élargis, on doit voyager dans de grosses *waginnas* ou sur un *juniper*, traîneau d'été à la mode canadienne fait de billes rondes effilées sur le devant servant de lisses, recouvertes de madriers. On devine d'où est venu le nom...

Le 7 octobre 1895, Mgr Lorrain vient pour donner la Confirmation une première fois dans notre paroisse. Joseph



Intérieure de l'école-chapelle

Brien était chargé de hisser un drapeau annonçant la venue prochaine du missionnaire. Par la suite, on dote l'école-chapelle d'une petite cloche, qui annonçait la messe aux colons de Guigues. Cette cloche sera installée plus tard sur l'externat. Cette construction servira de chapelle jusqu'en 1902 et d'école jusqu'en 1910, le premier étage de l'externat ayant été construit à ce moment là par M. France Desrochers.

Construction de l'église

Le 21 mars 1889, la Corporation Épiscopale Catholique de Pontiac, qui supervisait le territoire du Témiscamingue, obtenait un terrain de 50 acres sur billet de location. Il s'agit d'une moitié du lot 27, rang 5, appartenant aujourd'hui au Dr. Giard. C'était le site choisi par l'évêque pour la future église. Le 27 mai 1898, les lettres-patentes du terrain sont remises par le Département des Terres, Forêts et Pêcheries, à la Corporation Épiscopale.

Tel que confirmé par Mme Anne-Marie Lorrain, âgée de 93 ans et née à Guigues, mère de Jean-Paul Cardinal, on avait coupé du bois pour servir à la construction de cette église et, durant la nuit, ce bois a été volé et a disparu. Il paraît qu'il a servi à bâtir une grange. Mme Lorrain ignore par qui, mais son frère, aujourd'hui décédé, le savait, mais ne voulut jamais en dévoiler le nom.

Entretiens, nos pionniers se chicanent pour le site de l'église et la majorité s'affirme. En 1893, Mgr Lorrain acquiert pour 150 \$ le lot 17, rang 5, de Jos Foisy, un lot de 100 acres. Un acte notarié devant le notaire Guay de Ville-Marie témoigne de la cession. C'est sur ce lot qu'est bâtie l'église actuelle. C'est toujours la même église, mais l'intérieur a été rénové plusieurs fois.

Donc, en mars 1901, on trouve douze colons coupant du bois en face de Ville-Marie, sur la rive ontarienne du lac Témiscamingue. Il s'agit de billots de pin rouge qui seront débités en bois d'oeuvre pour ériger la charpente de l'église. Ces paroissiens de Guigues qui travaillent en corvée pour leur église sont : Azarie Guimond, Gustave Drolet, Jean-Baptiste Guimond, Arthur Drolet, Auguste Lavallée, Albert Leblanc, Paul Auger, Pierre Auger, Siméon Courtois, Arthur Boucher, Henri Masson, Thaville Courtois.

Cette équipe était conduite par le père Moïse Desjardins, o.m.i..

Les hommes sont nourris au presbytère de Ville-Marie et couchent à la maison des engagés du Frère Moffet. Après 15 jours sur ce chantier, ils bûchent encore deux semaines sur les bords de la Loutre à Fugèreville, pour abattre des épinettes. Enfin, ils descendront tout ce bois sur la Loutre jusqu'au moulin à scie Bérubé de Laverlochère, tandis que le pinabattu en Ontario est amenés à Ville-Marie au moulin à scie de John Mann. On coupera encore d'autre bois d'oeuvre sur le chemin de la mine, à Guigues. Les chevaux pour transporter tout ce bois sont fournis par Arthur Boucher et Nestor Côté.

En 1902 débute la construction de l'église, bâtie de 50' x 85'. Grégoire et Célestin Amesse agissent comme chefs menuisiers, et le père Moïse Desjardins, comme animateur. Des piliers de cèdres de forte taille, reposant sur une base à 5 pieds sous terre, servent de solage. Le solage en ciment viendra 33 ans plus tard. La charpente, les quatre pans des murs extérieurs sont faits de poutres d'épinette de 10" x 10"



Pour se rendre au jubé, on aménage un escalier en rond. Madame Lorrain raconte que, lors d'une retraite paroissiale, de jeunes loustics allument un feu sur le perron de l'église. La fumée pénétrant dans l'église, quelqu'un crie : « Au feu ! ». C'est la panique et les fidèles dans le jubé se bousculent pour descendre. L'escalier est trop étroit pour permettre le passage de plus d'une personne à la fois. Une dame perd connaissance et un monsieur charitable doit l'évacuer dans ses bras. Voilà pourquoi on a décidé de refaire cet escalier jugé trop dangereux et d'en bâtir une droite avec un palier.

au lieu de madriers de 3 x 6 pouces. On dit que cette construction a été faite à toute épreuve.

Le toit est supporté par une forêt de grosses pièces entrecroisées, si nombreuses que Mgr Lorrain en visite, disait : « Il y a là assez de bois pour le toit de deux églises ». Un perron de bois et un trottoir en madriers recueillent les premières mottes de glaise attachées aux semelles.

Les travaux vont si bien qu'avant l'hiver 1902, la messe est chantée dans la nouvelle église. Le 4 mai 1903, on célèbre le premier mariage dans l'église de St-Bruno-de-Guigues : Moïse Lafond, fils de Jean-Baptiste Lafond, épouse Léontine Côté, fille de Philias Côté. Le Chemin de croix est érigé le 19 juillet 1903.

Notre premier curé : Joseph-Albert Beauchamp : 1905- 1913

Le 30 juin 1905 marque l'arrivée dans la paroisse du premier curé de St-Bruno-de-Guigues, Joseph-Albert Beauchamp est né à Ste-Julienne de Montcalm, le 13 février

1877. La famille Alphonse Côté offre l'hospitalité au curé, car il n'y a pas encore de presbytère. Le 2 juillet, le curé Beauchamp chante sa première messe. Dans son sermon, le nouveau pasteur fait l'éloge des Pères Oblats et exprime sa reconnaissance pour leur long ministère qui a préparé le sien. Le premier baptême à Guigues est célébré ce



jour-là : celui de J.Hector Albert Allard, fils de Roch Allard et Agnès Thérien. Le deuxième baptême est célébré le 8 juillet : celui de Lèda Côté, fille de Nestor Côté et de Émeline Julien. Du 2 au 7 juillet 1905, le curé Beauchamp visite sa paroisse. La population est estimée à 166 familles, soit 821 âmes.

En 1905, le curé Beauchamp a un lot à défricher. Il demande l'aide des paroissiens. Il demande aussi aux

cultivateurs de tenir un compte-rendu du rendement de leurs cultures : tant semé- tant récolté. La dîme à cette époque est payée en argent ou en grain. Le curé insiste sur le bon ordre à l'église lors de la messe de Minuit : « Il va sans dire que pas un seul verre de boisson ne se prendra en cette circonstance ».

Le 10 juin 1906 à une assemblée de paroisse, les Francs-tenanciers (qui géraient la paroisse, remplacés par la suite par les marguilliers) élisent un comité destiné à « aider M. le curé dans les affaires de l'église ». Il était composé de Elzéar Guimond, David Cadieux, Narcisse Paquin, Joseph Bouffard, Adolphe Robert. La paroisse de St-Bruno-de-Guigues a été fondée en 1906. Elle a reçu le nom de Saint-Bruno de Guigues.

La finition de l'église

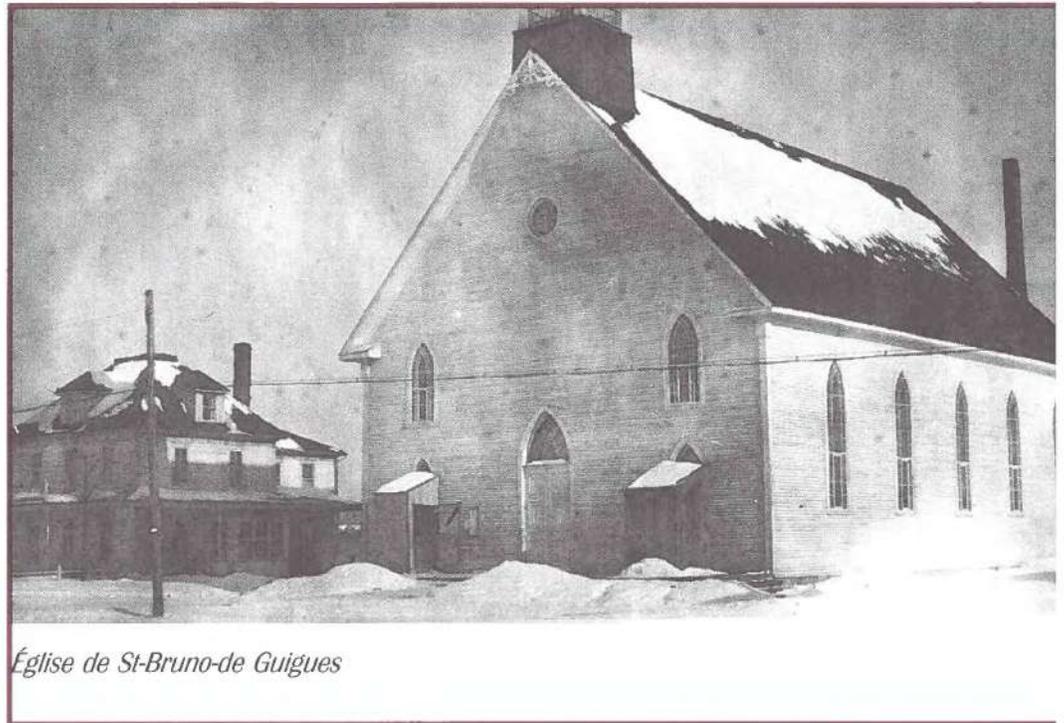
Le 8 juillet 1905, les paroissiens de Guigues s'engagent par billets au montant de 900 \$ pour la construction d'un presbytère qui mesurera 27' x 29' avec une annexe de 18' x 20'. Arsène Gagnon dirige les travaux. On retrouve parmi les ouvriers Maxime Pitre et Joseph Allard. Le clocher, dont la flèche sera complétée en 1906, est supporté par quatre colonnes de 10" x 10" pouces, liées ensemble par de fortes croisées. L'église est ornée de nombreuses statues et d'un immense tableau de St-Bruno. À côté de l'église, Vénérand Lacroix possédait une maison à deux loyers, dont un servait au bedeau.

En juin 1906, l'église en est toujours à ses deux lambris extérieurs. On consulte l'architecte Brodeur de Hull avant de poursuivre les travaux. Il suggère de poser des colonnes pour consolider le tout. Ces colonnes sont toujours en place. On décide alors de bâtir un jubé et une galerie latérale, de poser un lambris de plâtre à l'intérieur avec une voûte qui suit le contour du toit. On ajoute une sacristie de 30' x 40'. Arsène Gagnon est choisi comme entrepreneur pour ces



constructions qui s'élèvent à 6 000 \$. On ajoute un clocher au coût de 300 \$. Une collecte pour le clocher permet de recueillir 175 \$. Les noms des donateurs sont inscrits au prône.

Le 23 septembre 1906, Mgr Lorrain bénit solennellement l'église. À 2 heures de l'après-midi, bénédiction de la cloche baptisée « Maria », ayant coûté 300 \$. La recette de la quête s'éleva à 400 \$. La première cloche, bénie le 12 juin 1906 portait cette inscription : « Marie-Pie X, Pape régnant. Mgr N.Z. Lorrain, évêque de Pembroke. J.A. Beauchamp, curé de St-Bruno-de-Guigues. A.D. 1906. La cloche s'orne des effigies suivantes : le portrait de Pie X et les armes de Mgr Lorrain ». La recette de la bénédiction rapporté 400 \$. Cette cloche sera vendue en 1953 à l'église de Belleterre. Pour la visite de Sa Grandeur l'évêque, la paroisse se décore de drapeaux et de sapins. On s'agenouille devant l'évêque et on baise sa bague. Mgr. Lorrain bénira aussi le nouveau presbytère et le cimetière. St-Bruno devient le patron de la paroisse le 23 septembre 1906. Le 17 octobre, Mgr Lorrain bénit solennellement l'église.



Le 22 septembre 1908, on procède à la formation du vicariat apostolique de Témiscamingue. Mgr. Latulipe est nommé à la tête de ce nouveau vicariat. Le 21 avril 1911 marquera l'érection canonique de la paroisse St-Bruno-de-Guigues. Le 10 août, elle sera aussi érigée civilement et, le 24 septembre, une assemblée procède à l'élection de « chefs de l'Oeuvre et Fabrique ». Les marguilliers du Banc sont : Eusèbe Gauthier, Joseph Brien, Joseph Drolet. Sont élus comme anciens marguilliers : Alphonse Côté, Narcisse

Paquin, Liboire Cyr, Avila Lachapelle, Rodrigue Lemire.

Le 2 septembre 1907, on donne un protecteur céleste à chacun des rangs et ce protecteur porte le patronyme du premier colon dans chaque rang de Guigues : Le rang 3 porte le nom de St-Louis, en l'honneur de son premier colon, Louis Gauthier, le petit 3 St-Stanislas en mémoire de Stanislas Beaudry ; le rang 5, St-Joseph, en l'honneur de Joseph Brien ; le rang 6 nord, St-Édouard, en l'honneur de Édouard Lafond ; le rang 6 sud, St-Honoré, en mémoire de Honoré Blais ; le rang 7, St-Bernard, rappelant le souvenir de Bernard Lemay qui y installe une scierie en 1898.

Ce même automne 1907, on apportera des améliorations au presbytère ; lambris, murs extérieurs, bibliothèque et surtout, creusage d'un puits dont la pompe se trouve dans le presbytère. Le curé Beauchamp déclare : « C'est commode, c'est incroyable ! »

La vie matérielle du curé

Dans les premiers temps de Guigues, la fabrique possédait une terre qui pourvoyait à la subsistance du curé de la paroisse. Le bedeau avait soin du bétail, des volailles, du grand jardin, en plus de voir à l'entretien et au chauffage de l'église. Il sonnait les cloches trois fois par jour, pour l'angélus, appel à la prière qui retentissait le matin à 6:00 h, à midi et à 6:00 h le soir. Les fidèles devaient s'arrêter de travailler à ce moment-là pour réciter une prière. Notre curé disposait du téléphone au presbytère en 1910.

Il y avait une grange attenante au presbytère. Notre curé y gardait un cheval pour ses déplacements, ainsi qu'une vache et d'autres animaux pour sa subsistance. Il fit déménager cette grange quand les routes devinrent carrossables pour



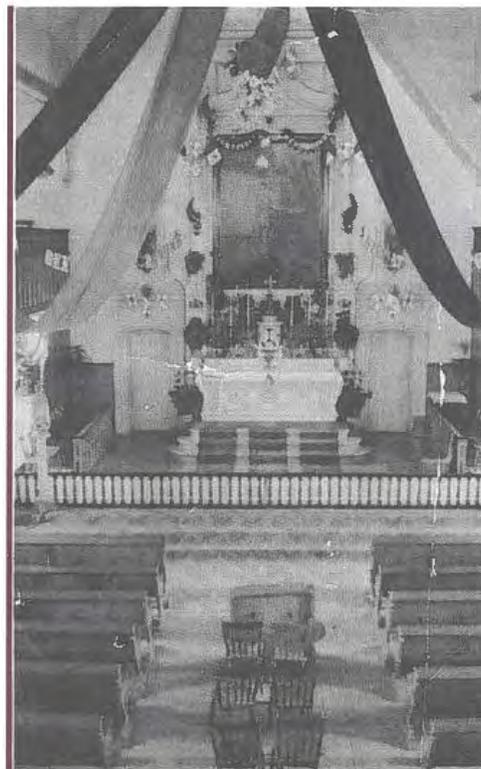
l'automobile en 1935.

À partir de ce moment, notre curé utilisera l'automobile pour ses visites de paroisse ou pour se rendre rapidement auprès des malades. L'hiver, alors que les chemins étaient fermés aux automobiles, le curé se faisait conduire en taxi à cheval là où l'appellait son ministère. Après 1932, le curé Moreau utilisa le *snowmobile* construit par Hermas Gauthier jusqu'à ce que les routes soient déblayées l'hiver, vers 1950.

Outre les produits de la terre, le curé pouvait aussi compter sur la dîme et les quêtes, dont au moins deux dans l'année lui sont destinées. La dîme est payable en argent ou en grain et correspond à 75 cents du 100 \$ d'évaluation en 1906. En 1919, la dîme annuelle est estimée à 4 \$ par famille, plus 40 sous du 100 \$ d'évaluation. De nos jours, le curé reçoit un salaire payé par la Fabrique.

Le 1er novembre 1907, la Fabrique achète un orgue actionné à la main au coût de 525 \$. Avant cette date, on utilisait un harmonium. À l'occasion de l'inauguration de l'orgue, le curé Beauchamp écrit : « L'orgue rend tous les sons, et ses sons correspondent à tous les sentiments du coeur humain. Cette musique excitera notre dévotion ». Cet orgue, actionné par un *pompeux*, sera utilisé jusqu'en septembre 1953. En 1911, le salaire annuel alloué à l'organiste de la paroisse s'élève à 40 \$. En 1920, ce salaire est porté à 55 \$ et la sacristine reçoit 40 \$ par année pour s'occuper des vêtements sacerdotaux qui devaient être impeccablement repassés.

En 1907, des paroissiens font des dons à l'église : Chemin de Croix et statue du Sacré-Coeur. Mme Lafrenière offre la lampe du sanctuaire, 40 \$; Alfred Desjardins le calice, 30 \$; Eusèbe Boucher le ciboire 50 \$; Mme Delphine Marchand une chape blanche à 25 \$; et les Dames de Ste-Anne, une chasuble de 2e classe à 8 \$. Le 25 décembre 1907, on célèbre la Messe de Minuit, la Messe de l'Aurore et la Messe du Jour. Le curé Beauchamp écrivait un peu avant : « Les Fêtes approchent. Réjouissez-vous dans le Seigneur. Pas de boisson. Pas de danses ».



Intérieur de l'église, 1937

Le curé Beauchamp fait aussi autorité en matière de moralité. Il déclare en 1908, au sujet des parties de balle qui animaient les soirées d'été, « qu'il ne convient pas aux dames et aux jeunes filles d'être sur le terrain des jeux ».

À l'hiver 1908, le curé Beauchamp est chargé de visiter les chantiers au Lac Cameron. Il

Au début mars 1907, au cours d'un voyage à Québec et Ottawa, le curé Beauchamp obtient la malle (poste) à tous les jours. Avant cette date, on ne recevait la poste à Guigues que deux fois la semaine puis trois fois la semaine. Le curé Beauchamp reçoit au cours de ce même mois sa mère, dont on peut lire dans une lettre son appréciation de cette visite au Témiscamingue. Mme Veuve Dosithé Beauchamp, mère du curé de St-Bruno-de-Guigues fait part de ses impressions à Mme Éthier de Ste-Julienne, la paroisse qu'elle vient de quitter.

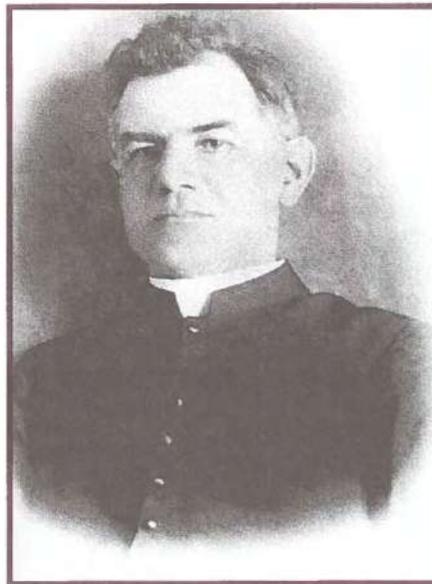
« Nous sommes arrivés hier au soir 21 mars mon fils et moi, au presbytère de la paroisse de St-Bruno-de-Guigues, chez mon fils l'abbé Beauchamps, prêtre curé. Malgré que l'on me disait que c'était un beau pays, j'en suis toute surprise. Nous sommes plus loin du bois qu'à Ste-Julienne là où je demeurais. Le terrain est si planche, on voit de si loin, une très belle Église, de magnifiques résidences, il doit se faire 5 maisons au printemps dans le village. Ce midi j'étais heureuse d'admirer les Révérendes Soeurs avec leurs élèves, il fait si beau, il y a très peu de neige, si peu, que je vois que c'est de la bonne terre, glaise et grise, de sorte que c'est un beau pays, que je ne puis cesser d'admirer. Ce midi, j'ai pris un bon dîner aux poissons du lac Témiscamingue. À Cobalt j'ai vu l'ouvrage qui se fait pour les mines, tant de maisons en construction. J'approuve tous ceux qui auraient la pensée de venir faire une visite au lac Témiscamingue ».



donne la mission au campements de Pantaléon Auger, Elzéar Guimond et William Bélisle. Au mois d'octobre 1908, le curé de Haileybury, Élie-Anicet Latulipe est nommé par Rome évêque de Catenna et vicaire apostolique du Témiscamingue. Ainsi, Guigues a son évêque à 10 milles au lieu de 225 milles. L'évêque viendra souvent nous visiter l'été, confirmer les enfants et faire ses recommandations au peuple de Dieu.

Pendant toute l'année 1909, le curé Beauchamp s'occupe activement de la mission de St-Eugène. Il fait construire une école-chapelle avec une souscription des paroissiens. On célèbre au mois de juin la première ordination pratiquée à St-Bruno-de-Guigues. Mgr. Latulipe élève à la prêtrise Joseph Lachapelle, futur curé de Béarn.

Ces quelques lignes ont été écrites par le curé Beauchamp entre 1905 et 1909 : « Début d'année 1906. La quête de l'enfant Jésus a rapporté 38.84 \$ et celle de Pâques 32.28\$. La quête est faite par le curé, pour le curé ». « La collecte du dimanche n'est pas suffisante (entre 80 cents et 1.18 \$). Soyez généreux ». Le curé demande au moins 5 cents par famille. Outre celle du dimanche, il y avait plusieurs quêtes spéciales. En 1907, la dîme est payable en argent ou en grain et sa valeur correspond à celle de la ferme : 75 cents par 100 \$ d'évaluation.



Le curé Beauchamp quitte la paroisse en 1913. Il a 36 ans et entre comme religieux chez les Rédemptoristes à Ste-Anne de Beauré. Il y sera jusqu'en 1919, puis ira comme curé à Dupuy (Abitibi) où il décèdera en 1927 à l'âge de 50 ans.

Visite pastorale à St-Bruno-de-Guigues de Mgr. Élie-A. Évêque de Catenna V.A.T

1910 " Mons. le curé et bon nombre de citoyens étaient venus nous rencontrer à la Pointe Piché. Le village était superbe avec ses arcs de verdure et les drapeaux qui flottaient partout. La population attendait auprès de l'église et l'entrée solennelle eut lieu immédiatement. Beaucoup de personnes se sont approchées de la Ste Table pendant la visite et nous avons confirmé 85 enfants. La paroisse paraît être dans un état prospère. La forêt recule de plus en plus, l'industrie laitière se développe et cette année surtout, la moisson est pleine de promesses. Sous le rapport religieux,

tout va bien. L'intérieur de l'église, l'autel, la sacristie, les vases et les linges sacrés sont en bon état. Il reste encore une dette d'environ 5 000 \$. Nous permettons un nouvel emprunt de 500 \$ pour restaurer l'extérieur de l'église. Le couvent bâti depuis la dernière visite pastorale est florissant." Mgr. Élie-A. Évêque de Catenna V.A.T

Notre deuxième curé : Pierre-André Mouttet : 1913-1932

Le deuxième curé qui servira à Guigues est l'abbé Pierre-André Mouttet, né le 1er août 1868 à St-Clément, département de l'Allier (France) Pierre-André Mouttet était fils de paysan français. Après ses études théologiques, il entre dans la Communauté des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception à Moulins (France). Diacre le 29 juin 1890, ses supérieurs le désignent pour le Canada à Nominigüe. En 1911, après quelques mois comme vicaire à Haileybury, il devient curé à Fabre avant d'être désigné pour Guigues. Il sera notre curé résident de 1913 à 1932. Le curé Mouttet a été conseiller diocésain et aumônier régional de l'U.C.C. au Témiscamingue.

Voici des recommandations qu'adressait le curé Pierre-André Mouttet à ses fidèles, en 1919 : « Eau bénite dans les bénitiers et dans vos maisons. C'est une eau qui contient la puissance de chasser les démons, esprits mauvais, et

qui avec le signe de la croix efface le péché véniel ». B « On sonne le glas pour les personnes qui n'auraient pas encore accompli le devoir pascal à la Quasimodo, le dimanche suivant Pâques (confession obligatoire et communion) ». « Permission de travailler à la récolte le dimanche, j'accorde cette dispense, mais je mets une condition. C'est que le chapelet ne soit omis de personne. »

En 1919, la procession de la Fête-Dieu n'a pas lieu. Le curé Mouttet estime que la paroisse n'a pas suffisamment décoré. Au sujet des noces, le curé Mouttet fait ses recommandations : « Ne pas organiser de bal payant. Ne pas inviter tout le monde indifféremment. Un mariage doit être une fête de famille aussi intime que possible ». Le curé manifeste aussi son désaccord au sujet de la salle de *pool*/qui allait ouvrir. Il encourageait cependant la balle et certains concerts et parties de cartes.



On rapporte que le curé Mouttet avait des parts dans la Cie de Téléphone du Nord. L'achat des parts du curé par la Fabrique n'a pas été approuvé par l'évêché.

Le curé Mouttet quitte la paroisse en 1932, pour raison de santé. Il décède le 21 décembre 1932 à Rochester, aux États-Unis, âgé de 64 ans. Il est inhumé au cimetière de St-Bruno-de-Guigues.

Visite pastorale à St-Bruno-de-Guigues

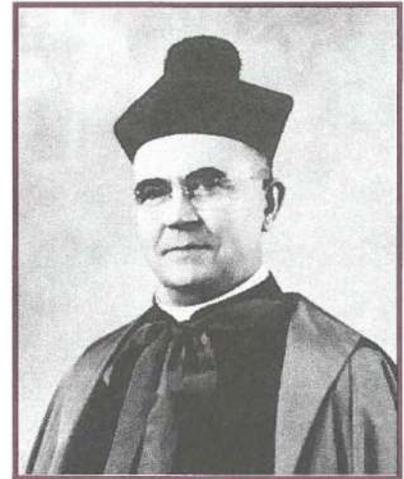
1913 « Nous sommes arrivés par le bateau à la Pointe Piché le 9 juillet à 5:00 h p.m. Mons. le curé nous attendait au quai et, malgré l'orage qui venait de gâter les chemins, plusieurs voitures nous firent cortège jusqu'à l'église. Après l'entrée solennelle, on entendit les confession. Le lendemain 10 juillet, il y eut grand'messe solennelle à 10 h et confirmation de 213 enfants à 3 h p.m. La science religieuse laisse à désirer chez plusieurs enfants qui ont fait leur communion solennelle. Le 11 la messe de l'évêque eut lieu à 7 1/2 h suivie de la visite au cimetière et des prières pour les défunts. Les exercices de la visite furent bien suivis et il y eut de nombreuses communions. Il y a de la quête dans la paroisse. Nous avons remarqué avec plaisir que les femmes sont modestement vêtues. La robe ridiculement étroite et le chapeau monstrueux qui déparent tant de femmes ailleurs n'est pas encore d'usage ici. Nous exhortons les parents à exercer une saine vigilance sur les amusements et les fréquentations de leurs enfants. Il y a sur la fabrique une dette de 7 000 \$ environ ».

Mgr. Élie-A. Évêque de Catenna V.A.T.

Notre troisième curé Louis-Zéphirin Moreau : 1932-1957

Louis-Zéphirin Moreau est né à Bécancour (Nicolet), le 9 mars 1887. Il devient curé de Guigues en 1932 et poursuit son ministère jusqu'en 1957. Il va sans dire que le curé Moreau a laissé un souvenir impérissable à Guigues, tant par sa forte personnalité que par le travail accompli.

L'anecdote suivante est amusante : En 1933, les cultivateurs constatent qu'une mauvaise herbe envahit très rapidement les champs. Elle se propage non seulement avec des graines volantes comme celles d'un pissenlit, mais aussi par le rhizome. On l'appelle chardon de Russie, bouquet jaune ou laiteron. Les cultivateurs ont peur du désastre qu'ils voient venir.



Comme ils avaient une grande foi et une confiance inébranlable en M. le curé Moreau, les colons lui firent part de leurs craintes. Ils lui demandèrent de faire quelque chose. Le curé répondit : « Je veux bien faire ce qu'il y a à faire, mais je vous demande à vous aussi de faire un sacrifice. Il faut refaire le solage en dessous de l'église. Le solage de bois est pourri et ça coûtera 200 \$ pour le refaire en ciment ». Les cultivateurs firent donc une collecte dans chacun des rangs de la paroisse, laquelle rapporta 400 \$. Le curé loua en chaire la générosité de ses paroissiens. L'histoire dit que la mauvaise herbe ne se

Le 8 mai 1945, jour où la guerre s'est enfin terminée, la poule de Pierre Ethier a pondu un oeuf marqué d'un "V". Le curé Moreau a vidé et conservé l'oeuf qui existe encore à Hailleybury. Selon lui, le "V" signifiait VICTOIRE.





propagea pas.

L'énumération des associations auxquelles le curé Moreau a participé témoigne de son implication dans la vie diocésaine et sociale, autant que paroissiale : il fut aumônier de l'U.C.C. de 1933 à 1947, président de la Société Diocésaine de Colonisation de 1934 à 1947, commandeur de l'Ordre du Mérite Agricole en 1949. Son dévouement pour l'agriculture est incontestable. Il avait une influence considérable auprès des gouvernements et il s'en servait pour les siens. Combien de jeunes gens de Guigues, en âge d'être appelés sous les drapeaux lors du conflit mondial de 1939-1945, doivent leur exemption au curé Moreau...

Il a également joué un grand rôle dans l'implantation de la première Caisse Populaire à Guigues en 1936. En 1944, on retrouve le curé Moreau faisant partie d'une délégation à Québec, dans le dossier de l'électrification rurale. Il obtiendra que le siège social de la Coopérative d'Électricité du Témiscamingue soit à Guigues. Le poste régional d'Hydro-Québec pour le Témiscamingue est toujours situé à Guigues.

Le curé Moreau était une grande figure, un homme fier, qui plaçait bien haut l'honneur de sa paroisse et de sa patrie. Pour souligner la fête de la St-Jean Baptiste, il avait insisté pour que chaque maison ait son mât avec le drapeau du Québec bien en vue. En 1957, il se retire à l'École Moffet de Ville-Marie. Décédé le 22 avril 1960 à l'âge de 73 ans, le curé Moreau est inhumé à St-Bruno-de-Guigues.

Visite pastorale à St-Bruno-de-Guigues

16 et 17 juin 1934 " Arrivé ici vers les 3 h. p.m. Nous sommes reçus par M. l'abbé Moreau. Nous faisons immédiatement l'entrée solennelle, donnons la Bénédiction du T.S.S., chantons la prière pour les défunts de la paroisse. À la foule qui remplit complètement l'église, nous demandons d'être fidèle à la grâce de la Visite Pastorale en faisant une bonne confession, en communiant et en priant les uns pour les autres. Nous insistons sur le pardon des injures ; donc il faudra faire cesser les froideurs entre familles, entre individus, la charité doit exister dans la

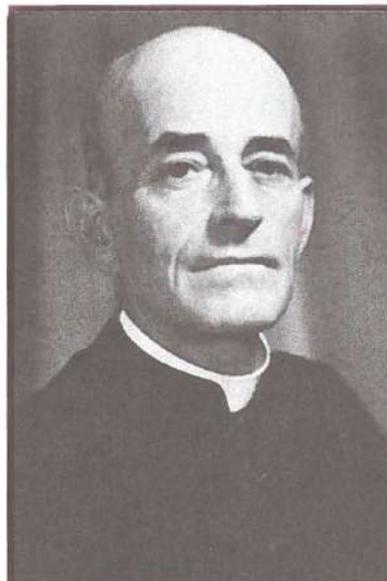
La Frontière, mars 1944

Comme par les années passées la fête de St-Joseph a été célébrée par une messe spéciale et une communion générale de toute la paroisse.

paroisse. Le lendemain nous disons la messe de 9 h, confirmons les enfants et donnons nos avis à la paroisse. Dans ces avis nous établissons la nécessité de la vie chrétienne et nous demandons à cette fin : la prière, mais une vraie prière ; l'assistance à la messe le dimanche, l'obéissance et le respect dûs aux parents ; le bon exemple des parents ; la pureté selon son état et expliquons le malheur attaché à ceux qui limitent, par le péché mortel, le nombre des enfants ; la pureté dans les fréquentations et la nécessité du devoir des parents pendant les fréquentations de leurs enfants ; la justice dans les affaires : ventes, achats, contrats, la disparition de la calomnie et de la médisance ainsi que du scandale. Nous avons félicité la municipalité scolaire qui a onze écoles ouvertes et qui paie bien ses institutrices."

Mgr. Élie-A. Évêque de Catenna V.A.T

Notre quatrième curé : Clovis Perron - 1957-1966



M. l'abbé Clovis Perron succède à Mgr Moreau le 1er octobre 1957. Né en 1906 à Ste-Thérèse, comté de Laviolette, le jeune Clovis âgé de cinq ans arrive à Nédelec en 1911 avec ses parents, Narcisse Perron et Vitaline Bédard. Il est nommé curé à Guigues en 1957.

À cette époque, le tarif du baptême est de 1 \$ à

quoi s'ajoute 1 \$ pour sonner la cloche. Des changements sont apportés aux règles de la communion. Depuis longtemps, on devait être à jeûn depuis minuit pour communier. Cela change à partir de 1958. Le jeûne exigé pour communier n'est que de trois heures. De nos jours, un jeûne d'une heure est suggéré, mais non imposé.

Le curé Perron apportera des améliorations importantes au presbytère : prises de courant dans les chambres, réserve pour le vin derrière l'autel central, agrandissement du chœur de chant. En 1963, on instaure un système d'enveloppe pour la quête et les bancs. En conséquence, la vente des bancs est discontinuée.

Le curé Perron a beaucoup supporté les mouvements de jeunes. Il tenait à leur implication dans la vie paroissiale.

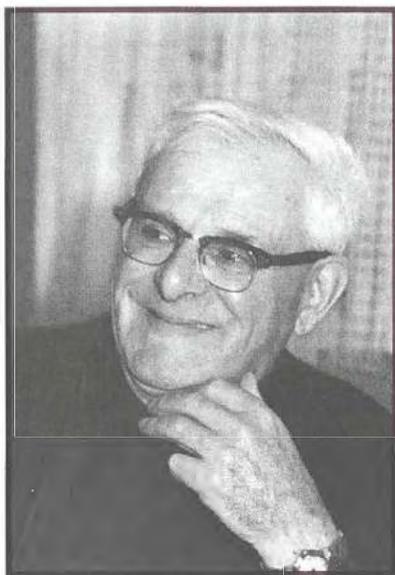


Ainsi, nous avons eu les Croisés et les Scouts, la Jeunesse Étudiante Catholique et Jeunesse en Marche.

Le 25 juin 1965, le curé Perron quitte la paroisse pour l'hôpital. Retiré à Rouyn, le curé Perron décède à la fin juillet 1979. Il est inhumé à Nédelec.

Mgr Smith, représentant de l'évêché, assure l'intérim de juin 1965 jusqu'à février 1966. De nombreux changements sont apportés suivant les nouvelles directives de Rome : la messe sera dite dorénavant face au peuple. Le St-Sacrement sera conservé dans l'autel latéral, afin que le célébrant ne lui tourne pas le dos.

Le 10 octobre 1965, une nouvelle orientation est donnée aux Dames de Ste-Anne, qui deviennent les Femmes Chrétiennes. Le canon de la messe sera en français au lieu du latin.



Notre cinquième curé : Stanislas Dubois 1966-1981

Le chanoine Stanislas Dubois arrive à Guigues le 1^{er} février 1966. Le curé Dubois, un homme simple, intelligent, avec un sens de l'humour très subtil était un excellent prédicateur. Datant de juin 1967, on trouve cette note de

sa main : « Le petit bois, la dam, le cimetière ne sont pas la place des enfants sans surveillance. Il endommagent la propriété de la fabrique et s'exposent à des accidents corporels... et spirituels ». Les transformations importantes apportées à l'église en 1968 ont été réalisées sous le curé Dubois.

Le 11 mars 1981, le curé Dubois meurt en fonction. Il s'apprêtait à célébrer ses 50 ans de prêtrise. Notre maire d'alors, Rhéo Trudel, fit l'hommage du curé Dubois, dont nous reproduisons ici ce qui rappelle l'homme et le prêtre : « ce pasteur nous laisse l'image d'un homme pieux, surnaturel, dévoué, au langage bien coloré. Combien de fois il a dit à ses paroissiens entassés à l'arrière de l'église : « Une église, c'est comme une chaudière, elle se remplit par

le fond ». À d'autres moments, lorsque se présentait un surcroît de travail, il nous disait : « un vieux cheval, quand tu le fouettes, y trotte, mais pas pour longtemps. Il se remet vite au pas ».

« Nombreuses fois, comme homme, nous l'avons vu s'émerveiller devant la nature, son jardin, sa croix fleurie et ses érables, ou s'attendrir devant ses petits oiseaux qu'il nourrissait ou son écureuil qu'il regarde happer son eau d'érable dans son petit bois. C'était un homme de nature et les travaux qu'il exécutait étaient pour lui une détente et un retour aux sources.

« C'est une carrière de presque 50 ans, passée dans la fidélité au sacerdoce, fidèle à l'accomplissement de ses ministères, même quand cela lui demandait beaucoup de patience et d'abnégation, surtout à l'époque de la colonisation. On peut dire qu'il savait toujours aller jusqu'au bout du service demandé.

« Mais notre bon Curé se surprenait à vieillir. On s'étonnait d'entendre de la part d'un homme aussi courageux dire à ses proches : « Je suis à la veille de piquer ma fouche derrière le voyage. Je devrai bientôt déteiler, accrocher mon collier. Notre Chêne robuste, à l'écorce rugueuse, dans lequel vibrait un cœur tendre, s'est déraciné pour être transplanté dans le jardin du Père ».

Pendant plusieurs mois, le Père Jean-Louis Allaire assure l'intérim jusqu'à l'arrivée du curé actuel, Gérard Lecomte

Notre sixième curé : Gérard Lecomte 1981 à aujourd'hui

Gérard Lecomte exerce présentement son ministère Guigues. Il est le fils de Ernest Lecomte et de Juliette Rivest. Il est né le 6 novembre 1935 à St-Maurice d'Alquier. Il complète ses études primaires et secondaires à Malartic et ses études classiques aux collèges de Rouyn et d'Ottawa. En 1958-1959, il enseigne à Guigues. Il poursuit des études en philosophie et en théologie au séminaire d'Ottawa de 1957 à 1963. Ordonné prêtre le 2 juin 1963 à Malartic, il termine ses études universitaires à Laval, en 1966. Le curé Lecomte enseigne au séminaire St-Michel de Rouyn de 1966 à 1974, date à laquelle il commence



son ministère à Lorrainville, où il sera curé jusqu'en 1981, après quoi il est nommé à St-Bruno-de Guigues.

En 1989, le curé de Guigues devient aussi le curé de St-Eugène-de-Guigues. C'est Noël Rocheleau qui assume l'entretien ménager de l'église depuis 1990. On souligne cette année-là les 50 ans de vie religieuse de Soeur Marie-Berthe Thérien. Notre sacristine est Soeur Marguerite Bouchard. La messe de minuit est célébrée à 10 heures à Guigues et à minuit à St-Eugène. Notre église compte 400 places en 1991.

Vicaires ayant oeuvré à Guigues

Depuis la fondation de la paroisse, plusieurs vicaires ont assisté nos curés. Ainsi, Philérum Jubinville était vicaire à Guigues en 1909, avant de devenir curé de St-Eugène en 1911. On retient aussi les noms des vicaires suivants : Armand Fugère, G. Spénard, Wilfrid Gagné, S. Anctil, Alexandre Roberge, Lucien Rheault, les vicaires Nadeau et Nault, Joseph Gauvin, E. Thériault et D. Roy.

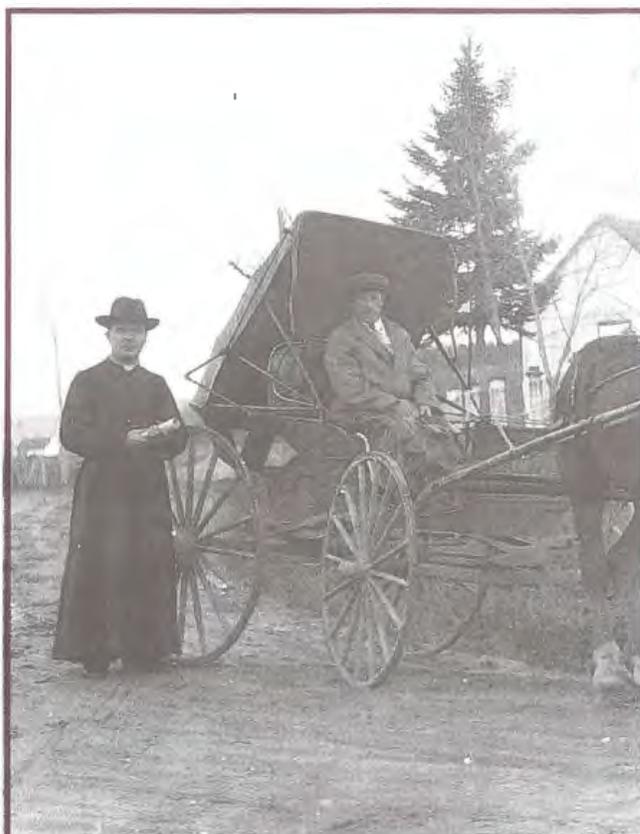
Quelques pratiques d'autrefois

Plusieurs rites et traditions de la religion catholique sont disparus depuis le renouveau liturgique du concile Vatican II. Nous tenions à en rappeler quelques-uns ici pour le bénéfice de la génération actuelle.

La visite de la paroisse

La plupart des curés de la paroisse se sont fait un devoir de visiter personnellement chaque famille de Guigues une fois par année. Sa visite était attendue et Monsieur le Curé était reçu avec tout le respect dû au représentant de Dieu. La famille endossait des vêtements propres et convenables et, quand le prêtre se présentait, tous se mettaient à genoux pour demander sa bénédiction. Les parents en profitaient pour lui exposer les problèmes familiaux, demander conseil, sans oublier de payer la dîme qui était le seul salaire du curé.

Pour le curé, c'était aussi l'occasion de faire un certain recensement de ses paroissiens. C'est ainsi qu'en 1906, le curé Beauchamp note dans son Codex : « Le bien-être règne partout. Je n'ai pas rencontré un seul cas de misère ». Il souligne aux paroissiens l'importance du premier vendredi du mois ; messe à 7:30 h a.m. Confessions la veille après le souper et le matin du vendredi entre 5:30 h et 7:30 h a.m. Dans la tradition chrétienne québécoise, le curé faisait chaque année sa visite paroissiale.



Mgr. Moreau en visite de paroisse à Nédélec, 1914



Famille Léon Paquin, 1939



Éducation religieuse des enfants

On amenait les enfants très jeunes à la messe. La première communion aussi se faisait en bas âge, vers six ou sept ans. La religion faisait partie intégrante des matières enseignées à l'école. En plus de lire, écrire, compter, l'enfant apprenait la raison de la présence humaine sur terre. Toutes les réponses aux grandes questions de la vie se trouvaient dans le Petit Catéchisme. Il renfermait 508 questions et réponses, que tous apprenaient par cœur.



Communion solennelle, tout de blanc vêtu



Communion solennelle, 1937

À onze ans pour les filles et à douze ans pour les garçons, on marchait au catéchisme. Cela signifiait qu'on se rendait à l'église tous les jours pendant trois semaines pour que M. le curé consolide et améliore l'éducation religieuse des enfants. Pour couronner cet enseignement, on décernait un diplôme et l'on procédait à la communion solennelle au printemps. C'était là une journée mémorable.

À cette occasion, les jeunes filles étaient vêtues de robes blanches et portaient



Communion solennelle, Côme Petite Communion,



Petite Communion, Laurette et Jean Guy Bouffard

un voile et une couronne blanche. Les garçons en habit portaient un brassard en satin blanc avec frange dorée au bras. On exécutait alors de très beaux chants de circonstances, la chorale se surpassait pour cette cérémonie.

Les vêpres

Les Vêpres sont la prière du soir contenue dans le Bréviaire (livre des prières que les prêtres récitent chaque jour). Les Vêpres solennelles sont chantées. C'est une coutume ancienne de chanter les Vêpres en union avec le peuple aux dimanches et aux jours de fêtes.

Cet office religieux se célébrait à trois heures l'après-midi, sauf l'été, alors les vêpres avaient lieu le dimanche soir, à sept heures. Les prières, psaumes et chants en latin n'étaient pas particulièrement appréciés des jeunes ; il y avait aussi le salut au Saint-Sacrement à la fin de la célébration. À l'arrivée de l'électricité, les vêpres seront célébrées en soirée, à 7:30 h p.m.

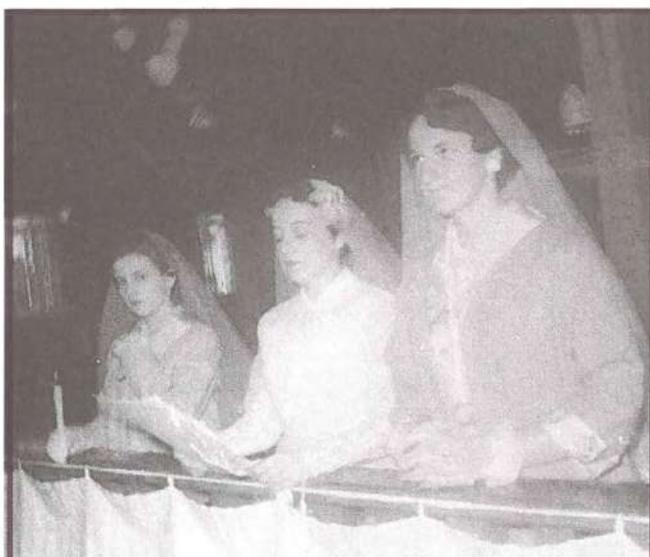
Le mois de Marie

Chaque soir du mois de mai, mois consacré à la Vierge Marie, les fidèles se rendaient à l'église pour la récitation du chapelet et pour chanter des cantiques dédiés à la Vierge. Dans les rangs de la

paroisse, c'était devant la croix du chemin qu'on allait prier.

La bénédiction des grains de semence

Cette tradition s'est développée dans les milieux ruraux. Au mois de mai, les paroissiens-nés apportaient à l'église à l'occasion de la messe du dimanche des échantillons des semences qui seraient déposées en terre. Le prêtre les bénissait. Puis à l'automne, on apportait à l'église, les fruits du jardin (légumes) et des champs (des épis de blé) et on remerciait Dieu pour sa grande bonté. Il y avait aussi



La belle époque des enfants de Marie, 1956

les trois jours de rogation ; trois jours avant l'Ascension, on faisait une procession.

Les 40 heures

On appelait de ce nom la cérémonie d'exposition solennelle du Saint-Sacrement. Chaque paroisse exposait le Saint-Sacrement durant quarante heures, après quoi venait le tour d'une autre paroisse. Le premier jour des 40 heures débutait par une confession générale et une messe solennelle à 9:30 a.m. comprenant un sermon. On procédait ensuite à la procession du St-Sacrement durant laquelle les anciens de la paroisse étaient chargés de porter le dais, couverture de tissu ornée de frange supportée par quatre poteaux, tenus par quatre personnes. Suivait l'exposition du St-Sacrement pendant 40 heures consécutives. Les vêpres étaient chantés à 2:30 h p.m., suivis d'autres confessions.

Durant ces quarante heures, le jour, à tour de rôle, les différentes organisations religieuses de la paroisse (Dames de Ste-Anne, Congrégationnistes de la Ste-Vierge, Enfants des écoles et enfants de chœur) venaient se recueillir pendant une heure pour adorer Jésus dans le St-Sacrement. Les hommes prenaient leur tour de veille le soir et la nuit, puisqu'ils travaillaient durant le jour.

Chanoine

Le chanoine est celui qui fait partie du chapitre de l'évêque selon le Droit Canon (la loi de l'Eglise). Ce chapitre est

consultatif; l'évêque consulte ce chapitre pour certains changements majeurs.

Prône

Le prône équivalait au feuillet paroissial. Le prône servait de publication des événements de la semaine. On y annonçait les mariages, les réunions....

Angelus

L'Angelus est la prière où l'on célèbre la salutation de l'ange à Marie où il lui annonce qu'elle serait mère de Jésus. Afin d'inviter les fidèles à s'unir, par la prière, à cette Bonne Nouvelle, on sonnait les cloches de l'église le matin à 6 h, le midi et le soir à 18 h.

Faire nos pâques

Chacun chrétien et chaque chrétienne doit se confesser et communier pendant la période qui débute avec le Mercredi des Cendres et la fin du temps de Pâques. Cette pratique fait partie de la discipline de l'Eglise.

Bénédictio paternelle

Pratique chrétienne que l'on retrouve dans plusieurs familles catholiques québécoises encore aujourd'hui. Le matin du Jour de l'An, un membre de la famille, soit le plus jeune ou l'aîné, demandait au père de famille sa bénédiction pour tous les membres de la famille. Toute la famille se mettait à genoux devant le père tout ému qui étendait la main au-dessus de ses enfants et de son épouse et demandait à Dieu de les bénir puis on s'embrassait en se souhaitant Bonne et Heureuse Année. On retrouve des variantes à cette bénédiction dans chaque milieu. Cette tradition trouve sa source dans la Bible. Aujourd'hui, la mère ou le père ou les deux bénissent leurs enfants dans plusieurs de nos foyers.

L'eau bénite

L'eau bénite est un sacramental qui, tout en nous rappelant notre baptême, est utilisée pour bénir, pour baptiser. Nos ancêtres l'utilisaient aussi à l'occasion d'orage, de vent violent (souvent on aspergeait de l'eau dans les fenêtres lorsqu'il y avait orages. Plusieurs personnes avaient un bénitier près de leur lit et faisaient le signe de la croix avant de dormir. L'eau est bénite surtout le Samedi Saint à la Veillée pascale et les paroissiens-nes en emportaient une bouteille à la maison (cela se fait encore aujourd'hui). On retrouve l'utilisation de



l'eau bénite avant le 6ème siècle.

Crécelle

La crécelle est un instrument fait de bois. Cet instrument composé d'une planche appuyée sur une petite roue dentelée, faisait du bruit lorsqu'on tournait la manivelle. La crécelle remplaçait les cloches pendant les Jours Saints car les cloches devenaient silencieuses au moment du Gloria de la messe jusqu'au Gloria du Samedi Saint. On disait: "Les cloches sont parties à Rome". La crécelle remplaçait les cloches (qui existaient dès le 5ème siècle pour convoquer les fidèles, les invitaient à la prière comme l'Angelus, la messe). La bruit de la crécelle (utilisée dans l'église à l'occasion des célébrations) créait un climat de gravité à l'occasion du Vendredi Saint et du Samedi Saint.

Procession de la Fête-Dieu

Deux semaines après la Pentecôte, au mois de juin, on célébrait la Fête-Dieu. Le but de cette grandiose sortie était d'attirer les bénédictions sur les biens de la terre. La rue principale était pavoisée avec des sapins et de petits drapeaux, celui du Sacré-Coeur et le drapeau papal. On érigeait également un reposoir à l'extérieur de l'église, généralement une maison du village possédant un balcon à l'étage. D'abord, toute la population assistait à une messe à



Procession de la Fête-Dieu

l'église, puis l'on se rendait en procession avec le Saint-Sacrement jusqu'au reposoir.

Le reposoir était soigneusement décoré. Quand le reposoir était du côté nord, on se rendait à l'ancienne maison de



Le reposoir, - Armande, Lise et Françoise-

Joseph Siméon Côté. Lorsque le reposoir était du côté sud de l'église, on se rendait à la maison de Léonel Côté ou de Léon-Gaston Gauthier. Des petites filles, costumées en anges aux ailes déployées, s'alignaient sur les marches de l'escalier ou se tenaient sur le balcon à l'étage. Elles faisaient voler des confettis multicolores au passage du Saint-Sacrement. Un autel était dressé sur la galerie en dessous, pour recevoir le Saint-Sacrement.

Après la messe, toute la population de Guigues se rendait de l'église jusqu'au reposoir. On circulait en deux rangées de deux personnes, une de chaque côté de la rue. Des enfants de chœur balançaient l'encensoir devant le Très-Haut. Des chants et des Avés s'élevaient de la foule des fidèles qui s'avancent sur deux longues files. Les gens étaient regroupés suivant les associations religieuses auxquelles ils appartenaient : Croisés, autres enfants de l'école, Dame de Ste-Anne, Enfants de Marie, Ligue du Sacré-Coeur, Lacordaire et Ste Jeanne d'Arc. Le chœur de chant suivait le Saint-Sacrement, au-dessus duquel on portait un dais.

Pendant le trajet, on récitait le chapelet, on chantait les chants appropriés. Une fois la procession rendue au reposoir, on procédait à la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Ensuite on revenait, toujours en procession jusqu'à l'église, où avait lieu une dernière bénédiction. C'était une des grandes fêtes de l'année liturgique. S'il ne faisait pas beau, on faisait une procession à l'intérieur de



l'église.

La messe des morts

Lorsque survenait un décès dans la paroisse, la tombe était disposée sur un catafalque, chevalet sur lequel on déposait le cercueil pour la durée du service funéraire. Cette construction, recouverte de tissu noir avec des franges dorées de chaque côté, était plus ou moins ornée, suivant le coût du service funéraire. Pour un service modeste, la tombe était simplement recouverte d'un drap noir et le catafalque était nu. On pouvait ajouter des cierges de chaque côté ou encore, voir le catafalque surmonté d'une croix.



Sortie d'un corps, 1939

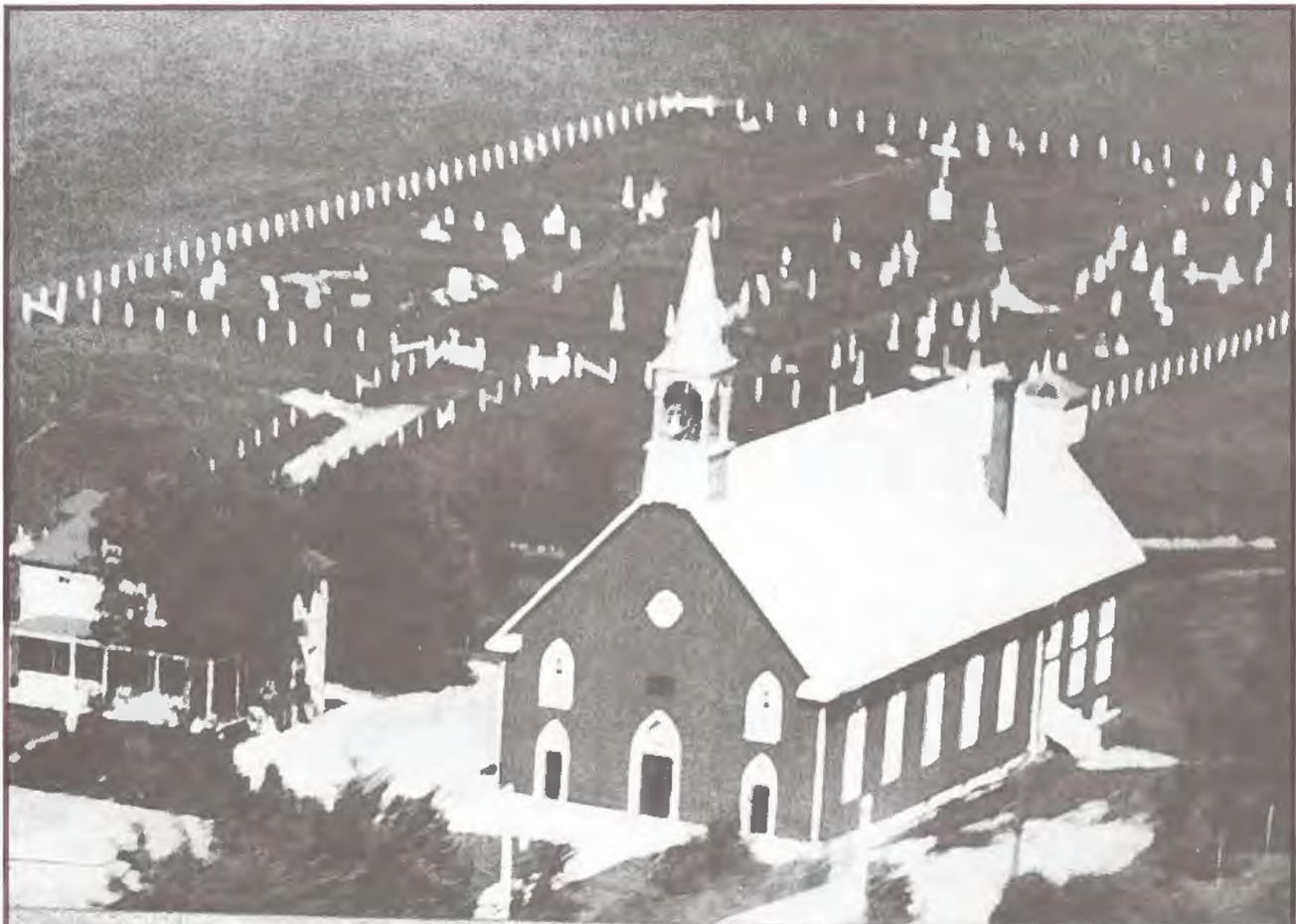
ou plusieurs fenêtres de l'église qui étaient voilées de tissus noirs. La messe pouvait être simple, ou avec diacre et sous-diacre accompagnant le célébrant ; il s'agissait habituellement de prêtres de paroisses environnantes. Cette pratique n'existe plus dans nos paroisses et tous les catafalques ont été détruits après Vatican II.

Le cortège funèbre se dirige à pied vers le cimetière. La voiture à cheval sert de corbillard pour conduire le défunt à son dernier repos.

Le cimetière

Suivant les moyens de la famille éprouvée, on recouvrait une

Avant 1905, nos morts étaient inhumés dans le cimetière de Ville-Marie. Madame Anne-Marie Lorrain-Cardinal, une pionnière de Guigues, nous a raconté qu'en 1894 une



Vue aérienne de l'église, du presbytère et du cimetière



épidémie de diphtérie se répandit dans la paroisse. Bon nombre de bébés meurent et sont enterrés à Ville-Marie. Après la nomination de notre premier curé, M. Beauchamp, le cimetière est érigé et Mgr N.Z. Lorrain vient en faire la bénédiction le 23 juillet 1905. Le cimetière comportait une section réservée aux personnes jugées indignes, une autre pour les enfants non-baptisés. Il y avait aussi tout à côté le cimetière protestant. On raconte qu'un homme mort en état d'ébriété fut enterré la tête hors du cimetière catholique.

En 1918-19, sous la direction du curé Mouttet,

Jusqu'à 1966, on interdisait l'entrée de pelles mécaniques dans le cimetière, autant par respect pour les morts que pour éviter de briser les monuments et le terrain. C'est pourquoi les fosses étaient creusées à la main. Nos fossoyeurs furent Raymond et Aurélien Gauthier, Roger Lacroix, Albéric Paquin et Jean-Guy Paquin.

Le 3 juin 1979, la Fabrique envisage de céder le cimetière à la municipalité. Le 1er juin 1982, le cadastre du cimetière est refait et on en profite pour rénover le charnier. Le coût



Cortège funèbre, en route vers le cimetière

d'importantes améliorations furent apportées au cimetière. Le terrain est nivelé, drainé. En juin 1919, on procède à l'agrandissement du cimetière : il s'étend de 32 pieds à l'ouest, de 88 pieds au nord et de 150 pieds à l'ouest. On décide également de transporter la grange attenante au presbytère, afin de libérer le terrain. Le charnier est également déplacé et rénové. Le terrain du cimetière est nivelé et on y trace des allées. Des fossés sont creusés à l'extérieur du périmètre, qui est clôturé et muni d'une barrière. Les deux premières personnes inhumées dans notre cimetière sont Mme Odilon Lacroix (Valida Paquin) et son bébé.

En 1935, sur le chemin du cimetière, un pont en ciment remplace le pont de bois. En 1951, on dote le cimetière d'un calvaire avec trois statues de pierre artificielle, d'une clôture de pierre à l'entrée, surmontée de deux statues et de deux urnes de marbre. En 1966, le coût d'un lot est de 25 \$.

d'un lot est de 50 \$. Un don de 3 000 \$ de la Caisse Populaire permet d'ériger un nouveau calvaire en mars 1984. La municipalité s'occupera dorénavant de l'entretien du cimetière.

Rites entourant la mort

Vers 1920, Évariste St-Cyr de Ville-Marie s'occupait de faire la toilette des morts, mais il n'était pas question d'embaumement à cette époque. M. St-Cyr fabriquait des cercueils, simple coffre de bois recouvert de tissus gris. En 1925, on commence à embaumer. L'opération se fait au domicile du mort. À partir de ce moment, on garde les morts pendant trois jours.

Avant 1968, nos morts étaient exposés dans la résidence de la famille. Au début de Guigues, une simple toilette précédait



l'exposition du corps qui durait trois jours et trois nuit. Il y avait veille continuelle dans la maison marquée d'un crêpe noir à la porte. La récitation du chapelet se faisait aux heures. Gustave Drolet, entres autres personnes, s'occupait de préparer les morts.

Lors du décès d'un parent, les membres de la famille se devaient de porter le deuil. Durant une année, les proches parents devaient revêtir des vêtements noirs : robe, bas, chapeau, cravate et brassard noir au bras gauche du manteau, pour les hommes.

Pendant que le corps était exposé « sur les planches », le cercueil était fabriqué par Gustave Drolet. Toujours à Guigues, on sait que Léonel Côté vendait des tombes qu'il entreposait dans son arrière-boutique. On raconte que certains garnements s'amusaient à y jouer à la cachette. Léonel Côté louait également les décorations que l'on installait autour de la tombe.

Ce n'est qu'en 1945 qu'une morgue est construite à Ville-Marie, contigüe à la résidence Perron. Le travail d'embaumement se fera dorénavant à cet endroit. Le salon funéraire de Ville-Marie date de 1960 et Guigues aura le sien en 1968.

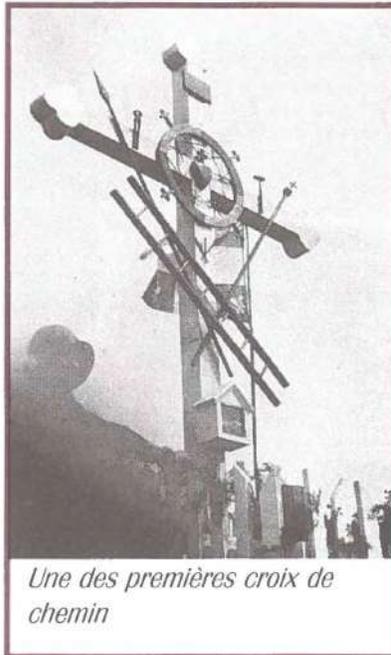
Voilage des statues et Dimanche des Rameaux

Le dimanche de la Passion, c'est-à-dire le deuxième dimanche avant Pâques, on voilait toutes les statues et les crucifix dans l'église avec un voile violet, jusqu'au samedi Saint. On ne découvrait les crucifix qu'à la cérémonie du vendredi Saint et les statues n'étaient dévoilées qu'à la messe du samedi Saint, juste après le *Gloria in Excelsis Deo*.

Comme les habitants de Guigues n'étaient pas riches au début de la paroisse, chacun fabriquait son rameau avec des petites branches de sapin ou de cèdre qu'on amenait à la messe du dimanche des Rameaux, pour la bénédiction. Les rameaux bénis étaient ramenés à la maison. Comme nous disait M. le Curé, si Jésus était venu au monde au Québec, nous ne serions pas allés chercher des branches de palmiers, mais on aurait utilisé les essences de chez nous.

Cependant, depuis au moins 60 ans, on utilise des rameaux de palmiers.

Les croix de chemin



Une des premières croix de chemin

Nos ancêtres avaient coutume d'élever des croix au carrefour des chemins, afin d'obtenir des bénédictions pour l'entourage. Les unes étaient façonnées grossièrement dans du cèdre mal équarri. D'autres, plus élégantes, s'ornaient d'une petite niche vitrée renfermant une statue de la Vierge. Certaines étaient entourées d'une palissade. Joseph Cotnoir entretenait la sienne avec un soin jaloux. Il y récitait souvent ses prières.

Le 2 septembre 1907, il y eut bénédiction des croix de chemin. Il y en avait dix dans la paroisse à ce moment. En 1930, il y en avait 13, elles seront toutes refaites en 1992, par des bénévoles de la paroisse. Les croix qui n'avaient pas disparu furent démontées et restaurées. En fait, seulement quatre ou cinq croix étaient encore en bon état. Nous comptons 13 croix en tout aux carrefours des chemins de rangs.

Elles représentent un patrimoine pour Guigues. Nulle autre paroisse en région ne compte autant de croix de chemin. Elles témoignent de la foi que nous ont léguée nos ancêtres.



Groupe de paroissien lors de la bénédiction des croix de chemin, 1993



Une de ces croix est plus que centenaire. Elle est située sur une montagne en face du Lac Témiscamingue, sur le lot 15 du rang 1. Cette croix penchait dangereusement mais elle tenait toujours en 1996.

On raconte qu'en 1935, un homme vint à la pointe Piché et demanda la permission de passer par les champs. Il voulait voir si la croix existait toujours. Il s'agissait de Thomas Piché, fils d'Édouard, premier blanc à habiter à Guigues.

Ayant retrouvé la croix, Thomas Piché raconta cette histoire à son retour : Vers l'âge de 15 ans, il avait exploré la montagne avec de jeunes indiens. Ils virent cet arbre singulier auquel poussaient deux branches bien horizontales, de chaque côté du tronc. Les jeunes élaguèrent les autres branches, ne laissant que la tête et les branches d'une croix vivante.



Bénédition de la croix de chemin près de la grande école du rang 3

cultivateur avait telle chose à vendre, que la vente de charité à l'encan aurait lieu à l'automne, etc. Quand un particulier voulait passer une annonce, il s'adressait au crieur pour vendre un instrument aratoire, retrouver un objet perdu, annoncer une corvée de construction.

Le crieur procédait aussi à des petites ventes de charité dont les profits servaient à faire chanter des messes pour le repos des défunts ou « pour sauver les âmes du purgatoire ». Pour faire cet encan, des paroissiens donnaient des poules, des petits cochons, des bas, des mitaines ou autres articles confectionnés à la maison. Les paroissiens se disputaient ces produits aux enchères. Pour être crieur, il fallait avoir « la parole en bouche », c'est-à-dire avoir la parole facile et une bonne voix. Les criées ont cessé en 1942 ou 1945. Voici les noms des paroissiens de Guigues qui se chargeaient de faire la crié : Bruno Lemire, Amédée Barette, Stanislas St-Amant, Auguste Lavallée et Léopold Fleury .

La vente des bancs

La vente des bancs dans l'église attirait à coup sûr les curieux, surtout si une petite rivalité entre paroissiens ou notables de Guigues ajoutait du piquant à la chose. Voici comment on procédait : Une liste de prix fixés à l'avance selon la position des bancs dans l'église servait de base à une vente à l'enchère, jamais inférieure au prix fixé sur la liste. L'acheteur d'un banc payait le prix de base plus le montant de l'enchère, au moment de l'enchère.

Par la suite, l'acheteur payait le prix de base seulement deux fois par année. La vente était faite pour cinq ans, après quoi on procédait à une vente générale. Entre temps, les bancs non payés étaient vendus, de même que ceux libérés par un décès ou un départ. En 1917, le produit de la vente des bancs a été de 1100 \$. Cette coutume a cessé vers 1963.

La criée

La grand-messe terminée, les paroissiens de Guigues aimaient se rencontrer sur le perron de l'église, comme ils le font encore aujourd'hui. Le crieur faisait connaître les annonces intéressant la communauté : qu'il y aurait un bis (une corvée) pour la construction d'une grange ; qu'un

Améliorations apportées à l'église

La Frontière, 1940

Mercredi le 8, une grand'messe fut chantée aux intentions de nos jeunes gens appelés à l'entraînement militaire pour la défense nationale. Ils étaient au nombre de 17.



Le petit lac du curé



En 1926, on apporte d'autres améliorations à l'église, effectuées par Ubald Gamache. L'église est recouverte de tôle, le perron est fait en ciment, on aménage une voûte en forme d'anse de panier à l'intérieur, six nouveaux bancs sont ajoutés et on peinture l'intérieur. Les murs de la sacristie sont recouverts de plâtre et les armoires sont posées.

En 1935, le curé Moreau fait transporter la maison de Vénérand Lacroix. Bâtie du côté sud de l'église, la maison est transportée au nord du presbytère. Elle sert de logement au sacristain (bedeau) et offre un logement pour une famille. Sur le chemin du cimetière, un pont en ciment forme un barrage, lequel crée un beau petit lac artificiel. Il sert au canotage et de réservoir d'eau pour la pompe à incendie. Le curé Moreau y élevait des canards.



L'église de Guigues en 1955

En 1940, l'église est entièrement restaurée. On démolit la sacristie de 1906, et on rallonge l'église de 45 pieds. Cette rallonge contiendra le sanctuaire et la nouvelle sacristie à deux étages. À l'extérieur, on pose un lambris d'imitation de brique, on repeint de couleur aluminium le toit et le clocher. À l'intérieur, on pose un plancher de merisier, on ajoute deux confessionnaux à l'avant de l'église. Ils étaient jusqu'alors situés dans la sacristie. Comme l'ancien sanctuaire devient partie de l'église, on ajoute 40 nouveaux bancs, ce qui fera 800 places. On installe aussi un chauffage à l'eau chaude au sous-sol.

En 1946, on rénove entièrement le presbytère. On ajoute une annexe de 13' x 13' pieds, on couvre l'extérieur avec de la pierre des champs, on installe une fournaise et des calorifères à l'eau chaude. Les travaux s'élèvent à 10 500\$.

En 1947, on installe l'éclairage à l'électricité. En 1951, on dote le cimetière d'un calvaire avec trois statues de pierre artificielle, d'une clôture de pierre à l'entrée surmontée de deux statues et de deux urnes de marbre. Un carillon de trois cloches est acheté en 1953, au coût de 5 050 \$.

L'ancienne cloche de l'église va à Belleterre. On achète un orgue Casavant, au coût de 8 225 \$. En 1954, à la suite de tous ces travaux et achats, la fabrique de St-



Prespytère de Guigues en 1955

La Frontière, vendredi 7 août 1953

La bénédiction des cloches

Bénédition solennelle Dimanche le 19 juillet 1953, Mgr Louis Rhéaume, évêque du diocèse de Timmins, bénissait le premier carillon du diocèse de Timmins. La veille, les trois cloches dont se compose le carillon avaient été placée dans le sanctuaire près de la Sainte Table. Assité du Père Donat Martineau o.m.i., directeur de l'École Moffet de Ville-Marie, et de M. le curé Ulric Arpin de Laverlochère, Mgr Rhéaume entra dans l'église afin de procéder à la bénédiction. C'est devant une église remplie à pleine capacité que Son Excellence bénit le carillon. Trois prêtres vinrent laver les cloches pendant que l'officiant récitait six autres psaumes avec le clergé. Vient ensuite le baptême des cloches que les religieuses avaient artistiquement habillées. L'Évêque qui seul peut bénir les cloches, se sert des Huiles Saintes avec lesquelles il fait des onctions à l'extérieur et à l'intérieur des cloches. La bénédiction terminée, l'Évêque a fait sonner chacune des trois cloches, après lui le clergé et ensuite la foule. Chacune des cloches porte un nom. La première s'appelle Louis, donne la note sol dièse et pèse 1,260 livres ; la deuxième, Joseph-Albert, Pierre-André, en l'honneur des deux premiers curés de la paroisse, donne la note la dièse et pèse 890 livres ; la troisième, Louis-Zéphirin, en l'honneur du curé actuel, donne la note do et pèse 600 livres. Le carillon a été fondu par la Maison Louis Bollé, Orléans, France, et installé par les Établissements Cogné Enregistré, de Montréal. Mardi le 21 juillet, c'est avec une bien légitime fierté que les paroissiens de Guigues entendaient le premier carillon du diocèse de Timmins sonner l'Angelus dans leur propre paroisse.



Les trois cloches décorées pour la bénédiction, 1953

Bruno-de-Guigues est sans aucune dette, ce qui prouve la constante générosité des paroissiens.

En 1966, la crèche de Noël est installée à l'extérieur. En février 1967, les agenouilloirs sont recouverts de mousse et de cuirette, le contrat de rembourrage monte à 700 \$.

Le 10 mars 1968, on acquiert l'ameublement du salon funéraire grâce aux recettes du souper organisé par l'AFÉAS. Les paroissiens de St-Bruno-de-Guigues se prononcent en faveur du projet de rénovation de l'église. Les plans sont approuvés par l'évêché le 22 décembre et, le 29, ils sont déjà avancés.

Ce furent les derniers grands travaux de rénovations entrepris à l'église. On procéda à une autre transformation importante. On recouvre les murs extérieurs de l'église avec un lambris blanc appelé colorlock. On abaisse le plafond qui deviendra plat pour éviter les pertes de chaleur. On enlève le jubé de chaque côté. On recouvre le plancher avec

un tapis et tout le chœur est transformé. On enlève le vieil autel qu'on déménage dans la salle au-dessus de la sacristie et on refait les murs en bois brun. On installe un simple autel au mur du fond, et un autre pour dire la messe face au peuple. On procède le 20 septembre 1969 à trois heures à la bénédiction de l'église rénovée. Le coût du contrat donné à Napoléon Marseille s'élève à 45 500 \$. Les services de l'architecte ont coûté 2 500 \$ et la part des paroissiens s'élèvent à 18 000 \$. En 1975, on procède à l'installation de deux fournaises pour le chauffage de l'église au coût de 4 090 \$ et on vend une terre de la fabrique pour 5 000 \$.

En septembre 1981, on procède à des travaux pour la réfection du presbytère et de la maison de la Fabrique, lesquels s'élèvent à 5 000 \$. Ces travaux sont exécutés par Bernardin Côté. On achète également un nouveau système de sonorisation.

À partir de novembre 1981, les marguilliers se chargent de percevoir la dime, équivalent à une journée de salaire net



Église de Guigues en 1996

878 \$, notamment grâce à un don de 5 000 \$ de la Commission scolaire du lac Témiscamingue. On change la fenestration du presbytère en sept 1995 pour un montant de 15 893 \$. La Fabrique remporte le premier prix du Comité d'Embellissement de Guigues pour la façade de l'église.

La générosité des paroissiens s'est concrétisée par

par travailleur par année. La dîme annuelle s'élève à 10 600 \$. En 1985, on instaure un nouveau système d'enveloppes pour la quête, des reçus pour l'impôt sont donnés. Les états financiers de la Fabrique sont rendus publics dans le bulletin paroissial à partir de février 1988. En octobre 1985, Roger Lance est nommé secrétaire-trésorier pour la Fabrique et il occupe toujours cette fonction. Léo-Paul Lacroix est concierge, il reçoit 1 000 \$ par année pour l'entretien de l'église. Fernand Audet s'occupe du déneigement.

En novembre 1982, la paroisse s'implique dans des projets communautaires pour réduire le chômage. En octobre 1984, la maison de la Fabrique est vendue à Gilbert et Raymond Paquin pour un montant de 26 000 \$. Le chauffage de l'église est modifié de façon à profiter de la bi-énergie.

Achat d'un clavier électronique en mars 1993. De gros travaux de pavage sont réalisés au coût de 55

plusieurs dons. Celui, en 1986, d'un tabernacle d'une valeur de 3000 \$. La Caisse Populaire est un autre donateur important depuis plusieurs années : 3 000 \$ pour le cimetière, 3 000 \$ pour le sanctuaire, 15 000 \$ pour l'aménagement du perron. Les Familles Lafond de la paroisse font un don pour la rénovation du chemin de la Croix en 1996. Les statues de bois sculpté proviennent aussi de dons privés, elles coûtaient 3 000 \$ chacune. Le corps du Christ ajouté à la croix a été payé 1 800 \$.



Intérieur de l'église en 1996, avant les changements de 1997

Vocations religieuses

- Soeurs de l'Assomption**
 Albertine Boucher
 Georgette Côté
 Alma Cyr
 Eva Forget
 Anne-Marie Gagnon
 Antonine Gagnon
 Marguerite Gauthier
 Claire Gauthier
 Marielle Lacroix
 Claire Lafrenière
 Cécile Leblond
 Thérèse Leblond
 Marguerite Leblond
 Adrienne Lemire
 Alice Lemire
 Agnès Lemire
 Lucienne Lemire
 Lucille Lemire
 Isabelle Lysigh
 Antoinette Ricard
 Bernadette St-Jean

- Soeurs de la Charité**
 Anna Barrette
 Ida Barrette
 Jeanne Barrette
 Marguerite Barrette
 Antoinette Cotnoir
 Aline Drotet
 Varina Gauthier
 Elizabeth Mathieu
 Anna Mathieu
 Marie Mathieu
 Marie Rochon

- Soeurs Grises de la Croix**
 Mignonne Decoeur
 Solange Gauthier
 Fiore Piché
 Suzanne Piché

- Soeurs de Notre-Dame Auxiliatrice**
 Béatrice Brisson
 Florida Lachapelle
 Fabiola Rocheleau
 Étiane Rocheleau

- Soeurs de Sainte-Anne**
 Parmélia Beaudry
 Cordélia Cyr
 Régina Cyr



L'apostolat des Soeurs de l'Assomption à Guigues

Les Soeurs de l'Assomption se sont dévouées à Guigues pendant plus de 90 ans, poursuivant leur mission ainsi que la tradition de la Congrégation: l'éducation chrétienne du peuple de Dieu. Aujourd'hui encore, elles continuent à s'engager en pastorale et dans les oeuvres paroissiales.

Dès 1909, elles contribuent à organiser divers mouvements religieux chez les élèves du pensionnat. Les Enfants de Marie pour les grandes élèves, les Anges Gardiens pour les



Les religieuses de Guigues, Soeurs : Lucille Lemire, Marguerite Bouchard et Marie-Berthe Therrien

adolescentes et les Enfants-Jésus pour les plus jeunes. Dans les années '50 sont fondés la Croisade Eucharistique, ensuite Jeunesse en Marche et la Jeunesse Étudiante Catholique. Rappelons que la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre, a toujours été célébrée avec beaucoup de solennité au pensionnat de Guigues.

Leurs activités dans la paroisse n'ont plus la même intensité, mais leur mission en Église est toujours la même : « Révéler l'Amour du Père dans l'éducation ». Aujourd'hui, Soeur Lucille Lemire, Soeur Marguerite Bouchard et Soeur Marie-Berthe Thérien sont encore au service de la Communauté chrétienne de Guigues comme organiste, membres du Comité de Liturgie, du groupe de prière, et font des visites aux personnes âgées et aux malades.

Le plus beau témoignage des Religieuses, c'est le grand nombre des vocations religieuses qu'elles ont suscitées : 52 jeunes filles de notre paroisse ont pris le voile, dont 21 chez les soeurs de l'Assomption. C'est aussi des mères chrétiennes qu'elles ont formées, les personnes qu'elles ont aidées et encouragées et les nombreux jeunes qu'elles ont éduqués.

La chorale

Les pionniers de Guigues apportaient avec eux le souvenir de plusieurs chants religieux appris dans leurs paroisses d'origine. Ici, dans ce pays neuf, les chants anciens étaient pour les colons un réconfort dans leur misère. Ces chants exprimaient la reconnaissance des hommes et des femmes pour les bons moments que leur réservait Dieu dans cette nouvelle paroisse, mais nombre de ces chants étaient aussi des prières.

De 1887 à 1893, la messe est célébrée chez des pionniers de la paroisse : Procule Lefebvre, Jos Brien, Nestor Denis, Thomas Gagnon, Jean-

Baptiste Lafond et d'autres résidents de Guigues aussi, mais le plus souvent, chez Alphonse Côté. Cette dernière résidence existe encore au 32 rue Principale Nord. On a aussi gardé les souvenirs des premiers chantres de la paroisse ce sont : Alphonse Côté, François-Xavier Dussault, Auguste Foucault, dirigés par Arnoldi Riopel. Il est à noter que la chorale, appelée *choeur de chant* jusqu'en 1950, était uniquement composée d'hommes, puisque les femmes n'étaient pas autorisées à en faire partie.

De 1893 à 1905, la messe est chantée à l'école-chapelle, sise à l'emplacement de la résidence de Martial Dupuis. On ne note rien de particulier au sujet des chants d'église mais, sans doute, les chantres énumérés et d'autres encore ont agrémenté les visites des missionnaires oblats de

Soeurs de Notre-Dame-de-Charité-du-Bon-Pasteur

Lisette Drolet
Hélène Drolet

Petites Soeurs des Pauvres

Appoline Roy
Sédia Roy

Soeurs servantes de Notre-Dame

Fernande Bouffard

Soeurs Ursulines de Québec

Fleurange Lavallée

Soeurs

Rédemptoristines
Ernestine Lemay

La paroisse de Guigues a fourni plusieurs prêtres à notre diocèse

Philippe Breen,
fils de Thomas Breen
et Eugénie Talbot,

Noël Gauthier,
fils d'Henri Gauthier et
Claire Robert,

Robert Gauthier,
fils d'Herma Gauthier
et Aglaé Lacombe,

Gérald Gélinas,
fils de Philippe Gélinas
et Marie-Anne
Lafrenière,

René Gauthier,
fils d'Henri Gauthier et
Claire Robert,

Firmin Lafond,
fils de Omer Lafondet
Angéline Dusseault

Ville-Marie. Il en a été ainsi jusqu'à la construction de l'église et la nomination de notre premier curé, M. Beauchamp, en 1905, qui notait : « belle messe de minuit, comme dans les anciennes paroisses ». Il y avait déjà un harmonium à cette époque. De 1903 à 1933, le maître chantre a été Henry Côté, suivi de Arthur Drolet.

1906 marque l'arrivée des Soeurs de l'Assomption et le début des cours de musique. Soeur St-Jude, musicienne et première supérieure du couvent, a remplacé Joseph Lévesque à l'harmonium. Elle inaugure ses fonctions d'organiste à l'occasion de la fête de St-Bruno, patron de la paroisse. M. Lacoursière joue de la clarinette.

Le 31 mars 1907, pour la fête de Pâques, les élèves se joignent au chœur des chantres. M. Lacoursière y est aussi avec la clarinette.

En novembre, on procède à l'achat d'un orgue au coût de 525 \$. Cet orgue sera utilisé jusqu'en 1953. C'était un instrument à vent actionné manuellement un manche faisant office de levier pour la pompe. Des jeunes « pompeux » d'orgue étaient appointés pour ce service ou, à défaut, un

La Frontière, jeudi 7 janvier 1938

Messe de Minuit : Spectacle grand ! Spectacle inouï ! Par une nuit idéale, sous un ciel aux reflets d'ambre pur, tous les paroissiens se sont rendus avec une ferveur toujours nouvelle adorer le Divin Enfant de la Crèche, puis ensuite communier ardemment pendant la messe de Minuit, à laquelle officiait M. le curé Moreau. Le Révérend Père Dubois de Ville-Marie, venu pour apporter son aide spirituelle au grand nombre de confessions, avait pris place au chœur. La chorale rendit avec une parfaite maîtrise les beaux cantiques de Noël qui comme des volutes d'encens, élevaient vers le ciel nos âmes de chrétiens. Les enfants de chœur déguisés en bergers prirent place au pied de la Crèche où des anges se tenaient prosternés. Les Noëls qui passent ont pour les petits et les grands de mystiques échos qui éveillent tous les coeurs !

membre du chœur de chant s'exécutait car, pas de pompeux, pas de musique. Le pompeux recevait 5 sous ou 10 sous de la messe.

Clôture des leçons de « plain chant » que Soeur St-Jude donnait les mardi et jeudi de chaque semaine depuis septembre 1906, afin de former quelques chantres pour la paroisse. Directeur : Nunzio Del Guidice. Les élèves ont chanté la « messe de l'aurore » à Noël, de 1915 à 1930.



Chœur sous la direction de l'abbé Rheault, 1956 : Gillienne Gauthier, Thérèse Julien, Angèle Gauthier, Jacqueline Bélliard, Pauline Gauthier, Imelda Drolet Bolduc, Huguette Cotnoir, Ghislaine Paquin, Clairette Marchand et Suzanne Côté

Le 7 août 1935, on célèbre les noces d'argent du curé Louis-Zéphirin Moreau. La chorale, sans doute dirigée par Soeur Ste-Éliza, chante avec succès la messe de Battman en parties.

La messe de minuit célébrée en 1938 fut grandiose : chorale, bergers, anges ; presque la crèche vivante que l'on connaît aujourd'hui. Des bergers costumés, choisis parmi les garçons à la plus belle voix, sont guidés par le pasteur. Ils marchent vers la crèche gardée par des anges aux ailes magnifiques.

Plusieurs religieuses des S.S. de l'Assomption ont fait don aux gens de Guilgucs de leur talent musical et de leur dévouement constant. Rappelons les noms des religieuses musiciennes de 190 à 1996

- Soeur St-Jude
- Soeur St-Honoré
- Soeur Claire de Jésus
- Soeur St-Auguste
- Soeur St-Arthur
- Soeur Jeanne-Thérèse
- Soeur St-Auguste
- Soeur Françoise Romaine
- Soeur Marie de l'Enfant Jésus
- Soeur St-Roger
- Soeur St-Alphonse de Liguori
- Soeur St-Rémi.

Nous avons plus de précisions sur les religieuses musiciennes qui suivirent : Soeur Ste-Éliza de 190 à 1947 et de 1951 à 1957

Soeur St-Jean Martyr d 1947 à 1951

Soeur Pierre de la Cro de 1957 à 1963 et de 1968 à 1970

Soeur Marie-Ange Girouard, de 1965 à 1970

Soeur Annette St-Cyr, de 1979 à 1982

Soeur Marie-Berthe Thérien, de 1970 à 1979 et de 1982 à 1996

Merci à la communauté des S.S. de l'Assomption pour toutes ces années de dévouement.



Au cours des prochaines années, Gérard Gélinas sera très actif comme directeur du « chœur de chant ». On le connaît aussi pour son assiduité à la messe quotidienne de six heures trente. Chaque matin, il se rendait à bicyclette chanter sa messe avec le curé et recevait pour cela 25 sous. André Gauthier, Stanislas St-Amant ont aussi chanté la messe matinale, jusqu'à l'abolition du latin vers 1966. M. St-Amant a notamment dirigé la chorale vers 1940.

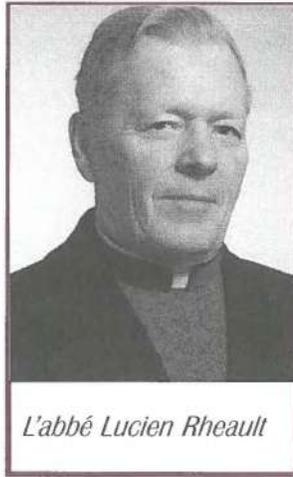
Lors de funérailles, le Père Lambert de Ville-Marie venait prêter sa voix magnifique. À l'occasion, il dirigeait nos chantres. Souvent, des chantres de paroisses voisines venaient se joindre au « chœur de chant » de St-Bruno-de Guigues.

En 1945, Jean-Jacques Bernier avait dirigé la chorale pour la messe de Noël. Cette chorale formée d'hommes et de jeunes garçons de la paroisse avait interprété des chants grégoriens et traditionnels. Raymond Vézina s'est aussi occupé de la chorale, avant de mourir prématurément à l'âge de 23 ans. Vézina et Bernier étudiaient à Rigaud. Ils étaient parmi nous durant les vacances. De 1947 à 1952, Bruno Moreau enseigne à Guigues. Il a aussi dirigé la chorale.

Jusqu'en 1960, la chorale des enfants de Marie, composée de jeunes filles, chantait à l'occasion du mariage de l'une ou l'autre d'entre elles. À l'orgue, la religieuse musicienne ou bien une laïque s'exécutait : Marie-Lourdes Marchand, Gillienne Gauthier ou une autre. De même, les élèves du couvent ont souvent contribué à rehausser les cérémonies religieuses.

Les Dames de Ste-Anne avaient elles aussi leur chorale. Elles chantaient à la célébration de la fête de Ste-Anne, le 26 juillet. On se souviendra de Bernadette Guimond-Marchand, de Mme Meilleur, de Marie-Lourdes Marchand, de Mme Rose Côté-Drolet, de Marie-Louise Dupuis. Plus tard, la congrégation des Dames de Ste-Anne a été remplacée par l'organisme Les Femmes Chrétiennes. Madame Yvonne Vaillancourt avait réuni un groupe de femmes pour chanter lors des funérailles.

En 1953, on achète un nouvel orgue au coût de 8 225 \$. Une plaque gravée commémore la mémoire des vétérans de la guerre '39-'45. L'ancien orgue a été vendu à la paroisse de Laforce pour 50 \$. La même année, l'abbé Lucien Rheault arrive dans notre paroisse comme vicaire. L'abbé Rheault apporte un nouveau souffle au chant choral. Pour



L'abbé Lucien Rheault

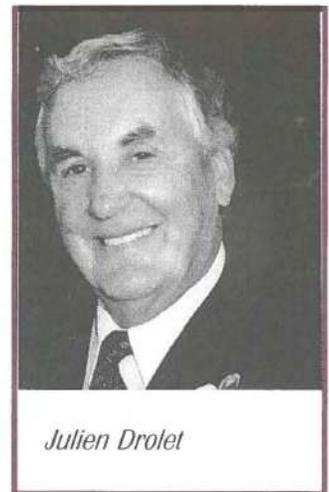
le cinquantenaire de la paroisse, en 1955, il prépare une messe grandiose dont on se rappelle encore certaines pièces, telle le *Gloria* et *l'Univers est plein de sa magnificence*. Sous l'impulsion du vicaire Rheault, qui demeura avec nous de 1953 à 1956, la chorale de Guigues va se produire ailleurs au Témiscamingue : à Monbeillard, Rémigny, Cloutier, Belle-Vallée et même à la radio de Ville-Marie.

De 1956 à 1964, Julien Drolet prend la relève à la direction de la chorale, auxquels succéderont Philibert Guay et

Edmond Drolet. Au clavier de l'orgue, on retrouve la religieuse musicienne et Gillienne Gauthier.

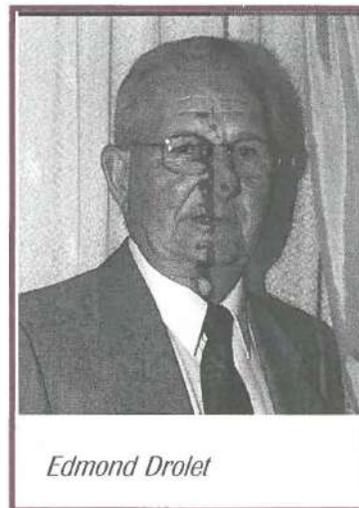
Vers 1966, après Vatican II, le chant d'église se transforme considérablement. Le français remplace désormais le latin et la foule des fidèles est appelée à participer. La chorale quitte le jubé et descend se mêler à l'assistance ou prend place à l'avant. C'est la période des animateurs, parmi lesquels on retient les noms de : Léon Légaré, Edmond

Drolet, Philibert Guay, Jeannine Bégin et bien d'autres encore, puisque chaque dimanche des animateurs et des animatrices continuent à jouer ce rôle, qu'il y ait ou non



Julien Drolet

chorale. Nous pensons ici à : Roger Lance, Jacques Roberge, Léon Légaré, Christine Laperle, Jeannine Gauthier et bien d'autres paroissiens de St-Bruno.



Edmond Drolet

À la fin des années '60, quelques hommes maîtrisaient la nouvelle messe des morts en français. Différentes paroisses du comté les sollicitaient pour chanter

des funérailles. Ils étaient au nombre de cinq : Philibert Guay, Edmond Drolet, Côme Marchand, Gérald Guimond et Léon Légaré.

À la même époque, on tenta d'animer la messe avec guitare et batterie puis, vers 1970, la chorale se réforme sous l'impulsion de Edmond Drolet qui la dirigera jusqu'en 1976, supporté par Soeur Marie-Berthe Thérien, organiste. En 1972, à Noël, la chorale interprète des chants de John Littleton : *Notre Sauveur est né, Une fête au coeur du monde, Voici la paix sur nous* et d'autres chants.

De 1976 jusqu'en 1980, Jeannine Bégin prendra la direction de la chorale. On prépare le 75e anniversaire de



Jeannine Bégin

la paroisse pour 1980. Jeannine se souvient du *Gloria* en latin qu'on avait décidé de monter pour la messe : « tout un contrat », et d'un Noël où Guy Marchand touchait l'orgue. Pendant l'été, Nicole Trépanier et Lise Gagné ont parfois remplacé à l'orgue.

En 1980, Edmond Drolet reprend la direction de la chorale,

tâche qu'il partagera vers 1986 avec Christine Laperle. Edmond quittera finalement la tribune en 1988.

Le *Minuit Chrétien* a longtemps été exclu du répertoire parce qu'on jugeait trop profane. Ce chant bien aimé des fidèles a repris sa place à la messe de minuit. Parmi ceux qui l'ont chanté à Guigues, exclusion faite des anciens, mentionnons : Gérald Côté, Edmond Drolet, Gérald Guimond, Léon Légaré, Vicky Marchand et Benoît Drolet.

Vers 1986, après avoir suivi des cours en animation de chorale, Christine Laperle deviendra directrice. Elle prendra cette charge très au sérieux, en donnant généreusement son temps pour que la chorale de Guigues soit à la hauteur de sa réputation. Voici ce qu'elle en pense : « C'est



La directrice actuel
Christine Laperle

toujours un grand plaisir pour moi de diriger la chorale puisque les membres travaillent avec cœur, acharnement et enthousiasme. Rien n'est jamais trop difficile pour eux et c'est avec brio que les sopranos, altos, ténors et basses nous font frémir dans leur interprétation de l'*Alléluia* de Haëndel. La réputation de la chorale de Guigues n'est plus à faire et c'est grâce au bénévolat de gens dynamiques, aimant le travail d'équipe, que ma tâche comme directrice demeure des plus agréables. Je souhaite que vos voix, chers membres, continuent de me faire frissonner encore de nombreuses années ».

Tous les bénévoles de la chorale ont droit à notre reconnaissance. Nous désirons accorder une mention spéciale à notre



Soeur Marie-Berthe Thérien
organiste



Anne Jodoin, organiste. Une performance inoubliable lors de la représentation du 20 décembre 1996

directrice depuis 10 ans, Christine Laperle, et à Soeur Marie-Berthe Thérien qui a donné aux paroissiens de Guigues 23 années de sa vie comme musicienne enseignante à l'école et organiste à l'église. Nos hommages !

Congrégations et organismes religieux de Guigues



CHORALE DE GUIGUES (1997)

Première rangée : Laurette Smith, Sandra Flynn, Denise Roy, Christine Julien, Ghislaine Marseille, Marie-Luce Bergeron, Micheline Bureau, Florange Paquin, Manon Lavigne, Maria Côté, Nicole Bruneau, Monic Hamelin, Chistine Meunier, Angèle Marseille, Jocelyne Marchand, Denise Guimond, Christine Laperle

Deuxième Rangée : Elyse Roy, Hélène Paquin, Desneiges Paquin, Lucille Bilodeau, Carmen Lemire, Josée Drolet, Ghislaine Dupuis, Jacinthe Roy, Jacqueline Marchand, Danielle Goupil, Jacqueline Gauthier, Marcelle Falardeau

Troisième Rangée : Napoléon Marseille, Ghislain Falardeau, Richard, Julien, Benoît Drolet, Guy Marchand, Réjean Gauthier, Léon Légaré, Harmel Paquin, Edmond Drolet, Luc Desforgés, Lucien Roy, Jean-Pierre Drolet, Jean Jacques Paquin, Sylvain Drapeau

Absent sur la photo : Lisa Aylwin, Martine Aylwin, Roger Lance, Ginette Herbet, Carmen Charette, Carole Charette



La Congrégation des Dames de Ste-Anne est fondée le 1er août 1897 par le Révérend Père Valiquette, o.m.i. La première présidente est Mme Wilbrod Côté et 33 membres signent leur adhésion. On comptait 232 membres en 1955. Les dames qui s'enrôlaient sous la bannière de Ste-Anne étaient inscrites dans un cahier. Elles étaient inscrites également dans le cahier des Dames de Ste-Anne de Ville-Marie jusqu'à ce que cette mission devienne paroisse et qu'un curé y réside.

Comme il n'y avait pas de procès verbaux, voici les noms des présidentes de 1901 à 1957 : Dame Oscar Drolet, Dame Louis Paquin, Dame Joseph Grenier, Dame Thomas Dupuis, Dame Louis Lafontaine, Dame Wilbrod Côté. En 1926 elles étaient 95 membres.

De 1963 à 1966, la réunion commençait par le chapelet récité après la messe et se terminait par le salut du St-Sacrement. Pour les réunions mensuelles, on formait une chaîne téléphonique pour rappeler aux membres leurs engagements envers cet organisme. Il y avait des sujets d'étude qui étaient bien appréciés des membres. En 1967, il y eut recrutement, plusieurs dames rejoignent les rangs des Dames de Ste-Anne. C'est dans ces années-là que la congrégation des Dames de Ste-Anne est devenue le Mouvement des Femmes Chrétiennes, seul mouvement de l'Action Catholique du Canada qui compte 25,000 membres.

Mouvement des Femmes Chrétiennes

Le but de ce mouvement, qui prend la suite des Dames de Ste-Anne, est de former des femmes efficaces et dynamiques sur le plan familial, paroissial, social et chrétien, tout en développant une mentalité chrétienne, faisant l'union de la vie et de la foi. La devise du mouvement est : « Servir la famille, le milieu social et la communauté de foi ». Transformer le milieu de vie par des projets concrets.

Que font ces femmes ? Elles se regroupent pour améliorer les situations de leur milieu à la lumière de l'Évangile. Elles travaillent en

équipe selon la méthode du Voir, Juger (discerner, évaluer) et Agir. Elles développent un esprit d'accueil, de fraternité, d'entraide, de responsabilité. Ce mouvement est ouvert aux dames de tous âges, condition et culture. Le mouvement des Femmes Chrétiennes aide d'abord la femme à découvrir ses richesses personnelles et à les développer pour les mettre au service de sa famille, de l'Église et de la société.

En 1967, la contribution était de 1 \$. En 1996, la contribution est de 8 \$ par année. En 1968, lors d'une réunion conjointe avec la ligue du Sacré-Coeur, mouvement catholique pour les hommes, nous partagions sur un sujet d'étude qui nous aidait dans le cheminement spirituel. Le congrès diocésain se trouvait alors sous la direction de Mgr Landriault, car nous appartenions au diocèse de Timmins. En 1978, 200 membres adhéraient à ce mouvement. La prière était le point fort comme aujourd'hui.

Voici quelques femmes de Guigues qui acceptèrent la charge de la présidence des Femmes Chrétiennes : Madame Ernestine Routhier, Madame Angéline Lafond, Madame Antonia Gauthier, Madame Léontine Lemire, Madame Rollande Charette, Madame Yvonne Vaillancourt, Madame Béatrice Gagné-Éthier,

« 1. Ne jamais s'enivrer. Si l'on constate que l'un des membres s'est enivré ne fusse qu'une seule fois, son nom sera retranché devant toute l'assemblée. Il pourra de nouveau entrer dans la société mais par un nouvel engagement.

« 2. Ne jamais traiter avec de la liqueur enivrante. Celui qui violera cette règle sera passible de réprimande devant toute l'assemblée.

« 3. Ne jamais accepter la traite de liqueur enivrante. Le délinquant sera aussi passible de réprimande devant toute l'assemblée. Liqueur douce sont permises.

« 4. Ne jamais entrer dans le bar d'un hôtel sans une stricte nécessité.

« 5. Le directeur de la société devra être le curé de la paroisse.

« 6. Chaque membre devra faire un engagement solennel sans cependant faire ni serment ni vœu. Formule : Je m'engage sur mon honneur de toujours suivre les règles plus haut mentionnées ».

Marguilliers 1911-1955

Eusèbe Gauthier
Narcisse Paquin
Stanislas Beaudry
Adolphe Roy
Émile Périard
Gilbert Dansereau
Elzéar Guimond
Olivier Lafond
Maurice Mongeau
Pierre Beauvais
Joseph Cotnoir
Edmond Leblond
Moïse Julien
Joseph Robert
Félix Paquin
Wilfrid Beaulé
Joseph Bouffard
Joseph Grenier
Léonidas Lemire
Élie Bergeron
J.-Édouard Piché
Arsène Gagnon
Joseph Lemire
Nestor Côté
Norbert Cyr
Stanislas Brien
Jos. S. Côté
Albérico Lemire
Florian Vachon
Georges Lafond
Eugène Gagnon
Willie Roy
Albert Dénomme
Wilbrod Côté
Louis Lafontaine
Ovide Drolet
J.-P. Vézina
Lorenzo Routhier
Oscar Lacroix
Roméo Cotnoir
Arthur Boucher
Léonel Côté
Eugène Gauthier
Albert Paquin
Léopold Fleury
Émile Malo
Alfred Côté

Marguilliers de la nouvelle fabrique de St-Bruno-de-Guigues, fondée le 1er janvier 1966

Philippe Charette
Léo Julien
Paul Bergeron
Eugène Côté
Côme Marchand
Marial Dupuis



Estève Lavallée
Jean-Louis Paquin
(Léo)

Côme Marchand
Raymond Gauthier
Antonio Paquin
Mercier Gauthier
Henri Routhier
Lucien Côté
Harmel Paquin
Frédéric Barrette
Yvon Côté

Jean Lemire
Roger Lavallée
Roger Paquin
Maurice Vachon
Jacques Roberge
Noël Rocheleau
Léon Légaré
Roger Lacroix
Armand Paquin
René Vachon
Florent Côté

Bruno Trépanier
Gilbert Paquin
René Giroux
Gaston Gauthier
Renald Barrette
Roger Lance
Gérard Vaillancourt
Frédéric Barrette
Harmel Paquin
Guy Paquin
Jean-Guy Guimond
Roger Lance

Carmen Lemire
Viateur Lemire
Ghislain Plante
Henri Routhier
Clarisse Cadieux
Diane A. Lafond
Carmen Lemire
Viateur Lemire
Romuald Gagné
Ghislain Plante
Clarisse Cadieux

Diane Lafond
Danielle Goupil
Marc Côté
Marguerite Gagnon
Romuald Gagné
Réal Robert
Lucien Roy
Danielle Goupil
Marc Côté

Renée Ricard Leblond
Marguerite Fleury
Gagnon
Lucien Roy
Réal Robert
Luc Leblond
Nicole Bruneau

Madame Gilberte Pétrin et Madame Clarisse Cadieux, présidente actuelle depuis 1991.

Nous avons une revue qui paraît quatre fois par année : La Famille Chrétienne, qui propose un programme d'action ou un sujet d'étude pour chaque mois, sur différents points de la vie quotidienne.

En 1981, le programme d'action nous ramenait vers le monde des jeunes et ouvriers de la classe moyenne ou rurale. En 1984, étude sur l'insécurité que vivent les jeunes, en 1986 sur la pollution de la nature qui atteint notre sécurité de vie. En 1993-1994, le thème de la famille fut abordé. En 1994-1995, étude sur les jeunes et les valeurs des adultes. En 1995-1996, étude sur les jeunes dans la société, leurs besoins et leur rôle dans la société.

C'est un programme qui intéresse toutes les personnes qui ont à coeur le bien d'une société en marche vers un avenir constructeur. Notre

« 1. Ceux qui appartiendront à cette société devront s'abstenir en tout temps de toute boisson enivrante, jusqu'à l'âge de 21 ans.

« 2. En contractant cet engagement, ils ne font ni serment ni vœux ; mais ils engagent leur honneur, leur paroles et leur dignité et même leur avenir.

« 3. Le but de cette société étant de les rendre sobres, ils devront éviter toute occasion de boire. Ils ne devront jamais entrer dans le bar d'un hôtel sans y être forcés par une nécessité stricte et urgente.

« 4. Tout les jours ils devront, pour perséverer dans leurs bonnes résolutions, réciter un Notre Père, un Je vous salue Marie et les invocations suivantes : « St-Jean Baptiste, priez pour moi. Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre, ayez pitié de moi ».

société a besoin d'une relance économique. Aurions-nous encore plus besoin d'une relance morale et spirituelle ?

La **Société de Tempérance**, fondée en 1905 sous le patronage de M. le curé Beauchamp, avait pour but de contrer la mauvaise influence de l'alcool chez les colons. Les signatures de 98 pères de

familles, parmi les pionniers de Guigues, se retrouvent suite à l'énoncé des règlements de la Société de tempérance. Parmi eux, on trouve 26 abonnés à la revue « La Tempérance ».

En août 1907, la première retraite paroissiale fut prêchée par les pères Franciscains Hugolins et Ladislas. Cette retraite de tempérance, fit une très forte impression sur les paroissiens de Guigues. On dit que 180 croix noires de tempérance furent distribuées à des chefs de famille de la paroisse St-Bruno-de-Guigues. Cette croix noire était affichée au domicile familial et signifiait que, dans cette maison, on ne prenait ni ne donnait de boisson alcoolique. Environ 500 personnes, pères et mères de famille, jeunes gens, jeunes filles, enfants des deux sexes ont alors adhéré à la Société de Tempérance.

Le 13 avril 1906, on fondait à Guigues la Société de Tempérance à l'intention des garçons de 10 à 21 ans. Les règlements cités ici rappellent l'importance de la religion dans la vie de nos familles pionnières.

Les **Enfants de Marie**, congrégation fondée à Guigues le 23 avril 1906, recrutait des jeunes filles jusqu'à leur mariage. Cet engagement comportait des obligations : décence, bonne tenue, bon exemple, mais aussi des interdictions, principalement les plaisirs à la mode, la plage, la danse, les robes trop légères et à manches trop courtes. En 1955, les Enfants de Marie comptent 70 jeunes filles de notre paroisse au moment où la congrégation est présidée par Yvette Lafontaine. Les activités cessent vers 1960. Le jour de leur mariage, les jeunes filles membres lisaient une consécration devant la statue de la Vierge. Suite à leur mariage, ces jeunes filles adhéraient aux Dames de Ste-Anne. Seules les Enfants de Marie portaient le voile blanc à leur mariage.

Scapulaire du Mont-Carmel, congrégation fondée à Guigues le 19 juin 1907. Tous les enfants sont reçus, garçons ou filles, au moment de leur première communion, à six ou sept ans.



Les **cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc** sont fondés à Guigues le 20 juillet 1947, pour répondre aux instances de M. le curé Moreau. Les membres des Lacordaires (hommes) et Ste-Jeanne d'Arc (femmes) poursuivent le même but que la Société de Tempérance. Les membres choisissaient librement de s'abstenir de toute boisson alcoolisée. Leur devise : Honneur, Santé, Bonheur, Dieu premier servi.

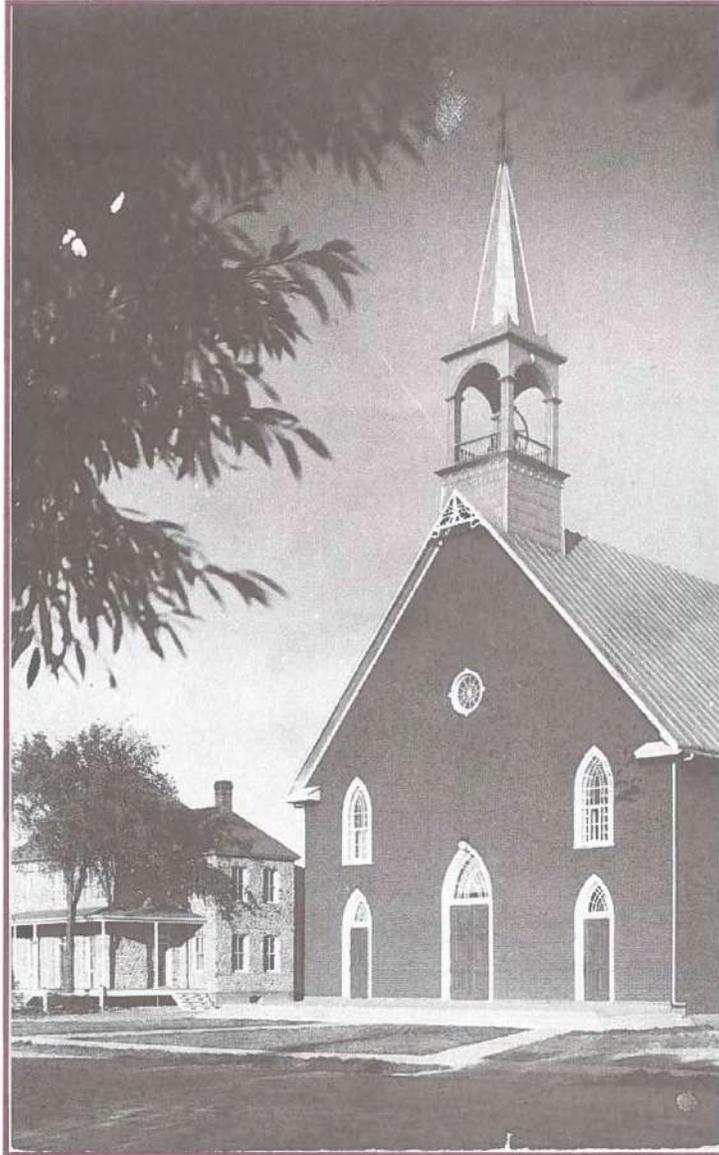
Léopold Fleury a présidé l'assemblée de fondation qui commence par une allocution du curé Moreau. Des Lacordaires convaincus de paroisses voisines font partager leur expérience et leur enthousiasme aux paroissiens de St-Bruno-de-Guigues, venus en grand nombre. Il s'agit de : Liboire Boucher de Béarn, Hervé Pitre de Lorrainville, Émile Piché, ancien résidant de Guigues, domicilié à Ville-Marie, Sylvio Frappier de Lorrainville et Jean-Gaston Gauthier qui représente la jeunesse de Guigues. Le maire Jean Meilleur a dispensé ses encouragements aux cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc. Les membres Lacordaire élisent : Léopold Fleury président, Jean-Gaston Gauthier vice-président, Aurèle Marchand, secrétaire. En 1955, on comptait 256 membres initiés au cercle Lacordaire et le président est Ernest Routhier.

Les dames membres du cercle Ste-Jeanne d'Arc élisent Virginie Dussault (Mme Angelo Petosa) présidente, Agnès Lafond (Mme Wilbrod Côté) vice-présidente et Mlle Rose-Anna Lavallée secrétaire. En 1955, la présidente est Alice Marin (Mme Georges Léonard).

Les cercles Lacordaire et de Ste-Jeanne d'Arc cessent aussi leurs activités au début des années 1960.

L'**Apostolat de la prière** comptait déjà 300 membres à Guigues en 1909.

Les Croisés, la Jeunesse Étudiante Catholique, le mouvement Jeunesse en marche, La Croisière Eucharistique ; autant de mouvements nés durant les années '50, ayant pour but d'impliquer les jeunes dans leur communauté chrétienne, et de les faire participer aux activités de leur église.



La Ligue du Sacré-Coeur fut fondée à Guigues en 1947 et comptait 462 membres en 1955. Le président d'alors, Joseph Cotnoir, ainsi que les laïques membres, s'engagent à prendre leurs responsabilités sur le plan temporel en étant incitateurs de vie spirituelle. (voir la carte de membre de Mme Marchand)

Le bedeau

Comme la Fabrique avait une terre, c'est le bedeau qui la cultive, en plus de soigner les animaux. Car le curé avait un cheval pour visiter les malades et les paroissiens, il avait aussi des volailles, une vache au moins, un grand jardin. Le bedeau voyait aussi à l'entretien de l'église, la chauffait, sonnait les cloches matin, midi et soir (angélus), ainsi que le dimanche

avant la messe et durant l'Élévation. Lorsqu'une personne décédait, le bedeau sonnait le glas : sept coups espacés pour une femme et neuf coups espacés pour un homme. Ainsi on savait dans la paroisse qu'il y avait quelqu'un de mort et de quel sexe.

Avant 1927, le bedeau loge dans un hangar sans cheminée : un trou dans le mur laisse passer le tuyau du poêle. La Fabrique achète la maison de Vénérand Lacroix en 1927 pour loger son bedeau. Cette maison était située au sud de



l'église. En 1935 on déménage cette maison du côté nord du presbytère. Il y eut plusieurs bedeaux à Guigues et on ne connaît pas tous les noms. Parmi les bedeaux connus il y a : Henry Côté, Bruno Lemire (1929-1932), Alfred Bouffard, Pierre Marchand (vers 1935), Gustave Drolet, Alfred Roy, Wilbrod Côté (1964), le dernier est Fernand Roy (1969).

En 1945, le bedeau reçoit un salaire de 45 \$ par mois, à quoi s'ajoutent 10 \$ du curé et 10 \$ pour l'entretien de la salle paroissiale. Ce salaire est porté à 125 \$ en 1959 et à 175 \$ par mois en 1964.

Servante du curé

Autrefois, chaque curé avait sa ménagère. Selon la tradition, la ménagère était une femme d'un âge assez avancée (pas de jeune femme). Il y eut des ménagères de vocation qui ont consacré leur vie au service du prêtre. On raconte beaucoup d'histoires sur les ménagères de curé, mais en réalité, c'était des paroissiennes remarquables et très dévouées. Elles ne s'occupaient pas seulement du presbytère, des repas; souvent

elles s'occupaient des pauvres, des enfants... La servante faisait aussi des copies de baptistaire, de mariage et de décès lorsque le curé est absent. Elles étaient des priantes. Parfois elles avaient même de l'autorité sur le curé. La ménagère était engagée et payée par le curé.

Parmi les servantes, on a retenu les noms de : Agnès Bélanger, Jeanne d'Arc Gagnon-Lavallée, Marie-Jeanne Moreau, Clorinda Champagne, Virginie Beauvais et d'autres. Pour Virginie Beauvais ce fut une profession. Elle occupa cette fonction pendant douze ans auprès de l'abbé Mouttet et de nombreuses années pour Mgr. Moreau.



Crèche de Noël 1995,

Premier rang : Céline Paquin, Émilie Côté,

Deuxième Rang : Sonia Falardeau, Andréa Paquin, René Beauvais, Sandra Flynn et Jérémie Beauvais, Suzie Julien, Pascale Falardeau, Érika Aubé,

Troisième rang : Jonathan Girard, Martin Julien, Guillaume Tétreault, Stéphane Gauthier, Vincent Tétreault, Geneviève Aubé, ?, Jessie Marchand, Mélanie Julien



Artiste : *Huguette Vaillancourt*
Titre : *Chez Hermas*
Médium : *Aquarelle du garage de M. Hermas Gauthier*



Chapitre 7

INDUSTRIES, ENTREPRISES, SERVICES, MAGASINS ET MÉTIERS DE NOS GENS.

Les défricheurs et les travailleurs de la terre ont façonné le paysage de Guigues. D'autres parmi nos gens ont mis l'épaule à la roue en exerçant différents métiers et en offrant différents services qui contribuaient au bien de tous. Jean-Paul Cardinal, Antonin Herbet, Estelle Paquin-Laperle, Laurianne Paquin-Routhier, Jacqueline Belliard-Marchand, Carmen Bouffard-Roy et Ghislaine Chartier-Paquin ont recueilli pour nous plusieurs témoignages et informations précieuses sur les métiers de nos gens et les commerces de Guigues, sans mentionner tous les apports des familles dont les parents ou les grands-parents contribuaient à la vie économique de Guigues. Enfin, merci à Roger Lance qui, méditant d'écrire un ouvrage sur la Caisse Populaire de Guigues, nous a permis de grapiller dans ses talles...

D'autre part, certaines industries étaient déjà établies à Guigues avant que n'arrivent les premiers colons, comme la mine d'argent et les chantiers forestiers qui ont embauché plusieurs de nos cultivateurs. Par la suite, l'activité des cultivateurs de Guigues, à partir de 1897, a entraîné le développement de plusieurs industries locales. Plusieurs étaient directement reliées à l'agriculture ou à des besoins de la population qu'on pouvait combler sur place en transformant des ressources naturelles. La colonisation agricole de Guigues a naturellement entraîné plusieurs spécialisations. Aussi, n'était-il pas rare qu'un homme exerce deux ou trois métiers suivant les saisons.

En 1912, le Curé Beauchamp décrivait St-Bruno-de-Guigues en des termes qui peignent bien le paysage socio-économique de notre municipalité :

« La population actuelle est de 1 104 âmes. L'augmentation depuis cinq ans est d'environ 700 âmes. Il y a à peu près 200 terres en culture. On estime qu'il reste encore une quinzaine de terres en disponibilité. On trouve plusieurs bons pouvoirs hydrauliques sur la rivière la Loutre. La paroisse possède une église, un couvent, cinq écoles, un médecin, un notaire, une caisse populaire, deux moulins à scie, une manufacture de portes, chassiss et boîtes à fromage, un moulin à carder, une fromagerie, trois bons marchands, deux forgerons, un cordonnier, un sellier etc. Le marché local est très actif. On signale qu'il manque un ferblantier ».

Le député provincial Joseph-Édouard Piché

Joseph-Édouard Piché, homme d'affaires, opère un commerce, magasin général, dans la paroisse de Guigues. Il sera aussi l'instigateur du téléphone pour le Témiscamingue. Joseph-Édouard a d'autres aspirations; faire de la politique. En 1927, il est élu député de notre comté pour le parti libéral. Il restera en poste de 1927 à 1935. C'est dans un local situé dans l'immeuble de trois étages, qu'il acquiert des frères Julien, qu'il fait sa "cabale". Les gens de la paroisse surnomme cet endroit, "Le Comité". Sur la place, Joseph-Édouard fait ses élocutions, à l'avant de la maison du bedeau, la maison de Vénéran Lacroix, située sur le côté sud de l'église. Les gens de la paroisse pouvait y écouter ses discours électoraux enflammés et au couleur du temps.

À cette époque, la politique avait gérance sur beaucoup de domaine, et surtout pour l'obtention d'un emploi. C'était un sujet d'actualité qui amenait de vives discussions. Les gens affichaient leur "couleur", et gare à celui qui le clamait du haut de son toit. C'est pourquoi, le lendemain d'une élection, plusieurs se retrouvaient sans emploi. Si tu étais pour le parti libéral, et que celui-ci ne rentrait pas au pouvoir, alors tu pouvais dire adieu au poste que tu occupais. Le plus remarqué, est sans doute l'emploi du



Joseph-Édouard Piché



cantonnier et il y en avait aussi beaucoup d'autres.

M. Piché était un politicien très estimé et très dévoué pour ses électeurs. Il a laissé le souvenir d'un homme intègre, équitable envers ses concitoyens.

Les notaires

Me Avila Beauchamp est le premier notaire à pratiquer dans notre municipalité, au début du siècle. Il vient s'installer à St-Bruno-de-Guigues, à la suite du curé Beauchamp. Est-ce qu'il y avait un lien de parenté entre eux? Hélas, question sans réponse. En 1920, Me Joseph-Philippe Vézina établit son étude de notaire, à Guigues. Après avoir demeuré dans la maison voisine de l'église, maison du bedeau, Joseph-Philippe se fait construire une maison en 1928. Elle est située de l'autre côté de la rue, en face du couvent. C'est là, que dorénavant, Joseph-Philippe pratiquera son métier de notaire. Il exerce sa profession, jusqu'à son décès, survenu en 1954. Cette même année, Me Philibert Guay arrive à Guigues, et prend la suite de l'étude de Me Vézina. Il assume cette charge de 1954 à 1974. C'est ainsi que plus de 12,000 contrats ont été signés, dans notre municipalité, devant ces notaires.



Les journalistes de Guigues

Dans les années '50, les journaux régionaux commencent à se faire compétition. Pour promouvoir leur vente, ils réclament des articles qui intéressent toutes les paroisses, en publiant des nouvelles locales.

Un représentant du journal « Le Progrès » fait le tour des paroisses en quête de journalistes. Il se présente chez-moi (Laurianne P. Routhier) m'explique ses attentes. J'ai été

recommandée, mais j'ignore par qui, puisque j'étais alors institutrice, nouvellement mariée et donc, forcément, à la retraite... Si j'ai bonne mémoire, je devais écrire chaque semaine et accepter d'être rémunérée à 10 sous le pouce.

Pour que ce soit le plus payant possible, il fallait entrer dans les moindres détails, c'est-à-dire savoir « broder » pour étirer les écrits. Par exemple, si c'était pour le service funéraire d'une femme, nous énumérions les porteurs avec le degré de parenté, les deux hommes qui portaient la bannière de Ste-Anne, en mentionnant le nom des dames qui tenaient les quatre rubans violets, tout le long du service, dans la grande allée, debout malgré les talons hauts...

Nous mentionnions également le genre de service : ordinaire ou diacre, sous-diacres (c'est-à-dire avec deux prêtres officiant aux petits autels de chaque côté du chœur, en plus du célébrant au maître-autel), suivant la personnalité et les moyens du défunt. À ces détails s'ajoutaient les noms des personnages officiels, comme ceux des gens de l'extérieur qui s'étaient déplacés pour la circonstance.

Toutes les activités paroissiales étaient rapportées, les voyages de nos résidants, les étudiants de l'extérieur, les accidents, feux, etc. À la fin du mois je pouvais recevoir un chèque de 2.80 \$ à 3.75 \$, suivant la longueur de mes articles. Heureusement, j'avais aussi été embauchée par « La Frontière ». Je modifiais un peu les textes et j'étais payée doublement, mais j'y mettais bien des veillées... D'autres femmes dans la paroisse ont aussi exercé ce métier d'appoint, citons Mme Petosa et Mme St-Amant.

Les sages-femmes et les soins de santé

Il y eut plusieurs sages-femmes qui apportèrent leur aide aux mamans de Guigues et des environs. Les services étaient éloignés. Les familles avaient besoin d'être rassurées par ces femmes qui se dévouaient sans compter tandis qu'on attendait le médecin ou encore, après l'accouchement. On se souvient de Bernadette Huot-Guilbeault, Marie-Jeanne Paquin, Adélina Rivest-Lachapelle, Mme Mary Guay Gagnon, ainsi que Gracia Boulet-Smith.

Comme nous n'avions pas de médecin à proximité, plusieurs grand-mères devinrent sages-femmes. Dans chaque rang, il y avait une sage-femme et parfois même deux. La plus célèbre fut sans doute Rose-Alma Beaudoin-Bolduc, celle-là même qui, un jour, accoucha au marché de Rouyn. L'hiver, les gens — même ceux du quatrième rang — venaient la



chercher en traîneau à chiens. Elle connaissait les potions pour soulager la mère et enrayer l'hémorragie. Une autre, Diana Boucher, aida les épouses des Roy, Lemire, Vaillancourt de notre patelin.

La future maman se préparait plusieurs semaines à l'avance pour cet heureux événement. Elle cousait les couches, les piqués et le petit linge pour le bébé à venir. Les premières douleurs arrivées, la sage-femme était avertie. Elle arrivait bientôt, donnait des ordres, faisait chauffer de l'eau sur le poêle à bois, rassemblait les draps, serviettes propres, savon et poudre, plaçait le petit lit près de la maman. La sage-femme s'occupait aussi d'envoyer les autres enfants chez une voisine. Souvent, l'enfant était déjà né lorsque le médecin arrivait.

Le travail de la sage-femme ne s'arrêtait pas une fois l'accouchement terminé. Elle continuait à veiller sur la maman et le bébé durant au moins huit jours. La sage-femme instruisait l'aînée des filles de la maison sur les soins à donner au nourrisson.

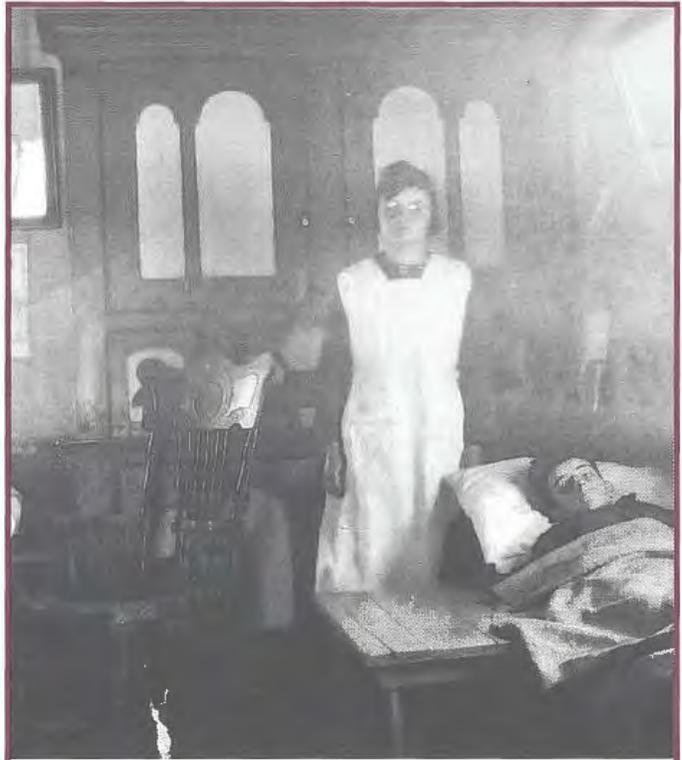
Pendant quelques jours, elle revenait à tous les matins, faire la toilette du bébé et de la mère. À cette époque, la mère gardait le lit plusieurs jours. La sage-femme vérifiait si la quantité de lait produite par la mère suffisait à l'enfant.

On demandait conseil aux personnes plus âgées pour soigner la diarrhée d'un enfant, une inflammation de poumons, ou une otite : « Prépare-lui de l'eau de riz ; une bonne tisane d'herbe à dinde et de miel ; applique-lui une mouche de moutarde, oublie pas sa camisole de laine ». Par surcroît, la mère ajoutait le scapulaire et berçait tendrement l'enfant auprès du poêle à bois. Il guérissait, c'est sûr !

Les soeurs soignantes et les médecins

Dès l'été 1867, deux Soeurs Grises de la Croix, Soeur Raisenne et Soeur St-Vincent, ouvrent un hôpital à la Vieille Mission, dans la bâtisse qui sert aussi de presbytère, de résidence et d'hospice. Lorsqu'il s'agit de replacer un bras ou une jambe cassée, on avait recours au Père Pian. Pour arracher les dents, le Père Pian se servait d'un moule à balles, tiré de son attirail de chasse. En juin 1867 arrivent les soeurs St-Hilaire, St-Ambroise, St-Alfred, Ste-Philomène, St-Pierre d'Alcantara, Ste-Martine, St-Camille, Ste-Célinie, Ste-Perpétue, St-Wilfrid, Ste-Fébronie aux mains desquelles des pionniers de Guigues se sont fait soigner.

Plusieurs médecins habitèrent notre paroisse. Dès 1906, le



Laurette Lemire, fille de Léonidas, au dispensaire

Dr Labarre apportait ses services à la population de Guigues. Ensuite vinrent les docteurs Ayotte, Trudel, Nichol, Lahaie, Bégoin et Langlois.

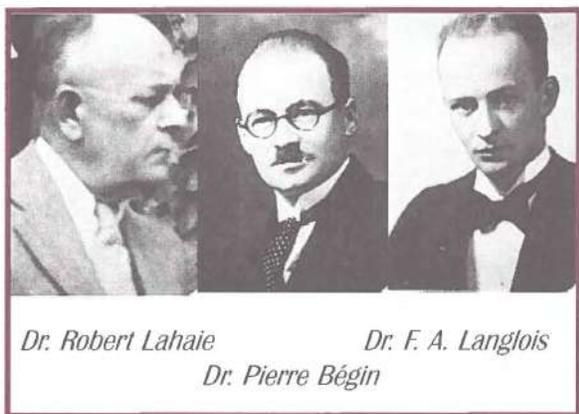
Ce n'était pas toujours facile. Au début de la paroisse, le médecin devait se rendre à pied ou en voiture à cheval chez les malades qui réclamaient ses soins. On raconte que quand le médecin devait se rendre dans un rang éloigné, les cultivateurs sur son chemin se relayaient pour conduire la voiture du docteur, jusqu'à ce qu'il atteigne la maison du malade ou de l'accidenté.



Dr. J. A. Labarre,

Dr. Jos Ayotte

Dr. P. Trudel



Dr. Robert Lahaie

Dr. F. A. Langlois

Dr. Pierre Bégin

Les dentistes

Pour extraire une dent cariée, on faisait bouillir une paire de petites pinces et on l'extrayait comme cela, d'un coup, à froid. Plus tard, le dentiste passait dans les écoles et extrayait les dents dans le logement de la maîtresse. Comme la cloison était mince, la frayeur gagnait les élèves et, comme par magie, le mal de dents s'en allait. D'autres disaient : « J'aime encore mieux les pinces de papa ».

Arsène Gagnon était un homme à tout faire. C'était l'un des dentistes de la paroisse. Le frère Moffet lui avait donné son davier. Jour et nuit, il était disponible. Que de dents, il a arrachées sans rien demander en retour. On aurait pu en ramasser des pots et des pots. Il disait " C'est rien mais vous pouvez donner cinq sous à la personne qui va nettoyer le crachoi".

Les vétérinaires

Depuis l'époque des pionniers jusque vers les années '40, on ne connaissait pas de vétérinaire au Témiscamingue. Les fermiers réglait entre eux les problèmes de santé de leurs bêtes. On faisait appel à celui qui avait le plus d'expérience ou d'audace. Le marchand de chevaux, de même que le forgeron, vendaient des sirops pour la toux des chevaux et certains élixirs miracles tels ceux des docteurs Grignon et Lorrain, mais pour les vaches laitières on disposait de peu de médicaments.

Vers 1944-45, le docteur Jean Savoie, vétérinaire, s'installe à Ville-Marie. Il offrira ses services aux fermiers des environs jusqu'en 1952, année de son décès par noyade. Le docteur Charles E. Beaudry lui succède et s'établit lui aussi à Ville-Marie.

L'année 1960 marque l'arrivée du docteur Côme Marchand

à Guigues. Après des études classiques à Rigaud et universitaires à St-Hyacinthe à la faculté de médecine vétérinaire, Côme Marchand s'installe d'abord à Thetford Mines. Après deux ans et demi, il revient au Témiscamingue et élit domicile à Guigues, son village natal. Pendant une courte période, il partagera la clientèle avec le docteur Beaudry.



Dr Côme Marchand M.V.

Après le départ de ce dernier, le vétérinaire Marchand sera seul pour couvrir tout le territoire du Témiscamingue, incluant celui de Rouyn-Noranda. Ce sera une dure période. Aussi, sera-t-il très heureux d'accueillir en 1971 le docteur Richard Badeau, originaire de Sorel. Le docteur Badeau a fait ses études classiques et universitaires à St-Hyacinthe.

Dorénavant, le service fonctionnera sous le nom de Clinique Vétérinaire du Témiscamingue. À cette époque, le bureau, le magasin de médicaments, de même que la salle de chirurgie font partie de la résidence Marchand. L'épouse du vétérinaire y sera tour à tour réceptionniste, préposée aux achats et à la vente de médicaments, à la facturation, de même qu'assistante aux soins des petits animaux (chats, chiens).

En 1981, un troisième vétérinaire se joindra à la clinique : le docteur Alain Gironne, originaire de Notre-Dame-du Nord. Le docteur Gironne a complété ses études collégiales à Rouyn et ses études universitaires à St-Hyacinthe.

À l'automne 1982, la Clinique Vétérinaire s'installe dans de



Dr Guy Marchand M.V.

Dr Richard Badeau M.V.

Dr Alain Gironne M.V.



nouveaux locaux, au 19 rue Principale. Lise Lemire prendra la relève du secrétariat. En juin 1983, le docteur Guy Marchand, après ses études collégiales à Rouyn et universitaires à St-Hyacinthe, rejoint le groupe au moment où son père prend peu à peu sa retraite, après 30 années de service auprès des fermiers du Témiscamingue.

Le personnel actuel de la Clinique se compose, outre les trois vétérinaires Badeau, Gironne et Marchand, des secrétaires : Lise Lemire, Francine Marcoux, Céline Lepage et de Jacinthe Lepage, technicienne vétérinaire. La Clinique Vétérinaire de Guigues est le seul service du genre pour toute la région du Témiscamingue.



La clinique vétérinaire, 1982

Les coiffeuses

Parmi les coiffeuses qui ont exercé à Guigues, on retient les noms de: Laure Gélinau-Paquin, Marielle Paquin, Rollande Paquin, Thérèse Julien, Bibiane Labelle, Lise Brien, Marie-Ange Trépanier, Josée Rocheleau, Josée Roy, France Gignac, Monique Marchand, Kathy Herbel et Linda Rocheleau. Certaines exercent leur métier chez elle et d'autres dans des établissements commerciaux.



Lise Lemire, Francine Marcoux, Céline Lepage, Jacinthe Lepage

Les barbiers

Les barbiers sont arrivés tôt à Guigues. Le premier à exercer ce métier fut Euloge Duchesne qui eut son salon de barbier dans sa maison dès 1899. Son fils Joseph ouvre son salon à environ 4 milles au nord du village, à l'endroit qu'on appellera par la suite le restaurant Duchesne. La coupe de cheveux coûtait 25 cents. Par la suite, Joseph ouvre un établissement au village.

Omer Lafond achète l'inventaire du restaurant-salon Duchesne au coût de 19 \$. Il fait l'acquisition de la maison de Hilaire Gauthier où, durant 50 ans, il opère un restaurant et un salon de barbier. Conrad Charette pratique le métier de barbier durant quelques années. Son salon se trouvait à côté de l'ancien dépanneur de son père. Hubert Paquin avait aussi son salon dans la maison qu'occupait Nestor Côté.

"Salon Tourbillon"

Mariange Trépanier, propriétaire
Coiffure unisexe, coupes hommes, femmes et enfants, permanentes, mises en plis et colorations.
Mariange a ouvert son salon de coiffure, sur la rue Principale en 1965, jusqu'à son mariage avec Réjean Marseille de

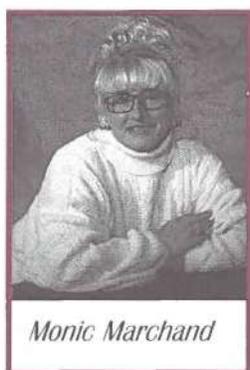


Salon Tourbillon, Mariange Trépanier

Guigues en 1967.



Marchand Monic



Monic Marchand

Monic est la fille de Sylvio Marchand et de Marie-Lourdes Marchand.

Après avoir terminé ses études primaires à l'école Marie-de-l'Assomption, elle se rend à St-Jérôme suivre un cours pour devenir coiffeuse. Elle ouvre son premier salon à Guigues en 1967. Elle travaille aussi quelques années à Rouyn, puis sera de retour en 1976.

Monic exerce toujours son métier de coiffeuse, à Guigues, sur la rue Principale sud.

Salon Josée

Josée Rocheleau, propriétaire

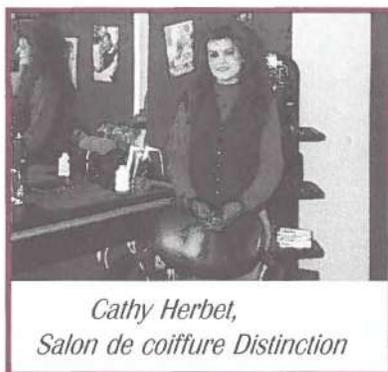
Coiffure unisexe, coupes hommes, femmes et enfants, permanentes, mises en plis, colorations.

Josée a ouvert son salon de coiffure au 39, Principale Sud, en 1981, jusqu'à son départ pour Rouyn-Noranda en 1988.

Salon de coiffure "COIFFURE DISTINCTION"

Cathy Herbet a ouvert son salon en octobre 1995, au 3, rue Principale Sud, après avoir suivi son cours de coiffure à l'école Paul The Ryche, à Hull.

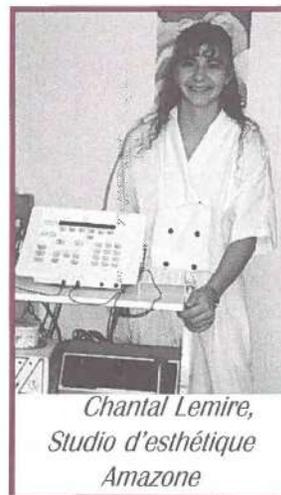
Spécialités: coiffure unisexe; coupe pour hommes, femmes et enfants; permanentes; mise en plis; coloration.



*Cathy Herbet,
Salon de coiffure Distinction*

Studio d'esthétique Amazone

Le studio d'esthétique Amazone a ouvert ses portes le 1er octobre 1995, en haut du dépanneur 7 / 7. Le studio Amazone déménage par la suite au 3, Principale Sud, résidence de la propriétaire Chantal Lemire, esthéticienne diplômée en 1994 de l'École Polymétiers de Rouyn-Noranda. Chantal montre un intérêt soutenu pour cette profession qui



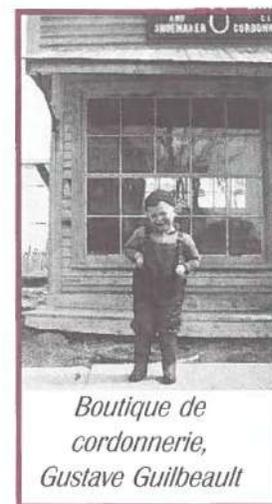
*Chantal Lemire,
Studio d'esthétique
Amazone*

lui permet de rencontrer des gens et de rendre service, tout en étant au service de la beauté, primordiale pour elle. Sa clientèle ne cesse de croître et Chantal perfectionne sans cesse ses techniques pour mieux répondre aux besoins de sa clientèle de Guigues et d'ailleurs.

Les cordonniers et selliers

Les cordonniers qui ont travaillé à Guigues ne réparaient pas seulement les chaussures. Ils fabriquaient et réparaient les attelages pour chevaux, chiens, boeufs et tout ce qui était fabriqué de toile ou de cuir. Horace Patry, Docks, Gustave Guilbault, Bernadette Guilbault, Armand Dostie, Prospère Lavallée et Gilles Lacasse ont oeuvré dans ce domaine. Gustave Guilbault était aussi représentant pour la compagnie Coleman. Il vendait et faisait l'entretien des lampes, fers à repasser et des fanaux à gazoline. Il vendait tous les accessoires pour les attelages de chevaux. Gustave était continuellement secondé par son épouse Bernadette, ce qui a permis à cette dernière de prendre la relève après le décès de son mari. Bernadette Guilbault s'occupa de l'échoppe et pratiqua ce métier durant 20 ans. Par la suite, Prospère Lavallée a racheté l'équipement de Bernadette Guilbault.

Dans les années '20, le sellier fabriquait des attelages à chevaux complets et réparait ceux qui étaient brisés. Son principal outil était le jack, sorte de serre en bois qui tenait en place les colliers et autres parties d'attelage qu'il cousait avec de longues aiguilles. Ce travail se faisait avec du ligneul, fait de plusieurs fils recouverts de brai noir. Ce ligneul était préparé par le sellier .



*Boutique de
cordonnerie,
Gustave Guilbeault*



Bernadette réparant un collier de cheval

Le cordonnier réparait toutes sortes de chaussures, bottes, posant semelles et talons neufs. Les chaussures devaient durer longtemps, car les plus jeunes devaient porter les chaussures de leurs aînés. Le cordonnier confectionnait des souliers de boeuf, nom donné à ces chaussures fabriquées à la main avec le cuir que les cultivateurs tannaient eux-même. Ces chaussures étaient non seulement durables, mais économiques.

Les fossoyeurs

Autrefois, quand quelqu'un mourait, la famille achetait une tombe et préparait la dépouille. On gardait le mort dans la maison jusqu'au départ pour les funérailles. On veillait le mort jour et nuit et les visiteurs venaient témoigner leurs sympathies en priant et en jasant avec les parents du défunt.



Julienne Guilbault (la fille de Bernadette) livrant des chaussures réparées

Le premier homme à ensevelir nos morts fut Norbert Cyr. Par la suite, Albério Lemire, Ovide Drolet, Gustave Drolet, Léonel Côté et Lorenzo Routhier remplirent cette fonction. Jusqu'en 1981, on ne pouvait aller dans le cimetière avec de la machinerie. Les fosses étaient encore creusées à la main, tous pouvaient faire ce travail, mais nous avons, entre autres, Jean-Guy Paquin, Roger Lacroix, Raymond et Aurélien Gauthier, qui pendant plusieurs années, remplir ce rôle de fossoyeur.

Les scieurs de glace

André Colnoir découpait des blocs de glace sur le petit lac derrière sa maison. Il conservait ces blocs dans une grande glacière; il vendait au printemps et en été, surtout au village. Plusieurs autres hommes coupaient des blocs de glace au petit lac du curé.

Damien Lafond raconte, « Arrivé à Guigues en 1969, j'ai continué le sciage de la glace entrepris par les anciens propriétaires de la ferme, les Colnoir. Les blocs étaient surtout destinés au carnaval de Lorrainville, pour certaines festivités d'été ainsi que pour les campeurs.

« Voici comment je procédais : Au début de l'hiver, je dégageais la neige du petit étang de la ferme, afin que la glace épaisse plus rapidement et qu'elle soit plus dense. À la mi-janvier, lorsque la glace atteignait de 16 à 20 pouces d'épaisseur, le sciage commençait.

« Une scie ronde à bois de quatre pieds était entraînée par la courroie d'un moteur International de 5 H.P. Cet équipement était installé sur un traîneau basculant, permettant de descendre la scie à la profondeur voulue. Le



Blocs de glace



trait de scie ne devait pas se rendre jusqu'à l'eau, autrement tout gelait et il fallait recommencer.

« Lorsqu'une centaine de blocs d'environ 1 pied carré avaient été tracés, je finissais de scier jusqu'à l'eau avec une scie manuelle de cinq pieds, à grosses dents, puis, à l'aide d'une pince à glace, nous retirions les blocs les uns après les autres. Nous devons être très prudents à ce moment, afin de ne pas tomber à l'eau en tirant les blocs qui, à la fin de la saison, atteignaient 30 pouces et plus d'épaisseur.

« Une petite cabane de bois servait à entreposer les blocs, en rangs isolés, par une couche de bran de scie, tout autour et par dessus, épaisse d'un pied et demi environ. La conservation était assurée jusqu'à l'automne. Le prix d'un bloc était fixé à 25 sous pour le carnaval et à 1 \$ pour les ventes d'été. Cette glace naturelle était beaucoup plus dense que la glace qu'on peut acheter de nos jours. Un bloc se conservait plus d'une semaine après le début de son utilisation et était fort utile pour la conservation des aliments périssables dans les lieux sans électricité.

« Ce travail simple demandait toutefois beaucoup de force physique. Même avec de l'eau, nous réussissions à faire un peu d'argent pour joindre les deux bouts ».



Damien Lafond sciant de la glace sur son lac, à la ferme, en 1969.

Inventeurs et patentés de Guigues

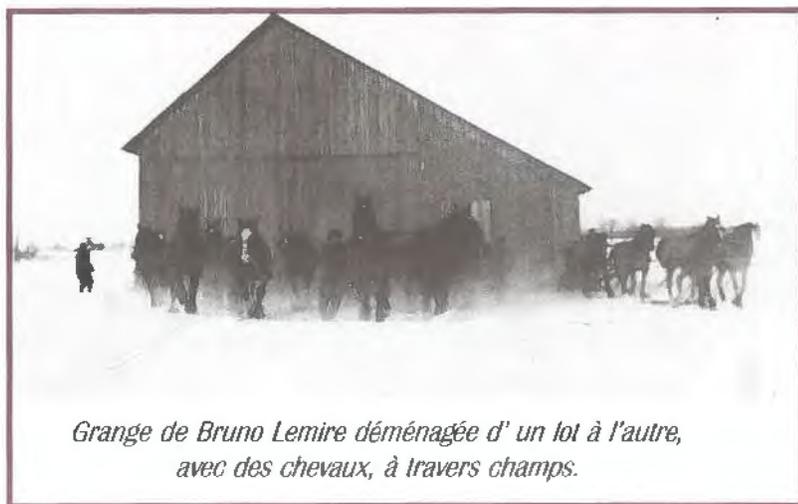
Depuis le début des temps, l'homme cherche des moyens pour faciliter les tâches qu'il doit accomplir. C'est ainsi, qu'avec l'ingéniosité des gens, nous connaissons toute l'évolution faramineuse de la technologie.

Transporter des maisons... Pourquoi pas!

Ce n'est pas d'aujourd'hui, le transport de bâtiments. Jadis, les premiers colons, avec les moyens qu'ils possédaient, s'aventuraient à déménager des maisons et même des granges. Le bâtiment est monté sur des "sleigh", patins qui servent à assurer un bon glissement, puis les voisins apportent leurs "team" de chevaux, qu'ils attellent à la charge. Cette façon de procéder, se fait durant l'hiver.

Plus tard, avec l'arrivée des camions, ces modes de transport sont abandonnés.

Plusieurs des puissantes machines utilisées par Henri-Paul Royer pour déménager les maisons, à partir de 1949, étaient de ses inventions. Ce patenté, au talent inné, mit son génie au service des siens et de ses clients jusqu'en 1970. Il vendit sa compagnie à Jacques Bruneau et quitta la région par la suite. Cette entreprise est vendue, ensuite, à Fernand Aubé qui l'opère toujours en 1997.



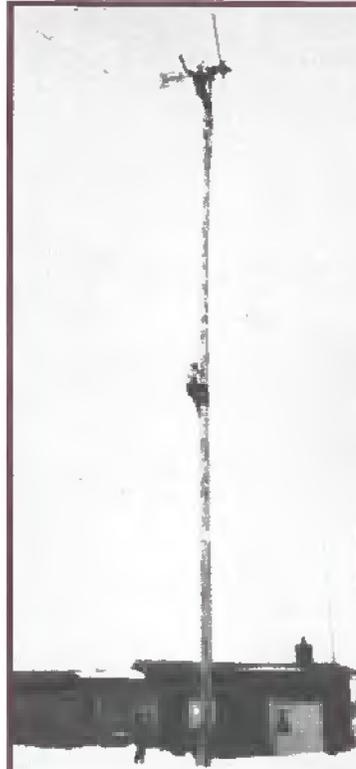
Grange de Bruno Lemire déménagée d'un lot à l'autre, avec des chevaux, à travers champs.

Quand on veut... on peut!



Depuis quelques années au Témiscamingue, certaines municipalités profitent de l'électricité. Ce sont souvent les gens du village ou des commerces, qui ont accès à ce service, mais il reste que ce ne sont que quelques privilégiés. Pour mieux nous situer, nous sommes au début des années 40. La municipalité entreprend des démarches, à quelques reprises, mais sans succès. Alors, quelques petits débrouillards de notre paroisse trouveront un moyen de se procurer de cette énergie tant convoitée, l'électricité.

Angelo Petosa et Zéphirin Giroux installèrent une génératrice au bout d'une longue perche d'environ 68 pieds. Cette génératrice était actionnée par une hélice. Pour qu'elle fonctionne, il devait donc y avoir du vent. Mais dans les périodes sans vent, un autre système prenait la relève. Dans la cave, 16 batteries de 2 volts leur permettaient d'avoir de l'électricité en tout temps. Les batteries se rechargeaient à même la génératrice. Donc, ils avaient un système électrique complètement autonome, peu coûteux et fort avantageux pour le temps. De l'électricité, il y en avait pour alimenter facilement toute la maison; ils n'avaient pas besoin d'économiser l'électricité. Par période de grand vent, ils allumaient toutes les lumières qu'ils pouvaient pour ne pas surcharger la génératrice. Zéphirin avait même arrangé un moulin à laver pour qu'il fonctionne avec le courant de la génératrice. Le linge n'avait plus besoin d'être brassé à la main. Une corvée ardue de moins et très appréciée. Beaucoup de gens dans l'ouest canadien se procuraient de l'électricité ainsi. Hermas Gauthier et Adarie Royer s'installèrent eux aussi une génératrice. Léonel Côté et Omer Lafond possédaient un système différent pour éclairer leur magasin. Il était actionné avec un engin à gaz qui chargeait les batteries. Alors, pendant quelques années, nos débrouillards avant-gardistes profitèrent de



Éolienne de 68 pieds de haut devant la maison de Zéphirin et Cécile Giroux, début des années 1940. En haut du poteau, Zéphirin Giroux. Au centre, Richard Giroux.

l'électricité avant qu'elle ne soit installée dans le comté. Rien de tel que de se débrouiller par soi-même...

Enrouleuse compte-tour électrique pour métier à tisser

Aurélien Gauthier était à sa retraite et s'occupait d'aider les femmes de la paroisse à monter des pièces sur les grands métiers à tisser. Ce travail effectué manuellement demande beaucoup de force physique et il est très important d'enrouler le bon nombre de tour dans chaque crampe du métier, sinon certaines crampes risquent de manquer de fil lorsqu'on est rendu à la fin, gâchant une ou deux couvertures. Il faut savoir qu'un métier de 100 pouces comporte 100 crampes et qu'on monte de 20 à 25 couvertures pour une pièce au métier. La tisserande peut avoir à enrouler 175 tours de fil à chaque crampe, si bien qu'on se retrouve avec 60 livres de fil à tisser sur le rouleau. Comme Aurélien trouvait ce travail très difficile, il commence à penser à un mécanisme qui pourrait lui venir en aide.

Bricoleur à ses heures, mais n'ayant pas de modèle, Aurélien passe des nuits à penser au plan de cette petite machine. À partir de morceaux qu'il possède, joint universel, réducteur de vitesse, moteur de laveuse, compteur de presse, meuble de télévision et autres pièces détachées, Aurélien parvient enfin à son but. Il patente son enrouleuse compte-tour électrique pour métier à tisser en 1987. Désormais, le travail des tisserandes était considérablement facilité.



Aurélien Gauthier et son enrouleuse compte-tour électrique pour métier à tisser



« L'Unique », surfaceuse pour sentiers de motoneiges

Un autre inventeur s'est illustré à Guigues. Grand amateur de motoneige, Michel Lemire, du rang 3, est insatisfait des machines qui ouvraient les sentiers au début des années 1970 ; le chauffage est déficient et ces machines sont beaucoup trop chères. En 1978, Michel Lemire débute la construction d'une surfaceuse tirée par un tracteur de ferme



L'Unique, premier modèle, créé en 1972.

pour les sentiers de motoneiges. C'est ainsi qu'il crée « L'Unique » et qu'il améliore chaque année son prototype.

La surfaceuse peut être installée sur n'importe quel modèle de tracteur de ferme. Elle est maintenant munie d'un système hydraulique sur pneus pour les traverses de chemins. La surfaceuse convient pour les sentiers doubles de motoneige de même que pour les pistes de ski de fond. Ces surfaceuses sont maintenant vendues à la grandeur de la province et quelques-unes en Ontario. Équipements Lemire inc. en assure la fabrication sous contrats. Les actionnaires de l'entreprise familiale sont : Michel, Lise et Carole Lemire.

Fleuriste artisanne Ghislaine

Au cours des années, j'ai découvert des goûts prononcés en ce qui concerne l'artisanat et finalement, je ne m'en sortais pas trop mal. En 1975, j'ai suivi des cours de fleuristerie à l'atelier de Montréal et de St-Hyacinthe. En 1979, j'obtiens mon diplôme. Je débute avec un petit atelier, chez-moi, au sous-sol, mais cela devient vite trop petit. J'ai alors décidé de déménager dans les Galeries Ville-Marie. L'ouverture a eu lieu, le 27 mars 1983. Tout allait agréablement bien, jusqu'au jour de la tragédie; l'incendie de notre maison. De fil en aiguille, je développe des allergies pulmonaires. Suite à mes problèmes de santé, j'ai pris la décision de vendre. J'ai réalisé la vente, en mars 1989, avec un gros inventaire en fleuristerie. Aujourd'hui, je suis en bonne santé, je fais attention à mon corps et la raison est toute simple, je ne peux pas le changer. "Ce n'est pas comme une voiture." Je continue à m'occuper tout autant, mais cette fois, les fleurs sont en soie, c'est facile à travailler, et c'est très beau aussi. Je donne des cours en fleuristerie, (de soie) pour mon plaisir et le rêve que j'avais alors, continue à grandir en moi. Ghislaine Chartier Paquin



Magasin chez Fleuriste Artisane Ghislaine



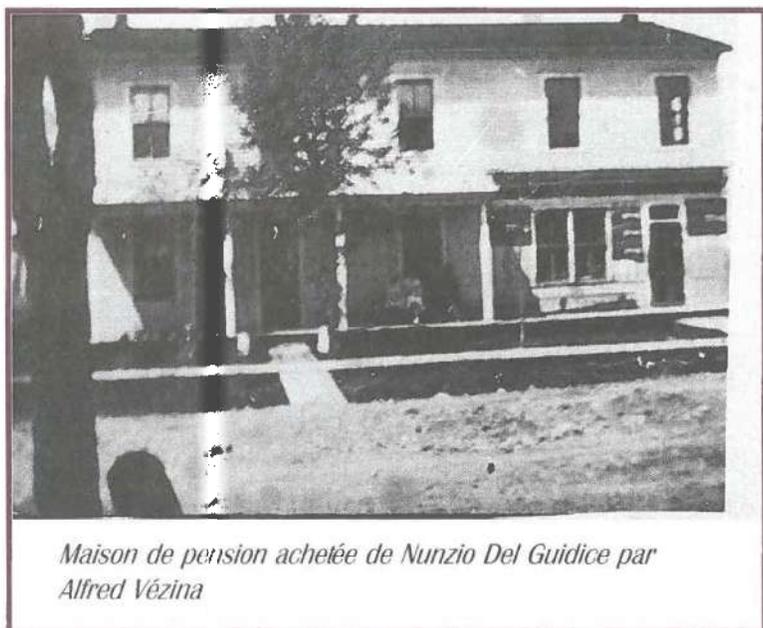
Modèle 3 de la surfaceuse. Michel Lemire, inventeur.



Les maisons de pension

Les maisons de pension étaient un service très apprécié au temps où les déplacements se faisaient avec des chevaux ou à pied. Dans les deux cas, le voyage était très lent et il fallait de nombreuses étapes. Plusieurs personnes ont opéré de ces établissements à Guigues.

En 1904, le fils d'Édouard Piché, Thomas, ouvrit la première maison de pension avec écurie au quai de Guigues, sur le lot 12, rang 1, pour desservir les gens qui venaient prendre le bateau. Il y avait là beaucoup d'activité à l'époque. Thomas Piché vendit son commerce à Achille Lemire. Eugène Lemire opéra ensuite cet établissement puis M. Daigneault et enfin Xavier Lafrenière.



Maison de pension achetée de Nunzio Del Guidice par Alfred Vézina

Mme Siméon Courtois et Mme Isaïe Lafrenière tenaient aussi des maisons de pension. Vénéran Lacroix avait aussi une maison de pension au sud de l'église, en plus d'une grande écurie pouvant abriter les chevaux de ceux qui venaient à la messe ou en commission au village. Une stalle à chevaux coûtait 5\$ par année.

Josaphat Lacroix, en plus de tenir une maison de pension et une vaste écurie, faisait aussi le taxi à chevaux entre le quai et le village. Mme Thomas Dupuis avait un établissement semblable, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le dépanneur 7/7. Elle accueillait les voyageurs de commerce et les célibataires. Il y avait un four à pain à l'arrière de la maison de pension.

Procule Lefebvre fils s'occupa aussi d'une maison de pension. Elle était située à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la maison de Paul Vincent. Le repas y coûtait 35 cents et le coucher, 35 cents aussi. Cette maison de pension fut détruite par un violent incendie le 27 décembre 1925. Quatre personnes y perdirent la vie : Procule Lefebvre (39 ans), Siméa Gauthier (32 ans), Arthur St-Jean (21 ans) et Blanche Lacroix (17 ans). En tentant de sauver Blanche, sa petite amie, Charlemagne Lafrenière a risqué sa vie ; il fut gravement brûlé et en garda les cicatrices toute sa vie. Le plancher avait cédé sous ses pieds tandis que Blanche s'effondrait près de la porte. Toute la paroisse avait été émue par ce sinistre.

Nunzio Del Guidice a aussi été tenancier d'une maison de pension et d'une écurie érigées sur le site de l'hôtel Paquin. Nunzio faisait aussi du taxi avec chevaux en même temps qu'il livrait son pain.

Napoléon St-Jean et Jos St-Germain établis entre les rangs 3 et 4, le long de la rivière la Loure, hébergeaient les travailleurs de Guigues qui faisaient la drave.

Vers 1930, quand les chemins du canton de Guigues devinrent carrossables pour les automobiles, plusieurs maisons de pension se transformèrent en restaurants.

Les restaurants

Le restaurant Lafond 1928-1978

Pendant la moitié de l'histoire centenaire de Guigues, un des lieux publics les plus fréquentés du village a été le Restaurant Lafond, administré par Omer et Angéline (née Dussault). En 1925, Omer ouvre un salon de barbier chez Dame Isaïe Lafrenière. L'année suivante, il achète la maison d'Hilaire Gauthier, construite en 1901 par son oncle Moïse Julien et il ouvre son commerce. Ce magasin se situe sur la rue principale. On y venait pour voir du monde, prendre une liqueur, fumer, flâner, "s'astiner", jouer aux cartes, raconter des choses ou des histoires. C'était ouvert de 8h00 le matin à minuit, sept jours par semaine...

Omer a longtemps été le seul barbier de Guigues ; c'est dire que ses clients étaient nombreux, d'autant plus que des gens des paroisses environnantes l'avaient adopté. Des clientes



Photo prise vers 1930. La maison Omer Lafond, Salon de barbier et restaurant :
 1. Ancienne maison et centrale téléphonique de Joseph Édouard Piché, député provincial du Témiscamingue (père d'Alphonse et Émile Piché) détruite par le feu le 19 décembre 1942.

2. Magasin général Joseph Édouard Piché, avait été construit pour un hôtel, par les frères Julien.

3. Maison, Salon de barbier et restaurant d'Omer Lafond, bâtie vers 1901 par oncle Moïse Julien, démolie en juillet 1989.

Notes : Fils et poteaux de téléphone visibles.

b) Pompe à essence devant le magasin Côté.

c) Trottoirs de planches en longueur ainsi que la traverse du fossé à l'entrée du restaurant Lafond.

d) L'affiche « OLD CHUM Le tabac de qualité » ; sous la fenêtre de gauche, l'affiche des cigarettes TURRET

Le 3 avril 1926, Omer achète la maison de Hilaire Gauthier construite en 1901. Le 2 février 1989, vente de la maison Omer Lafond aux propriétaires du Garage Paquin.

crème à glace. Derrière ce comptoir, tout un mélange : des montres pour hommes et femmes, des alliances de mariage, des réveille-matin, des pipes, des plumes fontaine, des cahiers d'école, du tabac en "cannes", en paquets, en blagues, à chiquer, du snuff, des cigarettes, du chocolat, des candies, une tresse de bananes suspendue au plafond, des oeufs dans le vinaigre, du Paris-pâté, des boîtes de sardines, du jus de tomates (servi avec des biscuits sodas gratuits). Plus tard, on servait aussi des sandwiches, de la soupe, des sundaes et des banana-splits !

Régulièrement, on voyait beaucoup de personnes tous les dimanches avant et après la messe de 10:00 h a.m. À 10 h moins le quart, on entendait les cloches de l'église sonner, mais Omer devait crier « Cinq minutes ! » à 9:55 h pour les pas-pressés, parce qu'il devait fermer et que tout le monde devait s'en aller à la messe. Au retour, il était souvent midi sonné, c'était fête au village. Les hommes, les femmes, les jeunes, tous s'entassaient au restaurant Lafond, joyeux

aussi se présentaient. Omer a fait des barbes avec son grand rasoir droit. Il a longtemps coupé les cheveux avec son "clipper" à main, jusqu'au jour où il s'est fait installer un delco et un moulin à vent qui débitaient de l'électricité à 32 volts. Dans le temps des Fêtes et quand les bûcherons revenaient du bois, on y voyait parfois 25 gars attendre pour une coupe de cheveux. Pour passer le temps, les gars jouaient au "pool". Les parties favorites étaient le "nigger", le "straight" et le "boston". Pour ce dernier jeu, on se servait parfois de jetons-numéros pour parier en cachette. Quelques tournois mémorables y furent disputés contre des paroisses voisines, et bien sûr le restaurant Lafond s'emplissait.

À gauche, en entrant, on trouvait le long comptoir, en partie vitré, où s'encastraient aussi les frigidaires à liqueurs et à la

d'être ensemble.

Les parties de hockey étaient aussi l'occasion de gros achalandages. Le restaurant Lafond servait aux joueurs des deux équipes pour venir chausser leurs patins et se réchauffer autour du poêle à bois, entre deux périodes. C'était pêle-mêle, joueurs et spectateurs, pas de places réservées, chacun(e) se débrouillait pour se trouver un espace. Les joueurs blessés par les rondelles ou les bâtons élevés étaient traités par Angéline ou d'autres infirmiers volontaires. Après les parties de baseball, c'était la même chose, on rejouait la partie.

Dans les dernières années, le Restaurant Lafond a changé sa vocation. L'endroit est devenu plus calme sous le nouveau nom « Au coin du cadeau ». Les activités du grand

comptoir ont diminué. La "Barber Shop" a été la plus persévérante, mais la mode des cheveux longs a fait que seuls les plus vieux avaient besoin des services d'Omer. Finalement, l'âge s'en mêlant, il a fallu fermer boutique.

Omer et Angéline ont passé 50 belles années, au service d'un public qu'ils ont beaucoup aimé et respecté. Les témoins de cette époque ont sûrement un tas de souvenirs en mémoire.



Omer Lafond en 1964 avec son petit-fils, Bertrand Hérroux (fils de Florent Hérroux et Jeannine Lafond)

Restaurant "Pitt" Dussault...Marcel Paquin

En 1936, Dollard (Pitt) Dusseault, forgeron de son métier, construit un édifice sur l'emplacement de la maison de pension de Proculé Levebvre, détruite par le feu, pour exploiter un restaurant avec salle de billard. Ce restaurant sera repris en 1942 par Léon-Gaston Gauthier et son épouse Antonia. Ils modernisent le restaurant et ils aménagent une salle où ils serviront des repas légers et de la crème glacée. C'était le lieu de rassemblement des jeunes de la paroisse. Marcel Paquin devient propriétaire de ce restaurant en 1945, auquel il ajoute la distribution d'essence et un service de taxi. Son épouse, Laure, le seconde au restaurant tout en s'occupant de son salon de coiffure. En 1956, Bruno Lemire achète cet établissement et en fait un édifice à logements. En 1967, Renald Paquin est propriétaire et il revend cet immeuble de quatre logements, en 1974, aux propriétaires actuels, Marie et Paul Vincent.



Restaurant Paquin. 1945

On trouvait aussi un autre restaurant au coin nord-est des rues Piché et Principale. Il était tenu par Tibé Hérroux et, plus tard, par Florian Boucher.

Restaurant "La Myriade"

Ouverture du restaurant "La Myriade" en 1972 au 4, rue Principale à Guigues. Propriétaires, Monique Lacroix et Gérard Rocheleau.

Brasserie chez Ti-Dré

Peu après son mariage avec André Brien, Rose-Aimée Julien transforme leur logement



*Restaurant La Myriade.
Les serveuses : Francine Rocheleau,
Diane Roy, Diane Royer, Hélène Robert*

en brasserie, laquelle faisait face au Colisée. L'ouverture eut lieu au printemps 1982. Rose avait toujours travaillé dans le domaine de la restauration. Cuisinière hors-pair, Rose a travaillé à la cafétéria de l'école du Carrefour à Latulipe, au restaurant chez Cailloux, à Guigues, sans compter les repas de fête, de noces, etc.

La bonne nourriture et la bière en fût rassasiaient la clientèle qui venait volontiers chez Ti-Dré pour bavarder entre amis. Les gens de Guigues se souviendront de plusieurs bons moments à la Brasserie chez Ti-Dré. Malheureusement, le couple doit fermer en 1985, pour cause de maladie. Rose est décédée le 26 décembre 1989. Elle habitait Guigues



depuis son mariage.

Bar Marie-Lou

Durant l'été 1986, Joël et Mario Dupuis décident de se lancer en affaire en créant leur propre entreprise. Mario est enseignant au niveau secondaire et Joël est à la recherche d'un emploi. Ils commencent par acheter l'édifice appartenant à leur père, Michel Dupuis. Du même coup, ils acquièrent la compagnie familiale qui opère sous l'appellation Les Entreprises immobilières Michel Dupuis inc.

Le 23 décembre 1986, la Brasserie Marie-Lou ouvre ses portes. À cette époque, le commerce fonctionne six jours par semaine, car il est interdit d'opérer une brasserie le dimanche. On y sert des repas, de la bière et de la draft, c'est tout ce que le permis de boisson autorise à servir.

Au printemps 1987, on procède au premier agrandissement, de même qu'au changement de permis de boisson. À partir de ce moment, le commerce prend le nom de Bar Marie-Lou pour qu'on puisse y servir de la boisson forte, ouvrir le dimanche et fermer plus tard à tous les jours.

Quelques années plus tard, on fait un second agrandissement de la salle arrière et de la cuisine, afin de

répondre à une demande de plus en plus évidente. L'entreprise possède sept logements à l'intérieur du bâtiment.

Après 10 années d'opération à Guigues, le Bar Marie-Lou compte 10 employés à temps plein et à temps partiel, incluant les propriétaires Joël et Mario.

Les bouchers



Bar Marie-Lou

Un autre service, bien apprécié à l'époque où les résidents de Guigues n'ont pas encore de réfrigérateurs, c'est celui que rendaient les bouchers. Odilon Lacroix avait une boucherie au village. Il livrait la viande dans les rangs de Guigues avec une voiture à cheval.

Zéphirin Giroux commença le métier à 16 ans. Il apprend son métier de Angelo Petosa, avec qui il travaillait. Ils achetaient la viande des cultivateurs de la région tout en faisant leur livraison. Pour conserver leur viande, une petite bâtisse, de 10 pieds carrés environ, avait été construite; les murs étaient remplis d'un pied de bran de scie. Zéphirin et Angelo taillaient des blocs de glace de deux pieds carrés sur le lac, l'hiver, à l'aide d'une scie à glace. Ils tapissaient les murs de leur chambre froide avec ces blocs.

Une fois par semaine, les associés faisaient boucherie et, le lendemain, ils partaient sur la route pour vendre leurs produits. Zéphirin se



Plusieurs propriétaires de cabane à frites se succèdent dans la municipalité. Ici on voit Jean-Yves Mc Fadden et Shirley Robinson (à droite près du bonhomme de paille). Aujourd'hui, le commerce appartient à Alain Paquin et Sylvette Robert.

rendait à Lorrainville tandis qu'Angelo allait au marché de Rouyn. La viande était coupée en morceaux qu'ils enveloppaient dans de grands draps blancs qu'ils déposaient dans leurs voitures. Ils détaillaient surtout de la viande de porc et de boeuf, mais ils achetaient aussi des volailles aux cultivateurs qu'ils payaient 1 \$ et revendaient 1.50 \$ principalement au marché de Rouyn puisque la volaille ne se vendait pas tellement à Guigues, chaque ferme ou presque ayant sa basse-cour.



Le fumoir à viande

« À chaque maison, on arrête et on pèse sur le criard. La dame de la maison fait signe si elle veut de la viande. Elle choisit son morceau et il est pesé sur place ». Les rôtis se vendent 15 cents la livre, le steak 50 cents la livre, ainsi que le porc et le boeuf. La vente de la viande se faisait surtout du mois d'avril au mois d'octobre. L'automne, la plupart des cultivateurs faisaient eux-même boucherie. Ils enveloppaient les morceaux dans des poches de farine qu'ils enfouissaient dans le carré de grain ou dans des sceaux fermés que l'on conservait dans le puits. Au printemps, les familles cannaient la viande qui restait. L'été, on se nourrissait surtout de lard salé, alors la viande fraîche de Zéphirin et Angelo était la bienvenue pour varier un peu le menu. Ils

livraient la viande en voiture à cheval, surtout vers la fin de la semaine, puisqu'on voulait déguster des morceaux de choix le dimanche. Plus tard, Zéphirin s'acheta une voiture ; il pouvait livrer la viande plus vite et plus loin.

Plusieurs d'entre nous se rappellent de Jean-Baptiste Quesnel, dernier boucher qui livra la viande aux maisons, du moins jusqu'à l'arrivée du réfrigérateur, de même que de Honoré Labre.

Les boulangers

Le premier boulanger de Guigues fut Nunzio Del Guidice. Sa boulangerie était à l'emplacement de l'hôtel Paquin. On faisait un feu de bois à l'intérieur du four. Quand il était assez chaud, on retirait les braises et les cendres. Les moules à pain étaient enfournés. Nunzio cuisait le pain et le vendait de porte-à-porte.

La Boulangerie Dupuis

La Boulangerie Dupuis de Guigues fut en opération de 1912 à 1972. Ce commerce a laissé sa marque dans notre milieu. En 1912, le jeune couple Thomas Dupuis et Marie-Louise Moreau s'établissent dans la paroisse de Guigues. Thomas, qui vient de suivre un cours de boulanger à Trois-Rivières, s'installe dans la maison où se trouve à présent le dépanneur 7 / 7. Dans une pièce attenante à cette maison de pension, il se construit un four en briques, chauffé aux croûtes de bois, déchets des moulins à scie de Guigues. Les croûtes sont tout indiquées pour obtenir un bon feu, assez chaud pour cuire et dorer le pain.



Qui l'emportera, Rosaline ou Frédéric (Barette) ?



Intérieur de la boulangerie de Paul-Émile Dupuis.



M. Dupuis qui traverse, avec sa voiture chargée de pain, sur un chaland à Notre-Dame-du-Nord

Thomas préparait son levain avec de l'eau de pommes de terre cuites. Il boulangait à la main et pétrissait sa pâte qu'il déposait dans une grande huche en bois pour la fermentation de la pâte, laquelle soulevait le couvercle de la huche. Avec cette pâte, il formait des miches de pain, pains à fesses, pains ronds cuits dans des lèche-frites couvertes. Ensuite, c'était l'enfournement à la hâte, au bout de la longue main de bois. De temps à autre, le vigilant boulanger jette un coup d'oeil par la petite porte de fer d'où s'échappe, avec la vision des croûtes qui dorent, l'incomparable arôme du pain frais.

Au début, Thomas cuisait une trentaine de pains par jours. En 1912, le pain se vendait 5 sous chacun. En homme d'affaires averti, Thomas avait instauré un système de bons (petits cartons) rouges ou bleus, qu'on achetait à la douzaine et qu'on présentait à l'achat, selon le nombre et la grosseur du pain désiré. Un bon rouge pour un pain de 5 sous, un bon bleu pour deux pains collés. C'était pour éviter d'avoir toujours de la menue monnaie en main. En 1915, le boulanger agrandit son territoire et il vend son pain jusqu'à Notre-Dame-du-Nord. En 1932, avec l'aide de son fils Paul-Émile, Thomas construit une nouvelle boulangerie sur le terrain voisin de sa résidence. Thomas prend sa retraite en 1933 et Paul-Émile prend la relève. Il modernise en faisant l'acquisition d'un pétrin à essence. Il augmente alors la

production à 160 pains par jour. La modernisation se poursuit jusqu'en 1950 ; Paul-Émile se munit alors d'une trancheuse et d'une enveloppeuse mécaniques. Que de progrès en 35 ans !

On se rappelle qu'au début, le client rapportait son pain enveloppé dans une feuille de papier journal, La Presse, plus tard, ce fut le papier brun attaché avec une ficelle, puis le papier ciré aux embouts scellés avec un fer à repasser.

En 1964, c'est le fils de Paul-Émile, Michel, qui assure la relève. La boulangerie prend de plus en plus d'expansion avec des machines très modernes. La production s'élève alors à 20 000 pains par semaine; huit personnes travaillent à la production du pain et des pâtisseries. Quel régal de déguster les buns aux raisins.

Lorsque finalement Michel vend son équipement en 1972 à Weston, la production s'élevait à 48 000 pains par semaine et 20 personnes étaient employées à la boulangerie de Guigues. Le pain se vendait alors 37 sous. La maison est convertie en édifice à logements. Aujourd'hui, cet édifice abrite aussi la brasserie opérée par les fils de Michel, Mario et Joël.



Le camion de livraison de la Boulangerie Dupuis

Les magasins

Certains commerces de Guigues existent depuis les débuts



Trancheuse à pain et enveloppeuse de la boulangerie Dupuis. Sur la photo, Jean-Paul Cardinal.

Chaque semaine, la maman devait boulangier. Elle devait en faire de grandes quantités puisque la famille était nombreuse. Elle emplissait la valeur de deux gros barils de bois qui servaient à entreposer les pommes l'automne. Tout ce pain nourrissait la famille seulement pour la semaine. Et le dessert! Il n'en manquait pas. De deux à trois fois par semaine, l'arôme des galettes de toutes sortes remplissait la maison.

de notre paroisse. C'est en puisant dans nos souvenirs et en se remémorant des faits rapportés par nos parents et nos grands-parents que nous avons pu retracer un bref portrait de quelques-uns de ces commerces presque centenaires. Il se peut que certains noms aient été oubliés, qu'on nous en excuse.

Magasin Alphonse, Nestor et Alfred Côté

Le premier magasin général de Guigues fut tenu par Alphonse Côté aidé de son frère Nestor. Après leur arrivée en 1890, ils démarrent leur commerce avec chacun 200.00\$ en poche. C'est près de l'église qu'on le retrouve. C'était d'ailleurs le seul magasin, à plusieurs milles à la ronde. Comme le mot le dit "général" on pouvait se procurer tout ce qu'il fallait pour se construire, se meubler, se nourrir, s'habiller des pieds à la tête. Au début, il y avait aussi une ferme, laquelle était la propriété de Nestor. C'est aussi Nestor qui s'occupe du transport de la marchandise qu'il va chercher du côté de l'Ontario.

Devenu trop petit, ce premier magasin est transformé en maison privée. Elle fut déménagée plus tard dans la rue Mouttet et elle est habitée, en 1997, par Réjean Landry. Alphonse construisit un autre magasin, beaucoup plus grand. La population était grandissante et il fallait améliorer le service pour accommoder la clientèle. En 1924, Alphonse décède; Nestor continuera de faire prospérer le commerce aidé de son fils Alfred qui sera, par la suite, le troisième propriétaire. En plus du magasin général, la famille Côté donnera le service de poste. Alphonse fut le premier maître de poste et ensuite, ce sera Alfred, jusqu'à son décès. La maison d'Alphonse qui avait été reconstruite juste à côté du magasin avait été réaménagée en bureau de poste. Après la famille Côté, Gaston Rocheleau et Carmen Lemire, Grégoire Lavigne et Pauline Touzin, François Boisvenue et Francine Rocheleau seront, tour à tour, propriétaires au fil des ans.

Et pour le salaire, que pourrait-on dire? Les colons venaient s'approvisionner, au magasin, en vêtements, nourriture, ferronnerie, etc.. Avant de partir pour les chantiers, ils



Magasin Alphonse Côté, intérieur.

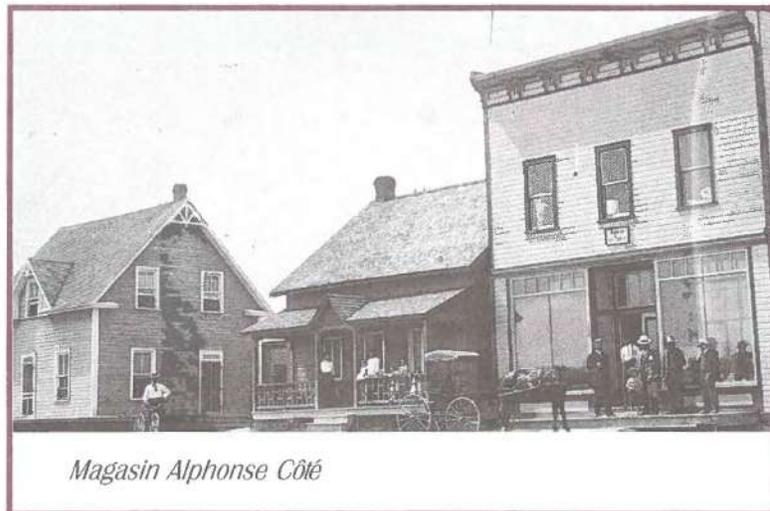


Magasin Alphonse Côté



disaient: “ marque ça sur mon compte.” Si le chantier était bon, on était payé, sinon ça restait sur “mon compte”. Le crédit est chose courante. Après de nombreuses années de comptes impayés, Alfred décide de s’en départir étant donné qu’il ne verrait jamais la couleur de cet argent. Il remplit donc le vieux puits à l’arrière de l’ancien bureau de poste, de tous ces livres de comptes impayés. Et voilà pour le salaire!

L’esprit de famille et l’esprit d’entraide chez les Côté régnaient en maître, avec une générosité peu commune, et qui s’étendaient à leurs concitoyens. Chaque fois qu’il y avait un décès, un désastre; maison ou grange détruite, les Côté étaient toujours là pour offrir leur aide. Avant l’arrivée en permanence du premier curé, M. l’abbé Beauchamp en 1905, les missionnaires oblats, qui venaient rendre des services religieux à Guigues, s’hébergeaient chez Nestor et Émilie. Les voyageurs de commerce qui venaient vendre au magasin s’hébergeaient également chez Nestor et Émilie jusqu’à ce qu’ils le fassent à l’hôtel Dupuis, parents de Paul-Émile Dupuis.



Magasin Alphonse Côté

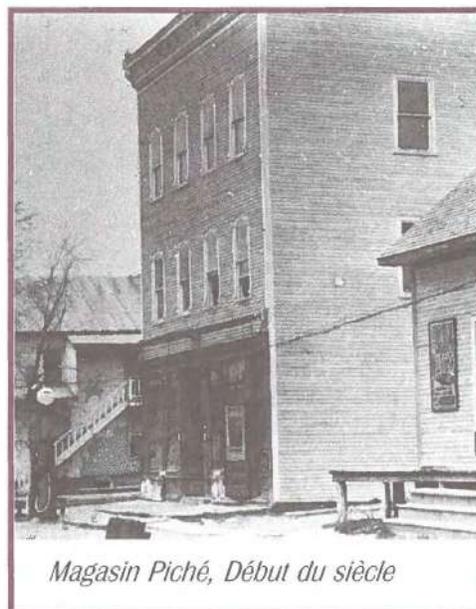
elles s’affairaient à rendre la famille heureuse et à prévenir. Leur carrière, c’était la famille!

(Alice Côté-Du Grenier, fille de Nestor, âgée de 94 ans en 1996, raconte ceci) : Mon oncle Alphonse Côté et papa Nestor parlaient de St-Paulin et venaient faire chantier au Témiscamingue. Après s’être fait un peu d’argent, ils décident de partir une petite épicerie et font venir leurs femmes. Maman avait 3 enfants. À leur arrivée, les deux familles habitent ensemble, jusqu’à ce que maman ait 5 enfants. C’est moi la sixième. Papa a bâti une plus grande maison juste à côté. Quelques années plus tard, un autre frère de papa vient s’installer. Mon oncle Henry Côté qui est tailleur. C’était les trois frères voisins. Quelques années après, le quatrième, Joseph Côté, s’y installe aussi. Maman et papa

ont fait venir de St-Paulin les soeurs et les frères qui étaient tous mariés. Après, les familles Lafond, Paquin, Boucher, Marchand, sont venu elles aussi. J’aurai 95 ans en mars, je suis en bonne santé, j’en remercie le bon Dieu tous les jours».

L’hiver, le lac Témiscamingue offre le meilleur trajet pour traverser à Haileybury, mais plus risqué au printemps. Un certain mois de mars, Nestor et son beau-frère Moïse Julien partent en pleine nuit pour aller chercher des provisions pour le magasin. L’allée fut bien mais le retour est désastreux. En arrivant presque au quai de Guigues, le soleil ayant fait son oeuvre, la glace devient plus mince. Sous le poids, la glace se brise et le cheval se noie. Nestor et Moïse arrivent presque par miracle au bord du lac en s’accrochant aux provisions. Pas besoin de vous dire que ce fut une nuit de prières pour les femmes qui les attendaient à la maison. D’ailleurs ces femmes, quand elles ne priaient pas,

Magasin Piché



Magasin Piché, Début du siècle

L’édifice voisin du garage Paquin est un autre monument historique dans l’histoire du commerce à Guigues. On rapporte que cet édifice de trois étages aurait été construit en 1916 par les trois frères Julien : Pierre, Moïse et Victor qui avaient l’intention d’en faire un hôtel avec bar, chambres à louer, restaurant etc. Mais le rêve des frères Julien ne s’est jamais réalisé. En 1917, la prohibition était déclarée.

Les frères Julien vendirent leur immeuble à Édouard Piché qui en fit un magasin général. Ce



commerce fut en opération jusqu'en 1930. Édouard Piché s'intéresse à la politique et ferme son magasin. Ce local servira pour le comité d'élection lorsqu'il se présente comme député pour le comté de Témiscamingue, au provincial. Édouard Piché sera député de notre comté de 1927 à 1935.

Durant quelques années, ce local sera occupé par le tailleur Henry Côté qui confectionnait de très beaux complets pour hommes. En 1932, Adélard Lefebvre et son épouse Élizabeth y ouvrent un restaurant et ils louent des chambres au deuxième étage. Le troisième étage a servi de salle de spectacle. Quelques-uns se souviennent peut-être d'une pièce de théâtre montée par Élizabeth, et qui avait remporté un vif succès. Adélard et son épouse laissent ce commerce en 1935. Parfois, des vendeurs itinérants loueront ce local pour y vendre des vêtements.

En 1948, Albert Julien devient propriétaire de cet établissement. Il le restaure au grand complet et il en fait une épicerie-boucherie. Son épouse Jeanne, qui s'y connaît aussi dans les coupes de la viande, le seconde très activement dans leur commerce. Albert achetait les animaux des fermiers et il les abattait lui-même. Son fils Marc travaille avec lui et il apprend le métier. En 1961, c'est Marc et son épouse Estelle qui assurent la relève. Ils agrandissent le magasin, ils modernisent et renouvellent l'équipement.

Par la suite, en 1977, Ghislaine et Ghislain Rivard deviennent propriétaires de cette épicerie-boucherie qu'ils opèrent pendant

11 ans, non sans y apporter de nouveaux aménagements. Le commerce est vendu en 1988 à Mme Fernande Caron et Marcel Renaud qui l'exploitent une couple d'années. Jean-Paul Beaucage, ne poursuivra ce commerce d'épicerie-boucherie que deux ou trois ans. En 1995, le magasin change de vocation, nous y retrouvons un magasin de meubles tenu par Darcy Brien. Mais le commerce ferme ses portes peu de temps après. Aujourd'hui, l'établissement est la propriété d'Éric Julien. Durant les fêtes du centenaire, il y aura un local aménagé pour l'occasion, où nous pourrions nous divertir et nous renseigner.

Épicerie-boucherie Dianis Lafrenière

Vers 1920, les familles sont plus nombreuses et les cultivateurs de Guigues un peu plus prospères. C'est alors que Dianis Lafrenière réalise son projet, ouvrir une épicerie et un étal de boucherie. Dianis choisit le terrain aujourd'hui occupé par une maison à appartements, propriété de Jean Lemire, pour aménager son magasin.

Comme on ne pouvait pas encore compter sur l'électricité, Dianis aménagea une glacière dans un coin du magasin, grosse boîte de bois dans laquelle on entassait des blocs de glace. Ces blocs de glace étaient taillés l'hiver sur les cours d'eau avec une scie semblable au godendard, mais avec une seule poignée.



Magasin Piché devenu Magasin Julien



Épicerie Boucherie en 1938-39.



Devant la boucherie, 1945. Gertrude et Berthe Hébert avec des amis du village

On disposait les blocs de glace de façon à ce qu'ils ne se touchent pas pour éviter qu'ils ne se soudent. Le tout était recouvert de bran de scie. Dans cette glacière, on pouvait conserver durant plusieurs jours de gros quartiers de boeuf et de lard, des saucisses et du baloney.

Sa femme, Albertine Lelebyre, seconda Dianis dans son travail. La maison familiale est voisine du magasin, maison aujourd'hui habitée par Sylvio et Marie-Lourdes Marchand. Après plusieurs années, Dianis nous quitte pour Rollet et son frère, Émile Lafrenière, lui succède à la direction de ce commerce. Par la suite, plusieurs autres commerçants défilèrent dans le même local. C'est ainsi que le 5 mai 1938, Léon Paquin devient boucher à son tour. Plus tard, Jean-Baptiste Quesnel, Edmond Marchand, Paul et Annette Hébert furent au nombre des propriétaires. Puis Edmond Drolet construisit un nouvel édifice à revenu qui abritera une mercerie. Le magasin fut vendu plus tard à la municipalité qui en fit la caserne des pompiers.

Magasin Guimond....La Maison de Jérémie

Vers les années 1930, c'est dans la petite maison blanche qu'occupait la banque Hochelaga que Wilbrod Guimond ouvre un magasin général. Par la suite, Wilbrod s'installera à Nédélec dans un établissement commercial plus vaste, avec sa famille.

En 1935-36, Jérémie aidé de ses deux sœurs, Eugénia et Florence, prennent possession du magasin général de leur frère Wilbrod. On se rappelle qu'Eugénia y vendait aussi de jolis vêtements pour dames: Manteaux, chapeaux, robes et accessoires, toujours à la fine pointe de la dernière mode.

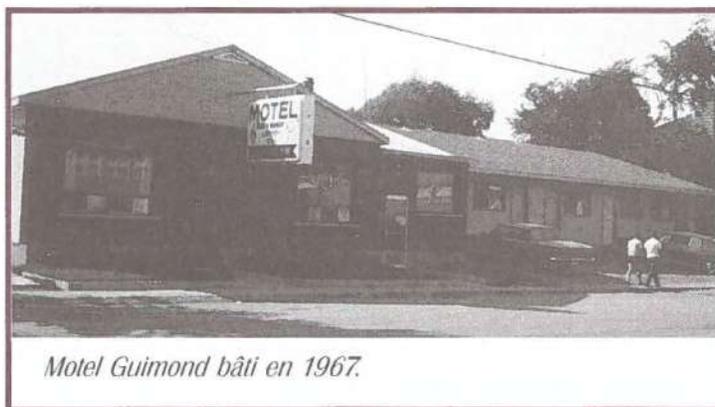
La maison voisine abritait également un commerce de marchandises générales. Les propriétaires qui s'y sont succédés sont: Odilon Lacroix, Honoré Labre et



Léonel Côté. On se souvient que Léonel Côté et Wilbrod Guimond ont opéré leurs commerces dans les mêmes années. Les deux établissements étaient tellement proches l'un de l'autre, qu'on devait nécessairement se partager la clientèle; le client entrerait chez celui qui vendait à meilleurs prix. Imaginez la concurrence!

Comme la famille s'agrandit, Léonel Côté achète une propriété plus grande, celle qui a été occupée par le marchand Jean-Baptiste Côté et Joseph Allard, marchand de meubles. Alors Jérémie acquiert le local laissé vacant pour agrandir son propre commerce. Plus tard, en 1952, le commerce prend de l'expansion; il bâtit une meunerie située à l'arrière de son magasin avec accès sur la rue Moutlet. Un service apprécié des cultivateurs qui devait faire dix milles auparavant pour aller faire moulinde leurs grains. C'est maintenant Jérémie et son épouse, Éliette, qui dirigent l'entreprise.

Le 17 mars 1967, le feu détruit de fond en comble, commerce et résidence. En mai de cette même année, Éliette et Jérémie se préparent à reconstruire un magasin général. En cours de route, après mûre réflexion, ils décident de changer de vocation et ils érigent un hôtel-motel qui portera le nom de Motel Guimond. Ils auront un service de bar, de repas et une douzaine de chambres. Éliette et Jérémie travaillent ardemment à ce commerce qu'ils ont opéré pendant dix ans. À partir de 1976, le Motel Guimond



Motel Guimond bâti en 1967.



Maison de Jérémie, 1997

sera vendu et revendu pour finalement fermer ses portes en 1996. Ghyslaine et Gérald Jollette y oeuvrent pendant une dizaine d'années. Plusieurs propriétaires se succèdent ensuite, les frères Brault, Mario Cyr et Hélène Lord et Gérald Robert. Le 28 novembre 1996, Denise et Yvan Guimond, fils de Jérémie et Éliette décident de faire revivre le patrimoine. Ils achètent l'établissement et en changent à nouveau la vocation. La municipalité de Guigues se voit dotée d'un service pour ses aînés; une maison d'hébergement. En mémoire du premier propriétaire, Denise et Yvan lui donneront le nom de : La Maison de Jérémie.

Magasin Léonel Côté

Léonel débute comme commis au magasin de Alphonse Côté. Il gagne un salaire de 25.00\$ par mois. Après quelques années, il décide de partir sa propre entreprise. En 1930, il fait l'acquisition du magasin de Odilon Lacroix, situé sur la rue principale presque en face du couvent. C'est

un magasin général. Comme la famille s'agrandit, Léonel achète, en 1938, une propriété plus grande, bâtie par Joseph Allard, brièvement occupée par Jean-Baptiste Côté, située au coin des rues Principale et Piché.

À l'époque, plusieurs cultivateurs sont établis aux alentours. Le commerce de Léonel répond bien aux besoins de chacun. On y trouve un peu de tout :

pelles, râtaux, faux, broche à clôtures, outils, tuyauterie, attelages et nourriture pour les animaux, huile à lampe, étoupe, vaisselle, vêtements, chaussures et même des tombes et des décorations funéraires qui étaient louées le temps de l'exposition du corps.

On y vend aussi beaucoup de produits en vrac ; le sucre, la farine étaient entreposés dans de grands tiroirs à bascule. Le commerçant donne la quantité désirée. La mélasse, l'huile à lampe étaient extraites de gros barils. La marchandise est enveloppée, non pas dans des sacs, mais dans un gros papier brun qui est ficelé. Les gens arrivent avec leur liste d'épicerie qu'ils remettent au commerçant ; c'est lui qui s'occupe de rassembler les effets. Il est en effet interdit aux clients d'aller derrière le comptoir.

Aux débuts, la marchandise arrive par train à Ville-Marie. En été, les *waginnies* et en hiver les *sleighs* effectuent la livraison dans les magasins. Des commis voyageurs passent, à certaine périodes de l'année, pour offrir leur marchandise.



Le magasin de Léonel Côté, 1939



Devant le magasin de Léonel Côté, 1941. Lucienne Côté et André Gauthier.



Le magasin général est un lieu de rencontre où les rentiers de la campagne et du village viennent faire leur tour, à tous les jours. Ils passent au magasin pour voir s'il n'y a pas de nouveaux développements dans les affaires de la paroisse et des environs et bavarder un peu.

Évidemment, l'argent n'a pas la même valeur qu'aujourd'hui. Avec un billet de 20 \$, dans les années '30, on pouvait faire une bonne commande d'épicerie. Le pain se vend 17 cents, le paquet de cigarettes 37 cents, les liqueurs douces, 36 cents le carton de 6 bouteilles, les chips et les barres de chocolat 5 cents et 10 cents. On pratique beaucoup le crédit.

Les heures d'ouverture sont longues et les journées se prolongent tard le soir. Le magasin est ouvert sept jours par semaine. Le dimanche, après la messe, les gens de la campagne en profitent pour s'approvisionner chez Léonel.

Dans le but d'offrir de meilleurs services à sa clientèle et de fournir une plus grande variété de produits, Léonel décide d'agrandir et de rénover un peu. On double alors la



Raymonde Côté dans le magasin de Léonel Côté

superficie du magasin. Selon les besoins, les enfants s'impliquent et aident à tour de rôle. Jean travaille plusieurs années avec son père et contribue à la bonne marche du commerce. Durant les années '50, Léonel continue de voir à l'expansion de son entreprise. Il ajoute un commerce de vente de meubles dans un établissement acheté de Aldas Cholette. Ce magasin de meubles est repris par son fils, Yvon.

Léonel opère son commerce durant 24 ans. La maladie le frappe soudainement et le force à s'arrêter. Le magasin ferme ses portes après son décès survenu en janvier 1962. La propriété est vendue à son fils Jean en 1966.

Yvon Côté meubles (1950-1989)

C'est en 1950 que Yvon Côté et sa femme Denise achètent le magasin de meubles de Léonel Côté. Le père de Yvon avait débuté ce commerce dans le village, quelques années auparavant, dans un ancien local de forge. Ce nouveau magasin de meubles était pratiquement situé face au magasin général de Léonel.

Alors que Yvon et Denise habitaient dans le commerce depuis le tout début, dans un espace aménagé à cette fin, on agrandit du côté sud en 1955 pour avoir enfin un foyer convenable, où on élèvera la petite famille.

Reconnu pour être M. Maytag et M. Sico, Yvon aura vendu de tout, au cours des 38 ans d'opération. Bien sûr, il y avait les meubles, mais on y a également retrouvé du prélat, de la peinture, des articles de pêche, décorations de Noël, pelles,



Françoise Côté dans le magasin de Léonel Côté.



Yvon Côté dans son magasin



Magasin Yvon Côté.

traîneaux, bicyclettes, etc. Le magasin général d'en face avait presque traversé la rue... et même, on réparait presque tout, en plus de faire l'installation de systèmes de chauffage. Quelques marques de produits: Téléviseurs "R.C.A. Victor" (lors de l'avènement de la télé, les voisins se plaisaient à venir faire un tour pour l'écouter en magasin), "Zénith", peinture "Sico" et "Denalt", poêles "L'Islet", laveuses "Maytag" et "Westinghouse", etc.

Suite au décès de Yvon, en 1989, le commerce cesse ses opérations.

Magasin Alfred Vézina ... Hôtel-motel Paquin

Un autre immeuble commercial de Guigues a eu toute une histoire. Ce magasin situé sur le site du stationnement du garage Paquin est disparu depuis peu, en 1991. Il s'agit du magasin Alfred Vézina, devenu plus tard l'Hôtel-motel Paquin.

Cet édifice fut construit vers 1909 par Nunzio Del Guidice, un immigrant italien installé à Guigues. Il avait ouvert un magasin général, il offrait aussi chambres et pension aux voyageurs. Nunzio possédait en plus des talents de photographe, barbier et boulanger. C'est en 1918 que Alfred Vézina se portait acquéreur de ce commerce. Il y tient une épicerie, un restaurant avec table de billard. Son épouse Sara aménage un coin du magasin pour vendre du tissus à la verge. C'est aussi chez Alfred Vézina qu'on se procurait la gazoline au gallon pour les lampes à gaz, le pétrole pour les petites lampes à l'huile, la mélasse au gallon, les biscuits en vrac, les bonbons à la cent, etc. Il y a de tout dans ce magasin.

Les Vézina offriront aussi un service de chambres et pension. Pendant une dizaine d'années, deux des filles du couple Vézina s'occupent jour et nuit du service au central téléphonique. Derrière le commerce se trouve une écurie où Alfred loue des stalles pour les chevaux des gens de la campagne qui viennent à la messe du dimanche ou qui font

affaire au village. C'est en 1948, après une trentaine d'années de travail auprès de leurs clients que Sara et Alfred vendent leur commerce et qu'ils vont s'établir à Ville-Marie.

Gabriel Gauthier et son épouse Suzanne Meilleur convertissent ce magasin en restaurant. En 1951, Marcel Paquin et son épouse Laure acquièrent ce restaurant. Après quelques années, ils aménagent l'édifice en hôtel avec bar, restaurant et chambres. Il y ajoutent une annexe de six chambres. On le connaîtra sous le nom de Hôtel-motel Paquin. Ce commerce est repris par le fils de Marcel et Laure, Michel Paquin et son épouse Desneiges. Ils

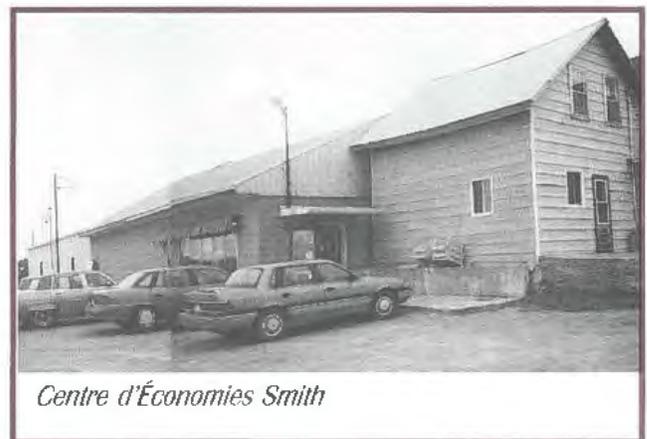
assurent à leur tour un excellent service à leurs clients jusqu'en 1979. C'est alors que Gérard Jollette en devient le nouveau propriétaire. Après quelques années d'opération, il revend le bâtiment aux propriétaires du garage Paquin qui le démolissent en 1991 pour aménager sur ce site un terrain de stationnement où se trouvent les voitures à vendre.

Centre Économique Smith

Stephen Smith ouvrait une épicerie-boucherie en 1953. Les débuts de ce commerce furent très modestes. Stephen Smith, son épouse Gracia et leurs enfants exploitent une petite terre dans le plat de la Loutre depuis leur arrivée du Lac Mégantic, en 1941. Ils font de la culture maraîchère. Un jour, Stephen a l'idée de troquer le surplus de légumes contre des marchandises auprès d'une compagnie alimentaire, histoire de subvenir aux besoins de la famille. Bientôt, ces besoins sont largement dépassés. Stephen



Neuville à l'intérieur



Centre d'Économies Smith



propose alors aux voisins ses marchandises à des prix plus que raisonnables. Voilà donc les débuts de cette entreprise familiale.

Après plusieurs années de travail aux côtés de leur père, les frères Neville et Denis Smith assurent la succession et prennent possession du commerce de leur père au moment de sa retraite, en 1973. Plus tard, en 1980, le commerce prend de l'expansion. Grâce à leur dynamisme et à leur esprit d'initiative, Neville et Denis voient la clientèle du Centre d'Économies Guigues augmenter rapidement et, bientôt, ils doivent entreprendre des travaux d'agrandissement, travaux qu'ils poursuivront au cours des années suivantes. Afin de répondre aux besoins toujours croissants de leurs clients, sept employé(e)s s'y dévouent quotidiennement.

Les propriétaires, Denis et Neville, ainsi que leurs dévoué(e)s employé(e)s accueillent toujours avec beaucoup de reconnaissance leur nombreuse et fidèle clientèle.

Les dépanneurs

Jadis, pour parcourir des distances, il nous fallait plus de temps qu'aujourd'hui. Alors, c'est pourquoi nous retrouvons des petits magasins, dépanneurs, même dans les rangs. Beaucoup de résidents de Guigues tiendront ces petits magasins en voici quelques-uns: Arthur Pellerin, Ovide Lacroix, Welly Roy, Azéllus, Ti-Boy, Lemire et Georges Roy dans le rang 3, sur le grand rang, du côté sud, François Beauvais et Yvain Beauvais. Euloge Duchesne ouvrit un dépanneur et un salon de barbier au nord du village, au

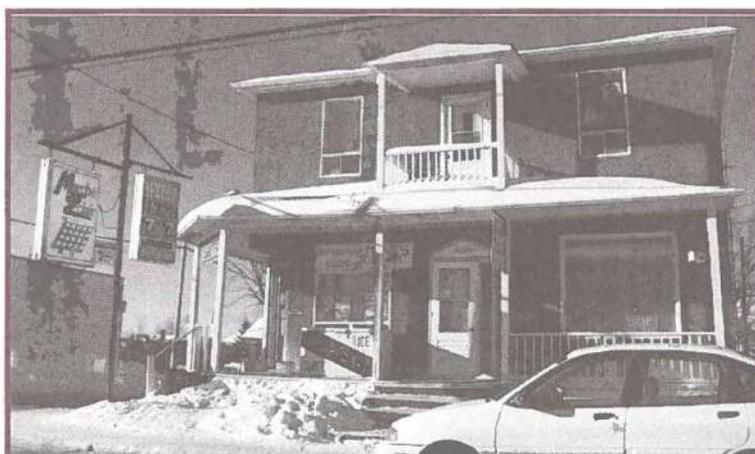


Magasin de Euloge Duchesne. La rallonge a été faite par Jos Duchesne. Enfants sur la photo : Alice, Éva, Irène en 1945

Caburon. On dit aussi qu'il arrachait les dents. Son fils, Joseph Duchesne, vendit le commerce à Philippe Bélanger. Pendant quelques années, il opère un petit commerce, au village, dans lequel on retrouve un petit restaurant, une salle de billard. Il était situé à l'emplacement de la résidence de Henri Routhier. Le grand 6 avait, lui aussi, son petit magasin tenu par Joseph Rousseau et ensuite par son fils, Armand qui le transforme en petit restaurant du coin; Chez Ti-Man. Plusieurs gardent de bons souvenirs des "bals à l'huile", chez ti-Man.

Maison de pension Dupuis... Épicerie-dépanneur 7/7

Le dépanneur 7/7, aujourd'hui propriété de Richard



Épicerie du coin 7/7

Marchand, est un autre vestige des années 1900. Cet édifice qui a abrité la première boulangerie du village, a vu défiler lui aussi plusieurs propriétaires. Très solide et bien entretenu, cet édifice appartient à l'histoire de Guigues.

On sait qu'après le décès de son mari, Mme Thomas Dupuis a continué pendant quelques années à tenir une maison de pension pour les voyageurs. En 1947, Mme Marie-Louise Dupuis vend sa propriété à Mme Annette Hébert. Cette femme dynamique a le sens des affaires. Elle utilise une partie de la maison pour loger un magasin de tissus à la verge, dispose des étagères de bas de soie et de cachemire, des corsets etc. Avec sa bonne humeur et sa verve facile, Mme Hébert se fait une clientèle nombreuse.

En 1952, Mme Hébert vend sa propriété à Mme Aglaé Gauthier qui poursuit le même commerce, tout en



ajoutant quelques marchandises nouvelles. Mme Gauthier avait du goût pour acheter les pièces de linge qu'elle plaçait méthodiquement sur les tablettes.

C'est en 1965 que Sylvio et Marie-Lourdes Marchand en deviennent les nouveaux propriétaires. Marie-Lourdes est une habile couturière, elle s'y connaît en tissus et aide, à l'occasion, ses clientes moins sûre d'elles dans le domaine.

En 1973, les petites mamans travaillent plutôt à l'extérieur et délaissent la couture. C'est alors que Marie-Lourdes et Sylvio décident de convertir leur commerce en dépanneur. Leur petit commerce est florissant et l'agrandissement s'impose.

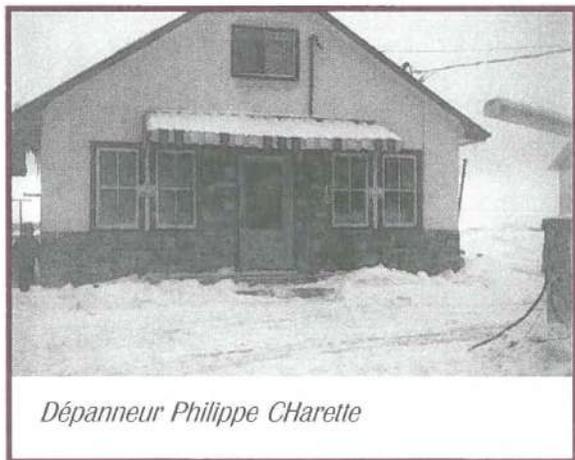
En 1983, ils vendent leur commerce à leur fils Richard. Il est jeune, ambitieux. En 1993, il agrandit son magasin qui deviendra l'Épicerie du Coin 7/7. Richard est un bon vivant, avec sa conjointe Marielle, ils travaillent fort pour donner un bon service à leur clientèle.

Magasin Larose ...Charette

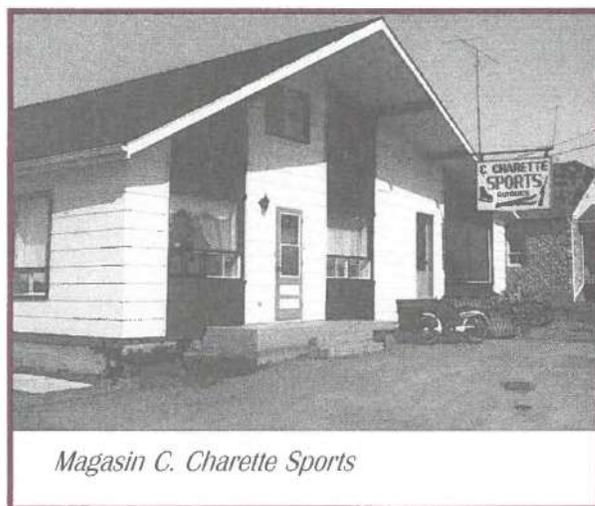
Ce commerce mieux connu sous le nom de "Magasin Charette Sports" fut construit par Ildiau Larose en 1952. C'était un dépanneur qu'il tenait avec son épouse Éva.

En 1954, Philippe Charette se porte acquéreur de ce commerce. Comme Philippe obtient un poste de garde-chasse et pêche, c'est son épouse Rollande qui s'occupe du service au dépanneur et à la livraison de l'essence pendant dix-huit ans. En 1972, leurs fils Conrad prend la relève, mais après une couple d'années, il convertit le dépanneur en magasin d'articles de sports. En 1977, une annexe est ajoutée à l'immeuble pour en faire un spacieux local commercial.

Après une vingtaine d'années dans ce domaine, le mauvais état de santé de Conrad l'oblige à liquider sa marchandise et



Dépanneur Philippe CHarette



Magasin C. Charette Sports

à dire adieu au commerce. Cette partie occupée par le magasin d'articles de sports est devenue un édifice à logements.

Magasin de coupons et couturière

Tout comme les dépanneurs, les magasins de coupons étaient d'une grande utilité. La majorité des femmes confectionnait les vêtements nécessaires à tous les membres de la famille. Les magasins de vêtements, prêt-à-porter, n'étaient pas facilement accessibles comme aujourd'hui. Il y avait toujours le catalogue Eaton mais...c'était un atout, que d'être habile couturière; on pouvait avoir de beaux vêtements et cela à moindre coût. Alors les magasins de coupons étaient les bienvenus. Tout bonnement, dans sa propre maison, on improvisait ces petits magasins et d'autres auront des commerces de plus grandes envergures. Mme Antonia Gauthier (Léon-Gaston) expoite, à son tour, le même type de commerce vers les années 1945.

De 1952 à 1959, Yvette et Almandine Lafontaine opèrent un magasin de coupons au village, situé dans la rue Dénomée. On y vend du tissu à la verge, des coupons, des chapeaux. Almandine ayant développé ses talents de couturière au service de sa famille, coud maintenant pour les autres, autant dans du vieux que dans du neuf. Un gros 3 \$ pour un manteau que Yvette défaisait et pressait pendant qu'Almandine reconfectonnait. À l'époque, une verge de tissu coûtait environ 35 cents, mais c'était moins cher au coupon pour lequel on payait entre 10 cents et 25 cents. Yvette et Almandine, comme bien d'autres femmes pionnières de Guigues, ont su faire valoir leurs talents au service de leur famille et de la communauté.

D'autres magasins de linge viendront desservir la population de Guigues comme celui de Jeanne d'Arc Gagnon-Lavallée, situé dans sa maison privée, dans lequel nous retrouvons



des vêtements pour dames. Sur sa ferme, située au sud du village, Mélina Bergeron, épouse de Élisée Bergeron, aura un magasin de linge. Elle pratiquait aussi la vente de porte en porte. Éva Breen, tout en tenant la centrale téléphonique, tiendra une boutique où l'on retrouve bijoux, montres, bibelots, chapeaux et des vêtements variés. Les résidentes de Guigues, au fil des années, trouvaient dans la localité un



Bijouterie Éva Breen

emplacement propice pour leurs achats.

Le marchand de chevaux

Depuis la colonisation de Guigues, jusque vers les années 1940, le cheval était le seul moyen de transport et de travail pour tous. Des commerçants de chevaux approvisionnaient les fermiers. Un certain monsieur Pekoc exerçait ce métier à Cobalt, tandis que Wilson & Brown vendaient des chevaux à New-Liskeard. Guigues a aussi eu son marchand de chevaux en la personne de Omer Marchand.

Vers 1923, Omer achète maison et étable au centre du village, aujourd'hui résidence de Napoléon Marseille. Dès lors, il s'adonna vraiment au commerce des chevaux, puisque toutes les terres du canton de Guigues étaient à peu près occupées. Pour satisfaire à la demande, Omer Marchand pouvait faire venir au-delà de 200 chevaux par année de Winnipeg.

Au début, il allait lui-même choisir les chevaux dans les fermes de l'Ouest. Des cow-boys reconduisaient le troupeau jusqu'à la gare. Omer pouvait ainsi ramener

de Winnipeg à Haileybury un ou deux wagons de chevaux, à raison de 20 chevaux par wagon. Plus tard, le marchand de chevaux cessa de faire le voyage. Il recevait plusieurs arrivages de chevaux chaque année. Ils arrivaient toujours par train à Haileybury.

L'hiver, ces chevaux traversaient le lac sur la glace, attachés l'un à l'autre par la queue et le licou. C'était impressionnant de voir défilier sur le lac gelé ces 20 ou 40 chevaux. L'été, ils passaient l'eau sur un chaland jusqu'au quai de Guigues. Mme Hortense Dupuis-Lacroix, fille de Thomas Dupuis, raconte la fascination qu'elle éprouvait à voir passer ces troupeaux de chevaux, les uns derrière les autres, qui montaient le chemin du quai vers le village.

Plus tard, le chemin de fer se rendit jusqu'à Ville-Marie. Omer Marchand avait établi des contacts avec des marchands de Winnipeg et passait ses commandes par téléphone. Bien des résidents de Guigues se souviennent de l'attraction que représentait l'arrivée d'un char de chevaux au train de Ville-Marie. Dès le débarquement, ces magnifiques chevaux, fringants et nerveux, prenaient la route de Guigues. Le troupeau avait dix milles à parcourir, contrôlé par quelques jeunes gens et suivis du gros camion du patron. Tous sortaient dans la rue pour admirer ces beaux animaux en liberté dans le village.

Saviez-vous qu'à la plupart des entrées de cour à la campagne, nous avions une barrière ? Très utile lorsque M. Marchand passait avec ses chevaux.



*Omer Marchand vient de livrer un cheval à un client.
4 novembre 1939*



Les cultivateurs des rangs de Guigues et même d'un peu plus loin venaient voir la marchandise d'Omer Marchand, achetaient, échangeaient. Le prix moyen d'un cheval était d'environ 175 \$. Le maquignon acceptait un peu de tout en paiement : des vaches (il en eut en sa possession plus de 100 qu'il louait à raison de 10 \$ par année), du foin, du grain, du bois d'oeuvre, etc. Ce commerçant était bien aimé et il a rendu de grands services à la population.

Après les années '40, Omer vendit aussi de la machinerie agricole de la compagnie Cockshut ; tracteurs, chargeuses à foin, râtaux, presse à foin, etc. tout en continuant son commerce de chevaux jusque vers 1955.

Les forgerons

Le forgeron est si intimement lié à l'agriculture d'avant 1950, qu'on peut juger de la vitalité de Guigues d'après leur nombre.

François-Xavier Dussault fut le premier à tenir une boutique de forge à l'endroit qu'on appelle encore la côte à Dussault. En 1905, Thomas Breen construit sa boutique de forge au village, sur le site de l'ancienne salle paroissiale. Au même moment, les frères Olivier et Joseph Cholette ouvrent leur forge au sud du village. Georges-Albert Hélie aura la sienne à l'endroit où est la maison de Horace Paquin. Aldas Cholette ouvre la sienne sur l'emplacement de l'ancien magasin Yvon Côté. Pitt Dussault construisit sa forge derrière l'actuelle maison de Paul Vincent, qui sera rachetée par Thomas Lemire. Plus tard, Thomas se construisit une autre boutique de forge à l'emplacement du garage Lemire. Il continua à exercer ce métier tant qu'il y eut des chevaux à ferrer.

Les forgerons étaient essentiels à nos cultivateurs. Ils ferraient les chevaux de trait, qui devaient parfois travailler sur la glace ou la roche, pour éviter qu'ils ne se blessent aux sabots. Le forgeron est souvent maréchal-ferrant. Il ajuste les fers aux sabots en enlevant la corne inutile. Il pose les fers avec des clous



*François-Xavier Dussault, 1^{er} forgeron.
Charrette qu'il a fabriquée.*

qui sont rivés. L'hiver, les pointes des fers sont effilées, pour que le cheval puisse tirer de lourdes charges sans glisser.

Le forgeron fabriquait et réparait les voitures d'hiver et les voitures d'été. Les roues étaient en bois, cerclées de fer. Quand la roue de bois s'usait, le cercle de fer était devenu trop grand. On chauffait le cercle et on le reposait. Une fois le cercle refroidi, la roue était comme neuve.

Jusque dans les années '40, le cheval a toujours eu sa place sur la ferme. Mais le tracteur devient de plus en plus populaire et est adopté par la majorité des cultivateurs entre 1950 et 1960. Le dernier forgeron de Guigues, Thomas



Forge de Thomas Breen

Lemire, transforma sa boutique de forge en garage agricole. Durant cette période, il en coûtait 5.00 \$ pour ferrer en neuf un attelage de deux chevaux. Le forgeron fournissait les fers et il les posait. En 1996, on paye 120 \$ pour ferrer et trimer les sabots d'un cheval de trait.

Thomas Lemire... Équipements Lemire inc

Thomas Lemire fut l'un des pionniers de Guigues et on se souvient de ses talents d'inventeur. Sa première acquisition



On se rend chez le forgeron pour remettre un fer en place.

fut la boutique de forge de Pitt Dusseault, qui se trouvait autrefois derrière la maison actuelle de Paul Vincent. En 1938, Thomas subit un très grave accident qui occasionne l'amputation de tous les doigts de sa main droite. Homme de très grande foi, il fit preuve de beaucoup de courage durant sa longue convalescence. Suite à cet accident, ne désirant plus exercer son métier de forgeron, il quitte St-Bruno-de-Guigues pour aller travailler à la mine de Rouyn-Noranda. Son épouse Léontine Lafond, ainsi que ses enfants, partirent avec lui. Mais Thomas fut de retour quelques années plus tard et travailla brièvement pour la voirie.

La tête pleine de projets, il racheta une boutique de forge et la transforma en garage, tout en continuant son métier de forgeron, tant qu'il y eut des chevaux à ferrer dans la paroisse. Dans la même veine, il faisait aussi la réparation



Garage de Viateur Lemire



Viateur Lemire

d'équipements de ferme, d'autos, de camions, etc. L'avènement de l'électricité stimula notre inventeur qui se dota de plusieurs équipements dans son garage.

En 1963, son fils Viateur achète le garage de Thomas Lemire. Malheureusement, en 1980, Viateur est lui aussi victime d'un accident de travail qui l'ampute des doigts de la main droite. Accablé par l'accident de son fils, Thomas tombe malade et décède un mois plus tard. Après plusieurs mois de convalescence, Viateur se remet peu à peu de ses épreuves.

Au cours des années qui suivirent, Viateur acheta des camions et débuta le transport du bois en longueur, ainsi que du gravier. L'entreprise familiale a pris de l'expansion. Aujourd'hui, Viateur peut compter sur ses deux fils, Michel et Réjean qui travaillent avec lui.

Trappeur

Depuis l'hiver 1958, Gérard Vaillancourt trappe les animaux à fourrure sur le territoire de Guigues où il capture visons,

La Frontière, 1942

« M. Thomas Lemire, forgeron, s'est fait amputer les quatre doigts de la main droite et un pouce grandement endommagé alors qu'il travaillait avec une scie circulaire. Il fut transporté à l'hôpital de Ville-Marie où il reçut les soins urgents. Son état n'inspire pas de craintes ».



rats musqués, castors, belettes, loutres, écureuils, martres, loups et ours. On trouve aussi quelques espèces plus rares comme le lynx, le pékan, le raton laveur. Au début, la peau de castor se vendait entre 8 \$ et 10 \$ et celle de vison entre 20 \$ et 25 \$. En 1964, il se procure un terrain sous bail et il commence s'occuper du marché de la fourrure. Il débute comme agent pour la compagnie O.T.A. de North Bay. Ce travail consiste à visiter les trappeurs du Nord-Ouest québécois pour l'achat de fourrure, à l'enchère. Ce petit commerce fonctionne de façon très satisfaisante tout en répondant bien aux besoins des trappeurs, cependant il y a beaucoup de papiers à tenir en ordre, sans compter la redevance sur chaque peau qui est due au gouvernement provincial.

Aujourd'hui Gérard Vaillancourt travaille pour la compagnie Amérique du Nord, autrefois la Baie d'Hudson. En 1996, la fourrure d'un vison se vend sensiblement le même prix, soit 20 \$ à 25 \$, tandis que le castor peut rapporter entre 40 \$ et 50 \$ pour une fourrure de qualité et 100 \$ pour une très belle, tandis qu'une petite peau se détaille 15 \$. En général, le prix des fourrures dépend de la demande du marché. Gérard a été amené à s'occuper du produit fini en raison de son goût pour la fourrure, même si la chasse est demeurée son sport favori.

D'autres feront de la trappe de façon occasionnelle, comme passe-temps. Nous retrouvons Sylvio Bouffard, Jean-Paul Côté, Daniel Aylwin et d'autres.

Pêche commerciale

Entre 1910 et 1917, Gustave Goltz, un homme d'origine allemande, faisait la pêche commerciale sur le lac Témiscamingue. Son entreprise était située sur le lot 35 du rang 1, de Guigues. Goltz vendit son entreprise à Émery Herbet qui résidait sur le lot 14, du même rang, en 1917.

Émery fit la pêche commerciale pendant près de 10 ans, entre avril et novembre de chaque année. Il capture l'esturgeon, la lotte, le grand corégone et le cisco de lac, aussi appelé poisson blanc. Ce poisson est conservé sur la glace et vendu frais. Par la suite, ce sont des gens de Haileybury qui détiennent le permis de pêche commerciale. Gérard Vaillancourt, qui exerce aujourd'hui ce métier, nous raconte la suite:

« Au mois de juin 1954, j'étais en bateau sur le lac, près de

l'île du Chef. J'aperçois des gens qui s'affairent à lever un filet de pêche. Ce sont des pêcheurs commerciaux de l'Ontario. Je me suis débrouillé pour parler anglais. Fasciné par ce travail et à la recherche d'emploi, j'ai demandé pour travailler avec eux. Ils étaient justement à la recherche d'un homme et ils me prennent à l'essai pour deux semaines. Le salaire était de 200 \$ par mois, sept jours par semaine. Logé dans un camp du côté de l'Ontario, je devais acheter ma nourriture et faire mon lavage. Je fais ce métier depuis ce temps.

« L'esturgeon et le corégone étaient les deux espèces de poissons autorisés par le permis de pêche commerciale. Le poisson était transporté par train de New-Liskeard à New-York. En 1954, l'ouragan Ezell détruit tous les filets. En 1967, j'achète le permis et l'équipement avec mon frère Gabriel. En 1968, on décide de remplacer le vieux bateau. En 1969, nous nous fabriquons un bateau pratique pour l'ouvrage et qui résiste bien aux gros vents. Il est construit

tout en aluminium soudé, aucune vis, ni boulon. Après, on fait l'achat d'un moteur hors-bord de 115 forces (c'était le plus gros moteur hors bord qui se fabriquait à l'époque). On n'avait jamais été aussi bien équipé pour pêcher, mais en 1970 mon frère change de métier pour devenir camionneur. J'ai donc racheté sa part et je détiens toujours ce permis en 1997. Durant toutes ces années, j'ai pêché l'esturgeon, le grand corégone, le cisco, la lotte et le meunier.

Au début, on faisait le flottage du bois sur le lac. Il fallait communiquer avec les contremaîtres des bateaux pour que règne la bonne entente. Car avec leurs bateaux et leurs ancres, ils coupaient plusieurs filets par



Gérard Vaillancourt avec une prise

saison.

En ce qui concerne la vente, avant 1970, tout était expédié par train de New-Liskeard à Montréal ou à New-York. Depuis plusieurs années, je transporte et vends le poisson à Montréal. Je fais environ 18 voyages par saison. Le caviar noir d'esturgeon, le meilleur en Amérique, est en grande



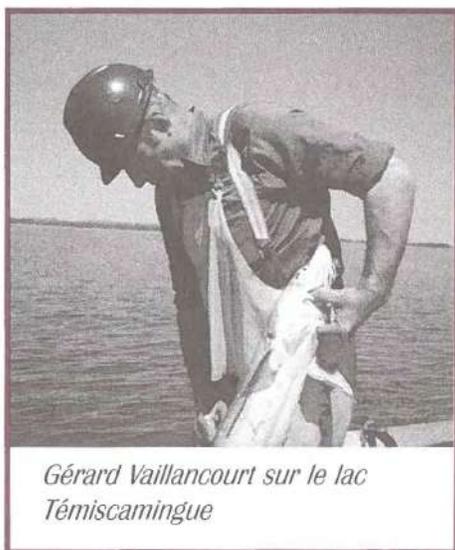
demande. L'hiver, je m'affaire à fabriquer et à réparer les filets. Je coopère depuis plusieurs années avec les biologistes pour différentes analyses. Le lac Témiscamingue est un peu le baromètre de la pêche commerciale car il est le seul lac à l'intérieur des terres où l'on pratique cette pêche, depuis de nombreuses années. C'est un métier difficile mais passionnant. Mon épouse est ma meilleure collaboratrice.

C'est un métier très exigeant, car même si tu viens de faire le trajet aller et retour vers Montréal, tu dois lever tes filets, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige. Le travail n'est pas fini, il y a encore 3 heures de besogne à faire : évisérer, étêter, laver, peser et placer tes prises pour finir dans la chambre froide. Si par hasard, il y a du caviar dans les esturgeons, le travail est rallongé de 2 heures. Même malgré ces inconvénients, j'ai toujours aimé ce métier.

Vers 1956, Gérard Vaillancourt capturait environ 30 000 livres de poissons, toutes espèces confondues. Les captures ont commencé à baisser à 18 000 livres de poisson par année vers 1965. Gérard Vaillancourt continue cette tradition. En plus du poisson, il récolte et conditionne les oeufs de l'esturgeon et de la corrégone pour en faire du caviar. Gérard utilise un filet maillé à 10 pouces pour capturer l'esturgeon.

Les entreprises Roy

Propriétaires, Lucien Roy et Denise Herbet. L'entreprise Roy a fait ses débuts à Guigues en 1990. Il s'agit au début de



Gérard Vaillancourt sur le lac Témiscamingue

l'entretien ménager des écoles de Guigues, Notre-Dame-du-Nord et du gymnase de Ville-Marie. Tout en conservant la conciergerie des écoles, l'entreprise prend de l'expansion. Elle fait l'entretien des pelouses de Guigues et des paroisses environnantes. Puisque ça créait de l'emploi aux enfants, l'entreprise est devenue familiale. En 1997, Mélanie achète l'entreprise de ses parents qui devient "Services d'entretien". Lucien continue d'oeuvrer dans l'entreprise avec Mélanie.

Les taxis

Les premiers taxis à Guigues étaient des voitures à cheval. Plusieurs hommes exercèrent ce métier dont plusieurs tenanciers de maisons de pension comme : Nunzio Del Guidice, Alfred Vézina, Josephat Lacroix, Thomas Dupuis, Paul-Émile Dupuis et Gérard Dupuis, Vénérand Lacroix, Wilfrid, G'hibou, Lafrenière et Charlemagne Lafrenière. Les taxis à cheval offraient le service de taxi aux gens qui débarquaient au quai de la pointe à Piché. Il s'agissait le plus souvent de commis-voyageurs qui se rendaient au village ou de gens venus pour visiter de la famille au Témiscamingue.

Hortense Dupuis-Lacroix raconte que son père Thomas allait chercher et conduire ces gens où ils voulaient aller. Mlle Marthe Vézina dit que son père rendait les mêmes services. Ce service de taxi à cheval dura tout de même assez longtemps puisque les chemins n'étaient pas ouverts durant l'hiver et que le printemps et l'été, lorsqu'il pleuvait, l'automobile ne pouvait circuler sur les chemins de terre.

En 1932, Hermas Gauthier et Jos Blais furent les premiers à se fabriquer un snowmobile qui pouvait circuler dans les mêmes traces que les voitures à cheval. C'était le service d'urgence et le transport de luxe. Ensuite, Émile Piché assura le même service. En 1940, l'aller-retour pour Ville-Marie coûtait 2.50 \$. Le trajet durait environ une heure.

Quand les chemins furent gravelés et ouverts à l'année, plusieurs hommes s'adonnèrent encore au taxi en automobile : Albert Dénomme, les frères Charlemagne Lafrenière et Wilfrid Lafrenière, Paul-Émile Dupuis, Hermas Gauthier, Jos Blais, René Chatel, Arthur Lafrenière, Marcel Paquin, Paul Paquin, Alfred Bouffard en furent quelques-uns.

Nous n'avons plus ce service dans la municipalité, il faut donc rejoindre un taxi de Ville-Marie ou Notre-Dame-du-Nord. En 1997, le trajet peut se faire en moins de quinze minutes

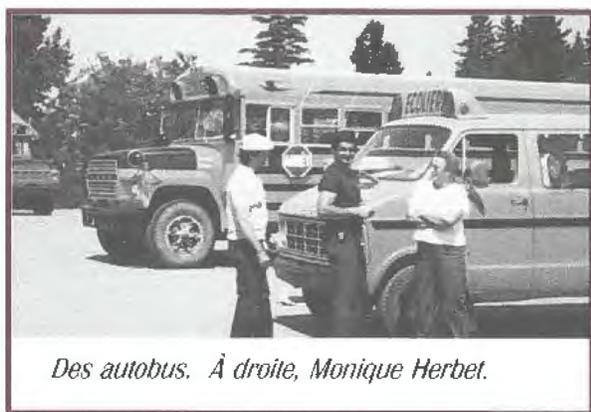


et on doit déboursier un montant de 16.00\$.

Transport scolaire

En 1960, après avoir été beurrier à Guigues puis mécanicien, Léon-Gaston Gauthier fait l'acquisition des premiers autobus scolaires du Témiscamingue. Ils sont destinés à desservir les élèves de la municipalité de St-Bruno-de-Guigues. En 1973, c'est au tour de Ghislain Gauthier, fils de Léon-Gaston, de reprendre cette entreprise. En 1975, il achète Transport F. Laliberté de Notre-Dame-du-Nord. Au cours des années, Ghislain procède à l'expansion de sa flotte d'autobus. Ils parcourent Notre-Dame-du-Nord, Nédelec, Rémigny et Guérin.

Ghislain s'associe, ce qui lui permet d'étendre ses activités



Des autobus. À droite, Monique Herbet.

au transport des élèves de Latulipe, Moffet et Laforce, en plus d'assurer les déplacements des étudiants fréquentant le Cégep de Rouyn, à partir de Belleterre et de Temiscaming. Malheureusement, le contrat de transport scolaire prend fin à l'été 1983 et Ghislain doit se résoudre à démanteler son entreprise.

Transport G.G.R. Ltée est une corporation qui voit le jour le 20 juin 1983 au 17, rue Principale Nord, avec 20 circuits d'autobus au début de l'année scolaire 1983-1984. Quelques années plus tard, un nouveau garage est construit au 32, Principale Sud, qui abrite une flotte de 26 autobus scolaires, employant 26 conducteurs, 12 hommes et 14 femmes, desservant 29 circuits soir et matin. Le mécanicien affecté à l'entretien et la réparation de ces véhicules est Jocelyn Aylwin.

Transport G.G.R. Ltée doit son appellation à ses trois propriétaires fondateurs, Gilbert, Guy et Raymond Paquin.



Transport GGR ltée.

Depuis le 1er janvier 1997, Gilbert et Raymond sont les seuls propriétaires, Guy étant déménagé à Rouyn.

Automobile Paquin Ltée.

Il y a de cela 50 ans, au mois d'octobre 1946, un cultivateur de Guigues décide de partir en affaire ; il s'agit de Félix Paquin. Homme déterminé et, aidé de ses fils Horace et Antonio, Félix réalise son rêve : la construction d'un garage sur la rue Principale. Les débuts sont difficiles ; on fait le transport de gravier, de terre, de foin et de bois pour la C.I.P. Les Paquin contribuent à la construction de la route menant à Rouyn. Ils transportent le gravier avec des chevaux et passent les *scrapers*. Les hivers sont froids et la misère n'est pas absente. On fait également du transport sur la glace vers l'Ontario. Les hommes se réunissent autour de la fournaise à bois pour calculer si les affaires sont assez bonnes pour nourrir les familles. Mais ces trois hommes ne s'arrêtent pas là.



Félix

Les Paquin obtiennent la franchise de la Compagnie Ford du Canada Ltée et ne tardent pas à opérer leur commerce de voitures. En juin 1947, Horace vend sa première voiture à Alphonse Fournier. C'était une Ford Custom que les Paquin vont chercher à la gare de Malartic. On vend également des camions et des tracteurs chez Paquin et Fils. Puis on installe des pompes à essence FINA afin d'accommoder les gens de Guigues.

Félix, Horace et Antonio sont un peu les Henry Ford du temps. Ils n'ont peut-être pas inventé les voitures à essence, mais ils contribuent à la modernisation en permettant à bon



Horace et Antonio

On comprend pourquoi le slogan « La famille pour vous servir » est toujours à l'honneur au garage Paquin. Aujourd'hui, plus de 25 employé(e)s desservent la clientèle. L'un d'entre eux, Denis Audet, est honoré, en 1994, pour ses 25 ans à l'emploi de Automobile Paquin Ltée.

nombre de gens de Guigues de se procurer des véhicules. Les Paquin ne ménagent pas leurs efforts pour procurer du bon service. Car, lorsque ça casse, les cultivateurs ne peuvent attendre. Même le dimanche, il faut réparer.

Ghislaine, fille d'Horace, entre au garage en 1952. Elle assume le secrétariat jusqu'en 1958. Elle sera remplacée par Lise, fille d'Antonio, durant quelques années. Renald fait ses débuts dans l'entreprise en 1958. Puis c'est Gilbert qui arrive en 1962. En 1965, Antonio se retire de l'entreprise. Une grande fête est organisée en 1966 afin de souligner les 20 ans d'existence de la compagnie. Félix trouve que ça coûte cher, mais le commerce est prospère et les gens s'en souviendront longtemps.

Félix décède l'année suivante, en 1967. Guy se joint alors à l'équipe, tandis que Renald quitte le commerce quelques années plus tard, pour Windsor. Horace vend le commerce à ses fils Gilbert et Guy en 1972. Avec la venue au pouvoir du parti Québécois, le commerce s'appellera désormais Automobile Paquin Ltée. Raymond arrive de Rouyn en 1975 et occupe depuis le poste de gérant de service.

On procède à des agrandissements car on manque d'espace. La maison de Félix est démolie pour aménager une salle de montre et des bureaux. En 1989, les Paquin font l'acquisition de la concession Mercury à Laverlochère, laquelle prendra le nom de Ford-Mercury. On transforme par la suite la vieille partie du garage qui est agrandie et devient plus fonctionnelle. Rien n'est négligé, on modernise les équipements et le client aura même une salle d'attente. Avec la venue des motoneiges Bombardier en 1968, on aménage une boutique de vêtements et une salle de montre dédiées aux motoneigistes. Guy a quitté le garage Paquin le 1er janvier 1997, pour Rouyn.

**Les prix des automobiles
dans les années '30 à '37**

- Plymouth 1929 Sédan : 435 \$
- Chrysler 1929 Coch : 470 \$.
- Oldsmobile 1934 Sédan : 525 \$
- Ford 1935 Sédan : 530 \$
- Pontiac 1936 Sédan : 700 \$



Voitures neuves, en face du garage Paquin, en 1997



Automobile Paquin Ltée



Employés du garage Paquin

Philius Guimond
 Jean-Paul et Marcel
 Doyon
 Azellus « Ti-Boy »
 Lemire
 Roger Lafond
 Roger Lavallée
 Hermas Gauthier
 Bernard St-Jacques
 Anicet Baril
 Léon-Gaston
 Gauthier
 Jean-Gaston
 Gauthier
 Jean-Paul Quesnel
 Aimé Gagnon
 Roger Provencher
 René Grenier
 René Bernèche
 Gilbert
 Bellehumeur
 Roger Gagnon
 Sylvain Guimond
 Jean-Guy Gaudet
 Yvan Buissière
 Marc Côté
 Louis Légaré
 André Toupin
 Marcel Pronovost
 Georges Lévesque
 Carmen Drolet
 Michel Ménard
 Richard Brassard
 Jocelyn Aylwin
 Sylvie Gironne
 Réjean Barrette
 Gaétan
 Charbonneau
 Alain Boucher
 Dany Bougie
 Nancy Marseille
 Marie-France
 Bourgeois
 et bien d'autres...



*1 ère rangée : Sonia, Christian, Patrick, Gilbert, Denis Audet, Guy, Raymond, Serge, Stéphane.
 2 ème : Gilles Cloutier, Mario Jacques, Jacques Gauthier, Nancy Marseille, Carole Grondin, Yvon
 Monette, Luc Rivest, Lisa Aylwin, Richard Brassard, Eric Demers.
 3 ème : Martin Langevin, Alain Mayer, Serge Brien, Luc Aylwin, Conrad Loiselle, Yvon Lépine,
 Pascal Perron, Jules Simard, Jocelyn Aylwin.*



Jean-Gaston Gauthier et Félix Paquin dans le garage



Ford 1947 devant le garage.

**Les employés actuels
du garage Paquin**

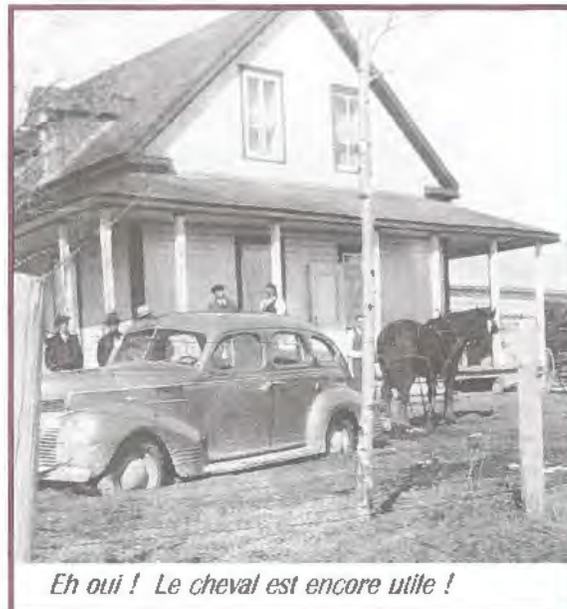
- Luc Aylwin
- Luc Rivest
- Gilles Cloutier
- Carole Grondin
- Lisa Aylwin
- Jacques Gauthier
- Jules Simard
- Mario Jacques
- Serge Brien
- Yvon Monette
- Alain Mayer
- Richard Boucher
- Pascal Perron
- Chantal Lefebvre
- ainsi que Serge et Christian,
fils de Gilbert.
- Stéphane,
Sonia et Patrick,
enfants
de Guy et Hugo, fils
Raymond.



1951 Gros plan des employés du garage et d'Antonio (en avant avec chapeau), d'Horace en arrière, de Roger Lafond, de Bernard St-Jacques, de Mme St-Jacques avec son enfant et de Félix père avec chapeau.



Horace Paquin et Bernard St-Jacques en 1951. Bernard est décédé d'un accident d'auto à Montréal



Eh oui ! Le cheval est encore utile !



Ford, modèle A, 1930. Soixante ans plus tard, André Lacroix possède dans une auto du même modèle.



Léo Gravel



Ford 1927 payée 140 \$. Première auto de Zéphirin et Hélène Giroux



Mariage de Edmond Renaud et Aurore Laforge, 30 juin 1926



Une Packard 1946. Auto de Jean Côté. Devant le magasin général Léonel Côté.



Une des première auto de la paroisse. Nunzo et Thérèse Del Guidice



Auto de Pierre Éthier



Star, 1924. Auto de Marcelin Côté. Sur la photo, Léon Légaré, Jean Côté, Laura Légaré. En visite chez Eugène Légaré. Vers 1924.



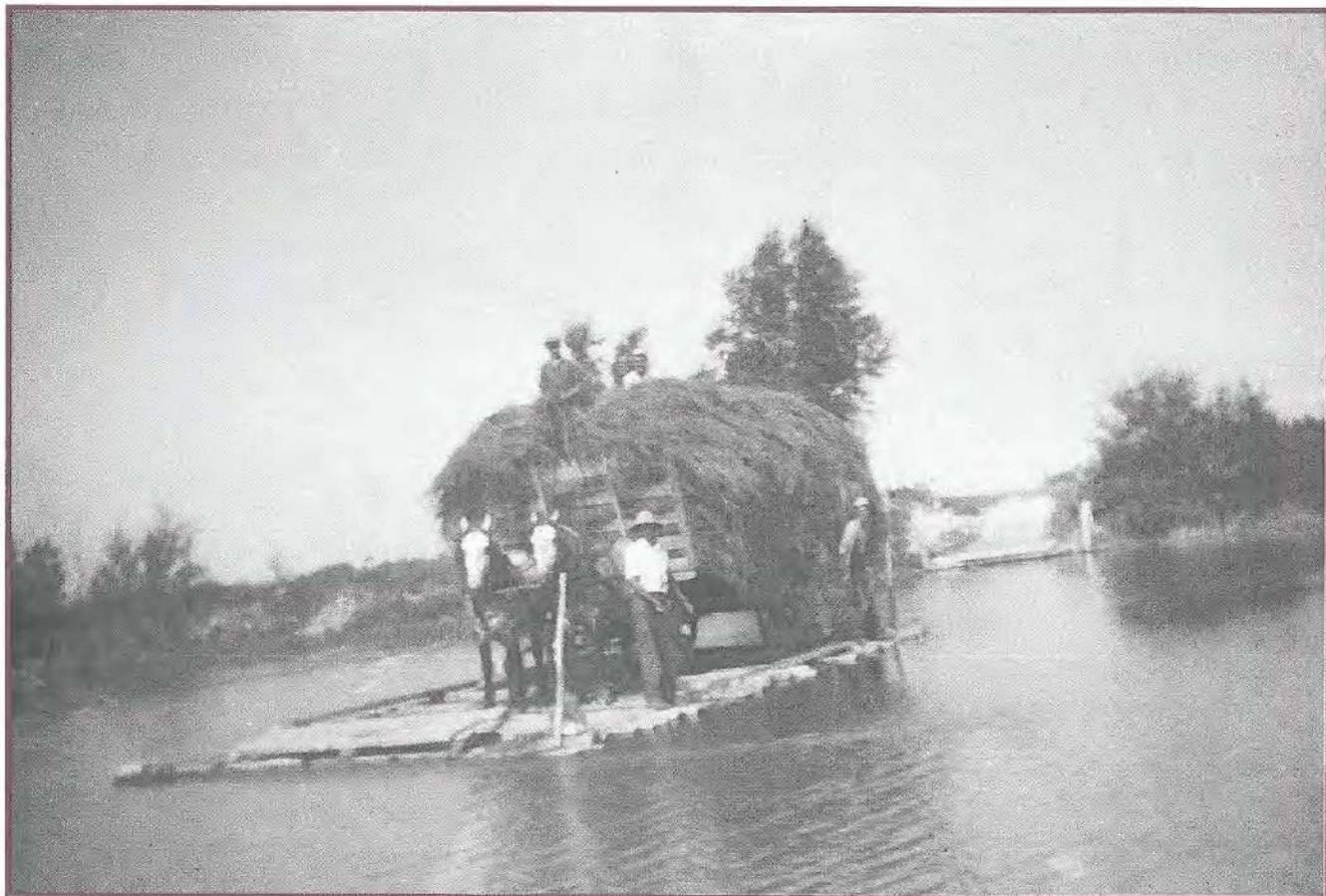
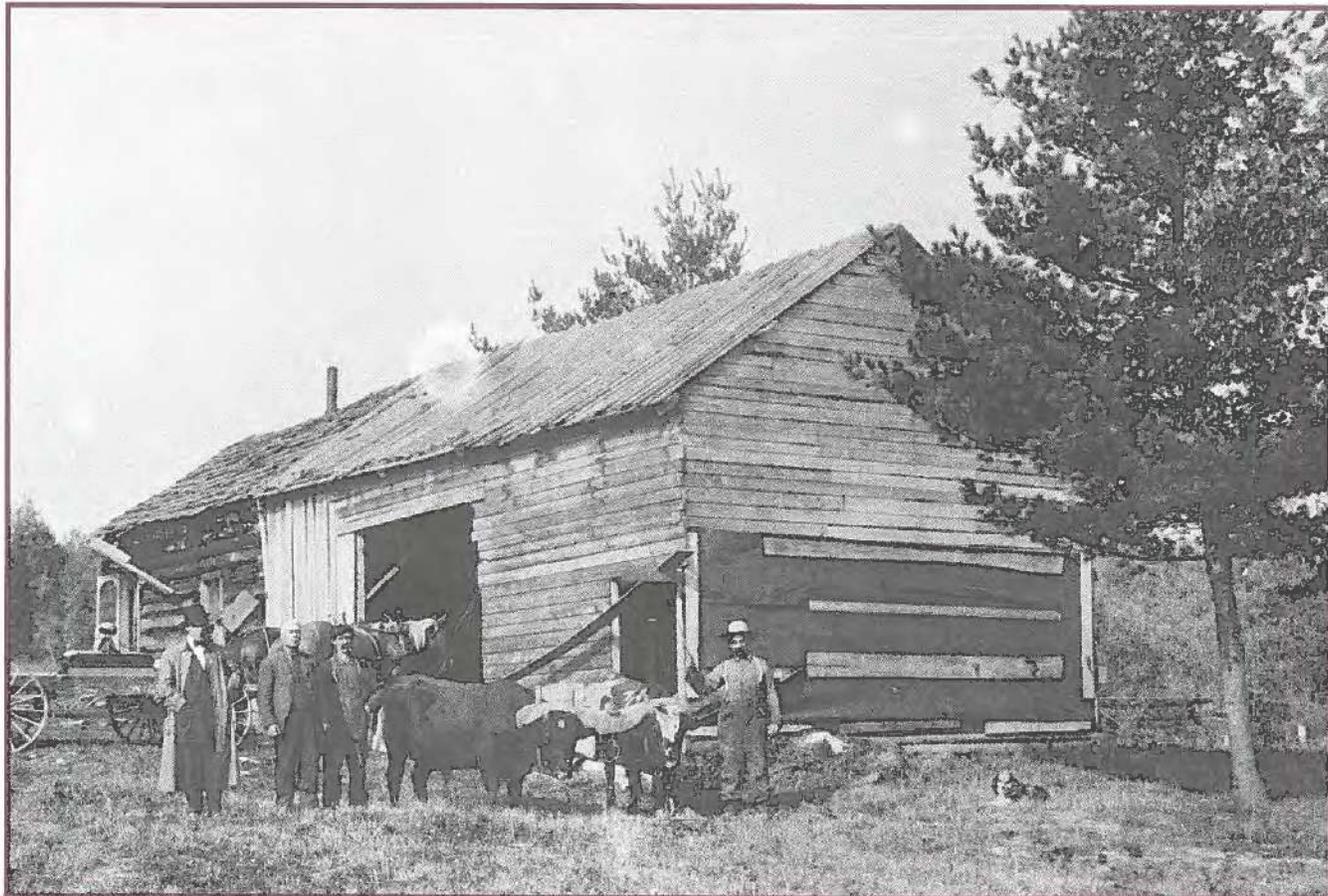
Anatole Chartier, août 1943



Plymouth 1930. Auto de Léonel Côté. La conductrice est Blandine Gauthier et l'enfant, Jean Côté. Photo prise chez Georges Gauthier.



Camion 1950 de Frédéric Barette





Camions, camionneurs et camionnage

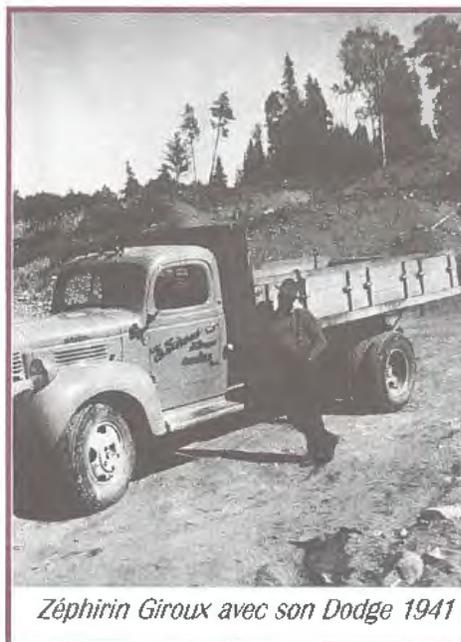
Les premiers camions sont apparus dans notre paroisse à peu près au moment où le bateau le Témiscamingue brûla au quai de Haileybury, en 1927. Les camions ont servi à toutes sortes de transports, qu'il s'agisse de bois, marchandises et gravier. Un banc de gravier, sur le lot 40 du rang 5, propriété de Edgard Dussault, a été exploité de bonne heure par nos camionneurs .

Charles Lafrenière en possédait un de près de 50 pieds de longueur. Il faisait le transport entre le quai de Guigues et le quai de Haileybury, quand les chemins étaient secs. Il possédait également un camion avec lequel il pouvait charger les marchandises, débarquées du bateau, qu'il montait au village pour les livrer. Angélo Pétosa fut aussi parmi les premiers à offrir ce service, de même que Joseph Cotnoir.



Camion avec roues doubles à l'arrière, qui tire deux chargement de bois

C'est durant les années '40 que l'ère du camionnage démarra vraiment à Guigues. On en avait de toutes tailles, mais le 2 1/2 tonnes avec les roues doubles à l'arrière était très populaire. Comme les chemins vers Rouyn n'étaient ouverts que l'été, les camions transportaient tout ce qui était vendu sur le marché et dans les magasins. Tout le surplus de foin des cultivateurs était transporté vers les chantiers du Nord et au rapide Sept. Une grande demande de gravier pour les chemins, les entrées de cour des résidences, ou autour des bâtiments de ferme, de même que de la part de ceux qui coulaient des solages de ciment pour les maisons, granges, étables, ont fait



Zéphirin Giroux avec son Dodge 1941



Alexandre et Calixte Cardinal, chargement de bois tiré par des chevaux.

prosperer le camionnage. On allait charger les camions au "pit" à Dussault, non pas avec des pelles mécaniques, mais à la main ! Il en allait de même pour décharger le voyage de gravier. De cinq à six hommes chargeaient la boîte à partir d'une tablette de gravier, pour leur faciliter la tâche. Comme ce travail était rémunéré à l'heure, on prenait le temps de se reposer! Ces hommes pouvaient charger cinq voyages l'avant-midi et cinq l'après-midi. L'été, au gros soleil, ce n'était pas évident. L'avènement de la *pelle à steam* améliora beaucoup le rendement du camionnage.

Les frères Horace et Roméo Paquin, Émile Routhier, Arsène Julien, Zéphirin Giroux et Donat Lachapelle participèrent à cette époque. Émile Routhier transportait même des gens du rang 3 qui allaient à la messe, à des réunions, des veillées ou des parties de balle. On emplissait la boîte de gens et on ne se souciait pas du danger ; par chance, il n'y eut jamais d'accident. Léon Paquin rendait le même service dans son secteur, au nord de la paroisse.

Zéphirin Giroux achète, en 1937, son premier camion équipé d'une boîte basculante ou dompeuse. C'est le premier véhicule du genre au Témiscamingue, qu'il achète flambant neuf pour 1 750 \$. Zéphirin le revendra en 1946 au même prix, à cause de la guerre. En 1937, il travaillait pour la voirie à refaire la route entre Latulipe et Belleterre. Il gagnait alors 1.25 \$ de l'heure avec son camion. Il travaillait 10 heures par jours, six jours par



Chargeuse à billots

semaine. L'essence coûtait alors 33 cents le gallon et son camion faisait 8 milles au gallon. Pendant 9 ans, il transporta des billots durant l'hiver pour un contracteur à Timmins. En 1941, il faisait 15.75 \$ par jour avec son camion qui roulait 24 heures par jour. Zéphirin travaillait 15 heures et le contracteur trouvait un autre conducteur pour le reste du chiffre. Il obtenait alors 9 \$ par jour pour le camion. L'hiver, Zéphirin s'occupait aussi de "rouler" la rivière où il travaillait. C'est là que son premier camion s'enfonça sous l'eau avec le gros rouleau attaché au bout d'une longue chaîne. On parvint à le sortir, mais le camion était très endommagé. Zéphirin acheta son deuxième camion en 1946 (un Dodge 1941) au prix de 2 100 \$ et pas de taxes à payer...

À la suite de Zéphirin Giroux, plusieurs autres hommes s'achetèrent des camions à dompeuse pour effectuer différents transports. Plus tard, Roland Robert aura lui aussi son propre camion, en plus

d'une chargeuse mécanique. Il ouvrira un nouveau banc de gravier sur sa terre dans le rang 5, lot 43. Il vendra tout son équipement à Romuald Gagné. La compagnie Transport Gagné appartient maintenant à son fils Yvon.

En 1945, Paul Lemire s'acheta un bulldozer qu'il faisait travailler à 5 \$ de l'heure. Par la suite, plusieurs hommes de Guigues ont exercé ce métier ou l'exercent encore : Gérard Lampron, Gérard Dussault, Lionel Lacroix, Rolland



*Les années 50. Tracteur avec chenilles.
Sur la photo, Paul et Darie Leblond et Julien Lafontaine*



Chargeuse à billots



*1990. Chargement du bois dans un chantier.
Camions et équipements de Viateur Lemire.*

Robert, Élisée Bergeron, Arsène Julien, Bruno Paquin, Jocelyn Lachapelle et beaucoup d'autres.

De nos jours, ce sont les poids lourds qui transportent des charges de gravier ou de bois en longueur vers les moulins à scie; ils sont limités à des charges de 18 000

Coût d'un voyage de gravier

1960	30.00\$
1975	35.00\$
1980	40.00\$
1996	60.00\$



kilos. Viateur Lemire possède aujourd'hui une flotte impressionnante de camions; Michel et Fernand Aubé font le transport des maisons.



Camion de Henri-Paul Royer, 1952

H.P. Royer Inc.

Henri-Paul Royer a fondé sa compagnie en 1949. Il offrait ses services à la population du Témiscamingue, grâce à ses puissantes machines auxquelles il adaptait plusieurs de ses "patentes"; il exerçait son industrie dans le domaine du déblaiement de neige, du déménagement de maisons ou du défrichage de terre neuve.

Entreprise Romuald Gagné

Romuald Gagné, originaire de Moffet, devient résident de Guigues en 1960. Romuald oriente sa carrière vers le camionnage. En 1966, il acquiert son premier camion et travaille à la première chute pour Hydro-Québec, à Notre-Dame-du-Nord. Il fait le transport en vrac. En hiver, il travaille sur le transport de bois. En 1973, il débute la vente et l'installation de piscines, il est le premier contracteur au Témiscamingue. En 1977, l'entreprise prend de l'expansion, et Romuald achète l'équipement de Rolland Robert: une excavatrice sur chenilles, un camion et un banc



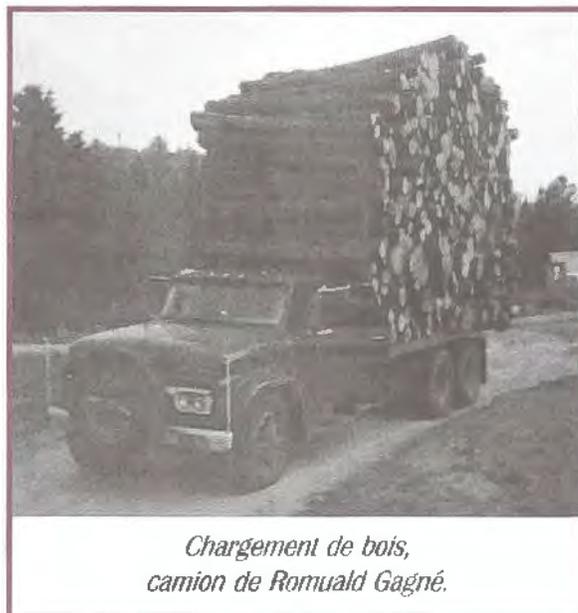
Romuald Gagné



Déplacement de maisons en 1952. Camion de Henri-Paul Royer.



Camion à neige de Henri-Paul Royer



Chargement de bois, camion de Romuald Gagné.

de gravier, situé dans le rang 5 de Guigues. En 1986, il vend l'entreprise à son fils, Yvon. Romuald continue de travailler quelques années pour lui.

Le 12 juillet 1946, la famille Lafrenière se rend à Montréal pour un mariage double, celui de Rose-Hélène et Marguerite Hélié, deux filles d'Annette Lafrenière et Georges-Albert Hélié. Le trajet de 500 milles de Guigues jusqu'à Montréal se fit dans le camion de Charlemagne Lafrenière. Comme les routes n'étaient pas toutes asphaltées, on devine la poussière que durent avaler les neuf passagers, hommes et femmes, qui avaient pris place dans la boîte arrière, sans cabine. On ne recommença pas l'expérience !



Les Machineries M. Larose Ltée, vue aérienne.

Les Machineries M. Larose Ltée

Concessionnaire John Deere
Fondateurs: Guy et Daniel Larose
Début: Le 1er novembre 1981
Propriétaire: Guy Larose
Nombre d'employés: 1 vendeur, 1 secrétaire, 1 commis aux pièces, 4 techniciens, 1 préposée à l'entretien, 1 comptable

Transport Gagné. Guigues Ltée

Yvon Gagné est natif de St-Bruno-de-Guigues et y vit actuellement. Il démarre son entreprise en 1979 lorsqu'il achète son premier camion. En 1984, il demandait une charte. C'est le début de sa deuxième entreprise, connue sous le nom de Transport Gagné Guigues Ltée. Quelques mois plus tard, il achète le garage Gauthier. En 1986, il fait l'acquisition d'un banc de gravier et d'une petite excavatrice. Depuis lors viennent s'ajouter plusieurs machineries et camions contribuant à la prospérité de l'entreprise et à sa renommée.



Camion de Yvon Gagné



Camion de Anatole Chartier avec des petits-enfants de la famille Chartier.

Les camions, depuis leur avènement, servaient à toutes sortes de transports; transporter du bois, du gravier, des maisons et même des gens. Les premiers à se procurer ces belles merveilles, l'utilisaient comme moyen de transport collectif. Les réunions, les veillées, la messe dominicale, une partie de baseball étaient toutes des occasions, pour nos généreux propriétaires, de faire le tour du rang, d'emplir la boîte du camion afin de se rendre plus rapidement à l'endroit désiré. Ernest Rouhier, Léon Paquin étaient de ceux-là. Aujourd'hui le "ticket" à payer n'en vaudrait pas la chandelle!



Stations services

GARAGE HERMAS GAUTHIER

Hermas Gauthier est l'un de nos premiers garagistes. En 1920, il bâtit, pour les quelques voitures du temps, un garage voisin de la maison de pension Vézina. En 1921, Hermas va se perfectionner. Il ira à Montréal suivre un cours de mécanique et durant l'hiver 1923, un cours de soudure. Hermas est aussi un "patenteux"; il se fabrique un "snowmobile", afin de livrer le courrier et le pain. Il se rendra jusqu'à Belleterre. Hermas initie son fils, Jean-Gaston à la mécanique, dès l'âge de 14 ans. Vers les années 1947 et 1948, Hermas occupé dans d'autres activités, laisse le garage à son fils. Il le fera fonctionner pendant quelques temps, puis Hermas reprend le commerce jusqu'en 1953. Cette même année, Paquin Auto achète l'entreprise. En 1997, l'établissement n'existe plus depuis fort longtemps et le site est occupé par le stationnement d'autos, de Paquin Auto.



Garage de Hermas Gauthier: Il est debout près de l'auto. Assis sur le devant, PaulEmile Dupuis. L'employé mécanicien, Jos Blais.



Garage Adrien Gauthier, 1959

propriétaire, de 1969 à 1975. Le commerce est vendu, par la suite à Yvon Monette qui offre, lui aussi, le service de réparation de voitures et la vente de gazoiline. Yvon aura son entreprise de 1975 à 1990. Robert Pétrin et Céline Mondou en seront les nouveaux acquéreurs. Robert se spécialise dans la réparation des systèmes climatisés, tout en offrant les services du propriétaire

GARAGE ADRIEN GAUTHIER... Garage Pétrin Enr.

Adrien est natif de St-Eugène-de-Guigues, fils de Nephtalie Gauthier et de Clémentine Plante. Yvette Côté est la fille de Joseph-Siméon Côté et de Extéria Côté. A leur arrivée à Guigues, ils opèrent, pendant sept ans, un garage qu'Adrien a construit en 1958, à l'entrée sud du village. Adrien s'occupe aussi de transport scolaire, pendant quelque temps. Il possède une petite "van" dans laquelle il peut transporter de 15 à 17 élèves; avant la centralisation, les élèves des rangs devaient venir au village pour faire leur 7e

antérieur, sous la bannière Pétro-Canada.



Garage Pétrin 1997.



Station-services Gérald Éthier... Garage Marc Côté

L'actuelle station-service Ultramar construite par Gérald Éthier en 1959 et sur laquelle flottait la bannière White Rose, fut vendue l'année suivante. Par la suite, les propriétaires furent Magella Royer de 1960 à 1973 et Aurèle Paquin de 1973 à 1985. Depuis le 1er août 1985, toujours au 19, Principale Sud, Marc Côté, mécanicien, et son épouse Danielle Goupil qui assure le service aux pompes et qui fait la comptabilité du commerce, desservent les automobilistes de Guigues et de la région. En juin 1990, Danielle et Marc effectuaient de grandes transformations à la station-service en se ralliant à la bannière Ultramar. Le couple espère servir encore longtemps leur clientèle, car ils aiment ce coin de pays et ce qu'ils font.



Station-service Gérald Éthier



Garage Marc Côté en 1996

LES ENTREPRISES G.G.

Gaétan Gagnon a suivi une formation en électricité. Il a beaucoup travaillé avec des moteurs de toutes sortes. Mais il délaisse l'électricité pour développer sa nouvelle entreprise, soit : Les Entreprises G.G. Il fait de la mécanique, de la soudure et exprime sa créativité dans la conception d'élévateurs de bateau. Gaétan est très fier de cette nouvelle réalisation, de même qu'il est très fier d'offrir ses services à la clientèle du Témiscamingue.

Les équarisseurs à la hache

L'histoire locale a retenu le nom de deux équarisseurs seulement, Charles Beauvais et M. Lefebvre. Ces hommes étaient si habiles avec la grande hache à équarrir, au fer plat d'un côté, qu'on ne voyait aucune trace de coup, comme si la pièce de bois avait été passée au planeur. Ils taillaient principalement des grosses pièces de 8" x 8" ou de 8" x 10" en suivant un cordeau. On équarissait le bois encore vert pour se faciliter le travail.

Moulins à scie

Les moulins à scie, bâtis à proximité de la Loutre, ont représenté un grand progrès pour les colons de Guigues, au

début du siècle. Les premières cabanes des pionniers avaient été bâties en bois rond ou en pièces équarrées à la hache. Bientôt, ces maisons et bâtiments furent trop petits ou se détériorèrent. Il fallait reconstruire. Le bois provenant du défrichage était charrié jusqu'à la scierie qui le débitait en planches et en bois d'oeuvre. Le fermier avait ainsi assez de bois pour construire. Il vendait le surplus pour payer la scierie.

Le premier moulin à scie de Guigues a été construit par Thomas Breen et M. Lacourcière sur une petite chute de la rivière la Loutre, dans le rang 6 et 7. Les associés construisirent un barrage pour augmenter la hauteur de la chute. Il installèrent une roue à aube pour actionner une scie à refendre. Bernard Lemay acheta ce moulin à scie et y installa des turbines. Ce moulin fonctionna plusieurs années ; puisque Bernard Lemay le vendit à Eusèbe Gauthier qui l'améliora et le vendit à Adam Bergeron. On pouvait également moudre la farine à cet endroit.

En 1922, le moulin à scie est incendié au moment du feu de Haileybury. Eusèbe Gauthier le rachète de Adam Bergeron. Eusèbe reconstruit le moulin et le lègue à son fils Joseph qui a exercé ce travail jusqu'à sa mort, en 1942. Son frère,



Henri Gauthier, a repris le moulin à scie hydraulique. Ensuite, Philippe et René Bélanger ont exploité ce moulin à scie. Ils le vendirent à Léo-Paul Gagnon, dernier propriétaire des installations. Aujourd'hui, il n'en reste rien.

En 1898, Narcisse Boucher construit son moulin à scie sur le lot 32 du rang 5, près de la Loutre. Ce moulin était actionné par un engin à vapeur. Il fut plus tard déménagé au sud de la Loutre, acheté et opéré par Adélaré Dussault puis Angélo Pétosa. David Cadieux a exploité un moulin à bardeau, dans le rang 3. Son voisin, Josephus Roy opérait aussi un moulin à scie. Uldéric Croteau, père, installa son moulin à scie au bout du rang 3 nord. C'était pour son utilité personnelle. Il construisait des bateaux.

Arsène Gagnon, né à Rimouski, a appris son métier aux États-Unis, à partir de l'âge de 15 ans. Durant son apprentissage qui a duré sept ans, il avait même appris à dessiner des plans pour la construction de maisons, moulins à scie, magasin etc.. En 1902, Arsène construit son moulin à scie sur le lot 52, du rang 4.

C'est en 1921 qu' Arsène met en marche un nouveau moulin à scie, actionné à la vapeur, dans le rang petit 3, de Guigues. Cette entreprise employait six hommes à l'année. De mars à décembre, le bois était scié et plané, mais il y avait des activités connexes puisque le moulin



Banc de scie pour bois de chauffage



*Planeur dans l'atelier d'Albert Bouffard.
Sur la photo, Georges Bouffard.*

allait être transformé en bois de sciage à partir du printemps.

En plus du moulin à scie proprement dit et des deux moulins à grain, Arsène possédait une petite scie, un tour à bois pour faire des pattes de table et de chaises, un gros planeur qui pouvait aussi tailler des moulures, cadres et quarts-de-rond. On peut encore voir certaines de ces boiseries de finition à l'église de Guigues.

Arsène connaissait son métier. Quand l'église fut construite en 1902, il avait averti le curé Beauchamp. Arsène craignait que les murs de l'église ne s'ouvrent. Le curé Beauchamp répliquait en appelant ce dernier, le petit frais chié. Deux mois après la construction, les murs de l'église étaient ouverts de six pouces. Notre bon curé Beauchamp fut obligé



*Moulin à scie du petit 3, en 1922. Arsène et Rémi Gagnon,
George Bérubé et Léon Grisson*

Gagnon pouvait également moudre le grain, le transformer en farine blanche et en céréales de son. Durant l'hiver, le site du moulin devenait un chantier. On coupait le bois qui

répliquait en appelant ce dernier, le petit frais chié. Deux mois après la construction, les murs de l'église étaient ouverts de six pouces. Notre bon curé Beauchamp fut obligé



Moulin du petit 3, Eugène Gagnon.

de revenir sur ses paroles, et d'engager Arsène pour refermer les murs de l'église.

En 1932, Arsène vend le moulin à scie à son fils Eugène qui continuera l'exploitation jusqu'en 1955. Tout au cours de ces années, malgré la rareté de l'argent, il n'a pas hésité à ajouter d'autres options au moulin, afin de donner un meilleur service à sa clientèle. Il y ajoute un moulin à bardeau et une déligneuse. En 1949, il remplace la vapeur par l'électricité. En 1955, il mit fin aux opérations du moulin après 23 ans d'opération.

Puis, l'engin à vapeur vint actionner aussi d'autres moulins utiles aux fermiers : moulin à bardeaux, utiles pour couvrir les toits des maisons et des granges ; moulin à farine pour le blé local, dont on faisait le bon pain d'habitant. Il y avait aussi des

meules qui servaient à transformer le grain en moulée pour les animaux.

Les pionniers utilisaient aussi le moulin à carder la laine, car presque tous élevaient des moutons. Une fois cardée, la laine pouvait être filée à la maison sur le rouet de la ménagère et tissée en étoffe du pays. Le moulin à planer, actionné à la même source motrice, permettait d'avoir des planches lisses pour la finition des murs, prêtes à être peinturées ou recouvertes de tapisserie.

En outre, les premiers habitants de Guigues se rendaient au moulin à scie pour récupérer la "rippe" et le bran de scie qu'on entassait dans les murs. Ces isolants servaient aussi dans les greniers des maisons et des granges. On voit aussi le boulanger de Guigues venir acheter des croûtes et des déchets de bois pour chauffer son four à pain.



*Tracteur à vapeur qui actionnait le moulin à scie.
Enfant à gauche, Frank Dusseault.*



*Chantier des frères Lemire, Georges, Bruno et Édouard.
Bois provenant du rang 1.*

Les moulins portatifs

En 1935, commence l'ère des moulins à scie portatifs. Ils étaient actionnés par des moteurs à essence récupérés dans des camions usagés. Ces moulins économisaient le transport du bois, puisqu'on pouvait transporter le moulin qui permettait de débiter le bois sur place.



On se rappelle dans la paroisse, le timbre du gros sifflet à vapeur installé au moulin à scie Gagnon. Il sifflait à sept heures le matin, à midi, à une heure et à six heures le soir. Ainsi les paroissiens de Guigues savaient que le moulin était en marche car on entendait le sifflet jusqu'au village. Arsène Gagnon le faisait aussi retentir à chaque enfant qui se mariait.

Henri Gauthier fut un des premiers à opérer un moulin à scie portatif, après s'être installé dans les rangs 2 et 3. Il travailla ensuite sur les lots des frères Lemire, Bruno, Édouard et Georges, du rang 1, durant quelques hivers. Aimé Gagnon, Alfred Lavallée, Paul St-Martin ont aussi offert ce service de sciage à la population de Guigues. De nos jours, Léonard Bernard de Ville-Marie continue cette industrie avec un moulin à scie sur roue, bien équipé?

Les constructeurs de maisons et de granges

Les ouvriers bâtisseurs étaient particulièrement appréciés de nos anciens. Parmi les premiers, on trouve Joséphus Roy du rang 3, qui était reconnu pour la qualité de ses finitions. Norbert Cyr, du rang 3, construisait surtout des granges et des étables. Arsène Gagnon construisait des édifices publics. Qui ne se souvient pas d'Eugène Légaré, qui construisit et rénova des maisons partout dans le Témiscamingue.

Arthur Paquin fut le premier à posséder un malaxeur à ciment actionné par un moteur à essence. Il s'en servait



Bis pour la construction d'une grange en 1944

pour couler des solages de ciment aux maisons neuves, mais aussi pour remplacer les solages en troncs de cèdre qui avaient fait leur temps.

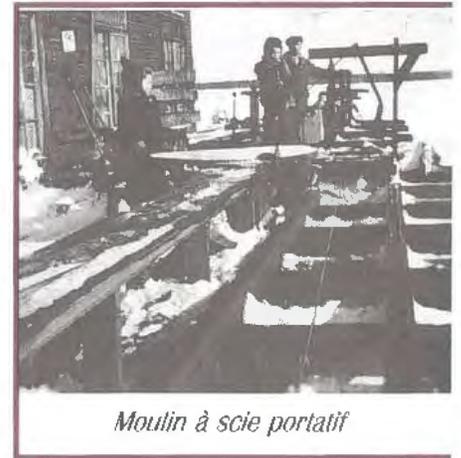
Arthur Paquin était également charpentier, taillant les pièces de grange par terre. Des hommes venaient pour une corvée et ils hissaient et assemblaient en place ces grosses poutres, ces poteaux et ces chevrons. Toutes les pièces s'emboîtaient précisément, assure-t-on.

Roméo « Ti-Méo » Rocheleau a aussi travaillé à la construction et à la rénovation de maisons, tout comme

Napoliéon Marseille et Bernardin Côté. Il y avait aussi Uldéric Croteau, père, qui construisit des bateaux ainsi que des édifices publics à Ville-Marie.

Beaucoup d'autres personnes de Guigues et des environs ont travaillé à la

construction et à la rénovation des bâtiments. Plusieurs contribuent encore de nos jours à procurer un toit et à assurer le confort de ceux et celles que nous chérissons.



Moulin à scie portatif

Les artisans du bois

Nos pionniers étaient les hommes de plusieurs métiers. Plusieurs excellèrent au travail du bois. Ils fabriquaient ces moulures larges et ouvragées qu'on peut encore voir dans certaines maisons anciennes autour des portes et fenêtres, ainsi que des plinthes très larges au bas des murs.

En plus de construire de gros bâtiments, comme sa maison en face de l'église, qui garde encore aujourd'hui son cachet ancien, Thomas Breen fabriquait des portes, contre-portes et chassis pour les habitants de Guigues. Il fallait un outillage spécial pour percer, emboueter, rainurer, tailler et assembler les différentes parties des portes et chassis, des cadres de portes et des contre-portes en plus de tailler, poser et mastiquer les vitres. Alfred Guillemette et Arcade Lemire étaient aussi reconnus comme artisans menuisiers. Albert Bouffard acheta l'équipement



de Thomas Breen et s'installa au sud du village pour manufacturer des portes et chassis. Pierre Bergeron possédait une industrie du même genre, au nord du village et construisait des maisons.

Joseph Allard fabriquait aussi de la moulure; son atelier se trouvait à l'emplacement du magasin Léonel Côté, propriété de Jean et Brigitte Côté. Joséphus Roy du rang 3 a aussi exercé le même métier. Robert St-Onge du rang 4 faisait des rouets en plus des portes et fenêtres.

Ces métiers traditionnels disparurent au début des années 1970, lorsque les portes usinées et les fenêtres industrielles firent leur apparition.



Groupe d'amis, parents et voisins pour aider à la construction d'une grange en 1944.

Manufacture de portes et fenêtres

Albert Bouffard débute ses premiers travaux dans la grange de son père William, dans le rang 6. Encouragé par le curé Jubinville de qui il achète certains outils, Albert construit son atelier et son moulin à scie sur un lot acheté à Anthime Lorrain, à l'extrémité sud du village. Pendant une vingtaine d'années, Albert fabriquera des portes, des fenêtres pour les maisons privées et des entreprises commerciales. Ne pouvant suffire seul à la tâche, Albert engage des employés qu'il initie au métier. Il est aussi artisan de chars allégoriques. L'avènement de l'aluminium et des matières plastiques pour fenestration industrielle contribuèrent grandement au déclin de la manufacture d'Albert Bouffard, qui ferma ses portes au milieu des années '60.

Manufacture de Guigues, propriété de Pierre Bergeron

Travailler le bois, est sans nul doute un métier vieux comme le monde et pour un homme, un atout très important puisqu'à tout moment il doit sortir son marteau et sa scie pour faire des réparations.

Pierre, au tout début, travaille ici et là. Il construit des maisons et aussi des chalets. Vers 1949, il démarre sa propre entreprise qui se situe à la sortie nord du village. Il est un des derniers fabricants puisque, à cette époque,



Outils fabriqués par Joseph Vachon en 1936 pour la construction de sa maison dans le rang 6.

le domaine de la menuiserie sera en pleine évolution et la confection des portes et fenêtres deviendra plus industrialisée. Un de ses contrats sera de faire la réfection de plusieurs fenêtres des écoles de rang. Pierre fabrique aussi des meubles, des armoires et même de petits traîneaux, mais sa principale activité demeure les portes et chassis. Il écoule son produit aux alentours, mais aussi du côté ontarien, Haileybury, New-Liskeard et Timmins. Pierre construira aussi des petits bâtiments pour la compagnie de téléphone. Ceux-ci logeront les nouveaux équipements du service téléphonique. Un petit magasin attenant à la maison privée permettra aux gens de se procurer de la peinture et

MANUFACTURE DE GUIGUES

PIERRE BERGERON, Prop.
Matériaux de Construction
Portes et chassis
GUIGUES, QUÉ. - TÉL: 2411

Publicité



beaucoup d'autres matériaux utiles en construction. Quelques hommes travaillent avec lui entre autres: Bernardin Côté pendant de nombreuses années, Placide Brisson, Roger Brisson, Florent Côté ainsi que ses frères et beaux-frères, à l'occasion. Son entreprise de portes et chassis est en opération jusqu'en 1968.

Entreprise Jean-Louis Bergeron enr.

Comme Jean-Louis aime travailler le bois, il en vient à ouvrir un commerce en 1988. Son entreprise fabrique des armoires de cuisine sur mesure, à quoi s'ajoutent d'autres produits et services spécialisés en menuiserie de finition :

- meubles d'ordinateur et vanités sur mesure ou standard ;
- pose, sablage et vernissage de planchers de bois franc ;
- finition intérieure de résidences ;
- escalier en bois franc et rampes de différents styles.

Jean-Louis est également membre en règle de l'Ordre des

Marguerite s'acquitte des tâches administratives et assume les responsabilités du magasin, Bernardin travaille sur ses chantiers, tout en supervisant les quelques employés de l'entreprise.

Deux d'entre eux furent à son emploi pendant près de 20 ans : son frère, Florent Côté et Jacques Rocheleau. Soucieux de la qualité de ses constructions, il maintient une faible production. L'entreprise de Guigues se spécialise dans la construction de maisons unifamiliales, contribuant ainsi au développement résidentiel du Témiscamingue, mais principalement de St-Bruno-de-Guigues et de Ville-Marie.

En 1982, Bernardin abandonne la vente de matériaux pour se consacrer uniquement à la construction. En 1992, l'entreprise met fin à ses activités après 24 ans d'opérations. Rappelons, pour terminer, ces quelques chiffres : Salaire horaire d'un charpentier-menuisier en 1968 : 2.85 \$; en 1992 : 22.67 \$. Prix d'une maison simple en 1968 : de 18 000 \$ à 25 000 \$; en 1992 : de 80 000 \$ à 100 000 \$.



Armoires de cuisine. Jean-Louis Bergeron

Les Armoires Du Nord enr.

L'entreprise est en opération depuis décembre 1992, à Notre-Dame-du-Nord. En octobre 1995, les Armoires du Nord enr. déménagent à St-Bruno-de-Guigues. Martial Loranger est propriétaire et emploie une personne à temps plein. Ils fabriquent des armoires, meubles, vanités et comptoirs sur mesure. L'entreprise est située sur la rue Principale Nord, dans l'ancien établissement, Magasin Rocheleau.

Serruriers du Québec. Il offre un service de 24 heures par jour en serrurerie de tous genres, pour les résidences et les commerces.

Bernardin Côté, entrepreneur général

Bernardin acquiert son expérience en menuiserie à la manufacture de portes et fenêtres de Pierre Bergeron et sur différents chantiers de construction. En 1968, il devient entrepreneur général en construction résidentielle et commerciale et inaugure en même temps un magasin de matériaux de construction à Guigues. Tandis que son épouse



Bernardin Côté, entrepreneur général



Matériaux Yvon Robert inc.

Ce commerce de quincaillerie et matériaux de construction est en opération, à Guigues, depuis février 1996. Son propriétaire et fondateur, Gilles Robert, est l'arrière petit-fils d'Alphonse Robert. L'arrière grand-père fondait le magasin de Notre-Dame-du-Nord, repris par François Robert (grand-père), Yvon Robert (père) et Gilles Robert (fils). Martial Loranger s'occupe, à temps plein, du magasin de Guigues qui emploie aussi deux travailleurs à temps partiel.



*Les Armoires du Nord enr. dans le magasin
Matériaux Yvon Robert inc.*

Usine de boîtes à fromage

Au début de sa colonisation, la municipalité de Guigues possède quelques entreprises dites nécessaires à la survie; magasin général, boutique de forge, moulin à scie, et un service public telle la poste. M. Thomas Breen possède une terre où on trouve de l'orme. Alors, en homme d'affaires qu'il est, il démarre une usine de boîtes à fromage qu'il opère pendant quelques années. Son usine se trouve au village, juste en face de l'église. Le bois est bûché sur son lot qui se situe dans le rang 2. On y retrouve une grande quantité de gros ormes. Après les avoir coupés, les arbres sont amenés au lac où ils doivent tremper. On les charge ensuite pour les

amener à l'usine du village. Le bois est coupé à la longueur désirée et ensuite, à l'aide d'une machine, on obtient des feuilles de bois d'orme épaisses d'environ 1/4 de pouce d'épais. On fait de grandes languettes qui s'arrondissent facilement après avoir été trempées dans de l'eau bouillante, environ une journée. Elles sont maintenues arrondies à l'aide de 3 cercles de fer puis trempées dans l'eau froide afin d'éviter qu'elles ne sèchent trop vite. Ensuite c'est la période de séchage. Il faut resserrer les cercles souvent puisque les boîtes rétrécissent en séchant. Les boîtes qui serviront à transporter les meules de fromage sont fabriquées en trois formats. Elles sont vendues de 3.00\$ à 5.00\$. Ce commerce emploie environ 20 hommes, et le produit fini est écoulé en Ontario et même aux États-Unis. L'été, les boîtes à fromage sont transportées à Haileybury en bateau et l'hiver, par des voitures traînées par des chevaux. On emprunte le chemin sur le lac pour atteindre la rive ontarienne. C'est sur le train qu'elles poursuivront leur route. L'usine du village brûle en 1914; il la reconstruit au bord du lac Témiscamingue sur le lot 14 rang 1. M. Breen fera le commerce de boîtes à fromage de 1910 à 1918.

Usine de fonds de paniers

En 1969, Noël Chartier et son épouse Irène Cyr mettent sur pied une usine de transformation assez remarquable. Noël aménageait cette année-là, sa grange et son étable en usine de fonds de paniers. L'usine s'approvisionne en bois chez les cultivateurs de Guigues et auprès des gens de la paroisse. En fait, Noël achète très peu de bois à l'extérieur



Usine de Fonds de Paniers de Noël Chartier. Nord du rang 2



Accident: Dans l'usine se trouve un grand " bowler " . Louis Antoine Marchand, fils de Zéphirin y perd la vie en 1909 après avoir fait une chute dans le bassin d'eau bouillante.

de la municipalité. Les fonds de paniers sont livrés à Oxville et au Mont-Forest.

L'usine crée 10 emplois à l'année. Un surveillant de nuit fait le ménage et chauffe les fournaies à vapeur qui fonctionnent jour et nuit. La production est intense, 10,000 fonds de panier pour chacun des deux séchoirs aux 48 heures, à l'exception des fins de semaine. Toutes les machineries se trouvaient à l'intérieur des bâtiments : la grande scie, la débiteuse, la fendeuse, l'attacheuse, l'arrondisseuse, toutes reliées par des convoyeurs, sans compter le brûleur à déchets de bois.

L'équipe des travailleurs dirigée par Noël qui est assisté par son gendre Yvon Boucher, fonctionnait très bien; tout le monde travaillait dans un climat de confiance et de sérénité. Irène s'occupait de la comptabilité et de la correspondance. En plus des employés, Irène et Noël étaient heureux de donner de l'emploi à leurs enfants. Noël voyait à la bonne marche de l'entreprise, à la vente, aux achats et au bon fonctionnement des machines outils.

En 1972, c'est la catastrophe. L'usine est rasée par les flammes et tout est ravagé. Après le désastre, Noël et Irène décident de ne pas reconstruire l'usine. Ce beau projet, réalisé avec succès et courage, a contribué à la prospérité de Guigues de 1969 à 1972.

Fabrication de briques

Quelle pensée inusitée que de vouloir faire de la brique à Guigues! Mais pourquoi pas? L'important c'est d'essayer. Nos deux joyeux lurons, Joseph Bouffard, briqueteur, et Honoré Blais tentent leur chance. Hélas! la chance ne voulut pas qu'ils aient tiré la carte chanceuse. Au début des années 1900, Joseph et Honoré font l'acquisition d'une machine à briques qui vient des alentours de Québec. Cette machine servirait à faire la brique nécessaire pour construire les cheminées. Ils installent la

machine sur leur terre du rang 6 et l'entreprise démarre. C'est un cheval attaché à une perche qui actionne le malaxeur. Celui-ci est constitué d'un vilebrequin qui mélange la glaise, le sable et les autres ingrédients qui entrent dans la fabrication de la brique. Ces briques sont moulées et cuites pendant plusieurs jours. Elles se vendaient .05\$ l'unité. Il leur faut beaucoup de sable et celui-ci doit être de qualité spéciale. À leur grand désarroi, le sable tant recherché sera la cause de la fin de cette petite entreprise qui connut une vie, selon les dire très éphémère. Combien de temps sera-t-elle en opération? On ne peut le préciser, une autre page de notre histoire qui reste sans réponse... Les briques ont servi à monter plusieurs cheminées à Guigues. On dit aussi qu'elles furent utilisées pour les murs de l'ancien presbytère de Ville-Marie.

Les prospecteurs miniers

Plusieurs personnes prétendaient, au siècle dernier, que le Témiscamingue recelait des minéraux en abondance, mais il semble qu'on ait gardé ce potentiel minier en réserve. Jusqu'au début des années 1920, il y avait beaucoup de prospection sur le territoire de Guigues. Parmi les prospecteurs les plus connus qui ont résidé à Guigues, il y a eu Angélo Petosa, Moïse Julien, Joseph Richard, Hectoret Alfred Roy, Jean-Baptiste Boucher, Charles Camirand, Arthur Piché, Horace Bédard, Adonai Ethier, Stanislas Brien, Maxime Masson ainsi que Émery Herbet et Auguste Lavallée.



Machine à briques, début 1900



Mine de silice

Depuis 1925, on s'intéressait à un dépôt de sable jaune sur les lots 19 et 20 du rang 2, propriété de Jos Moisson et d'un Anglais. Ils s'étaient associés à Odilon Roy et ils avaient découvert que ce sable, appelé silice, entrait dans la fabrication du verre avec lequel on fait les vitres et le cristal.

Euclide Roy racontait qu'en 1929, il avait transporté de ce sable avec ses chevaux à Ville-Marie, et qu'il avait mis ce sable sur les gros chars (le train) en direction de Toronto. Ce transport était coûteux et lent.

Un certain M. Piohoea prit la relève d'Euclide avec un énorme camion, dont les pneus pleins étaient dépourvus de chambres à air. Ce camion pouvait charger plusieurs tonnes à la fois, mais les ponceaux entre Guigues et Ville-Marie étant de bois, le camion défonçait les calvettes. Le ministère des



Chargement de silice tiré par des chevaux

En 1935, la compagnie Hill Clark Francis de New-Liskeard construisit un moulin d'une capacité de 150 tonnes. Les cultivateurs ont vendu, l'année suivante, 400 cordes de bois de 4 pieds pour chauffer ce moulin. C'est Odilon Roy qui était chargé de recevoir le bois de chauffage.

L'entreprise voulait concurrencer l'importation de silice au Canada en provenance des États-Unis. On voulait transporter la silice par bateau jusqu'à l'usine de New-Liskeard, mais le gouvernement du Québec s'objecta. Il exigeait que les produits du Québec soient transformés sur place, pour créer des emplois au Québec.

La compagnie Hill Clark Francis cessa alors ses activités au moment où la municipalité imposait une taxe foncière sur ces installations. En conséquence, la compagnie démolit le moulin.

Voici le rapport du géologue J.-F. Henderson sur le gisement de silice du lot 19, rang 2 de Guigues, publié en 1937 par le ministère des Mines



Georges Lemire à la mine de silice.

Transports a interdit l'usage de ce camion. On essaya bien de transporter la silice avec un camion plus petit, mais ce n'était pas rentable.

d'Ottawa :

La Frontière, mars 1938

La Petosa Roy Premier, organisation minière, a tenu son assemblée annuelle. Étaient présent MM. Stanislas Brien, président ; Angelo Petosa, gérant ; Arthur Piché, secrétaire-trésorier ; Moïse Julien, Adam Royer, Alfred Côté, Ovide Drolet, directeurs. Le Révérend Philippe Jubinville, curé de St-Eugène, MM. Félix Paquin, Maxime Masson, Jos. Richard, actionnaires, etc. Les intérêts de la société y ont été discutés en général.



Témisca Silice, rang 2 lot 19, mai 1987

« Un affleurement isolé de grès ordovicien est exploité par la Flint Sands, Limited, à deux milles à l'ouest de St-Bruno. On produit un sable de silice très pur contenant une moyenne de 97 % de SiO₂ et convenant à la projection de sable et au filtrage ».

Par la suite, ce dépôt de silice passa entre les mains de plusieurs propriétaires qui essayèrent de l'exploiter, mais ce n'était pas sans difficulté.

En 1980, un groupe forma la compagnie Témisca silice et ouvrit à nouveau cette carrière pour rencontrer un nouveau problème. C'est qu'on ne trouvait pas de débouché pour toutes les grosseurs de silice et que beaucoup de résidus ne pouvaient pas être exportés.

Lorsque Ghislain Jollette est devenu propriétaire du dépôt de silice et de l'usine de transformation de la chaux, on a pu transformer la silice en produits qui sont en demande sur le marché. La silice de Guigues est utilisée pour la filtration des eaux et des piscines, comme sable à jet de différents calibres ou encore comme sable horticole dans les pépinières. L'usine de silice emploie 9 travailleurs à temps plein et l'été, jusqu'à 15 employés.

Il n'est plus nécessaire de dynamiter comme autrefois pour extraire la silice. On utilise plutôt une très grosse pelle mécanique.

Fabricant de chaux... Mine de chaux

On fabriquait à Guigues un autre produit utile, soit la chaux. Aux environs de 1920, Joseph Ducharme

exploitait un vaste dépôt de chaux sur sa terre, située sur le lot 58, rang 2, canton Duhamel, qui fait partie de la municipalité. Il s'était construit un four dans lequel il cuisait le minerai de sa carrière pour en faire de la chaux vive. La chaux vive qu'il produisait servait à faire le mortier dont on avait besoin pour tenir les briques des cheminées. La chaux vive servait également à confectionner un ciment pour emplir les joints des maisons en bois rond ou en pièces équarries à la hache.

Joseph Ducharme livrait également de la chaux agricole à ceux qui voulaient amender leur terre, mais cet épandage n'était pas très populaire auprès des cultivateurs, dont les terres encore neuves, fournissaient d'excellentes récoltes. La chaux éteinte était pour chauler la terre des jardins principalement. Il en vendait de porte-à-porte.

En 1980, la compagnie Aiguebelle fit des recherches en vue d'exploiter d'autres gisements de chaux sur le lot 31 du rang 1, appartenant à Gérard Vaillancourt. On a estimé qu'il y avait là une réserve de plus de 2 millions de tonnes de minerai de chaux pure à 90 %. Il suffisait de l'extraire du rocher et de la broyer en poudre pour que cette chaux puisse être épandue sur les champs. Entre 1982 et 1992, on aurait extrait et livré 100 000 tonnes de chaux agricole. Comme les gouvernements ne subventionnent plus le transport, les agriculteurs estiment que le prix de la chaux est trop onéreux. La compagnie Aiguebelle a vendu ses droits et Témiska a modernisé ces installations de façon à trouver de nouveaux marchés. Aujourd'hui, on produit environ 2 000 tonnes par année de chaux agricole, 1 000 tonnes de chaux Neutrab et 500 tonnes de chaux granulaire.



Usine de transformation de la silice et de la chaux, rg 1 Guigues.

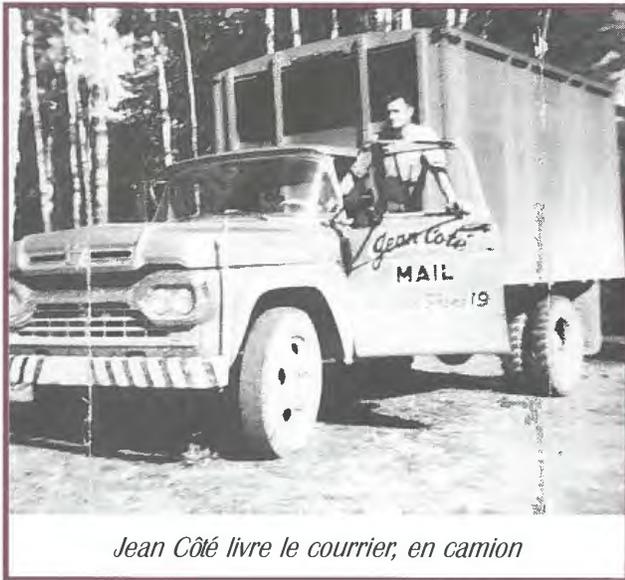


Les services publics de Guigues.

Le bureau de poste de Guigues

Les premiers employés des postes à Guigues furent Alphonse Côté, Nestor Côté et leurs épouses, qui arrivèrent à Guigues le 4 mai 1890. Vers 1900, les Côté ouvrent un magasin général où même les résidents de Notre-Dame-du-Nord viennent chercher leurs provisions, car dans cette paroisse il n'y avait pas encore de magasin. Le premier bureau de poste à Guigues faisait partie de cet immeuble. À cette époque, on allait chercher la malle du Témiscamingue à Haileybury, et la distribution vers les autres paroisses se faisait à partir de Guigues.

Par la suite, le courrier arrivait trois fois par semaine au



Jean Côté livre le courrier, en camion

premier bureau de poste du Témiscamingue, à la Baie des Pères, par navigation et portage. De là, il se rendait chez nous. Le 1er mars 1907, on reçoit le courrier à tous les jours, y compris le dimanche. Le magasin général Alphonse Côté était ouvert après la messe. Le maître de poste faisait la criée du courrier, comme on disait, et les personnes présentes pouvaient récupérer la malle à leur nom, car il n'y avait pas de casiers à l'époque. Alors qu'ils étaient très jeunes, Wilfrid et Charlemagne Lafrenière allaient chercher, sur la glace, la malle de Haileybury à partir du quai de Guigues. Les conditions de la glace n'étaient pas toujours bonnes. Charlemagne parlait souvent des chevaux qui se noyaient et qui avaient peur de la glace trop mince qui craquait, et cédait parfois. Les noms de Léo Roy et André



Dianis Ringuette transporte la poste de Guigues à Ville-Marie dans une voiture tirée par des chevaux.

Marchand sont aussi liés à l'histoire de la poste à Guigues.

La charge du bureau de poste a été transmise de Nestor Côté à son fils Alfred. Les premiers postillons de la malle rurale sont apparus à cette époque. Au début, la malle se distribue en voiture à cheval. Par la suite, Roméo Paquin livre le courrier dans les rangs de Guigues, avec une voiture décapotable et l'hiver, avec un attelage de chiens. François Beauvais est lui aussi postillon pendant un certain temps. Ensuite, Paul Paquin et Paul-Émile Dupuis se partagent la distribution de la malle de tous les rangs de la municipalité. En 1935, Camille Lacroix travaille pour Paul-Émile durant trois hivers.

Le bureau de poste est situé au fond du magasin Côté jusqu'en 1955. Il est ensuite déménagé dans la petite maison voisine qui communique avec le magasin. Pendant quelques années, c'est Jean-Louis Drolet qui y travaille et, en 1963, Alfred Côté demande à Clarisse Thérien-Cadieux si elle veut y travailler à temps-partiel, soit 27 heures par semaine. Elle commence donc cet emploi le 1er février 1963.

Le 23 mars 1964, le contrat de la construction du bureau de poste actuel, situé au 4 rue Moreau, est octroyé à Napoléon Marseille et, le 6 septembre, le déménagement se faisait au nouveau local, par un jour de pluie. Le 23 septembre, le drapeau fédéral est hissé au mât près de l'immeuble en présence de Alfred Côté, maître de poste. Le 15 février 1965, le nouveau drapeau canadien remplace l'ancien. Ce nouveau drapeau est si convoité qu'il disparaît, à plusieurs reprises, les soirs de fête au village. Le 30 septembre 1983, le ministère des postes installe un poteau d'acier dont la corde est logée à l'intérieur, mais ce dispositif n'était pas encore assez sécuritaire.



Bureau de poste de nos jours

Alfred Côté fut maître de poste jusqu'en 1968. Il fut obligé de démissionner pour des raisons de santé. Il est décédé le 26 septembre 1969, à l'âge de 66 ans. Clarisse Cadieux fut nommée maîtresse de poste le 1er août 1968. C'est la première femme nommée à ce poste, à Guigues, et aux environs. Elle avait comme assistantes Dolorès Lacasse et Jacqueline Gauthier. Les facteurs ruraux étaient: Léontine Lemire et Henriette Gauthier, pendant environ neuf ans. Denise Herbet-Roy (1977-1988) et Rose Doucet (1977-1994) prennent la relève. De 1982 à 1990, Denise est aussi remplaçante du maître de poste. Clarisse Cadieux prend sa retraite le 1er août 1984. René Julien de Lorrainville lui succède en attendant qu'un maître de poste soit nommé. C'est Jeannine Fleury-Cloutier de Lorrainville qui obtint ce poste. Elle le détiendra de décembre 1984 jusqu'à sa retraite le 1er février 1996.

Vers 1977, la malle rurale est donnée par soumission; contrat d'un an. Le postillon doit livrer la malle six jours par semaine, et le trajet est partagé entre deux personnes. Un

postillon peut recevoir 425.00\$ par mois. Le gaz vaut, à ce moment, 36 cents le gallon. Plus tard, vers les années 1986, la malle rurale est toujours concédée par soumission, mais le contrat est donné pour cinq ans. Vers 1988, avec la diminution des boîtes rurales, Guigues aura seulement un postillon. Au cours des mêmes années, le service de la malle rurale est diminué à cinq jours par semaine.

À partir de 1996, Jean-Nil Marseille, de Ville-Marie, est notre nouveau maître de poste. On retrouve deux remplaçantes du maître de poste: Nicole Jolin et Dominique Brisson. Depuis 1994, la malle rurale est maintenant distribuée

par Ghislain Morin. Bon succès à ces employés actuels de notre bureau de poste local.

La Banque d'Hochelaga

La « Banque d'Hochelaga » était en opération à Guigues vers 1922, occupant une petite maison blanche au milieu du village, lots 15 et 16, rang 4, sur le site actuel de la résidence pour personnes âgées. Nos pionniers allaient y déposer leurs maigres économies et surtout, emprunter pour des achats de machines aratoires, d'animaux etc. La banque d'Hochelaga louait cette maison à Azarie Guimond. Il s'agissait d'un bail de 10 ans, débutant le 1er juillet 1922. C'est le gérant de la banque d'Hochelaga de Ville-Marie qui signe le bail, Hector Geoffroy. Le loyer est fixé à 144 \$ par année pour les cinq premières années et à 204 \$ par année

Prix d'un timbre des années 1970 à 1996

1972	lettre 12 cents carte de Noël 8 cents
1983	lettre 32 cents
1989	lettre 38 cents
1996	lettre 45 cents



Emplacement de la banque Hochelaga. Sur la photo, Yvon Bellemare, le fils du gérant de la banque et Estelle Paquin, la petite voisine.



pour les cinq dernières années.

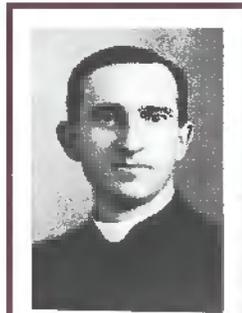
Le gérant de cette banque aurait été Jean Bellemare, d'après ce que nos parents nous ont rapporté.



La banque Hochelaga est située dans 2 ème maison à partir de la droite.

La Caisse Populaire de Guigues

Une première Caisse Populaire fut fondée à Guigues le 12 octobre 1911, lors d'une tournée dans notre région de M. Alphonse Desjardins, fondateur des Caisses Populaires. A la fin de la journée, on compte 110 sociétaires fondateurs et 145 parts sociales sont souscrites. Le président fondateur est le curé J.A. Beauchamp, prêtre de notre paroisse; Alphonse Coté est vice-président et Me Avila Beauchamp, notaire, est le secrétaire-gérant fondateur.



Curé Joseph A. Beauchamp

On nomme M. Alphonse Desjardins président d'honneur. Selon les recherches à la Société historique Alphonse Desjardins, la Caisse de Guigues a été la 69e à voir le jour au Québec. Malheureusement, aucun document ne nous livre plus de détails sur cette première Caisse Populaire à Guigues.



Avila Beauchamp

Le 14 juillet 1934, le curé de notre paroisse, le Rév. Louis-Zéphirin Moreau, adresse un télégramme à M. Cyrille Vaillancourt: "Dix paroisses du Témiscamingue ont décidé fondation Caisses Populaires. Quand aurons-nous

conférencier pour fonder ces Caisses? Réponse immédiate." Le 16 août 1934, M. Cyrille Vaillancourt répondait par courrier: "Présentement, le subside porté par le Gouvernement pour l'extension et la diffusion des Caisses n'est pas suffisant." Le curé Moreau écrit à l'Hon. M. Adélar Godbout, ministre de l'Agriculture, lui demandant d'intervenir pour faire doubler le subside aux Caisses. Une copie de cette demande est envoyée à M. Maurice Duplessis.



Curé L.Z. Moreau

Le Curé L.-Z. Moreau et quelques autres hommes de la paroisse estimaient que la coopération était un excellent instrument d'éducation populaire pour apprendre à économiser et à gérer nos affaires. Cette conviction inspire le journal de l'Union Catholique des Cultivateurs, qui propose



Maison Aurèle Marchand



Maison Joseph-Philippe Vézina.

et Joseph Grenier.

De 1936 au 1er juin 1938, le notaire Vézina offre gratuitement à la Caisse un espace dans sa demeure pour l'exercice de ses activités. De juin 1938 à 1954, la Caisse paie une location à Me Vézina. De 1954 à 1969, la Caisse est située chez M. Aurèle Marchand. De 1969 à 1977, on la retrouve chez M. Omer Lafond. En avril 1978, la Caisse inaugure ses nouveaux locaux, situés au 6 de la rue Principale.

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours, il y a eu cinq présidents de la Caisse Populaire à Guigues. Ce sont: M. Joseph Cotnoir de 1936 à 1954; M. Anselme Brien

des cours par correspondance sur la coopération et qui donne des informations sur les règlements des caisses populaires.

Le 29 mars 1936, à une assemblée convoquant les paroissiens de Guigues et suite à une conférence publique donnée par l'Abbé A. Malouin, il fut décidé de fonder une Société d'épargne et de crédit sous le nom de : La Caisse Populaire de Guigues : 59 personnes signent la déclaration de fondation et souscrivent autant de parts sociales. La taxe d'entrée est de 10 sous par part.

On élit un conseil d'administration où siègent: le président, Joseph Cotnoir, le gérant, Joseph-Philippe Vézina, les administrateurs: Omer Marchand, Alfred Coté, Roméo Drolet, Léonel Coté et Omer Lafond. La première année d'opération, le salaire du gérant fut de 50 \$ par mois. À la commission de crédit on retrouve: Camil Lacroix, Georges Gauthier et Élie Bergeron. Au conseil de surveillance on nomme: Edmond Leblond, Dianis Lafrenière



Maison Lafond.

de 1954 à 1963; M. Maurice Drolet de 1963 à 1970; M. Napoléon Marseille de 1970 à 1988; Me Benoit Drolet de 1988 à

Les directeurs généraux de notre Caisse Populaire furent: M. Joseph-Philippe Vézina de 1936 à 1954; M. Aurèle Marchand de 1954 à 1969; M. Jacques Coté de 1969 à 1973; M. Roger Lance de 1973 à 1994 et Mme Lyselle Coté, première femme à ce poste, de 1995 à ...

Depuis la fondation de la Caisse Populaire de Guigues jusqu'à aujourd'hui, 53 membres ont siégé au conseil d'administration, 24 membres à la commission de crédit et 34 membres au conseil de surveillance.



Caisse actuelle



Les présidents



Joseph Cotnoir



Anselme Brien



Maurice Drolet



Napoléon Marseille



Benoit Drolet

Les directeurs généraux



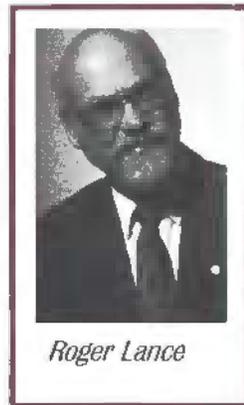
*Joseph-Philippe
Vézina*



Aurèle Marchand



Jacques Côté



Roger Lance



Lyselle Côté



*Personnel de la Caisse Populaire en 1997.
Denise Simard, Louise Rouleau, Lyselle Côté, Hélène Paquin-Robert, Louise
Gagnon, Christine Julien*



La Caisse Populaire est un rouage important dans notre communauté. Elle joue un rôle social et économique constant depuis sa fondation, tout en élargissant sa base. De 1936 à 1973, les dons de la Caisse de Guigues, à divers organismes de la paroisse, se chiffrent à 2 562\$. Mais de 1974 à 1996, notre Caisse ayant atteint une maturité suffisante, on voit ces dons s'élever à 127 705 \$. Le plus gros de cette aide financière a été distribué à Guigues même. Ainsi, la fabrique, la municipalité, le club de l'Age d'Or, des étudiants, des jeunes talents des sports ou des arts, des petits enfants et plusieurs autres organismes paroissiaux ont bénéficié des fruits de la coopération.



Hommage à Omer Lafond, lors du 60^e anniversaire de la Caisse Populaire de Guigues, en septembre 1996. Entouré de Benoit Drolet et Lyselle Côté.

Employés de la Caisse Populaire depuis sa fondation:

- Joseph-Philippe Vézin, 1^{er} dir.
- Gertrude Drolet
- Claudette Vézina
- Réjeanne Vézina
- Thérèse Proulx
- Huguette Lafrenière
- Aurèle Marchand 2^e d
- Adolphe Lavallée
- Adrien Vachon
- Rita Marchand
- Renald Gauthier
- Jacques Côté 3^e dir.
- Hector Ringuette
- Roger Lance 4^e dir.
- Jean Côté
- Carmen Jollette
- Maria Côté-Bergeron
- Hélène Paquin-Rober
- Guylaine Labelle
- Marjolaine Breault
- Elise Roy
- Françoise Vachon-
- Bellehumeur
- Jocelyne Sansoucy
- Louise L'Heureux-
- Laliberté
- Réal Gingras
- Louise Gagnon
- Christine Julien
- Lise Côté-Beaupré
- Guylaine Royer
- Monique Didier
- Denise Simard
- Andrée Boivin
- Nicole Rivest
- Ghislaine Fortier
- Louise Rouleau
- Norma Boucher
- Marielle Duchesne-
- Germain
- Marie-Andrée Gagnon
- Patrick Gignac
- Carol Guimond
- Bibiane Gagnon-Pelu
- Réjeanne Jollette
- Jacinthe Gaudet
- Annie Rivest
- Denise Plourde
- Linda Cyr
- Alain Robitaille
- Ronald Bastien
- Lyselle Côté 5^e dir.

Évolution de l'actif de la Caisse Populaire de Guigues

Année	Actif	Dus aux membres	Avoir	Sociétaires
1937	30 147 \$	28 902 \$	212 \$	
1940	43 288 \$	39 684 \$	444 \$	289
1946	258 024 \$	239 959 \$	2 575 \$	444
1956	250 125 \$	198 398 \$	14 801 \$	612
1966	486 337 \$	401 993 \$	33 948 \$	829
1976	1 533 190 \$	1 205 702 \$	81 558 \$	1 246
1986	6 211 496 \$	5 065 307 \$	365 296 \$	1 412
1996	12 545 218 \$	10 806 313 \$	1 168 319 \$	1 540

Chronique de la Caisse Populaire de Guigues:

1936: La caisse scolaire est établie dans les écoles avec la coopération des institutrices.

1937: La limite des prêts est de 200\$ par sociétaire.

1938: Bail de 5 ans avec le notaire J-P. Vézina pour le local de la Caisse, chauffé et éclairé au prix mensuel de 5\$.

1940: La Caisse Populaire de Guigues est en tête de toutes les Caisses populaires en Abitibi-Témiscamingue.

1940-1941: Les méfaits de la guerre se font sentir. Les membres sont incités à pratiquer la plus stricte économie.



- 1942: Mlle Claudette Vézina, assistante-gérante, gagne 30\$ par mois. L'employée est à la charge du Gérant.
- 1943: Dans le but d'encourager les sociétaires à déposer plus d'argent en parts sociales, le taux d'intérêt est de 3½% sur les prêts, qui seront garantis par les parts.
- 1944: Approbation des prêts consentis aux cultivateurs pour faire de la terre neuve, le tout devant être remis après les récoltes.
- 1954: Décès du gérant fondateur J.-P. Vézina à Québec. Aurèle Marchand est nommé gérant.
- 1961: La Caisse Populaire de Guigues fête son 25e anniversaire de fondation. Mme Anselme Brien prépare le banquet. Côme Marchand est le maître de cérémonie. Maurice Drolet gagne le prix de présence, un steak d'original.
- 1974: Nouveau système de comptabilité G/L
- 1975: Achat du terrain de Wilfrid Lafrenière le 18 juillet.
- 1976: C'est le 40e anniversaire de la fondation de la Caisse. On fait des démarches pour faire construire un nouveau local.
- 1977: Contrat de construction accordé en avril à la firme Dubé et Roy de Lorrainville, au coût de 56,870.00\$.
- 1978: Inauguration des nouveaux locaux le 30 avril. Adhésion au concours international des jeunes.
- 1979: Adhésion au système de télétraitement de la Fédération, le 22 mars. Adhésion au service inter-caisses le 13 septembre.
- 1980: Participation au 75e anniversaire de la paroisse de Guigues.
- 1981: Projet de construction d'une voûte.
- 1982: Construction d'une voûte par J. Drolet et Fils et achat d'équipement de sécurité chez M.G.M. pour un coût global de 16 500 \$.
- 1985: Commandite de 5 000 \$ pour le Centre communautaire de Guigues.
- 1986: Commandite de 5 000 \$ de la F.M.O. pour le Centre communautaire de Guigues. 50e anniversaire de fondation de la Caisse Populaire de Guigues; un hommage est rendu à Omer Lafond, membre fondateur. Il est le seul membre à avoir siégé sur les trois conseils depuis le début de la fondation de ladite Caisse. Le repas est préparé par Mme Thérèse Guimond-Coté. Me Benoit Drolet est le maître de cérémonie. Musique et chants interprétés par Stéphane Lance, Christine Laperle et Vicky Marchand.
- 1987: Achat d'une partie de terrain de Fernand Aubé. Invité spécial au gala Météoritem à St-Bruno-de-Guigues: Claude Béland, président de la Confédération du Mouvement Desjardins.
- 1988: Participation au 25e anniversaire de sacerdoce de l'Abbé Gérard Lecomte, curé de notre paroisse.
- 1989: Mme Monique Didier est nommée directrice par intérim.
- 1990: Création d'une réserve de stabilisation.
- 1991: Nouvelle procédure d'élection.
- 1992: Adoption du code de déontologie.
- 1994: Mise en vigueur des certificats de localisation à compter du 1er mai. Embauche du directeur par intérim Ronald Bastien. Commandite de 5 000 \$ pour le parc Richelieu. Adoption des nouvelles politiques de crédit. Adhésion à un projet pilote de partage des ressources spécialisées en crédit agricole et commercial.
- 1995: Embauche de Mme Lyselle Coté, première dame au poste de directrice générale. La Caisse s'implique dans le projet du centenaire de la municipalité de Guigues.
- 1996: Projet de réingénierie, service de point de vente provincial 60e Anniversaire de la Caisse populaire de Guigues, lors de son assemblée générale annuelle, les membres ont rendu hommage à M. Omer Lafond, membre fondateur de la Caisse. Aussi la Caisse a versé une ristourne de 60 000 \$ à tous ses membres.
- 1997: La Caisse Populaire de Guigues est le principal commanditaire des festivités du Centenaire de Guigues; un don de 20,000.00\$ est versé au comité. Un don de 10 000 \$ est accordé à la Fabrique de Guigues pour les rénovations de l'église, ainsi qu'un don de 5,000.00\$ à la municipalité pour le système de climatisation du centre communautaire.

L'année 1997, est pour notre caisse populaire une année très spéciale. Elle se voit décernée "L'Abeille d'Or" pour la meilleure performance marketing. Cette mention honorifique est donnée au niveau de la Fédération des caisses populaires Desjardins de Montréal et de l'ouest du Québec, et cela parmi 321 caisses participantes. Ce concours est d'office depuis maintenant 14 ans. De plus, la Caisse Populaire de Guigues, est la première institution à recevoir cet honneur individuel, L' Abeille d'Or Marketing, dans la région du Témiscamingue.

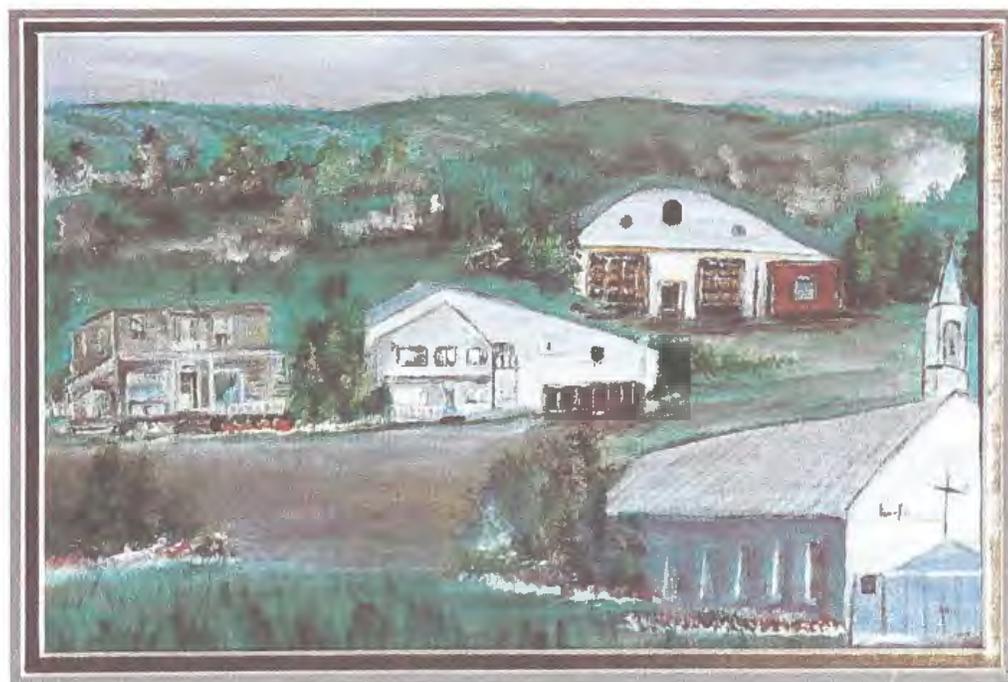


Comme vous pouvez le constater, l'évolution de notre Caisse fut constante et progressive. Le sens de la coopération, l'implication sociale et économique de notre Caisse dans son milieu, sa solidarité à l'endroit de la communauté et la qualité du service aux membres ont toujours animé l'esprit de nos dirigeants. C'est pourquoi nous sommes fiers aujourd'hui de fêter le 60e anniversaire d'une Caisse Populaire qui est représentative de son milieu, une institution financière en bonne santé, qui est prête à faire face au défi du prochain millénaire. Cela, grâce à votre participation, votre fidélité et votre intérêt. Merci de faire confiance à votre Caisse.





Croix de chemin Guigues « Sous le pont, il y a mon histoire... »



« Lieu de rassemblement »

Artiste : Carmen Bemire
Titre : Sous le pont il y a mon histoire
Croix de chemin... Guigues
Médium : Peinture à l'huile



Chapitre 8

ASSOCIATIONS, SPORTS, LOISIRS ET CULTURES

A.F.E.A.S

Une histoire de femmes d'hier à aujourd'hui. Après l'annonce faite au prône, dimanche le 10 décembre 1944, une assemblée des dames et des demoiselles de la paroisse est tenue à la salle paroissiale, mercredi à 20:00 heures.

Une centaine de personnes sont présentes. M. le curé L.Z. Moreau ouvre l'assemblée par une prière et félicite les personnes présentes d'être là en si grand nombre.

Le but est de fonder un cercle local de l'Union catholique des fermières (U.C.F.), comme les hommes de l'U.C.C. Les dames trouveront dans l'U.C.F. l'occasion de s'instruire, de pratiquer la justice sociale, religieuse, économique, artisanale et technique. Ne pas cacher ses connaissances mais de les faire connaître aux autres, sans arrière-pensées. Notre idéal et notre fierté de la profession agricole seront renforcés par les études de chaque mois où nous pourrons puiser les connaissances dont on se servira au besoin.

L'U.C.F est libre vis-à-vis du gouvernement, ce qui fait sa force.

Après discussion et l'encouragement de notre curé, nous procédons aux élections sous sa présidence.

Mme Stanislas St-Amant est élue présidente,
 Mme Lorenzo Routhier, vice-présidente,
 Mme Jean Meilleur, directrice
 Mme Henri Gauthier, directrice
 Mme Adarie Royer, directrice
 Mme Ildiau Larose, directrice
 Mme Ovide Drolet, directrice
 Mlle Fleurette Champagne, sec.trés.

A la première réunion du cercle de l'U.C.F. l'étude est: La science de l'alimentation. On se sert du journal "La Terre de chez-nous" comme référence. Ensuite viendront: l'établissement des jeunes ruraux, la religion dans la famille, la coopération, la politique, l'autonomie, la famille et la terre (cours offerts dans le journal), le patriotisme. La revue "Le guide" est consultée à chaque assemblée. L'étude religieuse est très importante. M. le curé se fait un devoir d'être présent et donne des directives sur l'éducation religieuse des enfants .

Le travail manuel, pour l'exposition qui a lieu la dernière semaine de chaque mois, est décidé par les dames du bureau de direction: Tissage, travail au crochet, tricot, coussin, courte-pointe, art culinaire, pâtisserie, embellissement de l'environnement, jardin, parterre, atelier de couture avec une technicienne; voici l'éventail des travaux exécutés par les membres. Des métiers furent achetés pour le tissage.

Des personnes importantes viennent encourager les membres:

Milles Caron et Marie Dupuis sec. générale, Père Lebel, Père Albert Tessier, Père Richard de l'école Moffet de Ville-Marie.





Travaux d'artisanats réalisés par les dames de l'A.F.É.A.S, pour leurs expositions

Mme Stanislas St-Amant laisse la présidence car elle devient présidente diocésaine et c'est Madame Lorenzo Routhier qui la remplace. A son tour, Mme Routhier devient 2^{ième} présidente diocésaine et Mme Viateur Leblond prend la relève.

En 1957, l'U.C.F. devient l'Union catholique des femmes rurales (U.C.F.R) Pourquoi? Mlle Marie Dupuis, sec. générale répond comme suit: C'est pour répondre aux besoins des femmes rurales sur le plan affectif, social et professionnel. Ces besoins satisfaits, la personnalité féminine grandit, s'épanouit. Le but de l'U.C.F.R.: Il doit y avoir de l'esprit d'équipe, de la fraternité, de l'entraide et de l'enthousiasme.

Pour arriver à ses fins, des comités se sont formés: comité d'éducation, de propagande, d'art ménager, d'accueil, de loisirs et de publicité.

Le comité d'éducation est un comité d'étude et de revendication en faisant des résolutions qui sont acheminées à qui de droit. Les sujets varient: L'autorité des parents, travail des mères hors du foyer, l'éducation sexuelle, dialogue entre époux, insuffisance des revenus des agriculteurs, aide familiale, vie affective de l'enfant, présence de la femme dans la société, les loisirs, les femmes, les affaires municipales et scolaires, le rapport Parent, les polyvalentes, études religieuses dont la catéchèse.

Tous ces sujets sont étudiés avec l'aide de personne compétentes: Le Père Martineau, Mme Armand Baril prés. diocésaine, Père Meunier, Agronome Desjardins, Mme Julienne Simard, M. et Mme Philibert Guay et le curé de la paroisse.

Aussi, l'U.C.F.R organise des assemblées conjointes avec l'U.C.C.

Le comité d'art ménager est très actif avec la participation de: Mme Roméo Rocheleau, Mme Thomas Lemire, Mme Marie-Laure Cotnoir, Mme Marguerite Gagnon, Mme Ghislaine Chartier Paquin, Mme Monique Delisle, et Mme Laura Lacasse.

Des cours de couture, chapellerie (chapeaux), décoration, tissage, broderie, dessins, agencement de couleur, céramique, macramé, pièces murales pour qu'au mois de mai ou juin, une exposition couronne le tout, et fait découvrir beaucoup de talents cachés. Les meilleures pièces sont envoyées à l'exposition du salon de l'agriculture.



Monique Herbet, tissant une catalogne à l'atelier, en compagnie de Frédéric

"Femmes rurales" est la revue de l'U.C.F.R et un article est lu à toutes les assemblées. La partie religieuse est bien importante.

A tous les ans, un congrès diocésain vient clôturer toutes les activités. Des résolutions y sont amenées pour demander d'améliorer le vécu des citoyennes et des citoyens.

L'U.C.F.R a compté plus de 127 membres.

Présidentes:

Mme Viateur Leblond- 1957-58 et 1961
 Mme Georges Léonard- 1959-1960
 Mme Sylvio Bérubé - 1962 à 1964
 Mme Florent Lemire - 1964
 Mme Philibert Guay - 1965
 Mme Philippe Roy - 1966

De 1957 à 1966, l'U.C.F.R fait avancer les femmes dans le vécu. Il existe trois associations de femmes dans le Québec



soient: Les Fermières, l'U.C.F.R, et les cercles d'économie Domestiques (C.E.D) Il y a de la fusion dans l'air pour regrouper les forces. Les Fermières ne veulent pas la fusion. Alors, l'U.C.F.R et les C.E.D décident en septembre 1966 de s'unir pour donner naissance à l'A.F.E.A.S. "Association féminine d'éducation et d'action sociale"

La devise : Unité, travail, charité et solidarité.

Les buts: Éducation et action sociale.

Mme Éliisa Roy, présidente régionale, dit à l'A.F.E.A.S, "L'objectif et les buts de l'aféas: L'éducation et l'action sociale marchent de pair. c'est-à-dire s'unir pour réussir et il est temps que la femme prenne ses responsabilités pour faire face aux exigences de la société."

Alors le programme d'étude et d'action étudie et demande des améliorations par la présentation de résolutions aux congrès régional et provincial.

Voici différents sujets à l'étude:

- Valeur sociale et économique du travail féminin.
- Santé physique et mentale.
- l'avortement.
- Soins à domicile.
- Demande de maisons pour personnes âgées.
- Demande d'un plus grand nombre de médecins.
- Service de santé et services sociaux.
- Contrôle de l'alcool, drogues et stupéfiants.
- Testaments.
- Fonctionnement d'une Commission Scolaire.



*Stéphanie Badeau,
mannequin...*

- Justice dans l'enseignement.
- Ecole publique.
- Formation de comité de parents et d'école.
- Système de revenu garanti.

L'autre volet très important est l'art ménager, l'art et la culture. Les deux principaux buts sont de cultiver chez la femme, l'intelligence des mains, qui peut se manifester en décoration, tissage, couture etc...Mais aussi l'intelligence du coeur pour l'utiliser avec tact, compréhension et amour. Rendre sa maison accueillante. C'est aussi un échange entre les membres.

A toutes les assemblées, un sujet différent est présenté: dentelles, broderie, mode, émaux sur cuivre, macramé, batik, cuir, couture,

décapage de meubles, pollution, l'environnement, recyclage, l'art culinaire, la récupération, le compostage et le jardinage.

Des cours sont obtenus par l'entremise de l'éducation populaire, de Crept et de Ovep. Cours agricoles aux femmes de cultivateurs, connaissance de soi, est-ce ainsi que les femmes vivent, cours d'animation, relations humaines, couture artisanat, dépannage automobile, apprendre à faire un budget familiale, psychologie enfantine et orientation pour adolescents, deux cours donnés par Mme Julienne Simard, épargne et crédit. Des réunions parents-maîtres sont organisées et une demande de maternelle est faite à l'école.

En 1967, l'aféas comptait 163 membres. Où en sommes-nous ?

Au début, l'aféas organisait des assemblées conjointes avec l'U.C.C. Des expositions mensuelles permettaient aux membres de se perfectionner et des expositions annuelles et parade de mode étaient le dénouement normal des efforts soutenus durant toute l'année.

Depuis 1944 existe une association féminine, à Guigues. Alors notre présidente, Mme Rollande Charette, décide en 1974, de fêter ces 30 années de travail.

En 1992, l'A.F.E.A.S de Guigues participe au prix Azilda Marchand, prix qui est donné pour une action réalisée dans le milieu. "Journée d'évasion" est le titre de notre action. Le but est de combattre la solitude des femmes seules en les amenant



Parade de mode organisée en juin 1968. Mannequins : Annie et Nicole Paquin



Courte-pointe illustrant les réalisations des membres Aféas depuis 30 ans. Réalisation de l'Aféas provincial, chaque région a participé.

Les responsables en art ménager, art et culture: Mmes Roméo Rocheleau, Laura Lacasse, Marielle Cotnoir, Marie-Laure Cotnoir, Ghislaine Chartier Paquin, Clémence Cardinal, Léontine Lemire, Rose-Annette Lacroix, Monique herbet et Jeanne Gauthier.

Les principaux outils de travail, le dossier et la revue "Femmes d'ici" nous aident dans nos études et aussi des invitées compétentes qui nous renseignent.

Bravo à toutes ces femmes d'hier à aujourd'hui qui nous ont donné un bel exemple de solidarité, d'engagement et d'égalité. Continuons ce

magasiner et partager entre amies.

beau travail qui dure depuis 52 ans.

30 ans de présence, 30 ans de conscience. Voilà le vécu de l'Aféas provincial. C'est avec fierté qu'en 1996, l'aféas fait le résumé de tous les différents dossiers liés aux conditions de vie des femmes, de la famille et leurs répercussions sur la société, en présentant une courte-pointe illustrant les réalisations des membres Aféas depuis trois décennies.

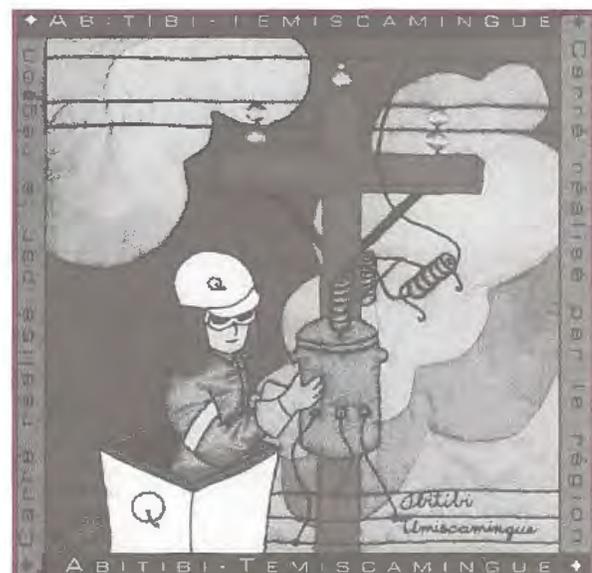
Quelques dames se sont impliquées à la région: Mme Eliza Roy, 2 ième présidente régionale, Mme Georgette Beauvais, directrice de secteur, Laurette Smith, secrétaire régionale, Rose-Annette Lacroix et Jeannine Gauthier, représentantes Aféas locale à la région.

Chaque carré de courte-pointe, représente un thème: Santé, pouvoir politique, économique, Eglise, formation et orientation des filles, justice, environnement, fiscalité, formation, arts et culture, prix Azilda Marchand, femmes collaboratrices, travailleuses au foyer, travail et emblème de l'aféas.

La première femme maire de Guigues, Mme Georgette Beauvais est une membre Aféas.

Notre région avait le thème: Formation et orientation des filles. Elle représente une fille, monteuse de ligne. Aujourd'hui, les filles accèdent à des métiers non traditionnels, ce qui leur permet d'assurer leur autonomie financière, mais c'est un défi constant pour les générations futures.

La conceptrice est Cécile S Barrette de Lorrainville et l'artisane Jeannine Gauthier de Guigues. Dans notre Aféas locale, le travail ne s'est pas fait seul. Il a fallu des femmes courageuses et décidées pour faire avancer la cause des femmes dans notre paroisse. Les responsables en éducation: Mmes Philibert Guay, Françoise Morin Lègaré, Solange Pitre, Gilberte Pétrin, Yvonne Vaillancourt, Georgette Beauvais et Jeannine Gauthier.



Carré de l'Abitibi-Témiscamingue, conception Cécile S. Barrette de Lorrainville, l'artisane était Jeannine Gauthier de Guigues.



Les présidentes locales de l'Aféas furent:

Éliza Roy en 1966,
 Aldéa Gagnon en 1967
 Rosalia Roberge en 1968-1969
 Françoise Morin-Légaré en 1970-1971
 Rollande Charette en 1972-1973
 Antoinette Dupuis en 1974-1975
 Georgette Beauvais en 1976 à 1978
 Auréa Guimond en 1979 à 1981
 Solange Pitre en 1982 à 1984
 Jeannine Gauthier en 1985 à 1989
 Rose-Annette Lacroix en 1990 à 1997



Dames de l'A.F.É.A.S. en 1996.

1er rang : Yvette Guilbeault, Rose-Annette Lacroix, Madeleine Beauchamp,

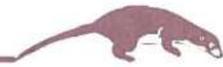
2e rang : Edna Royer, Monique Herbet, Cécile Herbet, Fleurette Côté



Dames de l'A.F.É.A.S. en 1986.

1er rang : Jeanine Gauthier, Rosalia Roberge, Georgette Beauvais, Georgette Leblond, Rollande Charette

2e rang : Béatrice Côté, Thérèse Côté, Fleurette R. Côté, Berthe Guimond, Gilberte Robert, Florence Vachon, Yvette Vachon, Rose-Annette Lacroix, Éliette Guimond



d'Éducation Populaire

Le comité d'Éducation Populaire de Guigues est un comité bénévole, à but non lucratif, et chapeauté par l'Organisme régional de Développement Éduco-Témis (O.R.D.E.T.).

Le comité existe depuis environ vingt ans. Au début, le comité accomplissait des activités de types culturels comme: la céramique, l'artisanat, le tricot, la couture etc.. Aujourd'hui, avec les normes du ministère de l'éducation, les activités sont de types éducatifs tels que: pré-retraite, Odyssée, journée de la femme, devoirs-leçons, la saine alimentation, les droits de la personne et le journal local. Il s'agit de rejoindre les gens les plus démunis de la société et bien d'autres.

Notre activité première est le journal local, Le Babillard. Ce journal est écrit à tous les mois et cela depuis quinze ans. Le journal est un moyen de diffuser une information authentique de ce qui se passe dans la localité.

En 1982, les personnes faisant partie du comité étaient: Auréa Guimond, Simone Robert, Yvonne Vaillancourt, Edwidge Paquin et Simone Chartier. En 1997, le comité se compose comme suit: Nicole Gélinas (responsable du comité), Edwidge Paquin (adjointe) et Rachel Vachon (secrétaire).



*Responsables du comité d'éducation populaire en 1997,
Rachel Vachon, Edwidge Paquin et Nicole Gélinas*

Cercle paroissial de la Société St-Jean Baptiste

On peut affirmer que Guigues est un foyer de l'esprit canadien-français au Témiscamingue. En effet, le cercle paroissial de la Société St-Jean Baptiste est fondé à Guigues

le 2 décembre 1945 et compte 275 membres, présidé par Ernest Routhier. Le Cercle régional de la SSJB, présidé en 1955 par Philibert Guay notaire compte 1250 membres. On rapporte que les membres de la SSBJ s'étaient constitués

La Frontière du jeudi le 16 mai 1957
Article signé par Roger Dalfond

« Rappelons les faits qui ont entouré la fondation de la Société à l'échelle diocésaine ; car il existait déjà une section régionale, fondée en 1945, dans le Témiscamingue.

« Le rayonnement partit de St-Bruno de Guigues, en décembre 1954, et se répandit dans toutes les paroisses de la région. Le recrutement s'intensifia tellement qu'en janvier 1956, nous comptons 3,500 membres.

« Les dirigeants d'alors décidèrent de s'étendre davantage. On parcourut le comté de Rouyn-Noranda ; et aujourd'hui, le diocèse de Timmins (partie québécoise) compte 5,000 membres. Et on peut dire que le recrutement se poursuit toujours à un rythme moyen de 50 nouveaux sociétaires par mois ».

une assurance-collective. Chacun fournissait un dollar à chaque décès.

Le cercle paroissial de Guigues poursuit les buts de la SSJB. C'est un mouvement patriotique qui fait la promotion du français dans tous les secteurs de la société. Les thèmes des congrès organisés en font foi : « vers un Québec français », « Au Québec français un visage français », « vers un Québec fort » etc. Fernand Audet a été pendant de nombreuses années le seul lien nous rattachant au conseil régional de la SSJB, qui a son siège social à Rouyn.

En 1955, notre cercle paroissial s'est affilié au mouvement régional de la Société St-Jean Baptiste, connu sous le nom de la Société Nationale des Québécois de l'Abitibi-Témiscamingue. Parmi les fondateurs de la Société, on trouve des citoyens de Guigues dont le curé Moreau et le notaire Philibert Guay comme premier président. Le cercle local de la SSJB a cessé d'exister en 1996.



Quelques photos souvenirs des associations Lacordaires et Ste-Jeanne D'arc, ainsi que de l'association des Femmes Chrétiennes. Un texte, sur ces organismes, apparaît au chapitre 6, sur la vie religieuse.



Association Lacordaire et Ste-Jeanne D'arc.

1^{er} rang : Éva Leblond, Aglaé Gauthier, Gabrielle Guimond, Lucienne Rocheleau, Aldéa Gagnon, Adouilda Gagnon, Mme Lorenzo Routhier;

2^e rang : Rollande Charette, Marceline Lemire, Marie Brulé-Paquin, Mme Guilbault, Mme Cardinal, Mme Léonard,

3^e rang : Jeanne d'Arc Girard, Simone Éthier-Julien, Florence Vachon, ?, Léda Drolet, Véronique Gagnon,

4^e rang : Rita Bérubé, Curé Perron, Florence Éthier; Imelda Bérubé, ?, ?, Mme Pierre Éthier, Mme Maurice Drolet, Hélène Lachevrotière-Drolet, Léopold Fleury, Yvan Drolet, Maurice Drolet.



Conseil 1992-96 des Femmes Chrétiennes.

*Avant : Victoria Giroux, Clarisse Cadieux, Aurore Roy,
Arrière : Rollande Charette, Jeannine Gauthier, Berthe
Guimond, Jacqueline Gauthier, Cécile Roy*



Remise de certificats de l'Association Lacordaire et Ste-Jeanne D'arc,

1^{er} rang : Emmanuel Pétrin, Urbain Guimond, Roméo Rocheleau, Lucienne Brisson-Rocheleau, Jeanne d'Arc Lafontaine-Vachon, Gilberte Beauvais-Pétrin, Aurore Grenier-Drolet,

2^e rang : Paul-Émile Leblond, Renald Landry, Antonin Herbet, Isabelle Bélanger-Herbet, Adouilda Lemire Gagnon, Aldéa Thérien-Gagnon,

3^e rang : Maurice Drolet, Claude Côté, Yvonne Côté, Marie-Laure Lacasso-Cotnoir, Gabrielle Gagnon-Guimond, Alice Marin-Léonard,

4^e rang : Fernand Audet, Stanislas St-Amant, Marcel Cadieux, Clarisse Thérien-Cadieux, Eva Guilbeault-Leblond, Anne-Marie Lorrain-Cardinal



Conseil 1996 des Femmes Chrétiennes,

*Avant : Victoria Giroux, Clarisse Cadieux, Aurore Roy,
Arrière : Jeannine Gauthier, Madeleine Beauchamps,
Jacqueline Gauthier, Jeanne d'Arc Lachapelle*



Fête de la St-Jean Baptiste

La fête nationale des Canadiens-Français, comme on disait autrefois, a toujours été importante pour les gens de Guigues. Le curé Moreau en fait mention dans ses notes personnelles. Voici ce qu'il avait recueilli auprès d'anciens paroissiens, à propos de la St-Jean Baptiste fêtée à Guigues en 1902 :

« sur le site actuel du jardin du presbytère, aux tables dressées dans la verdure des sapins, on donne un grand banquet. Sur une estrade, au centre du terrain, des orateurs harangent la foule. Il y a là le père Beaudry, Procule Ranger et deux voyageurs de commerce, conscrits à cause de leur langue bien pendue. »

Programme de la St-Jean du 24 juin 1906 :

« À Ville-Marie : grand-messe à 10 hres.
 À Guigues, messe basse à 7:30 hres a.m., après laquelle procession de voitures pour aller assister à la fête à Ville-Marie. Midi : dîner champêtre et discours. En après-midi, jeux. En soirée, séance. Le lendemain, excursion en voitures. Départ de Ville-Marie à 9 hres. Arrivée à Guigues à 11 hres. Banquet servi à 11:30 hres par les dames et les demoiselles de la paroisse. »
 Dans les années qui suivent, la St-Jean Baptiste est fêtée à tour de rôle dans les localités du comté. On peut rajouter que Guigues a souvent reçu le Témiscamingue et même, qu'il l'a reçu avec éclat.

En 1955, la célébration de la St-Jean Baptiste coïncide avec

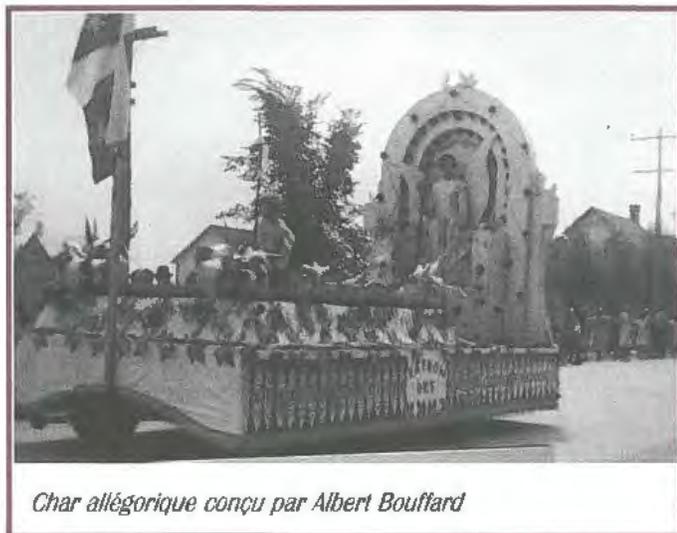


Le petit St-Jean Baptiste de 1959 ou 1960

le 50e anniversaire de fondation de la paroisse de St-Bruno-de-Guigues. Le curé Moreau avait organisé la célébration de la St-Jean, aidé d'un comité comprenant le maire Wilbrod Côté et le président de la commission scolaire, Philippe Charette. Pendant trois jours, vendredi, samedi et dimanche, tout le Témiscamingue avait fêté la St-Jean à Guigues. La température fut idéale et ces fêtes remportèrent un franc succès.

On débuta par une messe solennelle en l'église paroissiale, le sermon fut prononcé par le père Marcel Duguay, o.m.i.. Immédiatement après la messe, la foule assista à un défilé de chars allégoriques, présentés par les différentes paroisses du Témiscamingue rural. C'était, selon l'avis des témoins, un défilé remarquable.

La température se maintenant, les visiteurs affluaient de plus en plus nombreux dans le village et sur les terrains de jeux. Une importante partie de balle était disputée entre l'équipe de Rouyn et les porte-couleurs du Témiscamingue. La foule se pressait également autour des différents kiosques érigés sur le terrain. En soirée, on assistait à une veillée au village. La fanfare de Ville-Marie, sous la direction de Augustin Chénier, donna d'abord un bref programme d'airs canadiens. Louis Bilodeau du poste CKVM agissait comme maître de cérémonie, secondé par Roland Barrette. L'assistance répondit à ces vieux chants canadiens, dirigés



Char allégorique conçu par Albert Bouffard



Char allégorique du Cercle des Fermières



Char allégorique de L'Âgeas

par Roland Barette, professeur à l'École d'Agriculture de Ville-Marie.

La Fête de la St-Jean continue d'être célébrée à Guigues sous la forme d'une fête de famille où les citoyens sont heureux de se retrouver, d'applaudir leurs talents locaux et d'apprécier leur appartenance à leur milieu et à leurs racines. Notons que Méo Paquin et Henri Routhier se sont impliqués durant plusieurs années comme organisateurs des fêtes de la St-Jean

Club de l'Âge d'Or

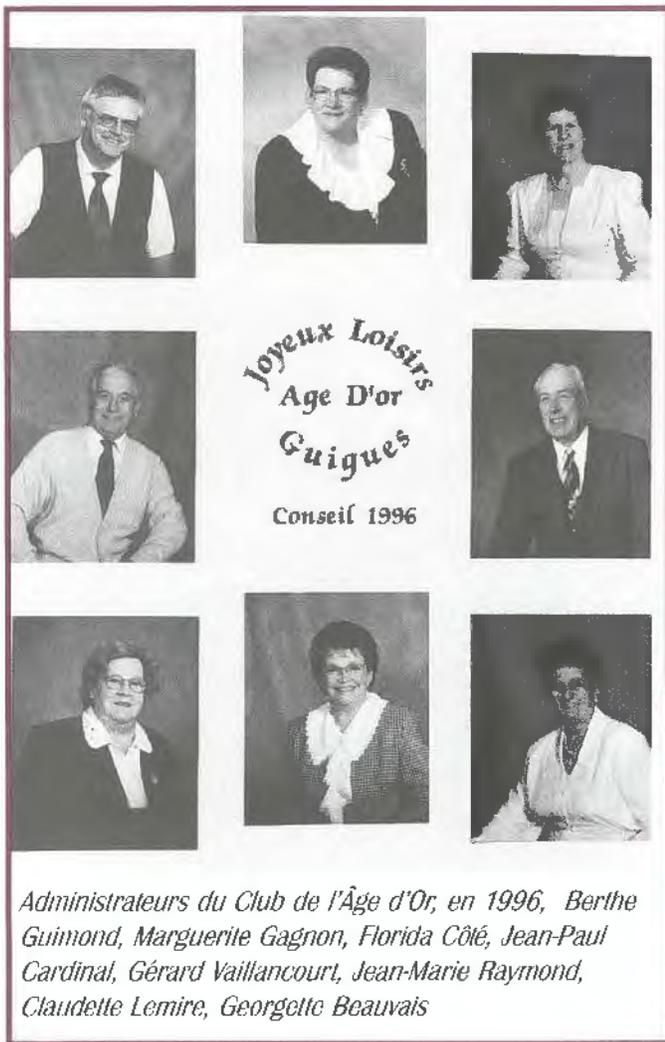
Le 2 avril 1973 une première assemblée de fondation du club de l'Âge d'Or de Guigues est tenue et 32 personnes y assistent. Parmi les invités on trouvait Lucien Gaudet, coordonateur des clubs du Témiscamingue, M. le curé Stanislas Dubois et Jacques Bruneau. Un conseil provisoire est formé pour une période de deux à trois mois. Le président est Jacques Bruneau, le vice-président Horace Paquin, la secrétaire Mme Sara Paquin.

Le 4 juin 1974 le club s'organise pour de bon. Il portera le nom de Joyeux Loisirs et compte 28 membres qui déposent une cotisation de 2.50 \$ par personne. Le club de l'Âge d'Or de Guigues reçoit sa charte le 25 avril 1984. Le club reste indépendant et applique ses propres règlements jusqu'au 2 février 1989, moment où il s'affilie à la Fédération Abitibi-Témiscamingue-Ungava des clubs de l'Âge d'Or. En 1996, le coût de la cotisation s'élève à 10 \$ et le club compte 230 membres.

Le but poursuivi par le club de l'Âge d'Or est de regrouper les aînés pour briser la solitude et pour fraterniser en s'amusant. Au nombre des activités figurent : les cartes, le billard, la danse, le conditionnement physique, le baseball



Directeurs et directrice qui se sont succédé à la tête du Club de l'âge d'Or; en commençant par le haut : Jacques Bruneau, Hervé Robert, Philippe Charette, Rolland Robert, Henri Bérubé, Fernand Audet, Claudette Lemire



Administrateurs du Club de l'Âge d'Or; en 1996, Berthe Guimond, Marguerite Gagnon, Florida Côté, Jean-Paul Cardinal, Gérard Vaillancourt, Jean-Marie Raymond, Claudette Lemire, Georgette Beauvais

poche, le shufflebord, des conférences avec divers professionnels, une partie de sucre annuelle au local. Les soupers du jeudi sont toujours populaires ainsi que les soirées dansantes inter-clubs du samedi, qui se tiennent à tour de rôle dans les municipalités de la région. Mentionnons en outre les activités spéciales : deux petits bingos avant Noël et avant Pâques, des voyages organisés et le souper de tous les membres en début d'année.

Deux fois par année, le conseil d'administration reçoit à dîner les bénéficiaires du Centre Duhamel et de l'hôpital, en plus de nos résidents du H.L.M. et de quelques invités. Des chants et de la musique agrémentent ce repas.

Le premier local du club de l'Âge d'Or de Guigues se trouvait au sous-sol de la salle paroissiale, qui servait aussi de salon funéraire. En 1985, la construction du centre communautaire de la municipalité dote le club de l'Âge d'Or d'un beau local, comportant une cuisine communautaire. Ce local est ouvert tous les jours.

Le programme fédéral Nouveaux Horizons permet

d'acquérir de l'ameublement : tables, chaises, système de son, téléviseur, vaisselle, outils, photocopieur etc.

Voici les président(e)s qui se sont succédé à la tête du club de l'Âge d'Or de Guigues : Jacques Bruneau 1973 ; Hervé Robert 1974 à 1979 ; Philippe Charette janvier 1979 à mai ; Roland Robert 1980 à 1982 ; Henri Bérubé 1982 à 1986 ; Fernand Audet 1986 à 1994 ; et Claudette Lemire depuis 1994.

En 1997, le club est administré par les membres du conseil. Ce sont :

Claudette Lemire présidente ; Georgette Beauvais vice-présidente ; Jean-Marie Raymond secrétaire ; Berthe Guimond, Florida Côté, Marguerite Gagnon, Rénald Vaillancourt et Gérard Vaillancourt sont les directeurs et directrices.

Table de concertation des personnes âgées du Témiscamingue

La table de concertation des personnes âgées pose plusieurs actions dans les paroisses du Témiscamingue. Ses activités visent à soulager l'incapacité causée par l'âge avancé, en favorisant le maintien à domicile des personnes qui le désirent. Concrètement, les membres de la table de concertation :

- font des visites d'amitié aux personnes âgées qui sont seules ;
- accompagnent les personnes âgées (par exemple, chez le médecin) ;
- aident les personnes âgées à faire leurs commissions ;
- donnent des informations sur les services disponibles pour



Représentantes sur la table de concertation des personnes âgées du Témiscamingue : Edna Royer, Clarisse Cadieux, Jacqueline Gauthier.



- le troisième âge ;
- contribuent à l'éducation populaire en renseignant sur la bonne alimentation ;
- effectuent des travaux ménagers pour les personnes âgées ;
- apportent du support moral ;
- servent à domicile des repas chauds aux personnes seules (popote roulante).

Au début, soit au milieu des années '80, les responsables de la section locale de cet organisme sont Henri Bérubé et Jérémie Guimond. De 1987 à décembre 1994, l'organisme est sous la responsabilité de Estelle Paquin-Laperle, Laurianne Paquin-Routhier et Bernadette Julien Paquin. De janvier 1995 à aujourd'hui, la section locale de la table de concertation est sous la responsabilité de Jacqueline Julien-Gauthier, Edna Paquin-Royer et de Clarisse Thérien-Cadieux. Actuellement, les activités de la table de concertation sont financées par le MSSS, programme du maintien à domicile.

Club Richelieu de St-Bruno-de-Guigues...Comité récréatif de Guigues

Avant 1977, les citoyens de Guigues participaient aux activités du mouvement Richelieu en se ralliant aux Clubs de Ville-Marie et de Notre-Dame-du-Nord. Le 18 avril 1977, ces citoyens se réunissaient pour évaluer la possibilité de fonder un nouveau Club Richelieu à St-Bruno-de-Guigues, sans nuire aux Clubs existants. Le 27 avril 1977, lors d'un souper à l'hôtel-motel de Guigues, l'exécutif de notre Club Richelieu est nommé. La remise de la charte du Club Richelieu de St-Bruno-de-Guigues a lieu le 19 novembre 1977 au Colisée.

Depuis sa fondation, R/ Martial Dupuis, R/ Côme Marchand,

Au début, le Club compte 19 membres actifs. Ce sont :
 R/ Eugène Marcotte, président R/ Martial Dupuis, vice-prés.
 R/ Guy Paquin, secrétaire R/ Georges Lévesque, trésorier
 R / Gérard Drolet R/ Henri Routhier R/ Gérald Jolette
 R/ Bernard Labelle R/ Michel Paquin R/ Conrad Charette
 R/ Estève Lavallée R/ Rhéo Trudel R/ Aimé Bergeron
 R/ Edmond Drolet R/ Paul Vincent R/ Gilbert Paquin
 R/ Luc Marchand R/ Gilbert Pitre R/ Léon Légaré.

se sont succédé au poste de président du Club Richelieu

L'oeuvre principale du Club Richelieu est l'aide à la jeunesse, notamment en s'occupant du développement local des sports et des terrains de jeux. De l'argent est amassé pour créer un Parc Richelieu, en collaboration avec les autres organismes de la paroisse. Notons les dates et les réalisations importantes de notre Club :

En 1978, un bingo permet de recueillir 1 500 \$. Cette année-là, le Club investit 3 300 \$ dans le parc Richelieu. La



Spectacle rétrospectif du 75^e anniversaire de la paroisse. Jolies dames n'est-ce pas?

Fête du Père Noël, organisée pour les jeunes et transférée au pompiers volontaires en 1980 est aussi une initiative du Club Richelieu. Aujourd'hui encore, les membres Richelieu participent financièrement à cette activité.

En 1980, le Club organise le tournoi Bantam-Midget, dont la dernière édition aura lieu en 1987.

Impliqué de près ou de loin dans toutes les manifestations sociales de notre localité, le club Richelieu s'occupe de monter le spectacle rétrospective qui a lieu lors du 75^e anniversaire de la municipalité. Les sujets abordés sont : le magasin général, la sexualité des années '40, la mine d'argent, la prohibition, le sport.

De 1979 à 1981, le Club prend en charge la soirée "retrovailles" à l'intention des étudiants, qui est célébrée en haut de l'aréna durant la période des fêtes. La partie musicale est confiée au groupe Les Voisins (Guy Marchand et Réjean Gauthier). Par la suite, le succès remporté par la revue Richelieu mettra fin à cette activité.

À partir de 1981, le Club Richelieu de Guigues poursuit une tradition inaugurée par les Saphirs



Module de jeu construit pour les enfants.

Benoit Drolet (président de la Caisse Populaire) ; Denis Paquin (président du Festival Western) ; Rémy Trudel (député provincial) ; Marc Côté (président du Club Richelieu) ; Gérard Pétrin (maire) ; Pierre Lavallée (comité de la Fête nationale).

Étoilés en 1972 : la revue de l'année, qui a lieu le 31 décembre au soir. Sketches de toutes sortes, chansons, potins, blagues, etc. autant de numéros comiques appréciés par la population de Guigues, et parfois des environs. Cette soirée avait lieu en haut de l'aréna, au début. Encore aujourd'hui, en 1996, la population se réunit au centre communautaire pour célébrer le nouvel an. Chaque année, de 175 à 225 personnes y assistent.

En 1983, l'idée d'un terrain de tennis commence à germer. Les Saphirs Étoilés avancent un montant de 8 000 \$ si le court se réalise. Différents intervenants municipaux concertent leurs efforts et le terrain, comportant deux courts éclairés, est finalement construit en 1984.

Entre 1985 et 1990, le Club Richelieu se substitue au Comité des Loisirs de Guigues, en répondant aux nombreuses demandes de dons, tout en supportant financièrement le sport local : patinage artistique, hockey mineur et, plus tard, ringuette.

En 1990, le Club Richelieu entreprend un projet important : la construction d'un abri à la plage publique. L'ancien chalet avait été démoli par la municipalité il y a quelques années. Le Club s'associe à la municipalité pour construire un plancher de béton recouvert d'un abri, un projet de plus de 5 000 \$.

Ce n'est pas la seule collaboration entre la municipalité et le mouvement Richelieu. En 1994, le Club voit à la construction de modules de jeux pour enfants dans le parc. La municipalité, la Caisse Populaire, le député provincial Rémy Trudel, le comité de la Fête nationale et le club équestre du Témiscamingue contribuaient financièrement aux 20 000 \$ que requérait le projet.

En mai 1992, le Club Richelieu invitait Vicky Marchand, gagnante au Festival de Granby dans la catégorie interprètes, à se produire à l'aréna de Guigues.

Depuis sa fondation, le Club Richelieu a financé directement plusieurs organismes locaux et régionaux. Ainsi, le comité de la Baie Gillies avait reçu plus de 5 000 \$. D'autres activités encore furent réalisées sous la responsabilité des Richelieu : ainsi, l'organisation du tournoi de balle du mois d'août, les tournois de fin de saison de la ligue de hockey «



Edmond Drolet et sa troupe en spectacle



La troupe d'Edmond ; Jacques Paquin, Raymond Paquin et Côme Marchand



C », la Fête des Jeunes, depuis 1992, en association avec le Club de motoneiges de Guigues, dont les glissades près du Lac Témiscamingue étaient appréciées. On compte aussi, parmi les réalisations du Club Richelieu, l'organisation du tournoi intermédiaire depuis 1994, de même que sa participation aux festivités de la St-Jean-Baptiste.



*Comité Récréatif de Guigues, anciennement le Club Richelieu :
En avant ; Robert Pétrin, Denis Paquin, Mario Dupuis, Serge Côté,
En arrière : Marc Côté, Patrick Gignac, Jacques Pitre, Christian Gilbert*

L'édition 1995-1996 aura probablement été la dernière du Club Richelieu de Guigues, qui ne comptait plus que huit membres. En effet, en septembre 1996, les membres du Club décident de se dissocier du regroupement Richelieu. C'est ainsi que le Comité Récréatif de Guigues voit le jour, formé des ex-membres du Club Richelieu. En décembre 1996, on retrouve huit membres au sein du nouveau club dont Christian Gilbert est le président.

LA COMMISSION DES LOISIRS DE GUIGUES

LE 26 NOVEMBRE 1970, à une assemblée de la commission des loisirs, tenue au bureau de la corporation municipale, il a été résolu à l'unanimité que la commission des loisirs de Guigues demande à être constituée en corporation. Alors La commission des Loisirs deviendra l'organisme officiel de la paroisse en ce qui concerne l'organisation et le financement des loisirs.

Étaient présents à l'assemblée: Roger Cotnoir, Côme Marchand, Aimé Bergeron, Ghislaine Dupuis, Guy Paquin, Jacques Côté, André Brien, Fernand Audet, Martial Dupuis, Ghislain Gauthier

La Commission des Loisirs recueillait les inscriptions pour les clubs mineurs de hockey, de ballon-balai, de pitoune et défrayait les coûts de location de la glace de l'aréna: (50% receveurs) (50% visiteurs) à sa juste part. Chaque équipe pouvait participer à 2 tournois extérieurs et l'inscription était payée par la Commission. Tout de même, chaque club devait s'autofinancer pour aider aux autres dépenses reliées aux tournois.

Plusieurs articles d'équipements sportifs pour nos jeunes mineurs, furent payés par la Commission des Loisirs, pour le

hockey, le ballon-balai, la pitoune, la balle ainsi que des instruments de musique pour les Majorettes.

La Commission des Loisirs contribue aussi à l'achat d'un four à poterie. En 1979, elle achète une friteuse de Gaston Bergeron, la Commission construit une cabane à frite adjacente au terrain de balle et durant la saison estivale, la friteuse était prêtée au restaurant de l'aréna en étant opérée par la Commission des Loisirs. Cette année-là, c'est Mme Annette Trudel qui est responsable de la cabane à frites pour tout l'été 1979 jusqu'à 1980.

En 1980, en coopération avec la municipalité de Guigues, la Commission des Loisirs aménage le terrain de balle avec installation de lumières. Plusieurs personnes: des enfants, des hommes, des femmes se souviennent avoir participé bénévolement à la pose de la tourbe. (3 camions remorque de tourbe) On arrose et on arrose sous les ordres de M. Harmel Paquin.



*Installation de la pelouse sur le terrain de balle.
Martin Trudel, Marc Vincent, Stéphane Paquin,
Marco Paquin, Yvon Côté et Gérald Jollette, derrière*



Des duchesses représentent divers secteurs d'activités:

Andrée Gaudet
secteur camping

Marilyne Cloutier
secteur industrie

Jacqueline Lacasse
secteur jeunesse

Noëlla Bergeron
secteur culture

Christine Laperle
secteur sport

Johanne Dubois
secteur tourisme

Louise Robert
secteur commerce

Luce-Paule Bernard
secteur économie

Laurette Gaudreault
secteur poisson

Marilyne Rivard
secteur enfance

Lyne Toupin
secteur érable

Céline Gingras
secteur forêt

Aline Scribe
secteur loisirs

Sonia Rivest
Reine de l'exposition 1979

C'était beau de voir toute la population de notre paroisse coopérer à la réalisation de notre beau terrain de balle. L'année suivante, ce fut l'aménagement des aires de jeux et du terrain de tennis avec la coopération du club Richelieu. On peut admirer ce site aujourd'hui avec une grande fierté.

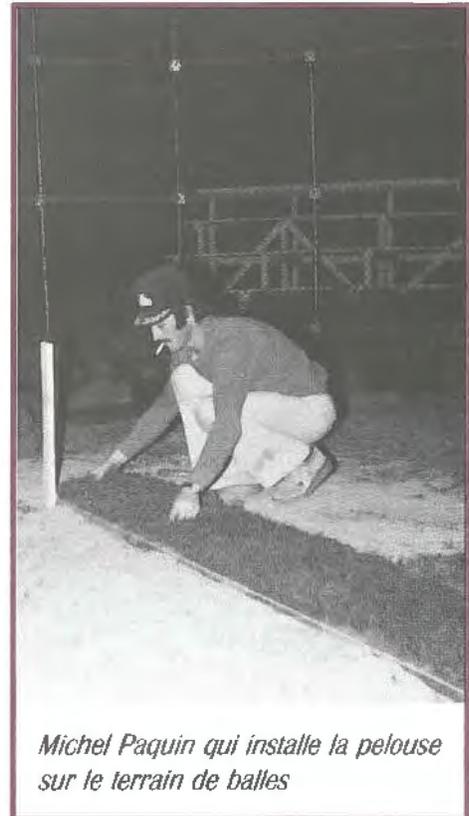
M. Yvon Côté qui revenait d'une réunion de la Commission Scolaire, en bel habit et cravate, "met la main à la pâte", et installe de la tourbe, fier de voir ce projet se réaliser.

Pour recueillir des fonds, la Commission des Loisirs organisait des tournois de pitoune, de ballon-balai, de balle et faisait des ventes de billets de Loterie, planifiait toutes sortes de soirées susceptible d'attirer bon nombre de personnes. Que de soirées Budweiser (danse) sont organisées, pour le plaisir de tous.

La Commission des Loisirs de Guigues organise des Galas Méritas afin d'honorer différentes personnes dans divers champs d'activités. Pour ce faire, trois personnes par organisme, recevront des épinglettes avec la mention au mérite d'or, d'argent ou de bronze. La Commission des Loisirs tient son premier "Gala Méritas", pour les différents organismes de la paroisse le 31 mai 1980. Ils ont un invité de marque, M. Ghislain Luneau, du journal de Montréal.

La Commission des Loisirs de Guigues fut le premier organisme à obtenir un permis de loterie pour la vente de billets, afin de recueillir des fonds. (Loterie avec billets limités) 500 X 10.00\$. Par la suite, ce fut une loterie avec 6 600.00\$ en prix soit: 250 billets à 50.00\$ l'unité.

En 1980, la Commission



Michel Paquin qui installe la pelouse sur le terrain de balles

LE 20 JUIN 1981 GALA MERITAS

1-Invités d'honneur pour la soirée : M. Réjean Houle
M. René Ringuette, M. Jacques Lachapelle
2-Maître de cérémonie : M. Rhéo Trudel



Gala Méritas, Conrad Charette (président), Ghislain Luneau (invité d'honneur) Guylain Côté (hockey mineur) René Ringuette (représentant Molson)



des Loisirs s'associe avec la Société d'Agriculture pour organiser l'Exposition agricole pour un terme de deux ans. Cette exposition se déroule au début d'août.

La première exposition régionale est accueillie à Guigues, en juillet 1981, avec comme invité, nul autre que M. André-Philippe Gagnon. Le thème est "De tout pour tous au Témiscamingue". Le président de cette grande organisation est Conrad Charette, la secrétaire, Maria Côté et le responsable de l'exposition, Jean-Pierre Dionne.

En 1982, l'Exposition régionale fonctionne sous le nom de Expo Commerciale au Témiscamingue. Le comité est formé de: Conrad Charette (président), Guy Paquin (vice-président), Réjean Gauthier, Cécile Bergeron, Paul Vincent et Gérald Jolette

En 1983, La Commission des Loisirs s'associe avec "Euro-Tem" pour l'organisation de l'exposition régionale. Le président est Conrad Charette et le vice-président est Guy Paquin. Pendant plusieurs années, la Commission des Loisirs parraine le projet "Jeunesse Canada au travail" Que de souvenirs pour ces jeunes qui en ont profité!

En 1983, une nouvelle orientation s'organise pour former le nouveau comité de la Commission des Loisirs. Chaque organisme de la paroisse doit déléguer un membre, pour faire partie de la Commission des Loisirs. De plus, un conseiller municipal doit siéger à la Commission des Loisirs. Cette nouvelle formule durera deux ans.

En 1985, chaque organisme se dissocia de la Commission des Loisirs et chaque comité s'autofinancera elle-même. La charte de la Commission des Loisirs fut retournée à la municipalité. La commission des Loisirs a été très active de 1978 à 1985. Nous devons remercier les nombreux bénévoles pour le bon fonctionnement de cet



organisme.

Club de motoneiges de Guigues...Les Gais Lurons

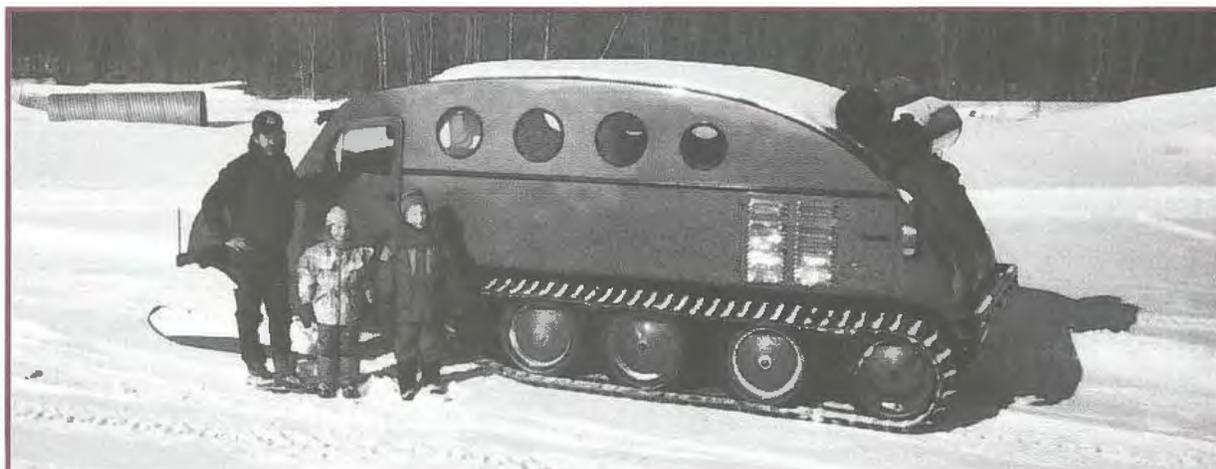
À l'automne 1969, plusieurs amateurs de motoneige se regroupent au sein d'un nouveau club récréatif qui fait la promotion de ce sport : le Club de motoneiges de Guigues. Ce club, sans but lucratif, est enregistré à Ville-Marie, le 2 décembre 1969, et les fondateurs-signataires sont : Bernard Labelle, Réal Robert, Marcel Julien, Michel Paquin, Edmond Drolet, Viateur Lemire, Martial Dupuis, Magella Royer, Gérald Rocheleau, Marcel Paquin et Fernand Audel. Fernand avec sa motoneige et une grappe, confectionnée "home maid", s'occupe de l'entretien des sentiers. Les buts poursuivis par le club sont de promouvoir et favoriser la pratique du sport de la motoneige. Les sentiers et les motoneiges n'ont pas toujours été ce que



Armand Rousseau sur son Snow-Cruiser

LISTE DES MEMBRES DE LA COMMISSION DES LOISIRS DE GUIGUES DE 1978 à 1985

- Conrad Charette, prés. (1978-1983)
- Rhéo Trudel (1978-1980) (1985)
- Bernard Labelle (1978)
- Donald Paquin (1978-1979)
- Maria Côté, secrétaire (1978-1981)
- Annette Trudel (1978-1982) (1982 prés.)
- Cécile Bergeron (1978-1982)
- Réjean Landry (1978-1981) (1981-1982) (1984)
- Jean-Guy Guimond (1978-1979)
- Bertrand Guimond (1978-1980)
- Gérald Jolette (1978-1984)
- Jean-Luc Julien (1979-1981)
- Ghislain Rivard (1979-1983)
- Bernardin Côté (1979-1981)
- Élise Roy (1981-1983)
- Normand Vachon (1981-1983)
- Guy Paquin (1981-1983)
- Paul Vincent (1981-1983)
- Pierre Lavallée (1981-1982)
- Réjean Gauthier (1981-1983)
- Marie-L. Vincent (1981-1985)
- Raymond Paquin (1981-1983)
- Denise D. Paquin (1981)
- Hubert Bergeron (1982-1983)
- Danielle Goupil (1983)
- Richard Jacques (1983)
- Gilles Paquin (1983)
- Normand Courchesne (1983)
- Myriamme Rocheleau sec (1983)
- Jean-Guy Bouffard (1983-1985)
- Louis Côté (1983-1985)
- Réal Robert (1983)
- Mario Herbet (1983-1984)
- Jacques Pitre (1983-1984)
- Fleurette Côté (1983-1985)
- Solange Côté (1983)
- Louise G. Bérubé (1983-1984)
- Denis Morin (1983-1984) (1984 prés.)
- Yvan Bergeron (1983-1985)
- Joanne Bernard, sec (1984)
- Lucien Roy (1984-1985)
- Jeannine Bouffard (1985)
- Léodora Guimond (1985)
- Richard Badaeu (1984-1985)
- Côme Marchand (1984)
- Bertrand Bégin (1984)
- Eslève Lavallée (1984)
- Marcel Paquin (1984)



Snow Mobile de Pat Lavallée, remis à neuf.

Modèle Bombardier B12 1954, 12 places, moteur 6 cylindres Chrysler industriel. Les parents de Pat, travaillaient dans les chantiers de bûcherons (son père bûchait et sa mère était chef cuisinière). Ils transportaient les marchandises dans ce genre d'appareil. Pat disait à ces parents, "Quand je serai grand, je vais en avoir un Snow Mobile." Et bien! oui, voilà la preuve : quand on désire très fort, cela se réalise.

l'on connaît aujourd'hui.

L'année 1973 est très importante pour le Club. D'abord, un projet Canada au Travail permet de construire des sentiers sécuritaires pour les motoneiges à travers toute la municipalité de Guigues vers Notre-Dame-du-Nord, Ville-Marie, Lorrainville, St-Eugène et Laverlochère. Ensuite, a lieu la course Le Grand Prix Mark Ten du Témiscamingue qui suscite beaucoup de prestige, mais amène peu de revenus.

En 1974, c'est le début de la formation d'une association des clubs de motoneige du Témiscamingue. La charte est accordée par le gouvernement du Québec, le 19 février 1974. Le nouveau club prend le nom de "Les Gais Lurons" dont la devise est : Mourir afin de mieux revivre. Le président est Richard Badeau, le vice-président est Jacques Bruneau, et le secrétaire Michel Dupuis. Le club de Guigues est le premier à être enregistré au Témiscamingue. Dès lors, ce sport s'organise et rejoint de plus en plus de membres. Les sentiers sont entretenus par des machines plus perfectionnées. Un fervent de la motoneige, Michel Lemire, fabrique des grattes qu'il perfectionne, d'année en année, afin d'améliorer la condition des sentiers.

Ces mêmes années marquent le début des rallyes. Chaque paroisse organise le sien. Forts populaires, pendant plusieurs années, les rallyes seront l'occasion de se divertir et de socialiser avec les autres adeptes de la motoneige. Ces

rallyes se déroulent même de soir. Ce n'est pas évident de trouver les réponses étalées sur les sentiers, mais cela n'empêche pas les mordus de la motoneige d'y participer. Une soirée, au grand chalet du lac ou à la salle paroissiale, est organisée pour clôturer la fête, se réchauffer et remettre les prix aux gagnants. Que de plaisir on se rappelle! Les motoneigistes circulent dans les sentiers aménagés d'une paroisse à l'autre. Il faut deux bonnes heures pour se rendre à Fugèreville, une heure pour aller à Ville-Marie. Étant donné le temps pour se rendre d'une paroisse à l'autre, les participants de rallye embarquent, à l'occasion, leur motoneige dans des remorques pour se rendre dans les paroisses un peu plus éloignées.

En 1976, le Club de Guigues obtient son agrément de sentiers de la part du gouvernement. Il reçoit ses premières subventions. En 1978, le Club est formé d'un bureau exécutif de 11 membres : il rassemble 250 membres et environ 150 motoneiges. Un octroi de 2 000 \$ leur est alloué et le budget est d'environ 10 000 \$. Chaque motoneigiste se doit d'enregistrer sa motoneige afin de pouvoir circuler sur les sentiers. À ce moment, c'est le motoneigiste qui est enregistré et non la motoneige. Alors, celui-ci peut circuler sur les sentiers avec n'importe quelle machine. La carte peut être achetée individuelle ou familiale. En 1976-77, le coût de la carte familiale est de 30.00\$ et la carte individuelle est de 20.00\$. Le goût de l'aventure prend nos motoneigistes. Un groupe du

Témiscamingue est formé pour se rendre à Montréal en motoneige. Dorénavant la distance n'a plus d'importance. Des machines plus performantes, plus confortables, des sentiers de rêve et on part à l'aventure. Le trajet est d'une durée d'environ trois heures, trois heures et demi pour se rendre à Rouyn.

Enfin, l'année 1980, marque la naissance d'un club qui regroupe tous les clubs du comté; de Témiscaming Sud jusqu'à Nédélec, en passant par Moffet et Latulipe. Le Club de motoneige du Témiscamingue Inc. s'occupe de l'entretien des sentiers de tous les secteurs qui possèdent leur club respectifs. Chaque club a un représentant au sein du club du Témiscamingue. Le Club de Guigues est animé par un bureau administratif composé : d'un gérant Richard Badeau, deux administrateurs Gérard Gilbert et Yvon Lacroix et des conseillers suivants : René Bernèche, Georgette Monette, Michel Roy, Gaétan Malo et Michel Bérubé. La secrétaire



*Administrateurs du Club de motoneige en 1996-97
Danielle Goupil, Georges Ayotte, Bertrand Guimond, Éric Smith, Michel Lemire, Joël Dupuis*

désignée est Béatrice Gilbert et Monique Badeau assume la trésorerie. En 1981, le club du Témiscamingue est formé de treize secteurs, il compte 1,500 membres et administre un budget de 225,000.00\$ annuellement.

Le club Les Gais Lurons continue son petit bonhomme de chemin. Au fil des ans, des activités sont organisées par les membres. Une soirée motoneige avec *poker run* est faite chaque année, avec un tirage d'une motoneige. Une activité pour les gens de la paroisse a lieu à la fin de l'hiver. Cette fête paroissiale est organisée avec les membres du club Richelieu. Des argentés sont redistribués à des organismes de la paroisse. En 1997, la carte de membre est au coût de 125.00\$. Depuis quelques années, c'est la motoneige et non le motoneigiste qui est enregistrée et il n'y a plus de possibilité d'acheter une carte familiale. Cette carte permet de circuler dans tous les sentiers balisés et entretenus du Québec. Le nombre de membres pour Guigues varient entre 70 et 100 par année. De 1993 à 1996, le comité est composé de: Daniel Côté (prés.), Éric Smith (vice-prés.), Danielle Goupil (secrétaire), Joël Dupuis (trésorier), et de Jean Pitre, Marc Lampron et Luc Bergeron (directeurs). Depuis 1996, on retrouve: Éric Smith (prés.), Bertrand Guimond (vice-prés.), Danielle Goupil (secrétaire), Joël Dupuis (trésorier). Les directeurs sont: Michel Lemire,

Administrateurs du Club de motoneige depuis 1974

Président
 Richard Badeau (1974-1982)
 Michel Bérubé (1982-1983)
 Réal Robert (1983-1984)
 Jean Bérubé (1990-1993)
 Daniel Côté (1993-1996)
 Éric Smith (1996-)

Vice-président
 Jacques Bruneau (1974-19)
 Martin Herbet
 Luc Bergeron (1990-1993)
 Éric Smith (1993-1996)
 Bertrand Guimond (1996-)

Secrétaire
 Michel Dupuis
 Béatrice Gilbert
 Sylvie Lupien
 Danielle Goupil



Membres de la maison des jeunes 1996-97,

1^{er} rang : Lisia Paquin, Sonia Julien, Annie Barrette, Mélanie Robillard, Cathy Paquin, Nathalie Breton (animatrice), Frédéric Pétrin,

2^e rang : Billy Bergeron, Karine Landry, Léticia Poudrier, Valérie Paquin,

3^e rang : Cynthia Roy Robert, Maxime Côté, Jessle Marchand, Véronic Jollette-Barrette, Karine Guimond, Patrick Gagnon, Patrick Trudel, François Lavallée, Caroline Guimond, Mélanie Julien,

4^e rang : Carl Poudrier, Frédéric Herbet, Denise Pitre, David Landry, Anick Robert, Jasmin Vachon

Georges Ayotte et Christian Schorderet. Christian est d'ailleurs le président du Club de Motoneige du Témiscamingue.

La Maison des Jeunes du Témiscamingue

Cet organisme, à but non lucratif, existe depuis 1984. La mission première de la MJT est la prévention positive de l'alcoolisme et autres toxicomanies auprès des adolescents de 12 à 17 ans, au moyen d'activités sportives, culturelles, de loisirs, de partage et d'échange. Comme le territoire du Témiscamingue couvre 19,000 km carré, les fondateurs optent pour une formule éclatée. Une équipe administrative centralisée rencontre les jeunes directement dans leur milieu de vie grâce à des personnes ressources. Le personnel d'animation est salarié depuis 1985 et St-Bruno-de-Guigues est desservi par la MJT depuis 1990.

La MJT privilégie plusieurs voies d'action : être à l'écoute des jeunes, gagner la confiance des jeunes en étant une ressource de première ligne dans leurs épreuves, guider les jeunes vers les ressources adéquates, valoriser et stimuler la créativité et l'entrepreneuriat des jeunes afin de favoriser leur plein épanouissement, etc.

La MJT offre donc des services à raison de deux soirs par

semaine, du mois d'octobre à mai. Une activité régionale est organisée à chaque mois (danse sans alcool, journée plein air, cinéma, etc.) permettant aux jeunes de toutes les municipalités du Témiscamingue de se regrouper en un seul lieu. Enfin, un voyage de fin d'année a lieu en juin, auquel participent une centaine de jeunes et de bénévoles. Ce voyage vers Montréal, Toronto ou Québec dure quatre jours pendant lesquels les jeunes ont l'occasion de participer à des activités culturelles et de loisirs.

Chevalliers de Colomb

Le 21 novembre 1992, un nouvel organisme voit le jour à Guigues : le Conseil 10996 des Chevaliers de Colomb. Cet Ordre d'Église est formé de laïcs catholiques masculins. Cet ordre mis sur pied en 1882 par l'abbé Michael McGivney tend à promouvoir l'entraide fraternelle et l'aide aux gens dans le besoin.

La création d'un Conseil paroissial à Guigues est l'œuvre de 50 membres fondateurs. Ils faisaient déjà partie des Conseils de Ville-Marie et de Lorrainville principalement.

Roger Lacroix est élu premier Grand Chevalier du Conseil. Il est en poste depuis la fondation. Gérard Lecomte, prêtre,



agit à titre d'aumônier du Conseil. En 1996, nous retrouvons les membres suivants à des postes exécutifs : Luc Aylwin, Luc Desforges, Richard Jacques, Henri Routhier, Réal Robert, Alain Cousineau, Anicet Baril, Richard Julien, Jean-Paul Cardinal, Marc Côté, Gaston Bergeron, Réginald Beaupré et Yvan Lacroix.

Les Chevaliers de Colomb organisent des activités (par exemple, des brunchs) dont les profits servent à réaliser les oeuvres pour lesquelles l'Ordre existe. Parmi ces oeuvres, soulignons les paniers de Noël, qui permettent à des familles dans le besoin de recevoir un panier d'épicerie pour passer une période des fêtes plus heureuse.

L'Ordre participe activement à la vie sacramentelle et liturgique de la communauté paroissiale. Il accueille les jeunes lors de la célébration des sacrements d'initiation chrétienne : pardon, eucharistie et confirmation. Dans ces occasions, les Chevaliers de Colomb remettent aux enfants un souvenir de ces étapes importantes dans leur vie spirituelle. Les Chevaliers animent aussi l'eucharistie de temps à autre.

Comme l'Ordre est un organisme d'action, divers comités verront bientôt le jour pour répondre aux besoins de la communauté et poursuivre l'objectif premier de son fondateur : aider le pauvre et l'orphelin.

Les quatre principes qui inspirent les Chevaliers de Colomb sont : la charité, la fraternité, l'unité et le patriotisme.

Exposition agricole du Témiscamingue à Guigues

C'est en 1972 et 1973, que le Club Holstein du Témiscamingue, présidé par Vincent Guindon de notre paroisse, organisa à la fin de l'été la première exposition agricole, dans l'aréna de Guigues. Le but de l'exposition est de promouvoir l'amélioration génétique des animaux de race et de faire connaître ces animaux au grand public. À ce



Quelques-uns de membres des Chevaliers de Colomb, conseil 10996, année 1996: 1^{er} rang : Jean-Paul Cardinal, Roger Lacroix, Yvan Lacroix, 2^e rang : Gérard Lecompte, Marc Côté, Réal Robert, Luc Aylwin 3^e rang : Luc Desforges, Anicet Baril, Richard Julien



Parade lors de l'expo agricole



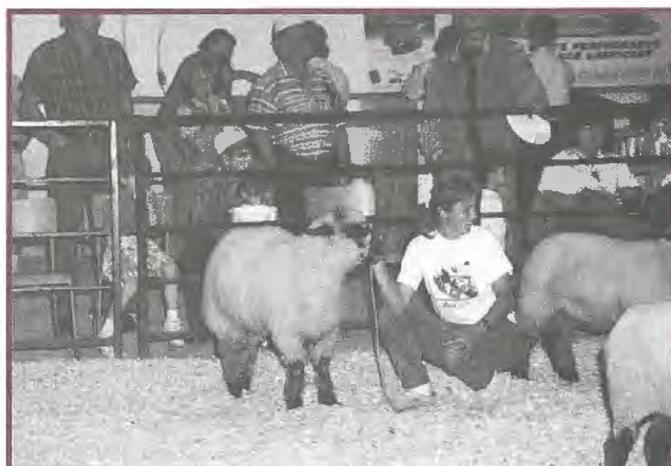
La relève agricole participe activement à l'exposition

moment, seuls les animaux laitiers Holstein pur sang, sont exposés. Déjà, de belles vaches issues de notre cheptel, jugées raffinées et prometteuses, se taillent des places de choix pour l'amélioration de la race.

En 1974, l'incendie de l'aréna de Guigues déplace l'exposition à St-Eugène-de-Guigues. On ajoute d'autres races de vaches, les Ayrshire et les Jersey, ainsi que les ovins. La même année, un nouvel organisme voit le jour sous le nom de Société d'Agriculture du Témiscamingue.

La mission de la Société d'Agriculture du Témiscamingue est de présenter l'agriculture d'une façon plus accessible aux gens. C'est elle qui prend la relève pour l'organisation de l'exposition agricole du Témiscamingue. Le comité des loisirs de Guigues anime depuis ce temps l'exposition en lui conférant un volet récréatif et familial.

À partir de 1975, sont apparus les animaux de boucherie, gros bétail impressionnant, recherché pour la qualité de la viande et du rendement. Les races chevalines ont aussi fait



Le jugement de ovins devient de plus en plus populaire

leur entrée à ce moment, suscitant bien des jugements attendus.

En 1982, on trouve le terrain de l'exposition trop restreint. On décide d'ériger, le Pavillon Agricole, une bâtisse d'acier à l'arrière de l'aréna. Dès lors, bien d'autres exposants sont venus ajouter à l'exposition, amenant des innovations et des idées qui donnent du cachet à cet événement annuel. On a toujours pu compter sur l'engagement de citoyens de la paroisse pour préparer cette grande fin de semaine d'août. Grâce à Roger Lacroix, Damien Lafond, Ghislain Falardeau et à plusieurs bénévoles de Guigues, l'événement a toujours attiré plus de gens.

Depuis 1996, l'exposition agricole du Témiscamingue est ouverte aux exposants de l'Abitibi et du nord-est de l'Ontario. Aujourd'hui, grâce à ces nombreux jugements de bovins, d'ovins, de caprins et grâce à l'exposition de bon nombre



Une activité hors du commun, la partie de balle avec des veaux.. des gros veaux!

d'espèces rares et de races différentes, on remarque une nette amélioration du cheptel témiscamien. Ce cheptel se compare aisément avec celui des autres régions du Québec, de l'Ontario et même du Canada.

Exposition Artisanale de ST-Bruno-de-Guigues

Depuis plusieurs générations, les femmes ont des goûts pour l'artisanat qui leur sont donnés par leurs mères, leurs tantes et même leurs grand-mères.

Une donne à l'autre ses connaissances, ses choix, ses caractéristiques pour telles et telles choses et de fil en aiguille cela devient une histoire de paroisse.

En 1971, conjointement avec la Société d'agriculture du Témiscamingue, débutent les premières expositions. Le site idéal était sans contredit, "La salle Paroissiale". Après trois ans d'activités, nous les femmes, avons demandé d'être plus présentes à leurs réunions ; finalement, nous avons obtenu trois chambres, au sous-sol du Cotisée. Bravo!

En 1986, La grande salle et les chambres de l'Aréna, ça ne suffit plus, c'est plein partout. On a fait la plus belle



L'exposition artisanale attire plein de gens

exposition que le Témiscamingue n'a jamais connue.

L'artinasat, les fleurs, les fruits, les légumes, les pâtisseries, les conserves et les pommes.

C'est une réussite totale et plusieurs en sont responsables:

- Madame Rose-Annette Lacroix
- Madame Ida Rocheleau Bergeron
- Madame Ghislaine Chartier Paquin

Ces femmes ne comptaient pas leur temps et croyaient fortement que ça valait la peine de s'impliquer. Elles croyaient en leurs artinanes et en celles du Témiscamingue au complet.

Les Juges d'expositions étaient:

- Madame Roméo Rocheleau
- Madame Léontine Lemire
- Madame Marie-Laure Colnoir
- Madame Bruno Bergeron
- Madame Jannine Gauthier
- Madame Ghislaine Chartier Paquin
- Madame Marguerite Gagnon
- Madame Monique Delisle
- Madame Lucette Audet

Nous voulons, aujourd'hui, leur rendre hommage pour leur belle participation et leur engagement sur le plan de leur municipalité. Mille mercis! à toutes les bénévoles qui se sont jointes à nous. Sans elles, nous ne pourrions pas se remémorer ces si beaux souvenirs.

Après 25 années, l'exposition agricole et artisanale



Au fil des ans les artisanes ont travaillé sans relâche pour nous présenter mille et une choses, toutes aussi belles les unes que les autres.



continue toujours et elle attire de nombreux visiteurs

SPORTS

Baseball masculin à Guigues

Autrefois, il n'y avait pratiquement que le baseball pour divertir les sportifs de Guigues. Ceux qui pratiquaient ce sport devenaient très performants puisqu'ils s'entraînaient presque tous les jours.

Si l'on se reporte vers les années 1920 et 1930, tout de suite, un nom nous vient à la mémoire : Roméo Drolet, un lanceur d'une très grande qualité. On raconte qu'il aurait même lancé deux parties dans la même journée. De cette époque, on se souvient des frères Lafrenière : Ti-Charles, Dianis et Armand. Il y avait aussi les frères Bouffard : Raoul, Sylvio et Alfred, Hermas Gauthier, Alfred Côté et bien d'autres. Photo 1.

Le baseball a perdu un peu de popularité à la fin des années '30, puis il a connu un nouveau départ. Le 6 juin 1940, une nouvelle équipe est formée à Guigues. Elle inscrit une première victoire, 5 à 4 contre Laverlochère. La formation de l'époque comprenait : François Lacroix (lanceur),

Médéric Lacroix (receveur), Stolan Paquin, Gérard Gélinas, Sylvio Marchand, Florent Guimond, Lucien Drolet, Roger Lavallée, Léodor Guimond.

Au début des années '40, le terrain de baseball est situé sur la terre de Gérard Gélinas, exactement en face des Machineries Larose, aujourd'hui. Vers 1945, le terrain s'organise sur la terre d'Odilon Lacroix, à la sortie sud du village, site actuellement de Pétro-Canada.

À cette époque, tous les dimanches, il y a compétition entre les équipes des paroisses environnantes. C'est la grande attraction de la semaine. On s'y rend en grand nombre. Le camion des Routhier part du fond du rang 3 et s'arrête à toutes les portes pour emmener les spectateurs qui veulent assister à la partie. Omer Lafond arrive avec ses liqueurs et sa crème glacée. Il s'installe dans le petit magasin qu'il a construit sur le terrain. Et la partie commence. Photo 2.

Vers 1949, le terrain est de nouveau déplacé. On l'installera là où il est maintenant. C'est au début des années '50 que le baseball atteint à Guigues le maximum de sa popularité. Robert Gauthier y connaîtra ses bonnes années comme lanceur, secondé au monticule par Léon Légaré, Ghislain Gauthier et Yvon Marchand. Photo 3.

Le baseball d'alors était d'un fort calibre. Les joueurs



1
Vers 1945, l'équipe a un peu changé. On la retrouve à Moffet à l'occasion d'une St-Jean Baptiste.
Debout : Firmin Gauthier (supporteur), André Gauthier et Alfred Côté (entraîneurs), Sévérin Lacroix, Aurèle Marchand (aux livres), Norbert Grenier de N.-D. du Nord (lanceur), Roger Cotnoir, Alfred Bouffard, Sylvio Bouffard, Jimmy Dénommé.
À l'avant : Réal Marchand, Florent Guimond, Yvon Marchand (mascotte).



Équipe de joueurs de 1945 :

En avant : Lucien Lobel, Yvon Marchand, Alfred Bouffard, Ernest Routhier;

En arrière : Roger Cotnoir, Sylvio Bouffard, Gaétan Grenier, Réal Marchand, Florent Guimond, Lédor Guimond, Jérémie Dénommé.



Équipe de 1948

En avant : Jean Guy Paquin, Côme Marchand, Robert Gauthier, Michel Gauthier, Raynald Marchand, Yvon Marchand, Gilbert Côté (enfant)

En arrière : Alfred Bouffard, Maurice Drolet, Ghislain Gauthier, Alfred Côté, Louis-Philippe Meilleur.



*En avant : Roger Boucher, Robert Gauthier, Renald Marchand, Michel Gauthier, Côme Marchand, Yvon Marchand
En arrière : Alfred Bouffard, Roger Cotnoir, Jean-Guy Paquin, Julien Drolet,*

s'entraînaient tous les soirs en vue de la partie du dimanche après-midi. Les meilleures finales, sans contredit, se sont déroulées contre l'équipe de Belleterre. La mine opérait à ce moment-là, il y avait beaucoup de monde à Belleterre et de très bons joueurs. Nous pensons aux lanceurs Tom Cloutier, Blaise Mailloux et aussi aux frères Roberge. L'équipe de Guigues avait son lanceur étoile : le lancer de

Robert Gauthier et le coup de bâton de Roger Cotnoir produisaient leur effet.

La finale deux de trois disputée contre Belleterre en 1951 fut sûrement la série la plus excitante. Une première partie fut disputée à Guigues et gagnée par notre équipe devant 1 750 spectateurs. Le dimanche suivant, Guigues perd à



*En avant : Raynald Marchand, Robert Gauthier, Yvon Marchand, Michel Gauthier, Côme Marchand,
En arrière : Émile Piché, Ernest Routhier, Jean Meilleur, Alfred Côté, Roger Cotnoir, Alfred Bouffard, Aristide Lavallée, Jean-Philippe Meilleur, Jean-Guy Paquin, Aurèle Marchand, Jules Dugré.*



Photo prise lors du 75e anniversaire de la paroisse.

En avant : Yvan Drolet, Guy Paquin, Patrice Guimond, Raymond Landry, Armand Paquin, Jean-Yves Lacroix, Gilbert Côté

En arrière : Gérald Marchand, Conrad Charette, René Dupuis, Michel Guimond, Louis-Philippe Landry, Yvan Dupuis, Donald Paquin, Raymond Drolet, Jacques Côté.

Belleterre. La dernière partie s'est donc jouée à Guigues et devant 2,100 personnes qui avaient payé leur admission 25 sous. Jean-Guy Paquin, premier joueur de notre équipe à se présenter au bâton, frappe un circuit. Ce fut le seul point de la partie et Guigues l'emporte 1 à 0. On en parle encore. Photo 4 et 5

Pour donner une idée du calibre des Monarch de Guigues, au début des années '50, un article du journal La Frontière fait état des performances du lanceur Robert Gauthier. Il avait retiré 19 frappeurs au bâton.

À la fin des années '60 et jusqu'en 1970, le baseball continue d'être actif à Guigues. Pendant presque toutes ces années, le monticule est occupé par Donald Paquin, secondé par son frère Armand. Donald pilotera son équipe jusqu'en finales, à plusieurs reprises, sans toutefois jamais remporter la coupe. L'année 1970 marque pratiquement la fin des bonnes années du baseball à Guigues. Photo 6.

Par la suite, une équipe de balle molle évoluera durant quelques années. Nos joueurs n'échappent pas à l'engouement provincial pour la balle lente. Au début des années '80, on compte près de 12 équipes de balle lente à Guigues, tant chez les hommes que chez les femmes. L'éclairage de notre terrain fait en sorte que les joutes se succèdent jusqu'à 11 heures du soir, plusieurs fois par semaine. Après les parties, on fraternise autour d'une petite bière à l'hôtel Paquin ou au motel Jolette.

La balle lente est certainement le sport qui a réuni le plus grand nombre de participants dans notre paroisse. La compétition était forte et les jeunes comme les moins jeunes s'amusaient ferme. Au mois d'août, on formait une ou deux équipes composées des meilleurs joueurs ou joueuses de Guigues. C'était en vue du tournoi invitation regroupant les meilleures équipes du nord-ouest québécois et de l'est ontarien. Une équipe de Gatineau venait même nous visiter chaque année. C'était fête au village toute la fin de semaine.

De la balle lente, on revient à la balle molle vers 1985. Pendant cinq ans, l'équipe les Petits Oursons va représenter la municipalité de Guigues au sein de la ligue témiscamienne.

Les Petits Oursons forment une bonne équipe. On s'amuse ferme et on fête beaucoup. Les 12 joueurs de l'équipe vont même se retrouver tous ensemble sous le soleil de la République Dominicaine, à une occasion.

Cependant, le début des années '90 voit s'amorcer une période creuse pour la balle. En 1996, Jean-Pierre Drolet constitue une équipe pee-wee qu'il inscrit dans la ligue témiscamienne de balle. Cela amène de l'activité au terrain de jeu. D'autres jeunes s'organisent et il semble que le jeu



en reçoive une nouvelle impulsion : on devrait voir revivre la balle à Guigues.

Hockey à Guigues

Déjà, vers 1935, il y avait des compétitions de hockey entre les municipalités avoisinantes du Témiscamingue. De cette époque, rappelons la mauvaise chute de Roméo Drolet survenue en 1937, au cours d'une joute entre Guigues et Ville-Marie. Le jeune homme de 30 ans devait mourir quelques semaines plus tard des suites de cet accident.

Au début des années '40, l'équipe de Guigues possède sa ligne de frappe avec Stolan Paquin, Aurèle Lafrenière et Charles Rocheleau. Les défenseurs sont : Jérémie Guimond, Ernest Routhier, et le



Vers 1935

En avant : ?, Savard, Gabriel Rocheleau,

En arrière : Roméo Drolet, Hermas Gauthier, Edmond Marchand, Alfred Côté, Omer Lafond, ?, ?, Marcel Gauthier.



En 1948

En avant : Jean-Paul Lafrenière, Gaston Gauthier, André Brien, Yvon Marchand, Jean-Guy Paquin, Ghislain Gauthier,

En arrière : Roger Cotnoir, Aurèle Marchand, Louis-Philippe Meilleur, Edmond Drolet, Philiias Guimond.

rapide Alfred Côté. À cette époque, les chemins ne sont pas déblayés l'hiver. Les équipes se déplacent en voitures fermées traînées par des chevaux. On prend deux ou trois heures pour se rendre disputer une joute à Haileybury, en traversant le lac sur la glace. Ce n'est pas grave, on n'est pas pressé. On chante, on s'amuse dans le stage. Un des joueurs a la responsabilité de chauffer le petit poêle. Après la joute, c'est la fête. On en profite, il n'y a pas de prohibition en Ontario.

Le plus fidèle joueur de l'équipe de Guigues a, sans contredit, été Jean-Guy Paquin, qui a porté nos couleurs pendant plus de 20 ans. Photo 1 et 2.



*En avant : Rénald Paquin, Jean-Guy Paquin, Hubert Paquin, Jean-Luc Paquin, Marc Julien, Michel Drolet,
En arrière : Gérard Lecomte, Louis Légaré, Yvan Drolet, Gérard Drolet, Gilbert Paquin, Henri Routhier.*

équipes était forte dans les années '50. Deux équipes sont concernées : celles de Guigues et de Ville-Marie. L'équipe de Ville-Marie, privée de l'un de ses meilleurs joueurs, demande que la dernière partie des semi-finales soit reportée. Cependant, le président de la ligue, qui cette année-là était de Guigues et chaud partisan, refuse le changement. Ville-Marie ne se présente pas et perd par défaut les semi-finales.

À la fin des années '50, l'équipe de Guigues ne comptait que 11 joueurs (photo 3), mais combien efficaces avec les Paquin, les Drolet, Louis Légaré et Marc Julien. Évidemment, il ne faut pas oublier Gérard Lecomte, alors professeur ici, qui nous est revenu, comme curé, bien des années après. L'instructeur Roger Cotnoir et le masseur Henri Routhier complétaient l'équipe. Rappelons les finales contre Lorrainville, qui se sont déroulées à l'aréna de New-Liskeard, le soleil de mars ayant eu raison de la glace avant les parties décisives.

Alors, on pense empêcher Guigues de terminer la saison. Une nuit, deux joueurs et un fan de l'équipe de Ville-Marie viennent déposer du calcium sur la patinoire, à l'arrière du restaurant Lafond, dans le but de détruire la glace. Les finales contre Lorrainville ont quand même eu lieu. Pour la première fois, on allait disputer les dernières parties de la saison en Ontario. On y accordait beaucoup d'importance puisque ces finales étaient décrites et commentées à la radio de Ville-Marie par Yvon Larivière.

Voici une anecdote qui démontre combien la rivalité entre les

Quel supporteur de l'époque ne se souvient pas les longues files d'automobiles qui partaient du Témiscamingue vers l'Ontario malgré les routes souvent glacées et les tempêtes ? Guigues et Lorrainville se vidaient au complet, à un point tel qu'on se demandait s'il serait resté un seul pompier, advenant un incendie au moment d'une joute... C'est d'ailleurs un des points invoqués en faveur d'une aréna à Guigues, dont on commençait déjà à envisager la possibilité à la fin des années '50. Cette construction



Patinoire extérieure située derrière le restaurant Lafond, en 1950



Bureau de direction de l'aréna en 1962-63

*En avant : Julien Drolet, Côme Marchand, Gérald Côté, Edmond Drolet, Aurèle Marchand,
En arrière : Yvon Côté, Gérard Drolet, Antonio Paquin, Philibert Guay, Willey Julien, Roger
Cotnoir, Napoléon Marseille, Jean-Rock Laperle (absent)*



*Visite de Maurice Richard et du Ministre des Mines, M. Paul Martineau.
Philibert Guay tient le livre souvenir*

d'importance, pour les loisirs sportifs à Guigues, fut réalisée en 1961.

Les Ford de Guigues

Les Ford sont nés au début des années '60 pour terminer leur carrière en 1969, avec l'arrivée des Broncos. Cette époque représente vraiment l'apogée du hockey intermédiaire dans notre municipalité. On construisait alors

des barrages à N.-D.-du Nord, ce qui attirait des gens dans le comté. Il y avait du travail, nos jeunes pouvaient rester chez nous, l'argent roulait, ça ne nuit pas dans le sport...

De cette période, on se rappelle encore les finales entre Guigues et Ville-Marie. On se rappelle aussi le jeu viril qu'il fallait déployer quand on affrontait le Nord ou Lorrainville. Les personnes, qui ont vu évoluer les Ford, trouveraient difficilement dans l'équipe un joueur qui n'avait pas de talent sur la glace.

Pour retrouver les vedettes de cette équipe, il faut penser à la vitesse de Michel Paquin. Il avait d'ailleurs fait le camp d'entraînement avec le Canadian junior. Conrad Charette était un excellent manieur de bâton. Il voyait, de plus, à faire respecter l'équipe. Conrad

enlevait ses gants très facilement. À la défense, le lancer frappé de Luc Cotnoir pouvait se comparer à des lancers exécutés dans la Ligue Nationale. Autres vedettes, qu'il ne faudrait pas oublier: les gardiens de but, Gaétan Boileau et Jean-Luc Paquin. Ils furent sans contredit les deux meilleurs gardiens du comté. Les Ford de Guigues nous rappellent de très bons souvenirs. Photo 4.

Les Broncos midjet

Les Broncos midjet de Guigues ont évolué dans la ligue de



Club de hockey, les "Ford" de Guigues, 1967-68

*En avant : Gérard Marchand, Gérard Drolet, Michel Paquin, Gaétan Boileau, Guy Paquin, Louis Bellehumeur, P
En arrière : Marcel Gagnon, Jacques Côté, Conrad Charette, Luc Cotnoir; Jean-Yves Lacroix, Réal Guimond, Luc
Marchand, Johnny Cléroux, Robert Guimond, Michel Gagnon, Roger Cotnoir.*

l'Ontario, la NOHA, de 1969 à 1972. Il faut souligner ici, le travail exécuté par le gérant Martial Dupuis et l'entraîneur Réal Lafond. C'était du bon hockey et la compétition était aussi très forte, surtout lorsqu'on se rendait à Kirkland. Était-trop partisan ? Plusieurs gens de Guigues estimaient que les arbitres nous étaient défavorables.

Un soir, dès le début d'une partie, Gérard Marchand qui criait un peu trop fort contre les arbitres, fut accompagné à l'extérieur par les policiers de la ville. Il dut attendre dans sa voiture, par moins 30 degrés, la fin de la joute, puisqu'il reconduisait les joueurs qui fréquentaient le Cégep de



Broncos Midget 1969-72

1^{er} rang : Martial Dupuis, Réal Lafond, Bernard Drolet, Serge Touzin, Raynald Lefebvre, Ghislain Paquin,
2^e rang : Patrick Boucher, Raymond Drolet, Pierre Paquin, Hubert Côté, Martial Drolet, Benoit Drolet, Ghislain Lacroix,
3^e rang : S.King, Ghislain Marchand, Ghislain Robert, Pierre P, Robert Ritchie, Fernand Guimond.



Broncos Juvénile, 1972-74

1^{er} rang : Martial Dupuis, Martial Royer, Conrad Charette, Benoit Drolet, Edmond Drolet, André Dupuis, Henri Routhier

2^e rang : Ghislain Lacroix, Sylvain Jacques, Réjean Vachon, Philippe Bellemare, Alain Dubé, Richard Blanchette,

3^e rang : Fernand Guimond, Luc Côté, Martial Drolet, Daniel Portelance, Pierre Paquin, P Lacroix, Hubert Brien.

Rouyn. Photo 5.

Les Broncos juvéniles

Si les esprits s'échauffaient de 1969 à 1972 lorsque nos Broncos midget jouaient dans la ligue de l'Ontario, l'enthousiasme était à son comble lorsque les Broncos de Guigues sont venus rejoindre la ligue juvénile majeure du Nord-Ouest Québécois de 1972 à 1974. Conrad Charette devient entraîneur de l'équipe. Les Broncos rencontrent les équipes de La Sarre, Rouyn, Noranda, Malartic, Val d'Or et Amos. C'est contre l'équipe de Val d'Or que la fièvre du hockey atteignait des sommets. Photo 6.

Michel St-Yves jouait pour Vald'Or. Ce joueur avait le don de survolter les partisans des Broncos. Un dimanche après-midi, alors que l'aréna de Guigues est bondée, Michel St-Yves s'énerve un peu fort sur la glace et les arbitres décident de l'expulser. Avant qu'il n'ait atteint la chambre des joueurs, deux spectateurs lui sautent dessus et lui administrent une bonne raclée. On était vraiment partisan à l'époque. Décidément, les Broncos, tant midgets que juvéniles, ont fait vivre de bons moments à leurs partisans.

Les Flammes du Témiscamingue

En 1974, on assiste à la fusion des deux équipes juvéniles du comté, celle de Guigues et de Ville-Marie. Lynn Carrière et Ghislain Trudel prennent la direction de la nouvelle équipe

: Les Flammes du Témiscamingue. Pendant trois ans, les Flammes disputent leurs parties locales dans les arénas de Ville-Marie et Guigues.

Rappelons la finale des Flammes contre le Citadelle de Rouyn. La série était à égalité mais les Flammes doivent s'incliner au Forum de Rouyn, au cours d'une joute très serrée qui a donné à tous, de fortes émotions.

Bravo à tous ces joueurs qui nous ont donné du très bon hockey de 1969 à 1977. Bravo également aux instructeurs de ces équipes : Réal Lafond, Conrad Charette, Lynn Carrière, Ghislain Trudel et un hommage spécial à Martial Dupuis, qui fut gérant des trois équipes pendant ces 9 années! Photo 7.

Évolution du hockey à Guigues

À la fin des années '70, la formule des clubs élites, comme les Broncos et les Flammes, a dû être abandonnée. À cet âge, nos joueurs juvéniles se trouvent au Cégep, en dehors du comté.

C'est alors qu'on a vu réapparaître les clubs paroissiaux ou les clubs aux couleurs d'une entreprise. Cette formule a donné lieu à un calibre de jeu intéressant, qui fait participer beaucoup de joueurs, mais qui n'a jamais attiré un très grand public. Exception faite, il est vrai, du gros tournoi invitation qui se déroule chaque année au Colisée de



Flammes du Témiscamingue, 1974-77

1^{er} rang : Daniel Dupuis, Martial Dupuis, Ghislain Trudel, Jean-Pierre Robert, Alain Gironne, Lynn Carrière, Luc Fournier, Pierre Brazeau, Guy Guimond,

2^e rang : ? Bergeron, Dr. Réal Rivet, Claude Brousseau, Jean-Pierre Drolet, Bernard Raymond, Gaétan Jacques, Lorn Kowalsky, Michel Dumas, Luc Marchand, Daniel Ritchie,

3^e rang : Raynald Ritchie, Marcel Baril, Clément Demers, Guy Marchand, Normand Scribe, François Drolet, Pierre Valade, Gilles Pelchat

Gagnants des Tournois Intermédiaires

Voici la liste des équipes gagnantes des Tournois Intermédiaires depuis leur institution, en 1977. On remarquera que les étoiles du Témiscamingue ont réussi à ravir le titre à trois reprises au cours de ces 20 ans :

- 1977 New Liskeard Corbys
- 1978 Guigues Hôtel Paquin
- 1979 Rouyn Courchesne Mercury
- 1980 Témiscaming Adrien's
- 1981 Rouyn Chat Noir
- 1982 Hamilton Panthern
- 1983 Hamilton Sam's
- 1984 Rouyn Breton Laflamme
- 1985 Hamilton Canwell Auto
- 1986 Rouyn Breton Laflamme
- 1987 Guigues Charrette Podium
- 1988 Hamilton
- 1989 Toronto Utica
- 1990-91 Toronto
- 1992 New Liskeard
- 1993 Guigues
- 1994 Amos
- 1995 New Liskeard Minor Blue
- 1996-97 Toronto

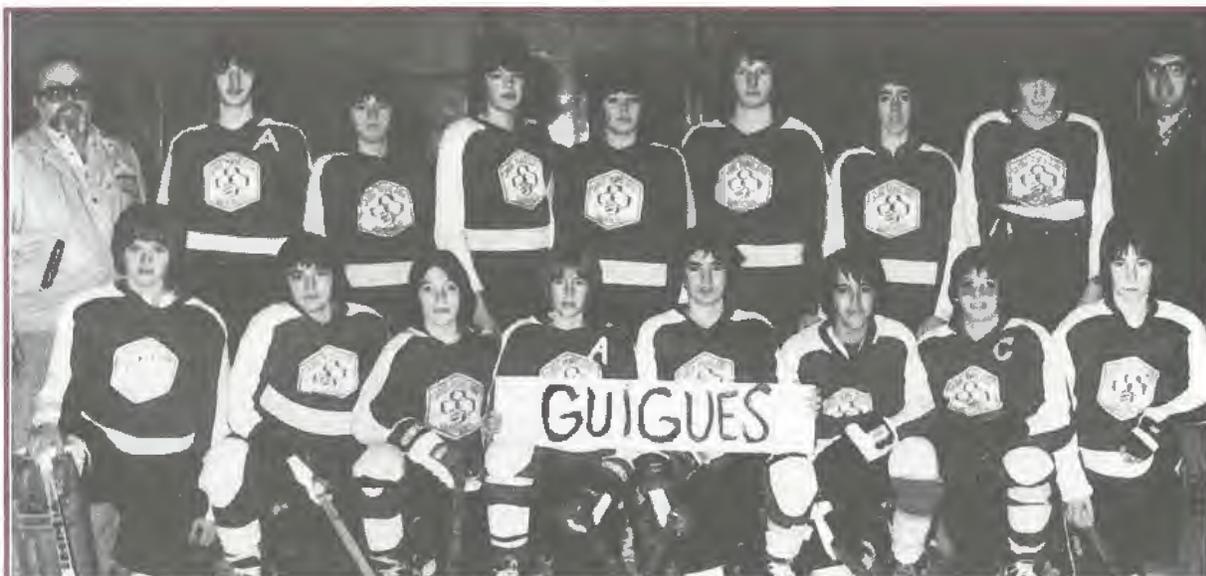
Guigues, en février, et du Défi Joël Paquin. Les meilleurs joueurs du comté viennent alors jouer sur notre glace.

Depuis la fin des années '70, nos équipes pee-wee et bantam sont bien représentatives de nos jeunes talents locaux. Nous les voyons ici avec leur trophée.

Au début des années '80, la fédération du hockey mineur innove en adoptant la méthode M.A.H.G., pour les jeunes de 5 à 9 ans. Elle permet aux jeunes de s'inscrire dans une équipe sans préparation. On enseigne aux jeunes à patiner et on leur inculque les rudiments du hockey.

À la même époque, se forment des équipes élites pour les jeunes : atomes, pee-wee, bantam, qui représentent Guigues et la région. Ces équipes élites fonctionnent jusque vers 1985 pour réapparaître au début des années '90. D'ailleurs, ces équipes nous ont fait honneur en remportant des championnats provinciaux : les bantams 1^{ère} position en 1983 ; les pee-wee 2^e position en 1993 et les atomes, 1^{ère} position en 1996.

Chez les adultes, quatre équipes évolueront durant cette période qui va de 1980 à nos jours : le Charette Sports de Guigues, les Yogis de N.-D. du Nord, l'équipe de Ville-Marie et les Pieds Ronds de Lorrainville. Ces équipes, disparues



Les Bantams 1979 qui ont gagné la coupe.

En avant : Guylain Paquin, Marcel Roy, André Lavallée, Jasmin Côté, Joël Paquin, René Audet, Denis Paquin, Mario Lacroix,

En arrière : Paul Vincent, Richard Fortin, Pierre Gauthier, Harold Gauthier, Pascal Trépanier, Richard Vincent, Sylvain Rocheleau, Joël Dupuis, Gérard Fortin.



Champion Novice 75-76, le National

1^{er} rang : Daniel Paquin, Martin Trudel, Michel Gingras, Joël Drolet, Daniel Caissie, Denis Caissie, Marco Paquin, Francis Paquin,

2^e rang : Michel Paquin, Donald Roy, Stéphane Paquin, Gino Lafrenière, Régean Lemire, Raymond Paquin



*1^{er} rang : Gilbert Vachon, Randy Robert, Martin Paquin, Serge Paquin, Joël Drolet, Jean Pitre, Marco Paquin,
2^e rang : Michel Paquin, Marco Vincent, Guylain Côté, René Monette, Daniel Caissie, Réjean Lemire,
Maxime Caissie,*



*1^{er} rang : Joël Drolet, Daniel, Caissie, James Labelle, Serge Paquin, Guylain Côté, André Robert,
2^e rang : Jean Pitre, Michel Paquin, Gino Lafrenière, Denis Roy, Luc Lafrenière, Martin Paquin, Marc Vincent,
Marco Paquin, Gilbert Vachon, Florent Côté*



1^{er} rang : Louis Beauvais, Luc Julien, Jean-Louis Baril, Mario Dupuis, Yves Marchand
 2^e rang : Jean-Yves Lacroix, Luc Plamondon, André Paquin, Mario Côté, Serge Côté,
 3^e rang : Guylain Roy, Yvan Bergeron, Jacques Robert, Guy Marseille, Richard Gauthier, David McLaren



LES ÉLANS DU TEMISCAMINGUE EN EUROPE

Une équipe de hockey du Témiscamingue entreprenait, il y a quelques années, un voyage en France et en Italie pour y disputer cinq parties.

De gauche à droite en première rangée: Rhéo et Annette Trudel, Hubert Bergeron et Josée Rochelcau, Pierre Lavallée et Suzanne Rioux, Micheline Lemire et Jacques Lavigne, Lucille Bilodeau, Luc Côté et Viateur Bégin.

En deuxième rangée: Réjean Gauthier, Denis Beauvais, Yoland et Carmen Trudel, Lynn et Renée Carrière, Guy et Fleurange Paquin, Andrée et Ghislain Plante, Réjeanne Bilodeau Côté et Louis Côté, Nicole et Jean-Yves Lacroix, Francine et Alain Gironne ainsi que Yvan Bergeron.

En troisième rangée: Michel et Desneiges Paquin, René et Diane Ringuette, Martial et Ghislaine Dupuis, Conrad et Carmen Charelle, Jocelyne Marchand et Jean-Pierre Drolet, Mado et Luc Marchand ainsi que Léon Jolette.

Absents sur la photo: Jean Bergeron, Sylvain Côté, Jeannine Bégin et Maryse Julien.



*Assis: Denis Caissie, Luc Paquin, Martin Trudel, Michel Gingras, Robin Duchesne, ? Roy.
 Debout: Stéphane Paquin, Maxime Caissie, Réjean Roy, Luc Alvarez, Francky Bernèche, Martin Jollette, Daniel Paquin, Rhéo Trudel, Tony Fortin, Christian Audet, Guy Neveu.*



*1^{ère} rangée: Marco Côté, Darcy Larose, Patrick Paquin, Rolland Bélanger, Charles Cardinal, Mario Alvarez, Jean-Pierre Roy, Armet Beaulé.
 2^e rangée: Martin Rioux, Pierre Drolet, René Beauvais, Francis Gauthier, Steven Caissie, Christian Paquin, Denis Bégin, Francis Paquin, Carol Guimond.
 3^e rangée: Éric Boucher, Bobby Lemire, Martin Drolet, Martin Perreault, Darquise Jollette.
 4^e rangée: Michel Drolet, Noël Gauthier, Gérard Drolet, Guy Paquin, Jean-Paul Cardinal.*



MAGH 1996-97

1^{er} rang : Alex Roy, Guillaume Bastien, Tommy Gagnon Duguay, Alex Mayer,
 2^e rang : Miguel Ayotte, Dominic Cloutier, Alexis Martineau, Johathan Morin,
 Francis Mantha, Mathieu Denesha,
 3^e rang : Étienne Mantha et Richard Denesha instructeurs.



Novice 1996-97

1^{er} rang : Michel Darveau, Manuel St-Jean-Pelletier, Dominic Lavallée-Rioux, Maxime Lacroix, Mélina Fleury,
 2^e rang : Dominic Lemire, Samuel Gélina, Sébastien Riendeau, Julien Lefebvre-Audet, François Thivierge, Étienne Gélina, François Morneau,
 3^e rang : Richard Morneau, Ronald St-Jean, Marc Bergeron, Bernard Gélina, Justine C. Gélina.



Atome 1996-97

*1^{er} rang : Pierre Authier Sirard, Christian Lacroix, Martin Bérubé, Jonathan Girard, Stéphane Gauthier,
2^e rang : Mario Gauthier, Dominic Fleury, Éric Sirard, Charles-André Lefebvre-Audet, Martin Julien, David Mantha, Michel Julien.*



Pee-Wee 1996-97

*1^{er} rang : Caryl Schorderet, Jasmin Baril, Vincent Marchand-Drolet, Mirco Bastien, Vincent Lacroix,
Michaël Gauthier,
2^e rang : Germain Bastien, Gilles Violette, Mathieu McBride, François St-Jean-Pelletier, Kevin Fournier,
Jérémie Audet, David Neveu, Christian Jacques, Jean-Pierre Drolet.*



Bantam 1996-97

1^{er} rang : Francis Gauthier, Mark Vanderploeg, Ghislain Delorme, Jean-Mathieu Beaulé, Maxime Côté, Guillaume Girard, Carl Poudrier;

2^e rang : Martial Côté, Francis Côté, Jasmin Vachon, Jacno Lévesque, David Allard, Jason Smith, Yves Leduc, Guillaume Mantha, Christian Beaulé.



Vétérans 1996-97

1^{er} rang : Ghislain Robert, Ronald St-Jean, Richard Jacques, Jean-Yves Lacroix, Ghislain Lacroix,

2^e rang : Luc Côté, Raymond St-Arnaud, Pierre Lavallée, Jean-Pierre Drolet, Martial Côté



Bar Marilou 1996-97

1^{er} rang : Alain Robert, Mario Dupuis, Guy Roberge, Serge Côté, Francis Roy,

2^e rang : Alain Gironne, Tommy Lavoie, Philippe Tremblay, Guylain Beaupré, Guy Marchand, Nike Vanderploeg.



Dépanneur 7/7 1996-97

1^{er} rang : Carol Lacasse, Alain Guimond, Guy Roberge, Serge Paquin, Patrick Paquin,

2^e rang : Richard Marchand, Christian Paquin, Hugo Paquin, Daniel Paquin, Martin Paquin, François Richer, Christian Beaulé, Luc Paquin.



aujourd'hui, ont été remplacées par le hockey social que l'on connaît aujourd'hui : ligue « C », ligue « D » puis ligue des Vétérans. Cette formule permet à plus de gens de participer au jeu et de s'amuser.

Saluons tous les joueurs, les entraîneurs, gérants d'équipes et bénévoles qui ont marqué l'histoire du hockey à Guigues.

Défi Joël Paquin

Joël Paquin, fils aîné de Denise Duchesne et Gilbert Paquin avait été repêché en 1981 par l'équipe de Rouyn, dans la ligue juvénile majeure du Nord Ouest. Joueur intelligent et très habile avec la rondelle, il devait malheureusement faire une mauvaise chute sur la bande qui l'a rendu quadraplégique à l'âge de 16 ans.

Les amis de Joël, Martin Perreault en tête, organisent depuis trois ans, chaque automne, à Guigues, un tournoi Bantam midget en l'honneur de Joël Paquin. Chaque année, Joël vient de Gatineau pour déposer la rondelle au jeu à l'ouverture du tournoi. Les profits sont versés à l'organisation du hockey mineur de Guigues. « Bonne



*Comité organisateur du hockey mineur de Guigues 1996-97 :
Michel Julien, Suzanne Rioux, Ronald St-Jean, Mireille Pelletier*

chance Joël. Nous espérons toujours que la science réussira à te remettre sur pieds ».



Équipe Pee-Wee 1976.

En avant : Rolland Barrette, Joël Paquin, James Labelle, André Lavallée, Serge Paquin, René Audet, Yvan Fournier, Yvon Fournier,

En arrière : Gilbert Paquin, Martin Paquin, Philippe Fournier, Christian Gilbert, Martin Gauthier, Guy Paquin.



Ligue de balle-molle féminine

L'équipe de balle-molle féminine de Guigues est fondée en 1963 par Micheline Routhier. L'équipe joue contre Notre-Dame-du-Nord ainsi que Ville-Marie. En 1966, les entraîneurs sont Conrad Charette et Guy Paquin. Les joueuses sont : Raymonde Paquin, Nicole Routhier, Marie-France Herbet, Isabelle Bergeron, Pierrette Côté, Diane Lampron, Denise Charette, Lise Côté, Hélène Côté, Lise Routhier et Micheline Routhier.

En 1967, le club de balle-molle féminin s'inscrit à la Fédération Canadienne de la balle-molle et porte le nom d'équipe Charette Sport. Avec l'entraîneur Jacques Côté, les filles jouent contre Moffet, Béarn, Lorrainville, Laverlochère et Ville-Marie. Nos filles se rendent en finale contre Béarn. Plusieurs tournois se disputent dans la région durant les fêtes populaires et l'équipe de Guigues y participe, gagnant à l'occasion, comme au Bal des Foins de Fugèreville.

En 1975, c'est Magella Boucher qui est entraîneur de l'équipe Charette Sport, laquelle remporte le championnat contre Béarn. Le club de balle-molle compte alors les recrues suivantes : Diane Fournier, Nicole Fournier, Carole Brien, Johanne Guimond, Sylviane Lacasse, Lisette Marcotte, Clémence Fournier, Ginette Guimond, Micheline Paquin, Renelle Royer, Danielle Paquin, Lyne Guimond, Cécile Bergeron, Micheline Routhier et Diane Royer.

En 1976, une équipe midget-filles est formée. Gérée par Danielle Paquin et entraînée par Carole Brien, l'équipe de Guigues va en finale contre Béarn. L'équipe compte parmi ses joueuses : Johanne Guimond, Lisette Marcotte, Micheline Paquin, Nicole Fournier, Ginette Robert, Sylviane Lacasse, Suzanne Boucher, Lyne Guimond, Renelle Royer et Suzelle Brien.

En 1977, la balle-molle se transforme en balle-lente. Notre



1^{er} rang : Raymonde Paquin, Nicole Routhier, Marie-France Herbet, Isabelle Bergeron

2^e rang : Diane Lampron, Denise Charette, Lise Côté, Hélène Côté, Pierrette Côté,

3^e rang : Guy Paquin, Lise Routhier, Gérald Marchand, Micheline Routhier, Conrad Charette

Ce que femme veut...

Il était une fois, des dames qui voulaient s'amuser. Quoi de mieux que de trouver un sport qui pourrait leur permettre de se rencontrer, sans trop se fatiguer... Un beau terrain dans le village, les attend, entre les joutes de ces messieurs, les joueurs de baseball. Pourquoi les femmes ne joueraient-elles pas, elle aussi? Mais ce terrain, à qui est-il? Que de mots et de travail pour découvrir, à qui il appartient! Les hommes le réquisitionnent, vous pensez, c'est leur terrain. Mais les femmes ne se laissent pas abattre pour si peu. La saison débute, mais à l'extérieur du terrain de baseball...il est aux hommes! Les dames argumentent et elles obtiennent ce qu'elles veulent, jouer au baseball, dans le terrain de baseball. Depuis, les sportifs et sportives peuvent s'amuser en jouant à la balle, sur un terrain commun. Voilà les débuts de la balle lente féminine. Est-ce que ces messieurs s'en rappellent?



Équipe de "Soft-Ball " Charette Podium Sport 1975

1^{er} rang : Diane Fournier, Nicole Fournier, Carole Brien, Johanne Guimond, Sylviane Lacasse, Lisette Marcotte,

2^e rang : Clémence Fournier, Ginette Guimond, Micheline Paquin, Renelle Royer, Danielle Paquin, Lyne Guimond, Cécile Bergeron,

3^e rang : Magella boucher, Micheline Routhier, Diane Royer, Guylaine Royer (absente)

paroisse compte quatre équipes féminines amicales. L'équipe du magasin Smith remporte le championnat contre l'équipe de la Caisse Populaire.

En 1978, six équipes féminines de balle-lente disputent des parties amicales. Les équipes sont aux couleurs des commanditaires, le Lacroix Body Shop, le Magasin d'économies Smith, le Servi Pro du Marché Rivard, le Garage Monette, le Garage Paquin et la Caisse Pop. Un tournoi à la ronde est remporté par l'équipe du Magasin d'économies Smith.



1^{er} rang : Annie Royer,

2^e rang : Maria Côté, Danielle Goupil, Christine Laperle, Martine Dupuis, Manon Paquin, Marilyne Lavallée,

3^e rang : Aline Bégin, Carole Robert, Louise Dupuis, Josée Paquin, Nancy Paquin

De 1988 à 1992, l'équipe de balle, formée par Christine Gilbert et Annie Royer, joue



Ringuette Atome, 1996-97

1^{er} rang : Érika Vachon, Paméla Baril, Fanny Baril, Catherine Morneau, Céline Robert,

2^e rang : Richard Morneau, Isabelle Aubé, Jessica L'Heureux, Andréa Paquin, Cynthia Lemire, Dominique Vachon, Andréanne Gauthier, Karine Landry

contre deux clubs de Notre-Dame-du-Nord et contre l'équipe de Ville-Marie.

Club de ringuette

Le club de Ringuette de Guigues a été fondé en 1985-86 par Fleur-Ange et Guy Paquin, afin de développer un esprit d'équipe chez nos filles ; plusieurs joueuses proviennent de paroisses voisines de Guigues. Trois catégories sont formées : Atome, Benjamine et Cadette. La compétition,

stimulant cet esprit d'équipe, amena notre club à disputer de nombreuses parties à l'extérieur de la région, notamment en Abitibi, à la Baie James, dans le nord de l'Ontario, de même qu'à Montréal, dans le cadre du Championnat Provincial de Ringuette.

Plusieurs médailles et trophés furent remportés, dont une médaille d'or, remportée en 1994-95 à Malartic, une médaille d'argent remportée aux Jeux du Québec à Granby et une médaille d'or remportée par les Cadettes à Guigues en 1995-96. Le club de Ringuette était appuyé par des dons de la Caisse Populaire de Guigues et du club Richelieu. D'autres activités contribuèrent aussi, au financement du club de Ringuette, comme les profits des tournois, la vente de chocolat, un patine-thon etc.

Lors d'une partie disputée à Kirkland Lake, Conrad Charette se fâche tellement que l'arbitre lui ordonne de se retirer du banc, laissant Guy Paquin dit « Jean-Maurice » se débrouiller tout seul.

Que penser de notre chef pompier Réjean Landry lors du tournoi à Granby: son sommeil était si profond qu'il ne s'éveilla point au signal de l'alarme à feu, alors que toute l'équipe évacuait l'hôtel.

Guy Paquin fut tellement impoli avec les arbitres de la Fédération lors d'un certain tournoi à La Sarre que CKVM s'empara de la nouvelle.

Mentionnons la participation bénévole des présidentes, Fleur-Ange Paquin et Andrée Boivin, et le soutien de nombreux entraîneurs et entraîneuses : Guy Paquin, Conrad Charette, Monic Delisle, Renald Guimond, Guy Côté, Christine Gilbert, Réjean Landry, Germain Bastien, Jacques Gauthier, Danielle



Ringuette Benjamine, 1996-97

1^{er} rang : Jessica Rivard, Jessie Marchand, Mylène Grenier, Christel Jubinville-Gagnon, Amélie Vachon,

2^e rang : Aimé Grenier, Annick Rivest, Karine Abel-Cadieux, Kim Côté, Marie-Eve Grenier, Stéphanie Jacques, Danielle Paquin



Ringuette Junior, 1996-97

1^{er} rang : Kim Falardeau, Isabelle Aubé, Monia Jacques, Véronic Gauthier, Annick Lacroix,

2^e rang : Christiane Aubé, Stéphanie Paquin, Marie-Hélène Nolet, Réjean Landry, Valérie Marcoux-Gironne, Mireille Jacques, Karine Landry, Laurier Jacques.



Ballon-Balai 1972

1^{er} rang : Chantal Guimond, Lisette Marcotte,

2^e rang : Danielle Paquin, Micheline Paquin, Diane Royer, Robert Fournier, Ginette Guimond, Lyne Guimond,

3^e rang : Jocelyne Robert, Guylaine Royer, Renelle Royer, Carole Brien.

Goupil, Danielle Paquin, Katia Boucher, Cécilien Boucher, Denis Paquin et Élise Roy.

Ballon-balai féminin Charette Sport

Le club de ballon-balai féminin Charette Sport débute ses activités à l'automne 1970. Les fondatrices sont Nicole Royer trésorière, Liliane Cyr capitaine et Francine Cyr. Les filles pratiquent et disputent des parties sur plusieurs glaces extérieures à Lorrainville, St-Eugène de Guigues, Notre-Dame-du-Nord, Fugèreville et dans les arénas de Guigues et de Ville-Marie.

De 1971 à 1973, Diane Royer entraîne l'équipe. En mars 1973, l'équipe remporte le championnat contre Ville-Marie, après avoir joué sept périodes supplémentaires. Chantal Guimond compte le but qui mettait fin à cette partie enlevante. L'équipe expose fièrement le trophée Vivacolor. Ont participé à cette victoire : Chantal Guimond, Lisette Marcotte, Danielle Paquin, Jocelyne Robert, Micheline

Paquin, Diane Royer, Renelle Royer, Johanne Guimond, Ginette Guimond, Lyne Guimond, Carole Brien et Guylaine Royer.

En 1974-1975 l'équipe est gérée par Ernest Bergeron, Cécile Bergeron trésorière et Magella Boucher comme entraîneur. L'équipe Charette Sport joue contre les équipes de Notre-Dame-du-Nord, Nèdelec, St-Eugène-de-Guigues, Béarn, Lorrainville, Témiscamingue et Ville-Marie. L'équipe féminine du Charette Sport se fait valoir durant les parties régulières. Elle affiche aucune défaite et deux parties nulles, puis gagne le championnat contre Ville-Marie et, de nouveau, le trophée Vivacolor.

Ginette Guimond est nommée joueuse la plus utile,

Micheline Paquin meilleure compteuse et Guylaine Royer est déclarée meilleure gardienne de la ligue Molson du Témiscamingue.

De nombreux tournois furent disputés à Val d'Or, Amos, La Sarre, Rouyn, Ville-Marie, Belle-Vallée, Haileybury, New-Liskeard et Guigues. L'équipe féminine de ballon-balai de Guigues se rend souvent en finale et gagne à quelques reprises contre Ville-Marie ou St-Eugène de Guigues. Au tournoi de Belle-Vallée, les filles du Charette Sport sont toujours les championnes.

Le 15 janvier 1978, au tournoi d'Amos, l'équipe féminine de Guigues se rend en finale contre celle de Beaucanton, mais perd en période supplémentaire. Les joueuses du Charette Sport lors de ce tournoi sont : Louise Marcotte, Carole Brien assistante-capitaine, Cécile Bergeron gardienne, Ginette Guimond capitaine, Johanne Lemire, Micheline Paquin



Ballon-Balai 1977-78

1^{er} rang : Lyne Guimond, Julie Lemire, Chantal Guimond, Ginette Robert, Louise Dupuis, Danielle Paquin,

2^e rang : Ernest Bergeron, Louise Marcotte, Carole Brien, Cécile Bergeron, Ginette Guimond, Johanne

Lemire, Micheline Paquin, Johanne Guimond, Lisette Marcotte, Magella Boucher,

Absentes : Guylaine Royer, Cécile Herbert, Jacynthe Herbet

assistante capitaine, Johanne Guimond, Lise Marcotte, Lyne Guimond, Julie Lemire, Chantale Guimond, Ginette Robert, Louise Dupuis et Danielle Paquin. Guylaine Royer, Cécile Herbet et Jacynthe Herbet étaient absentes.

Ginette Guimond fut nommée souvent « joueuse la plus utile à son équipe » et surtout, meilleure compteuse de 1971 à 1978.

Pendant près d'une décennie, Magella Boucher, entraîneur, Ernest Bergeron, gérant et le commanditaire Charette Sport accompagnent fièrement cette équipe féminine. L'équipe féminine de ballon-balai s'est dissoute en 1983-1984.

Pitoune en patins

La première équipe de pitoune en patins fut formée par Annette Boucher, secondée par quelques filles du ballon-balai de Guigues, au moment où le Polydium de Notre-Dame-du-Nord ouvre ses portes.

De 1977 à 1982, une équipe féminine de pitoune en patin se forme à Guigues, afin de participer au tournoi de Notre-Dame-du-Nord. L'équipe rassemble une majorité de filles jouant au ballon-balai. En 1977, l'équipe de Guigues gagne contre Notre-Dame-du-Nord avec la gardienne Julie Lemire qui excelle. En 1978, la victoire se répète avec Louise Dupuis dans le filet. Les filles de Guigues gagnent en supplémentaire avec des lancers de punition.

Plusieurs filles participent aussi aux tournois de pitoune, en bottines, organisés à Ville-Marie, Laverlochère et Guigues. D'ailleurs, en mars 1978, les filles du Charette Sport de Guigues remportent le tournoi de pitoune de Ville-Marie. Ginette Robert obtient le trophée de la meilleure gardienne.

Par la suite et durant quatre ans, nos filles de Guigues remportent le championnat au tournoi de Laverlochère, avec Christine Gilbert comme gardienne.

Hockey féminin

En 1965, Micheline Routhier de Guigues rencontre une ancienne paroissienne, Florianne Vachon qui réside à Ville-Marie, afin de pratiquer ensemble un de leurs sports favoris. C'est ainsi que naît le hockey féminin à Guigues.

Durant deux ans, les filles de Guigues jouent contre les filles de Ville-Marie, les deux seules équipes au Témiscamingue. La première partie fut gagnée par les filles de Ville-Marie, dont Florianne Vachon fut nommée joueuse par excellence. Par la suite, l'équipe de Micheline Routhier gagna à



Le club de patinage artistique, Les Étoilés de Guigues. 1984.

1^{er} rang : Tiffany Peluso, Nancy Paquin, Danny Trudel, Josée Audet, Nathalie Rivard, Carole Charette,

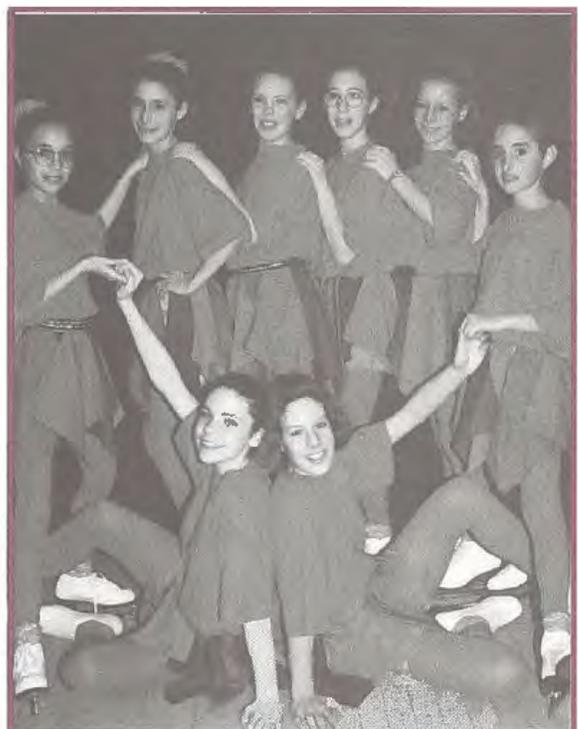
2^e rang : Manon Paquin, Nadia Drolet, Nancy Gélinas, P, Claudie Charette, P, P, Martine Dupuis, Nancy Gagnon, P

quelques reprises. Voici les noms de quelques joueuses qui faisaient partie de l'équipe de Guigues : Diane Julien, Nicole Lacroix, Raymonde Paquin, Micheline Routhier.

Club de patinage artistique Les Étoilés de Guigues

Le club de patinage artistique "Les Étoilés de Guigues" est fondé en 1974 par Annette Boucher. Elle réalisait ainsi un rêve d'enfance, faire du patin, et voulait que sa fille Dany, âgée de trois ans, ainsi que les autres enfants du village aient la chance de pratiquer cet art. Annette suivit donc des cours pour être en mesure d'enseigner aux plus petites. Elle se familiarisa aussi avec les règles de cette discipline artistique.

Le club s'est joint à la fédération de patinage artistique en 1975. Nos jeunes se faisaient valoir lors de compétitions régionales. Les jeunes filles plus avancées bénéficiaient de cours privés pour préparer les épreuves. Lyly Dulong de New-Liskeard fut embauchées comme professionnelle, durant plusieurs années. Elle enseignait et supportait les monitrices des groupes : Annette Boucher, Suzanne Rioux, Natacha Paquin et bien d'autres.



1^{er} rang : Isabelle Aubé, Mireille Jacques

2^e rang : Valérie Paquin, Anick Robert, Denise Pitre, Caroline Guimond, Stéphanie Jacques, Mélanie Julien



Club de patinage 96-97

1^{er} rang : Cynthia Robert, Mélanie Tétreault, Marie-Noël Tétreault, Sabrina Lampron, Nicolas Dubois, Jeanny Paquin, Marc-André Ayotte, Jessle Lemire, Kariane Dubois, Angèle-Ann Guimond, Jordan Guimond, Kim Gilbert, Priscille C. Gélinas, Maxime Julien, Félix Paquin, Sophie Marchand Drolet, Brigitte Marcoux-Gironne, Amanda B. Côté, Noémie Drolet Marchand, Claudia Côté, Marie-Pier Paquin, Valérie Descoteaux.

2^e rang : Catherine Drolet-Marchand, Andrée-Ann Jacques, Ariane Leblond, Suzie Julien, Joanie Paquin, Marie-Lou Gilbert, Émilie B. Côté, David Paquin, Sonia Julien, Jessy-Anne Barrette Neveu.

3^e rang : Sylvie Lavoie (professionnelle), Mireille Jacques, Nathalie Côté, Christine Robert, Denise Pitre, Mélanie Julien, Anick Robert, Valérie Paquin, Caroline Guimond.

Absentes : Vanessa Chartrand, Pascale Paquin-Raymond, Karolann Viger.

À titre de présidente-fondatrice, Annette Boucher a su s'entourer d'un bon comité. On y retrouvait Ghislaine Charette, Cécile Bergeron, Ghislaine Marseille, Carmen Charette, Nicole Routhier-Lacroix et Marie Vincent. Puis se sont ajoutées Élise Roy, Ginette Jubinville, Suzanne Rioux et Andrée V. Plante. Plusieurs femmes de Guigues ont par la suite fait partie du comité. Les présidentes suivantes se succèdent : Annette Boucher de 1975 à 1980, Ghislaine Charette de 1980 à 1986, Ghislaine Marseille de 1986 à 1989 et Monique Hamelin depuis 1989. Ont fait office de trésorières : Cécile Bergeron de 1975 à 1986, Andrée V. Plante de 1986 à 1989 et Micheline Paquin est à ce poste depuis 1989.

Entre autres tâches, le comité travaille de concert avec la professionnelle, présentement Sylvie Lavoie, pour monter le spectacle de fin d'année. Plus de 20 numéros sont inscrits au

programme, exécutés dans un décor toujours plus éblouissant.

Outre les cotisations des membres, le club finance ses activités avec des levées de fonds au moyen de lave-auto, vente de chocolat, etc. Le comité implique les jeunes



Membres du comité C.P.A. 1996

Jocelyne Marchand, Josée Paquin, Monique Hamelin, Raymonde Couture, Hélène Paquin, Micheline Paquin, Josée Drolet.



membres et les parents, lors de ces événements.

Le comité en place se compose de Monique Hamelin, Micheline Paquin, Josée Drolet, Hélène Paquin, Raymonde Couture, Josée Paquin et Jocelyne Marchand. Notre club compte une cinquantaine de membres. Il est dynamique et nous lui souhaitons longue vie, afin que les jeunes fille de Guigues puissent continuer de pratiquer le patinage artistique.

Majorettes Les Saphirs Étoilés

Au cours des étés 1963-64, des fillettes de Guigues s'amusaient à jouer à la majorette. C'était un nouveau jeu apporté par une fillette dont la famille venait de s'installer à Guigues, les Bouchard. Ils arrivaient de Virginiatown où Lise faisait partie d'un corps de majorettes. Petit à petit, le jeu prit de l'ampleur et attira l'attention des parents. Henri Routhier se souvient avoir fabriqué des drapeaux avec des linges à vaisselle et des bâtons avec des manches de balais. Les premiers chapeaux étaient taillés dans des cruches de Javex.

Une dame en particulier observait ce manège. Elle trouvait les fillettes bien mignonnes. Mais surtout, Madeleine Lafond-Royer constatait combien les loisirs étaient rares pour les filles. Madeleine fut donc l'instigatrice et la première présidente du corps de majorettes, les Saphirs Étoilés de Guigues, fondé en 1965.

Les Saphirs Étoilés font leur première sortie, lors du carnaval de Lorrainville de janvier 1965. Le corps, dirigé par le premier tambour-major Pierrette Boisvert, comptait alors 34 jeunes, en majorité des filles. Rappelez-vous nos majorettes, elles étaient de tous les spectacles, parades ou festivités au Témiscamingue.

Au début, les pratiques se tenaient dans l'ancienne salle paroissiale. Après sa démolition en 1985, l'équipement fut entreposé à l'aréna et c'est là qu'avaient lieu les pratiques. De 1967 à 1969, la Clique des Garçons ajoute un gros tambour, deux snares et une cymbale aux Saphirs Étoilés

Les sorties, les pageants, les costumes et l'achat d'équipements, y compris des instruments de musique, a nécessité de nombreuses activités de financement. Qui ne se souvient, à Guigues, des bercethons, marchethons, lavages d'automobiles, ventes de billets, de chocolat, de beignes et des spectacles à la salle paroissiale ? Pendant plusieurs années, le comité des Saphirs Étoilés a aussi servi des repas lors du tournoi de hockey intermédiaire, sans compter les revues de fin d'année avec la Sagouine.

En 1977, les Saphirs Étoilés deviennent corps de clairons. L'achat d'instruments, de nouveaux costumes et l'embauche d'un instructeur de Montréal, André Joyal, avaient été financés par les activités organisées par les bénévoles.

Les Saphirs Étoilés ont remporté plusieurs trophées lors de compétitions régionales. En 1980, nos majorettes et notre corps de clairons reviennent de Dupuy avec tous les honneurs. Tous étaient fiers de nos jeunes filles. C'est alors qu'on décide de se rendre aux compétitions provinciales, à Chicoutimi. Ce voyage à travers le Québec a laissé de beaux souvenirs à plusieurs jeunes filles de Guigues.

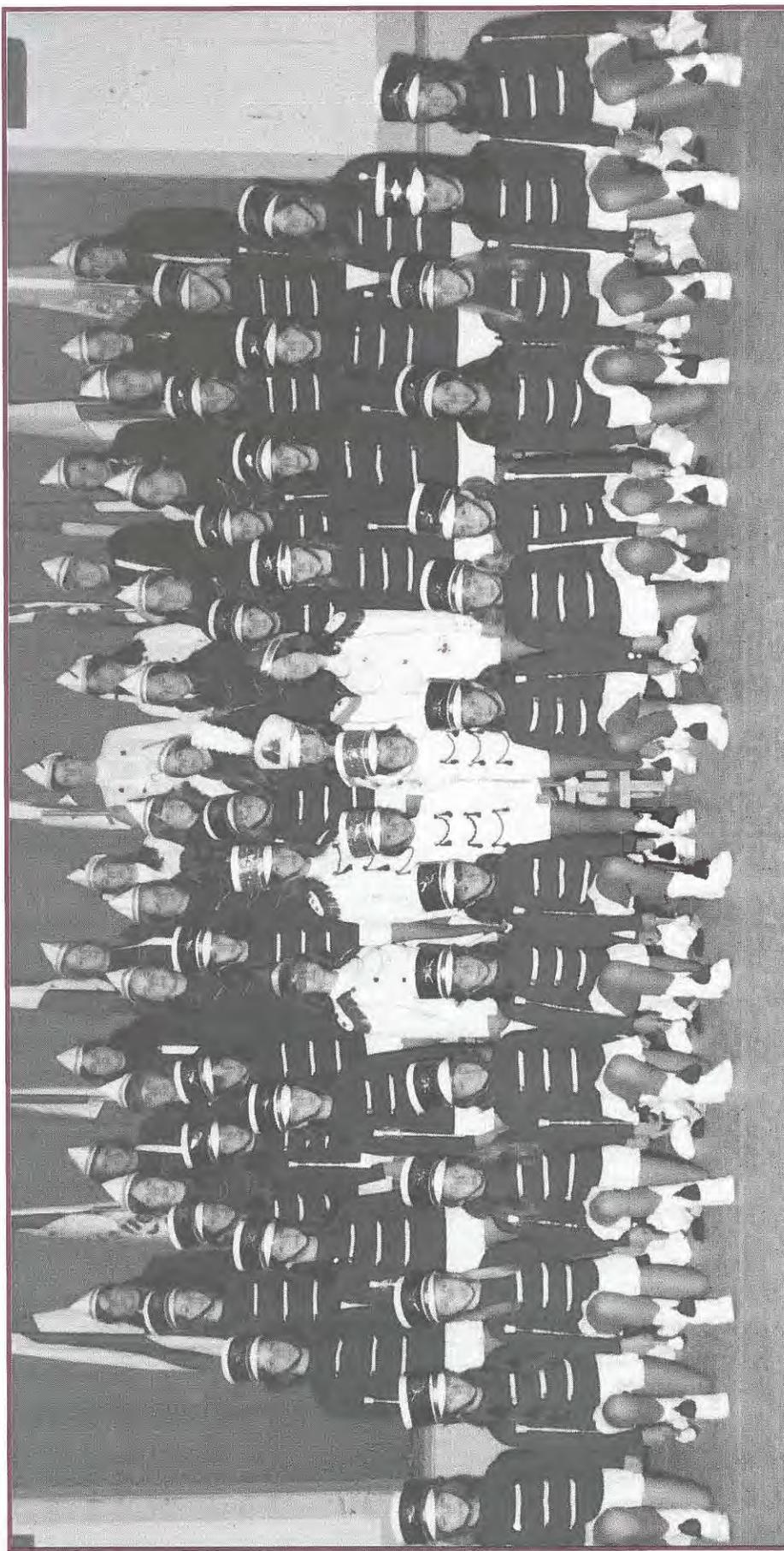
Le premier comité des Saphirs Étoilés comprenait les membres suivants : Madeleine Royer présidente fondatrice (1964-1966), Dolorès Lacasse secrétaire, Yvette Lavallée, Juliette Julien, Gilberte Robert, Laurianne Routhier, Noella Bouchard. Dolorès Lacasse est devenue présidente en 1966, remplacée ensuite par Ghislaine Dupuis qui occupera ce poste jusqu'en 1980. Jacqueline Marchand sera secrétaire de 1966 à 1976. Plusieurs autres bénévoles se sont succédé à l'administration des Saphirs Étoilés : Bernadette Paquin, Antonia Gauthier, Brigitte Côté, Clairette Marchand, Jacqueline Gauthier, Nicole Routhier, Maryse Paquin, Huguette Marcotte, Ghislaine Caissie, Bernadette Lemire, Lise Lemire.

Le dernier conseil d'administration était composé de : Ghislaine Dupuis présidente, Huguette Drolet secrétaire-trésorière, Françoise Légaré, Monique Delisle, Gilberte Aubé, Bibiane Labelle, Solange Côté, Marguerite Gagnon, Raymonde Gagnon et Lucette Perreault.

Au poste de tambour-major des Saphirs Étoilés de Guigues nous avons vu se succéder : Pierrette Boisvert, Raymonde Paquin, Ginette Roy, Lise Bouchard, Renelle Gauthier, Guylaine Paquin, Renée Drolet, Danielle Routhier, Lise Lacroix et Nancy Bruneau.

Comme les activités pour les jeunes filles étaient devenues plus nombreuses au début des années 1980, le corps de clairons fut dissous, après 15 années bien remplies, où maintes femmes se sont dévouées pour offrir une activité enrichissante à nos jeunes filles. À cet effet, Côme Marchand écrivait en 1975 :

« Le Corps de majorettes, en plus de faire passer à nos jeunes des heures agréables, a beaucoup contribué à leur formation. C'est inestimable tout ce que nos jeunes peuvent en avoir retiré au point de vue discipline, formation artistique avec les musiques, et formation culturelle avec les spectacles



Groupe de majorettes de 1973



De gauche à droite, 1ère rangée: Nicole Dupuis, Joëlle Gauthier, Francine Côté, Ginette Laperle, Louise Cloutier, Suzie Boucher, Joëlle Brien, Marcelle Latreille, Jovette Légaré, Céline Latreille, Louise Marcotte, Marilyn Cloutier, Lisette Marcotte.

2e rangée: Renée Brien, Jocelyne Audet, Christiane Aubé, Sylvie Gauthier, Carmen Routhier, Jocelyne Marchand, Josée Drolet, Jo-Ann Côté, Lyne Gagnon, Carole Bruneau, Nicole Audet, Christiane Lacroix, Jo-Ann Gagnon, Jo-Ann Côté.

3e rangée: Josée Labelle, Annie Paquin, Sylvie Bilodeau, Nella Boucher, Hélène Leblond, Christine Laperle, Francine Bergeron, capt. des drapeaux, Fleurette Marseille, Capt. des musiques, Jocelyne Bergeron, Ass. tambour-major, Lyne Giroux, Louise Dupuis, Lise Lacroix, Nancy Bruneau.

4e rangée: Gina Bernèche, Nicole Bruneau, Dany Cyr, Nicole Paquin, Manon Paquin, Christine Gilbert, mascotte, Claudette Latreille, Andrée Lacroix, tambour-major, Danielle Routhier, Andrée Drolet, mascotte, Nancy Paquin, France Marcotte, Claire Marchand, Gaétane Brien, Jeannette Risky, Guylaine Leblond.





Chasse et pêche sportive

Autrefois, la chasse et la pêche occupaient une place importante dans la vie des pionniers. C'était des moyens de subsistance. Le lièvre, la perdrix, le chevreuil, l'orignal, l'ours, le doré, le brochet et d'autres espèces faisaient partie des menus quotidiens et apportaient de la variété au menu souvent très lassant du lard salé et des fèves au lard. Alors, si le chef de famille pratiquait la chasse et la pêche, toute la maisonnée pouvait se régaler et apprécier de nouveaux mets. Aujourd'hui la chasse et la pêche sont devenus un attrait pour l'homme. C'est un moyen de retourner au source, de prendre le temps de vivre près de la nature et de s'enorgueillir de leurs belles prises. Ce sont des sports de choix et des attraits touristiques importants. Des histoires, toutes plus intéressantes les unes que les autres, se véhiculent dans les échanges entre ces compères, les chasseurs et les pêcheurs. Auparavant, peu de loi régissait ces deux domaines. L'abus et les espèces en voie de disparition seront le départ de règles restrictives et ceux qui voudront s'adonner à ce divertissement devront posséder un permis en règle. Voici quelques photos et vous pourrez imaginer l'histoire qui s'y accompagne.



Eh oui! Même le curé Moreau trouvait un attrait certain pour les bêtes de nos forêts. Le voici en compagnie d'un petit ourson qu'il avait, tout bonnement, recueilli.



Grand-mère Trahan, Rodrigue Barrette, William Bouffard et Évelyne Trahan. William semble nous dire: "Voici mes belles prises mais gare à vous si aujourd'hui quelqu'un vous y prend". Une pêche au bout de la terre d'Oscar Lacroix, à la Loure



Lucienne et Armand Rousseau. Armand de lui répondre: Regarde ma belle prise, elle vaut bien toute la lignée de petits poissons. Quel beau brochet de 16 livres!



Depuis son très jeune âge, Sylvio Bouffard, va à la chasse, à la pêche et trapper le petit gibier. Dès l'âge de douze ans, il abat son premier ours avec un petit fusil que l'on nommait à l'époque, FMM. Le voici avec l'un de ses trophées de chasse.



D'autres plus chanceux, trouvent le gibier, pourra on dire, à la portée de la main. Georges Lafon amateur de chasse, fit une capture dans sa cour. Près du jardin, dans un arbre, il découvre un ourson. Il n'a qu'à entrer chercher son fusil et tout est joué.



Thomas Breen, Philippe Breen, Aurèle Talbot, Euzèbe Boucher, Auguste Lavallée. 1^{er} mai 1926. Départ à la cabane à sucre rang 3 Guigues. Ne pas oublier le gros gin, au cas ou...



Auguste Lavallée, Euzèbe Boucher, Philippe Vézina, Aurèle Talbot. En arrière, Thomas Breen

La cabane à sucre

Parmi les plaisirs du printemps, les randonnées à la cabane à sucre amusent les petits comme les grands. Nos beaux érables du Québec donnent un liquide très apprécié de tous, le sirop d'érable. Depuis fort longtemps cette coutume fait partie de nos passe-temps printaniers.



Chevaux de Romuald Gagné et de Raymond Herbet. Sur la photo: Martin Herbet, Raymond Herbet, Michel Roy.



Beaucoup de plaisir, à ce petit camp, construit par Raymond Herbet.

L'Équitation Martinique

Les membres de la famille Martin et Monique Herbet commencent à faire de l'équitation vers 1979. Avec quelques chevaux seulement, ils débute ce loisir de plein air, faire des randonnées à cheval. Comme ce sport est bien en demande, ils augmentent le nombre de chevaux, jusqu'à 17. La population témiscamienne et même ontarienne peut profiter de belles promenades à travers champs et forêts. "C'est un vrai plaisir de recevoir les gens qui viennent d'un peu partout; des gens aimables. C'étaient des enfants, des grandes personnes, enfin du monde de tous les âges; même l'hiver, quand il faisait beau, on recevait toujours quelques personnes". Quelquefois, des "sleigh-rides" sont organisées et plusieurs



Martin Herbet et son attelage, prêt pour une promenade au mariage de Manon Lavigne et Michel Lemire



Des cavaliers à l'entraînement, au centre d'équitation Martinique, près de la carrière de silice, dans le rang 3.

Équestre de Guigues, propriété de Denis Paquin. Aussi Joanne Côté et René Latreille possèdent une écurie d'élevage chevalin et une boutique d'équipement équestre "L'Habit du Cheval". Suite à cette "passion" pour les chevaux, est né le "Festival Western", événement important dans notre municipalité.

personnes peuvent en profiter et s'amuser ensemble. Comme Martin et Monique se voient vieillir, et que leur entreprise demande beaucoup d'ouvrage, ils se retirent en vendant la ferme à leur garçon, et ils vont demeurer au village. C'est avec eux que les gens de Guigues prennent goût de pratiquer ce loisir qu'est l'équitation.

Aujourd'hui, dans la municipalité, le sport équestre a encore toute sa place. Quelques résidents continuent de faire profiter la population de ce sport de plein air. Nous retrouvons l'Écurie Don-Léo, propriété de Rock Beaupré, maréchal ferrant et le Centre



Martin et Monique Herbet honorés pour leur implication dans l'équitation. Sur la photo : Guylaine Lemire, René Latreille, Martin Herbet, Monique Herbet et Chantal Champagne.



Festival Western de Guigues

Le 12 août 1981, avait lieu à Guigues une réunion informelle dans le but de former un club regroupant les amateurs de chevaux. Le 11 octobre suivant, se tenait la première réunion du club d'équitation Martinique, lequel devait son nom au Centre équestre Martinique. Ce club avait pour but initial de rassembler les adeptes des sports hippiques à Guigues. Les représentants de l'exécutif ainsi que de nombreux membres voulurent organiser une activité qui regrouperait les amateurs de chevaux et, plus particulièrement, les adeptes de gymkana.

C'est donc les 14 et 15 août 1982 que prenait vie l'ancêtre de notre Festival Western, qui à l'époque s'appellait Rodéo '82. Au cours des années qui suivirent, ce Festival prit de l'ampleur jusqu'à s'étaler sur quatre jours et attirer plus de 6,000 visiteurs, dont une bonne partie vient de l'extérieur de la région. Ainsi, ce qui n'était au début qu'une rencontre d'amateurs de chevaux est devenu le plus gros événement estival de Guigues.

Les fondateurs, Monique et Martin Herbet, ont donné, à plusieurs de nos concitoyens, la passion des chevaux. Propriétaires du Centre équestre Martinique, ils nous ont fait découvrir le plaisir des randonnées à cheval. C'est ainsi que plusieurs résidents de Guigues ont acquis l'une de ces magnifiques bêtes.

Le Festival Western de Guigues existe depuis 15 années ; une foule de bénévoles se sont impliqués dans sa préparation et ont contribué à son expansion. Entre autres, six président(e)s se sont succédé : Noël Lessard (1981-1982), Mario Herbet (1982-1984), Martin Herbet (vice-président (1984-1985)), Denise H. Roy (1985-1987), Michel Bérubé (1987-1992), Denis Paquin (1992-1994) et Guylaine Lemire (1994-1996).

Ces personnes, soutenues par leur exécutif, ont su, à force de persévérance, de bénévolat et d'amour, donner à notre Festival l'ampleur qu'il connaît aujourd'hui. Lors du Festival Western on peut remarquer les décors érigés sur les propriétés et l'implication de nombreux bénévoles de notre paroisse. Rares sont les municipalités qui investissent autant dans un événement populaire. Préservons cette fierté et poursuivons nos efforts pour faire du Festival Western de Guigues une fête qui nous ressemble : à la fois accueillante et chaleureuse.



Prend tes bottes et ton chapeau et go pour St-Bruno.



Un peu de visibilité pour le député Rémi Trudel, Romuald Gagné et ses juments pur-sang



Il y a aussi des chars allégoriques



Des parures du Moyen âge pour une parade Western



La tire de chevaux lourds attire toujours beaucoup de personnes.



Plein de beaux attelages pour la parade.



Chantal Paquin en compétition de barils



Les déguisements sont à l'honneur pour tous les jeunes



C'est simple! il suffit de rester assis quelques secondes seulement.



Une étrange maladie... raconté par Josée Herbet

Propriétaire de
chevaux en 1972

au village :

Allen Bernèche et Betty
Annie Paquin et Poly
Denis Aubé avec Charlot
et Akso
Guylain Roy et Prince
Gabriel Roy et Peggy
Guy Lacroix et Peggy
Richard et Pierre
Gauthier
sur Paddy.
Jacques Robert et Sonny
Denis Paquin et Nelly
Josée Herbet et Flicka

dans le rang 3 :

Jacinthe Herbet et Lady
Cécile Herbet et Sam
Claudie Herbet et
Brown
Étienne Lemire et Daiz
Richard Gervais et Sonny
Julie Lemire et Dan
Ronald Chartier et Alain
Coulu
montaient Poly,
Nelson Mongeau et
Nuage gris.

sur la route 101 :

Alain Gulmond sur
Penny,
André Paquin et Tampo
Jean-Jacques Bergeron
et Apso
Michel Bergeron et Duck
Étienne Gauthier

dans le rang 6 :

Jocelyn Barrette et Polie
Normand Barrette et Akso
et Flicka
Sylvain Lacroix et PIT
Maurice Lacroix et
Princesse
Guy Gélinas.

Cette maladie gagna plusieurs jeunes de Guigues en deux étés; à partir de mai 1972. Flicka était arrivée dans ma vie et 30 poneys ou chevaux faisaient le bonheur d'autres enfants. Tout commence par des rêves et des amours d'enfants : les chevaux, nobles animaux et très beaux, nous y aidaient puissamment.

« J'ai toujours aimé la nature et la campagne. Mon oncle Martin Herbet vivait dans le rang 3, avec sa grande famille, plusieurs animaux bien sûr et surtout, des chevaux. Mes cousins faisaient du cheval et Roger avait même participé à une course de chevaux, à Ville-Marie. Je rêvais tellement d'avoir un poney que mes parents ont accepté cette nouvelle aventure.

« Ceux qui habitaient la campagne disposaient de bons bâtiments pour garder leurs poneys. Au village, nous logions nos poneys comme nous pouvions. Mon père avait acheté une boîte de camion à pain. M. Bernèche avait une terrain derrière chez lui. Nous voilà avec une écurie bien douillette pour deux poneys. Denis Aubé et Annie Paquin faisaient de même derrière chez eux.

« L'histoire de l'eau de Pâques nous avait fait



Août 1977. Estelle Bérubé, Nicole et Annie Paquin, Polly, (le cheval) Roland et Manon Paquin

lever, Jacinthe, Annie et moi à 5:00 h du matin le dimanche de Pâques. Nous sommes parties avec un déjeuner et une poche de foin pour les poneys (il fallait bien qu'ils déjeunent eux aussi !) Et en avant vers la source, sur le chemin du Quai ! C'était merveilleux.

« Il n'y avait pas de compétition entre nous, juste des poneys et des chevaux, une bride et parfois un mors attaché au licou et pas de selle. Tous et toutes étaient acceptés. Combien de fois sommes-nous partis, au petit matin, pour la promenade, prenant bien garde de ne pas galoper pour ne pas casser les oeufs. Le feu, l'arôme du café, des toasts, des *binnes* et des oeufs, des chevaux



Automne 1974, Daniel Cassie, Nicole Paquin, Jacinthe Herbet, Dan Bernèche, Josée Herbet, Ronald Chartier, Guylain Roy



amicaux, que demander de mieux ? Peut-être de la visite de Notre-Dame-du-Nord ? Martine et André Vaillant venaient excursionner avec nous. Nous nous amusons follement. Tout ce qui comptait à cette époque bénie, c'était de rire à en avoir mal au ventre !

« Bob le chien, le beau labrador noir de Michel Roy, nous accompagnait tous les jours durant ces étés fabuleux. Quand nous rentrions, lui aussi rentrait chez lui. Ce garde du corps nous avait même protégés d'un chasseur malveillant. Un film aussi, produit par Jean-Pierre Pétrin, qui racontait une histoire de cow-boys et de chercheurs d'or. Nous avons participé à quelques expositions agricoles de Guigues, avons initié les courses, slalom, courses de baril, marche au licou et autres épreuves d'habileté équestre. Nous voulions même fonder une compagnie de transport de bétail pour les agriculteurs ! Jeunes et fous, je vous dis.

« Pendant trois ans, été comme hiver, nous parcourions les routes, sous la neige, la pluie, habillés de sacs verts en guise d'imperméables ou de vêtements fantaisistes pour être bien dignes de nos poneys... La belle vie, quoi! Il nous arrivait de passer sous des clôtures au risque d'essuyer une réprimande.

« Puis, nous avons grandi et les poneys sont devenus trop petits pour nous. Certains d'entre nous se sont acheté des chevaux, mais l'émerveillement était presque chose du passé. » Josée Herbet

Échappé belle !

La matinée du 2 janvier 1983 aurait pu se terminer tragiquement pour des amateurs de pêche blanche et la famille de Marc Côté. Ce matin-là, il faisait beau, environ -20 degrés Celsius. C'est un beau temps pour descendre les cabanes à pêche sur la glace. Marc Côté fera le nécessaire avec son camion. "Une glace de dix pouces d'épaisseur nous supporte et c'est bien suffisant", pensent-ils.

Marc s'avance sur la glace. Avec lui, dans la cabine du camion, sont assis Jessy, son fils de un an et demi et Estève Lavallée. Dans la boîte du camion, il y a Réjean Marseille et tout le matériel nécessaire à la pêche blanche, tarière à glace, essence, agrès, en plus d'une motoneige.

Quatre cabanes sont installées ; au tour de la cinquième. En descendant, voilà le drame ! la glace craque de partout autour du camion, une fente se forme et, en freinant, le camion commence à s'enfoncer avec les trois passagers à



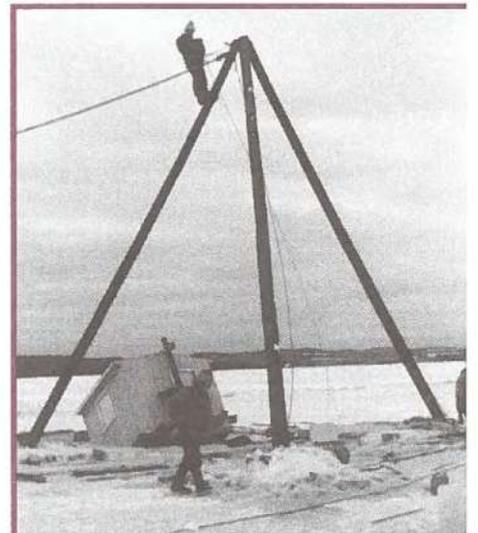
On s'affaire à élargir le trou, pour sortir le camion

l'intérieur. Marc sort Jessy à une vitesse incroyable et le lance assez loin pour qu'il soit hors de danger, mais Jessy revient vers le camion ; Réjean Marseille saute de la boîte et emmène l'enfant en sécurité.

Marc réussit à sortir à son tour par la portière, mais le temps est sérieusement compté. Estève Lavallée lui, n'arrive pas à ouvrir la portière, il y a déjà trop d'eau. C'est par la fenêtre qu'il trouvera son issue. À peine sont-ils tous sortis que le camion s'enfonce avec tout ce qu'il y avait dans la boîte et c'est la cabane accrochée derrière qui vient refermer le trou.

Pendant ce temps, Danielle Goupil, l'épouse de Marc, se trouvait déjà sur la glace avec son beau-père Jean Côté, près de la cabane de ce dernier. Les deux assistent, impuissants, à la scène toute proche et ils se disent que le pire aurait pu arriver... Un motoneigiste qui passait à ce moment s'enfuit à toute allure, probablement épouvanté. De toute façon, il ne pouvait rien faire.

On dégage la cabane qui obstruait le trou. Il a fallu refaire beaucoup de glace autour du trou avant d'essayer quoi que ce soit pour récupérer le camion. Cinq jours ont été nécessaires avant que finale-



Louis Côté, installe le palan au sommet du trépied. Gaétan Gagnon glace la base des poteaux. Marc Côté fait une prière pour que ça marche.



Le gros poisson du 2 janvier a enfin mordu à l'hameçon le 8 janvier.

ment, on sort le véhicule de sous l'eau. Avec l'aide du plongeur Gaétan Gagnon qui va accrocher des câbles au véhicule et de gros poteaux empruntés à Hydro-Québec, on installe un système de poulies. Après plusieurs essais, le camion monte peu à peu et, finalement, on le voit émerger à la surface. Tous étaient très contents et très fatigués. C'était réussi. Tout le matériel que contenait la boîte du camion était encore dedans.

L'année 1983 s'annonçait de belle façon : trois vies bien en vie. Le camion noyé sert encore aujourd'hui, en 1997, de remorqueuse au garage Marc Côté Ultramar, rue Principale Sud, à St-Bruno-de-Guigues. On s'en souviendra, de la pêche blanche de peur.



Clifford Landry, Gilles Bérubé et Jean Bérubé sur leur motoneige devant quelques uns de leurs trophés...

Courses de motoneiges

Guigues a toujours encouragé ses citoyens pour tout ce qui se rattache aux loisirs. Par une belle journée d'hiver, il y a une quinzaine d'années, quelques motoneigistes de Guigues s'étaient rassemblés près de la vieille meunerie et une course amicale avait eu lieu. Deux ans plus tard, les amateurs de course avaient gonflé leurs moteurs et la piste d'accélération se trouvait dans le petit rang 3. Les motoneigistes des autres villages venaient se mesurer avec nous.

En 1988, les courses d'accélération sur 660 pieds connaissent un grand succès en arrière du garage Larose. C'est à ce moment que Jean Bérubé, aidé de Réal Robert, décide d'en faire son principal loisir. En 1990, son frère Gilles se joint à l'équipe. Ils furent invincibles de 1989 à 1990 sur un Formula Plus 1988 de Ski-Doo que Jean conduisait dans la classe 500 cc.

L'année suivante, 1991, fut une année d'expansion. On échangeait la motoneige championne pour une super modifiée 500 cc. La compétition était forte en région et une seule classe existait pour ce type de motoneige. Nous avions un petit moteur 521 cc Rotax de Ski-Doo. Bref, nous obtenions plusieurs premières places et trois records de vitesse : Un premier record dans l'aréna Dave Keon et deux autres sur piste de glace.

En 1993, nous optons pour un nouveau moteur de 600 cc. Rotax de Ski-Doo. C'est alors que Clifford Landry s'est joint à nous. L'hiver a été très froid pour les coureurs qui se déplaçaient en Ontario, et pénible pour leurs épouses. Les

résultats des courses n'étaient pas ceux que l'on espérait. Pourtant, la dernière course de l'année récompensa les longues heures de travail. Les 800 cc. de nos concurrents restaient derrière. Ce fut une année de gloire, la 600 cc. de Guigues raffait tout sur son passage. Elle donnait même des frissons aux con-



Une course qui semble bien partie pour Gilles, à Messine, Ontario

ducteurs de 1000 cc. Ce fut l'année où notre équipe prit le nom de Macho Racing Team.

En 1995, la 600 cc. conduite par Gilles a terminé troisième au championnat canadien d'accélération dans la classe 600. Un américain avait terminé bon premier dans cette classe. C'est alors que nous avons décidé d'aller vaincre nos voisins américains.

En 1996, Gilles et Jean s'équipent d'une nouvelle motoneige super modifiée de 660 cc., trois cylindres Rotax de conception artisanale. Clifford achète une super modifiée de 440 cc. Rotax de Ski-Doo. La nouvelle trois cylindres atteint une vitesse de 185.3 km/heure au radar sur une piste de glace de 660 pieds, une vraie championne.

Durant toutes ces compétitions, nous avons eu beaucoup d'aide et de supporteurs. Luc Bergeron et Réal Robert nous rendaient de grands services lors des changements de pièces, ajustements, ou pour préparer la piste. Nous remercions également nos femmes, nos amis, nos supporteurs et même nos concurrents qui venaient nous féliciter en se demandant ce que nous avons fait de plus à nos machines... Les courses de motoneiges n'auraient pas pris autant d'expansion à Guigues sans l'appui financier des commanditaires suivants : Motoneige Paquin, la compagnie Bombardier, Temlac, le Centre de l'Auto Ville-Marie.

La Frontière, jeudi 5 août 1937

Prix : Mlle Julienne Guilbeault, fille de Mme Vve Guilbeault et élève du cours moyen au pensionnat de St-Bruno de Guigues, a remporté le premier prix de composition et la médaille de bronze au grand concours au Congrès de la Langue Française (concours préparatoire).

La culture guiguoise en bref

La Frontière, septembre 1937

Vues : Mardi, dans notre salle paroissiale, le Département des Terres et Forêts a donné une intéressante démonstration de vues parlantes dont le but principal est d'instruire la jeunesse sur les moyens à employer pour sauvegarder nos belles forêts canadiennes, comme l'on en voit encore au Témiscamingue. La salle était remplie à pleine

La Frontière, novembre 1937

Vues : Lundi soir, le Révérend Père Martel, O.m.i., missionnaire chez les Esquimaux depuis 25 ans, a donné une intéressante causerie sur ses sauvages, en même temps qu'il a fait dérouler sous nos yeux plusieurs films représentant les sites, les coutumes, les travaux et la vie en général de ces peuplades du Nord. Le Rév. Père Martel parle la langue Cree avec beaucoup de facilité.

La Frontière, jeudi 9 décembre 1937

Euchre : Lundi soir eut lieu dans la salle paroissiale une partie de cartes, organisée par les jeunes gens de la paroisse ; il y eut en même temps vente de paniers et d'objets divers. De magnifiques prix furent distribués aux gagnants. Cette soirée fut un véritable succès. Nos meilleures félicitations aux organisateurs.



La Frontière, mardi 8 janvier 1952

Avec l'arrivée des Fêtes notre village a pris un aspect tout réjoui ; des lumières multicolores égalaient les demeures, les gens semblent pressés avec leurs cadeaux sous les bras, car tout doit être prêt pour recevoir les parents.

Trente-deux étudiants et étudiantes sont revenus au bercail afin de se détendre un peu.

La poétesse de Guigues
d'après Annette Gauthier

La Frontière, jeudi, 28 mai 1942

La société des Poètes Canadiens-français a proclamé, la semaine dernière, les lauréats de son dernier concours de poésie. Parmi les poète qu'honora la Société, la Frontière est heureuse de relever le nom d'une de ses collaboratrices, Mme Virginie-Dussault-Petosa, dont un poème, sur le tricentenaire de

Nos écrivains

Virginie Dussault

Virginie naquit à Guigues en 1899 et fut remarquée très tôt pour sa brillante intelligence par le Père Dumourier, qui incita les parents Dussault à donner une instruction poussée à cette fillette. Comme les parents ne pouvaient avantager un enfant au détriment des sept autres, le Père Dumourier envoya lui-même Virginie dans un couvent à Chatham, en Ontario, alors qu'elle n'avait que neuf ans. Devenue parfaite bilingue, la couventine s'inscrivit ensuite à l'École Normale de Trois-Rivières et, comme les salaires d'institutrice dans l'Ouest Canadien étaient supérieurs à ceux du Québec, la jeune institutrice se retrouva en Alberta où elle fit, durant douze ans, la classe aux enfants de Bonneyville.

C'est dans cette région que Virginie rencontra Angelo Petosa, émigrant d'origine italienne qui devint son mari et qu'elle ramena à Guigues, sa petite patrie. Virginie enseigna

encore cinq ans chez-nous, tandis que son époux s'occupait d'un important commerce d'animaux à boucherie puis d'un magasin de brocante. Virginie et Angelo n'eurent pas d'enfants et Virginie qui avait beaucoup d'humour disait : « Virginie et Angelo ... une vierge et un ange ne peuvent avoir des enfants. » À vrai dire, elle en portait beaucoup dans son cœur.

Cette poétesse fut un auteur assez prolifique. Elle se fit d'abord connaître par un petit roman en prose : L'Amour Vainqueur, mais la poésie la fascinait. Elle sut exalter dans ses poèmes la vie, l'amour, la nature et son pays. La mort vint la prendre à 78 ans alors qu'elle préparait un recueil de ses poèmes. Une petite-nièce de la poétesse a hérité du fameux manuscrit des poèmes et fait des démarches pour le faire éditer.



Virginie Dusseault à son mariage (Angelo Petosa)

Maria Côté

Un jour, par des mots, je découvre des peurs, des forces et des douceurs. Je décide alors d'en faire mes alliées et je finis par devenir quelqu'un de plus authentique et de plus transparent. Je pousse mes limites physiques toujours plus loin et j'en arrive à pouvoir donner le meilleur de moi-même.

Je lis beaucoup et j'écris très souvent, ça deviendra l'avenir que je voudrai bien.

Présentement, je fais partie du "Regroupement des Ecrivains et Auteurs de l'Abitibi-Témiscamingue ainsi que de l'Union des Ecrivaines et Ecrivains Québécois. J'étudie présentement en création littéraire à mes heures et je me

souhaite des notes à la hauteur de mes lecteurs. "Les meilleures".

Je m'inspire beaucoup du quotidien, je raconte, invente et crée des situations propices à la naissance d'un mieux-être universel. Pourquoi pas ?

J'ai plusieurs projets d'écriture en cours de réalisation. L'idée du prochain livre que vous pourrez lire prochainement est tiré justement de cet argument. L'impossible pour moi n'existe pas. "Parce que je m'appelle Léda" prendra sa place sur le marché au printemps et sera suivi de la suite d' "Une fleur à la place du coeur" que j'ai intitulé "J'ai pour toi un jour". Le dernier né en cours de production et presque terminé se présentera sous le nom de "Peut-être la prochaine fois!".

Mon plus grand rêve serait certainement que tous ces bouquins prennent leurs places en leurs temps mais pour moi, le plus tôt serait bienvenu.



L'auteure Maria Côté

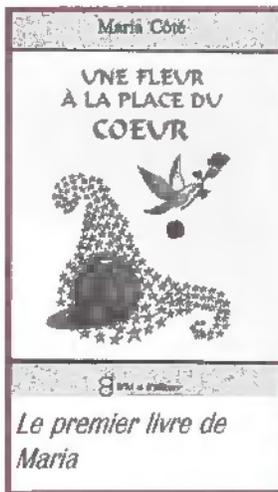
Bibliothèque Nationale du Canada.

Pour terminer, "Dubois Charles" a dit "L'important c'est d'être prêt à sacrifier ce que nous sommes pour ce que nous pourrions devenir." Emerson disait, "Si tu viens chez-nous à quatre heures, à trois heures, je commencerai à être heureuse."

Ainsi va la vie... Merci!
Maria Côté

École Marie-Assomption (niveau culturel)

Des spectacles artistiques, dignes de mention ont été organisés par le personnel enseignant de l'école. Pièces de théâtre, chorale, saynètes, dialogues, monologues, chants mimés. Les parents manifestaient beaucoup d'intérêt pour ces spectacles présentés par leurs enfants. La collaboration et la présence des parents à ces représentations étaient vraiment remarquables. Les enfants adoraient se présenter sur scène. C'est à la suite de ces répertoires que plusieurs de nos étudiants figuraient dans les spectacles théâtraux dans les polyvalentes de la C.S.L.T.



Je voudrais, par eux, arriver à vous transmettre ce que je crois avoir de plus beau et de plus simple, des valeurs fondamentales, que l'on a trop facilement l'occasion d'oublier.

Je compte bien écrire aussi longtemps que l'on voudra me lire et je trouverai toujours du temps pour vous faire passer le temps, moi

qui l'ai si longtemps cherché.

Je vous souhaite bonne lecture en ma compagnie et je demeure votre Ecrivaine Québécoise pour la vie.

On peut se procurer des extraits de volumes ou de texte à la



"Collin et Cécile" par Stéphane Rocheleau et Domonique Dubois



"Une lettre à Mouman" par Marc Lemire



Classe de Noëlla Rocheleau.

1^{er} rang : Martin Gaudet, Hugo Paquin, Francine Robert, Anik Marseille, Christian Alain, Dany Julien, Christain Lacroix.

2^e rang : Steve Vallière, Patrick Éthier, Geneviève Nolet, Alain Bélanger, Cindy Bélanger, Luc Lampron



Annie et Nicole Paquin (6 et 5 ans), au récital de Mme Hélène Massicotte. Déc. 1969.

Les musiciens de Guigues

Dès 1906, M. Lacoursière se fait entendre à la clarinette. Les Soeurs de l'Assomption dirigent les élèves du couvent au cours de plusieurs séances agrémentées de chant et de piano. Les amicalistes du couvent et d'autres gens du village présentent aussi des séances, c'est-à-dire de courtes pièces accompagnées de chant et de musique (piano, accordéon, mandoline jouée par Angelo Petosa.) Arthur Drolet est souvent le directeur de ces séances. Aujourd'hui, Guigues a dans ses rangs un pianiste de concert en la personne de Stéphane Lance.

Pour se divertir durant les longues soirées d'hiver, nos pionniers faisaient appel au son du violon et de la guitare. Il

semble que, dans Guigues, les talents musicaux se transmettaient d'une génération à l'autre. Léo Julien et son épouse Simone avaient hérité du don de s'exprimer en musique, au son du violon et de la guitare hawaïenne. Ils étaient de toutes les fêtes : noces, soirées Lacordaire, veillées du Jour de l'An ; on pouvait toujours compter sur les Julien pour la partie musi-



Léo et Simone Julien

cale.

On rapporte que Azarie Guimond aimait bien chanter dans les soirées, de même que Bruno et Yvon Lemire. Nous comptons trois Bouffard parmi nos violoneux : Albert, Georges et Alfred.



Mme Massicotte avec une de ses élèves, Annie Paquin, sous le regard d'Estelle Laperle



Paul-Émile St-Jean au violon, savait faire giguer la visite.



Les Rossignols

En 1968, une nouvelle famille vient s'établir à Guigues. Il s'agit de Hélène et Jean-Paul Massicotte. Hélène enseigne la musique. Elle transmettra, à bon nombre de jeunes de Guigues, son goût de la musique et du chant. Elle donne, pendant plusieurs années, des cours de piano et elle forme une chorale d'enfants, nommée "Les Rossignols".



La chorale, les Rossignols, dans les années 1970.

Claude Gauthier, Pierre Dupuis, Réjean Gauthier, Marcelle Lavallée, Hubert Bergeron, Jovette Légaré, Jocelyne Marchand, Jean Paquin, Nicole Dupuis, Josée Drolet, Sylvie Gauthier.

Groupes musicaux de Guigues

Au son de chansons populaires, plusieurs groupes, nous feront danser : Les Joyeux Campagnards, les Préludes, les Country Boys, les Moon Riders, les Blue Moons, le groupe Odin et beaucoup d'autres musiciens et chanteurs de notre belle municipalité égayeront nos soirées.

ceux et celles qui les entendent.

Les Étrangers

Au milieu des années '60, la mode est aux groupes de musique pop et Guigues ne fait pas exception, des jeunes pratiquent dans les sous-sol de leurs parents, rêvant aux Beatles. Parmi ceux-là, quatre se démarquent par leur talent et leur amour de la musique. Ce groupe se compose de: Raymond Cotnoir (chanteur, orgue et basse), Jean-Guy Bouffard (batter), Jean-Paul Roy (chanteur et guitare soliste) et Jean-Luc Bergeron (chanteur et guitare accompagnement). Ils utilisent la salle paroissiale pour répéter, promettant à la municipalité d'acheter un frigidaire pour la cuisine... Ils tiennent leur promesse et c'est le début d'une belle aventure. Le groupe se sépare en 1967 pour se retrouver lors des fêtes du 75^e de la paroisse. Leurs fans ont le bonheur de les entendre une dernière fois en 1990; ils font revivre bien des émotions aux auditeurs...



Le groupe, "Les Étrangers".

Jean-Paul Roy, Jean-Luc Bergeron, Raymond Cotnoir, Jean-Guy Bouffard

Les Ti-Cail

Au sein des Ti-Cail performaient Réal Roy, Pauline, Desneiges et Jacynthe, ainsi que Réjean et Claude Bergeron. La famille s'est agrandie et, avec elle, le nombre de ses amoureux de la musique. Les enfants et petits-enfants de Réal et Rita jouent et chantent dans les fêtes familiales, paroissiales, à l'école pour leur bon plaisir et le plaisir de

Les Rythmiques

Formés en 1973, les Rythmiques donnaient leur premier spectacle à la salle paroissiale de Guigues.

Le groupe se compose de quatre jeunes de Guigues : Guy Marchand (orgue et voix), Raymond Lemire (guitare électrique), Guy Lavallée (batterie) et Louis Côté (basse électrique). Plus tard, Réjean Barrette remplace Louis Côté à la basse électrique. Certains se rappelleront le Shami-cha, Wipe-out, J'entends frapper et Evil ways... Sur la Normand



*Le groupe folklorique "La Turlutte",
composé de Réjean Gauthier, Christine Meunier, Guy Marchand et Josée Drolet*

photo, nous les voyons lors d'une prestation au motel Guimond, lorsque Jérémie Guimond était propriétaire de l'établissement. Le groupe s'est dissous vers 1975. À ce moment, Guy Marchand et Réjean Barrette s'unissaient à Darcy Loisel et Yvon Simard de Ville-Marie, ainsi que Gilles Morin de Béarn pour former un nouveau groupe, Les Préludes.



*Le groupe "Les Rythmiques".
Raymond Lemire, Guy Lavallée, Guy Marchand, Louis Côté*

Les Voisins



"Les Voisins" avec Guy Marchand et Réjean Gauthier

Ce groupe rapprochaient Réjean Gauthier et Guy Marchand qui étaient justement voisins d'enfance. Ils partagent un goût commun pour la musique et forment un duo de chansonniers de 1978 à

1981. Ils donnent plusieurs spectacles en Abitibi-Témiscamingue et ailleurs au Québec, à l'époque des boîtes à chanson.

La Turlute

Un beau jour de janvier 1988, deux couples d'amis décident de se réunir pour former un quatuor vocal, le temps d'un spectacle. Huit ans plus tard, ils sont toujours ensemble, incapables de séparer l'harmonie. Guy Marchand, Josée Drolet, Réjean Gauthier tous trois de Guigues s'adjoignent Christine Meunier, une étrange de Québec. La Turlute fait danser les Témiscamings au son de la musique folklorique et québécoise... Et en avant la Turlute !

Le groupe "La famille Lavallée"

Prosper Lavallée et Cécile Cadieux, natifs de Guigues, de même que leurs cinq enfants, quittent la paroisse en 1964 pour s'établir à Welland Ontario. Les enfants, très jeunes, manifestent beaucoup d'intérêt pour la musique et le chant. Les quatre filles: Lise, Micheline, Marie-des-Neiges, Linda ainsi que leur jeune frère Gratiem suivent des cours de musique et de chant. C'est à Welland en 1971 que le groupe "Famille Lavallée" a fait ses débuts. Musique de tous genres pour soirées récréatives, noces, anniversaires et messe rythmées.

- 1971: Concerts de musique à Welland
- 1972: Festival Francophone des Arts à St-Catherine Ontario
Spectacle L'Alliance Française, Buffalo, N.Y.
- 1973: Retour au Québec Découverte par Yoland Guérard
- 1974: Tournées de la Gaspésie et du Témiscamingue
- 1974: Enregistrement d'album à Montréal au studio rue Ontario (Nanette Workman)



1975-1978: Spectacles aux alentours de Montréal
Fin des spectacles 1978



Les Lavallée

Lise, Micheline, Gratien, Marie-des-Neiges et Linda

Groupe "Withness"

En février 1981, deux gars de Guigues, Guy Lacroix et Guylain Roy, ont un projet commun: former un groupe de musique. Ils s'adjoignent un copain, Pierre Beauséjour. En mai de la même année, c'est le grand départ et ils commencent à pratiquer dans l'ancienne salle paroissiale. Durant trois ans, le trio (concept idéal et sans équivoque pour Guy), se produit à quelques reprises. En 1985, un quatrième membre se joint au groupe et le répertoire est raffiné. C'est alors que la formation prend le nom de "Withness". En 1987, le groupe revient à la formation originale de trois membres et il se produit un peu partout (jusqu'en Ontario). Il connaît un succès assez intéressant. Il participe au Festival de la Chanson de l'Abitibi-

Témiscamingue et il remporte le premier prix dans la catégorie groupe. Guy, leader du groupe, décide avec ses copains de "vivre" totalement leur rêve: Partir en tournée en larguant les amarres. Décision délicate, difficile, osée pour certains, mais la passion est vraiment trop forte.

Si proche du grand rêve, mais pour des raisons obscures, le groupe se dissout en octobre 1987. Deux ans plus tard, Guy et Pierre se rencontrent et tentent un autre essai avec un autre bassiste, mais il n'y aura pas d'entrée en scène pour le groupe "Withness". Un grand rêve sans lendemain pour deux musiciens, Guy et Pierre. Ce conte de fée du "heavy rock", a tout de même duré près de dix ans. Tout ce beau monde a connu des moments de bonheur, de joie, de trac, de fatigue, de passion, d'amitié, de différends et de millions d'autres sentiments dont le goût exquis reviendra invariablement tout au long de leur vie. Anytime Guy!... Pierre Beauséjour.

Groupe-Rétro-Pop



*Le groupe "Rétro-Pop",
composée de Réjean Barrette, Jocelyn Barrette,
Carole Simard, Gilbert Lacroix et Jacques
Boucher*



*Le groupe "Les Witness",
composée de Guy Lacroix, Pierre Beauséjour et Guylain Roy*

Un jour, quatre gars: Gilbert Lacroix, Jocelyn Barrette, Jacques Boucher et Réjean Barrette se réunissent pour s'amuser et jouer de la musique autour d'un feu de camp, dans le rang 6.

Petit à petit, les demandes de spectacles se multiplient. Ils décident alors d'investir pour se procurer de l'équipement plus performant. En 1983, les Joyeux Troubadours accueillent dans leur rang la chanteuse Diane Roy-Herbet. Diane chante

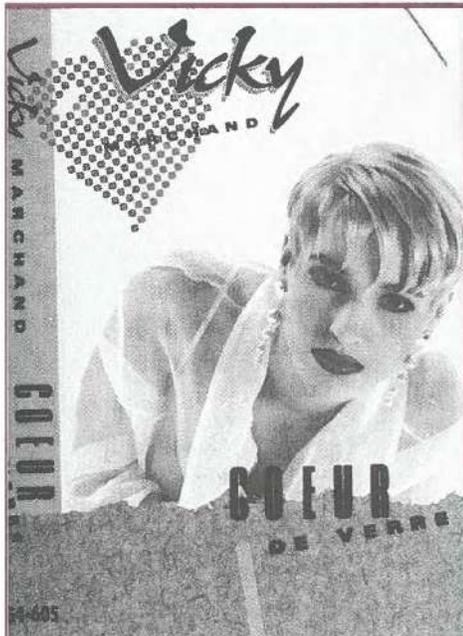


avec le groupe jusqu'à ce qu'elle quitte Guigues. Par la suite se joint au groupe Martine McFadden. Finalement Carole Simard chantera avec le groupe pendant quelques années.

Petit à petit, les quatre gars du Groupe Rétro-Pop étant de plus en plus occupés chacun de son côté, il devient difficile de fonctionner. Et ils décident de dissoudre leur Groupe, en 1992.

Vicky marchand

Vicky est originaire de St-Bruno-de-Guigues, née le 23 juillet 1970, en plein dans l'air du rock. Elle est la fille d'un chanteur américain et celle de Monic Marchand que les gens connaissent pour sa renommée en coiffure. Vicky habite maintenant Mascouche et semble entière dans tout ce qu'elle réalise.



Le premier microsillon de Vicky

en fonction de l'idéal qu'elle a voulu poursuivre. Cours de musique, option chant classique au Cégep St-Laurent, cours de chant avec différents professeurs tels que: Gina Beauson, Thérèse Pauzé, Liette Provost et Jacqueline Therrien. Elle étudie le piano parallèlement avec ses autres activités.

Forte de tous ses printemps, elle connaît bien la musique. Elle gagne, dès l'âge de seize ans, son premier prix au Festival de la chanson Franco-Québécoise de l'Abitibi-Témiscamingue. Puis, c'est l'ascension qui commence et qui ne semble pas vouloir s'arrêter. Elle décroche le 1er prix

d'interprétation au Festival international de la chanson de Granby, en octobre 1990. Virage professionnel, tremplin artistique de première importance, tous les espoirs sont permis pour cette chanteuse qui a, dès lors, un nom connu à travers tout le Québec et qui sait si bien faire frissonner son public par sa voix et sa présence uniques. Emotion à l'état pur!

Depuis, elle a donné de nombreux spectacles un peu partout en province, elle a conquis les médias par son talent. De plus, elle a participé et su se faire remarquer dans la revue musicale "C'est la faute à Elvis", ainsi que dans la revue "Québec, je me souviens".

Elle a enregistré son premier microsillon, intitulé "Coeur de verre" qui lui a valu d'être appréciée à sa juste valeur. Il est sans doute comme elle, remplie d'émotions, de sincérité et de tendresse. Elle surprend par sa voix, sa présence est magnifique et chaleureuse. Elle a maintenant sa place au soleil.

Yves Marchand

Yves Marchand figure parmi les membres du groupe Zébulon, gagnant au concours l'Empire des Futures Stars. Yves est né à Guigues le 14 juillet 1961, fils de Côme Marchand et de Jacqueline Belliard. Il a reçu ses bases musicales de Soeur Berthe Thérien à l'école de Guigues, puis a poursuivi sa formation avec Jacques Marchand, directeur de l'orchestre symphonique de l'A-T. à Rouyn. C'est surtout lors de ses premières années d'université à Sherbrooke que Yves s'est découvert une passion pour la musique. Il a fait partie de plusieurs groupes musicaux dont Sybil et



Le groupe de l'heure au Québec "Zébulon", qui seront au centenaire de Guigues composé de Marc Déry, Alain Quirion, Yves Marchand, Yves Déry



The Next, avant de se joindre aux frères Déry à Alain Quirion de Mascouche pour former en 1992 le groupe Zébulon. Gagnants au concours l'Empire des Futures Stars, le groupe a aussi remporté un Félix au gala de l'Adisq en 1994. Zébulon a deux albums à son actif. Yves a épousé, en 1987 une fille de Mascouche, Josée Forest. Le couple a un fils né en 1996 : Émilien.



Yves Marchand du groupe Zébulon et leur "Félix" de découverte de l'année 1994

Artistes peintres de Guigues

Guigues a aussi ses artistes-peintres. Quelques-uns sont à leur début, d'autres sont plus connus.

Paulette et Bertrand Gagnon exercent l'art pictural, de même que Line et Ginette Jubinville. Fleur-Ange Rivard-Paquin expose des toiles, de même que Carmen R. Lemire et Maria Côté. Nous retrouvons aussi des anciens résidents qui pratiquent ce passe-temps, comme Madeleine Côté-Drolet, Lucille Paquin-Houle, Gisèle Therrien-Lacroix, Gaétan Royer, Marielle Bergeron, Jean-Pierre Pétrin, Huguette Vaillancourt, Cécile Larocque et plusieurs autres. Beaucoup de nouveaux talents sont à découvrir.

En parcourant les deux volumes du centenaire de Guigues, vous avez sans doute remarqué que notre paroisse compte des talents artistiques insoupçonnés. Nous remercions ceux et celles qui ont contribué à donner à ces volumes une touche d'harmonie, et de beauté qui égayeront notre lecture.

Comédienne

Fille de Marielle Roy, Lynn après ses études jouera des petits rôles à la télévision comme: dans Amour avec un grand "A", dans la mini-série "Miséricorde" et dans le film "Louis XIV".



La comédienne Lyne Roy

Céramistes

Le four à céramique installé au sous-sol de l'ancienne salle paroissiale en 1980, avait été obtenu grâce à un projet de l'Éducation Populaire présenté par Ghislaine Chartier-Paquin et Monique Delisle en 1979. Par la suite, Monique Delisle et Yvonne Vallière se sont occupées de donner des cours de céramique aux personnes de la paroisse. En 1985, l'atelier de céramique a été déménagé en haut de la salle des pompiers et Solange Côté s'est jointe au groupe pour faire du bénévolat. En 1997, soit 17 ans après la fondation du club, les céramistes de Guigues sont toujours à l'oeuvre et ils expriment leur reconnaissance à la municipalité pour cet atelier dont ils disposent toujours.



Première exposition de céramique par Monique Delisle, en 1982



Hommage rendu à Françoise Rannou-Belliard, mère de Jacqueline Belliard-Marchand. Mme Belliard réside à Guigues à partir de 1941 jusqu'à juin 1985. Elle célèbre son 100^e anniversaire de naissance le 14 décembre 1985. Ce qui suit a été composé par un membre de sa famille.

Elle a cent ans

Je voudrais rendre hommage à une centenaire
 À Françoise Rannou cette femme exemplaire.
 Dès l'âge de quatre ans elle franchit les mers
 Échangeant la Bretagne avec nos durs hivers.
 Ce voyage d'un mois mène à Ville-Marie
 Où dix huit ans plus tard Françoise se marie.
 C'est Joseph Belliard qui est l'heureux chanceux,
 Recherchant une perle il découvre encore mieux.
 Ma plume est hésitante à pouvoir vous décrire
 Ce précieux trésor qui a su le séduire.
 Foncièrement bonne, ivre de dévouement,
 Son grand coeur est vraiment son plus bel ornement.
 Elle tient en bon ordre et toujours accueillante
 Sa maison du bonheur, la maison où l'on chante.
 Elle a pour son mari de l'admiration
 Lui prodigue et respect et compréhension.
 Très intelligemment à son époux soumise
 Elle affronte l'ouvrage et elle économise.
 Rien ne peut troubler sa vie et son bonheur
 Elle est équilibrée en son intérieur.
 Contrôlant ses émois contre vents et marées
 Elle empêche le stress d'abrégé ses années.
 Son choix est de servir, de faire son devoir,
 Et surtout de donner au lieu de recevoir.
 Elle sait raconter à sa progéniture
 Les fleurs, les animaux et la belle nature,
 Toujours prête à conter une histoire aux enfants
 Rassemblés auprès d'elle heureux et confiants.
 Mais les temps sont changés: rien de dramatique
 Elle ne se plaint pas et jamais ne critique.
 Elle a du jugement, un caractère d'or,
 Elle est très tolérante, et puis, quoi d'autre encore!
 En dépit de son âge elle est toujours lucide
 Et que de souvenirs renferme chaque ride!
 Elle doit bien souvent rêver aux temps anciens,
 À sa propre maison au milieu des siens.
 Aujourd'hui, à cent ans, elle goûte à la vie
 Et pour le long voyage elle n'a point d'envie.
 Et malgré ses cent ans, elle sait tous nos noms,
 De ses petits-enfants connaît tous les prénoms
 Et sans les avoir vus, car les yeux de grand-mère



Françoise Rannou-Bélliard, mère de Jacqueline Bélliard-Marchand, à son 100^e anniversaire, le 14 décembre 1985. Elle est décédée le 2 février 1988, à 102 ans.

Sont éteints à jamais. Mais, malgré sa misère,
 Son âme et son grand coeur ont remplacé ses yeux,
 Son âme reste jeune et son coeur est joyeux...

Marius Beaudoin,
 Duvernay P.Q.

L'habillement de nos aïeux

Ces messieurs, au regard un peu sévère et aux moustaches distinguées, inspirent la dignité. C'est la toilette des grandes occasions de ce temps-là : une redingote à longues basques sur une chemise à col avec des pointes remontantes. La fermeture éclair n'existe pas encore ; la braguette est boutonnée.

Ces dames, féminines à souhait, portent de longues robes à crinoline avec manches à gigot. Le petit chapeau cabriolet s'attache coquinement sous le menton. Un gros camée retient le fichu de mousseline.



Sévérine Trahan-Barrette



*David Cadieux et
Marie Berthiaume*



*Roméo Cotnoir et Alice
Lafond*



*Roger Lacroix et Rose-Annette
Trahan, bouquetière, Lucille
Bouffard*



*Julienne et Éva Guilbeault,
costume du Couvent*



*Thomas Boulet et Adélia
Lafontaine*



*Louis Lafontaine et
Almondine Marchand*



*Paul Bergeron et Jeanne
D'arc Paquin*



*Laurette (debout) et
Hélène Giroux*



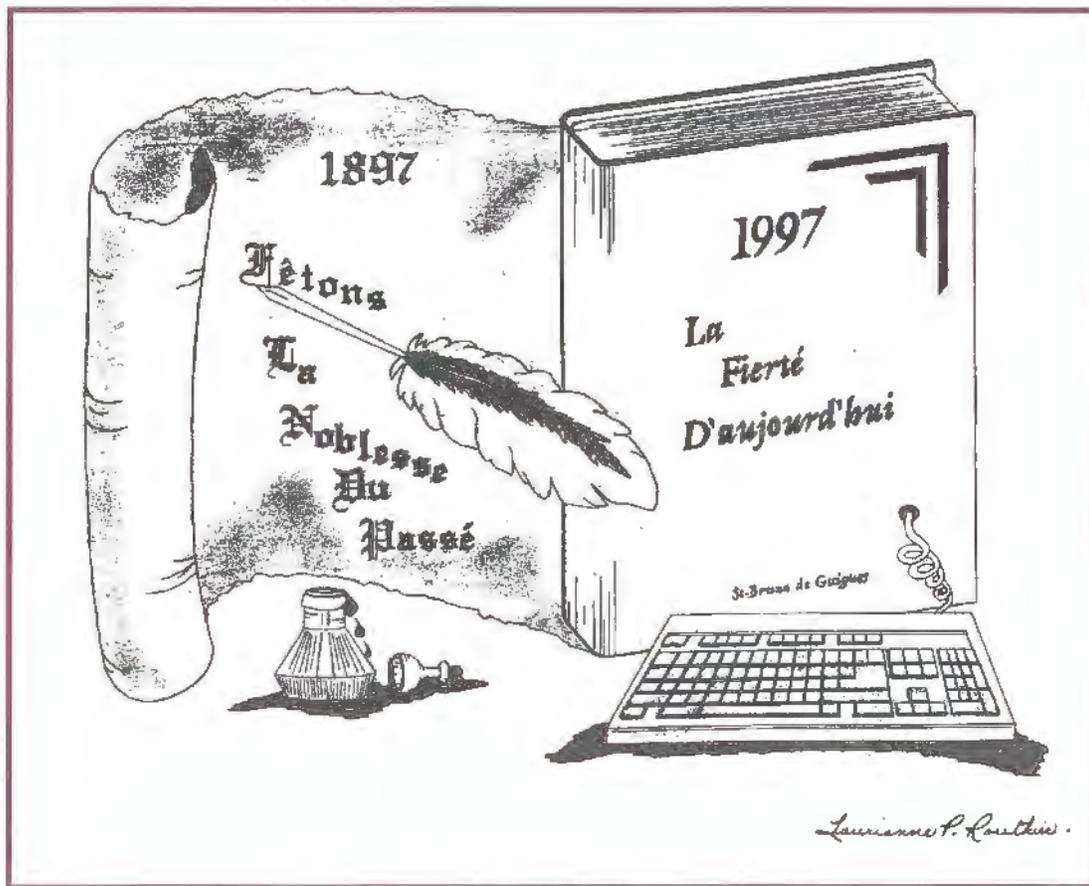
*Antoinette et Léontine
Bergeron, 1921.*

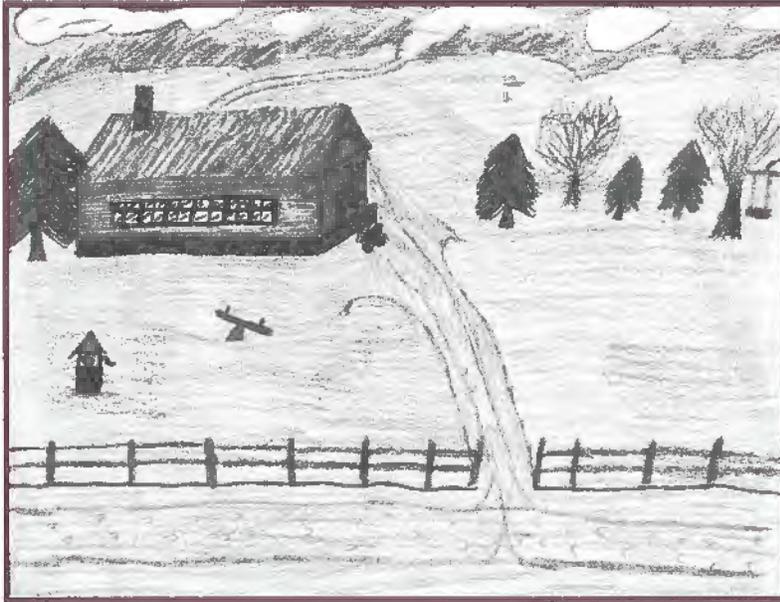


*Éva, Bernadette et
Julienne Guilbeault*

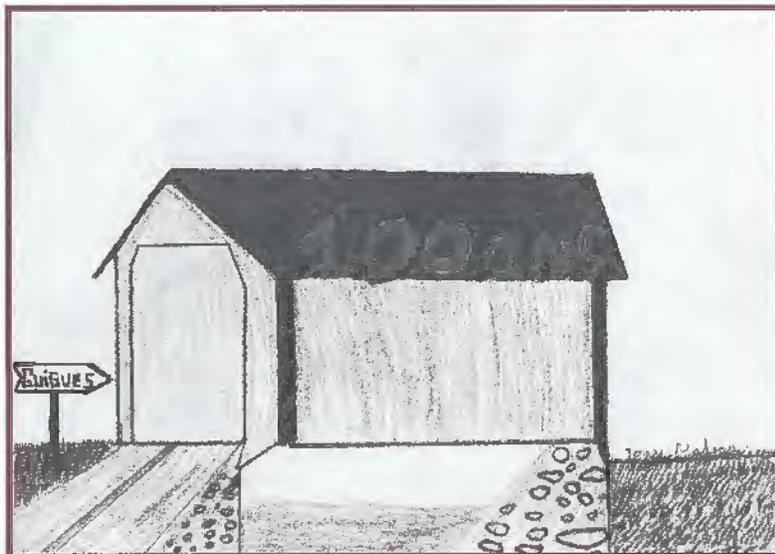


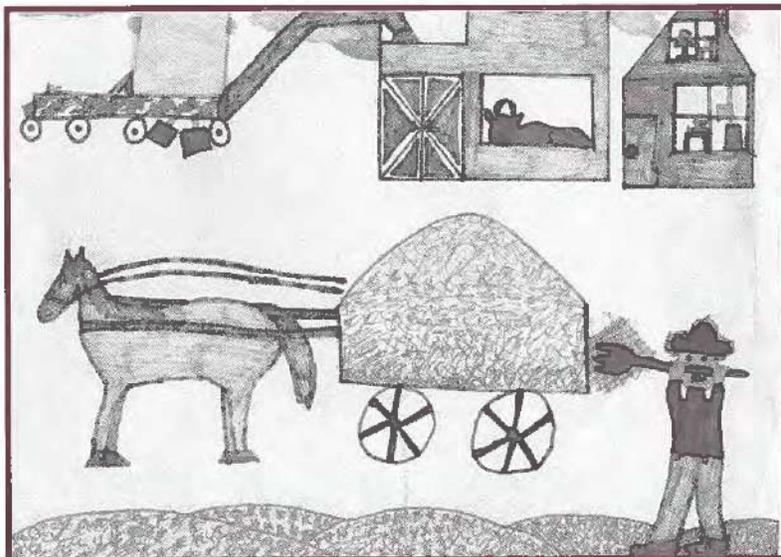
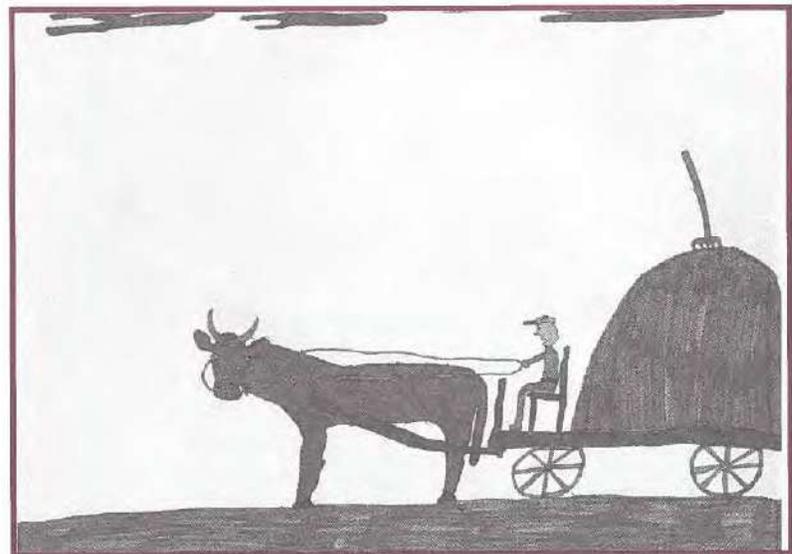
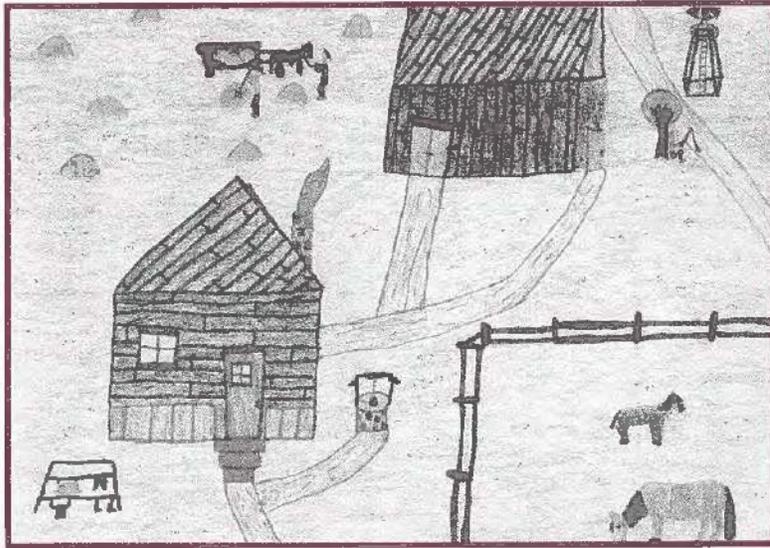
*Oscar Lacroix et Marie-
Jeanne Paquin*





*Les enfants aussi
ont participé au
centenaire*







Artiste : *Madeleine Côté-Drolet*
Titre : *Chez mon grand-père*
Médium : *Peinture à l'huile*



Un Mariage Triple

Le 28 Juin 1944

Ce matin-là, une magie régnait dans l'air...
Un Mariage...
Non pas un mariage mais TROIS.

La Rosalia que l'on connaît, donnait son cœur au beau Lucien Paquin.
Sa soeur, Albertine, offrait ses atouts, à M. René Girard.
Sa soeur, Jeannette, donnait ses faveurs à M. Rolland Lafontaine.

Imaginez, à huit heures et demie du matin, les trois soeurs en train de se préparer, trois beaux costumes tout neufs, trois beaux chapeaux tout beaux, et trois beaux amours qui naissent.



Quoi de mieux pour commencer une vie. Un ruban, les chapeaux des gars enlevés, la fleur à la boutonnière, Voilà Messieurs, que de Dames pour vous seuls...

Que la fête commence, et que la vie nous apporte tout ce que l'on souhaite, beau temps, mauvais temps, ils seront là, l'un pour l'autre.



Trois bouquets pareils, trois robes pareilles, trois chapeaux pareils, quoi de mieux pour faire une vie semblable. Ce sont mes soeurs après tout.

De quoi à dire pour nos parents, sûrement, "J'en perds trois du coup"
Et oui! trois filles du même coup!

Et la vie bat son plein. Au cœur des misères et des lendemains incertains, il y régnait l'espoir, celle de créer une famille et de l'établir ici, chez-nous. Seule notre Rosalia a résister à la tentation de partir. Au gré des jours et des difficultés, une famille trouva son nid à même le canton et y demeura jusqu'à ce jour.

Mariage Double, juillet 1951

*Leo-Paul Gagnon et Marguerite Fleury,
Sr. Antonine Gagnon,
Jean-Paul Gagnon et Jeanne D'arc Cardinal*



L'Histoire de Paul et de Virginie

Il jura par le ciel de n'être qu'à elle,
Dieu est témoin de sa foi, dans la joie
comme dans la peine, elle deviendra
sienne et lui, le Roi.

Dans son soulier comme dans la
dentelle qu'elle porte au cou, jamais elle
ne lui sera infidèle, elle portera bientôt, la
bague au doigt, quelle joie !

Jamais mon Roi ne me quittera,
Paul, mon idole, que j'en meure, si tu ne
me crois...

Pourquoi, par la délicatesse de ton
bras, ne me lâches-tu pas?



Par le ciel qui m'entend! par l'air que je respire!
Par ce Dieu que je prends à témoin de ma foi!
Par les larmes, par ton soupir,
Je jure de n'être qu'à toi!



Par le ciel qui m'entend, par l'air que je respire
Je jure de n'être qu'à toi !

Ceci dit, elle tomba. De tout son cœur, il pria le ciel de lui rendre son si bel appât et il jura encore et encore...

Elle est à moi! Que le ciel me tombe sur la tête pour que l'on me la renvoie et juste un oiseau animal qui passait par là, lui fit garder l'essence d'un si beau combat. Sur ses genoux, il tomba et implora les cieux, de tous ses aveux, que rien ne sert de faire semblant ma douce! tu peux te relever, et t'installer là, à côté de moi.

Elle, inconsciente, n'en parut pas moins séduisante, ce que je la veux, se dit-il ? mais évanouie, je ne peux rien. Laissons-là dormir un brin qu'elle s'y remette.

Il a beau jurer tous les saints du ciel, mais cela ne ramènera pas sa Virginie, qui du bas de la terre est allongée.

Elle en a perdu ses souliers, j'ai tant dansé, j'ai tant sauté, dansons ma bergère au gai...



Une fois les esprits retrouvés, je me lève, entourant sa taille de mes doigts fins comme je ne sais quoi, il me donne, une feuille comme abri, comme s'il y avait de la pluie.

Il ne pleut pas, il ne grêle pas, cher Paul pourquoi tout ça? Pourquoi couvrir nos pas, j'ai retrouvé mes souliers, ils me vont bien, ne trouves-tu pas ?

Ta taille tremble encore de froid, et toi? en culottes courtes, ne trembles-tu pas? Oui, mais j'ai ma feuille et je t'ai, toi...

Pourquoi feuille de bananier ? Une feuille de bananier? Pour se confier... Se confier des affaires de cent années.

Vous avez de beaux rideaux et de beaux mollets, cher Paul aimé. Bien, j'ai mis mes culottes courtes pour vous les montrer, chère Virginie.

Je vois.



Sous sommes à l'abri! Maintenant que te semble
De ma Feuille de bananier?
Tu vois qu'à son secours on peut se confier!



Je vous demande pour épouse, chère Virginie, acceptez-vous? Le temps que j'y pense et c'est fleur à la main que je m'assois sur un petit banc tout petit, si petit. Que vous soyez de l'établissement "Magenta". Je vous crois. Cher Paul, que vos attentions sont précises et touchantes. Je ne voudrais pas déroger à une si belle approche, je veux bien être prenante pour votre parti!

Et de fleurs en bouquet, il suffisait d'une rose pour que je ne succombe!

Et la robe que j'ai remarquée, n'est-elle pas nouvelle de cette année?

Et Oui, Pour les cent ans de mon village, j'en ai fait mes vêtements renouvelés.

Cela vous va comme un gant, chère Virginie, je vous aime sans banc ni souliers et les fleurs que je porte, seront bientôt fanées.



Fanées ou non, cher aimé, faisons-nous des enfants, nous voilà mariés.

Que je tremble encore à votre parfum ou à votre collier, les fleurs sont encore vivantes comme au premier temps et je brûle à votre attente.

Vois, devant toi, nos deux enfants et il en faudrait bien plus encore.

Je suis confuse mais je m'en pardonne. Les années qui suivent serviront d'appui pour la descendance et je les veux belles et simples, remplies de soif de vivre et d'espérance. Cher Paul, je nous souhaite encore de belles fleurs, de beaux souliers, une année saine et une année centenaire que nous ne sommes pas prêts d'oublier.

Elle porte en son corps, l'avenir de son village et ce tout petit naîtra entre le 26 juin et le 1^{er} juillet 1997.

Maria Côté / mars 1997



J'ai buvé la chaleur brillante
Pour venir à vous aujourd'hui
Me voilà confuse et tremblante !
Pardonnez-moi !



Artiste : *Karine Gauthier*
Titre : *De l'autre côté du temps*
Médium : *Peinture à l'huile*



Artiste : *Ginette Jubinville*
Titre : *Chemin du lac au quatre coins*
Médium : *Peinture acrylique*



Regarde j'ai tant à te dire	1
Comité du livre	2
Chapitre 1:	
Guigues dans l'histoire du Canada 1610-1880	19
Chapitre 2:	
La colonisation du Canton Guigues	39
Chapitre 3:	
La municipalité de St-Bruno-de-Guigues	65
Chapitre 4:	
125 ans d'agriculture	131
Chapitre 5:	
100 ans d'instruction publique	177
Chapitre 6:	
100 ans de vie religieuse	209
Chapitre 7:	
Industries, entreprises, services et métiers de nos gens	241
Chapitre 8:	
Associations, sports, loisirs et cultures	303
Chapitre 9:	
Liste des mariages, des baptêmes et des décès	381

29 juillet 1977

Autographes

Les gens de langues ont raison
d'être fiers
- Jean Guy Hamelin

A TOUS LES BENEVOLES QUI
ONT RENDU POSSIBLE CET OUVRAGE
MERCI
Bernard Pétas

Avec toute ma fierté d'être curé à Lussac,
toutes mes félicitations. Gérard Fleury le 16-juil-77
Bernard Pétas

Bravo à toute l'organisation de cette magnifique réunion.

Pierre Brun

Le Québec est formé
de toutes sortes de belles petites patries et
St-Bruno de langues est la plus belle
de ces petites patries. Pierre Brun
Le monde des affaires multiples
juin 1977

Très beau succès, félicitations
et bravo

Ronald Lapierre
frère

Achévé d'imprimer
en juin mil neuf cent quatre-vingt-dix-sept
sur les presses de Imprimerie Quebecor Lebonfon
Une division de Imprimeries Quebecor inc.
Val-d'Or, P.Q.
Imprimé au Canada